



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

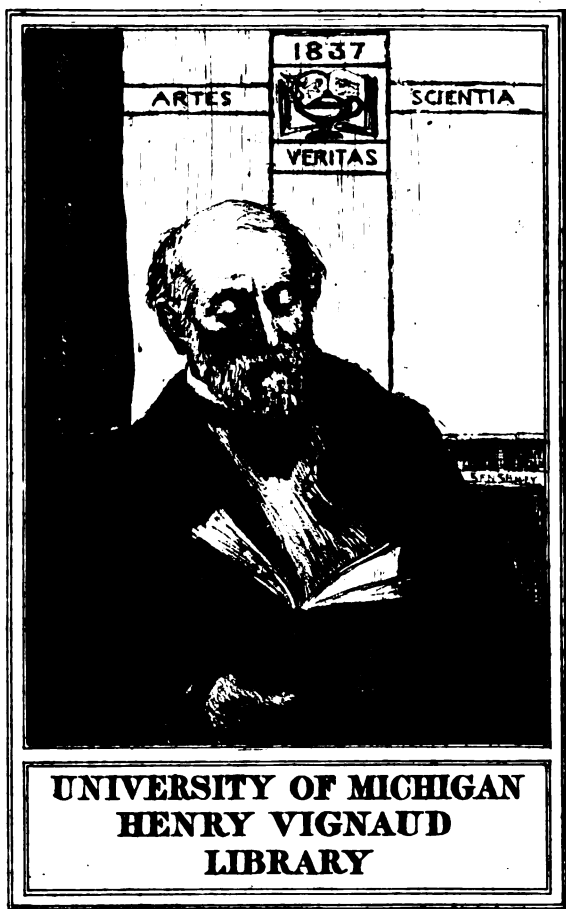
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



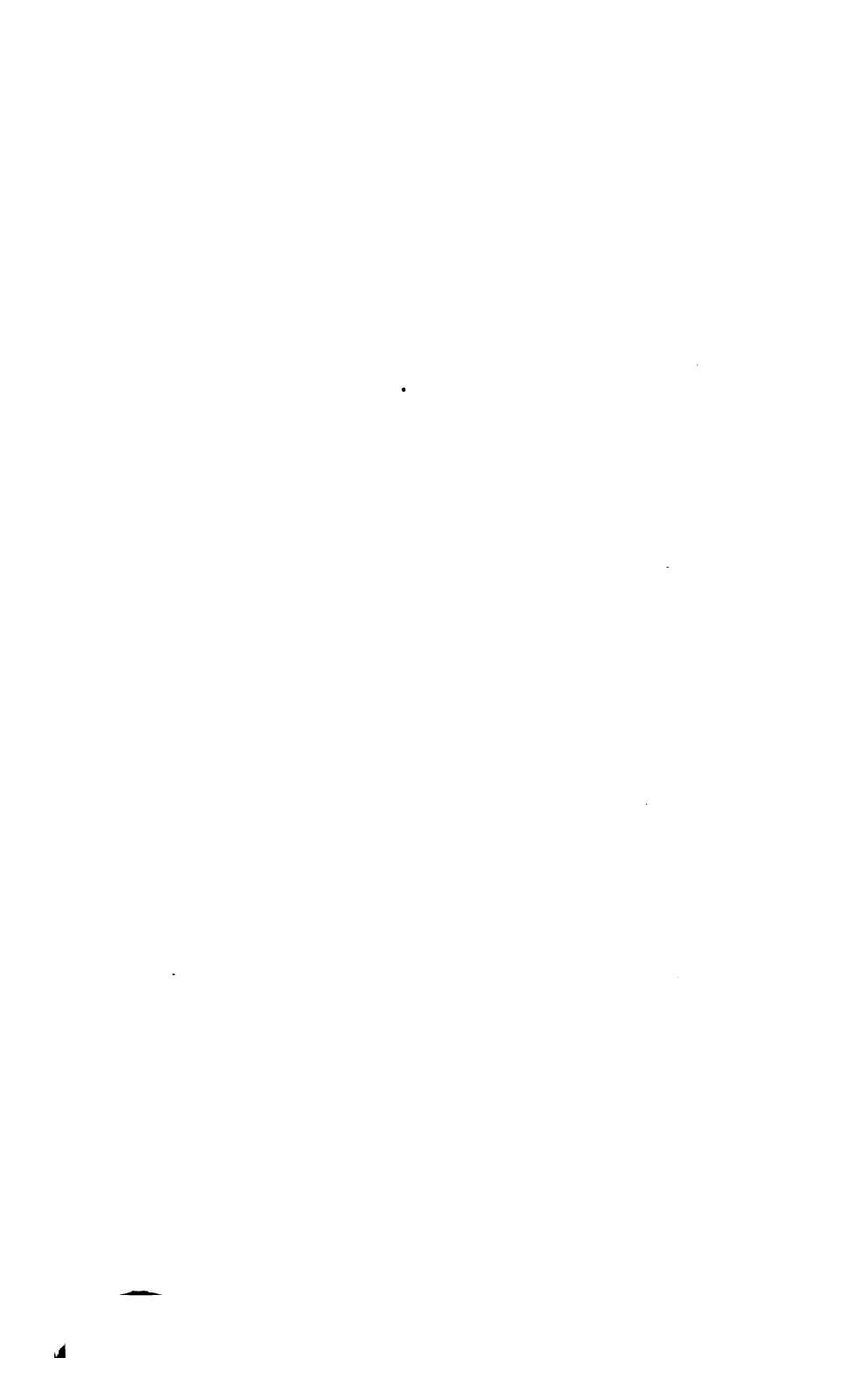
**UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY**

II
5
-L
1

Sigmarud







DF
56
L4
18

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

TOME VIII.

A PARIS,

CHEZ { **FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS**, Libraires, rue Jacob,
n° 24 ;
WERDET ET LEQUIEN, Libraires, rue du Battoir, n° 20 ;
BOSSANGE PÈRE, Libraire, rue de Richelieu, n° 60 ;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,
ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

TOME VIII.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

•••••
M. DCCC. XXVII.



HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

LIVRE XL.

- I. Justin, empereur. II. Son caractère. III. Justinien, neveu de Justin. IV. Femme de Justin. V. Justin se déclare pour les catholiques. VI. Il travaille à la réconciliation avec l'église romaine. VII. Succès de cette affaire. VIII. Expulsion de Sévère.
- IX. Rétablissement de la paix dans l'église de l'Orient. X. Mort d'Amantius et de ses complices. XI. Assassinat de Vitalien.
- XII. Affreux désordres causés par les factions du cirque. XIII. Punition des factieux. XIV. Consulat de Justinien. XV. Trahison, roi des Lazes, reçoit la couronne de Justinien. XVI. Cabal en est irrité. XVII. Perfidie de Ziligidès punie. XVIII. Cabal propose à Justin d'adopter Chosroès. XIX. Conseil de Trèves. XX. Conférence entre les Romains et les Perses. XXI. Discorde des députés. XXII. Manichéens massacrés en Perse.
- XXIII. Loi de Justin contre les hérétiques. XXIV. Gurgénès, roi d'Arménie, se met sous la protection de Justin. XXV. Les Perses s'emparent de l'Ibérie. XXVI. Commencements de Bélisaire.
- XXVII. Guerre des Éthiopiens et des Homérites. XXVIII. Cruautés de Dunaan, roi des Homérites. XXIX. Hardiesse d'un Sarrasin. XXX. Yisbaan, roi d'Éthiopie, rétablit le christianisme chez les Homérites. XXXI. Brouilleries de Justin et de Théodoric, au sujet des Ariens. XXXII. Mort de Boèce et de Symmaque. XXXIII. Conduite et mort du pape Jean. XXXIV. Destructions et réparations de villes. XXXV. Incendie et tremblement de terre à Antioche. XXXVI. Justin rétablit cette

ville. xxxvii. Mort de Théodoric. xxxviii. Gouvernement d'Amalasonte. xxxix. Athalaric reconnu roi par l'Italie et par Justin. xl. Justinien Auguste. xli. Mort de Justin.

JUSTIN.

AN 518. **A**NASTASE laissait trois neveux, qu'il avait comblés de richesses, honorés des premières dignités, alliés par des mariages aux plus nobles maisons de l'empire; mais au milieu de cet éclat emprunté, leurs qualités personnelles leur donnaient si peu de considération qu'ils auraient eu besoin de trouver, comme leur oncle, une Ariadne qui les portât sur le trône. Leur ambition ne leur attira ni partisans, ni même l'honneur dangereux de donner de la jalousie ou de l'inquiétude au successeur : ce ne fut qu'au bout de quatorze ans que le peuple, soulevé contre Justinien, se rappela le souvenir de ces princes, et causa leur perte. Les souverains tels qu'Anastase confondent leur maison avec l'état, et laissent leurs principaux domestiques disposer des affaires de l'empire. Amantius, grand chambellan¹, avait tant de pouvoir que, ne se croyant exclu du trône que parce qu'il était eunuque, il entreprit d'y placer une de ses créatures, qui s'appelait Théocrite², sous le nom duquel il comptait régner. Il s'adressa donc à Justin, capitaine de la garde, et lui confia une grande somme d'argent pour acheter à Théocrite les

AN 518.
i.
Justin empereur.
Evg. l. 4, c. 1, 2.
Proc. Vand. l. 1, c. 9.
de ædific. l. 4, c. 1.
Hist. arc. c. 6, 9, et ibi Alam. Theoph. p. 141.
Anastas. p. 56.
Chron. Alex. p. 331.
Jorn. de regn. suces. Marc. Chr. Vict. Tun. chron. Zon. l. 14, t. 2, p. 58.
Manass. p. 63, 64.
Cedr. t. 1, p. 363.
Joel. p. 172.
Malala, part. 2, p. 130 et 131.
Cod. orig. p. 19.
Baronius.

¹ Ἀμάντιος τῶν βασιλικῶν κοιτῶνων προσώος. Evg. l. 4, c. 2. — S.-M.

² La chronique de Malala, part.

2, p. 131, lui donne le titre de comte et de serviteur d'Amantius, Θεόκριτον τὸν κόμηντα, τὸν τοῦ Ἀμαντίου ἀμείστητον. — S.-M.

affreres des soldats et du peuple. Il croyait Justin
 mez accredité pour travailler avec succès en faveur
 d'un autre, mais trop peu pour abuser de cette con-
 fiance en se recommandant lui-même : Amantius se
 trompa. Justin, malgré son éducation grossière, avait
 toute la souplesse et la ruse d'un courtisan délié : ce
 n'était pas sans doute sa seule bravoure qui de la char-
 me l'avait fait parvenir au commandement de la garde
 impériale. Il distribua en son propre nom l'argent d'A-
 mantius ; et sa grande réputation dans les armées, sou-
 tenue de ces largesses, lui gagna aussitôt le cœur et
 des soldats et du peuple et du sénat, dont il était
 membre. Il fut proclamé empereur le 9 de juillet¹. Un
 nommé Jean, dont on ne sait que le nom, eut aussi
 quelques partisans qui le revêtirent de la pourpre ;
 mais ce fantôme tomba de lui-même : Justin ne daigna
 pas le poursuivre sérieusement. Toutefois, selon la
 mauvaise politique de ce temps-là, pour ôter toute es-
 pérance à ce faible concurrent, il le fit deux ans après
 sacrer évêque d'Héraclée en Thrace. La dévotion de
 Justin n'était pas scrupuleuse ; il essaya de couvrir la
 honte de sa naissance en prenant le nom d'Anicius.
 Mais s'était-il déjà fait adopter dans cette illustre
 famille, avant que d'être empereur. Il voulut même
 cacher l'artifice dont il s'était servi pour s'élever à l'em-
 pire. On voit, par les lettres respectives de Justin et
 du pape Hormisdas, que le prince tâchait de persua-
 der qu'on lui avait fait violence, et que le pontife fei-
 gnait au moins de le croire.

Justin était d'une taille au-dessus de la médiocre ;

Pagt ad Bar.
 Vales. rer.
 Fr. l. 7, p.
 331 et seq.
 Du Cange,
 fam. Byz. p.
 95.
 Spanheim,
 de usu et
 præst. num.
 t. 2, p. 315.
 Lucianus in
 Toxari, § 22.

¹ Le 9 de Pannemus de l'an 566 d'Antioche (9 juillet 518), selon Éva-
 nus, l. 4, c. 1. — S.-M.

II.
Son caractè-
re.

son extérieur annonçait un tempérament robuste; il avait le visage large et haut en couleur, les traits réguliers, le regard fier, la mine guerrière. L'âge de soixante-huit ans était pour lui un nouveau titre de recommandation. Les Romains orientaux, craignant les malheurs qu'ils avaient éprouvés sous les règnes d'Arcadius et de Théodose II, qui étaient montés jeunes sur le trône, semblaient être déterminés à n'y placer que des vieillards. Les quatre derniers empereurs avaient commencé fort tard à régner; et nous verrons celui-ci se déterminer avec peine¹ à prendre pour collègue son neveu, parce qu'il n'était âgé que d'environ quarante ans. Justin, ignorant jusqu'à ne savoir ni lire ni écrire, se servait pour signer son nom d'une lame d'or, pareille à celle dont j'ai parlé dans l'histoire de Théodoric². Concentré jusqu'alors dans le militaire, il était peu au fait des affaires politiques; mais il possédait la science propre des princes, celle qui chez eux supplée à toutes les autres, le grand art de connaître les hommes et de mettre en œuvre leurs talents. Il se guidait par les lumières de son questeur Proclus. Cet officier

¹ Il ne lui trouvait pas assez d'expérience dans les affaires, dit Procope, *de bel. Vand.* l. 1, c. 9. Τὸν κατὰ τὴν πολιτείαν πραγμάτων οὐ παντελῶς ἔμπειρος.—S.-M.

² Voyez ci-dev. liv. xxxvii, § 17, t. 7, p. 174, not. 2 et 3. Cette allégation n'est probablement pas plus vraie de l'un que de l'autre prince. Elle n'est du moins pas très-vraisemblable. On ne la trouve que dans l'histoire secrète de Procope, c. 6, où il y a bien autant de calomnies que de vérités. En examinant avec soin le passage de cet

auteur, dans lequel on lit cette allégation, on pourrait en conclure à la rigueur que Justin ne savait pas le latin. Εὐλὼ ἐργασμένῳ βραχεῖ ἔργο- λάψαντες μορφήν τινα γραμμάτων εἰσπάρων, ἀπερ ἀναγνῶναι τῇ Λατί- νων φωνῇ δύναται, x. τ. λ. Valens, qu'on ne taxe pas d'une grande ignorance, ne savait pas le grec. Un empereur né parmi les Barbares de la Thrace, et qui dans sa carrière militaire n'avait jamais servi que dans l'Orient, pouvait bien ne pas savoir le latin. — S.-M.

secondait par son intégrité les bonnes intentions de son maître, et le remplaçait par sa capacité. Un tel ministre convenait à un prince d'un esprit droit et d'un cœur généreux. On raconte de Justin un trait mémorable, qui, dans un siècle grossier et corrompu, retraçait l'heureuse simplicité des mœurs antiques. Eulalius, après avoir été fort riche, était devenu extrêmement pauvre. Se voyant près de mourir, il institua l'empereur son héritier; il laissait trois filles en bas âge : outre qu'il chargeait le prince de les faire élever et de les doter, il le priait encore d'acquitter ses dettes. Justin, se regardant comme le père de ses sujets, accepta la succession : il remplit avec fidélité toutes les conditions du testament. On admira également la confiance naïve du sujet et la noble générosité du prince; et la Grèce se crut pour un moment ramenée à ces jours heureux où Corinthe avait vu faire et accepter comme un legs précieux une pareille donation testamentaire¹.

Justinien, neveu de l'empereur, partageait les soins du gouvernement. Il avait trente-cinq ans lorsque Justin parvint à l'empire. Il était né à Taurésium, bourgade de la Dardanie, voisine de Bédériana, patrie de son oncle. Il portait dans son pays le nom d'Uprauda. Son père se nommait Istok, et sa mère Bigléniza; noms barbares que les Romains traduisirent par ceux de Justinien, de Sabbatius et de Vigilantia. Lorsque Justinien fut empereur, il fit de Taurésium une ville qui prit le nom de Tétrapyrgia, à cause de ses quatre tours. Auprès de cette ville il en fit bâtir une autre, qu'il

III.
Justinien ne-
veu de Jus-
tin.

¹ Ceci fait allusion à l'histoire peut-être un peu fabuleuse d'un certain Endamidas de Corinthe, et de son

ami Arétée, rapportée dans le *Toxaris* de Lucien, § 22 et 23, t. 2, édit. d'Hemsterhusius. — S.-M.

nomma la Première Justinienne (*Justiniana prima*), et qui devint capitale de la province et résidence du primate d'Illyrie. Son enceinte, qui était fort étendue, renferma tout ce qui peut contribuer à la splendeur d'une cité principale : des églises magnifiques, des aqueducs, de superbes édifices, de vastes portiques, des places, des fontaines, de larges rues, des bains publics. Elle fut bientôt peuplée d'une multitude d'habitants. Justinien, pour honorer Bédérina, où son oncle, déjà avancé dans les emplois militaires, lui avait procuré une éducation meilleure que celle qu'il avait lui-même reçue, la rebâtit tout entière, et y ajouta des fortifications. Il rétablit Ulpiana, qui tombait en ruine, et la nomma la Seconde Justinienne (*Justiniana secunda*). A peu de distance il bâtit encore Justinopolis, en mémoire de son oncle ; et pour mettre cette province à couvert des incursions des Barbares, non seulement il borda le Danube de forts et de châteaux dans toute la longueur de son cours, mais même il fit construire dans les campagnes des redoutes fort proches l'une de l'autre, pour servir de défense aux habitants du voisinage, supposé que les Barbares vinssent à bout de passer le Danube par force ou par surprise. Ainsi l'élévation d'une famille obscure fit la sûreté et l'ornement de cette contrée, exposée auparavant à tant de ravages, et presque déserte.

IV.
Femme de
Justin.

La femme de Justin se nommait Lucipina ; elle était née chez les Barbares. Justin, dans les premières années de son service, l'avait achetée comme esclave et en avait fait sa concubine : c'était le nom que portaient ces femmes du second rang, dont le mariage était conforme aux règles de l'Eglise, quoique les lois ro-

maines leur refusassent le titre d'épouses. Son mari, devenu empereur, la fit couronner; et dans les acclamations du peuple on lui donna le nom d'*Euphemia*, qu'elle retint en y ajoutant ceux d'*Ælia Marcia*, pour s'ennoblir davantage : mais ces beaux noms ne corrigeaient pas le caractère rustique et grossier qu'elle tenait de sa naissance, et qui n'avait pu se polir à la suite de son mari dans les armées. Elle eut du moins la discrétion de ne se point mêler des affaires d'état, et la prudence de s'opposer, tant qu'elle vécut, au mariage de Justinien avec Théodora, dont nous parlerons dans la suite. Elle mourut avant Justin, sans lui laisser de postérité. Flattée de la conformité du nom, elle fit bâtir à Constantinople une église en l'honneur de sainte Euphémie : on plaça dans cette église une statue de l'impératrice; elle y fut enterrée après sa mort.

L'empire était tranquille au-dehors; mais l'opiniâtreté d'Anastase à favoriser l'hérésie d'Eutychès avait allumé le feu de la discorde dans la capitale et dans les provinces : Justin se proposa de l'éteindre. Il fallait pour cet effet réunir les esprits des Orientaux au sujet du concile de Chalcédoine, accepté des uns, rejeté des autres, et réconcilier les Églises de Rome et de Constantinople, séparées de communion depuis la sentence prononcée contre Acacius par le pape Félix, il y avait trente-quatre ans. L'empereur, zélé pour la doctrine catholique, songea d'abord à la rendre triomphante. L'entreprise n'était pas difficile, surtout à Constantinople, où le patriarche et la plus grande partie du peuple n'attendaient qu'un moment de liberté pour proscrire l'hérésie. Le dimanche 15 de juillet, sept jours après la proclamation de l'empereur, ce prince, s'étant rendu

v.
Justin se déclare pour les catholiques.

Liberat.
c. 19.

Cod. Just. l. 1, tit. 5, leg. 12.
Zon. l. 14, t. 2, p. 58.

Malala, part. 2, p. 132 et 133.

Sigon. Imp. Occ. l. 16, p. 444 et 445.
Baronius.

Pagi ad Bar. Fleury, Hist. eccl. l. 31, art. 34 et suiv.

à la grande église, fut salué par les acclamations du peuple, qui souhaitait une longue vie à l'empereur et à l'impératrice, les nommant le *nouveau Constantin* et la *nouvelle Hélène*. On demanda ensuite d'une voix unanime que l'empereur fit cesser le schisme qui divisait l'Église de Constantinople depuis l'injuste déposition de Macédonius; qu'il chassât d'Antioche l'impie Sévère; que le patriarche déclarât qu'il recevait le concile de Chalcédoine, et qu'on flétrît la mémoire des Manichéens : c'était Anastase qu'on désignait sous ce nom odieux. On demandait même que les cadavres des Manichéens fussent exhumés et privés de sépulture. Alors Jean de Cappadoce, qui sous le dernier règne était demeuré dans le silence, monta dans la tribune, protesta de sa soumission aux quatre conciles généraux, et notamment à celui de Chalcédoine. A ces paroles, le peuple renouvela ses acclamations; mais il exigea de plus que le patriarche dît anathème à Sévère, et que pour réparer les insultes faites au saint concile, et pour lui rendre un hommage éclatant, on en célébrât une fête solennelle. Le patriarche prononça l'anathème sur-le-champ; et dès le lendemain on fit la fête du concile de Chalcédoine, que l'on solennise encore aujourd'hui dans l'église grecque. Le peuple, plus nombreux même que la veille, commença par demander hautement qu'on rapportât à Constantinople les os d'Euphémus et de Macédonius; qu'on insérât leur nom dans les diptyques, ainsi que celui du pape saint Léon, et la mémoire du concile de Chalcédoine; qu'on rappelât les évêques exilés pour la foi, et qu'on chassât du palais Amantius, le persécuteur des orthodoxes. Le patriarche leur représenta que, pour procéder canoni-

quement, il fallait assembler un synode; mais le peuple redoubla ses cris, et ne permit pas de commencer le saint sacrifice qu'on n'eût inséré dans les diptyques ce qu'il désirait. Quatre jours après, le patriarche assembla les évêques qui se trouvaient pour lors à Constantinople, au nombre de quarante. Ils confirmèrent authentiquement ce que le peuple avait exigé. Cependant les hérétiques faisaient leurs efforts pour perdre les catholiques dans l'esprit du nouveau prince, en les accusant de nestorianisme, selon leur artifice ordinaire; mais Justin ne prit pas le change. Après d'exactes informations, il fit publier un édit qui ordonnait la soumission au concile, le rappel des évêques orthodoxes, et l'expulsion des intrus. Par un second édit, il défendit aux hérétiques d'exercer aucune charge publique, et il les exclut du service militaire. Ces ordres du souverain changèrent toute la face de l'Orient. La liberté étant rendue, on tenait de toutes parts des conciles, où la vérité, auparavant abattue par les intrigues et par les violences de l'erreur, se relevait avec gloire.

Après avoir si heureusement commencé la réunion des églises d'Orient, l'empereur s'occupa du second objet, c'est-à-dire de la réconciliation avec l'église romaine. Le 1^{er} d'août, il écrivit au pape Hormisdas pour lui annoncer son avènement à l'empire : il lui demandait l'assistance de ses prières. Le pape lui répondit, en l'exhortant à procurer à l'Église une paix universelle. Par une seconde lettre, datée du 7 de septembre, l'empereur pria le pape d'envoyer des légats pour travailler à la réunion. Cette lettre était accompagnée de deux autres, l'une de Justinien, l'autre du synode de Constantinople : elles furent portées à Rome

VI.
Il travaille à
la réconcili-
ation avec
l'église ro-
maine.

par Gratus, comte du consistoire. A son arrivée, Hormisdas assembla un synode pour délibérer sur les propositions des Orientaux. Quoique le pape désirât sincèrement la paix, il déclara qu'il n'accorderait sa communion à Jean de Constantinople qu'après que celui-ci aurait condamné la mémoire d'Acacius : il exigeait même qu'on effaçât des diptyques les noms d'Euphémus et de Macédonius, parce que ces prélats, quoique irréprochables dans la foi, avaient persisté à conserver dans les diptyques le nom d'Acacius ; ce qui était, selon le pape, un ménagement criminel et une sorte de collusion avec les hérétiques.

AN 519.

VII.
Succès de
cette affaire.

C'était l'article le plus délicat. Comment engager l'église de Constantinople à proscrire en quelque sorte la mémoire de deux évêques recommandables par la sainteté de leur vie et par la persécution même qu'ils avaient soufferte en défendant la doctrine catholique ? Cependant le pape était résolu de ne rien relâcher, sur ce point, de la rigueur inflexible de ses prédécesseurs. Après avoir consulté Théodoric, qui, selon les maximes d'une saine politique, désirait la paix dans l'Eglise, quoiqu'il en fût lui-même séparé, Hormisdas, au commencement de l'année suivante¹, envoya cinq légats chargés de lettres pour l'empereur, pour le patriarche, pour les catholiques en général, et en particulier pour toutes les personnes qui pouvaient par leur crédit contribuer au succès de cette affaire. Ces légats trouvèrent dans leur voyage les esprits disposés à rentrer dans la communion de l'Eglise romaine, excepté à Thessalo-

¹ Selon l'usage ancien, Justin prit le titre de consul pour la première année qui suivit son avène-

ment. Il eut pour collègue dans l'Occident Eutharic, le successeur désigné de Théodoric. — S.-M.

pape, dont l'évêque Dorothee se défendit de souscrire le formulaire dressé par le pape, avant que la question eût été décidée à Constantinople. Justin avait envoyé à leur rencontre deux personnes distinguées, Etienne et Léonce, qui les trouvèrent à Lychnidus. Ils entrèrent à Constantinople le 25 de mars, accompagnés de Justinien, de Pompée, de Vitalien et de plusieurs sénateurs qui étaient venus au-devant d'eux avec une foule de peuple jusqu'à trois lieues de la ville. L'empereur leur donna audience dans le sénat : il reçut avec respect la lettre du pape. Le patriarche, après quelques débats, consentit pour le bien de la paix à souscrire le formulaire qui lui était présenté, et à effacer des diptyques le nom d'Acacius et ceux de ses successeurs, ainsi que ceux de Zénon et d'Anastase. Les évêques qui se trouvaient à Constantinople, et les supérieurs des monastères, donnèrent aussi leur souscription. On se rendit ensuite à la grande église : tout retentissait d'actions de grâces et d'acclamations, qui remissaient les louanges de l'empereur et celles du pape. Justin fit publier cette heureuse nouvelle dans les provinces : elle causa la plus grande joie dans tout l'Orient ; le pape et l'empereur s'en félicitèrent mutuellement par lettres. Ce fut ainsi que la division qui subsistait depuis trente-cinq ans fut terminée le 28 de mars 519, jour du jeudi saint. Au reste, Euphémios et Macédonius, quoique effacés des diptyques, ne furent pas censés excommuniés : leur mémoire continua d'être en vénération ; elle fut même honorée dix-sept ans après dans le concile de Constantinople, sous le patriarche Mennas : ils y furent déclarés de très-saints évêques en présence des légats, qui n'y firent aucune

opposition. Dorothée, évêque de Thessalonique, avait promis de se réunir quand l'accommodement serait conclu à Constantinople. Un des légats partit avec le comte Licinius pour le sommer de sa parole; mais il fut mal reçu : le peuple, soulevé par l'évêque, se jeta sur le légat, le blessa, et l'aurait mis en pièces, s'il ne se fût réfugié dans une église. On tua deux de ses domestiques, et un habitant qui avait logé les légats à leur passage. L'empereur en fut irrité: il donna ordre d'amener Dorothée à Héraclée, et de l'y garder en attendant qu'on instruisît son procès; mais ce prélat, riche et intrigant, trouva moyen de corrompre ses juges. Il fut renvoyé à Thessalonique; et il en fut quitte pour faire au pape, par lettres, une satisfaction légère, qui consistait à nier les faits dont il était coupable.

VIII. L'Église catholique avait dans la personne de Sévère, patriarche d'Antioche, un adversaire beaucoup plus redoutable. Ce chef de parti, secondé de ses deux satellites, Xénaïas d'Hiérapolis et Pierre d'Apamée, se promettait bien de troubler l'accord conclu à Constantinople, ou du moins d'entretenir en Syrie la guerre cruelle qu'il faisait aux orthodoxes; mais il ne put tenir contre la puissance de Vitalien. Ce général, rappelé à la cour, jouissait alors de la plus haute considération; il venait d'être nommé maître de la milice, et désigné consul pour l'année suivante. Il détestait Sévère, comme le chef de la faction hérétique; il entraînait aussi dans sa haine un sentiment de vengeance, parce que ce prélat violent le déchirait par ses invectives dans ses sermons. Il obtint de l'empereur un ordre de chasser Sévère, et de lui couper la langue. Le comte Irénée,

VIII.

Expulsion
de Sévère.Erag. l. 4,
c. 4.Liberat.
c. 19.

Marc. chr.

Theoph. p.

141, 142,

143, 146.

Anast. p. 56.

Jorn. de
regn. succes.

[Malal.

part. 2, p.

132.]

Zon. l. 14,

t. 2, p. 58

et 59. Cedr.

t. 1, p. 363.

Baronius.

Pagi ad Bar.

Fleury, Hist.

Ecclés. l. 31,

art. 44, 45,

48, 52.

chargé de faire exécuter cet ordre, se rendit à Antioche ; mais, malgré les mesures qu'il avait prises, Sévère eut le bonheur de s'évader, et de se sauver à Alexandrie, où il fut reçu à bras ouverts par le patriarche Timothée, qui venait de succéder à Dioscore. Il y trouva Julien d'Halicarnasse, chassé pareillement de son siège. Ces deux esprits turbulents ne demeurèrent pas longtemps unis. Possédés de la fureur des controverses, ils s'embarrassèrent dans des disputes théologiques, qui allumèrent entre eux la division, et la répandirent dans la ville d'Alexandrie. Xénaïas et Pierre d'Apamée furent bannis. Les hérétiques fuyaient de toutes parts ; les évêques catholiques revenaient à leurs églises. Paul fut placé sur le siège d'Antioche ; mais deux ans après, se voyant décrié pour ses mœurs, et craignant d'être potrsuivi juridiquement, il abdiqua ; et Euphrasius fut élu en sa place.

L'empereur travaillait à guérir les plaies qu'Anastase avait faites à l'Eglise. Il joignait à la fermeté une adroite politique. Les bienfaits accompagnaient les châtiments, et en adoucissaient la rigueur. En même temps qu'il chassait les évêques hérétiques, il répandait des libéralités dans leurs diocèses. Antioche reçut pour sa part mille livres d'or ; et les autres villes furent à proportion gratifiées. L'ordination d'Apion, que sa disgrâce avait fait évêque, fut déclarée nulle et illusoire : Justin, qui connaissait son mérite, le rappela auprès de lui, et l'honora de la charge de préfet du prétoire. Après tant de violentes agitations, le calme revint enfin dans l'Eglise ; et, par un juste tempérament de sévérité et de douceur, tout se balança de telle sorte, que chaque chose reprit sa situation naturelle. Mais quoique la

IX.
Rétablisse-
ment de la
paix dans
l'église d'O-
rient.

tempête fût apaisée, les flots n'étaient pas entièrement tranquilles. Des moines de Scythie, orthodoxes à la vérité, mais querelleurs, au lieu d'éviter tout sujet de dispute, affectaient des expressions hardies et singulières, qui révoltaient les esprits. Vitalien leur était favorable; c'en était assez pour que Justinien, jaloux du crédit de Vitalien, leur fût opposé. Ils allèrent à Rome, espérant persuader au pape que, dans leurs subtilités métaphysiques, il s'agissait des plus grands intérêts de la religion. Hormisdas ne les écouta pas; et ils furent enfin, à leur grand regret, réduits au silence. D'un autre côté, les Nestoriens triomphaient de la défaite du parti d'Eutychès. Il y eut dans la ville de Cyrhus des fanatiques, qui promenèrent dans un char l'image de Théodoret, qu'ils regardaient mal à propos comme un des chefs de leur secte. Ils célébrèrent la fête de Nestorius, à qui ils donnaient le titre de martyr. Toutes ces étincelles de schisme furent promptement étouffées. L'empereur ayant donné ordre de faire des informations et de punir les auteurs de ces mouvements, Sergius, évêque de Cyrhus, fut déposé et banni.

Les affaires de l'Église n'occupaient pas tellement l'empereur, qu'il négligeât celles de l'état. Il répara les injustices du dernier règne. Les généraux Diogénianus et Philoxène, exilés par Anastase, furent rappelés et rétablis dans leurs dignités. Philoxène fut honoré du consulat en 525. Mais une affaire plus intéressante, parce qu'elle était personnelle, devait partager l'esprit de Justin. Amantius ressentait et causait tout à la fois de mortelles inquiétudes. L'empereur et l'eunuque ne pouvaient se pardonner l'un à l'autre, le premier, l'entreprise de l'eunuque pour se donner un maître à son

X.
Mort d'Amantius et de ses complices. ;
Erag. l. 4, c. 2.
Proc. Hyst. arc. c. 6 et ibi Alam.
Marc. chr. Vict. Tun. Chr. Alex. p. 331.
Jorn. de regn. succes. [Malal. part. 2, p. 132.]
Zon. l. 14, t. 2, p. 58.
Cedr. t. 1, p. 363.

choix ; le second, l'artifice par lequel Justin avait rompu ses mesures, et s'était rendu son maître. Ils se craignaient tous deux ; et la crainte devait rendre l'eunuque entreprenant, et l'empereur circonspect, mais attentif à le prévenir. Une conspiration, vraie ou fausse, servit à Justin de raison ou de prétexte pour se débarrasser d'un sujet si dangereux. Amantius fut arrêté avec Théocrite sa créature, et les chambellans André, Ardabure et Misaël, accusés d'être ses complices. André eut la tête tranchée avec Amantius : Justin se contenta d'exiler à Sardique Misaël et Ardabure. Mais Théocrite, qui avait osé aspirer à l'empire, fut traité avec plus de rigueur : on l'assomma dans la prison à coups de pierres et de bâtons, et son cadavre fut jeté dans la mer. Procope prétend qu'Amantius n'était coupable d'aucun autre crime, que d'avoir insulté de paroles Jean de Cappadoce. Justinien, tout puissant auprès de son oncle, chérissait ce patriarche ; il favorisait son ambition, qui fut portée à un tel excès, que Jean osa le premier s'attribuer le titre fastueux de patriarche œcuménique ; titre fatal, qui enfla d'orgueil ses successeurs, et qui prépara, quoique de loin, ce schisme funeste, par lequel l'Église d'Orient se sépara de l'Église romaine au milieu du neuvième siècle. Justinien appuya lui-même ces prétentions mal fondées, en donnant dans ses constitutions le nom d'œcuménique au patriarche de sa ville impériale. C'est ici le second degré d'ambition dans les évêques de la nouvelle Rome. Ils s'étaient d'abord élevés au-dessus des évêques d'Alexandrie et d'Antioche ; et deux conciles généraux, celui de Constantinople et celui de Chalcédoine, leur avaient attribué cette préséance malgré l'opposition du Saint-Siège :

ici, ils prennent un titre qui devait donner de la jalousie à l'ancienne Rome elle-même.

AN 520.

xi.
Assassinat
de Vitalien.
Evrgr. l. 4,
c 3.
Proc. Hist.
arc. c. 6, et
ibi Alam.
Marc. chr.
Vict. Tuu.
[Malal. part.
2, p. 133 et
134.]
Theoph. p.
142.
Jorn. de
regn. succss.
Zon. l. 14, t.
2, p. 54.
Pagi ad Bar.

S'il est vrai que Jean de Cappadoce ait été la cause de la mort d'Amantius, il ne jouit pas long-temps de sa vengeance : il mourut au commencement de l'année suivante, et eut pour successeur Épiphane son syncelle. Le supplice du grand chambellan, universellement détesté, parce qu'il protégeait ouvertement les Manichéens, n'excita aucun murmure; mais l'assassinat de Vitalien, qui suivit de près, révolta tous les esprits. C'était par crainte, plutôt que par sentiment d'estime et de bienveillance, que Justin l'avait rappelé à la cour : il voulait éclairer de près les démarches d'un homme assez puissant pour faire trembler son souverain ; afin de lui ôter toute défiance, il le comblait d'honneurs et lui faisait part des affaires les plus importantes. Vitalien avait été employé dans les négociations avec le pape, pour la réunion des deux Églises ; il était actuellement revêtu du consulat¹. Ces distinctions offensaient l'orgueil de Justinien : il ne pouvait pardonner à Vitalien la préférence que le peuple donnait à ce général. Dans les synodes de Tyr et d'Apamée, on avait souhaité par acclamation une longue vie à Vitalien l'orthodoxe, sans dire un seul mot de Justinien ; ce qui piqua celui-ci d'une telle jalousie, qu'il résolut de perdre ce concurrent. Pour mieux cacher son dessein, il avait juré à Vitalien une amitié fraternelle, en participant avec lui aux saints mystères : c'était une énorme profanation qui s'introduisait dans ce temps-là, et qui subsista long-temps après. Les peuples idolâtres avaient

¹ Il avait Rusticus pour collègue. — S.-M.

cimenté leurs traités et leurs alliances en buvant du sang humain : par une imitation sacrilège, les chrétiens, pour assurance d'une liaison indissoluble, buvaient ensemble dans la coupe sacrée; ce qui s'appelait *jurer la foi fraternelle*, serment terrible et souvent violé. Il le fut en cette occasion. Des assassins apostés par Justinien percèrent Vitalien de seize coups de poignard, comme il sortait du palais. Deux de ses amis, Paul et Célérianus, furent assassinés avec lui.

Justinien, chargé de l'indignation publique, lui succéda dans la dignité de maître de la milice. Il aimait les spectacles; et sa passion déclarée en faveur de la faction bleue inspira tant d'audace à ceux qui la composaient, que pendant trois années plusieurs villes de l'empire, et surtout Constantinople et Antioche, éprouvèrent tous les désordres et toutes les cruautés des guerres civiles les plus sanglantes. La faction verte, qui était nombreuse et puissante, devenue furieuse de la préférence que Justinien donnait à ses rivaux, s'emporta à toutes sortes d'excès, et les châtimens ne faisaient qu'aigrir ces séditeux. L'animosité était si violente entre les deux partis, qu'ils avaient juré de s'exterminer mutuellement. Les bleus, pour se distinguer, s'avisèrent de prendre un extérieur et un vêtement qui les rapprochaient des Barbares, dont ils avaient déjà la férocité. Laisant croître leurs moustaches et leurs barbes à la manière des Perses, ils se rasaient le devant de la tête, et conservaient les cheveux de derrière, à la mode des Huns¹ et des Sarrasins. Ils portaient des robes très-riches, dont les manches d'une excessive lar-

xii
Affreux
désordres
causés par
les factions
du cirque.
Proc. Hist.
arc. c. 7, et
ibi Alam.
Marc. chr.
Malala, part.
2, p. 139.
Theoph. p.
142.
Anast. p. 56.
Zon. l. 14, t.
2, p. 59.
Cedr. t. 1, p.
364.

¹ Οὐννικὸν τὸ εἶδος ἐκάλουν. Proc. hist. arc. c. 7. — S. M.

geur venaient se resserrer au poignet ; le reste de leur habillement était celui des Huns. D'abord, ils ne sortaient armés que la nuit ; pendant le jour, ils ne portaient que des poignards cachés sous leur robe, et ils n'attaquaient que leurs adversaires : bientôt, leur audace s'étant accrue par l'impunité, ils devinrent brigands de profession. S'attroupant à l'entrée de la nuit, ils dépouillaient les passants ; souvent même ils les massacraient, de peur d'être dénoncés. La terreur était si grande, qu'on n'osait sortir après le soleil couché. Comme les magistrats évitaient de punir ceux de cette faction, dans la crainte d'encourir la disgrâce de Justinien, elle acquérait chaque jour de nouvelles forces. Toute la jeunesse dissolue, tous les bandits s'y jetèrent en foule : presque toute la faction verte déserta pour se ranger de ce parti ; les autres furent ou massacrés, ou mis à mort par la justice, ou obligés de fuir et de se cacher. Alors les bleus, demeurés maîtres du champ de bataille, redoublèrent de méchanceté et de violence ; ils se vendaient aux scélérats qui voulaient faire assassiner leurs ennemis. Tout homme dont on leur avait payé la mort devenait pour eux de la faction verte. Ce n'était plus la nuit, c'était en plein jour qu'ils égorgeaient, qu'ils massacraient, souvent même sous les yeux des magistrats. Ils s'étaient exercés à tuer un homme d'un seul coup, et s'en faisaient honneur comme d'un effet d'adresse. Il n'y avait plus de sûreté en aucun lieu : les églises n'étaient plus des asyles ; ces meurtriers assassinaient au pied des autels, pendant la célébration des saints mystères. Les créanciers étaient forcés de rendre aux débiteurs leurs obligations, les maîtres de donner la liberté à leurs esclaves, les pères

abandonner leurs biens à leurs fils enrôlés parmi ces brigands, les filles et les femmes de se livrer à leur brutalité. On raconte qu'une femme se promenant avec son mari le long du Bosphore, du côté de Chalcedoine, fut enlevée par une troupe de ces forcenés, qui la jetèrent dans leur barque, et que, pour prévenir la perte de son honneur, elle se précipita dans les flots à la vue de son époux, qui se désespérait sur le rivage.

On déguisait à l'empereur ces horribles excès, et ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il ouvrit enfin les yeux. Pour remédier à tant de maux, il nomma préfet de Constantinople un homme ferme, vigilant, incorruptible, nommé Théodote, qui avait été comte d'Orient. Ce magistrat intrépide opposa à cette audace effrénée la plus rigoureuse sévérité : il fit décapiter, pendre, brûler grand nombre de ces scélérats. Persuadé que le châtimement des illustres criminels est plus propre que tout autre à désarmer le crime, il fit mourir un certain Théodose, surnommé Sticca, jeune homme distingué par l'opulence et par la noblesse de sa famille : mais, comme si l'impunité était le privilège de la haute fortune, ses parents, qui n'avaient pu ni fléchir ni corrompre la justice du magistrat, vinrent à bout de séduire la faiblesse de l'empereur. Justin, trouvant mauvais que Théodote n'eût pas pris des ordres particuliers pour une exécution si éclatante, le priva de sa charge et le relégua en Orient. Théodote, se voyant exposé au ressentiment de tant de coupables, alla se cacher à Jérusalem, où il vécut dans une obscurité que sa bonne conscience rendait préférable à ses honneurs passés. Justin mit à sa place Théodore surnommé *Taganistès*, qui avait été consul quinze ans

XIII.
Punition des
factieux.

auparavant. Celui-ci, trouvant le mal déjà fort assoupi, acheva de calmer peu à peu la fureur des factieux, et fit enfin cesser de si affreux désordres. La tranquillité fut aussi rétablie dans Antioche, par le préfet Éphrem, natif d'Amid. L'empereur, pour éviter tout ce qui pouvait rallumer ces cruelles dissensions, interdit les spectacles du cirque pour le reste de cette année. Les acteurs et les danseurs furent bannis de toutes les villes d'Orient, excepté d'Alexandrie, où un peuple innombrable, également séditieux et passionné pour le théâtre, n'aurait pu souffrir cette privation. Les jeux olympiques établis à Antioche, depuis le règne de Commode, furent abolis pour toujours¹.

An 521.

XIV.
Consulat de
Justinien.
Marc. chr.

Justinien, consul l'année suivante, voulut dédommager le peuple de l'interruption des jeux du cirque, par la magnificence du spectacle qu'il donna à son entrée dans le consulat². Il y dépensa près de huit millions de livres, selon notre manière de compter, soit en distributions d'argent, soit en machines, soit en animaux féroces, et en courses de chars. On vit paraître à la fois dans l'amphithéâtre vingt lions et trente léopards, sans compter d'autres animaux moins rares. Outre les récompenses ordinaires, Justinien fit présent aux cochers des chevaux mêmes avec lesquels ils avaient couru, et de leur harnois, qui étaient d'une grande richesse. Le peuple, enivré d'une joie extravagante, troubla lui-même ses plaisirs : le spectacle fut interrompu par le tumulte ; et la dernière course de chars

¹ La célébration de ces jeux avait duré pendant trois cent huit ans ou soixante-dix-sept olympiades, selon la chronique de Malala, *part. 2*, p. 140. Des magistrats nommés *Aly-*

tarques, Ἀλύταρχοι, étaient chargés de la direction de ces fêtes. — S.-M.

² Il eut un certain Valérius pour collègue. — S.-M.

ne put être exécutée. Le consulat de Justinien ne fournit point d'autre événement. Dans les siècles de faiblesse, les divertissements et les fêtes deviennent l'affaire la plus sérieuse et la plus mémorable : elle remplit toute la capacité des esprits, et fait oublier tout le reste ; elle tient alors, auprès des princes, le même degré d'importance, qu'auprès des femmes et des enfants dans les siècles de vigueur.

La bonne intelligence de Justin et de Théodoric paraît en ce que l'empereur ne nomma point de consul pour l'année 522, et qu'il laissa le roi d'Italie maître de disposer du consulat. Ce prince conféra cette dignité à Symmaque et à Boèce¹, tous deux fils du célèbre Boèce, cet illustre sénateur qui, peu de temps après, tomba dans une disgrâce dont sa vertu aurait dû le garantir, ainsi que nous le raconterons dans la suite. Mais si Justin était tranquille du côté de l'Occident, il vit rallumer la guerre entre l'empire et la Perse. Les rois de Lazique, qui était l'ancienne Colchide, avaient été vassaux de l'empire² ; ils ne payaient aucun tribut ; et la seule marque de leur dépendance consistait en ce qu'après la mort du roi, l'empereur envoyait au successeur les ornements de la royauté³ : c'était une sorte d'investiture. Ces princes étaient même dispensés de fournir aux Romains des troupes auxiliaires⁴ ; mais ils

An 522.

xv.

Tzathius roi des Lazes reçoit la couronne de Justin.

Proc. Pers. l. 2, c. 15.
Theoph. p. 143, 144.
Anast. p. 56;

57.
Chr. Alex. p. 332 et 333.
Zon. l. 14, t. 2, p. 59.
Cedren. t. 1, p. 364.

Malala, part. 2, p. 134-138.
Hist. miscell. l. 15.

sp. Murat. t. 1, part. 1, p. 103.
Baronius.

Pagi ad Bar. De Guignes, Hist. des Huns, t. 2, p. 319.

¹ Q. Aurélius Anicius Symmachus, et Anicius Manlius Séverinus Boéthius. — S.-M.

² Ἀπὸ τὰ πρῶτα γὰρ τὴν Κολχίδα ἔκριν, Ῥωμαίων κατήκοοι ὄντες. Proc. *bel. Pers.* l. 2, c. 15. — S.-M.

³ Ἐπειδὴν αὐτοῖς ὁ βασιλεὺς τελευτῶσι, ἐμβόλα τῆς ἀρχῆς τῷ διαδομένῳ τὴν βασιλείαν ὁ Ῥωμαίων βα-

σιλεὺς ἐπιμπι. Proc. *de bel Pers.* l. 2, c. 15. — S.-M.

⁴ Ils ne fournissaient ni tribut ni armée aux Romains, οὐδὲ αὐτοὶ χρήματα ἢ στρατιὰν πρὸς Ῥωμαίων δεχόμενοι, et ils n'étaient pas tenus de prendre part à leurs guerres, οὐδὲ Ῥωμαίους πη ἐυστρατεύοντες. Proc. *de bel. Pers.* l. 2, c. 15. — S.-M.

étaient chargés de garder les passages du mont Caucase, et d'empêcher les Huns de pénétrer dans les provinces de l'Asie¹. Comme la Colchide avait autrefois appartenu aux Perses, Cabad prétendait rentrer dans les droits de ses anciens prédécesseurs. Sous le règne d'Anastase, il avait traité avec les Lazès, et s'était mis à la place des empereurs; il avait même exigé que le nouveau roi vînt recevoir la couronne en Perse². Anastase avait fermé les yeux sur cette usurpation, et Justin suivait son exemple. Cabad avait couronné Damnazès³ le dernier roi, peut-être petit-fils de ce Gobazès qui était venu à Constantinople, sous le règne de Léon, en 466⁴. Cette inauguration était accompagnée de cérémonies conformes à la religion des Perses. Après la mort de Damnazès, son fils Tzathius⁵, qui voulait embrasser le christianisme⁶, au lieu de se rendre en Perse, vint à Constantinople, prier Justin de lui faire donner

¹ Ὅπως δὲ μὴ Οὐννοὶ πολέμιοι ἐξ ὅρων τοῦ Καυκάσου, ὁμοῦσι σφίσιν ὄντας, διὰ Λαζώνης περφεύμενοι, ἐμβαλλώσιν ἐς γῆν τὴν Ῥωμαίων. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 15. Le même auteur ajoute qu'ils entretenaient commerce par mer avec les Romains qui habitaient le fort. Ἐπ' ἱμπορίᾳ δὲ τῇ κατὰ θάλασσαν πρὸς Ῥωμαίους αἰετοῖς ἐν Ἠόντῳ ἀπαικμένως ἐργαζόμενοι. Ils échangeaient des cuirs, des peaux préparées et des esclaves, pour du sel, du blé et d'autres objets qui leur manquaient. Αὐτοὶ μὲν γὰρ οὔτε ἄλας, οὔτε σίτον, οὔτε ἄλλο τι ἀγαθὸν ἔχουσι· διέβρις δὲ καὶ βύρσας καὶ ἀνδράπεδα παρεχόμενοι, τὰ σφίσιν ἐπιτήδεια ἐκομίζοντο. — S.-M.

² Διὸ καὶ εἰ συνέβη τινὰ τελευτῆσαι τῶν βασιλέων Λαζών, ὑπὸ τοῦ Περσῶν

βασιλέως προσχειρίζετο, καὶ ἐστέφετο, ἐκ τοῦ γένους μὲν τῶν αὐτῶν Λαζών. *Malala, part. 2, p. 134.* — S.-M.

³ Ce prince, nommé *Damnaxès*, *Δαμνάκης*, dans *Malala, part. 2, p. 134*, et appelé *Zamnaxès*, *Ζαμνάκης*, par la chronique paschale ou d'Alexandrie, p. 332, n'est connu que par ces deux ouvrages — S.-M.

⁴ Voyez ci-dessus t. 6, p. 448, liv. xxiv, § 44. — S.-M.

⁵ Il est appelé *Τζάθος* par Théophanes, p. 144, par la chronique d'Alexandrie, et *Τζαθίος* ou plutôt *Τζάθιος* dans la chronique de *Malala*. On lit *Λαζών ἀρχηγὸς Τζάθος*, dans *Zonaras*, l. 14, t. 2, p. 59. — S.-M.

⁶ Ὁ βασιλεὺς Λαζών φυγὼν τὸ τῶν Ἑλλήνων δόγμα. *Malala, part. 2, p. 134.* — S.-M.

le baptême et de le couronner, afin qu'il ne fût pas obligé de prendre part à des cérémonies payennes, en mettant la couronne des mains du roi de Perse¹. Justin eut rendu à ses désirs. Pour l'attacher davantage aux Romains, il lui fit épouser Valériane, fille² du patrice Romulus³, et le renvoya comblé de riches présents⁴.

Cabad, irrité de ce procédé de Justin, lui fit dire qu'apparemment il s'ennuyait de la paix, puisqu'il le rompait en débauchant ses vassaux; qu'il devait savoir que de temps immémorial⁵ les rois des

xvi.
Cabad en est irrité.

¹ καὶ τὰ πρὸς τὸν βασιλέα αὐτὸν αὐτὸν βασιλέως Παρσῶν ποτῆσαι καὶ θύειν, καὶ πάντα τὰ ἥδη τὰ Παρσῶν Malala, part. 2, p. 134. — S.-M.

² Ἦν ἔχοντα οὐ ἔχοντα Νόμου τοῦ πατρὸς. Ἐχοντα est pris ici pour fille, et non pour petite-fille, comme dans les auteurs d'une bonne grécie. Le nom de ce patrice est altéré dans Théophanes, où on lit, p. 134, ὅς τῷ πατρὶος. Il est corrompu d'une autre façon dans la chronique d'Alexandrie; on y lit, p. 332, Οὐίον τῷ πατρὶος. — S.-M.

³ On apprend de plus par Théophanes, p. 144, qu'il était ex-curd-palatin, ἐκκυροπαλάτιον. — S.-M.

⁴ Ces présents étaient les insignes mêmes de la royauté; c'était, dit la chronique de Malala, part. 2, p. 135, une chlamyde à la mode romaine, σιγρέων βασιλικὴν βασιλικὴν, une chlamyde blanche de pure soie, χλαμύδα λευκὴν ὑπερβαίνειν, avec une bordure en or, surmontant une autre bordure de pourpre, ἔχον ἀντὶ πορφύρου λευκὴν βασιλικὴν ταβλίν, et voyait de plus sur cette chlamyde l'image de l'empereur, qui était très-

ressemblante, ἐν ᾧ ὑπῆρχεν ἐν μέσῳ σιγδάριον, ἀληθινὸν ἔχοντα τὸν χαρακτῆρα τοῦ βασιλέως Ἰουστίνου. (Théophanes s'exprime ainsi au même sujet, p. 144: ἐν ᾧ κεντροῦ ἐγχεῖται χαρακτὴρ τοῦ βασιλέως Ἰουστίνου.) On y ajouta encore, continue Malala, une tunique nommée Paragaudie, de couleur blanche, ornée de broderies en or, et portant également l'image de l'empereur, σιγδάριον δὲ ἀσπρὸν παραγαυδίων, καὶ αὐτὸ ἔχον χρυσᾷ πλουμία βασιλικᾷ, ὡσαύτως ἔχοντα τὸν χαρακτῆρα τοῦ βασιλέως. Il avait de plus des bottines à la mode de son pays, τὰ πεζάρια ἰσταν, τὴν ἀγαθὴν ἀπὸ τῆς ἰσταν αὐτοῦ χώρας. (Elles étaient rouges, ajoute Théophanes, ῥουσία ἦσαν). Ces bottines étaient ornées de perles, selon l'usage des Perses, εἶχον μαργαρίτας περικλυτὰ σχήματι. Il en était de même de sa ceinture. Ὁμοίως δὲ καὶ ἡ ζώνη αὐτοῦ ὑπῆρχε διὰ μαργαρίτων. Des détails semblables se lisent dans la chronique d'Alexandrie, p. 332. — S.-M.

⁵ Βασιλεία Λαζών, μὴ ὄντα ὑπὸ τὴν Ῥωμαίων διοίκησιν, ἀλλ' ὑπὸ τὴν Παρσῶν πολιτείαν ἐξ αἰῶνος. Malala, part. 2, p. 136. — S.-M.

Lazes étaient sujets de la Perse. Justin, qui ne jugeait pas à propos de rompre avec Cabad, évita d'entrer en éclaircissement au sujet de la Lazique; il répondit seulement, qu'il *n'avait jamais pensé à usurper les droits d'autrui; que Tzathius étant venu à Constantinople pour être admis au nombre des adorateurs du Dieu unique et véritable, il aurait cru faire un crime de le rebuter; qu'après l'avoir initié aux mystères du christianisme¹, il l'avait renvoyé dans ses états.* Cette réponse n'était rien moins que satisfaisante; aussi Cabad se prépara-t-il à la guerre. Justin de son côté songea à se mettre en défense. Il s'appuya du secours de Ziligidès², roi des Huns³ établis au nord du défilé de Derbend⁴. Il acheta l'alliance de ce prince, qui s'engagea, par serment, à servir l'empereur contre la Perse; mais il apprit bientôt que Ziligidès avait accepté les mêmes propositions de la part de Cabad, et qu'il était allé le joindre en personne avec un corps de vingt mille hommes.

XVII.
Perfidie de
Ziligidès pu-
nie.

Cette perfidie eut le succès qu'elle méritait. Justin en instruisit Cabad par une lettre, et lui fit entendre que le roi des Huns était payé pour trahir les Perses, lorsque la bataille serait engagée. Il s'exprimait ensuite en ces termes : *Étant frères comme nous sommes,*

¹ ὡςτε χριστιανὸν αὐτὸν γεγόμενον, καὶ ἀξιωθέντα τῶν ἐπουρανίων μυστηρίων, εἰς τὴν ἰδίαν ἀπελεύσαμεν χώραν. Malala, part. 2, p. 137. — S.-M.

² Ὁ δὲ τῶν Οὐννων, ὀνόματι Ζιλίγι. Malala, part. 2, p. 137. — S.-M.

³ Théophanes l'appelle *Ziligidès*, Ζιλίγιδης; mais il est nommé *Zilgibis*, Ζιλγιβίς, par Malala, part. 2,

p. 138. Il en est de même dans la chronique paschale, p. 333. On trouve *Zelichus* dans la traduction latine de Théophanes par Anastase le bibliothécaire. — S.-M.

⁴ Il est probable que ces Huns habitaient sur les bords de la mer Caspienne, auprès du défilé de Derbend, mais rien ne l'indique positivement dans les auteurs. — S.-M.

vaut-il pas mieux demeurer unis, que de nous exposer à servir de jouet à ces chiens? Sur cet avis, le roi manda Ziligdès, et l'ayant convaincu par son propre aveu, il le tua sur-le-champ. La nuit suivante, il fit massacrer les Huns, qui, n'étant pas informés de la mort de leur roi, reposaient tranquillement dans leurs tentes.

Cabad, satisfait de la franchise de Justin, lui envoya un ambassadeur¹ pour renouveler le traité. Il crut que la conjoncture serait favorable à l'exécution d'un projet très-singulier, mais nécessaire, à ce qu'il croyait, pour son repos, et pour maintenir après sa mort l'ordre qu'il prétendait établir dans sa succession. Ce prince, outre un grand nombre d'enfants naturels, avait quatre fils légitimes², Caosès³, Zamès, Chosroès et Phtasouarsan⁴. Il avait conçu contre l'aîné une aversion d'autant plus forte, qu'elle n'était fondée que sur le caprice⁵. Le second, prince estimé de toute la nation pour ses qualités héroïques⁶, était borgne, et

xviii.
Cabad propose à Justin d'adopter Chosroès.
Proc. Pers. l. 1, c. 11.
Theoph. p. 143.
Zon. l. 14, t. 2, p. 59.

¹ Cet ambassadeur est appelé *Labiens*, δὲ Λαβριου πρεσβευτοῦ par *Mabius*, part. 2, p. 138, et *Brius* ou *Brius*, δὲ Βριου ου Βροτου, par le diacre paschale, p. 334. Ce nom se paraît corrompu. — S.-M.

² *Procopé*, de *bel. Pers.* l. 1, c. 11, n'en indique que trois; le quatrième n'est connu que par le seul témoignage de Théophanes, p. 145. *Mabius*, part. 2, p. 174, parle de deux autres fils de Cabad, savoir: *Xerxes*, Σέρξης, ὁ υἱὸς τοῦ βασιλέως *Λαβίου*, et *Pérosès* ou *Vironz*, ὃν ἡλικίαν οὐ γινώσκω. Il est très-difficile de concilier ces données avec ce que dit Procope. — S.-M.

³ Ce nom, commun chez les Persans, doit se prononcer *Kaous* dans la langue originale. C'était le plus âgé des fils de Cabad, celui que l'âge et la loi appelaient au trône. Τῶν οἱ παίδων τὸν πρεσβύτατον Καὸσιν τῆς μὲν ἡλικίας ἔνεκα ἐς τὴν βασιλείαν ὁ νόμος ἐκάλει. *Proc. de bel. Pers.*, l. 1, c. 11. — S.-M.

⁴ Il n'est question de ce fils de Cabad, que dans Théophanes, p. 145, à l'occasion qui sera racontée dans le paragraphe 22. — S.-M.

⁵ Ἐβιάζετο δὲ τὴν φύσιν καὶ τὰ νόμιμα ἢ τοῦ πατρὸς γνώμη. *Proc. de bel. Pers.*, l. 1, c. 11. — S.-M.

⁶ Ἦν γὰρ ἀγαθὸς τὰ πολέμια, καὶ τὴν ἄλλην ἀρετὴν σέβων. *Proc. bel.*

tout défaut corporel excluait du trône de Perse¹. Cabad aimait tendrement Chosroès, qu'il avait eu de la fille du roi des Huns, sa femme chérie², et il le destinait pour être son successeur; mais il craignait pour ce fils bien aimé le droit de Caosès et le mérite éclatant de Zamès. Il voulut donc lui assurer la protection de l'empire, et chargea l'ambassadeur, qu'il envoyait à Justin, d'une lettre conçue en ces termes : *Vous n'ignorez pas les justes sujets que j'ai de me plaindre; je suis néanmoins disposé à tout oublier : c'est remporter une glorieuse victoire, que de sacrifier à l'amitié des droits qu'on est en état de poursuivre. Je vous demande en récompense une faveur, qui non seulement doit nous unir à jamais, mais encore former entre les deux nations une liaison fraternelle et une alliance inaltérable; c'est d'adopter pour votre fils mon fils Chosroès, l'héritier de ma couronne.*

XIX.
Conseil de
Proclus.

Une proposition si brillante éblouit d'abord Justin et Justinien. Ils allaient l'accepter avec joie³, et dresser l'acte d'adoption⁴, si le questeur Proclus, ce sage mi-

Pers. l. 1, c. 11. — S.-M.

¹ Ἐτερόθαλμον γάρ, ἢ ἄλλη τι πωλὴν ἔχοντα, οὐ θέμις Πέρσας βασιλείᾳ καθίστασθαι. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 11. — S.-M.

² Selon Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 11, elle était née de la sœur de l'*Aspébed*, ἧς ἐκ τῆς Ἀσπεβίδου (ἢ Ἀσπεβίδου) ἀδελφῆς ἐγενόνα. On lit dans Théophanes, p. 143, ἐκ τῆς Ἀσπείδου ἀδελφῆς γεννηθέντα. Lebeau a tiré l'indication qu'il a placée dans son texte, de l'*histoire des Huns* de Deguignes, t. 2, p. 332, et celui-ci l'avait puisée dans le grand

poème historique de Ferdowsy, écrit en persan. Le *Modjmel-altewarikh* et les autres historiens que j'ai consultés, ne s'accordent pas en ce point avec Ferdowsy; ils rapportent sur la naissance de Chosroès une anecdote que j'ai indiquée t. 7, p. 318, note 2, l. xxxviii, § 60. Il serait facile de les concilier avec ce que les auteurs grecs disent sur le même sujet. — S.-M.

³ Selon l'usage romain, ajoute Procope, *de bel. Pers.* c. 1, c. 11, ἐν γράμμασι θέσθαι, ἢ νόμος Ῥωμαίων. — S.-M.

⁴ Malgré le récit très-détaillé de

nistre, toujours en garde contre les nouveautés les plus séduisantes, ne leur eût représenté : *que cette demande si flatteuse couvrirait un dessein pernicieux ; qu'adopter Chosroès, c'était l'admettre à la succession impériale. Voulez-vous donc, grand prince, dit-il à Justin, être le dernier empereur romain ? Et vous, seigneur, ajouta-t-il en s'adressant à Justinien, voulez-vous prononcer contre vous-même une sentence d'exhérédation ? Le fils de Justin aura plus de droits à l'empire que son neveu. Les lois des Barbares s'accordent en ce point avec les nôtres, et le suffrage des nations appuiera l'ambition de votre rival. Songez qu'en donnant dans ce piège, vous renoncez à vos légitimes espérances, et que vous reconnaissez dès aujourd'hui Chosroès pour votre maître. Et si vous lui disputez dans la suite un droit que vous lui aurez cédé, que de sang il faudra répandre !* Ces réflexions leur ouvrirent les yeux. Ils ne délibéraient plus que sur le parti qu'il fallait prendre pour éluder la proposition de Cabad, lorsqu'ils en reçurent une seconde lettre, par laquelle il priait Justin de régler les

Procopé, je ne puis regarder comme vraie, ni même comme vraisemblable, une telle proposition. Quand même on en admettrait la réalité, elle aurait été tout-à-fait inexécutable. En cas de mort de l'empereur, comment le fils du roi de Perse aurait-il pu recueillir son héritage ? La vieille antipathie nationale, l'éloignement, la différence de religion surtout, et beaucoup d'autres motifs importants, mais non moins réels, auraient empêché, sans aucun doute, l'accomplissement d'une aussi bizarre transaction. Je crois que Procopé,

abusant de quelques traditions populaires, ou du souvenir de quelques négociations infructueuses, entamées à cette époque, aura pris pour un traité d'adoption, un traité de garantie ou de protection, qui n'avait pas d'autre but que d'assurer après la mort de Cabad la couronne de Perse à son fils bien-aimé Chosroès. Je suis d'autant plus porté à croire qu'il en fut effectivement ainsi, que la chose est présentée de cette façon dans Théophanes, p. 143. Cet auteur s'exprime ainsi à ce sujet : Καθάδης δὲ ὁ τῶν Παρσῶν βασιλεὺς τὸν τῶν Ρω-

formalités de l'adoption¹, et de prescrire les démarches que son fils devait faire selon les usages des Romains. Cet empressement confirma les soupçons que leur inspirait Proclus. Il leur conseilla d'envoyer au plutôt des députés pour consommer l'ouvrage de la paix, et pour répondre au roi que l'adoption par les armes était la seule en usage à l'égard des étrangers². Cette espèce d'adoption ne donnait aucun droit à l'hérédité.

xx.
Conférence
entre les Rc-

Justin fit donc partir Hypatius, neveu d'Anastase³, et le patrice Rufin⁴. Cabad envoya de son côté Séosès,

μαίων βασιλεία ἐπίτροπον τοῦ ἑαυτοῦ οἴκου καταλιπὼν ᾗθλησεν. Zonaras, l. 14, t. 2, p. 59, qui avait sans doute consulté des écrivains mieux informés que Procope, dit également que Cabad conclut la paix avec les Romains, et qu'il fit l'empereur Justin le tuteur de Choarès, le plus jeune de ses fils. Τοῖς δὲ Ῥωμαίοις ἐσπείσατο, καὶ τὸν Ἰουστίνον ἐπίτροπον Χοαρόου τοῦ νεωτέρου τῶν υἱῶν αὐτοῦ ἐποίησατο. Il ajoute ensuite que Justin refusa la tutelle. Ὁ δὲ βασιλεὺς τὴν ἐπίτροπὴν παρητήσατο. C'est là je n'en doute pas le refus d'adoption dont parle Procope. — S.-M.

¹ Γράμματα τὸν τρόπον σημῆναι, καθ' ὃν ἂν αὐτῷ τὴν τοῦ παιδὸς εἰσποιήσιν θίσθαι βουλευμένη εἴη. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11. — S.-M.

² Οὐ γράμμασιν οἱ βάρβαροι τοὺς παῖδας ποιῶνται, ἀλλ' ἐπὶ πλὴν σκευῇ. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11. D'après les motifs que j'ai énoncés ci-dev. p. 30, not. 4, je crois que l'opposition du ministre Proclus avait pour but d'empêcher l'intervention nécessaire et réciproque des deux parties contractantes, dans les affaires

relatives à la succession éventuelle des deux empires. L'adoption par les armes, que les empereurs avaient déjà accordée à d'autres souverains étrangers, n'avait pas les mêmes inconvénients. C'était un simple acte de bienveillance, qui n'obligeait point de soutenir par les armes les droits du prince adopté. Une intervention active dans les affaires de Perse, de la part de l'empire, présentait en effet de très-grandes difficultés. — S.-M.

³ Il était patrice et maître de la milice en Orient. Πατρίκιος, καὶ ἀρχὴ τῆς ἐν τῇ στρατηγίδᾳ ἐχών. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11. — S.-M.

⁴ Il était, dit Procope, de bel. Pers. l. 1, c. 11, fils de Sylvanus ou Silvain, Σιλβανῷ πατρί. Ce patrice était un homme recommandable, ἐν γὰρ πατρίκιος ἀνὴρ δόκιμος, et très-connu, ajoute Procope, par ses ancêtres du roi de Perse, Καθάρη ἐκ πατέρων αὐτοῦ γνώριμος. Ce général descendait peut-être du célèbre général gaulois Silvanus ou Silvain, qui s'était rendu illustre sous le règne de Constance. Voyez t. 2, liv. VIII, § 37-43. — S.-M.

le plus puissant seigneur de la Perse¹, et le général Rhodès². Ils se rencontrèrent sur la frontière. Chosroès s'était lui-même avancé jusqu'aux bords du Tigre, à deux journées de Nisibe³, à dessein de se rendre à Constantinople, dès que les députés seraient d'accord. Dans le cours de la conférence, Séosès proposa, entre autres articles, que les Romains renonçassent pour toujours à toute prétention sur la Lazique, et qu'ils reconnussent les rois de Perse pour les souverains légitimes de ce pays. Hypatius rejeta cette demande avec indignation, et déclara de son côté que Chosroès ne pouvait être adopté que par les armes⁴; ce qui fut également rejeté par les Perses. Ces contradictions firent rompre la conférence. Chosroès, outré de dépit, retourna en Perse, et jura qu'il se vengerait de cet affront.

Séosès, ce Perse généreux, qui avait autrefois⁵ rendu la liberté à Cabad, jouissait de la plus grande autorité dans le royaume de Perse : ce rang élevé suffisait pour lui attirer des jaloux, et son caractère fier et hautain lui suscitait une foule d'ennemis⁶. Son désintéresse-

main et les Perses.

xxi.
Disgrace des députés.

¹ Ἡ βασιλεὺς δὲ ἀνὴρ δυνατώτατος, ὁμοῦ μετὰ Σεόσης, Ἀδρασταδαρανασίου καὶ τοῦ ἀξιωματοῦ. Proc. de bel.

Pers. l. 1, c. 11. Il a déjà été question de ce général et de sa dignité, l. 7, p. 364, not. 5, liv. xxxviii, § 39 et 82.—S.-M.

² Ῥοδῆς τὴν μεγίστου ἐχθρὸν ἔχων. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11.

Il n'est pas très-facile de savoir ce que pouvait être en Perse la dignité que Procope appelle *Magister*, et qui répondait à-peu-près à celle de lieutenant-général parmi nous.—S.-M.

³ Ἐς ποταμὸν Τίγριν, ὅς δὴ πόλειος

Νισιβίδος διέχει δυοῖν ἡμέραν ὁδὸν μάλιστα. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11.—S.-M.

⁴ Comme il convient à un barbare, ὥστε βαρβάρῳ προσήκει, ajoute Procope, de bel. Pers. l. 1, c. 11.—S.-M.

⁵ Voyez t. 7, p. 332 et 335, liv. xxxviii, § 67 et 68.—S.-M.

⁶ Ἀλαζονείας δὲ νόσῳ ἐχόμενος οὐδὲν ὁμοίως τοῖς ἄλλοις ἀνθρώποις. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11. Procope ajoute que quoique ce défiant soit habituel et pour ainsi dire inné chez les grands de la Perse, il était encore plus grand dans Séosès, que

ment à toute épreuve et son zèle ardent pour la justice ne leur avait donné jusqu'alors aucune prise¹; ils profitèrent de la colère de Chosroès et du mécontentement de Cabad. Comme Séosès avait eu plusieurs entretiens tête à tête avec Hypatius, Mébodès, jaloux de cette distinction, l'accusa auprès du roi de s'être entendu avec le député romain, qui était lui-même malintentionné, et d'avoir, à dessein de rompre la négociation, mis en avant l'article de la Lazique, dont il n'était point chargé par ses instructions. Les ennemis de Séosès ajoutaient: *que c'était un novateur, un impie, qui foulait aux pieds les lois nationales², et adorait des divinités inconnues; que contre la loi expresse, qui défendait d'enterrer les morts, ayant depuis peu perdu sa femme, il l'avait fait inhumer³.* Ces prétendus crimes, incapables par eux-mêmes de faire impression sur un prince aussi peu scrupuleux que Cabad⁴, furent envenimés par le poison de l'envie. Tout le sénat de la Perse⁵, où Séosès avait presque autant d'ennemis que de juges, s'assembla pour juger, ou plutôt pour condamner à mort le plus grand homme de la nation. Cabad, ingrat et perfide, feignit d'être

dans aucun autre. Ευφρυνὲς μὲν γὰρ δοκεῖ εἶναι τοῖς Περσῶν ἀρχουσι τοῦτο γε· ἐν δὲ τῷ Σείση καὶ αὐτοὶ ὥντο ὑπερφυῶς ἐς τὰ μάλιστα τὸ πάθος ἀκμάσαι. — S.-M.

¹ Ἦν γὰρ ὁ Σείσης χρημάτων μὲν ἀδωρότατος, καὶ τοῦ δικαίου ἐπιμηλητὴς ἀκριβέστατος. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11. — S.-M.

² Εἰ περιστέλλει τὰ Περσῶν νόμιμα, καὶνά τε γὰρ αὐτὸν δαμόνια σίβειν, κ. τ. λ. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11. — S.-M.

³ Τελευτήσανσαν ἐναγχος τὴν γυ-

ναῖκα θάψαι, ἀπειρημένον τοῖς Περσῶν νόμοις γῆ κρύπτειν ποτὲ τὰ τῶν νεκρῶν σώματα. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11. — S.-M.

⁴ Cabad, qui avait partagé et qui professait peut-être encore les opinions de Mazdak, avait mauvaise grace à taxer d'hérésie son principal ministre. — S.-M.

⁵ Ἡ βουλὴ ξύμπασα. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11. Procope veut sans doute désigner, par ces mots, l'assemblée générale des grands de la nation. — S.-M.

fut affligé du malheur de son ami¹, mais de n'oser lui sauver la vie par respect pour les lois². Cette injuste sentence fut exécutée; et la charge suprême dont Séosès avait été honoré, et qui l'élevait au-dessus de tous les magistrats et de tous les officiers du royaume, fut supprimée pour toujours. On avait donné à cette dignité le nom d'*Adrastadaransalane*³. Rufin, à l'exemple de Mébodès, voulut aussi faire périr Hypatius : il l'accusa d'avoir agi d'intelligence avec Séosès pour renouveler la guerre. Hypatius fut heureux de vivre sous un prince plus humain, et dans un pays où l'on suivait une forme de procédure plus régulière. Ses officiers ayant souffert les plus rigoureuses tortures sans le charger d'aucune infidélité, il en fut quitte pour la perte de ses emplois ; mais on les lui rendit dès l'année suivante, par la faveur de Justinien.

Le refus d'adopter Chosroès, autrement que par les armes, devait attirer une guerre sanglante⁴ : Cabad s'y préparait, et Justin se disposait à la soutenir. Dans ces conjonctures, le roi de Perse découvrit une intrigue tramée par les Manichéens dans ses états. — [Le nom des Manichéens servait à cette époque à désigner, chez les Romains, presque tous les hérétiques qui fondaient leurs erreurs théologiques ou religieuses sur des théories plus ou moins philosophiques, en harmonie avec les doctrines répandues dans la Perse et dans l'Orient. C'est là ce qui avait fait donner la qualification de Ma-

AN 523.

xxii.
Manichéens
massacrés en
Perse.

[Malala,
part. 2, p.
177 et 178.]
Theoph. p.
145, 146.
Cedr. t. 1,
p. 364.
Zon. l. 14, t. 2,
p. 59.
Hist. misc.
l. 15, ap.
Murat. t. 1,
part. 1, p.
103.

¹ Καθώς δὲ ὡς περ ἐναλγούντι, ἐπὶ φίλῳ τῷ Σεόση, ἰώκει. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11. — S.-M.

² Τῷ λόγῳ παραλύειν τοὺς Περσῶν νόμους οὐκ ἔβούλετο. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 11. — S.-M.

³ On peut voir ce que j'ai dit au sujet de cette dignité, t. 7, p. 335, not. 4, liv. xxxviii, § 68. — S.-M.

⁴ Il n'y eut qu'un consul en l'an 523, et ce fut Flavius Anicius Maximus pour l'Occident. — S.-M.

nichéen à l'empereur Anastase, attaché cependant à l'hérésie d'Eutychès. Les Manichéens qui, selon les historiens de l'empire, menacèrent à cette époque la sûreté de la monarchie persane, ne peuvent être que ces sectateurs de Mazdak dont j'ai fait connaître ailleurs ¹ l'origine et les progrès. Depuis plus de trente années, ils infectaient de leur doctrine pernicieuse les états de Cabad, qui avait lui-même autrefois partagé leurs erreurs. Leurs opinions abominables les faisaient facilement confondre avec les anciens Manichéens.] — Ces sectaires avaient fait de grands progrès dans la Perse, à la faveur du dogme des deux principes conforme à la doctrine de Zoroastre ². Ils avaient des prosélytes entre les plus grands seigneurs ³ : Phthasouarsan ⁴, fils de Cabad, qui l'avait eu de Sambucé sa propre fille, était dès l'enfance infecté de leurs erreurs ⁵. *Nous sommes en état*, lui dirent-ils, *d'engager votre père à*

¹ Voyez t. 7, p. 321 et suiv. et 336 et suiv., liv. xxxviii, § 61, 62, 69 et 70. — S.-M.

² La doctrine de Zoroastre et la religion nationale de Perse n'admirent jamais d'une manière absolue le dogme des deux principes; en un mot, jamais les Perses ne furent dualistes. Voyez t. 7, p. 323, not. 3, liv. xxxviii, § 62. L'histoire nous atteste de la manière la plus formelle que Manès et ses sectateurs furent aussi cruellement persécutés dans la Perse que chez les Romains. Si les Manichéens, ou plutôt les disciples de Mazdak, dont il s'agit ici, firent de grands progrès dans la Perse, c'est qu'ils furent soutenus par la tolérance de Cabad, qui avait professé leurs opinions dans le commence-

ment de son règne. Voyez t. 7, p. 321, liv. xxxviii, § 61. — S.-M.

³ Théophanes dit, p. 145, qu'il les fit périr en un seul jour, ἀνέβλεν ἐν μιᾷ ἡμέρᾳ, avec tous les membres du sénat (ou du conseil-général des grands) de la Perse qui partageaient leur opinion, σὺν τοῖς οὖσι συγκλητικοῖς Πέρσαις ἐκ τοῦ αὐτῶν φρονήματος. — S.-M.

⁴ Selon Théophanes, p. 145, il était le troisième des fils de Cabad. Τὸν γὰρ υἱὸν αὐτοῦ τὸν τρίτον, τὸν λεγόμενον Φθασουαρσάν, ὃν ἐγέννησεν αὐτῷ Σαμβούκη ἡ θυγάτηρ αὐτοῦ. Il semblerait cependant par ce qui a été dit ci-dev. p. 29, § 18, que Phthasouarsan était le quatrième fils de Cabad. — S.-M.

⁵ Οἱ Μανιχαῖοι παιδαγωγήσαντες.

vous céder dès à présent le diadème, si vous nous promettez de faire régner avec vous la doctrine céleste de Manès. Le jeune prince leur donna sa parole. Cabad, informé de ce complot, feignit d'y donner les mains : il convoqua une assemblée générale des états de la Perse, pour assister au couronnement de son fils; il ordonna en particulier aux Manichéens de s'y rendre tous avec leur évêque¹, leurs femmes et leurs enfants; il donna le même ordre aux mages, à leur chef Glonazès² et à Bazanès, évêque des chrétiens, qu'il aimait

Theoph. p. 145.—S.-M.

¹ J'ignore pourquoi Lebeau n'a pas placé ici le nom de ce personnage, qui se trouve dans le texte de Théophanes, p. 145. Aurait-il cru que ce passage et ce nom étaient altérés? Je ne serais pas éloigné d'adopter cette opinion, si la traduction latine de Théophanes, qui se trouve dans l'Histoire mêlée compilée par Paul Diacre, l. 15, p. 103, ne prouvait pas que déjà, à une époque assez ancienne, le texte de Théophanes était tel que nous l'avons. Les mots πολλὰς μυριάδας Μανιχαίων σὺν τῷ ἐπισκόπῳ αὐτῶν Ἰνδαζάρῳ ἀνέλθον, sont rendus ainsi dans l'Histoire mêlée: *multa millia Manicheorum cum episcopo eorum Indagaro (vel Indazaro) peremit*. Si ces Manichéens étaient, comme je le présume, les mêmes que les sectateurs de Mazdak, il semblerait que leur chef, ou, comme le dit Théophanes, leur évêque, devrait être Mazdak lui-même, et on pourrait croire que le nom inconnu d'Indazar aurait été produit par une mauvaise lecture du nom même de Mazdak. Il est difficile en effet que le chef de ces sectaires, qui ne peuvent être que les Mazdakites, ait été un au-

tre que Mazdak. Je suis donc fort disposé à croire que le passage de Théophanes est altéré dès long-temps en cette partie, et qu'il a voulu réellement parler de Mazdak. Je dois remarquer cependant que l'on trouve dans la chronique de Malala, part. 2, p. 177 et 178, un récit abrégé des mêmes faits. L'évêque des Manichéens y est appelé *Indarazar*, Ἰνδαράζαρ. Malala place cette histoire sous le règne de Justinien, ce qui ne peut s'accorder avec les détails rapportés par Théophanes. Il ajoute de plus qu'il tenait son récit d'un persan, nommé Bastagarius, qui avait été baptisé sous le nom de Timothée, ἃ τινὰ διηγέσατο Βασταγάριος Περσῶν, ὅστις βαπτισθεὶς, μετεκλήθη Τιμόθιος. Le nom de *Bastagarius* ou *Bastagar* est, comme il est facile de le voir, un titre persan. Βασταγῆ, selon Hésychius, signifie *un fardeau, une charge*, βάρος. C'est le mot arménien *vaschdak*, qui a effectivement un tel sens. — S.-M.

² C'est-à-dire l'archimage, τὸν ἀρχιμάγον Γλωνάζην, Theoph. p. 145. Les Perses donnaient en leur langue à la dignité d'archimage le nom de *Mobedan* - *mobed*, ce qui signifie

parce qu'il le croyait excellent médecin¹. Lorsqu'on fut assemblé, il dit aux Manichéens qu'il *approuvait leurs dogmes, et qu'il savait bon gré à son fils de les avoir embrassés; qu'en conséquence il allait lui transmettre la couronne. Séparez-vous donc des profanes*, ajouta-t-il; *c'est par vous que je veux qu'il soit proclamé*. A ces paroles, les Manichéens transportés de joie se réunirent ensemble, laissant un grand intervalle entre eux et le reste des Perses. Aussitôt Cabad fait avancer un corps de troupes qu'il tenait toutes prêtes, et qui, se jetant l'épée à la main sur les Manichéens, les taillent en pièces à la vue des mages et de l'évêque². Cabad envoya³ sur-le-champ dans toute la Perse ordre d'arrêter les Manichéens qu'on pourrait découvrir, de les brûler vifs avec leurs livres⁴, et de confisquer leurs biens⁵.

Mobed des Mobeds.— S.-M.

¹ Τὸν τῶν χριστιανῶν ἐπίσκοπον Βαζάνην ἀγαπώμενον παρὰ Καβάδου, ὡς ἱατρὸν ἄριστον. Théoph. p. 145. — S.-M.

² Ἐπ' ὧσι τοῦ ἀρχιμάγου, καὶ τοῦ ἐπισκόπου τῶν χριστιανῶν. Théop. p. 146. — S.-M.

³ Il expédia des lettres royales, ἐξέπεμψεν σάκρας, dit Théophanes, p. 146. — S.-M.

⁴ Τὰς βίβλους αὐτῶν καίσθαι. Théoph. p. 146. — S.-M.

⁵ Les auteurs orientaux diffèrent beaucoup entre eux, sur l'époque du châtimement des partisans de Mazdak. Plusieurs d'entre eux, parmi lesquels on compte Eutychius (*Annales*, t. 2, p. 179), Abou'lféda (partie inédite, mss. arab. de la Bib. du roi, n° 615 A, f° 38 verso) et Mirkhond (*Hist. des Sassanides*, trad. fr., p. 362 et

363), placent cette catastrophe après la mort de Cabad, sous le règne de son fils Chosroès. Mais d'autres, mieux informés à ce que je pense, tel que l'excellent auteur du *Modjmet-alte-warikeh*, ms. pers. Bib. du roi, n° 62, f° 49 verso, la mettent sous le règne de Cabad. Celui-ci rapporte que Chosroès ou Khosron, le fils bien-aimé de Cabad, son successeur désigné, avait toujours été l'adversaire décidé de Mazdak; il parvint enfin à faire comprendre à son père combien cet hérétique était dangereux pour l'état, et Cabad consentit à le lui abandonner avec tous ses partisans. Chosroès, appuyé de l'aveu de son père, parvint à le faire périr par une ruse qui ressemble beaucoup à celle dont parle Théophanes: il extermina Mazdak et tous ses sectateurs, confisqua leurs biens, et fit restituer aux an-

Pendant le même temps, les Manichéens n'étaient pas épargnés dans l'empire. C'étaient à juste titre de tous les hérétiques les plus abhorrés, et les empereurs les avaient toujours distingués des autres sectaires par la sévérité du traitement. Anastase, imbu de leurs erreurs, les avait au contraire protégés; Justin voulut en purger ses états : il les bannit par un édit, qui portait que ceux qu'on découvrirait dans la suite auraient la tête tranchée. Les autres hérétiques, les païens, les Juifs, les Samaritains, furent exclus des charges et de tout service, soit dans les armées, soit dans le palais. Il en excepta les Goths, sans doute par ménagement pour Théodoric. Hypatius, rétabli dans la dignité de général ¹, poursuivit les Manichéens avec chaleur en Orient. Il fut cependant moins cruel à leur égard, que n'avait été Cabad ².

Le dessein du roi de Perse était de marcher en Lazique, pour chasser Tzathius et s'emparer du pays; mais il fut obligé de tourner ses armes du côté de l'Ibérie. Cette région, située à l'orient de la Lazique ³, était

xxiii.
Loi de Justin contre les hérétiques.

Cod. Just. l. 1, tit. 5, leg. 12.
Theoph. p. 146.
Cedr. t. 1, p. 364.

xxiv.
Gurgènes, roi d'Ibérie, se met sous la protection de Justin.

ciens possesseurs tout ce qu'ils avaient usurpé à la faveur de leur doctrine pernicieuse. Mirkhond rapporte, *Hist. des Sassanides*, trad. fr. p. 363, que Chosroès fit dresser une multitude de potences entre Khawéra et Naharwan, ville voisine de Ctésiphon, et qu'en un seul jour on y attacha cent mille *Zendiks*, ou sectateurs de Mazdek. — S.-M.

¹ Il fut chargé de repousser loin de l'Orient les courses des Perses et des Sarrasins. Φυλάξει τὰ ἀνατολιὰ μέρη διὰ τοὺς Πέρσας, καὶ τὰς τῶν Σαρακενῶν ἐπιδρομὰς. Theoph. p. 146. — S.-M.

² Théophanes dit cependant, p. 146, qu'il en fit périr un grand nombre. Ἐποίησαν αὐτὸς θωγμὸν μέγαν κατὰ Μανιχαίων, καὶ ἐτιμωρήσατο πολλούς. — S.-M.

³ Procope décrit ainsi, *de bel. Pers.* l. 1, c. 12, les limites de cette région. Les Ibériens de l'Asie, Ἰβήρης, οἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ οἰκοῦντι, habitent près des Portes Caspiennes, πρὸς αὐταῖς που ταῖς Κασπίαις ἰδρυνται πύλαις, qui sont au nord, ἀπὸ αὐτῶν εἰς πρὸς βορρᾶν ἀνεμῶν; à gauche, ou du côté de l'Occident, ils ont la Lazique, καὶ αὐτῶν ἐν ἀριστερᾷ μὲν ἔχομένη πρὸς τὰς τοῦ ἡλίου δυσμὰς

Proc. Pers.
l. 1, c. 12.
Idem. de mod.
l. 3, c. 7.

peuplée de chrétiens très-zélés¹, qui avaient constamment conservé leur religion sous la domination des Perses². Cabad, naturellement dur et intolérant, envoya ordre à Gurgénès³, roi d'Ibérie, de se conformer au culte reçu dans la Perse, lui défendant expressément d'enterrer les morts, *dont il fallait, disait-il, abandonner les cadavres aux chiens et aux oiseaux de proie, pour ne pas souiller un des éléments*. Gurgénès, attaché à la religion chrétienne, implora la protection de Justin, qui lui promit de le secourir; et pour tenir parole, l'empereur envoya Probus, neveu d'Anastase, à la ville de Bosphore, avec une grande somme d'argent, qui devait être employée à soudoyer les Huns établis dans la Chersonèse Cimmérienne. Bosphore était une place maritime⁴, située sur la droite du détroit qui communique des Palus-Méotides au Pont-Euxin⁵. Elle avait pris son nom de ce détroit, nommé le Bos-

Δαζική ἰστίη; à droite, ou vers l'Orient, sont les nations qui obéissent à la Perse, ἐν δεξιᾷ δὲ πρὸς ἀνίσχοντα ἔλιον τὰ Περσῶν ἔθνη. On voit que l'Ibérie au temps de Procope répondait bien exactement à la Géorgie centrale des modernes. — S.-M.

¹ Οὗτος δὲ λεῖος χριστιανοί τί εἰσι, καὶ τὰ νόμιμα τῆς δοξῆς φυλάσσουσι ταύτῃ μάλιστα πάντων ἀνθρώπων, ὡς ἴσμεν. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 12. — S.-M.

² Κατήκοι μέντοι ἐκ παλαιοῦ τοῦ Περσῶν βασιλείως τυγχάνουσιν ὄντες. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 12. — S.-M.

³ Le nom de ce prince ne se trouve pas dans les listes chronologiques tirées des auteurs géorgiens. Il paraît que les annales du pays n'ont pas conservé la mémoire de ce roi, qui ne

regnait peut-être pas sur toute l'Ibérie. La liste géorgienne donnée dans le voyage au Caucase de M. Klapproth, édit. allem. t. 2, p. 165, nomme Datchi fils de Vakhtank comme le roi de l'Ibérie ou de la Géorgie à cette époque. Le nom de Gurgénès, ou *Kourken*, est commun parmi les rois d'Ibérie d'une époque plus moderne. — S.-M.

⁴ Ἔστι δὲ πόλις ἐπιθαλασσία ἡ Βόσπορος. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 12. — S.-M.

⁵ Elle était, ajoute Procope, de bel. Pers. l. 1, c. 12, à vingt journées de Cherson, qui est située à l'extrémité de l'empire romain. Χερσώνης δὲ πόλις ἡ γῆς τῆς Ῥωμαίων ἐσχάτη ἰστίη, ὅθῃ διέχουσα ἡμερῶν εἴκοσι. — S.-M.

phore Cimmérien. Elle s'était de tout temps gouvernée en république¹ : les Huns s'en étaient emparés depuis quelques temps² ; mais elle venait de se donner à Justin³. Probus n'ayant pu réussir dans sa commission, l'empereur envoya en Lazique le général Pierre, avec un corps de Huns auxiliaires, pour secourir Gurgénès.

Ce secours était trop faible pour résister à une nombreuse armée de Perses, qui entra dans l'Ibérie sous la conduite de Boas⁴. Gurgénès, accompagné de ses frères, de sa femme et de ses enfants, dont l'aîné se nommait Pérane⁵, prit la fuite avec toute la noblesse de ses états⁶, et gagna les frontières de Lazique. Il

XXV.
Les Perses
s'emparent
de l'Ibérie.

¹ Οἱ δὲ Βοσπορίται αὐτόνομοι μὲν τὸ παλαιὸν ᾤκουν. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 12. La ville de Bosphorus avait été pendant long-temps la capitale d'un petit royaume grec, fondé au commencement du 5^e siècle avant notre ère. Ce royaume avait cessé de subsister dans le 4^e siècle de notre ère ; il fut détruit à cette époque par la république de Cherson, mais la ville de Bosphorus continua malgré cela d'être gouvernée par des chefs particuliers, soumis à la suprématie de cette république. Il est probable qu'elle était en cet état politique, lorsque les Huns s'en rendirent maîtres. J'ai donné des détails sur les révolutions et sur l'époque de la destruction de ce royaume dans les articles *Rhescuporis* et *Saromates*, que j'ai insérés dans la *Biographie universelle* de Michaud, t. 37 et 40. — S.-M.

² Procope ne dit pas positivement que les Huns fussent maîtres de cette ville, mais qu'ils possédaient tout l'intervalle entre Cherson et

Bosphorus. Ἦν δὲ τὰ ἐν μέσῳ ἀπαντα Οὔννοι ἔχουσιν, *de bel. Pers.* l. 1, c. 12. Il s'annonce plus clairement dans le *Traité des Édifices*, l. 3, c. 7. Il dit que cette ville, depuis long-temps barbare, ἐκ παλαιῶ βιβαρβαρωμένην, et soumise aux Huns, καὶ ὑπὸ τοῖς Οὔννοις καμένην, était passée sous la domination romaine vers le temps de Justinien, ἐς τὸ Ῥωμαίων αὐτὸς μετένεγκε κράτος. — S.-M.

³ Ἰουστίνῳ δὲ ἐασίλει ἐναγχος προσχωρεῖν ἔγνωσαν. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 12. — S.-M.

⁴ Procope l'appelle *Boas*, et dit qu'il exerçait la charge de *Fariz*. Οὐαρίζην μὲν τὸ ἀξίωμα, Βόνην δὲ ἔνομα, *de bel. Pers.* l. 1, c. 12. On ignore quelles étaient les attributions de cette dignité. — S.-M.

⁵ Il s'appelait plus exactement Péranius, ὧν δὲ Παράντος ὁ πρᾶσβύταρος ἦν. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 12. — S.-M.

⁶ Ἐν Ἰβήρῳ τοῖς λογίμοις ἀπῆλυν. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 12. — S.-M.

s'arrêta entre les montagnes qui séparent les deux royaumes, et, s'étant retranché dans des lieux inaccessibles, il se défendit contre les Perses, qui ne purent forcer les passages : mais bientôt, contraint d'abandonner entièrement le pays, faute de subsistances, il passa en Lazique, et se rendit ensuite à Constantinople. L'empereur, ayant rappelé Pierre, voulut engager les Lazes à défendre eux-mêmes leurs frontières contre les Perses, déjà maîtres de l'Ibérie : sur le refus qu'ils en firent, il envoya le général Irénée avec des troupes. L'entrée de la Lazique, du côté de l'Ibérie, n'était fermée que par deux châteaux¹, que les naturels du pays avaient gardés jusqu'alors². Il était très-difficile d'y faire subsister une garnison : le pays ne produisait ni blé, ni vin, ni aucun des aliments ordinaires ; et les chemins étaient tellement impraticables, qu'on ne pouvait y faire porter des subsistances que par des hommes. Les Lazes vivaient de millet, le seul grain qui croisse entre ces montagnes ; mais cette nourriture n'étant pas propre aux Romains, et les Lazes s'étant lassés de leur porter des vivres, il fallut abandonner les châteaux, dont les Perses s'emparèrent.

xxvi.
Commence-
ments de Bé-
lisaire.

L'empereur avait envoyé deux autres corps de troupes, l'un en Persarménie, l'autre en Mésopotamie. Le premier était conduit par Sittas et par Bélisaire, qui se signalèrent dans la suite à la tête des armées de l'empire. Ils étaient alors tous deux dans leur première jeunesse, sans autre grade que la qualité d'officiers de

¹ Ἔστι δὲ φρούρια ἐν Λαζοῖς δύο εὐθὺς εἰσιόντι ἐκ τῶν Ἰβηρίας ὁρίων. Proc. *bel. Pers.* l. 1, c. 12.—S.-M.

² Ἦν ἡ φυλακὴ τοῖς ἐπιχωρίοις ἐκ παλαιοῦ ἐπιμελῆς ἦν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 12.—S.-M.

la garde de Justinien ¹. C'est ici la première fois que l'histoire fait mention de Bélisaire, le plus grand capitaine de son siècle, et qu'on peut appeler le Scipion du Bas-Empire. Il était né en Dardanie. Sa première expédition ne fut pas heureuse. Étant entré avec Sittas en Persarménie, il y fit d'abord beaucoup de ravage; mais peu après il fut battu par Narsès, joint à son frère Aratius ². On ne doit pas confondre ce Narsès avec le fameux eunuque qui rendit depuis son nom si célèbre: celui dont nous parlons est un autre général du même pays, qui se donna pareillement à Justinien ³, et que nous aurons plus d'une fois occasion de faire connaître. Tel fut le succès de l'expédition de Persarménie. L'armée de Mésopotamie marcha vers Nisibe, sous la conduite d'un Thrace nommé Licélaire: c'était un lâche qui, frappé d'une terreur panique, prit la fuite sans avoir vu l'ennemi, et retourna sur ses pas. L'empereur, lui ayant ôté le commandement, envoya

¹ Νεανία μὲν καὶ πρῶτω ὀπληνῆτα ἦσαν, Ἰουστινιανοῦ δὲ στρατηγῶ ἡγεμένας. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 12. — S.-M.

² Ces deux personnages, dont il sera fort souvent question dans la suite, étaient Arméniens. Ils s'appelaient en leur langue *Nersék* et *Hrahad*. Ce dernier nom, que les Romains ont changé en *Aratius*, Ἀράτιος, est le même que celui de *Phrahates*, fort commun chez les Parthes à une époque plus ancienne. Voy. t. 5, p. 437, not. 2, liv. xxx, § 9. On apprend de Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 16, qu'ils possédaient le château de *Bolon*, dans le pays de Pâsen, Βῆλον τὸ φρούριον. Ce fort était appelé par les Arméniens *Boghper*.

J'en ai parlé ci-dev. t. 7, p. 296, not. 3, liv. xxxviii, § 49. Cette circonstance fait voir que Narsès et Aratius appartenaient à l'illustre maison de Camsar, dont il a été fort souvent parlé dans le récit des affaires d'Arménie; car ce château faisait partie du patrimoine de cette famille. Il est probable qu'ils étaient les fils ou les petits-fils des princes Hrahad et Nersék de Camsar, dont j'ai déjà parlé ci-dev. t. 7, p. 278, liv. xxxviii, § 40; mais il n'est pas possible d'obtenir une indication tout-à-fait précise sur ce point généalogique. — S.-M.

³ Voyez ci-après, liv. xli, § 11. — S.-M.

Bélisaire à Dara, pour garder cette place importante¹, et lui donna pour secrétaire l'historien Procope. Voilà ce qui se passa du côté de la Perse, jusqu'à la fin du règne de Justin.

xxvii.
Guerres des
Éthiopiens
et des Homé-
rites.

Assem. bib.
or. t. 1, p.
359 et seq.
Proc. Pers.
l. 1, c. 19 et
20.

[Malal. part.
2, p. 157, 163,
165, 194.

Sur. hist.
mart. t. 5, p.
1033-1044.]

Theoph. p.
144, 188.
Niceph. Call.

l. 17, c. 6.
Zon. l. 14, t. 2,
p. 59.

Cedren. t. 1,
p. 364.

Joel. p. 172.
Fleury, hist.
eccl. l. 31,
art. 60.

Or. Christ.
t. 2, p. 428,
663.

Il se faisait dans le même temps, à l'extrémité méridionale du monde alors connu, une guerre sanglante à laquelle Justin prit quelque part. — [Le théâtre de cette guerre était dans les parties australes de l'Arabie et sur les bords de la mer Rouge, vers les lieux où elle s'unit à l'Océan indien. Les Romains avaient hérité du grand commerce que les Grecs et les Égyptiens sujets des Ptolémées faisaient autrefois dans ces régions reculées², et ils étaient intéressés à entretenir des relations amicales avec les nations et les souverains qui s'y trouvaient. On donnait alors à ces pays méridionaux le nom d'Inde, non pas qu'on les confondît avec l'Inde véritable³, mais par un abus d'expression assez semblable à celui qui se pratique parmi nous pour d'autres contrées, parce qu'ils étaient sur la route de l'Inde, et que le commerce qu'on entretenait avec cette région s'effectuait par les pays situés sur les deux côtes de la mer Rouge. On donnait le nom d'Inde intérieure aux états placés sur la côte occidentale, sur le continent africain; le nom d'Inde extérieure⁴ désignait les pays oc-

¹ Βελισάριον δὲ ἄρχοντα καταλόγων τῶν ἐν Ἀράρας καταστήσατο. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 12. — S.-M.

² Dans l'article Ptolémée Philadelphie, que j'ai inséré dans la *Biographie universelle* de Michaud, t. 36, j'ai donné de grands détails sur les établissements militaires et commerciaux fondés par les Grecs dans le golfe Arabique et sur les côtes

de l'Océan extérieur, tant en Afrique qu'en Asie. — S.-M.

³ Voyez t. 1, p. 288, not. 3, liv. iv, § 65. — S.-M.

⁴ Cette distinction se voit d'une manière fort claire dans un fragment considérable de l'historien syrien Jean, évêque d'Asie, inséré dans la Bibliothèque orientale d'Assémani, t. 1, p. 359-363. Cet auteur vivait

cupés par les Arabes. Ces peuples étaient distingués plus particulièrement par la dénomination d'Indiens; les autres étaient reconnus pour Éthiopiens; c'étaient les Africains. On plaçait sept royaumes dans ces contrées : trois étaient Indiens, c'est-à-dire Arabes¹; et quatre Ethiopiens, ce qui est synonyme d'Africains². Les Arabes de l'Yémen, connus des Orientaux sous le nom d'Hamiar, et appelés Homérites par les Grecs³, étaient civilisés depuis très-long-temps : ils possédaient un pays riche et puissant, avantageusement situé pour le commerce; et la suite de leurs souverains, nommés Tobbas⁴, remontait à une époque très-reculée, mais l'histoire en est fort mal connue. Ils régnaient sur toutes les provinces situées dans l'angle que forme l'Arabie, à son extrémité sud-ouest, entre la mer Rouge et l'Océan indien. L'autre empire était le royaume des Éthiopiens, qui a perpétué son existence jusqu'à nos jours. Ses habitants recevaient le nom d'Axoumites, de leur capitale Axoum⁵, située dans l'intérieur des terres. Ils

au 6^e siècle de notre ère, et était contemporain des événements dont il parle. — S.-M.

¹ Jean, évêque d'Asie, *ap. Assem. Bibl. orient. t. 1*, p. 359, dit expressément que les Homérites étaient compris parmi les Indiens. — S.-M.

² Ces détails, donnés par Jean d'Asie, *ap. Assem. bibl. or. t. 1*, p. 360, se retrouvent dans la chronique de Malala, *part. 2*, p. 163. Εἰσὶ γὰρ Ἰνδῶν, dit-il, καὶ Αἰθιοπῶν, βασιδαίαῖς ἑκά· τρία μὲν Ἰνδῶν, τέσσαρα δὲ Αἰθιοπῶν. En rapprochant les textes des deux auteurs, il devient évident que l'écrivain grec n'a fait que traduire l'historien syrien. — S.-M.

³ Voyez t. 1, p. 437 et 438. liv. 14,

§ 37. — S.-M.

⁴ On ignore l'origine de ce nom. Les conjectures faites pour la rechercher méritent peu de confiance. On peut consulter sur l'histoire fort confuse et très-fabuleuse de ces anciens rois un mémoire de M. Silvestre de Sacy, intitulé *Mémoire sur divers événements de l'Histoire des Arabes avant Mahomet*, inséré dans le tome XLVIII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres. — S.-M.

⁵ On *Auxom*, selon Procope, *de bel. Pers. l. 1, c. 19*. Οἱ Αὐξωμίται αἱ ἐπικαλοῦνται, ὅτι δι' (sic) αὐτοῖς τὰ βασίλειά ἐστιν ἐν Αὐξώμιδι πόλει. C'était une grande ville, dit l'historien Non-

possédaient le célèbre port d'Adulis¹ sur la mer Rouge, et ils étaient les maîtres de tout le commerce qui se faisait entre l'Inde et l'empire romain, par les eaux du Nil et par l'intérieur de l'Afrique. Les Éthiopiens, maîtres d'un pays très-vaste, étaient en possession d'une puissance ancienne qui s'était plusieurs fois étendue² sur le rivage oriental de la mer Rouge. Le christianisme, introduit dans l'Éthiopie sous le règne de Constantin par saint Frumentius³, s'était corrompu par son mélange avec l'arianisme⁴, et il s'y était fort affaibli, mais il ne paraît pas qu'il y fût tout-à-fait oublié⁵. Les

nose, *ap. Phot. Cod.* 3, p. 6, métropole de toute l'Éthiopie. Ἡ δὲ Ἀδουλ-
μικ, πόλις ἐστὶ μαγίστη, καὶ εἶν μνη-
τρόπολις τῆς ὅλης Αἰθιοπίας. — S.-M.

1 Ὁ λιμὴν τῶν Ἀδουλιτῶν. La ville
d'Adulis, qui lui donnait son nom,
était à la petite distance de 20 stades,
selon Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 19. Ἀδουλὶς δὲ ἡ πόλις τοῦ μὲν λι-
μένος μέτρῳ εἰκοσι σταδίων διέχει.
Le moine Cosmas Indicopleustes
dit, dans sa topographie chrétienne,
l. 2, dans la *Collectio nova* de Mont-
faucon, t. 2, p. 140, qu'Adulis était
le port des Axoumites, λιμὴν τοῦ
Ἀξωμιτῶν ἔθνους, à deux milles de
distance de la mer, ἀπὸ μυλίων
δύο, ce qui revient aux vingt stades
de Procope. Les ruines de cette
ville se trouvent encore dans les en-
vironnements d'un lieu appelé actuellement
Zulla, au fond d'une longue baie
nommée *Annesley* dans le voyage
de M. Salt, non loin de la ville mo-
derna d'Arkiko, et de l'île de Dahlak.
Voyages en Abyssinie de M. Salt,
trad. fr. t. 2, p. 236-238. C'est en-
core par cet endroit que s'effectuent
toutes les communications commer-

ciales de l'Éthiopie avec l'Yémen et
l'Arabie. — S.-M.

2 On voit par la grande inscrip-
tion grecque découverte par M. Salt
dans les ruines d'Axoum, et par une
loi de Constance du 16 janvier 356,
insérée dans le code Théodosien,
lib. 12, tit. 12, qu'au milieu du 4^e
siècle de notre ère, les princes des
Axoumites joignaient à leurs titres
celui de roi des Homérites. Les con-
quêtes qu'ils firent au 6^e siècle dans
l'Arabie ne firent donc que renou-
veler un ancien ordre de choses.
Voyez t. 2, p. 151, note 3, liv. ix,
§ 9. — S.-M.

3 Voyez t. 1, p. 287-291, liv. xv,
§ 65. — S.-M.

4 Théophile l'Indien, grand apô-
tre des Ariens, sous le règne de Con-
stance, était venu prêcher sa doc-
trine à Axoum vers l'an 344. Voyez
t. 1, p. 440, liv. vi, § 37. — S.-M.

5 Les annalistes éthiopiens, con-
sultés par Bruce et par d'autres
voyageurs, parlent des souverains
qui régnèrent en Éthiopie durant les
4^e, 5^e et 6^e siècles, comme de rois
chrétiens. On voit également, par le

autres royaumes indiens et éthiopiens, connus des Romains, étaient situés plus loin que les Homérites et les Axoumites, au-delà du détroit qui unit le golfe Arabique à l'Océan indien; les uns sur les côtes qui se prolongent en Arabie à la suite de l'Yémen, et les autres dans la partie méridionale de l'Afrique, qu'on appelle actuellement la côte de Zanguebar¹.] — Les Arabes Homérites avaient laissé perdre les heureuses semences du christianisme établi chez eux sous le règne de Constance². Le judaïsme, qui avait depuis long-temps jeté dans leur pays de profondes racines³, reprenait le dessus; et leur roi, nommé Dimion⁴, était

témoignage de Cosmas Indicopleustes, *apogr. chr.* l. 3, dans la *Collect. nova* de Montfaucon, t. 2, p. 179, qui voyageait à cette époque en Éthiopie, qu'il y avait des chrétiens en ce pays, à Axoum et dans les cantons environnants. Ομοίως δὲ (εἰσὶν) καὶ ἐπὶ τῷ Ἀθιοπῶν, Ἀξούμῳ τε, καὶ πᾶσαν τὴν περιχώρον. — S.-M.

¹ Ils se trouvent bien plus loin, dit Jean, évêque d'Asie, *ap. Assem. Bibl.* α. l. 1, p. 360, dans les régions méridionales, situées sur les côtes de la grande mer, qui environne l'univers. Son traducteur, Jean Malala, s'exprime avec moins de précision, *part.* 2, p. 163, en disant qu'ils étaient sur l'Océan du côté de l'Orient, τὰ ἀνατολικά ὅρα τοῦ Ὠκεανοῦ, ἐπὶ τὰ ἐσπερικά μέρη. — S.-M.

² Voyez l. 1, p. 437—441, liv. VI, § 37. Cosmas Indicopleustes, *Topogr. chr.* l. 3, *ap. Collect. nova* de Montfaucon, t. 2, p. 179, atteste cependant qu'à cette époque-là même, il se trouvait des églises chrétiennes dans le pays des Homérites. Ἀραβίας

τε τοὺς Εὐδαίμονας, τοὺς νῦν καλουμένους Ὁμηρίτας, ἰσχυροὶς χριστιανῶν εἰσι, καὶ ἐπίσκοποι. — S.-M.

³ Voyez t. 1, p. 439, not. 1, liv. VI, § 37. Les Juifs, déjà puissants dans l'Yémen au milieu du 4^e siècle, s'y opposèrent aux prédications de l'arien Théophile. Les auteurs arabes donnent des détails sur l'introduction ancienne du judaïsme dans cette partie de l'Arabie; mais il est bien difficile, d'en tirer rien de satisfaisant. — S.-M.

⁴ C'est le nom que lui donne l'historien syrien Jean d'Asie; il est appelé *Damianus*, Δαμιανός, par Théophanes, p. 188; *Damnus* par Nicéphore Calliste, l. 17, c. 6, et *Dinnus*, Δίννος, par la chronique de Malala, *part.* 2, p. 163. Celui-ci le qualifie, par erreur sans doute, *roi des Amérites*, ὁ βασιλεὺς τῶν Ἀμαριτῶν. Il n'est pas possible de retrouver ce prince dans les listes des rois de l'Yémen conservées par les auteurs arabes. Les notions historiques qu'ils nous ont transmises

juif. Sous prétexte de venger sa religion proscrite dans l'empire, il fit massacrer une caravane de marchands romains, qui, selon leur coutume, traversaient ses états pour aller trafiquer en Éthiopie¹. Cette action barbare fit cesser le commerce. Le roi d'Éthiopie en fut irrité. Il se nommait Élisbaan² : les historiens de Syrie l'appellent Aidoc³ ; Théophane le nomme Adad⁴,

sur cette époque présentent beaucoup de confusion.—S.-M.

¹ Selon ce que dit Jean, évêque d'Asie, *ap. Assem. Bibl. or. t. 1*, p. 360, les marchands romains traversaient le pays des Homérites, pour aller dans l'Inde intérieure, vers un lieu qu'il appelle dans son texte syriaque *Aouzélis* (*Euzeliæ dicuntur* dans la traduction d'Assémani), dans l'Inde. Je crois qu'il s'agit dans ce passage du port d'Adulis, dont le nom aura été mal lu par l'éditeur ou par le copiste. Selon Théophanes, p. 188, les marchands romains passaient par le pays des Homérites, pour aller dans l'Axumitide, et dans les régions intérieures de l'Inde et de l'Éthiopie. Οἱ δὲ τῶν Ῥωμαίων πραγματευταὶ διὰ τοῦ Ὀμπίτου εισέρχονται ἐπὶ τὸν Ἐξουμίτην, καὶ τὰ ἐνδοτέρα μέρη τῶν Ἰνδῶν καὶ Αἰθιοπῶν. — S.-M.

² On plutôt *Eleboas*. Le nom de ce roi est dans la chronique de Malala, *part. 2*, p. 196, qui le qualifie de *roi des Indiens*, ὁ βασιλεὺς Ἰνδῶν Ἐλεβοας. On le trouve aussi dans les extraits de l'historien Nonnose, rapportés dans la bibliothèque de Photius, *Cod. 3*, p. 6, sous la forme *Eleboas*, Ἐλεβοας. Cet historien avait été ambassadeur de Justinien auprès de ce roi éthiopien, et il avait consi-

gné dans son ouvrage une multitude de détails intéressants, indiqués par Photius et qui font vivement regretter la perte de son livre. Le nom d'*Elisbaan* a été emprunté par Lebeau aux notes qu'Assémani a placées à la suite du fragment de Jean, évêque d'Asie, que j'ai souvent cité. Le même nom se remarque dans les actes du martyr de St. Aréthas, écrits en grec par Métaphrastes, et dans Cédrenus, t. 1, p. 364. Voyez Assémani, *Bibl. or. t. 1*, p. 359, not. 5, p. 363, not. 1 et p. 365, not. 3. On doit remarquer que c'est aussi le nom qui est donné par Cosmas Indicopleustes, qui vint en Éthiopie sous le règne même de ce prince. On verra qu'il n'était qu'un surnom honorifique qui devait lui être donné de préférence par un contemporain et par les Grecs en relation officielle avec l'Éthiopie. Voyci-après, p. 49, not. 1 et 4.—S.-M.

³ Ce nom est écrit *Aidoug* dans le texte syriaque de Jean, évêque d'Asie, *ap. Assem. Bibl. or. t. 1*, p. 359 et 362. — S.-M.

⁴ Ἀδάδ, Théophanes, p. 189. Cet auteur le qualifie de *roi des Exoumites*, ὁ τῶν Ἐξουμιτῶν βασιλεὺς, ou des *Indiens Exoumites*, τὸν βασιλέα τῶν Ἐξουμιτῶν Ἰνδῶν, et il ajoute qu'il était Juif ainsi que sa

et recule cet événement à la seizième année de Justinien¹. — [La chronique de Malala l'appelle Andas², nom plus conforme à celui qui est conservé dans les annales éthiopiennes, où il se présente sous la forme d'Amda ou Améda. Quant au nom d'Élisbaan ou Élisbaas, que lui donnent encore les auteurs grecs, c'était un surnom qui signifiait *le béni* en éthiopien³. Ce nom se reproduit dans Procope sous la forme *Ellesthéus*, ou plutôt *Ellesbéæus*⁴.]—Ce roi faisait sa rési-

nation, ἰουδαίων. Cette indication paraît peu d'accord avec les autres renseignements que l'on trouve sur ce prince et sur sa nation. — S.-M.

¹ En l'an 540. Il en est de même de Malala; cependant les détails donnés par l'historien syrien Jean évêque d'Asie, dont ils paraissent être l'un et l'autre de simples traducteurs, ne permettent pas de rapporter ces faits à une autre époque qu'à celle de Justin I^{er}. Le témoignage du moine Cosmas Indicopleustes, qui se trouvait à Adulis dans le temps même de l'expédition du roi éthiopien, met le fait hors de doute. Il dit positivement qu'elle se fit dans les premières années du règne de Justin, ἐν τῇ ἀρχῇ τῆς βασιλείας Ἰουστίνου τοῦ Ῥωμαίων βασιλέως. Cosmas était alors à Adulis, avec un autre marchand nommé Ménas, qui devint ensuite moine dans le monastère de Raithé, ἄλλον ἕνα πραγματευτὴν ὀνόματι Μηνᾶν, ὃς γενόμενος μονάζων ἐν τῇ Ῥαίθου, et il dit qu'Élisbaan, roi des Axomites, se préparait à combattre les Homérites, qui habitaient de l'autre côté de la mer, ὁ τῆς ἀπέναντι βασιλεὺς τῶν Ἑλωμιτῶν Ἐλισβαάν (al. Ἐλλατῆβα) μὲλλων

ἐξίναι εἰς πόλεμον πρὸς τοὺς Ὀμηρίτας τοὺς πέραν. Cosm. ap. Montf., Coll. nov., t. 2, p. 141.—S.-M.

² Τῶν δὲ Ἰνδῶν Αὐξουμίτων ἑσασίλευσεν Ἄνδας, ὁ γεγονὼς χριστιανός. Malala, part. 2, p. 157. Le même nom se retrouve dans Malala, p. 165. Cet auteur place au temps de Justinien le règne de ce prince. —S.-M.

³ J'emprunte ce rapprochement à une observation consignée dans le voyage d'Abyssinie de M. Salt, trad. fr. t. 2, p. 258 et 259.—S.-M.

⁴ Presque tous les auteurs modernes et Lebeau, ont mal à propos distingué le roi des Axomites nommé *Elesbaan*, *Elesboas* par les écrivains ecclésiastiques, du roi nommé *Ellisthéé*, Ἐλλισθεαῖος, par Procope, de *bel. Pers.* l. 1, c. 20. Le savant Walch n'a pas manqué de remarquer que les détails donnés par Procope sur ce prince ne peuvent absolument s'appliquer qu'au roi éthiopien qui vainquit les Juifs homérites (*Hist. rer. in Homer. sec. VI, gest. in Comment. Gotting.* t. 4, p. 19.), et que les autres auteurs appellent *Elesbaas*. Le roi des Éthiopiens, dit Procope, était un chrétien, et un chrétien très-zélé. Ἐλλισθεαῖος

dence à Auxume, ville capitale de l'Éthiopie, et située, selon Procope, à douze journées du golfe Arabique¹, à la même hauteur que le pays des Homérites

ὁ τῶν Αἰθιοπῶν βασιλεὺς, χριστιανός τε ὢν, καὶ δόξης τῆςδε ὡς μάλιστα ἐπιμαλούμενος. Ayant appris que les Juifs nombreux, et les nombreux partisans de l'ancienne religion, qui se trouvaient chez les Homérites, sur le continent opposé, ἐπειδὴ Ὀμηριτῶν τῶν τῆς ἀντιπέρους ἡπείρου, ἔγνω πολλοὺς μὲν Ἰουδαίους ὄντας, πολλοὺς δὲ δόξαν τὴνῆς αἰαίαν σέβοντας, accablaient les chrétiens de cette région de tributs exorbitants, ἐπιβολῇ μέτρον οὐκ ἔχουσαν ἐς τοὺς ἐκείνη χριστιανούς χρῆσθαι, il rassembla une flotte et une armée, ζῶλον τε νηῶν καὶ στρατευμα ἀγείρας, marcha contre eux, ἐπ' αὐτούς ἦλθε, les vainquit, καὶ μάχῃ νικήσας, et tua le roi avec bon nombre d'Homérites, τόν τε βασιλέα, καὶ τῶν Ὀμηριτῶν πολλοὺς ἔκτεινεν. Il suffit de comparer ces détails avec ceux qui se trouvent ci-après p. 60 et 61, § 30, où on raconte la conquête de l'Yémen et la défaite du roi juif des Homérites, pour être convaincu qu'il s'agit, dans l'un et dans l'autre endroit, du même vainqueur et des mêmes événements. Il doit en résulter que l'*Ellesbaan* ou *Ellesboas* des auteurs ecclésiastiques est l'*Ellesthéa* de Procope. Je dis plus : je pense que la différence que l'on remarque entre ces deux noms n'est pas réelle, et qu'elle a été produite par une mauvaise lecture des manuscrits de Procope, dont les premiers éditeurs ont écrit ἑλλισθαῖος ce qui devait se lire ἑλλισθαῖος. La confusion des deux lettres ε et θ est trop facile à faire, pour que ce soit la matière

d'un doute. Je dois l'idée de cette correction heureuse aux observations que M. Salt a faites sur l'histoire d'Éthiopie, et qu'il a consignées dans son voyage d'Abyssinie, *trad. franc.* t. 2, p. 260 et suiv. Il faut ajouter, pour achever de lever les doutes qui pourraient encore rester sur ce point, que, selon Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 20, l'empereur Justinien envoya une ambassade solennelle à ce roi des Auxoumites; Nonnose l'historien, qui faisait partie de cette ambassade, en avait parlé dans son histoire, et l'on voit par les extraits que Photius nous en a conservés, *cod.* 3, p. 6, que ce roi était *Élesbaas*; enfin la chronique de Malala, *part.* 2, p. 196, parle longuement de cette ambassade, et elle dit comme Nonnose, que le roi des Indiens Axoumites qui la reçut s'appelait *Ἐλεσθόας*. L'identité des deux personnages me paraît donc hors de doute. Cette considération m'a obligé de retrancher du récit de Lebeau toute la fin du § 30 de ce livre, et d'introduire dans cette partie de l'histoire des révolutions de l'Arabie Heureuse diverses circonstances rapportées par Procope et négligées ou mal entendues par Lebeau. Voy. les notes placées ci-après, p. 61, à la suite du § 30.—S.-M.

¹ Procope dit, *de bel. Pers.* l. 1, c. 19, qu'Adulis, le port de l'Éthiopie, était à douze journées d'Axoum, πόλεως δὲ Αὐξώμιδος ὁδῷ ἡμερῶν δώδεκα. D'Axoum, selon le même auteur, jusqu'aux frontières de l'em-

as¹. Quoiqu'elle soit aujourd'hui déserte, ses ruines font connaître son ancienne grandeur² : on y trouve des inscriptions en caractères inconnus ; et les croix éthiopiennes dont elles sont accompagnées prouvent l'ancienneté de la religion chrétienne en ce pays. Cependant Elisbaan était païen³, le christianisme s'étant éteint dans ces régions éloignées, depuis le règne du grand Constantin, qui l'y avait introduit par les instructions du saint évêque Frumentius⁴. Ce prince, excité par Justin, se mit en marche à la tête d'une armée⁵, et traversa le golfe Arabique. Cette navigation se faisait sur des barques légères, dont les planches n'étaient jointes ensemble qu'avec des cordes⁶, parce que les Éthiopiens n'avaient point de fer, et qu'il était défendu aux Romains, sous peine de la vie, d'en faire passer

rien romain en Égypte, ix δὲ Αὐξέ-
ρως πόλις ἐς τὰ ἐπ' Αἰγύπτου ἔρια
ἑθιοπίων ἐγγύς, ou plutôt jusqu'à
la ville d'Éléphantine, οὗ δὲ πόλις ἡ
ἑθιοπία καλεομένη οὐσιταί, il y
avait trente jours de chemin, τριά-
κοντα ἡμέρας ὅν ἐστιν, pour un
bon marcheur, ὡς ἄνθρωποι. On
trouve des détails sur la position
géographique d'Axoum, dans le
voyage en Abyssinie de M. Salt,
trad. franc. t. 2, p. 175 et suiv.
Selon Ninnien Nonnose, ap. Phot.
bibl. 3, p. 1, Adulis était à quinze
journées d'Axoum, ἡμετέρας τὴν Ἀδουλήν
ἐκ τῆς Ἀξουμῆς ἡμετέρας ἑξ ἡμέρων. — S.-M.

¹ La mer qui les sépare, dit Pro-
cope, de *bel. Pers.* l. 1, c. 19, n'avait
d'étendue que cinq jours et cinq
heures de navigation. Θάλασσα, ἡ ἐν
ἧῳ ἐστιν, ἐν ἧῳ μετρίως ἐπιφόρου
ἡμετέρας ἐς πάντα ἡμερῶν τε καὶ
ἡμετέρας ἡμετέρας ὁρᾷται. — S.-M.

² Les voyageurs portugais qui
visitèrent l'Éthiopie au 16^e siècle,
et les relations modernes de Salt
et du lord Valentia, parlent également
de la magnificence des ruines d'A-
xoum. — S.-M.

³ C'est ce qu'assure Jean, évêque
d'Asie, ap. *Assem. Bibl. or.* t. 1, p.
359. Selon Théophanes, p. 188, il
était Juif. Voyez ci-dev. p. 48, not.
4. — S.-M.

⁴ Cette assertion doit être un peu
modifiée. Voyez ci-dev. p. 46, not. 5.
— S.-M.

⁵ Jean, évêque d'Asie, remarque
que ce prince était alors en guerre
avec un roi indien, nommé *Akso-
noudoun*, avec lequel il fit la paix
pour aller combattre le roi des Ho-
mérites. — S.-M.

⁶ Procope donne, de *bel. Pers.*
l. 1, c. 19, de curieux détails sur
cette manière de construire des em-

chez les nations barbares¹. Ayant débarqué à Boulicas, port des Homérites—[où atterrissaient ordinairement les navigateurs qui venaient de l'Éthiopie²],—il alla chercher Dimion, le tua dans une bataille³, pilla le pays⁴, et plaça sur le trône un nouveau roi qui était chrétien⁵. Il avait promis à Dieu, avant le combat, de se faire chrétien lui-même, s'il était vainqueur⁶. Fidèle à sa promesse, il députa vers Justin deux des principaux seigneurs d'Éthiopie⁷, pour le prier de lui envoyer un évêque et des clercs⁸. Justin—[en fut informé par les lettres de Licinius, préfet de l'Égypte⁹, et il]—leur permit de choisir ceux qu'ils jugeraient à propos. Ils s'adressèrent au patriarche d'Alexandrie, qui leur donna un nommé Jean¹⁰, après l'avoir sacré évêque d'Axoum.

barcations. — S.-M.

¹ Οὐ μὴν οὐδὲ πρὸς Ῥωμαίων ὄνεισθαι τούτων τι οἰοί τε εἰσιν. Νόμῳ ἀπασι διαρρήδην ἀπειρημένον. Θάνατος γὰρ τῷ ἀλόντι, ἡ ζημία ἐστί. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 19. — S.-M.

² Ὁ μὲν οὖν τῶν Ὀμηριτῶν ὄρμος, ἐξ οὗ ἀπαίροντες εἰώθασιν ἐς Αἰθιοπίας πλέειν, Βουλικάς ὀνομάζεται. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 19. — S.-M.

³ Selon Théophanes, p. 189, le roi des Homérites fut pris vivant, *ἔλαβεν αἰχμάλωτον ζῶντα Δαμιανὸν τὸν βασιλεῖα αὐτῶν*. On lit dans la chronique de Malala, *part.* 2, p. 164, que le roi des Axoumites le prit et le mit à mort, *παρалаβὼν αὐτὸν αἰχμάλωτον, ἀνέκλειν αὐτόν*. — S.-M.

⁴ Théophanes, p. 189, dit que la capitale fut prise, *ἔλαβεν τὰ βασιλεία*; la chronique de Malala, *part.* 2, p. 164, ajoute qu'il se rendit maître de tout le pays, *τὴν χώραν καὶ τὰ βασιλεία ἔλαβε*. — S.-M.

⁵ Cette circonstance ne se trouve

que dans l'historien syrien Jean, évêque d'Asie, *ap. Assem. Bibl. or.* t. 1, p. 363. — S.-M.

⁶ Εἰ νικήσω τὸν Ὀμηρίτην, χριστιανὸς γίνεμαι. Théoph. p. 189; et il ajoute qu'il combattrait toujours pour les chrétiens, *καὶ ὑπὲρ χριστιανῶν πολεμῶ*. — S.-M.

⁷ Ἐπέμψεν συγγλητικούς αὐτοῦ δύο. Malala, *part.* 2, p. 164. — S.-M.

⁸ L'auteur de la chronique de Malala, *part.* 2, p. 164, rapporte qu'il voulait soumettre ses états à l'empire, *πάσαν τὴν Ἰνδοικὴν χώραν ὑπὸ Ῥωμαίους γενέσθαι*. — S.-M.

⁹ Διὰ Λικινίου αὐγουσταλίου Ἀλεξανδρείας. Mal. *part.* 2, p. 165. — S.-M.

¹⁰ Jean, évêque d'Asie, *ap. Assem. Bibl. or.* t. 1, p. 362, la chronique de Malala, *part.* 2, p. 165, et Théophanes, p. 189, l'appellent Jean Paramonarius; ils disent qu'il avait soixante-deux ans, et qu'il avait jusqu'à cet âge conservé sa virginité. — S.-M.

Isbaan reçut le baptême des mains de ce prélat¹, fit instruire ses sujets, et bâtit un grand nombre d'églises. Le christianisme se répandit en peu de temps, et se rétablit en Éthiopie.

Mais le nouveau roi des Homérites² n'ayant pas survécu long-temps, les Juifs reprirent l'avantage. — [Profitant de l'hiver³, qui empêchait les Éthiopiens de passer la mer pour venir mettre sur le trône un autre chef chrétien,] — ils firent un roi de leur secte, nommé Dunaan⁴, — [se rendirent maîtres de tout le royaume des

xxviii.
Craautés de
Dunaan roi
des Homé-
rites.

¹ Jean, évêque d'Asie, ajoute que les principaux de son empire imitèrent son exemple, *ap. Assem. Bibl. or.* t. 1, p. 362. — S.-M.

² Le premier roi, placé dans l'Yémen par les Éthiopiens, s'appelait *Arbach*, selon les auteurs arabes. Ils lui assignent un règne de vingt ans; ils racontent qu'il périt en combattant contre *Dhou-nowas*. Tout ce qu'ils disent de ce personnage n'est pas facile à concilier avec les renseignements fournis par les Grecs et les Syriens. — S.-M.

³ Tous ces détails sont tirés d'une lettre en langue syriaque, écrite par *Simeon*, évêque de Beth-Arsam, à *Simeon*, abbé de Gabbula, au commencement de l'an 835 de l'ère des *Soleils*, qui répond à l'an 544 de J.-C. Il en résulte que l'hiver dont il est question ici, est celui de l'an 543 et 544. Cette circonstance fixe d'une manière incontestable la date de l'expédition faite dans l'Arabie par le roi d'Éthiopie. Cette lettre a été publiée par *Assémani*, *Bibl. or.* t. 1, p. 364-379. — S.-M.

⁴ Ce nom se trouve dans les Actes

des martyrs de l'Arabie, écrits en grec par *Métaphraste*, et publiés en latin par *Surius* dans ses *vie des Saints*. Jean d'Asie et les auteurs syriens, dont les témoignages ont été recueillis par *Assémani* dans sa *Bibliothèque orientale*, t. 1, p. 359-386, ne font pas connaître le nom de ce roi. Il paraît que ce prince est le dernier roi de l'Yémen, de la race des *Hémiarites*, qui est appelé par les auteurs arabes *Dhou-nowas*. *Hamzah* d'Ispahan (*ap. Schultens, Hist. imp. vet. Joctan.* p. 39,) et l'auteur du *Modjmel-altewarikh* (Mss. persan de la bib. du roi, n° 62, f° 110 verso) lui donnent un règne de vingt ans, ce qui ne s'accorde guère avec le récit d'*Assémani*, puisé dans les auteurs syriens, qui étaient contemporains, et dont il est impossible de récuser le témoignage. L'historien arabe *Nowairi* lui donne soixante ans de règne, ce qui rend la difficulté encore plus grande. Quoique tous ces auteurs rapportent également qu'il fut détrôné par les Éthiopiens, ils lui donnent tous un successeur qu'ils appellent *Dhou-djoden*,

Homérites¹,]—massacrèrent un grand nombre de chrétiens², et changèrent les églises en synagogues. — [Cayran fit ensuite égorger deux cent quatre-vingt prêtres, et massacrer tous les Éthiopiens qui gardaient l'é

et auquel ils attribuent un règne de de quarante-huit ans ; il eut selon eux pour successeur *Dhou-izen*, et celui-ci fut remplacé par Seif, qui chassa les Éthiopiens de l'Yémen. Ces détails peuvent donner lieu de croire que la conquête de ce pays par les Éthiopiens n'avait pas été complète, et qu'il s'était conservé, dans quelques provinces, des princes de l'ancienne race, restés dans une dépendance plus ou moins grande des princes chrétiens envoyés par les rois d'Éthiopie. C'est le seul moyen de rendre raison des difficultés nombreuses que présente cette partie de l'ancienne histoire des Arabes. Elles ont été à peine effleurées dans le mémoire de M. Silv. de Sacy, que j'ai déjà cité ci-dev. p. 45, not. 4. Le nom de *Dhou-nawas* que portait le roi de l'Yémen lui venait de ce qu'il avait des cheveux bouclés, comme on l'apprend de Nowairy, (*ap. Schult. Hist. Isctan. p. 104.*) Il s'appelait, selon le même historien, Zarah, fils de Kaab ; selon l'auteur arabe Masoudy, il prit le nom de Iousof en embrassant la religion juive (*ap. Schultens, Hist. Isctan., p. 140 et 141*). Masoudy s'accorde avec Tabary, qui l'appelle Zarah *Dhou-nawas*. J'ai profité dans ces notes des recherches de Walch dans un mémoire intitulé : *Historia rerum in Homeritide seculo VI gestarum*, qui se trouve dans le t. IV des mémoires de l'Académie de Gottingue.—S.-M.

¹ Il semblerait, par le récit de Métaphraste (*ap. Surium, t. 5, p.*

1033), que Dunaan ou *Dhou-nawa* selon les Arabes, régnait avant cette époque, et qu'il avait déjà été vaincu par le roi des Axoumites, qui avait laissé en Arabie un lieutenant avec des troupes, pour empêcher le roi des Homérites de persécuter les chrétiens. Cette notion, rejetée comme inexacte par Assémani, *Bibl. or. t. 1, p. 365, not. 3*, et négligée par la plupart de ceux qui se sont occupés de ce point d'histoire, pourrait donner moyen de rendre raison de plusieurs des difficultés que présente l'histoire de la domination éthiopienne en Arabie. Voyez Walch *Hist. rer. in Homerit. sec. 6° gest. in Comment. Gott. t. 4, p. 21*. Il serait possible, à la rigueur, que le *Dinios* des Syriens et le *Damianus* ou *Dimnus* des Grecs, ne fussent qu'un seul et même personnage avec le *Dunaan* des actes et le *Dhou-nawas* des Arabes. Les auteurs arabes attribuent aussi un long règne à *Dhou-nawas*, qui aurait selon eux succédé à un prince nommé *Lahniah Dhou-Schenatir* dont le règne aurait été de vingt-sept ans selon le *Modjmel-eltewarikh* *Mass. pers. de la bibl. du roi, n° 62 f° 109, recto*. Pour faire accorder ce récit avec les détails donnés par les Syriens, il faudrait supposer que *Dhou-nawas*, ou Dunaan, ne régna que sur une portion de l'Yémen, ce qui est fort vraisemblable.—S.-M.

² Les auteurs arabes prétendent que *Dhou-nawas* fut excité à persécuter les chrétiens par les Juifs de Médine, ville qui s'appelait alors *Iathrib*.—S.-M.

gise.]—Au nord du pays des Homérites était une ville grande et puissante, nommée Nagra¹, peuplée de chrétiens. Aréthas, prince de cette ville, payait tribut au roi des Homérites²: Dunaan, suivi de cent vingt mille hommes³, alla faire le siège de Nagra⁴; et, l'ayant inutilement attaquée pendant plusieurs jours, il jura aux habitants de ne leur faire aucun mal, s'ils lui ouvraient leurs portes : mais ce prince perfide et cruel ne fut pas plus tôt entré, qu'il leur enleva toutes leurs richesses, et fit brûler l'église avec les prêtres et le peuple qui s'y était réfugié.—[Il fit déterrer les os du saint évêque Paul, mort depuis deux ans, et les fit jeter dans un bûcher, pour les ravir à la piété des fidèles.]—Les habitants qui refusèrent de renoncer à la foi furent mis à mort avec leurs femmes et leurs enfants⁵. Aréthas⁶, —[âgé alors de quatre-vingt-quinze ans,]—sa femme Rouma⁷, ses filles, et trois cent quarante des princi-

¹ Cette ville, nommée *Negra*, *Ngra*, par les Grecs, est appelée *Nigram* par Simon, évêque de Beth-Arsam, *ap. Assem. Bibl. or. t. 1, p. 366*, et *Nadjran* par les Arabes. L'histoire du martyre de Nadjran est célèbre dans les anciennes annales des Arabes, et l'on en est question dans l'*Alcoran*, sur. 85, p. 791, éd. de Maracci. Cette ville de Nadjran est effectivement dans la partie septentrionale de l'*Yémen*, à dix journées au nord de Senna, capitale du pays, et à vingt journées au sud de la Mecque. Il est question dans Strabon, l. 16, p. 781 et 782, de la ville et du pays de Nigram, χώρα τῶν Νιγραίων et Νιγρίπαρα. — S.-M.

² Cette indication vient de Théophaue, p. 144, Νέγρα ἡ πόλις

ἐπράχθη ὑπὸ τῶν Ὀμηριτῶν. — S.-M.

³ Walch, qui ne lui donne que douze mille hommes, se trompe : il a mal lu la lettre de l'évêque Siméon. — S.-M.

⁴ Siméon, évêque de Beth-Arsam, lui donne la qualification de ville royale. — S.-M.

⁵ Comme le roi des Homérites faisait précipiter les chrétiens dans des fosses remplies de feu, les Arabes ont donné à ce prince le surnom de *Sahab-al-Akhdoud*, c'est-à-dire *le seigneur des fosses*. — S.-M.

⁶ Les auteurs arabes n'indiquent pas l'origine de cet Aréthas. Siméon, évêque de Beth-Arsam, nous apprend seulement, *ap. Assem. t. 1, p. 373*, que son père se nommait Kalçb. — S.-M.

⁷ Ou plutôt *Rehoum*, selon le-

paux citoyens¹, souffrirent le martyre avec une constance héroïque².

xxix.
Hardiesse
d'un Sarra-
sin.

Alamondare ou Mondar, successeur de ce prince sarrasin, dont nous avons parlé dans l'histoire d'Anastase³, n'avait pas, ainsi que son prédécesseur, embrassé la religion chrétienne. Justin lui avait envoyé un député — [nommé Abraham, fils d'Euphrasius⁴,] — pour l'engager à cesser ses incursions et à vivre en paix avec l'empire. — [Il avait été chargé de demander la délivrance des deux généraux Timostate⁵ et Jean⁶, qui étaient

texte syriaque. Le nom de cette femme ne se trouve point dans les Actes de Métaphraste, qui donne cependant de grands détails sur la constance qu'elle montra; on les retrouve dans la lettre de Siméon, évêque de Beth-Arsam, qui nous a conservé le nom de cette héroïne chrétienne. — S.-M.

¹ Les auteurs arabes prétendent que le prince de Nadjran s'appelait Abd-allah, fils de Thamir. — S.-M.

² Le Martyrologe romain et les Actes de Métaphraste, placent au 24 octobre, le martyre d'Aréthas et de ses compagnons; cette indication confirme ce qui a été dit ci-devant, p. 53, not. 3, sur l'époque de l'établissement d'un nouveau roi juif chez les Homérites. — S.-M.

³ Mondar III, sur lequel j'ai déjà donné des détails biographiques tirés des auteurs arabes (ci-dev. t. 7, p. 419, not. 1, liv. xxxix, § 26), n'était pas le successeur immédiat du prince du même nom, qui avait embrassé la religion chrétienne sous le règne d'Anastase; il était de la même famille, mais d'une branche collatérale. Mondar III, roi de Hi-

rah, était fils et successeur d'Amrou'lkaïs III, fils de Noman I, qui avait été roi de Hirah au commencement du cinquième siècle. Amrou'lkaïs était monté sur le trône dans un âge fort avancé. Mondar II, celui qui s'était fait chrétien, était fils de Mondar I, fils de Noman I. Trois princes s'étaient succédé, sur le trône de Hirah, entre l'un et l'autre : Noman II, fils d'Asouad, frère de Mondar II; Abou-djaafar, fils d'Alkamah, issu d'une autre famille, et Amrou'lkaïs III. — S.-M.

⁴ Ces détails, que j'ajoute au récit de Lebeau, sont dans les extraits de l'historien Nonnose, conservés par Photius, *cod.* 3, p. 6. — S.-M.

⁵ Timostate est le duc de Callinicus dont il a été question dans la guerre de Cabad contre les Romains, sous le règne d'Anastase. Voyez t. 7, p. 360, liv. xxxviii, § 80. Il en sera encore question ci-après, liv. xli, § 39. Procope l'appelle Démotrate. — S.-M.

⁶ Ce général, peu connu, était fils d'un certain Lucas, selon Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 17. Voyez ci-après liv. xli, § 39. — S.-M.

tombés par le droit de la guerre au pouvoir du prince arabe, et de rétablir la bonne intelligence entre Mondar et les Arabes alliés des Romains. La négociation fut heureuse, et les généraux obtinrent leur liberté¹.]

—Le député se trouvait à la cour de ce prince², lorsque Mondar reçut une lettre de Dunaan, qui lui rendait compte du massacre qu'il avait fait des chrétiens, et qui lui conseillait de suivre son exemple³. Mondar y était assez disposé; mais le grand nombre de chrétiens qu'il avait dans son armée lui faisait craindre que la chose ne fût de difficile exécution; et ce qui l'arrêta tout-à-fait, ce fut la résolution d'un de ses principaux officiers. Comme Mondar exhortait ses soldats à re-

¹ La lettre syriaque de Siméon, évêque de Beth-Arsam, *ap. Assem. Bibl. or.* t. 1, p. 364, et les Actes des martyrs arabes de Métaphraste, disent également que cet ambassadeur était prêtre. Malgré cette circonstance, il paraît qu'il s'agit du personnage du même nom, père de l'historien Nonnose, qui, selon les extraits qui nous ont été conservés dans la bibliothèque de Photius, *cod.* 3, p. 6, avait été envoyé en ambassade par Justin auprès de Mondar, roi des Arabes de Hirah. L'historien Nonnose, son père, qui est cet Abraham (ou Abram, Ἀβραάμ, comme il est nommé dans les extraits de Photius), et son grand-père, dont le nom Eaphrasius se trouve dans la lettre syriaque de l'évêque Siméon, avaient tous été employés dans les négociations des Romains avec les Arabes. L'ambassade dont il est question dans Photius ne peut être que celle dont il s'agit ici. Il est

probable qu'Abraham avait embrassé l'état ecclésiastique sur la fin de sa vie, peut-être après la perte de sa femme et selon un usage assez commun dans ce temps, ce qui expliquerait comment les historiens lui donnent la qualité de prêtre.—S.-M.

² Ce prince n'était pas alors dans sa capitale. L'ambassadeur romain, qui avait en sa compagnie l'évêque Siméon, en était parti le 20 de kanoon 2^e, de l'an 835 de l'ère des Séleucides, qui répond au 20 janvier 524 de J.-C., pour aller trouver Mondar, et ils l'avaient rencontré à une distance de dix journées dans le désert, au sud-est, auprès d'une chaîne de montagnes sablonneuses, que les Arabes, dit l'évêque Siméon, *ap. Assem. bibl. or.* t. 1, p. 365, appellent *Ramlah* en leur langue. C'est là qu'ils virent l'ambassadeur envoyé par le roi juif des Homérites. — S.-M.

³ Cette lettre est insérée dans la

noncer au christianisme, cet officier, plein d'un zèle qui se ressentait beaucoup de la férocité sarrasine, prit la parole pour tous les autres. *Songe*, lui dit-il, *que nous étions chrétiens avant d'être tes sujets. Je ne sais ce que pensent mes camarades; pour moi, je n'ai appris à craindre qui que ce soit. Je ne connais personne assez puissant sur la terre, pour me forcer à croire ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que je crois; et s'il faut en venir aux effets, je ne pense pas qu'il y ait d'épée plus longue que la mienne.* Mondar ne jugea pas à propos d'entrer en dispute avec un si ferme adversaire; il laissa liberté de religion¹.

xxx.
Elisbaan rétablit le christianisme chez les Homérites.

— [L'ambassadeur de l'empereur se rendit à Hirah² au commencement du mois de février de l'an 524³. Il y trouva un envoyé du roi chrétien des Homérites, qui venait de mourir⁴. Il lui apprit toutes les circonstances de la mort héroïque du martyr Aréthas et de ses glorieux compagnons. Abraham prit congé de Mondar

lettre syriaque de Siméon, évêque de Beth-Arsam, *ap. Assem. Bib. or.* t. 1, p. 365-372. Il est question de cette lettre dans les Actes des martyrs de Métaphraste. Le roi homérite y traite de frère le roi Mondar. Les actes des martyrs recueillis par Surius, t. 5, p. 1041, ajoutent qu'il écrivit aussi au roi de Perse pour l'engager à persécuter les chrétiens. —S.-M.

¹ Il est question dans les Actes de Métaphraste, *ap. Sur.* t. 5, p. 1041, d'Isaac, évêque des orthodoxes de Perse; de Silas, évêque nestorien, et de beaucoup d'autres personnages que des discussions religieuses

avaient amenés à la cour de Mondar. —S.-M.

² C'est le nom arabe de cette ville, capitale des états de Mondar. Dans le texte syriaque, elle est appelée *Hirta de Noman*, du nom du roi Noman I, père de Mondar I. Voyez sur ce roi et sur la position de Hirah, t. 5, p. 484, not. 2, et p. 487, not. 2, liv. xxx, § 39 et 41. —S.-M.

³ Voy. ci-dev. § 28, p. 53, not. 3, —S.-M.

⁴ L'évêque Siméon vent parler du roi qu'Elisbaan avait placé sur le trône des Homérites, après sa première expédition. Voyez ci-dev. § 29, p. 53. —S.-M.

et de l'évêque des chrétiens de Perse, qui avait été envoyé auprès du même prince par le roi de Perse; et sans perdre de temps il se hâta de retourner à Constantinople, où il instruisit l'empereur de tout ce qu'avait fait le roi des Homérites. Justin écrivit aussitôt à Astérius, patriarche d'Alexandrie¹, de presser le roi des Axoumites de marcher au secours des chrétiens d'Arabie; et il commanda aux chefs des Juifs de Tibériade, d'écrire au roi des Homérites, pour qu'il s'abstînt de persécuter davantage les chrétiens. Les démarches de Justin ne furent pas sans effets.] — Le roi d'Éthiopie, indigné des cruautés de Dunaan, se rendit volontiers aux sollicitations de l'empereur, qui l'exhortait à venger le sang des chrétiens². Il joignit à ses troupes les secours que lui — [fournirent ses alliés³,] — et [au retour du printemps, il] — entreprit une seconde fois la conquête du pays des Homérites⁴. — [Ses

¹ Astérius était le patriarche orthodoxe d'Alexandrie : il faut consulter au sujet de ce personnage, la savante note d'Assémani, *Bib. or.* t. 1, p. 382. — S.-M.

² Hamzah d'Ispahan rapporte (*ap. Schult. Hist. Isctan.*, p. 38) qu'un chrétien de l'Yémen, appelé *Dhou-Thaaleb*, s'enfuit en Éthiopie, et y fit connaître les cruautés du roi juif. Nowaïry et Tabary rapportent que ce chrétien se nommait *Dhous*, fils de *Dhou-Thaaleb*. — S.-M.

³ Lebeau dit, *qui lui vinrent d'Égypte*. Cette indication, empruntée aux Actes des martyrs de Métaphraste, *ap. Sur.* t. 5, p. 1042, n'est pas conforme à l'original; il y est dit que le roi d'Éthiopie réunissait ses troupes propres et des se-

cours, *tam ex suis, quàm ex auxiliis*, ce qui n'emporte pas nécessairement l'idée qu'il faille y voir des secours venus de l'Égypte et fournis par les Romains. S'il en eût été ainsi, je crois que les auteurs n'auraient pas manqué d'en faire mention. Il est plus naturel de croire que le souverain des Axoumites avait uni à ses propres troupes, des renforts qu'il avait pu recevoir des autres rois de l'Éthiopie. — S.-M.

⁴ Hamzah d'Ispahan, Nowaïry et Tabary, dont les témoignages ont été réunis par Schultens, in *Hist. Isctan.* p. 38 et 39, disent que le roi ne fit pas cette expédition en personne, mais que l'armée était commandée par Arbath (et non *Ariath* ou *Ar-nath*, comme on l'a imprimé par

forces se montaient, dit-on, à cent vingt mille hommes¹. Il avait fait construire pendant l'hiver sept cents navires indiens; il y joignit six cents bâtiments de commerce qu'il prit aux marchands romains et persans qui fréquentaient son royaume². Il détacha un corps particulier de quinze mille hommes, chargé d'attaquer l'ennemi sur un autre point, vers le nord-ouest. Ce détachement précéda la grande expédition, et périt presque tout entier, par la soif et les fatigues, sans avoir pu faire aucun mal à l'ennemi. Ce revers n'épouvanta pas le roi d'Éthiopie : il résolut de se mettre en mer³ avec des vivres pour vingt jours. La navigation fut mauvaise; beaucoup de vaisseaux furent battus par la tempête, et jetés à la côte. Enfin,] — après avoir passé le golfe, — [le roi d'Éthiopie marche à la rencontre de Dunaan, et il] — taille en pièces les Juifs, — [qui, au nombre de trente mille combattants⁴ armés de toutes

erreur), qui était neveu du roi d'Éthiopie; il avait, ajoutent-ils, l'ordre d'exterminer tous les Juifs, de tuer le tiers des hommes et d'emmenner en captivité les femmes et les enfants. Cet *Arbath* est, selon les auteurs arabes, le premier roi chrétien, de race éthiopienne, qui ait régné dans l'Yémen. On lui donne le surnom d'*Abou-Sahan*. Voyez ci-après p. 164, not. 1. Je crois que les historiens orientaux ont confondu cette première expédition avec une autre entreprise du même genre et dans laquelle le roi d'Éthiopie donna effectivement à un de ses parents le commandement de ses armées. Il en sera question liv. XLII, § 40. — S.-M.

¹ Les Actes des martyrs recueillis par Métaphraste, *ap. Sur.* t. 5, p.

1042, portent à cent vingt mille hommes la force de l'armée éthiopienne; mais Hamzah d'Ispahan et Nowairy ne lui donnent que soixante-dix mille hommes, et Tabary la réduit même à trente mille. — S.-M.

² Cette indication curieuse, rapportée dans les Actes des martyrs de Métaphraste, *ap. Sur.* t. 5, p. 1042, fait voir que le commerce de l'Éthiopie et de la mer Rouge était alors très-florissant. — S.-M.

³ Avant de partir, le roi alla visiter un ermite confiné volontairement dans une tour, qui n'avait pas été ouverte depuis quarante-cinq ans, et il le consulta sur le succès de son expédition. — S.-M.

⁴ *Emissis atque triginta millibus cataphractorum equitum, Dunaan*

pièces,] — s'opposaient à la descente. Il marche droit à la capitale, nommée Taphar¹, s'empare de toutes les richesses, fait la reine prisonnière; et, laissant une garnison dans la ville, il va combattre Dunaan, défait son armée—[dans une bataille long-temps disputée],— et le tue avec tous ses parents².—[Après cette victoire signalée³, le roi Élisbaan revint à Taphar, où il fit mettre à mort tous ceux qu'il trouva dans le pa-

impedebat eorum. exitum in terram. Metaph. ap. Sur. t. 5, p. 1043. On voit par les détails que donne Métaphraste, que le roi juif fit une longue et vigoureuse résistance. — S.-M.

¹ Lebeau ajoute ou Pharé. Il avait emprunté ce nom à la traduction latine de Métaphraste faite par Simeon, t. 5, p. 1043; mais c'est une inexactitude de cette version, le texte grec de ce passage a été donné par Lambécius, *Comment. de bibl. Cesar. Vindob.* t. 5, p. 132, et on y lit *ἐπὶ Τασφάρη τὴν πόλιν*, mal rendus par ces mots *ad civitatem Phare* de la traduction latine. On voit que l'on a mal-à-propos séparé *Τασφάρ* en deux mots. Il s'agit de *Dhagar*, qui est encore une des principales villes de l'Yémen. Elle est mentionnée dans plusieurs auteurs anciens, sous les noms de *Taphar*, *Saphar*, *Tephra*, *Tephar* et d'autres encore. J'en ai parlé, t. 1, p. 438, note 1, liv. vi, § 37. — S.-M.

² Les historiens arabes s'accordent tous à dire que Dhoun-nowas se précipita dans la mer, après la défaite de son armée.—S.-M.

³ Les considérations que j'ai détaillées ci-dev. § 27, p. 49, not. 4, m'ont fait modifier considérablement

par des intercalations, tout le commencement de ce paragraphe; j'en ai retranché toute la fin, qu'il m'eût été impossible de mettre en harmonie avec le reste de la narration, telle que je la conçois. Pour mieux juger de la différence, et ne rien perdre du texte de Lebeau, je mets ici toute la fin de son récit. « Il reprend Nagra, dont il donne la principauté au fils du martyr Aréthas, et laisse pour roi aux Hommes mérites un chrétien nommé Abraham. L'évêque Grégentius, successeur de Jean, et que l'Église a mis au nombre des saints, donna aux habitants du pays des lois qui furent publiées au nom du nouveau roi. Elisbaan, de retour en ses états, descendit du trône, envoya à Jérusalem, comme un hommage de sa piété, sa couronne d'or enrichie de pierreries; il embrassa la vie monastique, et passa le reste de ses jours au fond d'une solitude dans les austérités de la pénitence. Il eut pour successeur Hellestée, dont nous aurons occasion de parler sous le règne de Justinien. » Je donnerai de même, ci-apr. l. xli, § 40 et 41, les portions du texte de Lebeau qui auront été supprimées pour la même cause.—S.-M.

lais, et qui avaient partagé les crimes du roi juif. Il y fit construire une église, dont il posa lui-même les fondements¹. Il fit ensuite connaître les succès qu'il avait obtenus, par les lettres qu'il adressa au patriarche d'Alexandrie²; et celui-ci s'empressa de transmettre ces nouvelles à l'empereur Justin, et d'envoyer un évêque³ dans le pays des Homérites, pour y affermir le christianisme qui venait d'y être si heureusement rétabli. Ce pontife procéda à la consécration de l'église que le roi avait fondée, baptisa tous ceux des Homérites qui demandèrent cette faveur⁴, ordonna des prêtres et des diacres⁵, et assura l'existence des églises qui se trouvaient déjà dans le pays. Élisbaan se rendit ensuite à Nagra⁶, la ville des martyrs, et il y fit élever une église, où il réunit les ossements de tous ceux qui étaient morts pour la foi. Il lui donna le droit d'asyle, et assigna pour son entretien cinq domaines royaux⁷. Il y joignit encore une partie des biens du martyr Aréthas, dont le fils fut investi de la souveraineté de son père⁸. Il revint ensuite dans la capitale, où il s'occupa de régler le sort des Homérites. Il leur donna pour roi un homme de leur nation, qui était chrétien et se nom-

¹ Πρῶτος τῆς οἰκοδομῆς αὐτουργὸς γίνεσθαι. *Acta græc. Metaphr. ap. Lambec. Comm. Bib. Cæs. Vind.* t. 5, p. 132. — S.-M.

² Le patriarche orthodoxe Astérios. — S.-M.

³ Ce fut Grégentius. — S.-M.

⁴ Le texte grec de Métaphraste dit que ce furent les habitants des villes et des campagnes des Homérites. Βαπτίζει μὲν τοὺς ἐν ταῖς πόλεσι καὶ χώραις τῶν Ὀμηριτῶν ἅπαντας. — S.-M.

⁵ Διακόνους δὲ ἐξ αὐτῶν καὶ προσευτέρους χειροτονεῖ. — S.-M.

⁶ Ὁ θειότατος βασιλεὺς Ἐλισβαὰμ εἰς Νεγρὰν τὴν τῶν μαρτύρων ἀφικνεῖται πόλιν. On voit que dans le grec des Actes de saint Aréthas, le nom de cette ville est écrit comme en syriaque. Voyez ci-devant § 28, p. 55, not. 1. — S.-M.

⁷ Πέντε τῶν βασιλικῶν κτημάτων. — S.-M.

⁸ Τοῦ θαίου μάρτυρος Ἀρέθα υἱὸν τοῦ ἔθνους ἀρχηγὸν καταστήσας. *Acta græc. Metaphr. ap. Lambec. Comment., Bib. Cæs. Vind.*, t. 5, p. 132. — S.-M.

mait Ésimiphée¹. Il lui imposa un tribut annuel², et lui laissa un corps de dix mille chrétiens d'Éthiopie pour sa garde³. Quelques autres de ses sujets, séduits par la beauté du pays, renoncèrent pour jamais à leur patrie⁴. La race des anciens souverains ne fut pas cependant tout-à-fait détruite : Dhou-djéden, fils de Dunaan⁵, conserva une portion de son héritage paternel, comme vassal plus ou moins docile du roi d'Éthiopie. Celui-ci, pour maintenir la tranquillité dans le pays, et pour le retenir dans sa dépendance⁶, en confia la défense et l'administration suprême à son parent Anganès⁷. Les Arabes le nomment Arbath, et le don-

¹ Χριστιανὸν βασιλία καταστροφέντος, Ὀμηρίτην μὲν γένος, δυνάμει δὲ Ἐσιμφορίων. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 20. Les auteurs orientaux, syriens ou arabes, ne donnent aucun renseignement sur ce personnage; mais les détails que fournit Procope sur son règne sont trop circonstanciés, pour qu'il puisse y avoir doute sur la réalité de son existence. Les actes d'Aréthas donnent à ce roi le nom d'Abraham. Ἀβραάμ καὶ πρὸς τὰ βασιλεία, καὶ τοῖς Ὀμηρίταις Ἀβραάμιον τινα, κ. τ. λ. On trouve la même chose dans Jean, évêque d'Asie, *ap. Assem. Bib. or.* t. 1, p. 381. Je regarde ces deux indications comme inexactes. Elles se rapportent à une époque plus moderne. Voyez ci-après p. 64, not. 4. — S.-M.

² Φόρον τι αὐτῷ τάξας Αἰθίοψι φόρον ἀνὰ πᾶν ἔτος. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 20. — S.-M.

³ Περί που μυρίους τῶν χριστιανῶν Αἰθίοπων παραδούς. — S.-M.

⁴ Procope rapporte, *de bel. Pers.*, l. 1, c. 20, que beaucoup de serviteurs attachés à l'armée, τούτου τοῦ Αἰθίο-

πων στρατοῦ δοῦλοι τε πολλοὶ, et tous les gens turbulents, καὶ ὅσοι ἐπιτηδείως ἐς τὸ κακουργεῖν εἶχον, refusèrent de revenir avec le roi, τῶ μὲν βασιλεῖ ἐπισθαι οὐδ' αὐμῇ ἤθελον; ils étaient séduits par la singulière beauté de l'heureux pays des Homérites, αὐτοῦ δὲ ἀπολειπόμενοι ζῆμον ἐπιθυμία τῆς Ὀμηριτῶν χώρας· ἀγαθὴ γὰρ ὑπερφύως ἔστιν. — S.-M.

⁵ Les auteurs arabes lui assignent un règne de quarante-huit ans, ce qui porterait sa mort vers l'an 572, époque vers laquelle les Persans firent une invasion dans l'Yémen, pour y soutenir, contre les Éthiopiens, les prétentions d'un autre prince de l'ancienne race royale, nommé Seïf, fils de Dhou-izeen. J'ai déjà parlé de Dhou-djeden, ci-dev. § 28, p. 53, not. 4. — S.-M.

⁶ Διὰ τὸ εἶναι καὶ τὸ τῶν Ἀμεριτῶν (*leg.* Ὀμηριτῶν) ἰνδῶν βασιλείων ὑπ' αὐτόν. *Malal. part.* 2, p. 194. — S.-M.

⁷ Le nom de ce prince a été conservé par l'auteur de la chronique de Malala, *part.* 2, p. 194, qui

nent pour un neveu du prince éthiopien ¹, dont il était réellement le vice-roi en Arabie. Élisbaan repassa ensuite la mer, et rentra à Axoum avec un butin immense, dont il fit part à son armée. Des révolutions, qui seront racontées dans une autre partie de cet ouvrage ², firent perdre la couronne au vassal d'Élisbaan, et ramenèrent les Éthiopiens dans le pays des Homérites. Les troupes qu'Élisbaan avait laissées après la défaite du roi juif s'étaient révoltées pour proclamer roi Abraham ³, chrétien d'Adulis ⁴, que les auteurs arabes appellent Abrahah ⁵. Cet homme, renommé

ajoute même qu'il fut fait roi des Homérites, après la conquête du pays. Παράλαβε, dit-il, τὰ βασίλεια αὐτοῦ (τοῦ βασιλέως τῶν Ὀμηριτῶν Ἰνδῶν), καὶ τὴν χώραν αὐτοῦ πᾶσαν, καὶ ἐποίησεν ἀντ' αὐτοῦ βασιλεία τῶν Ἀμεριτῶν (leg. Ὀμηριτῶν) Ἰνδῶν, ἐκ τοῦ ἰδίου γένους Ἀγγάνη.—S.-M.

¹ C'est ce qu'on apprend de Masoudy, cité par Schultens, in *Hist. Ioctanid.* p. 38. Il avait le surnom q' *Abou-Sahan*, qui lui venait peut-être de la couleur jaunâtre de sa barbe. Il gouverna vingtans l'Yémen. Voy. ci-dev. p. 59, not. 4.—S.-M.

² Voyez ci-après liv. xli, § 40 et 41.—S.-M.

³ Ἐτερον δὲ Ὀμηρίταις βασιλεία κατεστῆσαντο, Ἀβραμὸν ὄνομα. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 20. Les Actes des martyrs de Métaphraste et l'historien syrien Jean, évêque d'Asie, ap. Assem. Bib. or. t. 1, p. 381, donnent le nom d'Abraham au prince que le roi des Éthiopiens plaça sur le trône des Homérites après la défaite de Dunaan, et ils ne font aucune mention d'Ésimiphée et des événements arrivés dans l'Yémen entre le départ d'Élisbaan et l'avéne-

ment d'Abraham. Il est évident par le récit très-circonstancié de Procope, qu'ils se sont trompés; pour avoir voulu raconter cette partie de l'histoire d'Éthiopie avec trop de brièveté, ils ont passé sous silence des détails qu'ils regardaient comme moins importants. Voyez ci-dev. p. 63, not. 1.—S.-M.

⁴ Il avait, dit Procope, de bel. Pers. l. 1, c. 20, été esclave d'un négociant romain d'Adana. Δούλος δὲ Ῥωμαίου ἀνδρὸς, ἐν πόλει Αἰθίοπων Ἀδούλιδι ἐπὶ τῇ κατὰ θάλασσαν ἐργασίᾳ διατριβὴν ἔχοντος.—S.-M.

⁵ Les auteurs arabes en font un chef éthiopien révolté contre le vice-roi Arbath, avec lequel il fit long-temps la guerre. Ils lui donnent le surnom d' *Alaschram*, à cause des cicatrices des blessures qu'il reçut dans un combat singulier contre Arbath, où celui-ci périt par la ruse d'un serviteur d'Abrahah. Il gouverna pendant vingt-trois ans après la mort d'Arbath. Les actes de la dispute de saint Grégentius avec le Juif Herbanus, qui seront cités ci-après p. 66, not. 5, le font mourir dans la trentième année de son

par sa piété¹, se maintint sur le trône malgré tous les efforts du roi d'Éthiopie, qui fut contraint de le laisser tranquille possesseur du trône qu'il avait usurpé, ainsi qu'on le verra dans la suite. Long-temps après, Éliséan, fort avancé en âge et fatigué des soins du gouvernement, prit le parti de renoncer à la couronne, avec la résolution de passer le reste de ses jours dans un monastère. Il envoya à Jérusalem sa couronne d'or enrichie de pierreries, comme un hommage de sa piété, et pour témoigner à Dieu sa reconnaissance des victoires et de la gloire qu'il lui avait accordées; puis, vêtu d'un cilice, il sortit de nuit de son palais et de sa capitale, se retira dans un monastère de religieux situé sur une haute montagne, et il y passa la fin de sa vie dans des actes de la plus austère pénitence². Abraham, ce roi éthiopien qui s'était rendu maître du pays des Homérites, ne montrait pas moins de zèle

αγα. Τημεριον τοις ενος κρα-
τος τις βασιλειας, εν σιδηρη επι-
στατη του Θεου. *Disput. Greg. ed. Gul.*
p. 123. Il paraîtrait d'après ce pas-
sage qu'Abraham comptait les an-
nées de son règne depuis l'époque où
il s'était révolté contre le lieutenant
du roi d'Éthiopie, et que les vingt-
trois années paraissent de l'époque
de la mort d'Arbath. Voyez ci-apr.
liv. xii, § 40. Il fut enterré à Dha-
far ou Iaphar, ville royale des Ho-
mérites, όπως εν τη βασιλευσση
αλλη Τημεριον των Ομηριτων. Le même
ouvrage lui donne pour successeur
son fils *Serdid*, Σερδιδος, appelé
par les Arabes *Iaksum*. Abraham
est mentionné dans l'Alcoran, et
il est très-célèbre dans les anciens
écrits des Arabes par l'expédition

malheureuse qu'il fit contre la Mec-
que vers l'époque de la naissance de
Mahomet; il entreprit cette expédi-
tion montée sur un éléphant, selon
l'usage des rois de sa nation, ce qui
lui fit donner par les habitants de
la Mecque le surnom de *Sahab-al-
fil*, c'est-à-dire *seigneur de l'élé-
phant*, qui lui est resté dans les his-
toriens. — S.-M.

¹ Les actes de Métaphraste l'ap-
pellent *homme pieux et illustre par
le nom du Christ*, ἀνδρα θεοφιλή
καὶ τῷ Χριστῷ ὀνόματι σεμνυνόμενον.
— S.-M.

² Ces détails se trouvent dans Mé-
taphraste, mais d'une manière trop
vague pour que l'on puisse en fixer
la date. — S.-M.

pour la religion chrétienne. Il fut puissamment secondé par l'évêque¹ que lui avait donné le patriarche d'Alexandrie. Ce pontife, que l'Eglise a mis au nombre des saints, se nommait Grégentius²; il était né à Milan³. Il donna aux habitans du pays des lois qui furent publiées au nom du nouveau roi. L'original de ce code, divisé en vingt-trois sections, et écrit en grec, est encore inédit, et se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne⁴. On possède encore d'autres monuments de la piété active de saint Grégentius et du roi éthiopien des Homérites : ce sont les actes⁵ d'une conférence ou d'une dispute publique⁶ que l'évêque soutint à Taphar contre le Juif Herbanus, docteur de la loi⁷, et qui fut suivie de la conversion de

¹ Il porte ordinairement le titre d'archevêque de Taphar ou Téphar, ἀρχιεπίσκοπος τῶν Τεφρῶν. — S.-M.

² Voyez Lambécus, *Comm. Bib. Cæs. Vind.* t. 5, p. 128-132. — S.-M.

³ C'est ce qu'on apprend des vies des saints écrites en grec moderne et consultées par Lambécus, *Bib. Cæs. Vind.*, t. 5, p. 130. Il était fils d'Agapius et de Théodotes. — S.-M.

⁴ En voici le titre : Νομοθεσία τοῦ ἁγίου Γρηγορίου ὡς ἐκ προσώπου τοῦ εὐσεβεστάτου βασιλέως Ἀβραμίου. On le trouve dans le n° 247 des manuscrits grecs de théologie de la bibliothèque de Vienne. Lambécus, *Bib. Cæs. Vind.* t. 5, p. 131. — S.-M.

⁵ Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois à Paris, en vol. in-12, 1586, avec une traduction latine de Nic. Gulonius. Il a été réimprimé plus complet, dans le tome xi^e, p. 194-272, de la grande bibliothèque des pères. Lambécus, *Bib. Cæs. Vind.*

t. 5, p. 131. On le croit un fragment d'une Vie d'Abraham, roi des Homérites, et de l'évêque Grégentius. — S.-M.

⁶ Cette dispute eut lieu en présence de tout le peuple, πάσης τῆς τάξεως ἀθροισθείσης παρούσης, du conseil ou sénat du pays, καὶ τῆς ἱερᾶς συγκλήτου, et le roi y présida avec l'archevêque, παρεγένετο ὁ βασιλεὺς ἅμα τῷ ἀρχιεπισκόπῳ; tous les chefs de la nation juive, les gens les plus instruits, y étaient venus de toutes les parties du royaume, par l'ordre du roi. Ἐκ γὰρ πασῶν τῶν πόλεων ἦσαν συνεθροισμένοι οἱ μεγάλοι αὐτῶν, καὶ ἔσοι δυνατοὶ ἐν λόγῳ κατὰ τὴν πρόταξιν τοῦ βασιλέως. *Disput. Greg. ed. Gul.*, p. 1 et 3. — S.-M.

⁷ Ἐρβᾶν ὁ νομοδιδάσκαλος. Il passait pour un homme très-instruit dans la connaissance de la loi, ἦν γὰρ αὐτὸς ἅμα πεπαιδευμένος τὸν

α docteur¹ et du baptême de la plus grande partie des Juifs de l'Yémen². Pour éteindre, entièrement le judaïsme, on abolit parmi les Juifs la distinction des tribus, puis on les mêla avec les autres chrétiens³; et on leur défendit, sous peine de mort⁴, de donner pour époux à leurs filles des hommes de race juive; on leur enjoignit au contraire de les marier à des chrétiens⁵, ce qui amena la prompte confusion des deux peuples⁶. Les progrès de la religion chrétienne dans les régions centrales de l'Afrique et dans les parties méridionales de l'Arabie, n'étaient pas sans utilité pour l'empire; et on aura par la suite⁷ occasion de voir que, grace aux succès de l'évangile, les Romains trouvèrent des alliés contre les Perses dans ces contrées lointaines.] — S. M.

πύμον, καὶ τὰς τῶν προφητῶν θείας δόξας, κ. τ. λ. *Disput. Gregent. ed. Gul. p. 3.* — S.-M.

¹ Le roi fut son parrain, ἐνάδοχος αὐτοῦ γενόμενος ἐν τῷ ἁγίῳ βαπτίσματι; il lui donna le nom de Léon, καὶ Λέοντα μετωνομάσας, le fit un des membres de son conseil, ἐνὰ τῆς ἐσφαλῆτου αὐτοῦ τοῦτον ἀπέφηνε: il lui donna, ajoute-t-on, une dignité que l'auteur des Actes de cette conférence appelle *Hyperclésion*, ὑπεκκλησιᾶς αὐτοῦ πρεσβύτης, qui répondait à celle de patrice et de caniclé chez les Romains, ἐν οἷς Ῥωμαῖοι πατρίκιον καὶ κανικλείαν προσαγορεύουσιν. *Disput. Greg. ed. Gul. p. 201.* — S.-M.

² Les Actes de saint Grégentius portent à cinquante-cinq mille le nombre des Juifs qui furent baptisés dans cette circonstance, ὡσεὶ πενταεσχιάων πεντακοσίων χιλιάδων, ce qui comprenait l'universalité des Juifs qui se trouvaient dans le royaume, βαπτίσαντι πᾶσα ἡ συναγωγὴ τῶν

Ἰουδαίων, ἡ ἐν πάσαις ταῖς πόλεσι τῆς ὑπ' αὐτοῦ βασιλείας κατοικοῦσα. *Disp. Greg. ed. Gul. p. 201.* — S.-M.

³ Ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς διεσκόρπισεν τὰς πατριάς αὐτῶν ἀπ' ἀλλήλων, καὶ προστέταχεν ἀναμιγνύναι αὐτοὺς ταῖς κατοικίαις τῶν χριστιανῶν. *Disput. Greg. ed. Gul. p. 201.* — S.-M.

⁴ Ὁ δὲ παραχαράττων τὸν νόμον, τῇ τοῦ ξίφους τιμωρίᾳ ὑποσιππύετω. *Disp. Greg. p. 201* — S.-M.

⁵ Γραφῆναι νόμον, πρὸς τὸ μὴ δ' ὅλως τολμᾶν, λήψεσθαι γαμβρὸν τῇ θυγατρὶ αὐτοῦ, ἀνδρα ἀπὸ τῶν ὁμοφύλων Ἑβραίων, ἀλλὰ λαμβάνειν γαμβρὸν τῇ θυγατρὶ αὐτοῦ ἀπὸ τῶν ἐξ ἰθὺν χριστιανῶν, καὶ τῷ υἱῷ ὡσαύτως. *Disp. Greg. p. 201.* — S.-M.

⁶ Ἀναμιγνίσκω τοιούτῳ τρόπῳ πᾶσα ἡ γενεὰ τῶν Ἰουδαίων τῇ γενεᾷ τῶν χριστιανῶν. *Disp. Greg. p. 201.* — S.-M.

⁷ Voyez ci-après liv. xli, § 40 et 41. — S.-M.

AN 524.

XXXI.
Brouilleries
de Justin et
de Théodo-
ric au sujet
des Ariens.

Anon. Vales.
Marc. chr.
Cass. l. 2, ep.
6, l. 3, ep. 28.
Boet. cons.
Phil. l. 1.
Proc. Got.
l. 1, c. 1.
Theoph. p.
145.

Anast. p. 57,
et vita Joan.

papæ.
Hist. misc.
l. 15, ap. Mu-
rat. t. 1, part.
1, p. 103.

Cochl. vita
Theod. c. 18.
Sigon. imp.
Occ. l. 16, p.
449 et 450.
Baronius.

Pagi ad Bar.
Vales. rer.

Fr. l. 7, p. 351.
Fleury, Hist.

Eccl. l. 31,
art. 58, l. 32,
art. 5, 7.

Le zèle de Justin en faveur de la religion fut moins heureux en Occident, et causa de grands troubles en Italie¹. Si Théodoric eût vécu plus long-temps, l'arianisme maltraité par l'empereur, mais protégé par le roi des Goths, aurait, selon toute apparence, excité une cruelle guerre. Quoique la loi de Justin contre les hérétiques exceptât nommément les Goths, Théodoric n'en fut pas moins irrité. Il regarda comme une insulte la disgrâce des Ariens, qui étaient exclus de leurs églises, ainsi que du palais et des armées. Il croyait leur avoir assuré la liberté de conscience dans l'empire, en la laissant aux catholiques dans ses états. Dès qu'il vit que Justin commençait d'attaquer les Ariens, il lui écrivit plusieurs lettres pour le retenir. Il lui représentait *que, de prétendre dominer sur les esprits, c'était usurper les droits de la Divinité ; que, par la nature même des choses, la puissance des plus grands princes se borne à la police extérieure ; qu'ils ne sont en droit de punir que ceux qui troublent l'ordre public, dont ils sont les conservateurs ; et qu'en bonne politique, l'hérésie la plus dangereuse est celle d'un prince qui sépare de lui une partie de ses sujets, uniquement parce qu'ils ne croient pas ce qu'il croit lui-même*. Justin répondait, qu'il ne prétendait pas gêner les consciences, mais qu'il était le maître de choisir ceux par qui il voulait être servi ; et que l'ordre public exigeant l'uniformité du culte extérieur, il était en droit de n'ouvrir les églises qu'à ceux qui s'accordaient avec lui dans les exercices de religion. Ces réponses pouvaient être tournées contre les catho-

¹ Justin fut consul pour la seconde fois en 524 ; il eut Opilio pour collègue en Occident. — S.-M.

liques de l'Italie; mais Théodoric, porté à la douceur et à la tolérance, résolut de députer à Justin, pour lui inspirer les mêmes sentiments; et, dans le dessein de rendre cette ambassade plus solennelle, il y voulut employer le chef de la religion catholique. Le pape Hormisdas était mort l'année précédente, et Jean lui avait succédé. Théodoric l'ayant fait venir à Ravenne, lui donna ordre de partir pour Constantinople, et de demander à Justin qu'il rendît aux Ariens leurs églises, qu'il leur laissât liberté de religion, et qu'il remit entre leurs mains ceux qui les avaient quittés pour se faire catholiques; car il prétendait que ces nouveaux prosélytes n'avaient changé de communion que par contrainte. Il menaçait le pape, s'il ne réussissait pas, d'user de représailles sur les catholiques, et de les traiter avec autant de rigueur qu'il leur avait jusqu'alors montré de douceur et de clémence. En vain le pape le supplia de le dispenser d'une commission si peu conforme au caractère qu'il devait soutenir; le roi voulut être obéi. Il joignit au pape cinq évêques, et les fit accompagner de quatre sénateurs, Théodore, Importunus, et deux autres nommés tous deux Agapitus, dont l'un était patrice et distingué par son savoir et par son éloquence¹. Théodoric l'envoyait pour tenir tête aux plus habiles d'entre les catholiques, s'il était question de dispute.

Les mauvais traitements que les Ariens éprouvaient en Orient répandirent de sombres nuages dans l'esprit de Théodoric. Après avoir été pendant plus de trente années le modèle des princes justes, sages, bons et gé-

xxxii.
Mort de
Boèce et de
Symmaque.

¹ On possède encore la lettre dans laquelle Théodoric lui annonce qu'il

l'a choisi pour l'ambassade de Constantinople. — S.-M.

véreux, il devint, à l'âge de soixante-dix ans, débonnaire et cruel. Cette altération dans son caractère éloigna de sa personne les hommes vertueux, et rapprocha ces indignes courtisans toujours attentifs à profiter de faiblesses de leur maître pour servir leurs propres passions. Cassiodore se défit de toutes ses charges, et se retira de la cour. Théodoric, qui sentit bientôt le besoin qu'il avait de ses talents, le rappela; mais il paraît qu'il ne le consulta plus. Boèce, issu d'une famille riche, ancienne et comblée d'honneurs, et plus recommandable encore par sa vertu, par son éloquence, par la vaste étendue de ses connaissances, avait mérité la confiance du prince et l'estime universelle. Élevé dès sa jeunesse au rang de patrice, consul en 510, il avait vu, en 522, ses deux fils revêtus ensemble du consulat. La charge de maître des offices l'approchait du prince, et mettait entre ses mains tous les emplois de la cour. Après la mort de sa première femme, fille de Festus, sénateur illustre, il avait épousé la fille de Symmaque, patrice, consul en 485, et chef du sénat. Il s'était rendu célèbre par des ouvrages de rhétorique, de mathématiques et de philosophie. Il avait fait une profonde étude de la religion; et, non content de l'honorer par ses mœurs, il la défendait par ses écrits. Son intrépidité fut cause de sa perte. Protecteur déclaré de l'innocence, il s'attira la haine des oppresseurs. Cyprien, grand-référendaire (c'était le garde-des-sceaux), Conigaste et Triguilla, devenus puissants auprès du roi depuis qu'il prêtait l'oreille à la calomnie, se liguèrent ensemble pour se débarrasser d'un censeur incommode qui s'opposait à leurs concussions. Le préfet du prétoire voulait, dans un temps de disette, surcharger la Cam-

maie déjà trop foulée; Boèce plaida devant le roi la cause de cette malheureuse province, et l'emporta sur le préfet, qui par vengeance se joignit à ses ennemis. Il sauva Paulinus, personnage consulaire, dont ces calomnieux espéraient d'envahir les biens. Enfin Boèce, après avoir tant de fois fait triompher la justice, succomba lui-même sous les efforts de la cabale. Cyprien accusa le patrice Albinus, consul en 493, d'entretenir de secrètes intelligences avec Justin, pour le rendre maître de l'Italie. Boèce, persuadé de son innocence, osa dire en présence du roi : *Si Albinus est coupable, je le suis moi-même avec tout le sénat.* Ces paroles, qui tendaient à justifier l'accusé, furent empoisonnées par la malignité des délateurs; on les fit remarquer à Théodoric comme l'insolent aveu d'une conspiration formée par Boèce et par le sénat. On suborna trois scélérats, nommés Basile, Opilion et Gaudentius. Basile, officier du palais, en avait été chassé pour ses débauches; on lui promit de payer ses dettes. Les deux autres avaient été condamnés à l'exil pour différents crimes; et comme ils différeraient d'obéir, Théodoric leur prescrivit un terme, au-delà duquel, s'ils se trouvaient dans Ravenne, ils seraient marqués au front et chassés de la ville. Le jour même que cet ordre leur fut signifié, on leur promit leur grace, et l'on admit leur requête contre Boèce. Ils l'accusèrent de trahison, et produisirent en preuve des lettres contrefaites, sur lesquelles Théodoric le condamna. Boèce fut enfermé dans le château de Calventiane¹, entre Milan et Pavie. Ce fut là que ce vertueux prisonnier composa le célèbre ou-

¹ In agro Calventiano, actuellement Boèce a subsisté jusqu'en l'an 1584.
nommé Calvenzano. La tour où périt —S.-M.

vrage intitulé *Consolation de la Philosophie*, dont l'objet est de justifier la providence divine, qui semble quelquefois abandonner la vertu à d'injustes persécutions. On y trouve quelques traits contre Théodoric, qui ont besoin d'excuse, et qui démentent un peu les belles leçons que donne l'auteur. La conduite que le pape Jean tenait à Constantinople irrita de plus en plus Théodoric; et les ennemis de Boèce aigrissent tellement ce prince, qu'après six mois de prison il le fit appliquer à la torture, pour tirer de sa bouche l'aveu d'une conjuration chimérique. On lui serra si violemment le crâne avec des cordes, que les yeux lui sortirent de la tête; et comme il persistait à nier ce crime imaginaire, on l'assomma à coups de bâton. Son beau-père Symmaque, enveloppé dans la même accusation, fut conduit en prison à Ravenne, et eut la tête tranchée l'année suivante: exemple funeste à tous les princes, puisqu'il est capable d'écarter de leur personne la vérité, et d'effrayer ce nombre infini d'âmes pusillâmes qui estiment la vie plus que la justice et l'honneur.

AN 525. Le pape Jean apprit avec une extrême douleur la mort de Boèce et la détention de Symmaque; il n'était
 XXXIII. Conduite et mort du pape Jean. pas moins affligé de la négociation dont il était chargé. On le reçut à Constantinople avec les plus grands honneurs; c'était la première fois qu'on y voyait un évêque de Rome. Le sénat, le clergé, le peuple, précédés de croix et portant des cierges, allèrent au-devant de lui jusqu'à dix milles de la ville: l'empereur sortit hors des murs, et, se prosternant à ses pieds, lui demanda sa bénédiction. Épiphanes l'ayant invité à faire l'office, il n'y voulut consentir qu'à condition qu'il aurait dans

l'église la place d'honneur au-dessus du patriarche ; ce qui lui fut accordé. Le jour de Pâques, qui tombait cette année 525, le 30 de mars, il célébra la liturgie en latin, selon le rit de son église. Tous les auteurs conviennent qu'il fut très-attentif à soutenir les prérogatives de son siège ; mais ils ne s'accordent pas sur la manière dont il exécuta sa commission. Les uns disent qu'il s'en acquitta de bonne foi, et que, pour conserver aux catholiques d'Italie le repos dont ils jouissaient, il obtint de Justin liberté de religion en faveur des Ariens, et la restitution de leurs églises, mais qu'il ne demanda pas que les Ariens convertis fussent rendus à leur secte. Si l'on en croit les autres, il fit tout le contraire de ce qui lui était ordonné. Loin d'engager Justin à rendre aux Ariens leurs églises, il consacra lui-même à l'usage des catholiques celles qui se trouvèrent dans les lieux où il séjourna. Tous ces historiens prétendent faire honneur au pape : ils tirent également son éloge de ces deux récits contradictoires ; ce qui prouve qu'on pourrait aussi facilement y trouver matière à la censure : mais le respect pour le jugement de l'Église, qui honore ce pape comme un martyr, doit nous imposer silence. La rigueur avec laquelle il fut traité à son retour porte plutôt à croire qu'il n'avait pas rempli les intentions de Théodoric. Dès que les députés furent revenus à Ravenne, Théodoric les fit mettre en prison. Le pape y mourut le 27 de mai de l'année suivante. Son corps fut porté à Rome dans l'église de Saint-Pierre ; et ses funérailles furent d'autant plus solennelles, que ce zèle pour honorer sa mémoire était une sorte de vengeance que le peuple tirait du prince et des ennemis du saint prélat. Il eut pour successeur

Félix III, appuyé de la recommandation de Théodoric.

xxxiv.
Destructions
et réparations de
villes.

Evag. l. 4.
c. 8.

Proc. ædif.
l. 2, c. 7.

Theoph. p.
146.

Cedr. t. 1, p.
365, 366.

Zon. l. 14,
t. 2, p. 60.

Malala, part.
2, p. 141.

Niceph. Call.
l. 17, c. 3.

Glycas, p.
266.

Chr. Edess.
ap. Assem.

Bib. or. t. 1,
p. 412.

En cette année 525¹, plusieurs villes furent ruinées par des inondations, ou par des tremblements de terre. Une nuit le Scirtus², qui traversait Édesse, s'enfla tout-à-coup si prodigieusement, qu'il inonda toute la ville, dont il renversa une partie considérable et fit périr des milliers d'habitants. Cette rivière était d'une grande commodité pour Édesse; mais elle en fut aussi le fléau, jusqu'à ce que Justinien eut fait creuser un canal qui, recevant une partie des eaux dans le temps des débordements, n'en laissait couler dans la ville que le volume ordinaire. Justin soulagea par d'abondantes largesses la misère des Edesséniens : il fit rebâtir les édifices ruinés, et voulut qu'Édesse portât son nom; mais l'ancien subsista toujours. Il donna aussi le nom de Justinopolis à la ville d'Anazarbe, métropole de la seconde Cilicie : elle avait été abîmée toute entière par un tremblement de terre; c'était la quatrième fois depuis sa fondation. Justin la rétablit. La moitié de Pompéiopolis, autrefois *Soli*, autre ville de Cilicie, fut engloutie avec ses habitants. Ces horribles secousses se firent sentir, pendant une année entière, en des lieux très-éloignés les uns des autres. Dyrrachium et Corinthe périrent en partie. Constantinople ne fut pas exempte de crainte; mais elle éprouva moins de dommage. Tous ces malheurs furent réparés par les libéralités de l'empereur.

¹ Les consuls de l'année 525 furent Fl. Théodorus Philoxénus et Fl. Anicius Probus junior. — S.-M.

² C'était plutôt un torrent. Τὸ ῥέμμα βραχὺς, εὐρυτὸς ὄνομα, dit Procope, de *Ædif.* l. 2, c. 7. Les Syriens

le nommaient *Daisan*, ce qui reproduisait en leur langue le sens du nom grec, qui signifie *sauteur*. J'ai parlé, t. 7, p. 364, not. 1, liv. xxxviii, § 82, des rivières qui coulent dans les environs d'Édesse. — S.-M.

Tandis que la terre se couvrait de ruines depuis les bords de l'Euphrate jusqu'aux rivages de la mer Adriatique, le feu ravageait la ville d'Antioche¹ : on ne put jamais découvrir ni la cause ni l'origine de cet embrasement. Il éclata d'abord dans l'église de Saint-Étienne; les flammes s'élevèrent presque aussitôt en d'autres endroits éloignés : c'était à la fois plusieurs incendies, qui dévorèrent un grand nombre de maisons. Justin, à la prière du patriarche Euphrasius, envoya deux mille livres d'or pour réparer le dommage. A peine ce travail était-il commencé, qu'un désastre beaucoup plus affreux fit de la ville entière un monceau de pierres et de cendres. Le 29 de mai, lendemain de l'Ascension, à l'heure de midi, la terre, par de violentes secousses, renversa les édifices de la partie occidentale; et le tremblement se communiquant avec rapidité de proche en proche, tout s'écroula, hormis les bâtiments soutenus par la montagne, qui ne fut point ébranlée. Comme les foyers des cuisines étaient alors allumés dans toutes les maisons, les flammes se répandirent de toutes parts : en même temps, une fournaise souterraine, qui faisait bouillonner le sol de la ville, exhalait de brûlantes vapeurs. Les cendres ardentes, emportées en l'air par un vent furieux, retombaient en pluie de feu et enflammaient le toit des maisons, tandis qu'un autre incendie s'élevait des parties inférieures. La grande église, bâtie par Constantin, résista pendant deux jours à la violence du feu, qui dévorait tous les édifices d'alentour : enfin, enveloppée de flammes et comme calcinée, elle tomba avec un hor-

AN 526.

XXXV.
Incendie et
tremblement
de terre à
Antioche.

Evag. l. 4,
c. 5 et 6.

Proc. Pers.
l. 2, c. 14.

Theoph. p.
147, 148.

Marc. chr.

Phot. cod.

228, p. 774.

Cedr. t. 1, p.

365, 366.

Malala, part.

2, p. 140-146.

Anast. p. 57.

Hist. misc.

l. 15, ap. Murat.

t. 1, part.

1, p. 103.

Pagi ad Bar.

Garner,

præf. ad Li-

beratum.

Fleury, Hist.

Eccl. l. 32,

art. 9.

¹ Fl. Anicius Olybrius fut en cette année le seul consul. — S.-M.

rible fracas. Le mal fut si subit et si imprévu, que peu de personnes purent échapper par une fuite précipitée; et cette grande ville, la plus peuplée de l'Orient, et où la fête avait rassemblé tous les habitants d'alentour, devint le tombeau de deux cent cinquante mille personnes. La plupart périrent par la chute des édifices; d'autres furent consumés par le feu : mais le plus horrible de tous ces désastres, c'est qu'il se trouva des brigands assez inhumains pour accourir des campagnes, et venir chercher, dans le sein de la mort, la matière d'un cruel pillage. Le spectacle déplorable d'une ville prise d'assaut, et saccagée par de barbares ennemis, ne représente que faiblement la désolation d'Antioche. Une foule innombrable de malheureux, estropiés, brisés, à demi-brûlés, à demi-morts, courant éperdus au travers des rues et des places, pour se sauver des flammes et des débris, rencontraient des meurtriers qui leur arrachaient, avec la vie, les misérables restes de leur fortune, et qui bientôt après tombaient eux-mêmes écrasés avec leur butin détestable. On parle surtout d'un officier du palais, du corps des silentiaires, nommé Thomas, qui, ayant fait de ses domestiques autant d'assassins, s'était établi à une lieue de la ville¹, et les envoyait de là piller et massacrer ceux qui fuyaient d'Antioche, dont on lui apportait les dépouilles. Ce scélérat ne vécut que quatre jours dans ce brigandage; il fut frappé de mort subite au milieu de son magasin, qui fut aussitôt pillé par le peuple. Dans toutes les calamités générales, il se rencontre des mi-

¹ A trois milles de la ville, ἀπὸ μιλίων τριῶν, auprès de la porte de St.-Julien, ἐπὶ τὴν πόρταν τὴν λαγο-

μένην τοῦ ἁγίου Ἰουλιανοῦ, selon Jean Malala, historien du pays et contemporain, *part. 2*, p. 144.—S.-M.

racles de bonheur. Quelques habitants furent assez heureux pour se trouver ensevelis dans leurs demeures sans être écrasés; on retira au bout de vingt et même de trente jours, de dessous les décombres, des hommes qui vivaient encore, et dont plusieurs expirèrent dès qu'ils furent en plein air; des femmes qui, étant enceintes, avaient accouché sous les ruines, et y avaient même allaité leurs enfants. Ces infortunés, abîmés avec leurs maisons, s'étaient nourris des provisions qui s'y trouvaient. Ce tremblement, le cinquième depuis la fondation d'Antioche, et le plus funeste de tous, dura six jours avec la même violence: il se renouvela pendant six mois à plusieurs reprises, quoiqu'avec moins de furie; mais pendant un an et demi, le terrain ne fut pas entièrement affermi. On ressentit encore de temps en temps diverses secousses dans l'étendue de sept lieues aux environs d'Antioche. Daphné et Séleucie furent renversées.

L'empereur, sensiblement affligé, fit cesser tous les spectacles à Constantinople; il quitta le diadème et la pourpre, pour se revêtir d'un sac et se couvrir de cendres: il aimait Antioche, où il avait autrefois séjourné simple soldat, dans ce printemps de la vie que la vieillesse regrette même sur le trône. Pendant la semaine de la Pentecôte, il alla tous les jours en procession à l'Hebdome, à la tête du sénat et du peuple en habits de deuil, fondant en larmes, et implorant la miséricorde du Tout-Puissant. Il ne se borna pas à ces témoignages d'une profonde douleur: il envoya d'abord le comte Carinus¹, avec cinq mille livres d'or, pour

XXXVI.
Justin rétablit cette ville.

¹ On apprend de la Chronique de Malala, *part. 2*, p. 140, que ce géné-

ral eut un fils nommé Anatolius, qui fut comte d'Orient vers cette épo-

subvenir aux besoins les plus urgents ; il le chargea de faire enlever les décombres, fouiller dans les ruines, et rendre aux possesseurs tout ce qu'on pourrait retrouver de leurs effets. Il fit partir ensuite les patrices Phocas¹ et Astérius, avec de beaucoup plus grandes sommes, pour rétablir les édifices, les aqueducs et les ponts de l'Oronte. Quelques auteurs disent qu'il y employa cinquante millions de livres. Il s'agissait de bâtir une nouvelle ville. Les soins paternels de l'empereur furent heureusement secondés par le comte d'Orient : c'était Éphrem, magistrat savant et religieux, animé de cette charité active qui descend à tous les besoins de l'humanité. Le patriarche Euphrasius avait été écrasé sous les ruines de son église, d'où ses plaintes s'étaient fait entendre pendant un jour entier, sans qu'il eût été possible de le secourir : le clergé et le peuple, pleins de reconnaissance, choisirent Éphrem pour évêque, avec l'agrément de l'empereur. Il passa des emplois civils aux fonctions du sacré ministère, et s'en acquitta en grand prélat, édifiant l'Église par sa piété, la défendant par ses écrits²,

que, peut-être après la démission d'Ephrem qui devint patriarche d'Antioche. Voyez ci-dess. p. 78. Ce Carinus était probablement fils ou descendant du célèbre Anatolius, qui avait été si long-temps maître de la milice d'Orient sous le règne de Théodose-le-jeune, qui avait été le fondateur de Théodosiopolis ou Arsroum en Arménie, et célèbre par les grands services qu'il avait rendus à l'empire, soit dans les guerres contre les Perses, soit dans les négociations avec Attila. — S.-M.

¹ On apprend de Théophanes, p. 148, et de la chronique de Malala,

part. 2, p. 184, que Phocas était fils d'un certain Cratérus. Le dernier historien rapporte qu'il était attaché à l'idolâtrie, ce qui fut la cause de sa perte, sous le règne de Justinien. Il périt avec Macédonius, Asclépiodote, et le questeur Thomas. — S.-M.

² Photius a donné dans sa Bibliothèque, *cod. 228*, une analyse très-étendue des ouvrages théologiques et des sermons de ce patriarche. Ils ne sont pas venus jusqu'à nous. Son nom indique qu'il était syrien de naissance et de langage, comme l'assure Photius. — S.-M.

et se montrant le père de ce peuple qu'il avait sauvé de la mort.

Théodoric ne fut pas long-temps à se repentir de sa cruauté à l'égard de Boèce et de Symmaque. Le déplaisir qu'il en conçut le plongea dans une sombre mélancolie qui lui causa la mort. Je ne m'arrête pas ici aux fables que des historiens trop crédules ont débitées à ce sujet. Se voyant près de sa fin, il fit assembler les principaux d'entre les Goths et les Romains qui se trouvaient à Ravenne; et leur présentant Athalaric¹, fils d'Eutharic et de sa fille Amalasonte², il le déclara son successeur. Il leur ordonna de prêter serment de fidélité à ce jeune prince, qui n'avait encore que huit ans³, et leur recommanda de le respecter, de ménager le sénat et le peuple romain, et d'entretenir la paix avec l'empereur. Il mourut le 30 d'août, âgé de soixante-quatorze ans, après trente-trois ans d'un règne très-glorieux, si l'on en excepte les deux dernières années. Guerrier habile et intrépide, conquérant juste et humain, roi pacifique, il sut, par un heureux mélange de sévérité et de douceur, contenir ses sujets victorieux dans une exacte discipline, et se faire chérir des peuples vaincus⁴. Il s'était fait construire de son vivant un mausolée, qu'on voit encore à Ravenne, et dont le dôme est d'une seule pierre d'Istrie, et d'une masse énorme. La difficulté du transport et de la pose a dû surpasser tout ce que l'antiquité admire en ce

XXXVII.
Mort de
Théodoric.

Proc. Got. l.

1, c. 1 et 2.

Anon. Vales.

Signon. Imp.

Occ. l. 16, p.

451 et 452.

Baronius.

¹ Ἀταλάρης, ὁ Θεωδερικοῦ θυγατρικοῦ. Proc. de bel. Got. l. 1, c. 2. — S.-M.

² Ἀμαλασούνθα, dans les auteurs grecs, et Amalasuentia dans plusieurs écrivains latins. — S.-M.

³ Ὅπως γεγονώς ἦν. Proc. de bel. Got. l. 1, c. 2. — S.-M.

⁴ Ἔως τε αὐτοῦ ἐν τοῖς Γότθοις καὶ Ἰταλιώταις πολὺς ἤμασι · καὶ ταῦτα δὲ ἀπὸ τοῦ ἀνθρωπείου τρόπου. Proc. de bel. Got. l. 1, c. 1. — S.-M.

genre dans les prodigieux travaux des Égyptiens. On en verra bientôt une description plus détaillée dans les Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres¹.

XXXVIII.
Gouvernement d'Amalasonte.

Proc. Got. I, c. 2, 13.
Cass. I. 8, ep. 2, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, I. 9, ep. 21, I. 11, ep. 1.
Sigon. Imp. Occ. I. 17, p. 453 et 454.

Amalasonte prit la tutèle de son fils. L'impression de respect que Théodoric laissait dans l'esprit des Goths donnait une grande autorité à sa fille; et cette princesse était par ses qualités personnelles tellement au-dessus de son sexe, qu'une nation fière et délicate sur le point d'honneur se fit gloire de lui obéir². Un extérieur majestueux annonçait l'élévation de son ame; un esprit vif et pénétrant, mais sage, ferme et modéré, formait son caractère. Cet heureux naturel avait été cultivé par une éducation mâle et sérieuse³. Outre le grec et le latin, elle possédait la langue de toutes les nations qui étaient en commerce avec les Goths, et répondait à leurs envoyés sans avoir besoin d'interprète⁴. Avec un grand fonds de connaissances et beaucoup de

¹ Dans un mémoire du comte de Caylus, dont un extrait considérable a été inséré dans le tome XXXI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — S.-M.

² Cassiodore, *Var.* I. I, ep. I, le compare en ces termes aux personnages les plus illustres de la race des Aécules. *Enituit Amalus felicitate, Ostrogotha patientiâ, Athalamansuetudine, Munitharius æquitate, Unimundus formâ, Thorismuth castitate, Walamer fide, Theudimer pietate, patientiâ inclitus pater (Theodoricus)* — S.-M.

³ *Jungitur quasi diadema eximium, imprestabilis notitia litterarum, per quam dum veterum pru-*

dentia discitur, regalis dignitas semper augetur. Cassiod. *Var.* I. I, ep. I. — S.-M.

⁴ *Atticæ facundia claritate disertæ est: Romani eloquii pompa resplendet: nativi sermonis ubertate gloriatur: excellit cunctos in propriis, cum sit æqualiter ubique mirabilis..... Hinc venit diversis nationibus necessarium magnumque presidium, quod apud aures prudentissimæ Domine nullus eget interprete. Non enim aut legatus moram, aut interpellans aliquam sustinet de mediastoris tarditate jacturam: quando uterque et genuinis verbis auditur, et patrioticâ responsione componitur.* Cassiod. *Var.* I. I, ep. I. — S.-M.

facilité pour s'exprimer, elle parlait peu ; mais ses paroles étaient pleines de sens. Active et toujours tranquille au dehors, elle savait terminer sans effort et sans bruit les plus importantes affaires. Un secret impénétrable écartait les obstacles et assurait le succès de ses entreprises. Affable, libérale, fidèle à ses promesses, elle gagna le cœur des peuples, qui n'aiment pas toujours ce qu'ils admirent. A son entrée dans la régence, elle ne fit aucun changement dans le ministère : uniquement occupée du bien de l'état, elle n'avait pas besoin de se faire des créatures. Elle employa les excellents officiers que Théodoric avait choisis, et Cassiodore reprit la part qu'il avait eue autrefois aux affaires publiques. Les Romains furent traités avec beaucoup de douceur ; et tant qu'elle gouverna, ils n'eurent rien à souffrir de l'humeur altière et violente des Goths¹. Elle rendit aux enfants de Boèce et de Symmaque l'héritage de leurs pères. Pour donner à son fils une éducation romaine, elle voulut qu'il fréquentât les écoles publiques, et lui donna pour gouverneurs trois vieillards, les plus sages et les plus éclairés de la nation des Goths. On négligeait de payer les appointements des professeurs de Rome ; elle chargea le sénat de veiller à leurs intérêts. *Il n'est pas juste, disait-elle, qu'ils soient exposés à essayer des refus, ni qu'ils perdent leur temps en sollicitations. Ce qui caractérise les nations policées et les distingue des Barbares, c'est l'estime des lettres et de ceux qui les cultivent et les enseignent.* Amalaric, roi d'Espagne

¹ Οὐ μὴν οὐδὲ Γότθοις συνεχώρησεν ἐς τὴν ἐκείνων ἀδελφίαν ὀργιστὴν. Proc. de bel. Got. l. 1, c. 2. — S.-M.

et petit-fils de Théodoric, se plaignait de son partage. Pour éviter tout sujet de guerre entre deux peuples unis par leur origine, Amalasonte lui céda la partie des Gaules située entre les Pyrénées et le Rhône¹, réservant seulement aux Ostrogoths ce qui s'étendait du Rhône aux Alpes², dont elle abandonna même quelque portion aux Français. Elle lui rendit aussi toutes les richesses que Théodoric avait enlevées de Carcassonne³, et le dispensa du tribut qu'il payait pour l'Espagne⁴.

XXXIX.
Athalaric reconnu roi par l'Italie et par Justin.

Aussitôt après la mort de Théodoric elle envoya au sénat de Rome le comte Sigismer, pour recevoir le serment des sénateurs et pour leur jurer au nom du nouveau prince la conservation de leurs privilèges. Elle fit aussi prêter serment au peuple romain, à toutes les villes de l'Italie, de la Dalmatie et de la partie des Gaules qui dépendait du royaume des Ostrogoths⁵; promettant de son côté un gouvernement équitable⁶, où les Goths et les Romains ne seraient distingués que parce que les premiers supporteraient seuls les fatigues de la guerre pour la défense des autres⁷. Elle notifia

¹ Τὰ τούτου (τοῦ Ῥοδανοῦ ποταμοῦ) ἄκτας, ἐς τὸ Οὐσίγγυθων περιέστη κράτος. *Proc. de bel. Got.* l. 1, c. 13. — S.-M.

² Τὰ ἐντὸς τοῦ Ῥοδανοῦ ποταμοῦ. *Proc. de bel. Got.* l. 1, c. 13. — S.-M.

³ Ἐκ Καρχησιανῆς πόλεως. *Proc. de bel. Got.* l. 1, c. 13. — S.-M.

⁴ Εὐνέκετο δὲ φόρον, ὅν Θευδέρης ἔταξε, μηκέτι ἐς Γότθους κομίζεσθαι. *Proc. de bel. Got.* l. 1, c. 13. — S.-M.

⁵ On apprend de Cassiodore, *var.*

l. 8, *ep.* 6, que Libérius y était alors préfet du prétoire. — S.-M.

⁶ On possède encore, dans le recueil de Cassiodore, plusieurs lettres officielles qui furent adressées à ces provinces au nom du roi Athalaric, par les ordres de sa mère. — S.-M.

⁷ ... *Gothis Romanisque apud nos jus esse commune, nec aliud inter vos esse divisum, nisi quod illi labores bellicos pro communi utilitate subeant; vos autem civitatis romanæ habitatio quæta multiplicet.* Cassiod. *var.* l. 8, *ep.* 3. — S.-M.

en particulier aux évêques l'avènement de son fils à la couronne; elle leur demanda le secours de leurs prières, et les exhorta à la vigilance pour maintenir entre les peuples la concorde et la pureté des mœurs. Suivant les dernières instructions de Théodoric, elle ne négligea pas l'amitié de l'empereur; elle lui envoya des ambassadeurs pour renouveler les traités; en lui rappelant que son père avait été honoré du consulat à Constantinople, et du titre de roi d'Italie; que son mari avait été adopté par Justin même, et qu'en conséquence son fils avait droit de compter sur la protection de l'empereur. Justin n'était pas dans des dispositions favorables. La querelle survenue au sujet des Ariens l'avait aigri contre Théodoric; il faisait même secrètement agir les Lombards, qui, s'étant établis depuis plus de trente ans dans le pays auparavant habité par les Ruges au-delà du Danube¹, se jetèrent dans la Pannonie occupée par les Ostrogoths: mais Amalasuite sut prendre de si justes mesures qu'ils furent repoussés². Justin, ayant échoué dans cette entreprise, rejeta les propositions de la princesse, et lui envoya des ambassadeurs pour l'assurer de sa bienveillance.

Il ne manquait à Justinien que le nom d'empereur; il en avait toute l'autorité³. Il était patrice, général des armées: son oncle, en l'adoptant pour son fils, l'avait nommé Nobilissime; mais il ne se hâtait pas de le

AN 527.

XL.
Justinien
Auguste.Evag. l. 4,
c. 9.

¹ Voyez t. 7, p. 49, not. 2, liv. III, § 30.—S.-M.

² Cette guerre, qui fut à ce qu'il paraît de très-courte durée, n'est connue que par quelques indications vagues que l'on trouve dans

Cassiodore, *var. l. 11, ep.*—S.-M.

³ Il n'y eut en l'an 527 qu'un seul consul: ce fut Vettius Agorius Basilius Mavortius, et pour l'Occident seulement.—S.-M.

Marc. chr.
Vict. Tun.
Proc. Pers.
l. 1, c. 13.
Hist. arc. c.
6, 9, et ibi
Alam.
Chr. Alex.
p. 334.
Jorn. suc-
cess.
Theoph. p.
148.
Anast. p. 58.
Just. novel.
117, tit. 2.
Zon. l. 14, t.
2, p. 60.
Cedr. t. 1, p.
366.
Joel. p. 173.
Cod. orig. p.
60.
Pagi ad Bar.
Du Cange,
fam. Byz. p.
95.
Band. Imp.
Or. t. 1, anon.
p. 54, t. 2, p.
717, 718, 811.

prendre pour collègue. Un jour que le sénat, croyant sans doute le flatter, le suppliait de conférer le titre d'Auguste à un prince qu'il avait déjà honoré de tous les autres, il répondit, en montrant son manteau de pourpre : *Priez Dieu de ne jamais voir un jeune homme revêtu de cet habit*. C'était ainsi qu'un prince presque octogénaire nommait un homme de quarante ans. Cependant, étant tombé malade, il manda les sénateurs le jeudi-saint, premier jour d'avril 527, et en leur présence il associa Justinien à l'empire, en lui donnant la qualité d'Auguste, ainsi qu'à sa femme Théodora. C'est de ce jour-là que Justinien comptait le commencement de son règne, comme on le voit par la loi qu'il fit onze ans après, pour ordonner que tous les actes fussent datés de l'année du règne de l'empereur actuellement sur le trône. Le jour de Pâques suivant, le prince et la princesse reçurent solennellement la couronne des mains du patriarche Épiphane. Ils allèrent ensuite se montrer au peuple assemblé dans le cirque, et furent reconduits au palais avec de grandes acclamations. Suivant l'opinion qui me paraît la plus probable, Justinien avait alors quarante-cinq ans; car l'année de sa naissance n'est pas certaine. On sait seulement que le 11 de mai il en célébrait l'anniversaire par des jeux publics.

XLI.
Mort de Jus-
tin.

Justin ne survécut que quatre mois. Il mourut le 1^{er} d'août d'un ulcère au pied, causé par un coup de flèche qu'il avait autrefois reçu dans une bataille, et qui, mal guéri, se rouvrit à la fin de ses jours. Il était âgé de soixante-dix-sept ans, et avait régné neuf ans et vingt-trois jours. Son corps ne fut pas porté dans l'église des Saints-Apôtres, sépulture ordinaire des empereurs : il

avait voulu être inhumé auprès de sa femme, dans l'église de Sainte - Euphémie. Le règne de ce prince se ressentit de sa vieillesse. Il avait épuisé sa vigueur à mériter la couronne : il n'y parvint que lorsqu'il fut à peine en état de la soutenir.

FIN DU LIVRE QUARANTIÈME.

LIVRE XLI.

- i. Justinien succède à Justin. ii. Portrait de Justinien. iii. Sur les anecdotes de Procope. iv. Caractère de Justinien. v. Caractère de l'impératrice Théodora. vi. Famille de Justinien. vii. Consulat de Justinien. viii. Mouvements des Hérules. ix. Les Perses défaits. x. Les Tzannes soumis à l'empire. xi. Plusieurs Perses se donnent aux Romains. xii. Boarex, reine des Sabires, combat pour les Romains. xiii. Gordas, roi des Huns, se fait baptiser et perd la vie. xiv. Premier exploit de Germain. xv. Antioche nommée Théopolis. xvi. Premières lois de Justinien. xvii. Édifices de Justinien. xviii. Palmyre rétablie. xix. Nouvelle acquisition en Arabie. xx. Les Romains battus par les Perses. xxi. Révolte des Samaritains. xxii. Suites de cette révolte. xxiii. Scandales réprimés. xxiv. Défense de faire des eunuques. xxv. Malheurs en Orient. xxvi. Conduite de Justinien à l'égard des païens et des hérétiques. xxvii. Suite de la guerre de Perse. xxviii. Disposition de l'armée de Bélisaire. xxix. Préludes de la bataille. xxx. Lettres réciproques des deux généraux. xxxi. Bataille de Dara. xxxii. Les Perses vaincus en Arménie. xxxiii. Seconde défaite de Merméroës. xxxiv. Le roi de Perse refuse la paix. xxxv. Mondon se donne à Justinien. xxxvi. Esclavons défaits par Chilbudius. xxxvii. Origine des Esclavons. xxxviii. Leurs mœurs. xxxix. Incursions d'Alamondare. xl. Révolution chez les Homérites. xli. Justinien a recours aux Éthiopiens et aux Homérites. xlii. Les Perses passent l'Euphrate. xliii. Bélisaire est forcé de combattre. xliv. Bataille de Callinicus. xlv. Azarethès mal reçu de Cabad. xlvi. Autre expédition des Perses en Mésopotamie. xlvii. Bélisaire rappelé. xlviii. Succès des Romains en Mésopotamie. xlix. Et en Arménie. l. Attaque de Martyropolis. li. Mort de Cabad. lii. Incursion des

Ann. LIII. Négociation pour la paix. LIV. Conspiration contre Chosroès. LV. Mort d'Adergudumbade. LVI. Ingratitude de Chosroès à l'égard de Méhodès. LVII. Comète et commencement d'une peste de cinquante ans. LVIII. Sédition à Antioche. LIX. Causes d'une sédition à Constantinople. LX. Le peuple se soulève avec fureur. LXI. Suite de la sédition. LXII. Bélisire attaque les séditeux. LXIII. Théodora rassure l'empereur. LXIV. Hypatius proclamé empereur. LXV. Justinien se présente au peuple. LXVI. Conduite d'Hypatius. LXVII. Horrible massacre. LXVIII. Punition des coupables. LXIX. Tranquillité rendue à Constantinople. LXX. Précautions de l'empereur.

JUSTINIEN.

JUSTINIEN partageait depuis quatre mois l'autorité souveraine, et son oncle semblait n'être monté sur le trône que pour lui apprendre à commander. Tout annonçait un règne florissant et glorieux. Le nouvel empereur était parvenu à cet âge où l'esprit dans sa force est en état d'exécuter les conseils de l'expérience et de la sagesse. Justin, né dans l'obscurité, n'avait reçu aucune éducation ; mais il n'avait pas négligé de procurer à son neveu ce précieux avantage. Un des plus savants hommes de ce temps-là, nommé Théophile, fut chargé de l'instruire, et ses soins eurent un succès très-heureux : Justinien acquit la facilité de parler et d'écrire. Aussi, lorsqu'il fut empereur, se passait-il ordinairement du ministère de son questeur ; il parlait même dans le sénat. Instruit de la jurisprudence, présidait à la composition de ses lois. Après avoir une connaissance des causes importantes, il dictait sou-

AN 527.

I.
Justinien
succède à
Justin.

Evag. l. 4,
c. 9.
Proc. Anecd.
c. 14, 18,
et ibi Alam.
Pagi ad Bar.

vent aux juges leurs arrêts, et les envoyait par écrit dans les provinces. Non content de savoir ce qui convient proprement à un prince, il se rendit habile dans l'architecture et dans la musique : il dressait le plan des édifices qu'il faisait construire. Il est auteur d'une hymne que les Grecs chantent encore à la messe. Il voulut même être théologien ; et cette fantaisie toujours déplacée, souvent dangereuse dans un souverain, lui fit plus d'une fois perdre de vue ses devoirs les plus essentiels. Il laissait périr ses armées et gémir ses peuples sous le fardeau accablant des impôts, tandis qu'il s'amusait à disputer contre les hérétiques et à écrire sur les points controversés. Enfin, présumant trop de ses lumières théologiques, il s'embarrassa dans des questions épineuses, et finit par prendre le mauvais parti.

II.
Portrait de
Justinien.
Proc. Anecd.
c. 8.
Malala, part.
2, p. 151.
Cedr. t. 1, p.
366.
Chr. Alex.
p. 334.

Ce prince était d'une taille au-dessus de la médiocre : il avait les traits réguliers, le teint haut en couleur, la poitrine large, l'air serein et gracieux. On dit que ses oreilles étaient mobiles, et qu'il ressemblait de physionomie à Domitien, dont il n'eut pas les vices ; ce qui donna occasion à des railleries populaires dans les séditions qui s'élevèrent sous son règne. Procope lui reproche d'avoir pris plaisir à imiter l'habillement des Barbares.

III.
Sur les anec-
dotes de Pro-
cope.
Proc. Anecd.
pass. et ibi
Alaman.
de ædif. pass.
Niceph. Call.
l. 17, c. 10.
Suid.
Προκόπ.

Le caractère de Justinien est devenu un problème. La plupart des jurisconsultes, admirateurs de ses lois, qui font le principal objet de leurs études, ont combattu avec chaleur pour défendre l'honneur de ce prince ; d'autres auteurs, et surtout les écrivains ecclésiastiques, mécontents de sa conduite dans les affaires de l'Eglise, en ont dit beaucoup de mal : les uns et les autres s'appuient également du témoignage de Procope, contem-

porain de cet empereur. Procope était un homme de beaucoup d'esprit, né à Césarée en Palestine, où il exerça la profession d'avocat. S'étant ensuite attaché au service de Bélisaire, il accompagna ce guerrier dans toutes ses expéditions; et personne ne devait mieux connaître la cour. Il a composé trois ouvrages qui se démentent mutuellement. Le premier renferme l'histoire des guerres de Justinien : l'auteur y paraît assez impartial; il y expose sans passion les actions louables et blâmables de cet empereur. Dans le second, intitulé *Anecdotes*, il déchire d'une manière cruelle la réputation de Justinien : il lui impute les actions les plus atroces; il noircit celles qui paraissent louables, en leur supposant des motifs odieux et criminels. A l'entendre, ce prince est un monstre; et, poussant la satire jusqu'à l'extravagance, il avance sérieusement que c'est un démon déguisé sous la figure humaine, et il entreprend de le prouver. On devine aisément qu'un pareil ouvrage ne vit pas le jour du vivant de Justinien, qui survécut à l'auteur. Quatre ans après la composition des *Anecdotes*, le même Procope publia les livres où il se propose de rendre compte des édifices innombrables que cet empereur fit bâtir ou réparer. Cet écrit comble Justinien des plus grands éloges. Tout est divin dans sa personne; ce n'est plus un démon, mais un ange bienfaisant envoyé de Dieu pour le salut de l'humanité. Quel fonds peut-on faire sur un témoin si opposé à lui-même? Quelques critiques, révoltés de ces contradictions, se sont hasardés à dire sans preuve que le livre des *Anecdotes* est faussement attribué à Procope; mais outre les témoignages formels de Nicéphore et de Suidas, quiconque entend la langue dans laquelle Pro-

Trivortius,
Observ.
Apol. c. 28.
Rivii Apol.
Just.
Eichelii,
animadver-
siones.

cope a écrit, et connaît sa manière fort supérieure à celle de tous les historiens grecs postérieurs à Constantin, ne peut le méconnaître dans cet ouvrage. S'il était besoin de chercher des raisons pour prouver qu'un homme est capable de se contredire, j'adopterais la conjecture d'un écrivain du dernier siècle : il suppose que Procope, secrétaire de Bélisaire, n'étant pas payé de ses pensions, soit par l'infidélité des trésoriers, soit à cause des besoins de l'état, ce qui a dû souvent arriver sous Justinien, prit de l'humeur contre le prince et composa ses Anecdotes, qu'il n'acheva pas, parce que sa pension fut rétablie. Pour rendre raison des louanges outrées qu'il prodigua depuis au même empereur dans les livres des Édifices, j'ajouterais que, son écrit satirique ayant transpiré, il voulut dissiper le soupçon par des éloges non moins hyperboliques : ce ne serait pas la dernière fois qu'on aurait vu une flatterie basse et tremblante s'efforcer de réparer l'outrage d'une satire indiscrete. Au reste, les Anecdotes de Procope ne sont pas inutiles pour l'histoire ; elles peuvent y servir, lorsque l'auteur s'accorde avec lui-même et avec les autres historiens. Souvent les faits sont véritables, mais la malignité les empoisonne par les circonstances ou par les motifs. Ce n'est donc pas sur cet ouvrage qu'on doit se former une idée de Justinien ; il faut la chercher dans les premiers écrits de Procope ou dans ceux des auteurs contemporains, et plus encore dans les actions mêmes du prince.

IV.
Caractère
de Justinien.

Proc. passim.
Agapet. Pa-
ren.

Si l'on juge ainsi du caractère de cet empereur, on verra un prince médiocre, dont les vertus ni les vices n'ont rien d'éclatant ; plus capable de concevoir de grands projets que d'en suivre l'exécution ; plus heureux

qu'il habile dans le choix de ses capitaines, et trop faible pour les soutenir contre les attaques de l'envie : doux, dément, humain, mais asservi aux caprices d'une femme hautaine, vindicative et cruelle; vain jusqu'à s'arroger des titres de victoire sur des nations qu'il n'avait pas vaincues, et qui se vengèrent de son orgueil par de sanglants ravages : il se vante dans ses lois d'être le maître de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; magnifique aux dépens de ses sujets, il ne cessa pendant un long règne de construire des villes, des églises, des bâtiments de toute espèce; et l'on peut dire que tous les empereurs ensemble ont à peine élevé ou rétabli autant d'édifices que le seul Justinien. Mais ces dépenses sans bornes consumaient la substance des peuples; la construction d'une ville ruinait une province, et ces énormes bâtiments écrasaient l'empire. Les présents qu'il prodiguait aux Barbares, pour acheter la paix, furent une autre source de dépense. Trois cent vingt mille livres pesant d'or, qu'Anastase avait laissées dans le trésor impérial, furent bientôt dissipées : il fallut exiger les anciennes impositions avec rigueur, en établir de nouvelles; se saisir des sommes que les villes réservaient pour leur entretien; chicaner les soldats sur leur paie; priver les pauvres des distributions de pain établies par les autres empereurs, ou altérer cet aliment en employant de mauvais blé; vendre les emplois et les grâces; chercher des prétextes pour envahir la fortune des particuliers; en un mot, mettre en œuvre tous les moyens de remplir le trésor qui s'épuisait sans cesse, et prêter l'oreille aux projets ruineux de ces hommes avides qui achètent du prince, au plus bas prix qu'ils peuvent, la liberté d'un immense et cruel pil-

Cod. l. 1, tit.
17, leg. 2.
Novel. 8 et
30.
Evag. l. 4,
c. 30.
Zon. l. 14, t.
2, p. 61.
Cedr. t. 1, p.
366.

lage. Ces vexations, qu'il se rendit nécessaires, l'on fait taxer d'avarice, quoiqu'il ne prît que pour répandre, et que ses lois fournissent des preuves de son inclination libérale. Sa législation a rendu son nom immortel : elle serait irréprochable, si sa vanité impatient n'eût précipité la rédaction de cet important ouvrage s'il en eût confié la direction à un homme moins corrompu que Tribonien, et s'il n'eût trop souvent changé ses propres lois ; inconstance qui donna lieu de croire que sa justice était versatile, et qu'elle pliait au gré de l'intérêt. Il était sobre, mangeait et dormait peu, se levait souvent au milieu de la nuit pour travailler, soit aux affaires de l'état, soit à celles de l'Église. Son zèle pour la religion s'enflamma jusqu'à persécuter d'abord les païens, les Juifs, les hérétiques, ensuite les orthodoxes même, dont il s'éloigna par des recherches trop subtiles. Sa piété se montrait avec éclat : dès qu'il fut empereur, il fit présent à l'Église de tous les biens qu'il possédait auparavant, et fonda dans sa maison un monastère. Pendant le carême, l'austérité de sa vie égalait celle des anachorètes ; il ne mangeait point de pain, ne buvait que de l'eau, et se contentait pour unique nourriture de prendre de deux jours l'un une petite quantité d'herbes sauvages assaisonnées de sel et de vinaigre. Ses veilles et ses abstinences auraient sans doute été d'un plus grand mérite si, loin de les cacher, il n'eût pris soin d'en instruire l'univers dans ses Nouvelles. Les églises, les monastères, les hôpitaux, annonçaient de toutes parts sa religieuse magnificence ; mais, dit un auteur de ce temps-là, ces pieux monuments ne sont d'aucun prix devant Dieu, lorsqu'ils sont le fruit des rapines et des injustices, et que la

santeté de la vie ne répond pas à ces marques extérieures d'une piété équivoque. Quoique toujours en guerre, Justinien ne fut nullement guerrier; les grands exploits de son règne sont uniquement dus à la valeur et à la conduite de Germain, de Bélisaire, de Narsès et des autres capitaines qui se formèrent sous la discipline de ces trois héros. L'empereur, qui avait conçu le glorieux projet de se remettre en possession de l'Occident, apporta lui-même le principal obstacle à l'exécution. Renfermé dans son palais auprès de sa femme Théodora, qui le tenait comme enchaîné, il semblait avoir oublié ses armées dès qu'elles étaient sorties de Constantinople. Il fallait que ses généraux fissent subsister leurs troupes sans paie, sans munitions, sans recrues. Bélisaire et Narsès eurent à combattre non seulement les Perses, les Vandales et les Goths, mais encore la négligence du prince et la jalousie des courtisans, qui ne cessèrent de traverser leurs succès; et si, malgré de si puissants obstacles, ils vinrent à bout de reconquérir l'Afrique et l'Italie, on ne peut guère douter qu'avec les secours qu'ils avaient droit d'attendre ils n'eussent rendu à l'empire toutes les provinces que les Barbares lui avaient enlevées.

Le mariage de Justinien avec Théodora suffirait pour déshonorer son règne. Cette fille, élevée sur le théâtre, attirait les regards par l'éclat de sa beauté : Justinien s'y laissa prendre; mais sa mère Vigilantia et sa tante Euphémie, femme de Justin, s'opposèrent tant qu'elles vécurent à ce mariage honteux. Après la mort de ces deux princesses, il vint à bout d'arracher le consentement du vieil empereur. Les lois romaines avaient prohibé les alliances qui corrompent le sang des familles

v.
Caractère de
l'impératrice
Théodora.

Evag. l. 4.
c. 10.
Niceph. Call.
l. 17, c. 28.
Cod. l. 5, tit.
4, leg. 23, 29.
tit. 5, leg. 7.
tit. 27, leg. 1.
Nov. Mar-
ciani 4.

Nov. Just. 8,
c. 1, et Juris-
jurandi for-
mula.
Nov. 89, c. 15.
Nov. 117, c. 6.
Digest. l. 23,
tit. 2, leg. 44.
Proc. Anecd.
præf. et c. 9,
10, 13, 15.
et ibi Ala-
man.
ædif. l. 1,
c. 11.
Anthol. l. 4,
c. 5.
Vict. Tun.
Zon. l. 14, t.
2, p. 61.
Anast. in
Sylvio.
Suid.
Χρυσομάλω.
Almoïn. l. 2,
c. 5.
Gifanius in
Justiniano.
Ludevig. vita
Justiniani, §
9, 10, 11, 12,
13.

illustres ; il était défendu aux sénateurs et à toutes per-
sonnes élevées en dignité d'épouser des filles de théâ-
tre. Constantin et Marcien avaient renouvelé cette dé-
fense ; Justinien en obtint la révocation, et depuis il
eut soin de confirmer dans ses Nouvelles cette liberté si
contraire à l'honnêteté publique. Il épousa donc Théo-
dora ; et cette femme hautaine, quoique née dans la
poussière, changeant de rôle sans changer de carac-
tère, avare et prodigue, dissolue et zélée en apparence
pour la conversion de ses semblables, dévote sans re-
ligion, fière sans honneur, charitable sans humanité,
fut la cause principale de tous les désordres qui trou-
blèrent l'état et l'Eglise. Elle éleva des temples, et per-
sécuta les pasteurs ; elle fonda des hôpitaux, et fit par
ses injustices une infinité de misérables. Implacable
dans sa haine, elle poursuivit les enfants des malheu-
reux qu'elle avait fait périr. Maîtresse absolue de
l'esprit de son mari, elle disposait des finances, des
tribunaux, des armées. Malheur à ceux que l'empereur
honorait de quelque emploi sans avoir pris son agré-
ment ! ils perdaient bientôt et leur emploi et la vie.
L'empereur protégeait les orthodoxes, l'impératrice les
hérétiques, et l'on douta si ce n'était pas une conven-
tion politique entre le mari et la femme. Ils s'étaient
en effet partagé entre les deux principales factions du
cirque, afin de les tenir en échec en les balançant l'une
par l'autre. Justinien était accessible au dernier de ses
sujets ; Théodora traitait avec hauteur les personnes les
plus éminentes : elle exigeait d'eux une assiduité ser-
vile ; c'était pour eux une faveur signalée d'être admis à
lui baiser les pieds. Elle avait rassemblé autour d'elle
plusieurs de ses anciennes compagnes de débauche, une

Chrysomalo, une Indara, une Macédonia, qui faisaient du palais impérial un lieu de prostitution. Justinien, aveuglé par ses charmes, fut son esclave tant qu'elle vécut. On croit qu'elle influa même sur la législation, et que ce fut par complaisance pour elle que ce prince fit tant de lois favorables aux femmes. A la tête d'une de ses *Novelles* il déclare qu'il a consulté *la très-respectable épouse que Dieu lui a donnée*; et dans la formule du serment qu'il prescrit aux magistrats, il exige qu'ils jurent sincère obéissance et fidèle service à l'empereur et à sa femme Théodora. J'avoue que plusieurs des traits que j'ai réunis pour former le portrait de cette princesse sont tirés des *Anecdotes* de Procope; et je n'en aurais fait aucun usage, s'ils ne s'accordaient parfaitement avec la suite de l'histoire et avec le témoignage des auteurs les plus dignes de foi. Cependant Théodora conserve encore des courtisans : ne pas respecter la mémoire de la femme de Justinien, c'est, selon eux, un attentat contre l'honneur du Code et du Digeste. Un savant jurisconsulte d'Allemagne, très-versé dans la connaissance du droit romain et germanique, a fait de grands efforts pour justifier cette impératrice; mais son apologie nous a paru avoir plus de véhémence que de force. Pour disculper Théodora, il a été obligé de noircir Amalasonte, de chercher des couleurs favorables pour excuser les vices les plus révoltants; de donner le démenti aux auteurs contemporains; et d'outrager la mémoire de saint Sabas, dont la sainteté est en vénération dans l'église.

Il ne sortit aucun fruit de ce mariage; mais Théodora, dans sa débauche, avait eu plusieurs enfants. Procope fait connaître un fils de cette princesse, nom-

VI.
Famille de
Justinien et
de Théodo-
ra.

mé Jean l'Arabe. Le père de cet enfant, qui craignait le mauvais naturel de Théodora, l'avait emmené avec lui en Arabie, et il ne lui révéla le secret de sa naissance que lorsqu'il se vit près de mourir. Le jeune homme étant allé à Constantinople se présenter à sa mère, devenue impératrice, disparut presque aussitôt; et on ne douta point qu'elle ne l'eût fait périr. On parle encore d'une fille qui vécut assez long-temps pour avoir un fils nommé Anastase. Théodora aimait celui-ci; et, pour lui assurer une grande fortune, elle lui fit épouser dès son bas âge Joannine, la fille et l'unique héritière de Bélisaire et d'Antonine : mais ce mariage fait contre le gré des parents, qui avaient constamment refusé d'y consentir, ne dura que pendant la vie de l'impératrice. Cette princesse eut deux sœurs, Cométo son aînée, aussi fameuse qu'elle par ses débauches, et Anastasie, dont l'histoire ne dit point de mal. Justinien força Sittas, un de ses meilleurs généraux, d'épouser la première, et pour récompense il le fit duc d'Arménie. On ne sait de laquelle de ces deux sœurs sortirent Jean, qui fut consul honoraire, George, intendant d'un des palais de l'empereur, et Sophie, qui épousa Justin second¹. L'histoire de ce temps fait souvent mention des neveux de Justinien. On lui connaît une sœur, nommée Vigilantia comme sa mère, et qui eut plusieurs enfants de Dulcissimus. Justinien avait un frère dont le nom est ignoré, mais dont les fils sont célèbres. Nous les ferons connaître dans la suite. Il y a

¹ Gibbon suppose, t. 7, p. 227, note 2, trad. franc., que Sophie était née de Cométo et de Sittas. Cette conjecture, empruntée au com-

mentaire d'Alamannus sur l'histoire secrète de Procope (*ad cap. 9, hist. arc.* p. 111), me paraît assez vraisemblable. — S.-M.

un coup d'apparence qu'il eut encore d'autres frères d'autres sœurs.

Après avoir tracé cette idée générale du gouvernement de Justinien, il faut entrer dans le détail des événements de son règne. L'histoire ne fournit rien mémorable pour le reste de l'année 527. Le premier jour de l'année suivante, l'empereur prit le titre de consul, sans se donner de collègue. Il célébra son entrée dans ce second consulat par des largesses qui passèrent toutes celles de ses prédécesseurs ; et l'on vit dès lors augurer qu'il ne ménagerait pas les trésors que lui avaient laissés Anastase et Justin.

Cette pompeuse cérémonie fut suivie d'une autre. Elle n'attira pas moins les regards. Grétès¹, roi des Hérules² établis par Anastase sur les bords du Danube, vint à Constantinople offrir ses services et ceux de ses sujets. Pour cimenter plus fortement cette alliance, il demanda le baptême, et le reçut le jour de l'Épiphanie avec douze de ses parents et toute sa cour. L'empereur voulut être son parrain et le combla de présents. A l'exemple du roi, le reste de la nation embrassa le christianisme ; mais Procope observe que la religion ne corrigea ni la perfidie naturelle des Hérules³,

AN 528.

VII.
Consulat de Justinien.

Theoph. p. 148.

Cedren. t. 1, p. 366.

Chr. Alex. p. 334.

VIII.
Mouvements des Hérules

Evang. l. 4, c. 20.

Proc. Vand. l. 2, c. 14.

Goth. l. 2, c. 14, 15, et l. 4, c. 25.

Theoph. p. 149.

Cedren. t. 1, p. 367.

Malala, part. 2, p. 154.

Anast. p. 58.

Hist. misc. l. 16, ap.

¹ Procope, qui parle, de *bel. Got.*

² c. 14, de la conversion du roi

Hérules, ne donne pas le nom de

Grétès. On le trouve dans d'au-

teurs, mais sous différentes

Théophanes, p. 149, l'écrit

Cedréus, t. 1, p. 367, Gré-

tes dans l'Histoire mêlée

Diacre, l. 16, ap. Murat.

part. 1, p. 104. La chronique

Malala, part. 2, p. 154, le nomme

Grepes, ce qui est sans doute une faute, ὁ ῥῆξ τῶν Ἑρούλλων ὀνόματι Γρέπης. — S.-M.

² Voyez ce que j'ai dit de l'origine des Hérules, t. 6, p. 375, not. 3 et suiv. liv. XXXIII, § 99. — S.-M.

³ Ἐτι μὲν τοι αὐτοῖς εἰσιν ἀπιστοὶ Proc. de *bel. Got.* l. 2, c. 14. Il ajoute qu'ils sont les plus méchants des hommes. Εἰσὶ πονηρότατοι ἀνθρώπων ἀπάντων. — S.-M.

Murat. t. 1,
part. 1, p.
104.

ni leur inclination aux plus brutales débauches¹. Peu de temps après, ils assassinèrent leur roi Ochon², successeur de Grétès, sans autre raison que le désir de vivre en liberté. C'était cependant de tous les peuples barbares celui dont le roi avait le moins d'autorité³. Ils ne furent pas long-temps à s'apercevoir qu'ils avaient besoin d'un maître⁴; ils résolurent d'envoyer [quelques-uns des plus illustres d'entre eux⁵] dans l'île de Thulé, pour en faire venir un prince de la race royale⁶. Voici à quelle occasion une partie des Hérules se trouvait alors établie dans l'île de Thulé, qui, selon la description de Procope, ne peut être que la grande presqu'île de la Scandinavie⁷. Après la sanglante défaite qu'ils avaient essuyée de la part des Lombards du temps d'Anastase, plusieurs d'entre eux à la suite de leurs princes refusèrent de passer le Danube avec leurs compatriotes; et regardant les terres de l'empire comme un pays de servitude, ils remontrèrent vers le Nord⁸, traversèrent les vastes contrées habitées alors par les Esclavons⁹, [parcoururent sans

¹ Μίξεις οὐχ ὁσίας τελοῦσιν, ἄλλας τε καὶ ἀνδρῶν καὶ ζώων. *Proc. de bel. Got. l. 2, c. 14.* — S.-M.

² Ὁχὼν ῥήξ. — S.-M.

³ Il n'était roi que de nom, dit Procope, *de bel. Got. l. 2, c. 14.* Ὄνομα αὐτοῖς ὁ βασιλεὺς εἶχεν. — S.-M.

⁴ Ἄναρχοί τε καὶ ἀστρατήγητοι βιοτεύουσιν, οὐχ οἷοί τε εἶναι. *Proc. de bel. Got. l. 2, c. 14.* — S.-M.

⁵ Ἐπεμψαν τῶν λογίων τινὰς ἐς Θούλην τὴν νῆσον. *Proc. de bel. Got. l. 2, c. 15.* — S.-M.

⁶ Τῶν τινα γένους τοῦ βασιλείου μεταπέμψασθαι ἐκ Θούλης τῆς νήσου.

Proc. de bel. Got. l. 2, c. 14. — S.-M.

⁷ La description que Procope donne de la Scandinavie, sous le nom de Thulé, *de bel. Got. l. 2, c. 15*, et les détails qu'il fournit sur les nations établies dans cette région sont également intéressants. J'en ai déjà parlé, t. 4, p. 160, note 1, liv. xx, § 46. — S.-M.

⁸ Ils habitaient au midi du Danube ou dans l'Illyrie, comme dit Procope, *de bel. Got. l. 2, c. 15*, ὡκίσαντο ἐς τὰ ἐν Ἠλυριοῦς χωρία. — S.-M.

⁹ Τὰ Σκλαβηνῶν ἔθνη. — S.-M.

éprouver de résistance, les vastes solitudes qui s'étendent jusqu'aux Varnes¹], arrivèrent dans le pays des Danois², passèrent par mer dans l'île de Thulé³, et s'y arrêtèrent⁴. [Leurs chefs étaient issus du sang des rois⁵.] Les députés des Hérules méridionaux, après avoir choisi dans ce pays⁶ un prince de la race royale, étaient en chemin pour revenir, lorsque ce prince mourut de maladie. Étant retournés sur leurs pas, ils en emmenèrent un autre, nommé Todas⁷. Aord⁸, frère de Todas, voulut l'accompagner avec deux cents hommes⁹. Comme ce double voyage consumait beaucoup de temps, les Hérules de Pannonie¹⁰ ayant changé de pensée, dépu-

¹ Ἐς τὰς Οὐάρνους καλούμενους ἔχουσιν. Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 15. Les Varnes habitaient au midi de la mer Baltique dans des pays compris actuellement dans le grand-duché de Mecklenbourg. Ils appartenaient à la grande race des nations scandinaves ou Slavonnes. J'en ai parlé en détail ailleurs. Voyez t. 6, p. 176, not. 5 et 6, liv. xxxiii, § 99. Cette nation était très-méprisée par les Goths et par les autres Barbares qui détruisaient l'empire romain. Voyez t. 6, p. 155, liv. xxxii, § 50 et p. 302, not. 2, liv. xxxiii, § 102. — S.-M.

² Δανόν τε θνη. Je crois que nous avons ici la plus ancienne mention du nom des Danois. — S.-M.

³ Ἡ Θούλη. J'ai parlé fort en détail de ce pays, t. 4, p. 160, not. 1, t. ix, § 46. — S.-M.

⁴ Ils se fixèrent, selon Procope, de bel. Goth. l. 2, c. 15, chez les Goths, la plus puissante des nations de la Scandinavie. Οὕτω μὲν Θουλίται ἦσαν. ὃν ἔθνος ἐν πολυάνθρωπον, οἱ Ἕλληες· παρ' οὗς δὲ Ἡ Ἐρούλων

τότε οἱ ἐπὶ λυταὶ ἰδρύσαντο. Ces peuples, qui occupaient à ce que je pense la partie méridionale de la Scandinavie, connue actuellement sous les noms d'Ostrogothie et de Westrogothie, sont déjà mentionnés dans Ptolémée, l. 2, c. 11, qui les appelle Goutæ, Γούται, et les place également dans la partie méridionale de la grande île de Scandia, Σκανδιὰ, qu'il met au-delà de la Germanie, vers le nord. — S.-M.

⁵ Πολλῶν ἐκ τοῦ βασιλείου αἱμῆτος ἡγευμένων σφίσιν, κ. τ. λ. Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 15. — S.-M.

⁶ Ce pays, dit Procope, de bel. Goth. l. 2, c. 15, était situé à l'extrémité du monde, ἐς τὰς ἰσχατίας τῆς οἰκουμένης ἰδρύσαντο. — S.-M.

⁷ Τοδᾶσιν ὄνομα. — S.-M.

⁸ Ἀορδος. — S.-M.

⁹ Τῶν ἐν Θούλῃ Ἐρούλων νεανίας διακέσσιοι. Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 15. — S.-M.

¹⁰ Ils se trouvaient alors, dit Procope, de bel. Goth. l. 2, c. 15, auprès de Singidunum, Ἐρούλοις τοῖς ἀμφὶ Σιγγιδῶνα ἔθνοια γέγονεν. — S.-M.

tèrent à l'empereur pour lui demander un roi. Il leur envoya un homme de leur nation, nommé Suartuas¹, établi depuis long-temps à Constantinople. Ces Barbares le reçurent avec joie ; mais leur soumission ne fut pas de longue durée. Ayant appris que les députés, qui revenaient de Thulé, approchaient du Danube, ils prirent les armes et marchèrent à leur rencontre sous les ordres de Suartuas. Ils n'étaient plus éloignés les uns des autres que d'une journée de chemin, lorsque les troupes de Suartuas désertèrent pendant la nuit pour aller joindre Todas. Le prince abandonné s'enfuit à Constantinople ; et comme l'empereur se préparait à le rétablir, les Hérules, désespérant de résister seuls à la puissance romaine, se liguèrent avec les Gépides, dont ils s'étaient auparavant séparés. L'empereur, occupé de soins plus pressants, négligea de leur faire la guerre, et dédommagea le roi détrôné, en lui donnant le commandement des troupes établies à Constantinople².

IX.
Les Perses
défaits.

Proc. Pers.
l. 1, c. 12,
15, et l. 2, c.
15, 26.

Cyrrill. Vita
Sancti Sabæ.

Noval. 1 et
28.

Chron. Alex.
p. 335.

Theoph. p.
148, 149.

Sur la fin du règne de Justin, les Romains avaient reçu un échec en Persarménie, par la mésintelligence des officiers jaloux les uns des autres, et dont quelques-uns donnaient avis à l'ennemi de tous les mouvements de l'armée. Pour réparer cet affront, Justinien envoya le général Pierre. Ce guerrier, dont nous parlerons souvent, était né dans l'Arzanène, province sujette à la Perse, au-delà du fleuve Nymphius³. Il fut pris dans Amid, et emmené comme esclave par Jus-

¹ Σουαρτούας ὄνομα. — S.-M.

² Στρατηγὸς τῶν ἐν Βυζαντίῳ κα-
ταλόγων γέγονε. Proc. de bel. Goth.
l. 4, c. 25. — S.-M.

³ Ἐξ Ἀρζανηνῆς, ἥ ἐκτὸς Νυμφίου
ποταμοῦ ἔστι, Περσῶν κατῆκοος ἐκ
παλαιοῦ οὔσης Proc. de bel. Pers.
l. 2, c. 15. — S.-M.

in, alors un des généraux de l'armée ¹. Pierre, encore fort jeune, fut traité avec bonté. Son maître l'ayant fait instruire dans les lettres, l'éprouva dans la fonction de secrétaire. Ce jeune homme montra des talents supérieurs. Justin étant monté sur le trône, l'employa dans ses armées, et lui donna enfin le titre de général. Pierre était brave, mais avide d'argent et plein d'arrogance. Il fut heureux dans cette première campagne, et remporta sur les Perses une grande victoire avec le secours des Lazes. Un auteur contemporain attribue cette gloire à Cyriaque, comte d'Orient, guerrier aussi pieux que vaillant, qui voulut, avant que de joindre l'armée, aller à Jérusalem visiter l'abbé Théodose, et reçut de lui un cilice, dont il se revêtit comme d'une cuirasse à toute épreuve.

Malala, part.
2, p. 153 et
154.
Cedr. t. 1,
p. 366.
Agath. l. 5,
p. 143.

Animé par l'exemple de ce succès, Sittas, à la tête d'un autre corps de troupes, pénétra dans le pays des Tzannes, qui habitaient vers la source du Phase dans les neiges du mont Taurus. Ces Barbares féroces et indépendants ², ne trouvant pas de quoi subsister dans leurs montagnes, infestaient par des incursions continuelles les provinces voisines du Pont-Euxin; et quoi- que depuis Théodose II ils fussent à la solde de l'empire ³, il recevaient l'argent et ne laissaient pas de ravager la frontière ⁴. Ils étaient quelquefois rencontrés

x.
Les Tzannes
soumis à
l'empire.

¹ Dans le temps que Céler commandait l'armée de Mésopotamie sous le règne d'Anastase. Voyez t. 7, p. 369, liv. xxxviii, § 83. — S.-M.
² Οἱ ἐν τῇ τῇ Ῥωμαίων αὐτόνομοι καὶ παλαιῶ ἰδρυτο. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 15. J'ai déjà parlé en détail de cette nation, t. 6, p. 129,

n. 2 et suiv., l. xxxii, § 29. — S.-M.

³ On leur payait tous les ans une pension ou un subside. Αὐτοῖς χρυσίον τακτὸν ἀνὰ πᾶν ἔτος ὁ Ῥωμαίων βασιλεὺς ἐπέμπευ. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 15. — S.-M.

⁴ Ils ne se contentaient pas, dit Procope, de bel. Pers. l. 1, c. 15,

par les troupes romaines ; mais se débandant aussitôt, ils échappaient à la faveur des chemins impraticables et des détours du mont Taurus. Sittas, après les avoir plusieurs fois mis en fuite, sans pouvoir les subjuguier, prit le parti d'employer la douceur pour apprivoiser ces esprits sauvages. Il leur envoya des officiers adroits et intelligents, qui, à force de caresses et de présents, vinrent à bout de leur faire entendre qu'ils seraient bien plus heureux de servir l'empereur, et de partager les commodités et les avantages dont jouissaient les soldats de l'empire. Ils s'enrôlèrent dans l'armée de Sittas, embrassèrent la religion chrétienne, et s'étant humanisés par le commerce des Romains, ils servirent depuis ce temps-là avec autant de fidélité que de bravoure. Justinien acheva de les civiliser en faisant bâtir plusieurs villes dans leur pays ¹.

xi.
Plusieurs
Perses se
donnent aux
Romains.

En sortant de cette contrée, on arrivait au mont Caucase par une vallée profonde et bordée de rocs escarpés ², mais peuplée ³ et fertile ⁴. Elle appartenait à l'empire dans une longueur de trois journées de chemin. A l'orient de ce vallon était la Persarménie, où

de ravager les provinces romaines ; ils pillaient aussi l'Arménie, et ils portaient leurs dévastations jusqu'à la mer. Οὐκ Ἀρμενίους μόνον, ἀλλὰ καὶ τοὺς αὐτῶν ἐχομένους Ῥωμαίους, μέχρι ἐς θάλασσαν. — S.-M.

¹ On apprend de Procope, de *Ædif.* l. 3, c. 6, et de *bel. Pers.* l. 1, c. 15, que Justinien y fit construire sept forteresses. — S.-M.

² Φάραγξ ἐστὶ βαθύα τε καὶ λίαν κρημνώδης μέχρι ἐς τὰ Καυκάσια ὄρη διήκουσα. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 15. — S.-M.

³ Ἐνταῦθα χωρία τε πολυάνθρωπα ἐστί. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 15. — S.-M.

⁴ C'est de là, selon Procope, de *bel. Pers.* l. 1, c. 15, que le Phasis tirait sa source, et se dirigeait vers la Colchide. Ἐνθεν ἐξίεν ποταμὸς Φάσις φέρεται εἰς γῆν τὴν Κολχίδα. Je crois que Procope a confondu le Phasis avec l'*Acampsis*, nommé par les modernes *Tchhorokh*, car le Phasis, appelé à présent *Rioni*, vient de la chaîne du Caucase au nord ; tandis que le *Tchhorokh* prend sa source au

se trouvaient des mines d'or¹, dont un homme du pays, nommé Syméonès², était fermier pour le roi de Perse. Lorsqu'il vit la guerre allumée, il résolut de s'en rendre propriétaire, et se livra aux Romains, qui lui laissaient le produit de ses mines, se contentant d'en priver l'ennemi. Syméonès leur mit en même temps entre les mains la forteresse de Pharangion³, qui défendait cette contrée. Cabad fit encore une autre perte, qui ne lui fut pas moins sensible. Narsès et son frère Aratius⁴, braves généraux, qui deux ans auparavant avaient défait Sittas et Bélisaire, ayant reçu quelque mécontentement de leur maître, passèrent au service de l'empire, et vinrent à Constantinople avec leur famille⁵. L'eunuque Narsès, leur compatriote⁶, les reçut avec joie et les combla de présents. Cet eunuque ayant été pris dans les guerres de Perse, s'était élevé par l'effort de son génie, il était alors garde des trésors de l'empereur⁷, et n'avait pas encore fait connaître ses talents militaires. Isac, frère de Narsès et d'Aratius⁸, appre-

nel, sur le revers des montagnes situées au-delà d'Arzroum, la Théopoliopolis des Byzantins. — S.-M.

¹ Το τοῦ χρυσοῦ μέταλλον. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 15. — S.-M.

² J'ai déjà parlé de ces mines situées à l'extrémité occidentale de l'Arménie persane, sur la frontière de l'empire, l. 7, p. 269, n. 1, l. xxxviii, § 35. Elles étaient, l'an 480, affermées par le roi de Perse à un Syrien appelé Vriv. Le nom de Syméonès ou Simeon, donné à ce nouveau fermier, ne porte à croire qu'il n'était point arménien, et qu'il appartenait à la nation syrienne. Syméonès était peut-être le successeur de Vriv.

— S.-M.

³ Τὸ Φαράγγιον. La position de ce lieu est inconnue. — S.-M.

⁴ Ces deux frères, nommés en arménien Nersès et Hrahad, appartenaient à l'illustre maison de Cam-sar. J'en ai parlé ci-dev. p. 43, liv. xl, § 26. — S.-M.

⁵ Avec leur mère, dit Procope, de bel. Pers. l. 1, c. 15, σύν τῇ μητρὶ. — S.-M.

⁶ Περσσορμενίος. — S.-M.

⁷ Ὁ βασιλείως ταμίας. — S.-M.

⁸ Ἰσαῖος ὁ νεώτατος αὐτῶν ἀδελφός. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 15. Il s'appelait sans doute *Sahak* en arménien. — S.-M.

nant l'accueil honorable fait à ses frères, suivit leur exemple. Il introduisit pendant la nuit des soldats romains dans le château de Bole¹ près de Théodosiopolis, et se retira aussi à Constantinople.

xii.
Boarex reine
des Sabires
combat pour
les Romains.

Theoph. p.
149.

Malala, part.
2, p. 159 et
160.

Cedren. t. 1,
p. 367.

Anast. p. 58.
Hist. misc.

l. 16, ap. Mu-
rat. t. 1, part.
1, p. 104.

Justinien n'épargnait aucune dépense pour s'assurer du secours des Barbares voisins de la Perse. Il gagna à force de présents Boarex², qui, après la mort de son mari Balach³, régnait sur les Huns Sabires⁴. Cette princesse guerrière⁵ se mit à la tête de cent mille hommes, et marcha à la rencontre de deux rois d'une autre partie des Huns⁶, qui traversaient ses états avec vingt mille hommes, pour aller joindre l'armée de Cabad. Elle les tailla en pièces, tua dans la bataille l'un de ces rois nommé Glonès, fit prisonnier l'autre appelé Styra⁷, et l'envoya à Constantinople. L'empereur, sans avoir égard au nom de roi, respectable même dans un bar-

¹ Τὸ φρούριον Βῶλον. Proc. de bel.

Pers. l. 1, c. 15. Ce château, situé dans la Persarménie, et peu éloigné des frontières de l'Arménie romaine, était dans la province arménienne de Pasen : on l'appelait en arménien *Boghper* ou *Bolpert*, ce qui signifie *château de Bogh* ou *Bol*. J'en ai parlé ci-dev. t. 7, p. 296, not. 3, liv. xxxviii, § 49. Ce château n'était pas loin de Théodosiopolis, ἀγγιστα τῶν Θεοδοσίου πόλεως ἑρίων. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 15. — S.-M.

² Γυνή τις ἐκ τῶν Οὐννων λεγομένην Σαβήρ ἐάρβαρος, ὀνόματι Βοαρήξ. Dans la chronique de Malala, part. 2, p. 159, elle est nommée Βῶα. Cet auteur ajoute qu'elle avait reçu des présents et des ornements royaux de Justinien. L'histoire mêlée de Paul Diacre l'appelle *Boazer*. — S.-M.

³ Μετὰ τὴν τοῦ ἰδίου ἀνδρὸς Βαλάχ τὴν ἀποβολήν. Théoph. p. 149. La chronique de Malala l'appelle Βλάχ. On trouve Μαλάχ (*leg.* Βαλάχ), dans Cédrenus, t. 1, p. 367. — S.-M.

⁴ Ἐκ τῶν Οὐννων λεγομένων Σαβήρ. Théoph. p. 149. — S.-M.

⁵ Elle porte dans la chronique de Malala, part. 2, p. 159, le titre de *Regissa* féminin de *rex*, ῥήγισσα τῶν Οὐννων Σαβείρων. — S.-M.

⁶ Δύο ῥήγας ἀπὸ ἄλλου ἔθνους Οὐννων ἰνδοτέρων. Théoph. p. 149. On voit que cette portion des Huns occupait des pays plus éloignés de l'empire. — S.-M.

⁷ Στύραξ καὶ Γλώνης. Ils sont nommés dans la chronique de Malala, part. 2, p. 159 et 160, Τύραξ et Γλώμ. Le second est appelé Γλώης par Cédrenus, t. 1, p. 367. — S.-M.

hère, fit pendre ce prince à la vue de toute la ville sur le bord du golfe dans le quartier de Syques, lieu destiné aux exécutions.

Gordas, roi des Huns qui habitaient la Chersonnèse Taurique¹, vint lui-même à Constantinople faire alliance avec l'empereur et recevoir le baptême. Justinien, qui voulut être son parrain, lui fit de riches présents, et le chargea de veiller à la sûreté de la frontière, et surtout à celle de la ville de Bosphore, nommée autrefois Panticapée, où les Romains et les Huns entretenaient un grand commerce². Il y avait dans cette ville une garnison romaine sous les ordres du tribun Dalmatius³. Gordas, de retour dans son pays, voulant disposer ses sujets au christianisme, fit fondre les statues d'or ou d'argent⁴ de leurs fausses divinités. Les Huns, attachés à l'idolâtrie depuis leur migration vers l'Occident, se révoltèrent, tuèrent Gordas, et mirent sur le trône son frère Moager⁵. En même temps, pour prévenir la vengeance des Romains, ils marchent en diligence à la ville de Bosphore, la surprennent, égorgent le tribun et la garnison. L'empereur, ayant appris cette nouvelle, réunit à Odessus⁶ toutes les troupes de la Thrace, et assembla une flotte nombreuse au promontoire sacré, à l'entrée du Pont-Euxin, du côté

xlii.
Gordas roi
des Huns se
fait baptiser
et perd la
vie.

Theoph. p.
149, 150.
Malala, part.
2, p. 160-163.
Cedren. t. 1,
p. 367, 368.
Anast. p. 58.
Hist. misc.
l 16, ap. Mu-
rat. t. 1. part.
1, p. 104.

¹ ὁ βασιλεὺς Βοσπόρου ῥῆξ τῶν Οὐν-
ων ὀνόματι Γορδάς. Théoph. p. 149.
La chronique de Malala, part. 2, p.
160, le nomme Γορδῆς. — S.-M.

² ἦν δὲ ἐν τῇ αὐτῇ πόλει συναλ-
λέγματα πολλὰ Ῥωμαίων καὶ Οὐνων.
Théoph. p. 150. — S.-M.

³ On lit par erreur dans Cédrenus,
t. 1, p. 367, le tribun de Dalmatie,
τὸν τρεβοῦνον Δαλματίας. — S.-M.

⁴ Elles étaient en argent et en
electrum, dit Théophanes, p. 150,
ἦσαν ἀργυρὰ καὶ ἡλεκτρινα. — S.-M.

⁵ Ἐποίησαν ῥῆγαν τὸν ἀδελφὸν αὐ-
τοῦ Μουαγέρην. Théoph. p. 150. Il
est appelé Μουγῆλ dans la chronique
de Malala, part. 2, p. 162. — S.-M.

⁶ Théophanes, p. 150, donne à
cette ville le nom d'Odysopolis.
— S.-M.

de l'Asie. Il donna la conduite de cet armement à trois généraux, Jean fils de Rufin et petit-fils de Jean le Scythe ¹, Godillas et Badurius. L'armée de terre avait ordre de côtoyer le Pont-Euxin jusqu'à la Chersonnèse Taurique. Les Huns n'attendirent pas les troupes romaines; effrayés de ces grands préparatifs, ils abandonnèrent Bosphore et toute la presqueîle, et s'enfuirent avec Moager dans l'intérieur des contrées septentrionales.

xiv.
Premier ex-
ploit de
German.
Proc. Got.
l. 3, c. 40.
Cang. Fam.
Byz. p. 100.

Ce fut dès ce temps-là que German commença de faire connaître sa valeur et les grands talents qu'il avait pour la guerre. Ce prince, le plus aimable et le plus accompli de la cour de Justinien, était fils de ce frère de l'empereur, dont le nom est ignoré. La haine de Théodora donnait un nouveau lustre à ses brillantes qualités. Il avait l'ame trop haute pour plaire à l'impératrice, qui ne protégeait que ses adulateurs et ses esclaves. Il lui fallut tout ce qu'il avait de mérite, pour être employé par un prince que gouvernait une femme ennemie de la vertu. Justinien le nomma général des troupes de Thrace, et le chargea de repousser les Antes qui venaient de passer le Danube. German les tailla en pièces; et cette sanglante défaite rendit son nom redoutable aux Barbares. Les Antes faisaient partie des Esclavons ², dont nous tâcherons bientôt de développer l'origine ³.

¹ Il était ex-consul, ὁ ἀπὸ ὑπάτων. La chronique de Malala, *part.* 2, p. 162, le qualifie de Comte des détroits de la mer noire, κόμητᾶ στενῶν τῆς Ποντικῆς θαλάσσης. Il commandait un corps considérable d'auxiliaires goths, μετὰ βοηθείας Σκυθικῆς πέλ-

λης, Théop. p. 150; ou μετὰ βοηθείας Γόττικῆς, selon la chronique de Malala, *part.* 2, p. 162. — S.-M.

² Ἄνται, οἱ Σκλαβηνῶν ἀγχιιστα φέκηνται. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 40. — S.-M.

³ J'ai parlé fort au long de l'ori-

Antioche n'avait pas eu le temps de se relever de l'horrible destruction qu'elle avait soufferte deux ans auparavant, lorsqu'un nouvel incendie, dont la cause demeura pareillement inconnue, commença le 15 de novembre avec la même violence que le premier, et fut encore suivi quatorze jours après d'un furieux tremblement de terre. Le mercredi 29 de novembre, trois heures après le lever du soleil, l'air retentit tout-à-coup d'un bruit épouvantable, et la terre trembla pendant une heure. Les édifices s'écroulèrent avec ceux qui avaient résisté au tremblement précédent; les murs de la ville furent renversés; il semblait que le ciel s'obstinât à combattre les efforts que faisaient les hommes pour relever cette malheureuse ville. Quatre mille huit cent soixante et dix personnes furent écrasées sous les débris; les autres se sauvèrent dans les îles d'alentour ou sur les montagnes. On prétendit alors qu'il ne serait pas resté sur pied une seule maison, si un habitant, en conséquence d'une révélation qu'il disait avoir eue en songe, n'eût fait écrire ces mots au-dessus des portes : *Demeurez debout, Jésus - Christ est avec nous*. Ce désastre fut suivi d'un froid excessif, qui n'empêcha pas les habitants échappés au péril de marcher les pieds nus en procession autour de la ville, se prosternant au milieu des neiges, et implorant la miséricorde divine. Laodicée et Séleucie subirent le même sort; la moitié de chacune de ces deux villes fut détruite, et l'on rapporte que ce fléau épargna les églises catholiques. Il périt, tant à Laodicée qu'à Sé-

xv.
Antioche
nommée
Théopolis.
Evag. l. 4,
c. 6.
Theoph. p.
151.
Malala, part.
2, p. 176 et
177.
Cedr. t. 1,
p. 368.
Glycas,
p. 269.
Anast. p. 58.
Hist. misc.
l. 16, ap. Mu-
rat. t. 1, part.
1, p. 104.
Chr. Edess.
ap. Assem.
bibl. or. t. 1,
p. 415.
Steph. in
Θεούπολις.

que des Antes, division considéra-
ble de la race des Vénètes, Vénètes
ou Némètes, qui répondaient dans

l'antiquité à la plus grande partie des
nations slaves. Voyez t. 5, p. 263,
not. 1, liv. xxvii, § 47. — S.-M.

leucie, sept mille cinq cents personnes. La nouvelle de tant de malheurs porta la consternation dans Constantinople ; on y fit des prières publiques, et l'empereur envoya de grandes sommes d'argent pour réparer ces cités fameuses et florissantes depuis plusieurs siècles. Il remit les impôts pour trois ans ; et afin de retenir les principaux citoyens qui songeaient à s'établir ailleurs, il les honora du titre d'illustres. Par le conseil d'un saint solitaire, nommé Siméon le Thaumaturge, qui habitait sur une colonne dans la Syrie, il changea le nom d'Antioche en celui de *Théopolis*, c'est-à-dire *la ville de Dieu*, nom qu'elle semblait mériter pour avoir été la première où les disciples de l'Évangile ont pris le nom de *chrétiens*. Cette dénomination nouvelle fut adoptée avec joie par les habitants, qui la regardèrent comme un heureux augure pour l'avenir.

Justinien était naturellement réformateur ; et les désordres qu'il trouvait répandus dans toutes les parties de l'état ouvraient à cette inclination une vaste carrière. Il régla l'ordre civil ; mais les mœurs, plus puissantes que les lois, perpétuèrent les abus ; et la vertu romaine, depuis long-temps altérée dans ses principes, ne put recouvrer son ancienne intégrité. Mon dessein n'est pas de rendre compte de la multitude des lois de ce prince ; ce détail passerait les bornes de l'histoire. Je me contenterai d'indiquer en peu de mots les plus importantes de celles qui concernent l'ordre public.

Dès le commencement de son règne, jetant les yeux sur les troubles dont l'Église était agitée, il publia sa profession de foi entièrement conforme à la doctrine catholique, et menaça d'un sévère châtement tous les hérétiques, nommément les sectateurs de Nestorius,

xvi.
Premières
lois de Justi-
nien.
Cod. Just. l.
1, tit. 1, leg.
5, 6, 7.
tit. 2, leg.
23, 24.
tit. 3, leg. 42,
43.
tit. 53, leg.
unic. et ibi
Gothof.
Novel. 9, 36,
111, 131.
Proc. Anecd.
c. 28.
Theoph. p.
150.
Cedr. t. 1,
p. 366, 368.
Anast. p. 58.
Baronius.

Éutychès et d'Apollinaire. C'étaient les trois sectes qui divisaient les esprits. Quelque temps après, en l'année 533, il rendit compte au pape de la pureté de sa croyance; et dans une constitution qu'il adressa sur le même sujet au patriarche de Constantinople, en même temps qu'il lui donne dans l'inscription le titre d'OEcuménique, il semble qu'il ait voulu prévenir l'abus que les évêques de cette église pourraient faire de ce nom : il lui déclare qu'il a déjà instruit de sa foi le pape de l'ancienne Rome, et qu'il se croit obligé de communiquer à ce prélat tout ce qui concerne l'état de l'Église, comme au chef de tous les évêques; *d'autant plus, ajoute-t-il, que l'église romaine a toujours réprimé par des décrets orthodoxes les hérésies qui se sont élevées dans les contrées de l'Orient.* Il témoigne dans sa lettre au pape les mêmes sentiments de respect; il proteste de l'union des évêques orientaux avec le Saint-Siège, et même de leur soumission à cette première église du monde, dont il promet qu'il s'empressera toujours d'accroître l'honneur et l'autorité. Le pape, (c'était alors Jean II), lui répondit par de grands éloges, lui déclarant que, de l'avis de ses frères et co-évêques, il confirmait l'édit de l'empereur contre les hérétiques. Quoique dans la suite de son règne ce prince n'ait pas toujours respecté la personne des papes, il respecta toujours l'église romaine : il maintint à la vérité l'évêque de la ville impériale dans le rang que celui-ci prétendait depuis long-temps, au-dessus des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, ce que les papes n'approuvaient pas; mais il reconnaît expressément, dans une de ses Nouvelles; l'évêque de Rome pour le premier de tous les évêques; et celui de Constantinople

n'est placé qu'au second rang. Ces assertions formelles font connaître en quel sens on doit prendre le titre d'OEcuménique attribué au patriarche de Constantinople, et ce que le même empereur dit à la tête d'une de ses lois, que l'église de Constantinople est la première de toutes les églises. On voit évidemment que ces termes ne doivent s'entendre que de l'Orient. Il ôta aux hérétiques les églises qu'ils avaient usurpées et les rendit aux catholiques. Comme plusieurs des principaux de la cour étaient infectés des erreurs d'Arius, il confisqua leurs biens pour intimider les autres, et déclara qu'il ne permettrait qu'aux orthodoxes d'entrer dans les charges. Il établit les évêques surveillants des tribunaux dans les provinces; il les chargea d'exhorter les juges à rendre justice, et de porter leurs plaintes à l'empereur, si leurs remontrances étaient sans effet. La prescription de trente ans était établie par la loi de Théodose II : Justinien déclara que les biens et les droits de l'Eglise ne pourraient être prescrits qu'au bout de cent ans. Procope prétend que cette loi fut surprise au prince par une fraude des agents de l'église d'Emèse; et ce qui semble autoriser ce soupçon, c'est qu'elle fut abolie treize ans après par le même Justinien, qui réduisit au terme de quarante ans la prescription des biens ecclésiastiques. Mais s'il étendait les privilèges de l'Eglise, il en voulut aussi resserrer la discipline. Il régla la forme de l'élection des évêques, défendit toute espèce de simonie, obligea les prélats à la résidence, en leur interdisant tout voyage à la cour sans sa permission; ordonna qu'ils ne pourraient disposer par testament ni par donation; que des biens qu'ils possédaient avant l'épiscopat; mais que les acquêts posté-

neurs tourneraient au profit de leur église : il soumit à la même loi les administrateurs des hôpitaux. Pour épargner aux évêques la tentation d'appliquer les biens ecclésiastiques à l'avantage de leur famille, il défendit de nommer à l'épiscopat ceux qui auraient des enfants ; il ne pouvait étendre la même défense aux ecclésiastiques ayant des neveux , qui sont devenus un des grands biens de l'Église ; c'eût été restreindre l'éligibilité dans un cercle trop étroit ; mais l'esprit de cette sage loi n'est pas plus favorable aux neveux ni aux parents quelconques, qu'il ne l'est aux enfants. Il ordonne aux clercs de chanter eux-mêmes l'office , et leur défend d'employer à cette fonction des voix mercenaires. Il leur recommande l'assiduité , sous peine d'être exclus du clergé. Tel est le précis des deux lois de cette année, dont l'une est adressée au patriarche de Constantinople , l'autre au préfet du prétoire , chargé de tenir la main à l'exécution. Il songea en même temps à réprimer l'avidité des juges séculiers, défendant aux magistrats de Constantinople d'accepter aucune donation, sous quelque prétexte que ce fût , durant le cours de leur magistrature, et même d'acheter des maisons, non plus qu'aucuns meubles ou immeubles, sans une permission expresse de l'empereur. La défense était encore plus précise à l'égard des magistrats des provinces : elle s'étendait, pour les uns et les autres, jusqu'à leurs domestiques et leurs assesseurs. Cette loi fut abrogée dans la suite par Léon le philosophe ; et jamais elle n'a été observée dans les pays où les magistratures sont perpétuelles.

L'empereur annonça d'abord l'inclination qu'il avait, soit à rétablir et augmenter les édifices anciens, soit à

xvii.
Édifices de
Justinien.

Proc. ædif.
l. 2, passim.
et l. 3, c. 2.
Malala, part.
2, p. 159.

en construire de nouveaux. Il fit dans l'Hippodrome des embellissements considérables. L'aqueduc d'Adrien fut réparé, et l'on creusa une vaste citerne pour en recevoir les eaux. Le faubourg de Syques était séparé de la ville par le golfe de Cérus; l'empereur en rebâtit les murailles; il fit construire sur le golfe un pont de communication avec la ville; il donna à ce faubourg le droit de cité et le nom de Justinianopolis. Son principal soin, dès cette année et dans les suivantes, fut de couvrir l'empire contre les attaques des Perses, les plus anciens et les plus opiniâtres ennemis du nom romain en Orient. Après avoir corrigé les défauts des fortifications de Dara, bâtie à la hâte par Anastase, il garantit cette ville des inondations du fleuve Cordès. Il appuya les murs d'Amid par de nouveaux remparts. L'espace entre ces deux villes fut rempli de forteresses et de châteaux. Théodosiopolis¹, Constantine², Circésium³, furent de nouveau fortifiées, ainsi que Carrhes⁴, Callinicus⁵, Batné⁶ et Édesse. Ces places étaient en Mésopotamie. Dans l'Euphratésie dite autrefois Commagène, sur les bords de l'Euphrate, était la ville de Zénobie⁷, bâtie par la reine de ce nom, mais alors déserte et presque détruite. Justinien la rebâtit, la peupla, la mit en sûreté contre les inondations de

¹ Actuellement *Rasain*, nom qu'elle avait déjà porté avant d'avoir été rétablie par Théodose-le-Grand. Voyez t. 5, p. 71, not. 1, liv. xxv, § 56. Les anciens l'appelaient *Rhéséna* et les Syriens *Ain-warda*.—S.-M.

² Voyez Constantine, t. 7, p. 346, not. 6 et 7, et p. 347, not. 1, liv. xxxviii, § 74.—S.-M.

³ Voyez t. 3, p. 67, not. 1, 2 et

suiv., liv. xiv, § 8.—S.-M.

⁴ Voyez t. 3, p. 60, not. 3 et 4, et p. 61, note 1, liv. xiv, § 5.—S.-M.

⁵ Cette ville s'appelle actuellement Rakkah. Voyez t. 3, p. 65, not. 3, liv. xiv, § 7.—S.-M.

⁶ Voyez t. 3, p. 60, not. 1, liv. xiv, § 4, et t. 7, p. 365, not. 1 et suiv., liv. xxxviii, § 82.—S.-M.

⁷ La ville de *Zenobia*, située sur

l'Euphrate, et y établit une forte garnison. Les autres places de la même province, négligées jusqu'alors, Chalcis¹, Cyrrhus², Sura³, Europus⁴, Hiérapolis⁵, Zeugma⁶, Néocésarée⁷, furent mises en état de défense. Il fit une ville de Sergiopolis⁸, qui n'était auparavant qu'une église en l'honneur du martyr saint Sergius. Tout était en mouvement dans ces contrées. Ces villes autrefois célèbres, alors presque ensevelies, se relevaient de leurs ruines, et montraient aux Perses une barrière menaçante.

La plus célèbre réparation faite sur cette frontière, fut celle de Palmyre. La ville de Palmyre bâtie par Salomon, qui la nomma Tadmor, était située, comme on le reconnaît certainement par ses ruines, environ à soixante lieues de Damas⁹, à près de trente lieues

xviii.
Palmyre re-
tablie.

Regum, l. 3,
c. 9, v. 18.
Paralip. l. 2,
c. 8, v. 4.

la rive droite de l'Euphrate, à une grande distance au midi de la Syrie, n'était pas dans la Commagène ou dans l'Euphratèse, mais dans la partie des déserts de l'Arabie quise trouvait au midi de cette province. J'ai traité fort au long de ce qui concerne l'origine, l'histoire et la situation de cette ville dans mon *Histoire de Palmyre*, qui est sous presse à l'imprimerie royale. — S.-M.

¹ Nommée *Kinesrin* par les Arabes. Cette ville était située à quelques lieues au midi d'Halep, sur la même rivière. — S.-M.

² Voyez t. 6, p. 96, not. 1, liv. xxxi, § 45. — S.-M.

³ Sura était sur l'Euphrate, au nord de Zénobia, mais sa position exacte est inconnue. Voyez t. 7, p. 372, not. 1, liv. xxxviii, § 84. — S.-M.

⁴ Europus était sur l'Euphrate, à une petite distance à l'est d'Hié-

rapolis. — S.-M.

⁵ Appelée par les Arabes *Manbedj*. Voyez t. 3, p. 57, not. 4 et p. 58, not. 2, liv. xiv, § 3. — S.-M.

⁶ Célèbre lieu de passage des armées romaines dans les expéditions d'Orient. Je fais voir dans mon *Histoire de Palmyre*, que cet endroit, situé à 25 milles au nord d'Hiérapolis, était sur l'Euphrate au lieu appelé par les Arabes *Djir-manbedj*, c'est-à-dire le Pont de Manbedj ou d'Hiérapolis. — S.-M.

⁷ La position de cette place est inconnue. On sait seulement qu'elle n'était pas éloignée d'Hiérapolis. Je crois qu'elle était située du côté du midi vers le désert. — S.-M.

⁸ Cette ville, située au milieu du désert qui sépare Palmyre de l'Euphrate, s'appelait dans l'antiquité *Risapa*. Les auteurs arabes la nomment *Rousafah*. — S.-M.

⁹ Plin place Palmyre à 537 milles

journées de chemin. Abocharab¹ chef de la tribu sarrasine qui habitait ce canton, en abandonna le domaine à Justinien. Ce présent n'était considérable que par l'étendue du terrain ; d'ailleurs ce n'était qu'un désert de sables , qui ne produisait que des palmiers , dont cette plaine avait pris le nom². Cependant l'empereur, pour récompenser ce prince barbare, lui conféra le commandement général des Sarrasins de Palestine³, qui étaient soumis aux Romains. Abocharab, dont le nom s'était rendu redoutable par sa valeur, arrêta de ce côté-là les courses des autres Arabes. Pour mieux assurer cette frontière⁴, Justinien fit élever au pied du mont Sinaï une forteresse, où il plaça une nombreuse garnison. Cette montagne très-escarpée et presque inaccessible, située à la pointe du golfe, était alors peuplée d'anachorètes et couverte de monastères. Mais le sommet, dit Procope, en restait inhabité, à cause d'un bruit terrible qu'on y entendait toutes les nuits, et qui, joint à d'autres phénomènes glaçait les hommes d'effroi. Si le récit de cet auteur n'est fondé que sur l'opinion populaire, à laquelle en effet il ne défère que trop souvent, du moins est-il étonnant que l'impression de cette effrayante tempête, au milieu de laquelle Dieu avait donné sa loi aux Israélites, se fût conservée pendant plus de deux mille ans dans un pays idolâtre.

¹ Ἀβοχάραβος, ὁ τῶν Σαρακηνῶν ἀρχων. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 19. — S.-M.

² On l'appelait *Phœnicon*, Φοινικῶν. — S.-M.

³ Il fut fait phylarque, ou chef des tribus arabes de la Palestine, φύλαρχος τῶν ἐν Παλαιστίνῃ Σαρακη-

νῶν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 19. Les écrivains arabes et les généalogistes de la même nation ne font aucune mention de ce chef, ni des tribus établies dans la Palestine. — S.-M.

⁴ Ce pays s'appelait, du temps de Procope, *de œdif.* l. 5, c. 8, la troisième Palestine. — S.-M.

La guerre se faisait depuis quelque temps en Arménie avec assez de lenteur¹; mais l'année suivante elle se ralluma plus vivement sur les bords du Tigre. Justinien avait chargé Bélisaire de la garde de Dara, nouvellement bâtie. Justinien lui envoya ordre de construire une forteresse dans la plaine de Mindone, sur la frontière, à la gauche de Nisibe². Bélisaire se mit à l'œuvre; et déjà la multitude d'ouvriers qu'il employait avait élevé la muraille à une hauteur considérable, lorsque les Perses vinrent lui signifier qu'il lui fallait se désister d'une entreprise contraire aux traités, ou qu'ils allaient l'y contraindre par les armes³. Bélisaire en informa l'empereur, et lui représenta qu'il avait trop peu de forces pour résister à un si puissant ennemi. Justinien fit aussitôt marcher en Mésopotamie Cutzès⁴ et Buzès⁵, qui commandaient un grand corps de troupes sur le mont Liban. Ils étaient frères, nés en Thrace, jeunes et pleins de cette valeur bouillante que cherche que l'ennemi, sans savoir encore préparer la victoire⁶. Les deux partis courent à Mindone,

An 529.

xx.
Les Romains
battus par
les Perses.
Proc. Pers.
. 1, c. 13
Chr. Marc.
[Malala,
part. 2, p. 174
et 175.]

¹ Il n'y eut qu'un consul en l'an 529; et ce fut Décimus le jeune, *Declaratus junior*. — S.-M.

² Ἰνδῶνα δειμασθαι προύριον ἐν πρὸς Μινδῶνας, ὁ πρὸς αὐτοῖς ἵσται ἡ Περσὶς ἰστίς, ἐν ἀριστερᾷ ἐς τὸν ἰστί. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 13. — S.-M.

³ Selon la chronique de Malala, l. 2, p. 174, Xerxès, fils de Cadash, Ἐξέρης ὁ υἱὸς τοῦ βασιλέως Κασάδου, commandait cette armée qui se composait de trente mille hommes. Voyez l'art. 29, not. 2, liv. XI, § 15. Xerxès était accompagné du général Méran, et c'est même que celui qu'on verra

plus tard appelé Pérosès. Voyez ci-après, § 27, p. 131, not. 4. — S.-M.

⁴ Cutzès ou Koutzis, Κουτζίς, selon Malala, part. 2, p. 174, était fils de Vitalien et ex-duc de Damas, ὁ ἀπὸ δευκῶν Δαμασκού. — S.-M.

⁵ Κούτζης καὶ Βούζης. — S.-M.

⁶ Malala, part. 2, p. 175, fait connaître d'autres généraux de cette armée, Sébastien, commandant des troupes isauriennes, Proclienus, duc de Phénicie, ὁ δοῦξ Φοινίκης, le comte Basile et le phylarque arabe Tapharas. Celui-ci fut tué, ainsi que Proclienus; Sébastien et Basile furent pris. — S.-M.

les Perses pour détruire l'ouvrage commencé, les Romains pour le défendre. On combat avec chaleur; les Romains sont repoussés après un grand carnage: Cuzès est pris. Les Perses rasèrent la forteresse; ils firent passer le Tigre aux prisonniers et les enfermèrent dans des cavernes, où ils les tinrent enchaînés pendant le reste de la guerre¹.

XXI.
Révolte des
Samaritains.
Proc. Anecd.
c. 11, et ibi
Alam.
de æd. l. 5,
c. 7.
Cyrill. vit.
Sabæ, ap.
Sur. 5 Dec.
Cod. l. 1, tit. 5,
leg. 14, 17.
Novel. 129.
144.
Theoph. p.
152.
Malala, part.
2, p. 180-182.
Anast. p. 53.
Chr. Alex.
p. 336.
Cedren. t. 1,
p. 369.
Pagi ad Bar.

Un si mauvais succès détermina l'empereur à tenter la voie de la négociation. Il fit sonder les dispositions de Cabad; mais ce prince était alors fort éloigné d'écouter aucune proposition. Il fondait de grandes espérances sur le soulèvement des Samaritains, qui lui demandaient du secours, et lui promettaient de lui livrer Jérusalem et toute la Palestine, s'il voulait les soutenir. Voici quelles furent les causes et les suites de cette révolte. Justinien, échauffé par un zèle que la prudence ne guidait pas toujours, avait renouvelé contre les hétérodoxes toutes les lois de ses prédécesseurs, et avait ajouté la peine de mort contre les infracteurs. Quoiqu'il se relâchât de cette rigueur dans l'exécution, il s'était attiré la haine des idolâtres, des hérétiques et des Juifs. Le dépouillement des temples, l'incapacité de posséder aucune charge, de transmettre et de recueillir les successions, qui étaient dévolues au fisc, les portèrent à un tel désespoir, que les uns fuyaient

¹ Malala, part. 2, p. 174, remarque que, dans le temps même où les Perses attaquaient la Mésopotamie, une autre armée persane se portait sur la Lazique. Il ajoute que cette dernière armée était sous les ordres de Pérosès, fils aîné du roi, *Ἡποζης ὁ μᾶλλον υἱὸς Κωσίδου*. Il

est possible que le fils aîné de Cabad ait commandé cette armée, mais je crois que le chroniqueur syrien a confondu le nom de ce prince avec celui du grand général de la Perse, qui s'appelait alors Pérosès. Voyez ci-après, § 27, p. 131, not. 4. — S.-M.

hors des terres de l'empire, les autres se donnaient la mort. Quelques Montanistes de Phrygie s'étant enfermés dans leurs églises, y mirent le feu et se brûlèrent avec les édifices. Les Samaritains, plus hardis que les autres¹, irrités de la contrainte où les tenait la garnison de Samarie depuis le règne de Zénon, ne purent sans fureur voir détruire leurs synagogues. Ils se joignirent aux Manichéens², toujours maltraités. C'étaient surtout les habitants de la campagne, gens grossiers et plus entêtés de leurs superstitions. Ils prirent les armes au nombre de cinquante mille³, choisirent pour roi un brigand nommé Julien⁴, entrèrent dans Scythopolis dont ils brûlèrent les églises, s'emparèrent de Néapolis⁵, où ils firent un horrible massacre, tuèrent l'évêque, mirent les prêtres en pièces⁶, et désolèrent tous les environs. Julien, ayant pris possession de cette ville, y fit célébrer en sa présence les jeux du cirque. Un cocher nommé Nicéas, qui l'avait emporté sur ses concurrents, se présenta au tyran pour en recevoir la couronne selon la coutume; mais Julien apprenant qu'il était chrétien, au lieu de le couronner, lui fit

¹ Selon Théophanes, p. 152, ils furent secondés par les Juifs, qui prirent part à leur révolte. — S.-M.

² Procope, *Hist. arc.* c. 11, y ajoute les *Polythéens*, ou Polythéistes, καὶ τοὺς καλουμένους πολυθεῖους. Il entend sans doute désigner par là les idolâtres du pays. — S.-M.

³ Théophanes, p. 152, place cette révolte au mois de juin. — S.-M.

⁴ Il était fils d'un certain Sabar, τῶν τινα ληστῶν Ἰουλιανὸν ὄνομα Σαβάρου υἱόν. Malala, *part.* 2, p. 180, le qualifie de *lestarque*, λησταρχῆς;

je crois qu'il entend désigner par ce mot un chef des tribus barbares du voisinage, qui n'étaient pas soumises à l'empire. Voyez t. 7, p. 147, not. 1, liv. xxxvi, § 49. — S.-M.

⁵ C'est dans cette ville, nommée à présent Naplouse, et dans ses environs, qu'habitent encore tout ce qui existe de Samaritains. Voyez t. 7, p. 147, note 3, liv. xxxvi, § 49. — S.-M.

⁶ Ils y détruisirent cinq églises, qui furent rétablies ensuite par l'ordre de Justinien. — S.-M.

trancher la tête au milieu du cirque. Théodore, qui commandait les troupes de la Palestine¹, envoya des courriers à Constantinople et rassembla ce qu'il avait de soldats. Abocharab² se joignit à lui ; ils marchèrent contre Julien qui abandonna Néapolis. L'ayant poursuivi avec ardeur, ils lui livrèrent bataille, défirent entièrement son armée, le prirent et lui firent trancher la tête, qu'ils envoyèrent à l'empereur avec son diadème. Vingt mille Samaritains périrent dans ce combat. Les autres se sauvèrent sur le mont Garizim ou dans les montagnes de la Trachonite³. Le chef sarrasin reçut pour récompense vingt mille prisonniers, qu'il envoya vendre en Perse et en Éthiopie⁴.

XXII.
— Suite de la
révolte.

La nouvelle de la victoire arriva à Constantinople presque en même temps que celle de la révolte. L'empereur irrité contre Bassus, gouverneur de Palestine, de ce qu'il n'avait pas prévenu ou du moins réprimé ce désordre dans sa naissance, le dépouilla de sa charge et le fit mettre en prison⁵. Il envoya en sa place le comte Irénée⁶, qui alla chercher les Samaritains dans les montagnes où ils s'étaient réfugiés, en fit un grand carnage, et condamna les autres à des supplices rigoureux. Les

¹ On apprend de Malala, *part.* 2, p. 181, que ce duc de Palestine, δὲ δὲ Παλαιστίνης, était surnommé *Simus*, ὁ Σίμος. — S.-M.

² Malala, *part.* 2, p. 181, l'appelle seulement le phylarque de Palestine, τὸν φύλαρχον Παλαιστίνης. — S.-M.

³ Ces montagnes sont appelées par la chronique de Malala, *part.* 2, p. 182, la montagne de fer, τὸ λεγόμενον σιδηροῦν ὄρος. Ce nom ne se

retrouve pas ailleurs. — S.-M.

⁴ Ἐν τοῖς Περσικοῖς, καὶ Ἰνδοῖς μέρεσιν. Malal. *part.* 2, p. 182. — S.-M.

⁵ La chronique de Malala, *part.* 2, p. 180, ajoute qu'il ordonna de lui faire trancher la tête, ἀπαισφάλισεν. — S.-M.

⁶ La chronique d'Alexandrie, p. 336, le qualifie de *Stratélate*, et l'appelle fils de Pentadius. — S.-M.

habitants de Scythopolis se vengèrent eux-mêmes : ils brûlèrent dans leur place publique un de leurs citoyens les plus distingués, nommé Sylvain, ennemi mortel des chrétiens, et qui avait eu la plus grande part aux cruautés exercées sur eux. Cette exécution était un nouvel attentat contre l'autorité du souverain, et peu s'en fallut qu'elle ne leur coûtât cher. Le comte Arsène, fils de Sylvain, se rendit à Constantinople avec sa femme, qui s'étant insinuée dans l'amitié de l'impératrice, lui persuada que les chrétiens de Palestine avaient été les agresseurs, et qu'ils s'étaient eux-mêmes attiré tous les maux qu'ils avaient soufferts. Théodora, toujours favorable au mauvais parti, agissait fortement sur l'esprit de son mari, et les chrétiens couraient grand risque, si l'illustre saint Sabas, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, ne fût venu de Palestine à la prière de la province, pour détromper l'empereur. Justinien écouta avec respect ce pieux solitaire, célèbre dans tout l'Orient par sa sainteté et par ses miracles. Il revint de ses préventions, et tourna toute sa colère contre les Samaritains, qu'il chassa de la ville. Il fit mourir les auteurs de la rébellion : Arsène, craignant pour lui-même, demanda le baptême à saint Sabas. Au lieu des sommes d'argent que l'empereur offrait pour doter les monastères de Palestine, et que Sabas refusa, le saint obtint une décharge d'impositions pour la province¹, la fondation d'un hôpital à Jérusalem, et le rétablissement des églises. On raconte que Théodora, qui n'avait point d'enfants de Justinien, conjurant Sabas de lui obtenir un fils par ses

¹ Cette province était la seconde de cette ville fut d'un centenaire d'or, Palestine, dont la métropole se nom- et celui de la province de douze-
mait Scythopolis. Le dégrèvement centenaires. — S.-M.

prières, il éluda cette demande, en souhaitant à l'impératrice une vie sainte et heureuse, sans vouloir s'engager à aucune promesse; et que les moines qui l'accompagnaient paraissant étonnés de cette réserve, il leur dit que Théodora avait un fils, ce serait un ennemi de l'église et qu'il lui ferait plus de mal que n'en avait fait Anastase. Douze ans après cette révolte, à la prière de Sergius, évêque de Césarée, l'empereur rendit aux Samaritains le droit de tester et de succéder. Mais l'expérience ayant fait reconnaître que ce peuple était intraitable, et que ceux qui recevaient le baptême ne se convertissaient qu'en apparence, Justin II, successeur de Justinien, révoqua cette concession, et rappela par une loi nouvelle toute la sévérité de la première. Les Samaritains conservèrent toujours dans le cœur une haine irréconciliable contre les chrétiens. Sous les gouverneurs attentifs et sévères, ils la déguisaient avec soin; mais dès qu'ils pouvaient se flatter de l'espérance de l'impunité, ils la manifestaient sans réserve et retournaient à leurs superstitions. Justinien fit fortifier le mont Garizim. Bélisaire surprit au passage¹ cinq députés des premiers de Samarie², qui rapportaient de la cour de Perse la promesse d'un prompt secours; et sur l'ordre qu'il en reçut de l'empereur, il les fit mourir.

xxiii.
Scandales
réprimés.

Proc. Anecd.
c. II, 17, et
ibi Alam.

Pendant que les Samaritains immolaient à leur haine les ministres de la religion chrétienne, le crime et le supplice de deux évêques firent rougir la religion même. Isaïe et Alexandre, l'un évêque de Rhodes, l'autre de

¹ Ils furent arrêtés, selon Théophaues, p. 152, à *Ammidias*, en Mésopotamie, près de la frontière

de Perse. — S.-M.

² Ἐκ τῶν ἀρχόντων αὐτῶν. Théoph. p. 152. — S.-M.

Diospolis en Thrace, furent déferés à l'empereur comme coupables des horreurs qui attirèrent sur Sodome la colère du ciel. Ils furent amenés à Constantinople, convaincus par une information juridique, et destitués de l'épiscopat par la sentence de Victor, préfet de la ville. L'éclat de leur punition ne fut pas moins scandaleux que leur crime. Après avoir été mutilés, ils furent promenés par toute la ville dans une litière ouverte, un héraut criant devant eux : *Apprenez, évêques, à ne pas souiller la sainteté de votre caractère.* On fit à cette occasion la recherche de ceux qui s'abandonnaient aux mêmes excès. Entre un grand nombre de coupables, il se trouva des sénateurs et même des prêtres d'un rang honorable. Aucun d'eux ne fut épargné; ils furent conduits nus à la place publique, traités comme Isaïe et Alexandre, et expirèrent dans ce honteux supplice. Pour déraciner ce vice abominable, l'empereur renouvela toute la rigueur des lois précédentes¹. Il joignit les blasphémateurs à ceux qui seraient convaincus de cette infamie, et menaça de son indignation le préfet de la ville, s'il négligeait de poursuivre les coupables. Cependant une si monstrueuse débauche ne céda ni aux exemples les plus effrayants, ni aux lois les plus sévères. Quinze ans après, dans le carême de l'an 544, Justinien fit une autre loi, dans laquelle il attribue à la colère du ciel irrité de ces abominations la peste qui désolait alors tout l'empire; il me-

œdif. l. 1, c. 9.
Cod. l. 3, tit.
53, leg. 1, 2, 3.
l. 9, tit. 9,
leg. 31.
Novel. 14,
77, 141.
Theoph. p.
151.
Malala, part.
2, p. 167 et
173.
Zon. l. 14, t. 2,
p. 64.

¹ Procope, *hist. arc.* c. 11, présente sous un aspect très-tyrannique les mesures que Justinien prit pour la répression de ce crime. Il dit qu'on se contentait, pour poursuivre et pour condamner, du témoignage

d'une seule personne, libre ou esclave, et même souvent d'un enfant. S'il en fut réellement ainsi, on conçoit qu'une pareille manière d'agir dut donner lieu à une multitude de vexations. — S.-M.

nance les coupables des plus rigoureux châtimens, s'ils laissent passer la fête de Pâques sans avoir expié leur crime par la confession et la pénitence. Il ne négligea pas la réforme des autres dissolutions, qui malgré les lois des empereurs précédents, continuaient d'infecter l'empire, et surtout la ville de Constantinople. Les jeux de hasard furent défendus comme une source de blasphèmes. En 535 il fit publier un édit qui condamnait au bannissement ceux qui faisaient actuellement commerce de prostitution, et à la mort ceux qu'on découvrirait dans la suite. Il menaçait de confiscation les propriétaires qui louaient leurs maisons pour ce trafic infame. Théodora voulut en cette occasion imiter le zèle de son mari pour la pureté des mœurs ; et soit pour masquer ses propres désordres, soit pour les expier aux dépens des autres, elle changea un ancien palais situé sur le Bosphore du côté de l'Asie, en une maison de pénitence. Elle y fit renfermer les femmes publiques que l'indigence avait plongées dans la débauche. Il s'en trouva près de cinq cents. Elle dota richement cette retraite, et la rendit magnifique et commode, pour adoucir à ces malheureuses l'ennui d'une pénitence forcée. Malgré tant de ménagemens, il y en eut un grand nombre qui se précipitèrent dans la mer pendant la nuit, préférant la mort à une vie exempte de crimes.

xxiv.
Défense de
faire des eu-
nuques.

Proc. Got.
l. 4, c. 3.
Cod. l. 4,
tit. 42.
Novel. 142.

Justinien vers ce temps-là fit cesser un abus qui outrageait la nature. Un luxe bizarre avait depuis longtemps introduit dans le palais et chez les personnes riches l'usage de se faire servir par des eunuques. La plupart de ceux qu'on employait alors étaient des Abasges. Cette nation, qui conserve encore son

ancien nom¹, habitait la côte septentrionale du Pont-Euxin, depuis le Caucase jusqu'à plus de cent milles vers l'Occident. Tributaires des Lazes², ils étaient divisés en deux peuples et gouvernés par deux rois³. C'était dans cette barbare contrée un malheur pour les pères, de donner le jour à des enfants mâles bien conformés et d'une figure agréable. Ces princes avarés les enlevaient de force; et après les avoir rendus eunuques, ils les envoyaient vendre bien cher sur les terres de l'empire. Par une précaution inhumaine ils faisaient périr les pères pour se garantir de leur ressentiment. Justinien envoya à ces rois dénaturés un eunuque de leur pays, nommé Euphrate, qui servait dans le palais, pour leur défendre ce commerce barbare. Les Abasges reçurent cette nouvelle avec joie, et en prirent avantage pour s'opposer à la cruauté de leurs souverains, dont ils secouèrent bientôt le joug. En se mettant en liberté ils embrassèrent la religion chrétienne, qui inspirait aux princes des sentiments si conformes à l'humanité. Ils n'avaient jusqu'alors adoré que les forêts et les arbres⁴. Justinien fit bâtir

Evag. l. 4,
c. 21.
Baronius.
Steph.
Εὐφράτης.

¹ Ἀβασγοί. On les appelle ordinairement à présent Abasses ou Abas. Les Orientaux et les Géorgiens les nomment *Abkhaz*. Ils sont indépendants et occupent la côte de la mer noire qui s'étend au nord-ouest de la Colchide ou Mingrélie, en allant vers la Crimée. Les Circassiens les bornent au nord. La religion chrétienne n'est plus depuis long-temps professée par eux. Ils ont embrassé un musulmanisme mêlé de superstitions. — S.-M.

² Il paraît que cette soumission

était ancienne. Οἱ δὲ Ἀβασγοί, Δαζών μὲν κατήκοοι ἐκ παλαιού ἦσαν. Proc. de bel. Pers. l. 4, c. 3. — S.-M.

³ Ils possédaient, l'un la partie orientale, et l'autre l'Occident. Ἀρχοντας δὲ ὁμογενεῖς δύο ἰσασὶ εἶχον ὧν ἕτερος μὲν ἐς τῆς χώρας τὰ πρὸς ἰσπέραν, ὁ δὲ δὴ ἕτερος ἐς τὰ πρὸς ἀνίσχοντα ἦλιν ἰδρυντο. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 3. — S.-M.

⁴ Ἄλση τε καὶ ὕλας ἐσέβοντο. Θεοὺς γὰρ τὰ δένδρα βαρβάρων τινὶ ἀφελεία ὑπώπτευον εἶναι. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 3 — S.-M.

dans leur pays une église sous l'invocation de la mère de Dieu : il y établit des prêtres , et prit soin de l'instruction de ces peuples ¹. Douze ans après il étendit à tout l'empire la défense de faire des eunuques , sur peine du talion contre ceux qui auraient commis , commandé ou favorisé ce forfait ; et si les coupables ne perdaient pas la vie dans cette opération dangereuse , ils étaient dépouillés de leurs biens , et relégués dans l'île de Gypséis ² en Éthiopie. Domitien , tout cruel qu'il était , avait autrefois défendu cet attentat : Constantin et Léon l'avaient puni comme un homicide. Léon le sage , dans la suite , pour ne pas outrager l'humanité en châtiant le crime , abolit la punition prescrite par Justinien , et se contenta de condamner les coupables à une amende de dix livres d'or et au bannissement pour dix ans.

xxv.
Malheurs en
Orient.

Chr. Alex.
p. 335.
Malala, part.
2, p. 183.

On peut rapporter à cette année un tremblement de terre qui renversa une partie d'Amasée et des bourgs voisins dans la province de Pont , ainsi que de la ville de Myra , métropole de Lycie. L'empereur fit réparer

¹ Il paraît que les Abasges chassèrent les deux rois qui les gouvernaient, τοὺς βασιλεῖς ἀμφὶ Ἀβασγοὶ καθελόντες αὐτοὺς, et qu'ils vécurent en liberté, ἐν ἐλευθερίᾳ βιοῦντες ἐδόχουν. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 3. On ignore à quelle époque précise s'effectua la conversion des Abasges. On trouve dans l'histoire des patriarches de Jérusalem, l. 12, c. 2, § 11, par le patriarche Dosithée, écrite en grec moderne et imprimée à Bucharest en l'an 1715, en un énorme volume in-f°, des détails très-curieux et tout-à-fait inconnus sur l'histoire des Abasges et sur la succession de

leurs rois. L'auteur dit les avoir tirés des livres géorgiens. Cet ouvrage est extrêmement rare ; il n'en existe je crois en France qu'un seul exemplaire : il se trouve à la bibliothèque du roi. Cet ouvrage, qui n'est à tout prendre qu'une compilation fort indigeste, contient cependant beaucoup de renseignements inconnus sur l'histoire civile et ecclésiastique des nations chrétiennes de l'Orient. — S.-M.

² La position de cette île , qui se trouvait à ce que je présume dans le Nil , n'est pas connue avec précision. — S.-M.

ces deux villes, et y distribua de grandes aumônes. Tout l'Orient fut affligé de maladies qui emportèrent beaucoup d'habitants.

La sévérité des lois publiées contre les païens et les hérétiques, fit encore perdre à Justinien grand nombre de sujets¹. Il appliquait au trésor public des villes, les revenus des terres données aux temples des païens ; mais il confisquait à son profit les biens meubles et immeubles des particuliers, qui refusaient de se faire baptiser, eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques. Il les priva de toute distribution publique, enjoignant aux gouverneurs de bannir les opiniâtres, et de punir de mort tant ceux qui oseraient sacrifier, que ceux qui, après avoir reçu le baptême, persistaient dans l'idolâtrie. Comme la ville d'Athènes était encore l'asyle du paganisme, il y fit fermer par édit les écoles de philosophie, d'astronomie et de jurisprudence². Ces rigueurs donnèrent l'épouvante aux païens, qui avaient échappé à celles des empereurs précédents³. La plupart se réfugièrent chez les Barbares, quelques-uns se convertirent de bonne foi ; mais beaucoup d'autres, après avoir en apparence embrassé le christianisme, continuèrent de pratiquer en secret leurs premières superstitions. Quelques auteurs contemporains

AN 530.

xxvi.
Conduite de Justinien à l'égard des païens et des hérétiques.
Cod. l. 1, tit. 11, leg. 9, 10.
Novel. 9.
Proc. Anecd. c. 11, et ibi Alam.
de œdif. l. 6, c. 6.
Pers. l. 1, c. 19.
Theoph. p. 153.
Malala, part. 2, p. 183, 184, 187.
Cedr. t. 1, p. 369.

¹ Les consuls de l'an 530, furent Postumus Lampadius et Orestes. — S.-M.

² La chronique de Malala, part. 2, p. 187, place ce décret sous le consulat de Décimus, ἐπὶ τοῦ δεκάτου, c'est-à-dire en l'an 529. Il sera plus amplement question ailleurs des suites de cette décision impériale. — S.-M.

³ La chronique de Malala, part. 2, p. 184, nomme parmi les personnes qui furent persécutées à cette époque, et qu'on fit périr, Macédonius, Asclépiodotes, Phocas, fils de Cratère, dont il a été question ci-dev. p. 78, not. 1, liv. xi. § 36, et le questeur Thomas. Les mêmes détails se trouvent dans la chronique de Théophane, p. 153. — S.-M.

taxent ici Justinien d'avarice et de cruauté. Il est vrai qu'il appliquait au profit de l'Église la confiscation des lieux d'assemblée, soit des hérétiques, soit des païens; mais il s'emparait des biens des particuliers, et les supplices qu'il employait à la conversion des infidèles étaient contraires à l'esprit du christianisme. Quoi qu'il en soit, ces derniers coups portés à l'idolâtrie achevèrent de l'anéantir. Ce prince la poursuivit jusqu'aux extrémités de l'empire. A quatre journées de chemin de la Cyrénaïque, vers le midi, étaient deux villes anciennes, toutes deux nommées Augila¹, dont les habitants étaient fort attachés au paganisme². Ils adoraient Jupiter Ammon et Alexandre³. L'empereur fit prêcher l'évangile à ces peuples, et ses soins eurent un heureux succès. La ville de Borium dans la Cyrénaïque⁴ était remplie de Juifs⁵, qui conservaient un ancien temple, dont la fondation, selon leurs traditions fabuleuses, remontait au temps de Salomon. Ce temple fut changé

¹ Αὐγίλα ἑκατέρα ἐκλήθη. Proc. de ædif. l. 6, c. 2. Il s'agit ici de l'Oasis d'Audjelah, située au milieu des déserts de l'Afrique, qui s'étendent à l'occident de l'Oasis d'Ammon nommé Siouah par les modernes. Cet Oasis, peu fréquenté, a été visité plusieurs fois dans ces dernières années par les voyageurs qui ont entrepris de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. On en trouve la première mention et sous le même nom, dans Hérodote, IV, 183. — S.-M.

² Il s'y trouvait un grand nombre de serviteurs ou d'esclaves attachés au service des temples. Ἦν δὲ καὶ ὁμιλος αὐτοῖς τῶν ἱεροδούλων καλουμένων πολλός. Proc. de ædif. l. 6, c. 2.

— S.-M.

³ Ἐνταῦθα ἐκ παλαιοῦ νῶ τε ἁμῶνι καὶ Ἀλεξάνδρῳ τῷ Μακεδόνι ἀνέκειτο ἔδη. Proc. de ædif. l. 6, c. 2. — S.-M.

⁴ Cette ville, selon Procope, de ædif. l. 6, c. 2, était voisine des pays occupés par les Maures. Βόριον δὲ καὶ πόλιν Μαυρουσίου γειτονίᾳ βαρβάρων. Elle était restée indépendante jusqu'à cette époque. Φόρου ὑποτελὲς οὐ γένηται ἐς τόδε τοῦ χρόνου· ὡς δὲ τινες πῶποτε δασμολόγοι ἢ φορολόγοι ἐς αὐτὴν ἔκοντο, ἐξ οὗ γέγοναν ἀθροῦτοι. — S.-M.

⁵ Qui y habitaient depuis une époque très-reculée, αἱ δὲ Ἰουδαῖοι ἔκοντο ἐκ παλαιοῦ, κ. τ. λ. — S.-M.

en église. Narsès le Persarménien¹ purgea l'île de Phylès² de cette superstition opiniâtre, dont j'ai parlé sous le règne de Marcien³. Lorsqu'il commandait sur les frontières de l'Égypte et de l'Éthiopie, il détruisit par ordre de l'empereur le temple d'Isis, fit mettre en prison les prêtres qui s'y opposaient, et envoya à Constantinople la statue de la déesse et celle des autres divinités de cette île, où l'idolâtrie s'était conservée comme dans son dernier refuge. Il n'était pas si facile d'éteindre les hérésies. Pour les affaiblir de plus en plus, Justinien obligea les magistrats qui entraient en charge, de jurer qu'ils étaient dans la communion de l'église catholique, et qu'ils n'apporteraient par eux-mêmes ni ne permettraient qu'on apportât aucun obstacle aux décrets des conciles. Quoiqu'il ôtât aux hérétiques la liberté du culte public, il laissa cependant les Ariens en possession des églises qu'ils occupaient. C'était la secte qu'avaient embrassée les Goths, qui étant maîtres de l'Italie auraient pu sans doute user de représailles contre les orthodoxes, comme Théodoric en avait menacé Justin. Justinien rebâtit même en leur faveur l'église de saint Moce, que le grand Théodose leur avait autrefois accordée, mais qui peu de temps après était tombée en ruine. Le peuple témoigna pour lors, par un zèle fanatique et meurtrier, la haine qu'il portait à la secte tolérée par l'empereur. La première fois que les Ariens s'assemblèrent dans cette église,

¹ Ναρσής Περσαρμένιος. L'arménien Narsès de la race de Camsar, qui était passé au service de l'empire. Voyez ci-dev. p. 43, not. 2, liv. XI, § 26, et p. 103, not. 4, liv. XII, § 14. — S.-M.

² J'ai parlé de l'île de Phylé, t. 6, p. 327, not. 1, 2, 3 et 4, liv. XXXIII, § 69. — S.-M.

³ Voyez t. 6, p. 327 et 328, liv. XXXIII, § 69. — S.-M.

une foule de séditeux s'y jeta à main armée, et fit un grand carnage de ceux qui s'y trouvèrent.

xxvii.
Suite de la
guerre
de Perse.
Proc Pers.
l. 1, c. 13,
14, 15, 16.
de œdif. l. 2,
c. 1.
Theoph. p.
153, 154.
Malala, part.
2, p. 184,
188, 189.

Justinien, affligé de la défaite des troupes romaines près de Mindone, avait renoué la négociation entamée avec Cabad l'année précédente. Il avait envoyé en Perse Hermogène, maître des offices¹, avec des présents que Cabad ne refusa pas; mais ces avances de l'empereur ne firent qu'accroître la fierté du roi de Perse. Il congédia Hermogène avec une lettre, où prenant le titre de roi des rois, de fils du Soleil, de souverain de l'Orient, il donnait à l'empereur ceux de fils de la Lune, et de maître de l'Occident². Il y avançait faussement que les rois de Perse n'avaient jamais manqué de traiter les empereurs comme leurs frères, et de leur ouvrir leurs trésors. Il se plaignait de ce qu'Anastase et Justin lui avaient refusé le même secours, et rejetait sur eux la cause des guerres précédentes : *Vous êtes chrétiens*, disait-il; *vous faites profession de piété, épargnez donc le sang de tant d'innocents qui sont les victimes de votre avarice. Si vous tardez à me satisfaire, attendez-vous à une guerre sanglante. Comme je ne veux point dérober la victoire, je vous avertis que je ne vous laisserai respirer que jusqu'au printemps prochain.* Il se plaignait aussi de l'invasion des

¹ Procope remarque, de *bel. Pers.* l. 1, c. 13, qu'Hermogène avait été attaché au service de Vitalien, dans le temps qu'il faisait la guerre à Anastase. Voyez t. 7, p. 422-430, liv. xxxix, § 27-36. Il était, selon Théophanes, p. 159, ex-consul, ὁ ἀπὸ τῆς πρώτης. — S.-M.

² La suscription de la lettre du roi de Perse, rapportée par Malala,

part. 2, p. 184, était ainsi conçue : *Coadès, roi des rois, fils du Soleil de l'Orient, à Flavius Justinien César, fils de la Lune d'Occident, Κωσθης, βασιλεὺς βασιλευμένων, ἑδίου ἀνατολῆς, Φλαβίῳ Ἰουστινιανῷ Καίσαρι, Σελήνης δύσεως.* On peut voir, t. 2, p. 243, liv. x, § 24, que Sapor prenait des titres de la même espèce en écrivant à Constance. — S.-M.

niers d'or de Persarménie. L'empereur, ne désespérant encore d'un accommodement, fit partir le patrice Justin¹, qu'il savait être agréable à Cabad; mais il lui commanda de s'arrêter à Hiérapolis², et d'y attendre de nouveaux ordres. Il envoya en même temps Hermolaüs porter à Bélisaire le brevet de général des troupes de l'Orient, et lui ordonna de rester auprès de lui, pour aller ensemble sur les mouvements des Perses, et pour l'aider de ses conseils. Bélisaire rassembla promptement des troupes et les fit camper aux portes de Dara. Au mois de juin, il apprit qu'une armée de quarante mille Perses³, commandée par Péroèsès⁴, approchait de cette ville, dans le dessein de l'assiéger⁵.

¹ Il a déjà été question des relations que Justin et sa famille avaient avec la race royale de Perse. Voyez ci-dev. p. 32, not. 4, liv. xz, où l'était alors, selon Théophanes, général en retraite, δ ἀπὸ τοῦ στρατοῦ. — S.-M.

² Ville voisine de l'Euphrate, τῇ Ἐρράτῃ ποταμῷ. Voyez t. 3, liv. xi, not. 1, 3 et 4 et p. 58, not. 2, liv. xiv, § 3. — S.-M.

³ La chronique de Malala, part. 2, p. 174, porte à soixante-dix mille hommes la force de l'armée persane. — S.-M.

⁴ Πέρσης ἐπὶ, Περσῆς; δὲ ὄνομα. Il avait le surnom de Mirranès, dit Procope, de bel. Pers. l. 1, c. 13, Πέρσης τὸ εἶπμα, car les Perses, comme il donne ce nom à une divinité, οὕτω γὰρ τὴν ἀρχὴν καλοῦσι. On doit conclure de ceci, que Mirran appartenait à la puissante famille de Mihran, dont j'ai déjà eu occasion de parler souvent, particulièrement, t. 7, p. 295, not.

3, et p. 326, not. 2, liv. xxxviii, § 48 et 64. Je pense que Procope et les auteurs qui l'ont suivi ont confondu le nom de cette famille avec celui de la dignité qu'elle possédait, selon l'usage de Perse, par droit héréditaire, attribuant l'un à l'autre, comme pour le nom de *Suréna*, transformé en un titre, quoiqu'il n'ait jamais été en réalité que le nom d'une famille très-puissante. Voyez t. 3, p. 79, note 2, liv. xiv, § 15. Théophanes, p. 153, appelle Péroèsès *Méran*, le premier général du roi de Perse, ὁ Μηράν πρωτοστράτηγος τοῦ Περσῶν βασιλέως. Malala, part. 2, p. 188, l'appelle *Méran*, ὁ Μηράν, ὁ πρῶτος ἑξαρχὸς Περσῶν. — S.-M.

⁵ Selon Malala, part. 2, p. 189, et selon Théophanes, p. 188, le fils du roi de Perse, ὁ υἱὸς τοῦ βασιλέως Περσῶν, se trouvait dans cette armée. Comme ces auteurs ne donnent pas d'autres détails sur la personne de ce prince, il n'est pas possible de reconnaître duquel des fils de Cabad

xxviii.
Disposition
de l'armée
de Bélisaire.

Bélisaire n'avait que vingt-cinq mille hommes; mais il sut réparer l'infériorité du nombre par la disposition de son armée. A un jet de pierre de Dara il fit creuser un fossé, en réservant des passages de distance en distance. Ce fossé, d'abord parallèle aux murs de la ville, avançait en ligne droite vers les ennemis par ses deux extrémités, et se repliant ensuite à droite et à gauche s'étendait au loin dans la plaine, en sorte que la rencontre de ces directions formait autant d'angles droits. Bélisaire posta sur la gauche bon nombre de cavaliers commandés par Buzès, avec trois cents Hérules sous les ordres de Pharas¹, entre le fossé perpendiculaire aux murailles et une éminence. A leur gauche, justement à l'angle formé par l'aile prolongée, il posta Sunica² et Augan avec six cents cavaliers Huns³, pour prendre l'ennemi à dos, si Buzès et Pharas étaient enfoncés. L'aile droite était rangée de la même manière. Jean fils de Nicétas, Marcellus, Cyrille et Germain, y commandaient la cavalerie romaine; Simas et Ascan⁴, les Huns⁵. La ligne parallèle aux murailles était bordée du reste de la cavalerie et de toute l'infanterie. Bélisaire et Hermogène étaient au centre.

xxix.
Préludes de
la bataille.

Pérosès avait campé la veille à moins d'une lieue de la ville⁶. Au point du jour les Perses marchèrent aux

ils entendent parler. Je crois cependant que c'était Chosroès, son fils chéri, qu'il voulait appeler au trône, et qui lui succéda. — S.-M.

¹ Φάρας Ἑρουλός. — S.-M.

² Malala, *part.* 2, p. 189, donne à ce général le titre de duc. Σουνίκα ὁ δούξ, καὶ ἑξαρχὸς Ῥωμαίων. — S.-M.

³ Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 13, les appelle Massagètes. Συνίνας τε

ἦν καὶ Αὐγὰν Μασσαγῆται γίνεσθαι. — S.-M.

⁴ Σίμας τε καὶ Ἀσκαν Μασσαγῆται. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 13. Ils commandaient tous deux six cents cavaliers. — S.-M.

⁵ Procope ajoute Dorothée à ces généraux. — S.-M.

⁶ L'armée persane était campée à Ammodius, à vingt stades de Da-

Romains avec assurance. Mais lorsqu'ils virent de près l'ordre des ennemis, ils firent halte, et parurent surpris et embarrassés. Ils doublèrent leurs rangs, et se partagèrent en plusieurs colonnes, pour passer dans les intervalles du fossé. Le jour était fort avancé, quand les Perses détachèrent de leur aile droite un grand corps de cavalerie, qui vint attaquer Buzès et Pharas. Ceux-ci reculant devant eux pour les attirer en-deçà du fossé, les Perses s'engagèrent dans le passage; mais bientôt craignant d'être enveloppés, ils regagnèrent à toute bride le gros de leur armée, laissant sur la place sept de leurs cavaliers. Pendant que les deux armées s'observaient sans faire aucun mouvement, un jeune cavalier perse s'étant approché des Romains, défit le plus brave de venir le combattre. Personne n'acceptait le défi, lorsqu'on vit entrer dans la plaine un cavalier inconnu à toute l'armée : c'était le baigneur de Buzès, nommé André, qui avait été maître d'esquime à Constantinople¹. Jamais il n'avait servi en qualité de soldat; et ni son maître ni aucun autre n'avait eu la pensée de l'exciter à une démarche si hardie. Il courut à l'ennemi sans lui donner le temps de se reconnaître, et l'ayant abattu d'un coup de lance, il lui coupa la tête au grand étonnement des Romains qui poussaient des cris de joie. Les Perses, confus de cet affront, firent partir le plus brave et le plus expérimenté de leurs cavaliers, déjà avancé en âge, mais encore plein de vigueur, et d'une taille au-dessus de

α. ὁ τι Ἀντρέδιος χωρίῳ, πόλεως
 ἑκὸς μίτρον εἴκοσι σταδίων ἀπὸ
 ἡμῶν, ἱερατοκελεύσαντο ἀπαντας.
 Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 13. — S.-M.

¹ Παιδοτρίβης καὶ παλαίστρα τινὶ
 ἐν Βυζαντίῳ. Proc. de bel. Pers. l. 1,
 c. 13. — S.-M.

l'ordinaire. Il s'avança avec fierté, et proposa le même défi. Hermogène avait défendu à André de s'exposer une seconde fois; mais malgré cette défense, André, voyant que personne n'osait combattre, s'élança hors des rangs, et va pique baissée heurter l'ennemi avec tant de furie, que la violence du choc renverse et les chevaux et les deux cavaliers. Plus dispos que son adversaire, il se relève le premier, lui plonge son épée dans le corps, et le laisse sans vie. Les cris redoublèrent du côté des Romains, et les Perses dans un morne silence retournent à leur camp¹.

xxx.
Lettres réciproques des généraux.

Le jour suivant se passa en messages réciproques de la part des deux généraux². Bélisaire, aussi prudent qu'intrépide, préférant la paix à une victoire même assurée, écrivit à Pérosès, *qu'il fallait être ennemi de sa patrie pour l'engager dans des hasards qu'on pouvait éviter. Les deux princes étant en termes d'accommodement, qu'était-il besoin d'ensanglanter par une bataille les préliminaires de la paix? Que Pérosès se rendrait responsable aux yeux de toute la Perse, du sang qu'elle allait verser. Pérosès répondit par des reproches: Souvenez-vous, disait-il, des conventions jurées par Anatolius. Cette ville de Dara, qui vous sert aujourd'hui de retraite, bâtie et fortifiée contre la foi des traités, sur nos frontières, ne vous accuse-t-elle pas d'infidélité? Ce n'est que par les armes qu'on peut tirer raison d'un per-*

¹ A Ammodius, ἡ τὸ Ἀμμόδιος. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 13. — S.-M.

² Les Perses, selon Procope, de bel. Pers. l. 1, c. 14, tirèrent de Nisibe un renfort de dix mille hom-

mes. On apprend de Malala, part. 2, p. 189, que les chefs des troupes qui avaient leurs quartiers ordinaires près de Nisibe, ἑταροὶ Περσῶν, ἐπέμψαν εἰς τὸ Νίσιβι, vinrent se réunir à l'armée. — S.-M.

ennemi, et nous sommes résolus de ne les quitter
 que par la victoire ou la mort. Bélisaire répartit,
 après la démarche qu'il venait de faire pour
 épargner le sang des deux nations, il s'assurait que
 l'empereur, offensé de l'orgueil des Perses, combattrait
 contre les Romains; qu'il allait faire attacher au haut
 des piques les lettres envoyées de part et d'autre,
 et que les pièces authentiques du procès sanglant
 que Dieu allait juger lui-même. Pérosès répliqua,
 que la Perse avait aussi ses dieux; que demain le
 soleil, cette divinité puissante, n'éclairerait pas seu-
 lement leur valeur, mais qu'il leur donnerait la
 victoire et les introduirait dans Dara. Ayez soin,
 dit-il, de m'y préparer un bain et un repas di-
 gnes du vainqueur.

Le premier rayon du jour les deux généraux ran-
 gèrent leurs soldats en bataille, et les exhortèrent à
 la faire. Pérosès représentait aux siens les succès des
 campagnes précédentes, la timidité des ennemis qui n'o-
 saient les attendre que derrière un fossé; les récom-
 penses et les punitions que le roi leur réservait, selon
 qu'ils auraient combattu avec courage ou avec lâcheté.
 Bélisaire et Hermogène animaient leur armée par
 l'exemple du domestique de Buzès, qui sans être soldat
 avait terrassé les deux plus braves guerriers de la Perse.
 Ce n'est ni la force ni le courage qui vous ont man-
 qué dans les dernières campagnes, disait-il; c'est la
 discipline. Obéissez, et vous serez vainqueurs. Ne
 vous effrayez pas du nombre des ennemis; ce n'est
 qu'une multitude de paysans mal armés, qui ne sa-
 vent que dépouiller les morts. Combattez aujour-
 d'hui en Romains, et vous abattrez pour toujours

XXXI.
 Bataille de
 Dara.

l'orgueil des Perses. L'armée romaine était rangée dans le même ordre que le premier jour. Pérosès partagea la sienne en deux divisions, l'une derrière l'autre, afin que la première étant fatiguée, l'autre vînt prendre sa place. Il mit en réserve la cavalerie des immortels¹, avec ordre de ne faire aucun mouvement jusqu'à ce qu'il leur donnât le signal. Il se plaça lui-même à la tête du centre, donna à Pityasès² le commandement de l'aile droite, et à Baresmanès³ celui de l'aile gauche. Les deux armées attendaient le signal, lorsque Pharas vint trouver Bélisaire. *Si je demeure*, lui dit-il, *avec mes Hérules dans le poste où vous m'avez placé, je ne vois pas que je vous puisse être d'un grand secours; mais si je vais me poster dans ce vallon derrière la colline, et que dans la chaleur du combat je vienne charger les Perses; j'espère ne vous être pas inutile.* Bélisaire approuva cet avis, et Pharas l'exécuta. Le combat ne commença qu'après midi : les Perses ne prenant leur repas que le soir, et les Romains dès le matin, les uns ne voulaient pas commencer à

¹ Τὸν τῶν ἀθανάτων λεγομένων λόχον. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 14. — S.-M.

² Πιτυαῆς. Je crois qu'il s'agit ici du *Pétaschkh*, ou commandant arménien de la province d'Aghdsnik ou Arzanène, soumise alors à la domination persane. Ce titre était attaché aux souverains de cette petite province, ainsi que je l'ai remarqué, t. 3, p. 287, not. 2, liv. xvii, § 8. J'ai parlé du titre de *Pétaschkh* ou *Pétaschkh*, t. 2, p. 210, liv. x, § 3. — S.-M.

³ Βαρμανάς. Je crois qu'il faut lire, dans le texte de Procope, de

bel. Pers. l. 1, c. 13, Μαρμανάς, au lieu de Βαρμανάς. On sait que dans les manuscrits grecs du moyen âge, les formes du B et du M sont presque semblables et très-faciles à confondre. Je pense que Procope veut parler ici d'un *marzban* ou lieutenant-général *commandant de frontière*, employé activement dans l'armée. Peut-être était-ce le *marzban* ou gouverneur d'Arménie. Le prince des Gnoûniens Méjej était alors revêtu de cette dignité. Voyez t. 7, p. 435, liv. xxxix, § 41. Le général dont parle Procope était borigne, ἐπαρόθωμος. — S.-M.

combattre de bonne heure , pour ne pas s'épuiser par une longue bataille ; les autres différaient volontiers dans l'espérance d'avoir meilleur marché de l'ennemi qui s'affaiblissait de plus en plus. Enfin les Perses firent partir de leurs arcs une nuée de flèches ; les Romains y répondirent , et l'air en était obscurci : mais l'avantage était du côté des Perses plus habiles à tirer de l'arc, et qui, se succédant les uns aux autres, ne laissaient aucun intervalle entre les décharges. Un vent violent qui s'éleva pour lors favorisa les Romains , en donnant à leurs flèches autant de force qu'il en ôtait à celles des ennemis. Les carquois étant épuisés on en vint aux coups de main , et la bataille fut terrible. Les Cadisiéniens¹ à la suite de Pityasès avaient enfoncé l'aile gauche des Romains , et elle allait être entièrement détruite , si Sunica et Augan ne fussent venus prendre à dos les ennemis. En ce moment Pharas et les Hérules sortirent de leur embuscade, et chargèrent les Cadisiéniens avec tant de vigueur, qu'ils se replièrent sur le gros de leur armée, laissant trois mille morts sur la place. Les plus grands efforts de Pérosès étaient contre l'aile droite. Il y fit marcher les immortels. A la vue de cette redoutable cavalerie, Bélisaire fit passer de ce côté-là Sunica et Augan , pour soutenir Ascan et Simas. Il les renforça encore d'une ligne de cavalerie qu'il tira du corps de bataille. Baresmanès, à la tête de l'aile gauche des Perses , renversait tout ce qui se trouvait devant lui , lorsque les Huns fondirent avec furie

¹ Καδισίνοι. Je crois qu'il s'agit ici des Cadusiens, peuple barbare de la Perse, qui habitait dans le voisinage de la mer Caspienne, et qui fournissait des troupes auxiliai-

res au roi de Perse. J'en ai déjà parlé, t. 6, p. 301, not. 4, liv. XXXIII, § 56, et t. 7, p. 328, not. 2, liv. XXXVIII, § 65. — S.-M.

sur ses escadrons, les rompirent; et les ayant coupés, ils en mirent en fuite la moitié, tandis que le reste, cessant de poursuivre les Romains, fit volte-face pour revenir sur les Huns. Les fuyards tournent bride aussitôt, et reviennent sur les Perses. Sunica perce jusqu'à la bannière ¹ des immortels, et tue celui qui la porte. Baresmanès court en cet endroit pour sauver cette respectable enseigne. Sunica le renverse d'un coup de lance. La chute de ce guerrier jette l'épouvante parmi les Perses ²; ils fuient : les Romains rapprochent leurs ailes, les enveloppent et en tuent cinq mille. Tout se débande du côté des Perses; les fantassins jettent leurs boucliers pour fuir plus légèrement; la plupart sont massacrés. Comme les Romains avaient rompu leurs rangs dans la poursuite, et que le désordre était le même dans l'armée victorieuse et dans l'armée vaincue, Bélisaire fit sonner la retraite, de crainte que les Perses après s'être ralliés ne vinssent leur arracher la victoire. C'était assez d'avoir appris aux Romains que l'ennemi n'était pas invincible. Cette action rabattit la fierté des Perses : ils n'osèrent hasarder une seconde bataille. On se contenta de part et d'autre de faire des courses, où les Romains furent toujours supérieurs. Voilà ce qui se passa cette année en Mésopotamie.

XXXII.
Les Perses
vaincus en
Arménie.

Cabad ne fut pas plus heureux en Arménie. Il y avait envoyé une armée composée de Persarméniens

¹ Τὸ σπασίον. Selon la chronique de Malala, *part.* 2, p. 189, la bannière persane, σπασίον, fut prise. Il est probable qu'il entend désigner par là la bannière des immortels. — S.-M.

² Malala raconte, *part.* 2, p. 189, que Sunica tua dans un combat singulier, un général persan nommé Sagna, ἡσυχὸς Παρσών πατισσάγης, δυνάμει Σάγος. — S.-M.

de Sunites¹, peuple barbare voisin du Caucase. Trois mille Sabires² s'étaient joints à ces troupes. Merméroès³, à la tête de cette armée, vint camper à trois journées de Théodosiopolis. Dorothee, capitaine habile et expérimenté, commandait les troupes de la province⁴, et Sittas, général des armées de l'empire, était en Arménie. A la nouvelle de ces mouvements, ils envoyèrent deux officiers pour reconnaître les forces de l'ennemi. Ceux-ci, après s'être introduits dans le camp, le visitèrent tout entier, et furent rencontrés au retour par un parti de Huns au service des Perses; l'un des deux, nommé Dagaris, fut pris; mais l'autre s'étant échappé, vint rendre compte de ce qu'il avait vu. Sur cet avis, les généraux font prendre les armes à leurs soldats, et marchent en diligence au camp ennemi. Les Perses, surpris de cette attaque imprévue, ne songent qu'à prendre la fuite. Les Romains en font un grand carnage, pillent le camp et retournent à leur premier poste.

Merméroès, après avoir rallié ses troupes, voulut se venger de cet affront par une entreprise éclatante. Il passa l'Euphrate, et entra dans l'Arménie mineure. Sittas et Dorothee, instruits de son dessein, l'avaient pré-

XXXIII.
Seconde dé-
faite de
Merméroès.

¹ Τὸ στρατιῶμα τοῦτο Περσσοῦνιαν καὶ Σουνιτῶν ἦσαν. Ces Sou-
nites sont les Souanes, qui habitaient
les versants méridionaux du Caucase,
dans la partie septentrionale de la
Caldée, non loin de la mer noire,
ou les habitants de la province ar-
ménienne de Siounie, dont j'ai eu
très-souvent occasion de parler dans
le récit des affaires de l'Arménie. Je
crois que c'est à ces derniers que se

rapporte le passage de Procope, *de
bel. Pers.* l. 1, c. 15, que j'ai rapporté.
Cet auteur ajoute que les Sounites
étaient voisins des Alains, οἱ δὲ
Ἀλανοὶ εἰσιν ὅμοιοι. — S.-M.

² Οὐννοι, οἱ Σάβαιοι καλούμενοι.
Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 15, —
S.-M.

³ Μερμερόης. — S.-M.

⁴ Il était duc d'Arménie, Ἀρμενιάζ
στρατηγός. — S.-M.

venu : ils étaient campés à deux lieues et demie de la ville de Satala ¹. A la nouvelle de son approche, Doro-thée s'enferma dans la ville, et Sittas avec un camp volant de mille hommes alla se poster derrière une des collines dont la plaine de Satala ² est environnée. L'armée de Perse était de trente mille combattants, et presque double de celle des Romains. Les Perses s'avancèrent jusqu'au pied des murs, et se préparaient à l'attaque, lorsqu'ils aperçurent un corps de cavalerie qui descendait d'une colline et marchait droit à eux. C'était le détachement de Sittas, que la surprise et la poussière, excitée par un grand vent, leur faisait paraître beaucoup plus nombreux qu'il n'était en effet. Les Perses se réunissent, serrent leurs rangs, et marchent de ce côté-là. Tandis que les Romains, partagés en deux corps les amusent par des escarmouches, ceux qui sont dans la ville font une sortie et les chargent vigoureusement par derrière. Les soldats de Merméroès, effrayés de se voir attaqués en tête et en queue, prennent la fuite ; mais bientôt s'étant aperçus de la supériorité de leur nombre, ils font ferme et tournent visage. On combat avec chaleur, et comme ce n'était de part et d'autre que cavalerie, on fuyait et on revenait alternativement à la charge. Un commandant d'escadron nommé Florentius ³ procura la victoire aux Romains. S'étant jeté au milieu des ennemis, il arracha l'enseigne générale ⁴,

¹ A Octabé, ἐν χωρίῳ Ὀκτάβῃ, à 56 stades de Satala. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 15. Cet endroit devait peut-être son nom à ce qu'il était à huit milles de Satala. — S.-M.

² Satala était comprise dans la petite Arménie, et se trouvait dans la partie la plus avancée de l'Asie mineu-

re, vers la grande Arménie, dont elle formait l'extrême frontière. J'ignore sa dénomination moderne. — S.-M.

³ Il était Thrace de naissance. — S.-M.

⁴ τὸ στρατηγικὸν σημεῖον. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 15. — S.-M.

et la tenant baissée, comme il retournait joindre les siens, il fut atteint et haché en morceaux. Mais la confusion se mit dans l'armée des Perses, lorsqu'ils ne virent plus leur enseigne : ils prirent l'épouvante et se sauvèrent dans leur camp avec une grande perte. Le lendemain ils se retirèrent sans être poursuivis, les Romains se tenant heureux d'avoir remporté avec un nombre fort inférieur une si glorieuse victoire.

L'empereur, qui souhaitait la paix avec la Perse, pour employer toutes ses forces à la conquête de l'Afrique, crut qu'une campagne si malheureuse aurait rendu le roi plus traitable. Il ordonna donc à Rufin de l'aller trouver ¹. Cabad le reçut avec honneur; mais aux propositions de Rufin il répondit, qu'*Anastase avait par avarice refusé de partager la dépense nécessaire pour la garde des portes Caspiennes* ²; que les Perses y entretenaient une garnison considérable pour fermer le passage aux Barbares, et qu'il n'était pas juste qu'ils fussent chargés à leurs frais de mettre à couvert les terres de l'empire. Je suis obligé, ajouta-t-il, de tenir toujours sur pied deux armées; l'une pour l'opposer aux Barbares du nord, l'autre pour arrêter les violences des Romains, qui ne font aucun scrupule de violer les traités. N'est-ce pas contre les traités qu'ils ont bâti Dara, et entrepris d'élever une forteresse à Mindone ³? L'empereur peut choisir de la paix ou de la guerre; mais

xxxiv.
Le roi de
Perse refuse
la paix.

¹ Théophanes, p. 154, place au mois d'août le voyage de Rufin, et lui donne pour collègue le comte Alexandre. — S.-M.

² Voyez t. 6, p. 269, not. 1, liv.

xxxiii, § 39 et p. 442, not. 4, liv.

xxxiv, § 39, et t. 7, p. 395-399, liv.

xxxix, § 10. — S.-M.

³ Τῆς Μίνδωνος οἰκοδομίας. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 16. — S.-M.

*il ne peut obtenir la paix, qu'en contribuant à la garde des portes Caspiennes, ou bien en démolissant Dara*¹. Rufin porta cette réponse à Constantinople, où Hermogène se rendit peu de temps après.

xxxv.
Mondon se
donne
à Justinien.
Marc. chr.
Malala, part.
2, p. 186.

Justinien ne fut pas moins heureux cette année du côté de l'Occident. Une multitude de Barbares, que les chroniques de ce temps-là appellent Goths, et que je crois être Esclavons, se jetèrent dans l'Illyrie, et les Bulgares dans la Thrace. Mondon², que nous avons vu sous le règne d'Anastase s'emparer du château de Herta, s'attacher au service de Théodoric, et faire la guerre aux Romains, s'était donné à Justinien depuis la mort du roi des Goths; et l'empereur lui avait confié le commandement des troupes d'Illyrie³. Il marcha d'abord contre les Esclavons, et ce fut la première fois que les Romains combattirent cette nation. Mondon les tailla en pièces, fit un grand butin, et prit un de leurs chefs qu'il envoya chargé de chaînes à Constantinople. Étant ensuite passé en Thrace, il défit les Bulgares dans un combat où il leur tua cinq cents hommes et les força de repasser le Danube.

xxxvi.
Esclavons
défaits par
Chilbudius.
Proc. Got.
l. 3, c. 14.

Ce fleuve, qui avait si long-temps servi de rempart aux terres des Romains, était devenu, depuis l'affaiblissement de l'empire, le passage ordinaire des nations du Nord qui venaient le ravager. C'était par là que les

¹ Ἡ τὰς πύλας διαίσις τε καὶ ὁρ-
θῆς συμφορὰς οὐσιν, ἡ πόλιν Δάρας
καταλύσουσι. Proc. de bel. Pers. l. 1,
c. 16. — S.-M.

² Il était de la race des Gépides,
selon la chronique de Malala, part.
2, p. 186, qui le nomme *Mundus* et
le fait fils de roi, Μούνδος ὁ ἐκ γίνους

τῶν Γηπεδῶν καταγόμενος, υἱὸς ὄν
ῥηγός. Il était issu de la race d'At-
tila. Voyez t. 7, p. 384, liv. XXXIX,
§ 1. — S.-M.

³ *Mundo Illyriciana utrinque
militia ductor.* Marc. chron. Ce titre
s'exprimait ainsi en grec, στραταλά-
της τοῦ Ἰλλυρίων ἐθνους. — S.-M.

Goths, les Huns, les Gépides, avaient inondé les deux Mésies, la Dacie, la Pannonie. De nouveaux essaims de Barbares, peu connus auparavant, commençaient à franchir ses bords. Les Esclavons¹ et les Bulgares faisaient trembler la Thrace, et la menaçaient des mêmes horreurs qu'elle avait éprouvées sous Valens. Ce fut pour la mettre à couvert que Justinien donna le commandement de cette province à Chilbudius², brave guerrier, qui s'était doublement signalé, et dans le service du palais, par un désintéressement à toute épreuve, et dans les armées par sa valeur. L'empereur le chargea de garder les bords du Danube. Il se rendit si redoutable, que, pendant les trois années qu'il commanda dans ce pays, les Barbares qui se montraient souvent sur la rive opposée n'osèrent jamais passer le fleuve. Il le passa lui-même plusieurs fois, alla chercher les Bulgares et les Esclavons, les tailla en pièces, et revint avec un grand nombre de prisonniers. Enfin, la troisième année de son gouvernement, s'étant hardi au-delà du Danube avec peu de troupes, il fut enveloppé par les Esclavons, qui avaient réuni tout ce qu'ils avaient de combattants. Il fallut céder au nombre. Chilbudius périt après avoir fait des prodiges de valeur. Depuis ce temps le passage du Danube fut ouvert aux peuples du Nord; et toutes les forces de l'empire ne purent faire, dit Procope³, ce qu'avait fait un seul homme.

¹ Σκλαβοί. — S.-M.

² Χιλβούδιος. Il paraît qu'il était lui-même slave de naissance; car le même Procope fait mention d'un individu de cette nation, qui portait aussi le nom de Chilbudius. — S.-M.

³ Εὐρησασί τε ἡ Ρωμαίων ἀρχὴ ἀνδρὸς ἑνὸς ἀρετῇ ἀντιβήτορος γενέσθαι ἐν τῷ ἔργῳ τούτῳ οὐδαμῇ ἰσχυρῶς, Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 14. — S.-M.

xxxvii.
Origine des
Esclavons.

Const.
Porph. de
adm. imp.
c. 29.
Cluver.

Germ. antiq.
l. 1, c. 4, §,
et l. 3, c. 44.
Helmold.

Chron. l. 1,
c. 84.

Jorn. de reb.
Get. c. 5, 23.

Mauro Orbi-
ni, regno de
gli Slavi.
Perings-
kiold,

not. in vit.
Theod.

Cochl. p.
376.

Lucius, de
regno Dal-
mat. l. 1, c. 11,
12, et l. 6, c. 4.

J'ai déjà parlé des Bulgares, lorsqu'ils se montrèrent sur les bords du Borysthène, où Théodoric les défit en 485¹. Je vais rassembler ici en peu de mots ce que les divers auteurs nous apprennent de l'origine, des progrès et des mœurs des Esclavons, nation puissante et nombreuse, qui s'est répandue par succession de temps dans la moitié de l'Europe, et dont la langue subsiste encore depuis la mer Caspienne jusqu'en Saxe, et depuis le golfe Adriatique jusqu'à la mer Glaciale, si l'on en excepte la Hongrie². Son origine n'est pas moins difficile à démêler que celle des Goths, des Vandales, des Lombards, et des autres nations barbares, qui, n'ayant ni la connaissance des lettres ni le loisir de s'en occuper, ont sans cesse fait la guerre à des voisins aussi barbares qu'eux, et ne se sont montrés aux yeux des Grecs et des Romains que lorsque ceux-ci avaient eux-mêmes perdu le goût des recherches littéraires³. D'ailleurs il fallait songer à leur résister, plutôt qu'à étudier leur origine. Quelques écrivains regardant la Scandinavie comme la mère de tous les peuples

¹ Voyez t. 7, p. 386 et 387, liv. xxxix, § 2. — S.-M.

² Ceci n'est point exact. Les Hongrois ne sont pas, il est vrai, de la race des Slaves; mais ils ne forment pas la partie la plus considérable des habitants de la Hongrie. Les Magyars ou Hongrois proprement dits, issus de la race des Finnois, dominent depuis long-temps dans ce pays; mais la plus grande partie des paysans, environ les deux tiers de la population, sont de race slave et ne parlent pas d'autre langue que la langue slave. On les appelle plus

particulièrement Slovaques et Slovènes. — S.-M.

³ J'ai fait voir, t. 5, p. 263, not. 1, liv. xxvii, § 47, dans une note très-développée, que les peuples connus dans la haute antiquité sous les noms de Hénètes, Vénètes, Vénédes, plus tard sous ceux de Vindiles, Vindéliens, Vandales, et enfin, à une époque plus récente, sous celui de Vandes, étaient les mêmes que les nations alavonnes dans leur généralité. Cette note me dispense de donner ici de plus grands détails sur ce sujet. — S.-M.

barbares qui ont inondé le reste de l'Europe, font sortir les Esclavons de cette péninsule, dont la fécondité était, selon eux, inépuisable. Ils placent cette première migration deux cents ans avant la guerre de Troie, c'est-à-dire, dans un temps où l'histoire profane ne présente que des obscurités presque impénétrables ¹. Les Esclavons, confondus alors avec les Goths, se répandirent dans la Sarmatie, qu'ils subjuguèrent jusqu'au Tanaïs. La plupart des historiens, sans remonter à ces antiquités incertaines, les prennent d'abord dans la Sarmatie septentrionale, entre la Finlande et le fleuve Obi ². Les Esclavons s'avancèrent ensuite vers le midi, d'un côté jusqu'aux Palus Méotides, de l'autre jusqu'à la Vistule, qui leur servait de bornes à l'Occident ³. Ils sont les mêmes que les Vénèdes ⁴, qui habitaient les côtes de la mer Baltique : ce qui paraît confirmé par le nom de Windischmarck, que les Allemands donnent encore à un canton situé sur la frontière de la Carinthie et de l'Esclavonie, comme ils appellent Wenden un pays situé sur la côte de cette mer ⁵. Ces na-

¹ Cette opinion n'est fondée sur aucune raison plausible. Je ne veux ni la discuter ni la réfuter. — S.-M.

² Jamais aucun écrivain n'a songé dans l'antiquité à étendre si loin vers le nord-est la race des Slaves. Je ne crois pas que les tribus slaves aient jamais à ces époques reculées porté leurs établissements au-delà de la Néva. On voit par Jornandès, *de reb. Get.* c. 5, que de son temps elles occupaient les régions comprises entre la ville qu'il appelle la ville nouvelle, et qui n'est pas la grande Novgorod, et le Dniester. Cette ville nouvelle était dans la Pannonie,

non loin du Danube. *Sclavini à civitate novâ. . . . usque ad Danastum. . . . commorantur.* Les Slaves occupaient donc alors toute la Hongrie orientale, la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie. — S.-M.

³ Ces limites géographiques sont indiquées dans Jornandès, *de reb. Get.* c. 5. — S.-M.

⁴ C'est ce qu'assure Jornandès, *de reb. Get.* c. 5. *Winidarum natio populosa, quorum nomina licet nunc per varias familias et loca mutentur, principaliter tamen Sclavini et Antes nominantur.* — S.-M.

⁵ Voyez la note citée, t. 5, p. 263,

tions belliqueuses et fières de leur bravoure prirent le nom de *Slaves*, qui veut dire *braves et illustres*¹ : ce n'est que par corruption que les Grecs et les Romains les ont appelés *Sclaves*, *Sclabins*, *Sclavons*². Ils marchèrent sur les traces des Vandales, et occupèrent successivement toutes les contrées dont ceux-ci s'étaient rendus maîtres avant eux³. Enfin ils se fixèrent entre la Vistule et le Niester. Les Antes, qui étaient les plus braves d'entre eux, s'établirent entre ce dernier fleuve et le Danube⁴. On les a confondus tantôt avec les Bulgares⁵, tantôt avec les Abares⁶, parce que s'étant joints à ces peuples, ils ont souvent marché sous leurs étendards. Hermanaric, le héros de la nation gothique, les avait soumis à son empire⁷.

Les Esclavons ne reconnaissaient qu'un Dieu maître de l'univers et du tonnerre⁸. Ils lui immolaient des victimes, ils lui faisaient des vœux dans leurs maladies. Mais ils rendaient un culte subalterne aux fleuves,

xxxviii.
Leurs
mœurs.

Proc. Got.
l. 3, c. 14.
Leo, tactic.
c. 18.

Nv. xxvii, § 47, dans laquelle je donne de grands détails sur l'origine des nations slaves. — S.-M.

¹ *Slava*, d'où dérive le nom des Slaves, signifie *gloire* dans leur langue. — S.-M.

² Σκλαβηνοί, *Sclavini*, Σκλάβοι et Σκλαβινικά ἔθνη, dans Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 29. — S.-M.

³ Voyez encore ma note, t. 5, p. 263, liv. xxvii, § 47. — S.-M.

⁴ Les Antes, dont le nom était une altération de celui des Vénètes ou Hénètes, étaient les plus orientaux des Slaves. Voyez la note déjà citée ci-dev. p. 145, not. 5. — S.-M.

⁵ Les Bulgares, venus d'Asie en

Europe, occupèrent des pays habités antérieurement par des Slaves, avec lesquels ils se mêlèrent. La langue des Bulgares actuels est remplie de mots slaves. Voyez t. 7, p. 141, not 2, liv. xxxvi, § 47. — S.-M.

⁶ Οἱ Σκλάβοι, οἱ καὶ Ἄβαροι καλούμενοι. Const. Porphy. *de adm. imp.* c. 29. — S.-M.

⁷ C'est ce qu'on apprend de Jordanès, *de reb. Get.* c. 23. — S.-M.

⁸ Θεὸν γὰρ ἓνα, τὸν τῆς ἀστραπῆς δημιουργὸν πάντων κῆριον μόνον αὐτὸν νομίζουσιν εἶναι. Proc. *de bel Goth.* l. 3, c. 14. Ce dieu est le *Péroun* ou *Perkoun*, maître de la foudre, qui est le Jupiter des nations slaves. — S.-M.

aux nymphes, et à quelques autres divinités¹ : ils leur offraient des sacrifices, et les consultaient sur l'avenir. Ils n'avaient pour habitations que des cabanes fort éloignées les unes des autres² ; ce qui faisait qu'ils occupaient un grand terrain. C'est pour cette raison que les Grecs donnaient aux Esclavons et aux Antes le nom commun de *Spores*³, c'est-à-dire, *dispersés*⁴. Ils étaient de grande taille et robustes, avaient le teint basané et les cheveux roux⁵. Ils supportaient avec patience la fatigue, la disette et toutes les incommodités de l'air et des saisons. Ils changeaient souvent de demeures, et choisissaient par préférence des lieux escarpés et impraticables ; ce qui les rendait très-agiles. Leur nourriture était grossière et sans apprêt comme celle des Huns, auxquels ils ressemblaient encore par la malpropreté et par la franchise. Le millet était le seul grain qu'ils cultivaient, méprisant d'ailleurs l'agriculture, et ne connaissant d'autre occupation que la guerre, ni d'autre mérite qu'une bravoure féroce. Dans les batailles la plupart combattaient à pied, sans autres armes qu'une rondache et deux javelots fort courts. Ils

¹ Ἰδὲται μέντοι καὶ ποταμούς τε καὶ ἄλλα, καὶ ἄλλ' ἅπαντα θαυμάσια. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 14. On peut voir dans l'histoire de Russie par Karamzin, trad. franc. t. 1, p. 98-129, des détails curieux et circonstanciés sur la mythologie des diverses nations slaves.—S.-M.

² Οἰκοῦσι δὲ ἐν καλύβαις οἰκτραῖς καταμένοντες πολλῶν μὲν ἀπ' ἀλλήλων. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 14. *Hindes. synvasque pro civitatibus* habent, dit Jornandès, de reb. Get. 5.—S.-M.

³ Σπόρους γὰρ τὸ παλαιὸν ἀμφότερους ἐκάλεον. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 14.—S.-M.

⁴ Ὅτι δὴ σποράδην τὴν χώραν οἰκοῦσι. Rien ne justifie cette étymologie de Procope, qui est aussi peu vraisemblable qu'aucune autre des étymologies données par les anciens.—S.-M.

⁵ Τὰ δὲ σώματα καὶ τὰς κόμας οὔτε λευκοὶ ἐσάγαν, ἢ ξανθοὶ εἰσιν, οὐτε πηρὶς τὸ μέλαν αὐτοῖς παντελῶς τέτραπται, ἀλλ' ὑπέρυθροί εἰσιν ἅπαντες. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 14.—S.-M.

se servaient aussi de flèches empoisonnées, et ce poison était si subtil, que si l'on n'y apportait un prompt remède, soit en avalant quelque antidote, soit en coupant la partie blessée, tout le corps était bientôt gangrené. Ils ne portaient point de cuirasses; quelques-uns même par ostentation de valeur allaient au combat nus jusqu'à la ceinture. Passionnés pour la liberté, ils se gouvernèrent en démocratie¹ tant qu'ils demeurèrent au-delà du Danube²; lorsqu'ils l'eurent passé, ils refusèrent constamment de se soumettre aux lois romaines, aimant mieux être maltraités par un compatriote que de vivre heureux sous un gouvernement étranger. C'était cependant le peuple du monde chez qui les droits de l'hospitalité étaient le plus respectés. Non contents de recevoir humainement les étrangers, ils les escortaient dans leurs voyages; ils les défendaient contre toute insulte, et se faisaient un point d'honneur de prendre les armes pour les venger. Ils ne retenaient les prisonniers en esclavage que pendant un certain temps, après lequel ils leur permettaient de retourner en leur pays, ou de vivre en liberté avec eux. Leurs femmes étaient chastes, et tellement attachées à leurs maris, qu'ordinairement elles se donnaient la mort, plutôt que de leur survivre.

AN 531.

XXXIX.
Incursions

Les mauvais succès de la campagne précédente affligeaient Cabad³: il s'en vengea sur Pérosès, en lui

¹ Σκλαβηνοί τε καὶ ἄνται οὐκ ἀρχονται πρὸς ἀνδρὸς ἐνός, ἀλλ' ἐν δημοκρατία ἐκ παλαιοῦ βιοτεύουσιν. *Proc. de bel. Goth.* l. 3. c. 14. — S.-M.

² Procope parle de la langue des Slaves comme d'un idiôme très-barbare. Ἔστι δὲ καὶ μία ἑκατέρους φωνή

ἀτεχνῶς βάρβαρος. *Proc. de bel. Goth.* l. 3, c. 14. Les Grecs ne parlaient guères mieux des langues qui leur étaient étrangères, sans en excepter même la langue latine. — S.-M.

³ Il n'y eut pas de consul en l'an 531. — S.-M.

faisant ôter publiquement les marques de la dignité de *Mirrhané*, c'est à-dire de commandant général des troupes de Perse. Celui qui en était revêtu ne reconnaissait de supérieur que le roi¹; il portait une espèce de diadème, c'est-à-dire, un cercle d'or enrichi de pierres². Tout était réglé dans l'habillement des Perses; il n'était permis à personne de porter ni ceinture, ni anneau, ni agrafe d'or, ni aucune sorte d'ornement, si on ne l'avait reçu du prince³. L'hiver ne se passa pas sans alarmes pour les Romains. Alamondare⁴, chef de tous les Sarrasins tributaires de la Perse, ne leur donnait point de repos. Ce guerrier infatigable ne cessa pendant cinquante ans de servir fidèlement la Perse, et fit à l'empire des maux infinis. Il étendit ses ravages depuis les frontières de l'Égypte jusqu'en Mésopotamie. Toujours à cheval, toujours le fer à la main, il pillait les campagnes, détruisait les édifices, entraînait des milliers de prisonniers, dont il égorgeait les uns et vendait les autres. Il était presque aussi difficile de le joindre que de le vaincre. Prudent et circonspect dans les entreprises les plus hardies, il ne s'engageait qu'après avoir fait reconnaître le pays; et se retirait si à propos et avec tant de vitesse, qu'il était déjà bien loin

d'Alamondare.

Proc. Pers.

l. 1, c. 17.

Malala, part.

2. p. 165 et

166, 198 et

199.

Theoph.

p. 151, 152,

153.

Anastas.

p. 58.

Hist. Misc. l.

16, ap. Mu-

rat. t. 1, part.

1, p. 104.

¹ ἄλλοτε δὲ τοῦτο ἐν Πέρσῃς μέγα μετὰ τῇ βασιλείᾳ τιμὴν. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 17. J'ai déjà parlé, 27, p. 326, not. 2, liv. XXXVIII, § 64, et ci-dev. § 27, p. 131, not. 4, de l'empereur qui a fait prendre le nom d'une famille pour celui d'une dignité. — S.-M.

² Κόσμον γὰρ ἀφαιλετο αὐτὸν, διὰ ἀναδύσθαι τὸν ἐν τῇ κεφαλῇ τριχινίσθαι, ἐκ τῆς χρυσοῦ καὶ μαργάρων

πεποιημένον. Proc. de bel. Goth. l. 1, c. 17. — S.-M.

³ Ἐνταῦθα γὰρ οὔτε δακτυλίῳ χρυσῷ, οὔτε ζώνῃ, οὔτε παρόνῃ χρῆσθαι, οὔτε ἄλλῳ διαρροῦν θέμις, ἐτι μὴ ἐκ βασιλείας ἀξιώθεντι. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 17. — S.-M.

⁴ J'ai parlé ci-dev. p. 56, not. 3, liv. XI, § 29, de l'origine de ce prince nommé Mondar par les auteurs arabes. — S.-M.

avec son butin, lorsque les officiers romains se mettaient en marche pour l'aller combattre. Un jour il enveloppa des troupes nombreuses qui le poursuivaient, et les fit tous prisonniers avec leurs capitaines Jean et Démonstrate, frère de Rufin ¹, dont il tira une riche rançon. Les chefs des Sarrasins sujets de l'empire ² ne pouvaient tenir devant lui, et ce fut en vain que Justinien donna le commandement de plusieurs tribus d'Arabes à Aréthas avec le titre de roi ³. Aréthas, soit faute de courage ou de bonheur, soit par trahison, fut presque toujours battu. Alamondare s'avança jusqu'au voisinage d'Antioche, brûla les faubourgs de Chalcis, désola tout le pays, et au premier mouvement des troupes de Syrie, il regagna les déserts d'Arabie avec une foule de prisonniers. Peu de temps après, Diomède, commandant de la Phénicie⁴, mécontent d'Aréthas, força

¹ Δημόστρατος δὲ ἦν ὁ Ρουφίνου ἀδελφὸς καὶ Ἰωάννης ὁ τοῦ Δουκᾶ παῖς. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 17. J'ai parlé de ces deux généraux ci-dev. p. 56, not. 5 et 6, liv. XL, § 29. — S.-M.

² Σαρακηνῶν τῶν Ῥωμαίοις ἐνοπύων ἡγούμενος, οἱ φύλαρχοι ἐπικαλοῦνται. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 17. — S.-M.

³ Βασιλεὺς Ἰουστινιανὸς φυλαῖς πλείσταις ἄρεθαν τὸν Γαβαλᾶ παῖδα ἐπέστησεν, ὃς τῶν ἐν Ἀραβίῳ Σαρακηνῶν ἤρχεν, ἀξίωμα βασιλείας αὐτῷ περιθέμενος. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 17. Cet Aréthas, fils de Gabalas, paraît être le roi de Ghassan que les auteurs arabes appellent Harroth II, fils de Djabalab. Ils lui donnent un règne de dix ans. Sa résidence était à Belka, dans les environs de Damas. Voyez Rasmussen,

histor. præcip. Arab. regnor. p. 43 et 44. Les rois arabes de la race de Ghassan, établis sur les frontières de la Syrie, étaient les chefs de presque toutes les tribus errantes qui reconnaissaient la suprématie de l'empire. L'histoire et la succession de ces princes présentent de grandes difficultés. M. Silvestre de Sacy s'est occupé de cette partie de l'histoire des anciens Arabes, dans une dissertation qu'il a insérée dans le tome XLVIII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Ce mémoire, peu concluant dans son ensemble, n'indique que d'une manière assez légère les difficultés nombreuses qui se trouvent dans la chronologie et la succession des rois de Ghassan. — S.-M.

⁴ Malala, *part.* 2, p. 165, le qualifie de duc de Palestine. — S.-M.

celui-ci de sortir de la province¹. Alamondare profita de cette occasion pour se venger d'Aréthas : il fondit sur lui, et l'obligea de se sauver, laissant à la merci de l'ennemi sa femme et ses enfants². A cette nouvelle, tous les officiers romains qui se trouvaient en Phénicie, en Arabie, en Mésopotamie³, rassemblèrent leurs troupes : Aréthas se joignit à eux⁴. Alamondare, hors d'état de résister à tant de forces réunies, s'enfuit dans le fond des déserts de l'Arabie⁵, où jamais les armes

¹ Il sortit, dit Malala, *part.* 2, p. 165, des limites de l'empire, εἰς τὰ ἔξω ἀπὸν ἡμῶν, et se retira dans l'Inde, εἰς τὰ Ἰνδοῦξ. J'ai déjà eu l'occasion de remarquer ci-dev. p. 44 et 45, liv. xii, § 27, que les auteurs de ce temps donnaient souvent le nom d'Inde aux parties méridionales de l'Arabie. Il serait possible que Hareth ou Aréthas se fût en effet retiré dans l'Yémen.—S.-M.

² La chronique de Malala, *part.* 2, p. 165, ajoute qu'il tua Aréthas. Ce rapport est mal d'accord avec le récit des autres auteurs, qui sont tous ou même assez ambigus. Les Arabes n'indiquent pas le genre de mort de Hareth II, fils de Djahsh I. Théophanes, p. 152, est d'accord avec la chronique de Malala. Il place cet événement en la 2^e année de Justinien, en l'année 528 de J.-C.—S.-M.

³ Ἰσχυριανὸς γράφει τοῖς δουξί θενικαῖς, καὶ Ἀραβίας, καὶ Μεσοποταμίας, καὶ τοῖς τῶν ἐπαρχικῶν φυλάρχοις. Malal. *part.* p. 165 et 166. Cet auteur compte parmi les généraux romains Dionysius, duc de Phénicie, Jean, duc de l'Euphratèse, et le tribun, ἡγέμενος, Sébastien. On voit qu'il y avait alors beaucoup de phylarques

ou de chefs des tribus arabes qui reconnaissaient la suprématie de l'empire; les auteurs orientaux confirment cette indication. Malala compte parmi les chefs arabes qui se joignirent aux Romains le phylarque Aréthas, Γνωφῆας, Γνούφας, et Naaman, Νααμάν. Il est difficile de dire qui pouvait être cet autre phylarque nommé Aréthas; quant à Gnouphas et Naaman, je pense qu'ils sont les mêmes que Djofnah II et Noman II, tous les deux fils de Mondar I, fils d'Hareth II ou Aréthas, qui régnèrent sur les Arabes de Ghasan, selon les historiens orientaux. Voyez Rasmussen, *Hist. præcip. Arab. regn.* p. 44.—S.-M.

⁴ Théophanes, p. 152, ne nomme pas le phylarque arabe qui se joignit aux généraux romains dans cette expédition. Son nom se trouve dans la chronique de Malala, *part.* 2, p. 166. Il y a peut-être erreur dans ce nom, car selon ces deux auteurs, ci-dev. not. 2, le phylarque Aréthas avait déjà été tué par Mondar III. Il est difficile de croire que ces deux historiens se soient trompés en ce point.—S.-M.

⁵ Il s'enfuit dans l'Inde, ἐφυγεν εἰς τὰ Ἰνδοῦξ μέρη, dit Malala, *part.*

romaines n'avaient pénétré. Son camp fut pillé. Outre une grande multitude de femmes, d'enfants, de troupeaux, de chameaux, il s'y trouva quantité d'étoffes de soie ; c'étaient les dépouilles de la Syrie. On recouvra pour lors les prisonniers qu'il emmenait ; on avança jusqu'aux frontières de Perse, où les Romains brûlèrent quatre châteaux. Lorsqu'ils furent retournés en Syrie, Alamondare, outré de colère, rassembla en un seul lieu tous les prisonniers qu'il avait enlevés dans les courses précédentes ; il leur déclara qu'ils allaient payer de leur sang la perte qu'il venait de faire, et fit sur-le-champ trancher la tête à plusieurs d'entre eux. Les autres, se jetant à ses pieds, lui demandèrent quelque délai, pour envoyer dans leur patrie recueillir de quoi payer leur rançon : il leur accorda soixante jours. Taïzanès, chef d'une tribu de Sarrazins¹, eut assez d'humanité pour se rendre leur caution. Ils dépêchèrent aussitôt à Antioche, pour y faire connaître le danger où ils étaient, et pour demander du secours. Leur requête, étant lue publiquement dans la grande église, tira des larmes de tout le peuple. Le patriarche², le clergé, les magistrats, donnèrent l'exemple d'une abondante charité ; et les habitants s'empressèrent tous de contribuer, chacun selon ses moyens. Cet argent fut aussitôt porté au Sarrazin, qui rendit la liberté aux prisonniers.

2, p. 166 ; c'est-à-dire dans les parties intérieures du désert d'Arabie. Voyez ci-dev. p. 151 ; not. 1. — S.-M.

¹ Ταϊζάνης ὁ ἀρχιφύλης Σαρακενῶν. Malal. *part.* 2, p. 198. J'ignore à quelle tribu arabe appartient ce chef,

qui n'est mentionné que par la chronique de Malala. — S.-M.

² Ce patriarche était Éphrem, qui avait été comte d'Orient. Voyez ci-dev. p. 78, not. 2, liv. XL, § 36. — S.-M.

Pour arrêter par une diversion ces incursions continuelles, l'empereur entreprit de susciter aux Perses de nouveaux ennemis du côté de l'Arabie¹. Justin s'était lié d'amitié avec Élisbaan roi d'Éthiopie, il l'avait aidé dans la conquête du pays des Homérites², où ce prince avait établi pour roi un chrétien nommé Abraham³. Élisbaan ayant renoncé à la couronne pour mener une vie pénitente⁴, Hellestée lui avait succédé⁵. Les Homérites, méprisant Abraham, qui n'était originairement qu'un simple facteur d'un marchand romain dans la ville d'Adulis⁶, le détrônèrent, et mirent à sa place un juif ou un idolâtre, dont on ignore le nom.

XL.
Révolution
chez les Ho-
mérites.

Nonnosus,
ap. Phot.
cod. 3, p. 6.
Proc. Pers.
l. 1, c. 20.
Malala, part.
2, p. 192-196.
Pagi ad Bar.

¹ Les faits rapportés dans ce paragraphe sont racontés d'une manière confuse et inexacte; il faut, pour les comprendre et pour en suivre le véritable enchaînement, lire ce que j'ai ajouté à la narration imparfaite de Lebeau, ci-dev. p. 44-67, liv. XL, § 27-30. On y verra en détail les faits qui ont causé l'erreur de Lebeau et de plusieurs autres écrivains modernes. Je me bornerai ici à donner dans de courtes notes les explications nécessaires, me référant, pour de plus amples détails, aux notes et aux additions que j'ai placées dans le liv. XL, § 27-30. — S.-M.

² Il ne paraît pas que Justin ait fourni des secours de troupes au roi d'Éthiopie. Voyez ci-dev. p. 59, not. 3, liv. XL, § 30. — S.-M.

³ Abraham, nommé par les Orientaux Abraham, ne fut pas placé à cette époque sur le trône des Homérites. C'est Ésimiphée qui fut alors déclaré roi. Voyez ci-dev. p. 63, not. 1, et p. 63, not. 3, liv. XL, § 30. — S.-M.

⁴ Ce n'est pas à cette époque, mais

long-temps après, que ce prince renonça à la couronne. Voyez ci-dev. p. 65, liv. XL, § 30. — S.-M.

⁵ Hellestée ne fut pas le successeur d'Élisbaas ou Élisbaan, ainsi que je l'ai fait voir ci-dev. p. 49, not. 4, liv. XL, § 27. Ces deux noms, peu différents, désignent un même prince; et il me paraît constant qu'au lieu d'Ἐλισθαῖος, il faut lire dans Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 20, Ἐλισθαῖος. Voyez la note déjà citée. Le roi d'Éthiopie s'appelait réellement *Andas*, comme le dit Malala, part. 2, p. 157. Voyez ci-dev. p. 49, note 2, liv. XL, § 27 — S.-M.

⁶ Ὁ δὲ Ἀβραμὸς οὗτος χριστιανὸς μὲν ἦν, δοῦλος δὲ Ῥωμαίου ἀνδρὸς, ἐν πόλει Αἰθιοπῶν Ἀδούλιδι ἐπὶ τῇ κατὰ θάλασσαν ἐργασίᾳ διατρεβὼν ἔχοντος. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 20. On apprend de Procope que les Homérites, se révoltèrent au contraire contre le roi Ésimiphée, que les Éthiopiens leur avaient donné, pour placer cet Abraham sur le trône. Voyez ci-dev. p. 63 et 64, liv. XL, § 30. — S.-M.

Comme le nouveau prince traitait les chrétiens avec une extrême rigueur, Hellestée vint lui faire la guerre¹ : il défit ses troupes, le tua dans le combat, et mit la couronne sur la tête d'un chrétien du pays, nommé Ésimiphée, à condition qu'il payerait tribut à l'Éthiopie². Après cette expédition, Hellestée retourna dans son royaume; mais il ne ramena pas toutes ses troupes. La beauté du climat et la richesse du pays en retinrent un grand nombre. Peu de temps après, ces déserteurs ayant soulevé plusieurs habitants, excitèrent une sédition contre Ésimiphée; ils se saisirent de sa personne, l'enfermèrent dans une forteresse, et remirent Abraham sur le trône³. Hellestée, pour dissiper cette rébellion, envoya trois mille hommes commandés par un de ses parents⁴. Mais ces soldats, charmés eux-mêmes de la fertilité de cette heureuse contrée, traitèrent secrètement avec Abraham, et, au moment de la bataille, ils tuèrent leur chef et se joignirent aux Homérites. Le roi d'Éthiopie envoya une seconde armée qui fut taillée en pièces. Enfin, il prit le parti de laisser régner Abraham. Celui-ci, après la mort d'Hellestée⁵,

¹ Pour admettre cet arrangement de faits, il faudrait supposer deux grandes expéditions contre les Homérites, entreprises par le roi d'Éthiopie en personne, et rien ne donne lieu de croire qu'il en ait été ainsi. — S.-M.

² Voyez ci-dev. p. 62 et 63, liv. XL, § 30. — S.-M.

³ C'est au contraire à cette époque qu'Abraham fut placé sur le trône par les Homérites révoltés. Le roi d'Éthiopie n'aurait eu aucun motif raisonnable de prendre les armes contre un prince placé sur le trône par lui-même, et qui aurait été en-

suite rétabli par les troupes éthiopiennes. L'Arabie serait également restée dans la dépendance de l'Éthiopie. — S.-M.

⁴ Στράτευμά τε τρισχιλίων ἀνδρῶν, καὶ ἀρχόντα τῶν τινα ξυγγενῶν τῶν αὐτοῦ, ἐπ' αὐτοὺς ἐπέμψεν. *Proc. de bel. Pers.* l. I, c. 20. Il est probable que ce parent du roi d'Éthiopie était un certain Arbath dont j'ai parlé ci-dev. p. 59, not. 4, et p. 63, not. 7, liv. XL, § 30. *Malala, part. 2*, p. 194, l'appelle *Anganès*. — S.-M.

⁵ Ou plutôt *Hellesbaüs*. Voyez ci-dev. p. 49, not. 4, liv. XL, § 27. — S.-M.

s'assura de la paix avec l'Éthiopie, en se soumettant à payer un tribut ¹.

Pendant qu'Hellestée régnait en Éthiopie et Ésimiphée sur les Homérites², Justinien leur députa Julien, l'un de ses secrétaires, et Nonnose, pour représenter à ces deux princes, qu'étant déjà unis avec lui par la profession du christianisme, ils devaient le secourir contre les Perses. Les députés étaient chargés d'inviter en particulier le roi d'Éthiopie à se rendre maître du commerce de la soie³, qui jusqu'alors se faisait par la Perse, et à tirer immédiatement des Indiens cette marchandise, pour la transporter par le Nil à Alexandrie; ce qui procurerait à ses états un profit immense, et aux Romains l'unique avantage de ne pas faire passer leur argent entre les mains de leurs ennemis. Ils devaient aussi engager le roi des Homérites à rendre à Caise le commandement des Maaddéniens⁴, et à l'en-

XLI.
Justinien a
recours aux
Éthiopiens
et aux Ho-
mérites.

¹ Selon Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 20, c'est à son successeur qu'il paye ce tribut. Τὸ μὲν αὐτὸν τὴν Αἰθίοπων βασιδαίαν παραλαβόντι. Ces événements, ajoute-t-il, sont d'une époque plus moderne, ἀλλὰ ταῦτα μὲν χρόνῳ τῷ ἱστορῶι ἐγένετο. Ce qui est vrai.—S.-M.

² Ἡ μὲν Αἰθίοφι βασιλεύοντος Ἑλληνοβαίου, Ἑσμιφαιῶι δὲ ἐν Ὁμηρίταις, x. i. l. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 20.—S.-M.

³ C'était un objet d'une haute importance. Ce commerce, très-lucratif pour les Chinois et pour les peuples qui les séparaient de l'empire, se faisait par les nations de la Transoxiane et des régions scythiques qui s'étendent au-dessus de la Perse et de l'Inde, et par les Perses, qui allaient eux-mêmes chercher la soie par mer,

à travers l'Océan oriental, et la rapportaient dans les ports du golfe Persique. Ce commerce avait toujours vivement excité la jalousie du gouvernement romain.—S.-M.

⁴ Καῖσὸν, τὸν φυγάδα, φύλαρχον Μααδδηνῶις καταστήσωνται. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 20. Le même auteur rapporte que Caise ou plutôt Kaïs, était de la race des phylarques, ὁ δὲ Καῖσὸς οὗτος γένους ἦν τοῦ φυλαρχικοῦ. On apprend de Nonnose, qui avait été envoyé en ambassade auprès de lui, qu'il commandait à deux tribus des plus illustres parmi les Arabes, δύο γενῶν ἡγεῖτο τῶν παρὰ τοῖς Σαρακηνοῖς ἐπισημοτάτων. C'étaient celles des Chindiniens et des Maadéniens, Χινδίνων καὶ Μααδηνῶν. Les princes de ces deux tribus sont connus des auteurs

voyer à leur tête faire une incursion dans la Perse ¹. Ce Caïse était un prince sarrasin très-vaillant et fort attaché au service de l'empire. Son fils Mavias ² était même alors dans le palais de Justinien en qualité d'otage. Mais Caïse, ayant tué un parent d'Ésimiphée, avait été obligé de prendre la fuite, et menait une vie errante dans les déserts de l'Arabie. Les Maaddéniens étaient des Sarrasins voisins et tributaires des Homérites ³. Les envoyés allèrent d'abord en Éthiopie ⁴, où ils furent bien reçus. Un auteur voisin ⁵ de ce temps-là décrit ainsi cette audience. Le roi ⁶ était monté sur un char à quatre roues couvert de lames d'or et attelé de quatre éléphants. Il était nu jusqu'à la ceinture, ne portant

arabes sous le nom de rois de Kendarah. Leur puissance fut détruite à peu près vers l'époque dont il s'agit, par Mondar III, roi de Hirah. Les dissensions des frères, qui se disputaient la souveraineté, facilitèrent les progrès de Mondar. J'ai parlé de cette tribu ainsi que de Kais et de ses ancêtres, t. 7, p. 242, not. 3 et p. 250, not. 2, 3, 4 et 5, liv. xxxviii, § 21 et 27. — S.-M.

¹ Avec une grande armée d'Homérites et de Maadénites, dit Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 20. Στρατὴν μεγάλαν αὐτῶν τοῦ Ὀμηριτῶν καὶ Σαρακηνῶν τῶν Μααδδηνῶν ἰσθάλουσιν ἐς τὴν Περσῶν γῆν. — S.-M.

² En arabe, *Moawiah*. Ce fait est rapporté par Nonnose, *ap. Phot.* cod. 3, p. 6. — S.-M.

³ Les Maadénites ou Maadéniens tiraient leur nom de Maad, ancien chef des tribus arabes, fils d'un patriarche nommé Adnan, dont il est impossible d'indiquer l'époque chronologique. — S.-M.

⁴ Malala, *part.* 2, p. 194, dit

dans l'Inde, κατέφθασα τὰ ἰνδικὰ μέγαν. Voyez ci-dev. p. 44 et 45, liv. xl, § 27. Ces paroles de Malala et des autres écrivains de ce temps, qui donnent le nom d'Inde à l'Éthiopie et aux régions de l'Afrique et de l'Asie qui en sont voisines, ont trompé Gibbon, qui a cru réellement, t. 7, p. 316 et 317, que les ambassadeurs de Justinien avaient pénétré dans l'Inde asiatique et dans les contrées de l'Asie centrale. — S.-M.

⁵ Cet auteur est le chroniqueur Jean Malala, *part.* 2, p. 193, 194 et 195. — S.-M.

⁶ Ce prince est nommé *Élisboas*, Ἐλισβόας, par Malala, *part.* 2, p. 196, ce qui ne peut laisser aucun doute, ce me semble, au sujet de ce que j'ai dit dans ces notes, sur l'identité du roi nommé *Elleschéas* dans Procope, avec le souverain contemporain de Justin, appelé par les autres historiens *Élisbaas* ou *Élisbaan*, et qui fit la conquête du pays des Homérites. Voyez ci-dev. p. 49, not. 4, liv. xl, § 27. — S.-M.

sur ses épaules qu'une tunique ouverte par devant et semée de perles. Il avait des bracelets d'or. Sa tête était couverte d'un turban de toile de lin brochée d'or¹, d'où pendaient de chaque côté quatre chaînettes d'or. Il portait un collier de même métal, et tenait d'une main une rondache dorée, et de l'autre deux demi-piques. Autour de lui étaient rangés ses courtisans sous les armes, entremêlés de musiciens qui jouaient de la flûte. Les ambassadeurs le saluèrent les genoux en terre; le roi les ayant fait relever et approcher de lui, prit de ses mains la lettre de l'empereur, baisa l'empreinte du cachet², reçut les présents qui lui étaient offerts, et après avoir fait lire la lettre par un interprète, il expédia sur-le-champ des ordres pour faire marcher ses troupes, et envoya par écrit au roi de Perse une déclaration de guerre. Ensuite, après avoir embrassé Julien et Nonnose, il les congédia avec honneur, et dépêcha de sa part un ambassadeur à Justinien, avec une lettre et de riches présents. Il paraît, par le récit de l'historien, que toutes ces opérations furent terminées dans une seule audience. Comme les députés³ allaient d'Axoum à Adulis éloignée de quinze journées de chemin⁴, d'où ils devaient passer en Arabie, ils rencontrèrent dans une vaste plaine⁴ un troupeau de cinq mille éléphants qui paissaient en liberté,

¹ Ἐν τῇ κεφαλῇ αὐτοῦ λινόχρυσον φακλινίσθητον οὐκ ὀνομασμένον. *Malal. part.* 2, p. 195. — S.-M.

² Κατεβλῆκε τὴν σφραγίδα. *Malal. part.* 2, p. 195. C'est encore l'image des Orientaux. — S.-M.

³ Διατεταμένοι τὴν Ἀδουλίαν τῆς Αὔ-
βητης ἢ τῆς Αὔβης ὁδόν. *Nonnos. ap.*
Phot. cod. 3, p. 7. D'autres auteurs

ne comptent que douze journées entre ces deux villes. Voyez ci-dev. p. 50, not. 1, liv. XL, § 27. — S.-M.

⁴ Cette plaine se nommait, selon le même auteur, *ap. Phot. cod.* 3, p. 7, *Ανέ, Αἰνῆ*. Elle était située entre Axoum et Adulis, ἐν μέσῳ τῆς τῶν Αὐξουμιτῶν καὶ τῆς τῶν Ἀδουλιτῶν πόλεως. — S.-M.

et dont personne n'osait approcher. Le roi des Homérites promit aussi tout ce que l'empereur désirait; mais ce grand empressement ne fut suivi d'aucun effet de part ni d'autre. Les Éthiopiens ne pouvaient enlever aux Perses le commerce de la soie; ceux-ci, par le voisinage de l'Inde, attirant cette marchandise dans leurs ports. Ils ne pouvaient non plus pénétrer dans la Perse qu'après un long et pénible voyage au travers des sables et des vastes déserts de l'Arabie. Cette même raison mit Ésimiphée hors d'état de tenir parole. Dans la suite Abraham, après avoir affermi sa puissance, réitéra souvent à Justinien la même promesse : il se mit même une fois en marche; mais bientôt les difficultés le rebutèrent, et il revint sur ses pas. Ce fut là tout le fruit que Justinien retira de cette ambassade. Quelque temps après Caise, laissant le commandement de son pays à ses deux frères ¹, se retira à Constantinople avec un grand nombre de ses sujets, et reçut de l'empereur le gouvernement de la Palestine ².

XLII.
Les Perses
passent l'Euphrate.

Proc. Pers.
l. 1, c. 17, 18.
Malala, part.
2, p. 179 et
199-205.
Jorn. de
regn. succes.

Cependant Alamondare, après les courses qu'il avait faites durant l'hiver, était retourné en Perse. Il rassura Cabad, qui semblait avoir perdu courage, lui représentant α que le moyen de vaincre les Romains α n'était pas de les combattre en Mésopotamie, où leur α frontière était défendue par des places fortes et de α nombreuses garnisons; qu'il fallait aller les attaquer α au-delà de l'Euphrate dans le cœur de leurs états,

¹ Les historiens grecs les appellent *Ambrus* et *Iézidès*, noms qui s'expriment en langue arabe par ceux d'*Amrou* et d'*Iezid*. Τὴν ἰδίαν φυλαρχίαν ἄμβρου καὶ ἰεζίδου τοῖς ἀδελφοῖς διανειμάμενος. Nonnos. ap. Phot.

cod. 3, p. 6. — S.-M.

² Αὐτὸς τὴν Παλαιστίναν ἡγεμονίαν παρὰ βασιλείως ἐδέξατο, πλῆθος πολὺ τῶν ὑποτεταγμένων αὐτῷ σὺν αὐτῷ ἐπαγόμενος. Nonnos. ap. Phot. cod. 3, p. 6. — S.-M.

« où l'on trouverait des villes ouvertes et sans défense; que pour se rendre maître d'Antioche, capitale de l'Orient, il ne serait besoin que de se présenter; que cette ville voluptueuse, occupée sans cesse de fêtes et de spectacles, ne craignait rien moins qu'une attaque soudaine. Prince, lui dit-il, vous verrez à vos pieds toutes les richesses d'Antioche et ses habitants enchaînés, avant que les troupes romaines cantonnées en Mésopotamie aient reçu le premier avis de notre passage. Je connais le pays; je conduirai votre armée par la route la plus sûre et la plus commode. » Cabad, encouragé par ce conseil, nomma pour général Azaréthès¹, guerrier vaillant et habile; il ne voulut cependant lui donner que quinze mille hommes; mais c'étaient les meilleures troupes de la Perse. Alamondare fut chargé de la conduite de l'armée. Les Perses passèrent l'Euphrate en Assyrie, et remontèrent le long du fleuve vers la Commagène². Bélisaire, qui était en Mésopotamie vers Nisibe, n'eut pas plutôt appris leur marche, qu'il garnit de soldats les places du pays pour les mettre en état de défense, en cas que Cabad les fit attaquer par une autre armée. Ayant ensuite rassemblé le reste de ses troupes, il passa l'Euphrate à Samosate et marcha en diligence à la rencontre des ennemis. Il avait avec lui vingt mille hommes, dont deux mille étaient Isauriens et Lycaoniens³. Les chefs de la cavalerie étaient les mêmes qu'à la bataille de Dara. Pierre

¹ Ἀζαρέθης. Malala, *part.* 2, p. 199, l'appelle *Ezarath*, Ἐζαράθ στρατηγὸς Περσῶν. Je crois que ce général est appelé *Hazaravonkht* par les Arméniens. — S.-M.

² Ils pénétrèrent, dit Malala,

part. 2, p. 179, jusqu'àuprès d'Antioche, ἕως τῶν ὁρίων Ἀντιοχείας. — S.-M.

³ La chronique de Malala, *part.* 2, p. 179, donne à ces soldats, qui étaient de l'infanterie, le nom de

commandait l'infanterie; Longin et Stéphanacius les Isauriens¹. Aréthas² joignit l'armée avec cinq mille Sarrasins. Bélisaire marcha jusqu'à Barbalissus³, près de Chalcis⁴, dont les ennemis n'étaient éloignés que de cinq lieues⁵. Ils campaient au pied d'un château nommé Gabbule⁶; et, de crainte de surprise, ils avaient semé des chaussees-trapes autour de leur camp, ne laissant qu'un seul passage. Sunica, à la tête d'un corps de quatre mille cavaliers, s'avança jusque sur leurs derrières, sans en avoir reçu d'ordre, et tomba sur une troupe de Perses qui pillaient le pays⁷. Il tua les uns, et enleva les autres pour en tirer des lumières sur les desseins de l'ennemi. Bélisaire sut mauvais gré à Su-

Lycocranites : et ajoute qu'on les tirait de la Phrygie, ἐκ τῆς Φρυγῶν χώρας, τοὺς λεγόμενους Λυκοκρανίτας. C'était plutôt des Lycaoniens; car le mont *Lycocranus*, d'où ils tiraient leur nom, était dans cette dernière province. — S.-M.

¹ Malala, *part.* 2, p. 201, nomme encore Simmas et Apsal parmi les généraux qui servaient sous les ordres de Bélisaire. — S.-M.

² C'est sans doute Aréthas, dont il a été déjà question ci-dev. § 39, p. 150 et 151. — S.-M.

³ *Barbalissus*, nommé *Bales* par les Arabes, était situé sur les bords de l'Euphrate, à une petite distance d'Hiérépolis, au sud-est. Le texte imprimé de Malala, *part.* 2, p. 201, l'appelle par erreur Βαρβαλισσός. — S.-M.

⁴ Cette ville, nommée *Kinesrin*, était au midi d'Halep, sur la même rivière. Voyez. 3, p. 54, not. 1 et 2, liv. xiv, § 1. — S.-M.

⁵ Ἐν χωρίῳ Γαββουλῶν, δέκα καὶ ἑκατὸν σταδίους Χαλκίδονος (leg. Χαλκίδος) διέχοντι. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 18. — S.-M.

⁶ Τὸ κάστρον Γαββουλῶν. Malala, *part.* 2, p. 201. Le fort, nommé actuellement *Gabboul* ou *Djabboul*, est situé dans le désert qui s'étend au sud-est d'Halep, sur la route qui conduit à Palmyre. Il est auprès d'un grand lac ou marais salé. Il est arrosé par une petite rivière, dont parle Malala, *part.* 2, p. 200, ἔχον παρακείμενον καὶ μικρὸν ποταμὸν. Cette petite rivière se jette dans le lac. — S.-M.

⁷ Selon Malala, *part.* 2, p. 201, ils avaient attaqué le bourg de *Besethon*, τὴν κώμην τὴν λεγομένην Βεσιθαδῶν, et celui de *Bathnae*, Βαθνῶν. Le premier m'est inconnu; pour le second, il était sur la route de Chalcis à Hiérépolis. J'en ai parlé, t. 3, p. 56, not. 1, 2 et 3, et p. 57, not. 1 et 2, liv. xiv, § 3. — S.-M.

nica d'avoir agi sans ordre; et ce général, sévère sur l'observation de la discipline, allait lui ôter le commandement, lorsqu'Hermogène arriva avec un renfort de quatre mille hommes ¹. Celui-ci obtint grace pour Smica. Azaréthès et Alamondare, surpris de la diligence de Bélisaire, résolurent de retourner sur leurs pas; mais avant que de partir, ils eurent la hardiesse de forcer pendant la nuit le château de Gabbule, qu'ils pillèrent; et, chargés de butin, traînant à leur suite les prisonniers, ils regagnèrent l'Euphrate, et marchèrent le long du fleuve qu'ils avaient à leur gauche. Les Romains les suivaient à la distance d'une journée, en sorte qu'ils campaient tous les soirs où les Perses avaient campé la nuit précédente. Bélisaire ne voulait pas les attendre, se contentant de les faire sortir des terres de l'empire, sans avoir exécuté leurs projets. Mais toute l'armée, tant les officiers que les soldats, brûlaient d'impatience d'en venir aux mains; et, n'osant résister en face à leur général, ils murmuraient en secret, et le taxaient de lâcheté.

Les Perses, poursuivis de si près, ne cherchaient qu'à passer le fleuve. Ils campèrent vis-à-vis de Callinicus et Bélisaire à Sura ², trois ou quatre lieues au-dessus. Le lendemain, les Romains s'étant mis en marche de grand matin, arrivèrent au moment que les Perses décampaient. C'était la veille de Pâques, qui cette année tombait au 20 avril. Ce jour-là les chrétiens observaient jusqu'au soir le jeûne le plus rigoureux, dont les armées mêmes ne se dispensaient pas.

XLII.
Bélisaire est
forcé de
combattre.

¹ Malala nous apprend, *part.* 2, p. 200, que l'armée romaine était alors campée à Hiérapolis. — S.-M.

² Ἐν πόλει Σούρων. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 18. Voyez ci-dev. § 17, p. 113, note 3. — S.-M.

Bélisaire avait pour maxime de ne jamais risquer une bataille lorsqu'il pouvait réussir sans tirer l'épée. Voyant ses soldats impatients de combattre, il les rassembla pour leur faire entendre que cette ardeur était tout-à-fait inconsiderée : *Qu'est-il besoin, leur dit-il, de verser notre sang ? la terreur a déjà vaincu les ennemis. Ils fuient ; pourquoi donc entreprendre de les mettre en fuite ? La victoire est entre nos mains ; nous voulons nous en dessaisir et l'abandonner au hasard d'une bataille. Dieu refuse son secours aux téméraires qui se jettent de gâté de cœur dans le péril. Qui sait si le désespoir n'inspirera pas de nouvelles forces aux ennemis, tandis que les nôtres sont affaiblies par le jeûne et par la fatigue d'une longue marche ?* Toute l'armée l'interrompt par des cris ; les plus séditeux, confondus dans la foule, l'accablent d'injures. Plusieurs officiers, par une folle affectation de bravoure, imitent l'insolence du soldat. Bélisaire, voyant qu'il était impossible de résister à cette fougue impétueuse, et voulant du moins sauver l'honneur du commandement, change de langage : *Je voulais éprouver votre courage, leur dit-il ; je suis content, camarades, et vous allez l'être. Combattez avec autant d'ardeur que vous demandez la bataille.* Il range son infanterie au bord du fleuve ; il poste à l'aile droite Aréthas et ses Sarrasins¹ ; il se place au centre à la tête de sa cavalerie. Azaréthès, de son côté, anime ses gens par la nécessité de vaincre ou de mourir ; il poste les Perses à l'aile droite, les Sarrasins à l'aile gauche, et fait sonner la charge.

¹ Il leur joignit, selon la chronique de Malala, part. 2, p. 202, Dorothee et Mamantès, chefs des Isauriens, Ἰσαυροὶ ἡγούμενοι.—S.-M.

On se battit d'abord à coups de flèches, en quoi les Romains avaient l'avantage. Les Perses étaient plus adroits et tiraient plus vite; mais leurs traits, rencontrant de fortes cuirasses, des casques et des boucliers à l'épreuve, n'y pouvaient pénétrer; au lieu que les arcs des Romains, tendus avec plus de force par des bras plus vigoureux, décochaient des flèches meurtrières; les Perses n'ayant point d'armes défensives, ou n'en ayant que de mauvaises. Dans les intervalles des décharges, des cavaliers s'avançaient de part et d'autre entre les deux armées, et faisaient parade de leur valeur. Du côté des Perses, Andrazès ¹ et Naaman, fils d'Alamondare, furent tués dans ces combats singuliers. Du côté des Romains, Stéphanacius y perdit la vie, et Abrus ², capitaine sarrasin, fut fait prisonnier ³. Enfin les armées se mêlèrent; les deux tiers du jour étaient déjà passés, et la victoire était encore indécise, lorsque les plus braves des Perses, s'étant réunis pour former un escadron, fondirent sur l'aile droite où était Aréthas avec ses Sarrasins; ceux-ci prirent si promptement la fuite, qu'ils donnèrent lieu de les soupçonner de trahison. La terreur se communiqua aux Isauriens et aux Lycaoniens; c'étaient la plupart des paysans, tirés de la charrue, et qui n'avaient jamais vu d'ennemis; ils ne firent pas même usage de leurs armes; ils avaient cependant crié plus haut que les autres pour demander la bataille et pour insulter Béli-

¹ Il est qualifié du titre de chiliarque ou tribun, dans la chronique de Malala, *part. 2*, p. 202. — S.-M.

² Ἀβρου. Malala, *part. 2*, p. 202, lui donne le titre de duc, δούξ. Il

devait s'appeler Amrou en arabe. — S.-M.

³ Malala ajoute Apseal aux officiers qui, du côté des Romains, périrent dans cette journée. — S.-M.

saire. Ils périrent presque tous, soit par l'épée des ennemis, soit dans l'Euphrate où ils se précipitaient, espérant de le passer à la nage. Les Perses, après avoir renversé ces escadrons, enveloppèrent la cavalerie romaine et la prirent à dos. Elle fit peu de résistance; la plus grande partie se jeta dans le fleuve et gagna les îles voisines, tandis que les plus vaillants, au nombre de huit cents, disputaient encore le terrain et vendaient bien cher leur vie. Avec eux périt Ascan, qui ne cessa de combattre jusqu'au dernier soupir. Bélisaire, accompagné de Sunica et de Simmas, tint ferme dans son poste, et repoussa toutes les attaques, tant qu'il fut secondé de la valeur d'Ascan. Mais, après la perte de ce brave officier, il se retira dans le gros de l'infanterie, qui, sous la conduite de Pierre, n'avait pas encore été entamée. Bélisaire mit pied à terre, et commanda aux autres cavaliers d'en faire autant. Ce bataillon, quoique peu nombreux, ayant reculé jusqu'au bord du fleuve pour n'être pas enveloppé, soutint avec un courage opiniâtre tous les efforts des assaillants. Il ne fut pas possible de le rompre; serrés corps contre corps, hérissés de piques, couverts de leurs boucliers, les Romains montraient de toutes parts un front redoutable, et portaient plus de coups qu'ils n'en recevaient. En vain les cavaliers Perses s'abandonnèrent sur eux à plusieurs reprises : ils furent autant de fois forcés de tourner bride; les chevaux épouvantés du bruit des boucliers, que les Romains frappaient de leurs épées, se cabraient et renversaient leurs cavaliers. Dans ces chocs réitérés on tua aux Perses deux officiers généraux, et Sunica fit prisonnier Amerdac, renommé pour sa valeur, après lui avoir abattu le

las d'un coup de sabre. On poursuivit même les Perses l'espace de deux mille pas. Mais la nuit étant survenue, les combattants se séparèrent. Les Perses retournèrent à leur camp, et Bélisaire, ayant trouvé un bateau, se retira dans une île du fleuve, où un grand nombre de fuyards s'étaient sauvés à la nage. Le lendemain les habitants de Callinicus leur envoyèrent des barques pour les transporter dans leur ville. Les Perses se remirent en marche, après avoir dépouillé les morts, entre lesquels ils ne trouvèrent pas moins de leurs soldats que d'ennemis.

Quoique cette bataille eût coûté beaucoup de sang aux Perses, elle était sans doute glorieuse à leur chef. Il avait défait une cavalerie presque double de la sienne, et remporté un avantage sur un général auquel on pouvait même céder sans honte. Toutefois, au lieu d'une récompense, il ne trouva qu'ingratitude auprès de Cabad. C'était en Perse une ancienne coutume, qu'une armée prête à partir passât en revue devant le roi, et que chaque soldat jetât en passant une flèche dans des corbeilles, qu'on scellait ensuite du sceau royal. Au retour de l'expédition, l'armée défilait encore en présence du prince, et chaque soldat reprenait une flèche dans ces corbeilles. On jugeait du nombre des morts par les flèches qui restaient. La première fois qu'Azaréthès se présenta devant le monarque, Cabad lui demanda s'il avait augmenté le domaine de la Perse par la prise de quelque ville, ayant promis avec Alamondare de faire la conquête d'Antioche. Azaréthès répondit qu'il n'avait point pris de ville, mais qu'il avait vaincu Bélisaire et taillé en pièces les Romains. Cabad fit défiler son armée; et voyant qu'il restait dans

XLV.
Azaréthès
mal reçu de
Cabad.

les corbeilles plus de flèches qu'on n'en avait retiré, il jugea qu'il avait perdu plus de la moitié de ses troupes. Il fit au général de vifs reproches d'avoir acheté si cher un succès si équivoque; et depuis ce moment il le traita avec le dernier mépris.

XLVI.
Autre expé-
dition des
Perses en
Persarmé-
nie.

Cabad fit aussitôt partir trois autres généraux, du nombre desquels était Merméroès, avec une nouvelle armée, pour attaquer les places de la Mésopotamie. Ils allèrent assiéger Abgersate¹, forteresse de l'Osrhoène, bâtie autrefois par un Abgare dont elle conservait le nom. La garnison se défendit du haut des murs à coups de traits, et il en coûta la vie à mille Perses. Lorsque les flèches furent épuisées, on fit usage de frondes, qui abattirent encore un grand nombre d'ennemis. Les Perses ainsi maltraités prirent le parti de pratiquer un souterrain qu'ils poussèrent jusque sous la muraille. Les habitants, en ayant eu connaissance, contremînèrent de leur côté, et rencontrèrent les travailleurs, qu'ils massacrèrent. Mais, pendant qu'ils se battaient sous terre, les Perses s'emparèrent de la place par escalade, et passèrent au fil de l'épée les soldats et les habitants, dont il n'échappa qu'un très-petit nombre.

XLVII.
Bélisaire
rappelé.
Proc. Pers.
l. 1, c. 21.
Malala, part.
2, p. 204,
206, 207,
209.

Hermogène après la bataille de Callinicus avait écrit à l'empereur, qui, pour être mieux instruit du détail, envoya sur les lieux Constantiolus. Sur le rapport de celui-ci, Justinien rappela Bélisaire², qui ne fut jamais

¹ Τὸ κάστρον τὸ λεγόμενον Ἀβ-
γερσάτον, τὸ κτισθὲν ὑπὸ Ἀβγάρου,
τοπάρχου τῆς Ὀσδρσίνων πόλεως. Ma-
lala, part. 2, p. 205. La situation de ce
fort est inconnue : son nom, dérivé
de la langue arménienne comme ceux

de Samosate, d'Arasmosate, d'Ar-
taxate et de plusieurs autres villes,
signifie *la ville d'Abgare*. — S.-M.

² Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c.
21, dit que ce fut pour commander
l'expédition contre les Vandales, l'ei

him servi par les courtisans. Il donna ordre à Sittas, qui commandait en Arménie¹, de venir prendre le commandement des troupes de Mésopotamie. Cependant Alamondare² demanda aux généraux romains des passeports pour le diacre Sergius, qui portait à l'empereur des propositions de paix³. Justinien, disposé à profiter de cette ouverture, renvoya Sergius avec des présents pour Alamondare. Il en envoyait aussi à Cabad, et l'impératrice à la reine. Rufin et Stratégus furent chargés de la négociation, et étant arrivés à Edessé, ils firent savoir au roi qu'ils attendaient ses ordres pour aller traiter avec lui. Cabad ne se pressa pas de les mander; il formait de nouvelles entreprises.

Un corps de six mille Perses⁴ était campé sur les bords du Nymphius, près d'Amid, dans le dessein d'aller attaquer Martyropolis, qui en est à dix lieues⁵. Buzès⁶ et Bésas qui commandaient dans cette place en ayant eu avis, sortirent à la tête de la garnison et marchèrent aux ennemis. Lorsque le combat fut engagé, ils fei-

XLVIII.
Succès des
Romaines en
Mésopota-
mie.

ἰσχυρῶς στρατεύουσιν. — S.-M.

¹ Κωνσταντῖνος διὰ γραμμάτων ἔχρηται, τὸ επιπλοῦν πραισιόντου, ἐν Ἀρμενίᾳ διέγων, κ. τ. λ. Malal. part. 2, p. 204. — S.-M.

² Ἀλμονδάρης, ὁ τῶν Σαρακενῶν βασιλεὺς. Malal. part. 2, p. 206. Ce prince est Mondar III, roi des Arabes de Hira et allié des Perses, dont il sera encore souvent question dans la suite. — S.-M.

³ Ce fut au mois de juin, selon Malal., part. 2, p. 206. — S.-M.

⁴ Procope, de bel. Pers. l. 1, c. 11, rapporte qu'il était commandé par Canarangas, Apébédès (ou plutôt Apébédès et Mermérocs. — S.-M.

⁵ Martyropolis, selon Procope, de bel. Pers. l. 1, c. 21, était dans la Sophanène, à 240 stades au nord d'Amid. Αὕτη δὲ κεῖται μὲν ἐν τῇ Σωφαννῇ καλουμένῃ χώρᾳ, πῶς ἂν ἡμῶνς τισσαράκοντά τε καὶ διακοσίοις σταδίοις διέχουσα πρὸς βορρᾶν ἄνεμον. Le fleuve Nymphius, qui séparait les deux empires, l'arrosait. Πρὸς αὐτῇ δὲ Νυμφίῳ τῷ ποταμῷ ἴσται, ὅς τινι τοῖς Ῥωμαίων γῆν καὶ Περσῶν διορίζει. Voyez, au sujet de cette ville, t. 5, p. 246, not. 2, p. 247, not. 5 et p. 248, not. 1, 2, 3, liv. xxvii, § 38. — S.-M.

⁶ Il a déjà été question de ce général, ci-dev. § 20, p. 117. — S.-M.

gnirent de prendre la fuite, mais en bon ordre et sans rompre leurs rangs. Les Perses s'étant débandés dans la poursuite, ils retournèrent sur eux, en tuèrent deux mille, enlevèrent leurs enseignes, et firent leurs commandants prisonniers. Les autres se noyèrent dans le Nymphius. Les Romains dépouillèrent les morts et revinrent à Martyropolis.

XLIX.
En Persar-
ménie.

En Persarménie Dorothee¹ battit les Perses en plusieurs rencontres, et leur enleva plusieurs châteaux. Il ne fut arrêté que par une forteresse construite sur une hauteur, dont le chemin était si étroit qu'il n'y pouvait passer qu'un seul homme. C'était par-là que les habitants venaient puiser de l'eau dans une rivière qui coulait au pied de la hauteur. Les marchands du pays avaient retiré tous leurs effets dans cette place. Dorothee, ayant fermé le passage, les força par la soif à se rendre, à condition qu'ils auraient la vie sauve. Les richesses dont la forteresse était remplie furent déposées entre les mains du chambellan Narsès, que l'empereur envoya pour les transporter à Constantinople.

X.
Attaque de
Martyropo-
lis.

Proc. Pers.
l. 1, c. 21.
Malala, part.
2, p. 208.

Cabad désespéré de ces revers fit dire à ses généraux qu'il leur défendait de revenir en Perse, qu'ils n'eussent pris Martyropolis. Ils allèrent donc attaquer cette ville, et mirent tout en usage pour s'en emparer. Les assiégés se défendaient avec courage. Cependant, comme leurs murailles étaient faibles en plusieurs endroits, et que d'ailleurs ils étaient mal pourvus de vivres et de machines, ils ne se flattaient pas de tenir long-temps. Sittas était campé à quatre ou cinq lieues avec son armée², mais avec des forces trop inégales pour ha-

¹ Δωρόθεος ὁ τῆς Ἀρμενίας στρα- S.-M.
τηλάτης. Malal. part. 2, p. 209. —

² On apprend de Procope, de

sarder une bataille. Un seul homme répara tous ces désavantages. Un ingénieur romain, qui s'était enfermé dans la place, sut rendre inutiles tous les assauts, toutes les mines des assiégeants. Il opposait aux tours que les Perses élevaient pour battre la ville, des tours encore plus hautes. Faute de machines à lancer des pierres, il démolissait les édifices et en faisait transporter les colonnes sur la muraille, d'où les précipitant sur les ennemis, il en écrasait un grand nombre. Les Perses faisant tous les jours de nouvelles pertes, commençaient à craindre que Sittas ne devînt assez fort pour les envelopper. Dans ces conjonctures, ils furent encore frappés d'une autre crainte. Un de leurs espions, qui les trahissait, vint avertir Sittas que les Perses attendaient un grand renfort de Huns. Sittas, après s'être assuré de la vérité de cet avis, engagea l'espion à force d'argent à retourner au camp des Perses, pour dire au général que les Huns le trompaient, et qu'ils s'étaient laissé corrompre par les Romains pour l'attaquer au lieu de le secourir. Ce faux avis jetait le général ennemi dans de mortelles inquiétudes.

Tant de mauvais succès causaient à Cabad beaucoup de dépit. On attribua au chagrin qu'il en conçut la paralysie dont il fut attaqué le 8 septembre. Persuadé qu'il ne releverait pas de cette maladie, il fit venir Mébodès¹, seigneur perse, en qui il mettait sa princi-

LI.
Mort de Cabad.

Proc. Pers.
l. 1, c. 21, et
l. 2, c. 9.
Agath. l. 2,
p. 66-72;
l. 4, p. 139.

bel. Pers. l. 1, c. 21, qu'il était dans le château, ἐν τῷ χωρίῳ, d'Attachas, Ἀττάχας, à 100 stades de Martyropolis, Μαρτυροπόλεως ἑκατὸν σταδίων ἀπέχον. J'ai donné d'amples détails au sujet de cet endroit appelé *Athakh* par les Arméniens, et *Hatakh* par les Arabes, dans mes *Mé-*

moires historiques et géographiques sur l'Arménie, t. 1, p. 94. — S.-M.

¹ Les auteurs orientaux donnent à ce seigneur le nom de *Mehboud*. Il exerçait à la cour du roi de Perse la charge de surintendant des cuisines, ce que les Grecs nomment ἀρχιμαγειρός. — S.-M.

Melala, part.
2, p. 211.
Pagi ad Bar.
Herbelot,
Bibl. or.
Chosroès,
Assem. Bib.
or. t. 3, p.
404.

pale confiance. Il lui déclara qu'ayant résolu de laisser sa couronne à Chosroès le troisième de ses fils, il craignait qu'après sa mort ses intentions ne fussent pas suivies. *Mettez-moi seulement entre les mains*, lui répondit Mébodès, *un acte authentique de vos dernières volontés; je suis bien sûr que les Perses n'oseront le contredire*. Cabad lui dicta un testament par lequel il déclarait Chosroès son successeur, et mourut le cinquième jour de sa maladie, après un règne de quarante et un ans¹. La cérémonie des funérailles étant achevée, Caosès² l'aîné de ses fils prétendait, selon la coutume, monter sur le trône par le droit de sa naissance : Mébodès s'y opposa, disant que nul titre ne donnait droit à la couronne de Perse, sans le suffrage des seigneurs de la nation³. Caosès, se croyant

¹ La chronique de Malala, *par.* 2, p. 211, rapporte que Cabad vécut quatre-vingt-deux ans et trois mois; et elle dit positivement que son règne fut de quarante-trois ans et deux mois, et non de quarante et un an, comme on le voit ici. Ἐβασίλευσε δὲ ἐτη μγ' καὶ μῆνας δύο. Le règne de Cabad fut bien de quarante et un an, comme le dit Agathias, l. 4, p. 139, τεσσαράκοντα πρὸς τῷ ἐνὶ τοῖς σύμπαντας καθεστάναι ὁπόσους ἐν αὐτῇ ἐπεβίω; c'est-à-dire qu'il régna d'abord onze ans, après lesquels il fut détrôné par son oncle Djamasp ou Zamasphès, qui occupa le trône environ deux ans. Cabad, rétabli, régna encore trente ans. Τριᾶκοντα ἐτέρους ἐνιαυτοῖς διέμεινε τῆς μοναρχικῆς δυναστείας ἐχόμενος πρὸς τοῖς ἐνδεκα τοῖς προτέροις. Agath. l. 4, p. 139. On voit qu'il s'écoula réellement quarante-trois ans entre son pre-

mier événement et sa mort, et qu'il dut compter quarante-trois années de règne et mourir dans la quarante-quatrième. Les auteurs orientaux, Arabes et Persans, donnent également les deux supputations, selon qu'ils comptent ou ne comptent pas l'intervalle écoulé entre les deux règnes. J'ai fait voir, t. 7, p. 305, not. 3, liv. xxxviii, § 52, que la première année royale de Cabad datait du 23 mai 488; la 44^e et dernière dut commencer le 12 juin 531, ce qui s'accorde parfaitement avec la chronique de Malala, qui nous apprend qu'il mourut le 12 septembre 531. — S.-M.

² Καόςης. Ce nom se prononce Kaous chez les Perses. — S.-M.

³ Φάσκων οὐδένα χρῆναι αὐτόματον ἐς τὴν βασιλείαν ἵναί, ἀλλὰ ψήφῳ Περσῶν τῶν λογίμων. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 21. — S.-M.

assuré de l'affection publique, consentit à l'élection proposée. On assembla la noblesse du royaume. Tous les vœux se réunissaient en faveur de Caosès; mais lorsque Mébodès eut fait la lecture du testament ¹ de Cabad, ce prince absolu et redoutable régnait encore avec tant d'empire sur les esprits, que tous d'une voix unanime proclamèrent Chosroès roi de Perse. L'histoire l'appelle le grand Chosroès ². Les Orientaux lui donnent le surnom d'Anouschirvan, qui signifie *ame généreuse* ³. C'est l'Alexandre des Perses. Ils le préférèrent pour ses victoires, sa grandeur d'ame et sa haute sagesse à tous ses prédécesseurs, sans en excepter Cyrus. Il fut honoré du surnom de *Juste* ⁴, titre plus glorieux pour un souverain que celui de grand. Telle est l'idée que les historiens orientaux donnent de Chosroès ⁵. Les auteurs grecs contemporains font de ce prince un portrait bien différent ⁶. Ne pouvant lui refuser les qualités du conquérant, ils lui attribuent les vices les plus odieux du monarque, l'injustice, la cruauté, l'avarice, la perfidie. Ses victoires ont fait tant d'honneur

¹ Τὸ γράμμα. — S.-M.

² Son nom oriental est *Khosrou* ou *Khesrev*. Les Arméniens l'appellent *Khosrov*. — S.-M.

³ *Anousch-rewan*, *Nousch-rewan*, *Nouschin-rewan*, *Anouschrewan*, *Nouschirwan*, signifient en persan, selon différents dialectes et différentes orthographes, *Ame douce* ou *bonne*. — S.-M.

⁴ *Adel*. C'est le nom que lui donnent ordinairement les auteurs arabes. — S.-M.

⁵ On voit cependant, par ce que dit Agathias, l. 2, p. 66, que les Perses n'étaient pas les seuls qui célébraient

les hautes qualités de leur roi. Ἰμνοῦσι γὰρ αὐτὸν καὶ ἄγανται πέρα τῆς ἀξίας· μὴ ὅτι οἱ Πέρσαι, mais qu'il se trouvait des Romains qui n'en avaient pas une moins haute idée, ἀλλὰ καὶ ἔτιοι τῶν Ῥωμαίων. — S.-M.

⁶ Gibbon, t. 8, p. 42-52, fait un tableau plus beau, plus complet, plus juste et plus satisfaisant de Chosroès. Il a mieux que Lebeau tiré parti des ouvrages orientaux qui étaient publiés de son temps; il s'en est servi d'une manière plus judicieuse pour contrôler les récits passionnés des historiens grecs. — S.-M.

aux Perses et tant de mal aux Romains, qu'on doit également se défier de la flatterie des uns et de la haine des autres. Le caractère de Chosroès est un problème insoluble. Tant il est dangereux pour un prince jaloux de sa gloire, d'irriter une nation savante, qui sait parler à la postérité. Quoiqu'il soit injuste de s'en rapporter à des témoins ennemis, je suis cependant forcé de suivre ici les écrivains grecs, seuls monuments que j'aie entre les mains. Mais j'avertis d'avance que je me défie moi-même de tous les traits dont ils noircissent les actions de Chosroès. Je ne puis toutefois omettre un récit d'Agathias, qui porte beaucoup de caractères de vérité. Chosroès, avide de toute sorte de gloire, se piquait de philosophie ¹ : il avait fait traduire les ouvrages de Platon et d'Aristote ². Sept des plus célèbres philosophes de l'empire ³, qui ne pouvaient goûter les

¹ Le roi de Perse était, dit Agathias, l. 2, p. 66, λόγων έραστήν, και φιλοσοφίας τής παρ'ήμιν ές άκρον έλθόντα. — S.-M.

² C'est ce qu'assure Agathias, l. 2, p. 66, μεταβδλημένον αύτω ύπό του ές την Περίδα φωνήν των Έλληνικων συγγραμμάτων. Il possédait, dit-on, ajoute-t-il, toute la philosophie d'Aristote, φασίν ότι δή όλον τον Σταγειρίτην καταπίων. Il était imbu des dogmes de Platon, των τε Πλάτωνος του Άρίστωνος αναπέπλησαι δογματων. Le Timée, selon lui, ne présentait aucune conception qui fût au-dessus de la portée de son intelligence. Ούτι ο Τίμαιος αύτον άποδράσειν άν, ει και σφόδρα γραμμακεή θεωρία πεποιυιλται, και τας τη; φύσεως ανιγνύει κινήσεις. Il comprenait également bien le Phédon, le Gorgias, et les dialogues les plus diffi-

ciles, tels que le Parménide. Ούτι ο Φαίδων, ούτε ο Γοργίας, εύμενεύν ουδέ άλλος τις των γλαφυρών και άγκυλωτέρων διαλόγων, όπως οίμαι ο Παρμενίδης. — S.-M.

³ Ils se nommaient Damascius de Syrie, Simplicius de Cilicie, Eulamius de Phrygie, Priscianus de Lydie, Hermias et Diogenes de Phénicie, et Isidore de Gaza. Agathias, l. 2, p. 69 et 70, est le seul auteur qui nous fasse connaître les noms de ces philosophes et leur émigration en Perse. On peut, sur chacun de ces auteurs, consulter la bibliothèque de Fabricius, qui fait connaître ce que l'on sait de leur histoire et de leurs ouvrages. Agathias dit, l. 2, p. 69, qu'ils étaient les plus illustres philosophes de son temps, άπαντες το άκρον άωτων των έν τω καθ'ήμας χρόνω φιλοσοφησάντων. — S.-M.

doctes de la religion chrétienne, et qui craignaient la rigueur des édits, se joignirent ensemble pour passer en Perse. Comme ils ne connaissaient la Perse que par la Cyropédie, et qu'ils étaient prévenus des brillantes idées de Platon, ils s'attendaient à vivre heureux dans un pays où ils verraient un roi philosophe, et des sujets sans doute vertueux. Chosroès reçut avec complaisance cette savante colonie; il les admit dans sa familiarité la plus intime. Mais ils ne furent pas long-temps à revenir de leur enchantement. Ils s'aperçurent bientôt que l'affectation de philosophie n'était dans le prince qu'une vanité frivole, qu'il n'entendait rien à leurs sublimes spéculations, et qu'à la place des préjugés, dont il se prétendait affranchi, il avait reçu dans son ame tous les vices d'une éducation voluptueuse et d'un orgueilleux despotisme. Ses sujets leur parurent la nation du monde la plus corrompue, qui ajoutait aux désordres communs à tous les peuples, des usages monstrueux et contraires à la nature. Ils résolurent de retourner dans leur patrie. En vain le roi mit tout en œuvre pour les retenir; ils aimaient mieux mourir en mettant le pied sur les terres de l'empire, que de vivre honorés au milieu des Perses. Ils retirèrent néanmoins de leur voyage un fruit très-précieux à des hommes entêtés d'hellénisme. Dans le premier traité que Chosroès fit avec les Romains, il stipula en leur faveur qu'ils ne seraient point inquiétés au sujet de la religion; et sous la protection du roi de Perse, ils vécurent tranquilles au milieu de l'empire. Peu de temps après Chosroès se crut avantageusement dédommagé de leur perte. Il y avait à Constantinople un mauvais médecin nom-

mé Uranius ¹, qui, faute de succès dans son art, s'avisait d'arborer l'étendard de la philosophie. Étant extrêmement ignorant, il choisit le pyrrhonisme, comme la secte la plus commode, qui sans aucun frais d'étude demandait seulement une impudence intrépide, une voix forte et infatigable, une extrême volubilité de langue. Avec ces heureux talents, qu'Uranius possédait au plus haut degré, il se fit bientôt un grand nom. Assis tout le jour dans les boutiques des libraires, il y débitait ses leçons : c'était dans ces réduits que s'assemblaient alors au sortir de table les métaphysiciens de Constantinople. Allumés par les vapeurs du vin ou de la mélancolie, ils y traitaient à grand bruit les questions les plus relevées, sur la nature de Dieu, sur l'éternité du monde, sur l'unité de principe. La dispute se tranchait toujours par des injures ou des plaisanteries, et les décisions d'Uranius étaient des oracles. S'ennuyant enfin de mépriser les richesses, il résolut d'en essayer ; et sur la réputation de Chosroès il jugea fort sensément que la cour de ce prince était la seule au monde où la fortune pût attendre un philosophe tel que lui. Il s'insinua par intrigue à la suite d'un ambassadeur ² que l'empereur envoyait en Perse. La gravité de son maintien et la singularité de son extérieur frappa d'abord le roi, qui voulut l'entretenir, et qui fut charmé de la profondeur de ses connaissances et de la hardiesse de ses décisions. Il le mit aux prises avec les mages, qu'Uranius déconcerta ³. Il le combla

¹ Il était syrien de naissance, selon Agathias, l. 2, p. 67. — S.-M.

² Cet ambassadeur se nommait

Aréobinde, selon Agathias, l. 2, p. 68. — S.-M.

³ Ils disputèrent, dit Agathias,

de biens et d'honneurs, et lorsque Uranius fut revenu comme en triomphe à Constantinople, le roi entretint avec lui un commerce philosophique. Uranius ayant à raconter tant de merveilles et à montrer tant de lettres du roi de Perse, en devint beaucoup plus insupportable, et Chosroès demeura plus ignorant, mais plus présomptueux qu'auparavant. Tel est le récit d'Agathias. Revenons aux affaires de Perse.

La nouvelle de la mort de Cabad arriva devant Martyropolis, dans le temps que Sittas et Hermogène traitaient avec le général des Perses, pour l'engager à lever le siège. Cet événement, joint à la crainte des Huns, fit consentir Merméroès à s'éloigner et à délivrer des passeports aux députés qu'on envoyait à Chosroès pour lui faire des propositions de paix. Les Romains donnèrent pour otages deux officiers de marque, Martin et Sénécus; et les Perses se rapprochèrent de Nisibe. A peine furent-ils retirés, que les Huns Sabires arrivèrent devant Martyropolis, comme ils en étaient convenus. N'y trouvant plus l'armée des Perses, ils se répandirent jusque dans la seconde Cilicie et dans la Commagène¹; et portant partout le ravage, ils avancèrent jusqu'à quatre lieues d'Antioche. Comme ils retournaient chargés de dépouilles, Dorothee les attendit au passage des montagnes d'Arménie, les surprit dans plusieurs embuscades, et leur enleva une grande partie de leur butin.

LII.
Incursions
des Huns.

Proc. Pers.
l. 1, c. 21, 22.
Malala, part.
2, p. 212, 213.
Chr. Edess.
ap. Assem.
bib. or. t. 1,
p. 415.

l. 2, p. 68, sur l'origine du monde, sur la nature, sur l'éternité de l'univers, sur le principe des choses. *Ἐργαλιζόμενος τοῖς Μάγους, ἐς λόγους αὐτῶ καθίστατο γενεσιῶς τε καὶ φύσεως περί, καὶ εἰ τόδε τὸ πᾶν ἀτε-*

λεύτητον ἴσται, καὶ πότερον μίαν τὴν ἀπάντων ἀρχὴν νομιστίον. — S.-M.

¹ Ἔως τῆς Εὐφρατησῆς, καὶ τῆς δευτέρας Κιλικίας, καὶ τῶν Κηρυσιῶν (*leg.* Κυβρισιῶν). Malal. part. 2, p. 213. Ils ravagèrent les environs

LIII.
Négociation
pour la paix.

Proc. Pers.

l. 1, c. 22.

Malala, part.

2, p. 212,

219 et 220.

Theoph. p.

153, 154.

Marc. chron.

Jorn. succés.

Zon. l. 14, t.

2, p. 61.

Chr. Edess.

ap. Assem.

Bib. Or. t. 1,

p. 416.

Les troubles excités dans la cour de Perse au commencement du nouveau règne disposèrent Chosroès à écouter les propositions de l'empereur. Hermogène accompagné de Rufin, d'Alexandre et de Thomas, allèrent le trouver sur le bord du Tigre. Dès qu'il les vit arriver, il donna ordre de relâcher les deux otages. Les ambassadeurs s'étant insinués dans l'esprit du prince par des adorations et des flatteries qui ne s'accordaient guère avec l'ancienne fierté romaine, Chosroès promit de cesser la guerre à ces conditions : *Qu'on lui compterait onze mille livres d'or¹ ; que le commandant des troupes de Mésopotamie ne résiderait plus à Dara, mais à Constantine, comme autrefois² ; que les Romains remettraient à Chosroès les forteresses de Pharangion et de Bolon³, sans qu'il fût obligé de leur rendre aucune des places dont les Perses s'étaient emparés dans la Lazique.* Les ambassadeurs consentaient à tout, excepté au dernier article : ils ne pouvaient, disaient-ils, rien conclure sur ce point, sans s'être assurés de l'intention de leur maître. Chosroès leur accorda pour cet effet un délai de soixantedix jours ; et Rufin partit pour Constantinople, où il obtint le consentement de l'empereur. Pendant son absence le bruit courut en Perse que Justinien avait re-

d'Halep, selon la chronique syriaque d'Édesse, publiée par Assémani, *bib. or. t. 1*, p. 415. La Cyrrestique était au nord d'Halep.—S.-M.

¹ Δέκα καὶ ἑκατὸν χενηναρίων. Cette somme devait être, dit Procope, *de bel. Pers. l. 1*, c. 22, le dédommagement de ce qu'on ne démolissait point Dara, et de ce qu'on ne fournissait rien pour l'entretien de la garnison des portes

Caspiennes.—S.-M.

² Ὁ τῶν ἐν Μισσοποταμίᾳ στρατιωτῶν ἀρχὼν μνηστέτι ἐν Δάρας τὸ λοιπὸν εἶη, ἀλλ' ἐν Κωνσταντίνῃ τὸν ἀπαντα χρόνον διαγίνοιτο ἥπερ καὶ τὸ παλαιὸν εἴθιστο. Proc. *de bel. Pers. l. 1*, c. 22.—S.-M.

³ Φαράγγιον καὶ Βῶλον. Voyez ci-dev. § 11, p. 103, not. 3, et p. 104, not. 1.—S.-M.

jeté avec indignation les conditions proposées, et qu'il avait même fait mourir Rufin. Sur cette fausse nouvelle, Chosroès s'était mis en marche avec son armée; et il approchait déjà de Nisibe, lorsqu'il rencontra Rufin qui revenait en Perse avec l'agrément de l'empereur. Cette ville fut choisie pour les conférences, et les ambassadeurs y firent apporter la somme stipulée. A peine était-elle déposée dans la ville, qu'on reçut un contre-ordre de Justinien, qui révoquait la permission qu'il avait donnée de céder aux Perses les places de la Lazique. Cette variation de l'empereur excita la colère de Chosroès; il déclara qu'il n'entendrait plus à aucune proposition. Rufin, au désespoir de voir le traité rompu, et l'argent entre les mains des Perses, se jeta aux pieds du roi, le suppliant de lui remettre cette somme, et de suspendre ses opérations militaires jusqu'à ce qu'il eût fait un nouveau voyage à Constantinople; *qu'il y allait de sa vie si l'argent ne lui était pas rendu, et qu'il espérait amener l'empereur à des conditions dont le roi serait satisfait.* Chosroès aimait Rufin : ce négociateur était connu à la cour de Perse, où il avait été député plusieurs fois; il avait gagné par des présents l'amitié de Cabad et des principaux seigneurs. La reine mère de Chosroès lui était aussi très-favorable, parce qu'il avait contribué à persuader à Cabad de laisser la couronne à Chosroès au préjudice de ses aînés. Elle joignit donc ses instances à celles de Rufin, et obtint de son fils qu'il rendrait l'argent, et qu'il repasserait le Tigre, pour y attendre la réponse de Justinien. Rufin et Hermogène reprirent la route de Constantinople, et les autres ambassadeurs se retirèrent à Dara avec les onze mille livres

d'or. Jaloux du grand crédit de leur collègue auprès de Chosroès, ils écrivirent à la cour que Rufin trahissait l'empire. Mais l'empereur, loin d'ajouter foi à cette calomnie, renvoya bientôt Hermogène et Rufin avec des propositions qui furent sur-le-champ acceptées par Chosroès. On convint qu'on rendrait de bonne foi de part et d'autre toutes les places prises dans cette guerre, ainsi que tous les prisonniers; que les forteresses de Pharangion, de Bolon, et les mines de Persarménie seraient remises aux Perses; que le commandant de Mésopotamie ne résiderait plus à Dara; qu'on laisserait aux Ibériens retirés à Constantinople la liberté de demeurer dans l'empire ou de retourner en Ibérie. Dans l'acte du traité, les deux princes se donnaient réciproquement le titre de *frère*, et promettaient de s'aider mutuellement de troupes et d'argent. Ainsi se termina cette guerre qui durait depuis trente ans. Le traité ne fut signé qu'en 533. Dagaris qui avait été pris en Arménie fut échangé, et rendit dans la suite des services signalés: il défit les Huns en plusieurs rencontres, et les chassa des provinces qu'ils infestaient par leurs courses.

LIV.
Conspira-
tion contre
Chosroès.

Proc. Pers.
l. 1, c. 23.

Si l'on en veut croire les auteurs grecs, Chosroès tenait de son père ce caractère violent, impétueux, inquiet, qui avait fait le malheur de Cabad et de ses sujets. Dès les premiers mois du nouveau règne, les seigneurs de la Perse mécontents du gouvernement formèrent le dessein de se donner un autre roi. Zamès, second fils de Cabad, avait gagné par ses grandes qualités le cœur de toute la nation; mais, selon la loi du pays¹, la perte d'un œil le rendait inhabile à porter la

¹ Voyez ci-dev. p. 29 et 30, liv. XL, § 18. — S.-M.

couronne. On résolut de la donner au fils de Zamès, nommé Cabad ainsi que son aïeul. C'était un enfant dont Zamès devait être le tuteur; en sorte qu'une longue minorité procurerait à la Perse toutes les douceurs d'un heureux gouvernement. Zamès donna les mains à ce projet; et l'on n'attendait plus qu'une occasion de se défaire de Chosroès, lorsque le complot fut découvert. Chosroès fit massacrer Zamès et tous ses frères avec leurs enfants mâles. Les seigneurs qui avaient trempé dans la conspiration furent mis à mort; et Apébédes ¹, oncle du roi ², ne fut pas épargné.

L'enfant auquel on destinait la royauté ne périt pas dans ce massacre. Il était entre les mains d'Adergudumbade ³, qui le premier avait reconnu Cabad pour roi, lorsqu'il était revenu dans ses états à la tête d'une armée de Huns. Ce seigneur, puissant et renommé pour ses victoires, après avoir conquis et réuni à la Perse douze nations barbares ⁴, s'était retiré dans son gouvernement, où il élevait le fils de Zamès, que sa femme avait elle-même allaité ⁵. Chosroès n'osant user de violence contre un homme de ce caractère, et comptant d'ailleurs sur sa fidélité, lui demanda de faire périr le

XV.
Mort d'Adergudumbade.

¹ Ἀπεβίδης. Je crois qu'il faut lire dans Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 23, Ἀσπεβίδης. Voyez, sur ce personnage et la dignité dont il était revêtu, ce que j'ai dit, t. 7, p. 274, not. 3, et p. 364, note 5, liv. XXXVIII, § 39 et 82. — S.-M.

² Ὁ τῆς Χοσρόου μητρός ἀδελφός. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 23. — S.-M.

³ Ἰπὸ Χαναράγγῃ τῷ Ἀδεργούδου-βάδῃ. J'ai parlé de ce personnage et de la dignité de *Chanarange*, t. 7, p. 330, not. 3, et p. 335, liv. XXXVII,

§ 66 et 68. — S.-M.

⁴ Ἐπὶ δώδεκα ἔθνη βαρβάρων στρατεύσας, ἀπαντα Καβάδῃ βασιλεὶ παραστήσατο. *Proc. de bel. Pers.* l. 1, c. 23. — S.-M.

⁵ Il était d'usage chez les anciens Perses et Arméniens et chez les autres nations asiatiques, que les enfants du sang royal fussent nourris et élevés loin du palais, dans les maisons des seigneurs les plus distingués, qui devenaient ainsi leurs nourriciers. — S.-M.

jeune Cabad. Le gouverneur communiqua cet ordre cruel à sa femme, qui, se jetant à ses genoux et fondant en larmes, obtint de lui qu'il épargnerait une vie pour laquelle elle était prête à sacrifier la sienne propre. Ils prirent le parti de cacher l'enfant et de répondre au roi que ses ordres étaient exécutés. Ce secret n'était connu que de Varrhamès¹ leur fils et d'un esclave. Lorsque Cabad fut devenu grand, Adergudumbade, craignant quelque indiscretion, lui donna une somme d'argent et la liberté d'aller chercher un asyle hors de la Perse. Quelque temps après Chosroès partit pour la Lazique, et se fit accompagner de Varrhamès. L'esclave qui était dans le secret suivit le fils de son maître. Dans ce voyage, Varrhamès découvrit tout au roi, et ce fils dénaturé prouva ce qu'il avançait, par le témoignage de l'esclave. Chosroès, quoique très-irrité, usa de feinte pour tirer Adergudumbade de son gouvernement, où il ne pouvait sans péril entreprendre de le punir. A son retour, il écrivit à ce seigneur *qu'il allait attaquer l'empire par deux endroits à la fois; qu'il marcherait lui-même à la tête d'une des deux armées; et que voulant lui confier l'autre, il lui ordonnait de se rendre à la cour; qu'il croyait ne pouvoir trouver dans la Perse un général plus digne de partager avec son prince la gloire de cette expédition.* Le vieillard flatté de la confiance de son maître se mit aussitôt en chemin; mais affaibli par le grand âge, il tomba de cheval, et s'étant rompu la cuisse, il fut obligé de s'arrêter dans un village. Le roi s'y rendit comme pour le visiter, et le fit transporter dans un château voisin, avec ordre à ceux qu'il envoyait

¹ Οὐάβράμης. En persan, *Bahram*, en arménien *Vrham*. — S.-M.

pour le servir, de l'égorger dès qu'il y serait entré. Le perfide Varrhamès fut revêtu des dépouilles de son père. Le jeune Cabad¹ alla chercher asyle à Constantinople, où l'empereur le reçut avec bonté² et lui fit un traitement très-honorable.

Chosroès ne fut pas moins ingrat que son père. Cabad avait fait périr Soufaraï, le libérateur de la Perse³; Chosroès pour un sujet très-léger fit mourir Mébodès, auquel il était redevable de sa couronne. Un jour qu'il délibérait sur une affaire importante, il crut avoir besoin du conseil de Mébodès, et il chargea un courtisan nommé Zaberganès⁴ de l'aller avertir. Zaberganès trouva Mébodès occupé à exercer ses soldats; celui-ci lui répondit qu'aussitôt après l'exercice, il se rendrait auprès du roi. Le courtisan, qui haïssait ce seigneur, vint rapporter au prince, qu'il refusait de venir sous prétexte d'une autre affaire. Chosroès, outré de colère, fit aussitôt dire à Mébodès qu'il allât sur-le-champ au trépied. C'était un trépied de fer, placé devant la porte du palais. Lorsqu'un homme avait encouru l'indignation du prince il n'y avait aucun temple, aucun lieu sacré qui pût lui servir d'asyle : il fallait qu'il allât s'asseoir sur ce trépied pour y attendre sa sentence, sans qu'il fût permis à personne d'approcher de lui pour lui donner aucun secours, ni le consoler. Mébo-

LVI.
Ingratitude
de Chosroès
à l'égard de
Mébodès.

¹ On quelqu'un, ajoute Procope, de *bel. Pers.* l. 1, c. 23, qui prit le nom de Cabad, *εἰ τί τις ἄλλος ἐπιβατίαν τῷ Καβάδου ὀνόματος*. Cependant, poursuit-il, ce personnage ressemblait beaucoup au roi Cabad. *Καθάως μὲν τοι βασιλεῖ τὴν ὄψιν ἐμφερίστατος ἦν*. — S.-M.

² On voit cependant par Procope, de *bel. Pers.* l. 1, c. 23, qu'on dou-

tail qu'il fut réellement le petit-fils de Cabad. *Ιουστινιανὸς βασιλεὺς ἀμφιγνοῶν μὲν, ἀτε δὴ Καβάδου βασιλέως υἱόνον*. — S.-M.

³ Voyez t. 7, p. 325, liv. xxxviii, § 64. — S.-M.

⁴ *Ζαβεργάνης*. Les auteurs orientaux donnent à ce courtisan le nom de *Zarwan*, et disent qu'il était chambellan de Chosroès. — S.-M.

dès demeura plusieurs jours dans cet état déplorable, jusqu'à ce que Chosroès le fit enlever et mettre à mort ¹.

LXII.
Comète et
commence-
ment d'une
peste de cin-
quante ans.

Proc. Pers.
l. 2, c. 22.
Agath. l. 5,
p. 153, 154.
Theoph. p.
154.

Cedr. t. 1,
p. 369.
Zouh. l. 14, t. 2,
p. 61.

Sigon. Imp.
Occ. l. 17, p.
460.
Pagi ad Bar.

Au mois de septembre de cette année 531, on aperçut du côté de l'Occident pendant vingt jours une de ces comètes qu'on nommait *lampadias*, parce qu'elles ressemblent à un flambeau qui darde vers la partie supérieure du ciel des rayons très-éclatants. Une superstitieuse ignorance regarda ce phénomène comme la cause, ou du moins comme l'annonce d'une peste cruelle et opiniâtre, qui commença cette année, et qui pendant cinquante ans désola successivement la plus grande partie du monde alors connu. Elle parut d'abord en Éthiopie, et de là se répandant de proche en proche, elle réduisit en solitude des provinces entières. Les observations les plus exactes ne purent apercevoir rien de réglé dans ses périodes, dans ses progrès, dans ses symptômes. Elle semblait confondre toutes les saisons : meurtrière dans un pays, au même temps qu'elle disparaissait en d'autres. On eût dit qu'elle choisissait les familles, attaquant dans la même ville certaines maisons, tandis qu'elle n'entrait pas dans les maisons voisines. Après une trêve de quelque temps, elle revenait comme pour achever ses ravages, saisissant ceux qu'elle avait la première fois épargnés. Quelques-uns étaient attaqués à plusieurs reprises ; les plus robustes ne résistaient d'ordinaire que jusqu'au cinquième jour.

¹ Les écrivains arabes et persans racontent d'une façon bien plus vraisemblable la mort de Mébodès ou *Mehboud*. Ils disent que *Zabergan* ou *Zarwan* fit mêler du poison dans les aliments du roi par le moyen d'un juif, et qu'il accusa ensuite Mé-

bodès d'avoir voulu faire périr son souverain. Chosroès trompé fit mourir Mébodès ; mais il ne tarda pas à reconnaître son innocence, et ses calomnieux furent livrés au supplice. Mébodès était surintendant des cuisines ou ἀρχιμαγειρος du roi. — S.-M.

Les habitants qui se sauvaient sains des villes infectées, passaient seuls dans d'autres villes où le mal n'avait pas pénétré. Plusieurs l'apportaient aux autres sans en être eux-mêmes infectés; et quoiqu'ils approchassent des malades, qu'ils les touchassent, qu'ils respirassent l'air empesté, et que dans le désespoir où les jetait le trépas de leurs proches ils souhaitassent de les suivre au tombeau, il semblait que la mort se refusât à leurs desirs. La maladie se manifestait sous des formes diverses. Dans les uns elle affectait la tête; les yeux se remplissaient de sang; le visage se couvrait de tumeurs, et le mal descendant à la gorge les étouffait. Les autres mouraient d'un flux de ventre; dans quelques-uns on voyait sortir des charbons, accompagnés d'une fièvre ardente. Ces charbons se formaient aux cuisses, sur les cuisses, sous les aisselles, derrière les oreilles. S'ils venaient à suppuration, l'on guérissait; ils conservaient leur dureté, c'était un signe infaillible de mort. D'autres perdaient l'esprit : ils croyaient voir des fantômes qui les poursuivaient et les battaient rudement; frappés de cette imagination, ils se barricadaient dans leurs maisons ou s'allaient précipiter dans la mer. Plusieurs étaient accablés d'une profonde léthargie. On en voyait qui, sans aucun signe de maladie, tombaient morts dans les rues et dans les places. On remarqua que les jeunes gens, et surtout les mâles, périrent en plus grand nombre; les femmes paraissaient moins susceptibles de ce mal funeste.

Les ordres que l'empereur envoyait par tout l'empire de chasser des villes ceux qui ne communiquaient pas avec l'église catholique excitèrent de grands troubles dans Antioche. Sévère y avait laissé beaucoup de

LXVIII.
Sédition à
Antioche.

Malala, part.
2, p. 207 et
208.

partisans : ils se réunirent, attaquèrent à coups de pierres le palais épiscopal, accablant d'injures le saint patriarche Éphrem. Le comte d'Orient accourut avec des soldats, et dissipa à main armée les séditeux dont plusieurs perdirent la vie. L'empereur, informé de cette émeute, fit arrêter les plus coupables qui furent punis de mort.

AN 532.

LIX.
Causes d'une
sédition à
Constanti-
nople.

Proc. Pers.
l. 1, c. 24, 25.

Anecd. c. 12,
18, 20, 21,

29.

Chr. Alex.
p. 336-340.

Theoph. p.
154-158.

Cod. l. 5, tit.
17, leg. 8.

Vict. Tun.
Evang. l. 4,

c. 31.

Cedren. t. 1,
p. 369.

Marc. chr.
Zon. l. 14, t. 2,

p. 61, 62, 63.

Jorn. succ.
Malala, part.

2, p. 213-218.
Marius

Avent.

Ducange,
not. ad chr.

Alex. et ad
Zon. p. 56.

Glycas, p.
267.

Manass. chr.
p. 64, 65.

Novel. 85.

Mais, au commencement de l'année suivante, on vit éclater à Constantinople une sédition beaucoup plus terrible¹. L'empereur se vit sur le point de perdre le couronne et la vie; cette capitale de l'empire fut inondée de sang, et devint un champ de bataille d'autant plus affreux, que l'incendie mêla ses ravages aux horreurs d'un cruel massacre. Depuis que les factions du cirque, d'abord au nombre de quatre, s'étaient réunies en deux corps, les Bleus² et les Verts³, leur jalousie plus vive, parce qu'elle était moins partagée, s'était portée à des excès inouis. Animées d'une haine implacable, les deux factions s'acharnaient à s'entre-détruire. Ces chimériques intérêts étouffaient dans les cœurs les sentiments de l'amitié, et ceux même de la religion et de la nature. Frères contre frères, ils sacrifiaient toute autre affection à celle de leur livree: ils bravaient et les lois et les supplices; la paix des familles était troublée; et quoiqu'un mari pût légitimement répudier sa femme si elle assistait aux spectacles du cirque malgré lui, les femmes prenaient parti contre leurs maris mêmes, et suscitaient une guerre domestique pour l'honneur de ces frivoles combats, auxquelles elles ne pouvaient prendre part que par leur opiniâ-

¹ Il n'y eut pas de consuls en cette année. — S.-M.

² Βένετοι, *Veneti*. — S.-M.

³ Πράσινοι, *Prasini*. — S.-M.

tracé et par leurs querelles. La faiblesse d'esprit de l'empereur, qui au lieu d'étouffer ces folles rivalités y entraît lui-même, et qui avilissait l'autorité impériale au point de favoriser de tout son pouvoir la faction bleue, augmentait l'animosité mutuelle, et donnait à ces bagatelles un air d'importance. L'impératrice de son côté se déclarait pour la faction verte. Des raisons plus sérieuses disposaient en général le peuple à la révolte. La faveur du prince se partageait entre trois favoris très-odieux : c'étaient Jean de Cappadoce, préfet du prétoire; Tribonien, questeur, et Calépodius, chambellan et capitaine des gardes. Le premier, sorti de la poussière, était sans éducation, et tellement ignorant, qu'à peine savait-il lire; mais il avait reçu de la nature un puissant génie, capable d'apercevoir d'un coup-d'œil le point décisif des affaires, et prompt à trouver des expédients dans les conjonctures les plus difficiles. Ces talents, qui auraient pu faire le salut de l'état, s'étaient employés qu'à sa ruine. Sans crainte de Dieu, sans égard pour les hommes, dur, violent, impitoyable; il ne travaillait qu'à s'enrichir : l'effusion du sang innocent, les vexations les plus odieuses ne lui coûtaient pas un scrupule. Ce n'était pas qu'il entassât des trésors : après s'être occupé la matinée à inventer des moyens de piller l'empire, il passait le reste du jour dans les excès de table ou dans des débauches plus criminelles. Tribonien de Pamphylie, fils de Macédonianus, était au contraire le plus savant homme et le plus grand jurisconsulte de son siècle, enjoué, poli, et du plus agréable commerce : mais, possédé de l'amour des richesses, il vendait la justice; et le prince se reposant sur lui de la rédaction de ses lois, il en

faisait un honteux trafic, inventant des lois nouvelles abrogeant ou altérant les anciennes au gré de son avarice. Calépodius, déjà puissant sous Anastase, avait toute l'insolence qu'inspire la faveur à une âme dure et hautaine. Le peuple gémissait, et la matière était préparée pour s'embraser à la première étincelle.

LX.
Le peuple se
soulève avec
fureur.

Le 13 janvier, l'empereur assistant aux jeux du cirque, il s'éleva une querelle entre les deux factions elles en vinrent aux mains. Les Verts se plaignaient de la partialité du prince; ils l'accablaient d'injures; quelques audacieux s'écrièrent : *Plût à Dieu que Sabatius ne fût jamais venu au monde, il ne nous aurait pas laissé un fils injuste et sanguinaire.* Le lendemain, Eudémon, préfet de la ville, ayant recherché les auteurs de ce tumulte, en fit arrêter sept, dont quatre eurent sur-le-champ la tête tranchée; trois furent condamnés à être pendus. Le premier fut exécuté; les deux autres étant déjà attachés à la potence, le bois rompit par deux fois; l'un était de la faction bleue, l'autre de la verte. Les deux factions se réunirent pour les défendre : une troupe confuse courut au palais demander leur grâce à l'empereur, qui se tint renfermé sans vouloir répondre. Cependant des moines d'un monastère voisin enlevèrent ces deux hommes, leur firent passer le détroit, et les enfermèrent dans l'église de S. Laurent, qui était un asyle inviolable. Le préfet envoya des soldats pour garder l'église et em-

Théophanes a conservé dans sa chronique, p. 154 et 155, l'étrange conversation qui eut lieu au commencement de cette solennité, entre l'empereur et les Verts mécontents. L'empereur se servait d'un crieur

public, *μηνδάρης*, pour répondre aux insolentes interpellations du peuple. Ce dialogue, rempli d'injures grossières, est en grec assez barbare, et doit donner une idée juste du langage usité à cette époque. — S.-M.

pêcher les criminels de s'évader. Les factieux, ne pouvant obtenir une réponse de l'empereur, coururent à la maison du préfet, demandant la délivrance de ces deux misérables; et comme, au lieu de les satisfaire, il fit sortir ses gardes pour les dissiper, on se jeta sur les gardes, on les tailla en pièces, on courut aux prisons dont on enfonça les portes; on mit le feu à la maison du préfet, et la flamme, poussée par un vent violent, se communiqua aux édifices voisins, en sorte qu'en peu de temps une grande partie de la ville fut embrasée. La vile populace, au lieu d'éteindre le feu, se joignit aux séditieux pour profiter du pillage. La nuit se passa dans un affreux désordre. Les principaux citoyens, abandonnant leur fortune pour sauver leur vie, s'enfuirent au-delà du détroit, laissant la ville en proie aux fureurs d'une multitude effrénée. Au milieu du bruit des flammes et du fracas des maisons qui s'éroulaient, on entendait de toutes parts crier *Victoire*¹ : c'était le signal dont les factieux étaient convenus pour se reconnaître. Cette sédition en prit le nom; et les auteurs l'appellent communément la sédition des *Victorians* ou de la *Victoire*.

Les trois jours suivants se passèrent dans les mêmes honneurs. Tout retentissait de cris, de blasphèmes, d'injures outrageantes contre l'empereur et ses ministres. On brûlait², on pillait, on massacrait ceux qu'on croyait attachés à la cour, et l'on traînait leurs cada-

LXI.
Suite de la
sédition.

¹ *Nixæ* signifie plutôt *trionphes*; *apex vainqueur*. C'est le nom que les auteurs donnent à cette terrible et sanglante sédition, qui tient une très-grande place dans les récits des auteurs de ce temps-là. — S.-M.

² Théophanes et les écrivains qui l'ont copié nomment la plupart des palais et des édifices qui furent dévastés et consumés dans cette sédition. — S.-M.

vres au travers de la ville pour les aller jeter dans la mer. Constantiolus et le patrice Basilide, lieutenant d'Hermogène, maître des offices, eurent assez de résolution pour sortir du palais : ils étaient estimés du peuple qui ne les confondait pas avec les autres courtisans. S'étant présentés aux séditieux : *Que demandez-vous ?* leur dirent-ils ; mille voix crièrent aussitôt : *Jean de Cappadoce, Tribonien, Eudémon et Calépodius*. L'empereur crut apaiser la sédition en éloignant les objets de la haine publique. Sans abandonner ces officiers à la fureur du peuple, il les dépouilla de leurs charges, pour en revêtir le patrice Phocas, Basilide et Tryphon. Mais cette condescendance, loin de calmer les séditieux, ne fit que les rendre plus fiers et plus insolents : ils coururent à la maison de Probus, neveu d'Anastase, lui demandant des armes et lui donnant le titre d'Auguste. Probus ne paraissant point, on mit le feu à sa maison, qui ne fut brûlée qu'en partie, parce que les furieux s'étant retirés, on eut le temps d'éteindre l'incendie. Hypatius et Pompée, les deux autres neveux d'Anastase, étaient alors dans le palais avec l'empereur, qui conçut contre eux des soupçons, et leur ordonna de se retirer. Comme ils craignaient que cette affection populaire pour la famille d'Anastase ne les mît eux-mêmes en danger par l'offre de la couronne impériale, ils supplièrent l'empereur de leur permettre de ne pas l'abandonner dans un si grand péril. Leurs instances ne firent qu'augmenter la défiance : ils reçurent ordre de sortir sur-le-champ.

LXII.
Bélisaire at-
taque les sé-
ditieux.

Cependant Bélisaire, ayant fait venir les troupes cantonnées dans les villes voisines, se mit à leur tête, se fit jour au travers de la multitude mutinée, et en

tu un grand nombre, sans épargner les femmes, qui du haut des toits lançaient sur les soldats des pierres, des tuiles, et tout ce qui leur tombait sous la main. Les rebelles, ne pouvant soutenir cette attaque, s'enfermèrent dans l'octogone : c'était une basilique environnée de huit portiques. Les soldats y mirent le feu, qui consuma les églises et les autres bâtiments d'alentour. Bélisaire, qui ne voulait pas faire un bûcher de toute la ville, fit retirer ses troupes ; et les factieux, étant sortis de l'octogone, allèrent brûler le palais de la Magnaure, à l'extrémité occidentale de la ville.

La nuit du samedi au dimanche, 18 de janvier, se passa dans le palais en délibérations. L'empereur avait déjà fait porter dans un vaisseau tout ce qu'il avait d'argent : il songeait à s'enfuir à Héraclée en Thrace, et à laisser Mondon¹ et Constantiolus avec trois mille hommes pour défendre le palais. Presque tous les officiers étaient du même avis. Théodora, aussi intrépide que Bélisaire, les fit rougir de leur timidité : *Dans les grands périls, leur dit-elle, les lâches fuient, les âmes courageuses résistent; et soit qu'elles les surmontent, soit qu'elles y succombent, leur gloire est égale. Je ne vois rien de plus contraire à nos intérêts que la fuite. Il n'est pas nécessaire de vivre, la mort est inévitable; mais il est nécessaire de ne pas survivre à son honneur. Un empereur, qui traîne dans l'exil une vie ignominieuse ne vaut pas un homme mort. Me préserve le ciel de vivre un seul jour dépouillée de cette pourpre dont il m'a*

LXIII.
Théodora
rassure l'em-
pereur.

¹ Commandant des troupes d'Illirie, Μουνδος Ἰλλυριῶν στρατηγός. C'est ce roi des Gépides, de la race

d'Attila, passé au service de l'empire, dont il a été question ci-dev. § 35, p. 142, not. 2 et 3. — S.-M.

revêtue. Pour vous, prince, si vous êtes résolu de fuir, partez, voilà des vaisseaux; la Propontide vous ouvre son sein. Mais prenez garde qu'en cherchant les douceurs de la vie vous ne trouviez les opprobres de la mort. Je ne vous suivrai pas, je n'abandonnerai point ce palais : le trône est le tombeau le plus glorieux. Ces paroles ranimèrent les courages abattus; on ne songea plus qu'à se défendre en cas d'attaque. La plupart des soldats, ceux même de la garde du prince, étaient mal intentionnés; mais ils ne se déclaraient pas et attendaient l'issue du soulèvement. L'empereur ne comptait que sur Bélisaire et sur Mondon. Le premier était maître de tous les officiers et de tous les soldats qui avaient servi sous ses ordres dans la guerre de Perse, et dont il avait gagné les cœurs. Mondon, arrivé depuis peu à Constantinople, y avait amené un grand nombre d'Hérules attachés à sa personne. Ces deux braves capitaines offrirent à l'empereur de le conduire au cirque, et de le défendre des insultes du peuple ou de mourir à ses pieds.

LXIV.
Hypatius
proclamé
empereur.

Tandis qu'on délibérait dans le conseil, les séditieux continuaient leurs ravages. Au point du jour, le bruit se répand dans la ville qu'Hypatius et Pompée ont été chassés du palais, et que l'empereur s'est sauvé à Héraclée avec sa femme Théodora. Aussitôt le peuple court en foule à la maison d'Hypatius : on le conduit par force à la place publique, suivi de sa femme¹, estimée de toute la ville pour sa chasteté et sa vertu. Prévoyant les suites du funeste honneur qu'on voulait

¹ Elle se nommait Marie.—S.-M.

faire à Hypatius, elle employait tous ses efforts pour le retenir : fondant en larmes , appelant ses amis à son secours, elle s'écriait d'une voix lamentable qu'on traitait Hypatius à la mort. On la sépara avec peine de son mari qu'elle tenait embrassé. Lorsqu'on fut arrivé à la place de Constantin, on fit monter Hypatius sur les degrés de la statue; on l'éleva sur un bouclier. Tous le proclamèrent Auguste; faute de diadème, et malgré sa résistance, on lui posa sur la tête un collier d'or. Les sénateurs qui ne se trouvaient pas alors avec l'empereur, entraînés par la fougue populaire, le reconnurent pour empereur; plusieurs même étaient d'avis d'attaquer sur-le-champ le palais; mais un des principaux d'entre eux, nommé Origène, soit qu'il parlât de bonne foi, soit qu'il voulût sauver Justinien, leur représenta, *Qu'avant que d'entreprendre une action si décisive, il fallait se mettre en état de tenir tête aux forces de l'empereur. Songeons, dit-il, à fournir des armes à cette multitude, qui n'en a point encore d'autres que son animosité et son courage. Un sage délai nous servira mieux qu'un emportement précipité. Justinien n'est pas hors du palais, comme le peuple se l' imagine; mais il balance, et bientôt sans doute il se tiendra heureux de s'échapper pour sauver sa vie. Si nous ne nous pressons pas de combattre, nous vaincrons sans combat.* Hypatius lui-même, qui commençait à souffrir sur sa tête la couronne impériale, fut de cet avis, et donna ordre qu'on le conduisît au cirque, où il s'assit sur le trône du prince. Enfermer ainsi les séditeux dans le cirque, où il était facile de les envelopper et de les prendre comme dans un filet, c'était une action si imprudente,

que plusieurs ont cru qu'Hypatius avait en effet dessein de les livrer à l'empereur.

LXV.
Justinien se
présente au
peuple.

Voilà ce qui se passait dans une partie de la ville. Justinien, qui n'en était pas encore instruit, animé par le courage de sa femme, sortit escorté de ses gardes et d'un grand nombre d'autres soldats, auxquels il avait défendu de s'emporter à aucune violence. Il tenait entre ses mains le livre des évangiles, comme pour lui servir de sauve-garde, et dans un moment il se vit environné d'un peuple innombrable. Alors, élevant sa voix : *Par ce livre sacré, leur dit-il, je proteste que je vous pardonne l'offense que vous me faites, et qu'aucun de vous ne sera recherché si vous rentrez dans le devoir. Vous êtes innocents; je suis le seul coupable. Ce sont mes péchés qui m'ont attiré ce malheur, en fermant mes oreilles à vos plaintes légitimes.* Ce ton dévot, plus capable d'animer l'insolence que de la désarmer, ne lui attira que du mépris; on l'accablait d'injures, et déjà les plus audacieux le menaçaient des dernières violences, lorsqu'il prit le parti de rentrer dans le palais.

LXVI.
Conduite
d'Hypatius.

Hypatius, qui craignait un revers, et qui à tout événement voulait se mettre à couvert de la part de l'empereur, lui envoya secrètement son confident Éphrémius, pour lui dire qu'il avait eu l'adresse de rassembler les séditieux dans le cirque, et que le prince était maître d'en disposer à son gré. Le messenger, approchant du palais, rencontra Thomas, médecin de Justinien, qui, ayant appris de lui où il allait, lui dit qu'il pouvait s'en épargner la peine; que l'empereur était parti, et qu'il faisait voile vers Héraclée. Éphrémius retourna aussitôt trouver Hypatius : *Dieu, lui dit-il,*

vous donne l'empire ; Justinien y a renoncé : il abandonne Constantinople. Ces paroles tranquillisèrent Hypatius ; il se trouva plus à son aise sur le trône, et commença d'écouter avec plaisir les acclamations dont on l'honorait et les malédictions dont on chargeait Justinien. En même temps deux cents jeunes hommes, qui venaient de piller l'arsenal de Constance, arrivèrent bien armés et couverts de cuirasses, promettant de forcer le palais et d'y établir Hypatius.

Bélisaire, résolu de périr ou de venger l'empereur ; se fit accompagner des soldats dont il était assuré, et voulut sortir du palais. Mais les gardes de la porte, qui balançaient encore sur le parti qu'ils devaient prendre, et qui attendaient l'événement, lui refusèrent le passage. Il retourna vers l'empereur, lui dire que tout était perdu, et que ses propres gardes le trahissaient. Justinien lui conseilla de sortir par la porte d'airain, dont le vestibule s'ouvrait sur une rue qui conduisait au cirque. Bélisaire marcha de ce côté-là, et arriva au cirque au travers des décombres et des débris des maisons ruinées par l'incendie. Mondon, Constantiolus, Basilide et Narsès, chacun à la tête d'une troupe de soldats, entrèrent aussi par différentes portes. Lorsqu'ils arrivèrent, le peuple était déjà divisé en deux partis. Le chambellan Narsès avait par ses émissaires regagné à force d'argent une partie de la faction bleue ; les uns criaient de toute leur force, *Vivent l'empereur Justinien et l'impératrice Théodora ;* tandis que les autres criaient, *vivent Hypatius et Pompée ;* en même temps ils se battaient avec fureur. Mais ils furent bientôt confondus ensemble par un sanglant carnage. Bélisaire et les autres fondent sur

LXVII.
Horrible
massacre.

eux ; on les perce de traits ; on les charge à grands coups d'épée. Tout fuit ; on se presse , on se renverse , on s'écrase. Les portes , trop étroites pour donner passage à tant de fuyards à la fois , laissent aux soldats le temps de les massacrer. Trente mille hommes périrent dans cette fatale journée ; et ce fut principalement au zèle et au courage de Bélisaire disgracié , que Justinien fut redevable de sa conservation.

LVIII.
Punition des
coupables.

A la vue de cet horrible spectacle , Hypatius , glacé de frayeur , ne trouvait pas assez de forces pour prendre la fuite. Boraïde et Justus , frères de Germain et neveux de Justinien , montèrent à lui , le précipitèrent du trône dans l'arène , et le traînèrent à Justinien avec son frère Pompée , qu'on trouva armé d'une cuirasse sous sa robe. Ces malheureux se jetèrent aux pieds de l'empereur , et voulant profiter de la feinte dont ils avaient fait usage : *Seigneur*, lui dirent-ils, *nous sommes enfin venus à bout, mais non sans peine, de rassembler vos ennemis dans le cirque, pour les livrer à votre vengeance. Fort bien*, répondit l'empereur ; *mais si vous saviez vous en faire obéir, que ne m'avez-vous rendu ce service, avant qu'ils eussent brûlé et saccagé la ville ?* Il commanda à ses gardes de les conduire dans la prison du palais : on les enferma dans le même cachot. Pompée , qui n'avait jamais éprouvé aucun revers , s'abandonnait aux gémissements et aux larmes. Hypatius , plus accoutumé aux disgraces , lui reprochait sa faiblesse , disant que *les pleurs étaient indignes de ceux qui mouraient innocents ; qu'on les avait malgré eux enveloppés dans la révolte, et qu'ils n'étaient coupables, que d'avoir mérité l'affection du peuple.* Le lendemain ,

on les étrangla dans la prison, et leurs cadavres furent jetés dans la mer. Celui d'Hypatius ayant été rejeté sur le rivage, l'empereur le fit enterrer dans le lieu destiné à la sépulture des criminels. Quelques jours après, il permit à ses parents de le transporter dans l'église de sainte Maure. On confisqua ses biens, ainsi que ceux de Pompée et des autres sénateurs qui avaient pris part à la rébellion. Thomas, le médecin qui avait trompé Éphrémius, eut la tête tranchée; Éphrémius fut exilé à Alexandria. De dix-huit personnes qui portaient le titre d'illustres, les uns furent bannis, les autres se renfermèrent dans des asyles ou des monastères. On nomme entre eux un certain Eulogius, qui de tailleur de pierre s'étant fait anachorète, et ayant trouvé un trésor dans une caverne, avait quitté la solitude pour venir à Constantinople, et s'était avancé jusqu'à la dignité de patrice et de préfet du prétoire. Engagé dans cette malheureuse sédition, il prit la fuite; et, dépouillé de tous ses biens, il retourna dans sa cellule, où il mourut saintement après une austère pénitence. Dans la suite, l'empereur fit grace aux enfants d'Hypatius, de Pompée et de tous les autres. Il leur rendit même les biens de leurs pères, excepté ceux dont il avait fait donation. Probus était en grand péril : on lui avait offert l'empire; et quoiqu'il n'eût pas répondu aux vœux du peuple, on l'accusait d'avoir tenu contre l'empereur des discours injurieux. Sa cause fut examinée dans le conseil en présence du prince; il fut jugé coupable, et on allait prononcer sa sentence, lorsque Justinien prit en sa main les pièces du procès, et les déchirant : *Je vous pardonne*, dit-il à Probus, *tout ce que vous avez dit et fait contre moi : priez*

Dieu qu'il vous fasse la même grace. Tout le conseil donna de justes éloges à la clémence de l'empereur.

LXXIX.
Tranquillité
revenue à
Constantino-
ple.

Le mardi 22 de janvier, qui était le dixième jour depuis le commencement de la sédition, un profond silence régnait dans la ville; les rues étaient désertes, les boutiques des marchands demeurèrent fermées ainsi que les tribunaux. Le peuple, étonné lui-même des excès auxquels il s'était porté, restait presque immobile, comme un furieux épuisé par un violent accès. Constantinople était dans le même état où l'aurait laissée l'ennemi le plus barbare, après l'avoir prise d'assaut et saccagée. L'église de sainte Sophie, l'Augustéon, la salle du sénat, le prétoire, plusieurs portiques; le vestibule du palais nommé Chalcé, parce qu'il était couvert d'airain doré; deux autres palais; le dépôt des archives et des registres publics, les bains de Zeuxippe, plusieurs églises, plusieurs hôpitaux, quantité de maisons particulières, n'étaient plus que des amas de ruines fumantes; et, ce qui était plus déplorable, les malades renfermés alors dans les hôpitaux avaient été dévorés par les flammes avec les édifices. L'empereur mit sur-le-champ la main à l'œuvre pour relever tant de superbes bâtiments. La plus grande perte était celle de l'église de sainte Sophie; ce fut aussi celle que l'empereur voulut réparer avec plus de magnificence. Il en coûta six années de travaux continuels, poussés avec la plus grande activité. Nous tâcherons de donner une idée de ce célèbre édifice, quand nous ferons l'histoire de l'année où il fut achevé. Pour fournir à tant de dépenses, Justinien fut obligé d'avoir recours aux ressources les plus fâcheuses. Ce fut alors qu'il supprima

les pensions des professeurs, honteuse économie, qui réduisit les lettres au silence, et qui introduisit, dit Zonaras, l'ignorance et la barbarie.

L'empereur fit publier dans tout l'empire la victoire qu'il avait remportée sur les rebelles : vanité mal entendue, puisqu'il est beaucoup plus glorieux à un prince de ne jamais essayer de rébellion, que d'en sortir victorieux. Il fit construire des moulins, des greniers et des citernes dans l'enceinte du palais, pour y trouver, en cas de révolte, ce qui était nécessaire à la subsistance. Il chargea le préfet de la ville de rechercher surtout et de punir plus sévèrement ceux de la faction bleue qui, malgré la faveur dont il les avait honorés, s'étaient joints aux séditeux. Pour détruire ces fâcheuses jalousies, le parti le plus sage et le seul efficace aurait été d'interdire absolument les jeux du cirque. Il paraît du moins que sous le reste du règne de Justinien ils ne furent que rarement célébrés ; l'histoire n'en parle point dans les quinze années suivantes, jusqu'à une nouvelle sédition, qui s'éleva dans le cirque en 547. La porte du cirque, par laquelle on transporta les cadavres de ceux qui avaient péri dans cet affreux carnage, fut nommée *la porte des morts*. Je crois que ce fut le souvenir de cette cruelle émeute qui porta le prince quelques années après à défendre à quelque particulier que ce fût de fabriquer des armes offensives ou défensives, ne permettant cette fabrique qu'aux ouvriers publics employés dans les arsenaux. Il condamna ceux-ci à des peines rigoureuses, s'ils étaient convaincus d'en avoir vendu aucune. Lorsque la tranquillité fut revenue, l'empereur ne tarda pas long-temps à rétablir Jean de Cappadoce et Tribonien

LXX.
Précautions
de l'empereur.

dans leur première dignité. Phocas et son successeur Bassus. n'occupèrent que peu de temps la place de préfet du prétoire, quoique leur vertu les en rend beaucoup plus dignes que Jean de Cappadoce. L'historien ne parle plus de Calépodius. Si l'on en veut croire Procope dans ses Anecdotes, Eudémon fut dans la suite intendant de l'empereur, qui, après sa mort, s'empara de ses biens au préjudice des légitimes héritiers.

FIN DU LIVRE QUARANTE-UNIÈME.

LIVRE XLII.

1. *Etat de l'Afrique sous les rois Vandales.* II. Succession des rois Vandales. III. Hildéric détroné par Gélimer. IV. Lettres réciproques de Justinien et de Gélimer. V. Justinien propose la guerre dans son conseil. VI. Jean de Cappadoce s'oppose à la guerre. VII. L'empereur se détermine à la guerre. VIII. La Tripolitaine et la Sardaigne se détachent des Vandales. IX. Description de l'armée et de la flotte. X. Départ et voyage de Bélisaire. XI. Suite du voyage. XII. Arrivée en Sicile. XIII. Descente en Afrique. XIV. Naissance d'une fontaine abondante. XV. Premiers succès de Bélisaire. XVI. Marche vers Carthage. XVII. Mort d'Hildéric. XVIII. Défaite d'Ammatas. XIX. Bélisaire encourage ses soldats. XX. Fuite de Gélimer. XXI. Bélisaire arrive à Carthage. XXII. Approche de la flotte. XXIII. Entrée de Bélisaire dans Carthage. XXIV. Tranquillité dans la ville. XXV. Belle action de Diogène. XXVI. Gélimer implore en vain le secours de Theudis. XXVII. Conduite des Maures dans cette guerre. XXVIII. Zazon revient en Afrique. XXIX. Tentative de Gélimer sur Carthage. XXX. Bélisaire marche aux ennemis. XXXI. Bataille de Tricamare. XXXII. Gélimer abandonne son camp. XXXIII. Suites de la victoire. XXXIV. Mort de Jean l'Arménien. XXXV. Gélimer assiégé sur une montagne. XXXVI. Tréfors de Gélimer entre les mains de Bélisaire. XXXVII. Les îles se rendent aux Romains. XXXVIII. Les Goths disputent la possession de Lilybée. XXXIX. Misère de Gélimer assiégé. XL. Lettres de Pharas et de Gélimer. XLI. Gélimer se rend. XLII. Bélisaire le reçoit à Carthage. XLIII. Bélisaire injustement soupçonné. XLIV. Révolte des Maures. XLV. Triomphe de Bélisaire. XLVI. Gélimer présenté à Justinien. XLVII. Anéantissement des Vandales. XLVIII. Réglemens pour l'Afrique. XLIX.

Réparation des villes. L. Rétablissement de la religion en Afrique. LI. Faste et grand pouvoir de Théodora. LII. Jean Cottistis révolté et massacré.

JUSTINIEN.

DURANT le cours des négociations qui devaient terminer la guerre entre les Romains et les Perses, Justinien s'occupait d'un projet encore plus important. Il songeait à chasser les Vandales de l'Afrique, et à remettre l'empire en possession de cette riche et vaste contrée. Genséric s'en était rendu maître depuis le détroit de Cadix jusqu'à la Cyrénaïque; il y avait ajouté les îles de Corse et de Sardaigne; et toute la puissance romaine n'avait pu lui arracher sa proie. Zénon se vit obligé de conclure avec lui un traité de paix perpétuelle; et si les grandes qualités de ce conquérant eussent passé à ses successeurs, les Vandales se seraient vus en moins d'un siècle maîtres de la Sicile, de l'Italie et de la Grèce. Mais, loin d'acquérir de nouvelles forces, ils perdirent en peu de temps celles qu'ils avaient apportées. Cette chaleur martiale, concentrée dans le cœur de ces peuples par les frimats du nord, se dissipa peu à peu sous les climats méridionaux. Les vainqueurs avaient reçu en propriété chacun leur part de la conquête, contre l'ancienne coutume des Germains dont César fait l'éloge. De là vinrent le luxe et l'avarice, qui efféminèrent leur courage. La terre et la mer leur fournissaient toutes les délices de la vie; ils changèrent leur façon de vivre; ils eurent de grandes habitations, des bains, des tables somptueuses, des

AN 532.

I.
État de l'A-
frique sous
les rois Van-
dales.

Proc. Vand.
l. 2, c. 6.
Grotius, pro-
leg. ad hist.
Goth.

habits tissus d'or et de soie. Les spectacles, les tournois, faisaient leur occupation la plus sérieuse, et la chasse leur unique travail. De tous les arts, ils ne cultivaient que la musique et la danse : ils avaient passé sans aucun milieu d'une férocité barbare à une languissante mollesse. La plupart ne choisissaient pour demeure que des situations délicieuses, de riantes campagnes plantées d'agréables vergers et arrosées de ruisseaux et de fontaines. Ils épousèrent des Africaines, spirituelles, voluptueuses, adroites à subjuguier leurs maris : ils ne se contentèrent pas de ces femmes ; ces peuples sobres, chastes, austères à leur arrivée, se plongèrent sans réserve dans l'ivresse des plaisirs ; et l'Afrique vaincue se vengea en leur communiquant tous ses vices.

La politique de Genséric se trompa dans l'ordre qu'il établit pour sa succession. Il avait ordonné de mettre toujours sur le trône celui de ses descendants qui se trouverait le plus âgé, sans avoir égard à la ligne de primogéniture¹. Son dessein était de donner à son peuple des souverains plus sages et plus expérimentés, et il remplit sa maison d'assassinats. Hunéric², pour faire tomber la couronne à son fils Hildica, fit massacrer ses frères et leurs enfants mâles. Cruel persécuteur, il s'abreuva du sang des catholiques avec plus de fureur que son père ; lâche et voluptueux, il ne sut point faire d'autre guerre. Les Maures révoltés

II.
Succession
des rois
Vandales.

Proc. Vand.
l. 1, c. 8.
Theoph.
p. 159.
Ibid. chr.
Vand.
Zon. l. 14, t. 2,
p. 64, et ibi
Cang.

¹ Ἐν αἷς ἄλλα τε πολλὰ Βανδύλοις ἐπέσχετο, καὶ τὴν βασιλείαν αἰεὶ Βανδύλοις ἐς τοῦτον ἵεναι, ὅς ἐκ γόνου ἄρρενος αὐτῷ Γερίχῳ κατὰ γένος προσεικασιν, πρῶτος ὢν ἀπάντων τῶν αὐτοῦ θυγατρῶν τὴν ἡλικίαν τύχοι.
Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 7. Les

princes et grand-ducs de Russie de la race de Rourik avaient adopté un mode de succession à peu près pareil. Cet usage semble avoir été commun à toutes les nations slaves. — S.-M.

² Ὁνώριχος. — S.-M.

s'emparèrent du mont Aurasius¹ en Numidie, et s'y maintinrent jusqu'à la fin du royaume des Vandales. Ce mauvais prince, acharné pendant les huit ans de son règne à la destruction de sa famille, n'avait pu cependant faire périr deux des fils de son frère Genzon. Gondamond², l'aîné des deux, lui succéda par le privilège de l'âge. Il traita humainement les orthodoxes, fit ouvrir leurs églises, et rappela leurs évêques. Il combattit les Maures, mais avec si peu de succès, que ceux-ci se rendirent maîtres de toute la côte, depuis le détroit de Cadix jusqu'à Césarée. Étant mort de maladie après onze ans et neuf mois de règne, il eut Trasamond³ son frère pour successeur. Ce nouveau prince faisait espérer un règne doux et heureux : il était bien fait de sa personne, généreux, spirituel ; il aimait les lettres. Il n'employa d'abord que la séduction des récompenses et l'attrait des honneurs et des graces pour engager les catholiques à l'apostasie ; mais, voyant le peu de succès de ses artifices, il devint furieux et ne mit plus en œuvre que les rigueurs et les supplices. Son mariage avec Amalafride, sœur du grand Théodoric, le rendit maître de Lilybée en Sicile. Il vécut en paix avec Anastase, et mourut la vingt-septième année de son règne, du chagrin que lui causa une défaite de son armée vaincue par les Maures⁴.

¹ Le mont Aurasius était dans la Numidie, à douze journées de Carthage au midi, selon Procope, *de bel. Vand.* l. 1, c. 8. Ἔστι δὲ τὸ Αὐράσιον ἐν Νουμιδίᾳ τριῶν καὶ δέκα ἡμερῶν ὁδὸν μάλιστα Καρχηδόνης διέχον, τετραμμένον τε πρὸς μεσημβρίαν. Cette chaîne de montagnes qui se trouve dans les états d'Alger est encore nommée *Auras* par les

Arabes. — S.-M.

² Γουνδαμουῖνδος. — S.-M.

³ Τρασαμουῖνδος. — S.-M.

⁴ Trasamond fut vaincu par un certain Cabaon, Καβάων, prince des Maures établis dans le voisinage de de Tripolis, ἀρχὸν τῶν ἀμφὶ Τρίπολιν Μαυρουσίων. *Proc. de bel. Vand.* l. 1, c. 8. — S.-M.

Hildéric fils d'Hunéric¹ monta sur le trône le 24 mai de l'an 523. Trasamond au lit de la mort, portant jusque dans le tombeau la haine dont il était animé contre les orthodoxes, l'avait forcé de jurer que lorsqu'il serait roi il n'ouvrirait pas les églises des catholiques, et qu'il ne rappellerait pas leurs évêques exilés. Hildéric, conservant dans son cœur les instructions qu'il avait reçues de sa mère Eudocie, ne se crut pas obligé de garder ce serment impie. Mais par une fausse subtilité il crut l'éluder en ne prenant la couronne qu'après avoir rappelé les évêques et fait ouvrir les églises. Ce prince était doux, affable, bienfaisant, mais si timide qu'il ne pouvait entendre parler de guerre. Il chargea son frère Hoamer² du commandement des armées. Hoamer remporta plusieurs victoires sur les Maures, et sa valeur était si renommée que les Vandales lui donnèrent le surnom d'Achille³. Cependant l'armée vandale reçut un affront signalé : elle fut taillée en pièces par les Maures de la Byzacène, que commandait Antalas⁴. Hildéric dès le vivant de Justin avait contracté avec Justinien une amitié très-étroite, et les deux princes entretenaient cette liaison par des ambassades fréquentes et des présents réciproques. Le roi des Vandales s'attendait à recevoir bientôt des preuves de cette bonne intelligence par les secours dont il croyait qu'il aurait incessamment besoin contre les

III.
Hildéric dé-
trôné par
Gélimer.

Proc. Vand.
l. 1, c. 9.
Isid. chr.
Vand.

Cassiod. var.
l. 9, ep. 1.
Theoph.
p. 159, 160.
Jorn. de reb.
Get. c. 33.
Malala, part.
2, p. 197 et
198.

Zon. l. 14,
t. 2, p. 65.
Manass. chr.
p. 64.

¹ Ἰλδερικός Ὀνομαρχὸς τῶν Βασιλικῶν
Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 9.
— S.-M.

² Ὁάμαρ. — S.-M.

³ ὃν δὴ καὶ Ἀχιλλεῖα Βανδύλων
καλεῖον. Proc. de bel. Vand. l. 1,
c. 9. Voyez au sujet de ce surnom,

un peu extraordinaire pour un Van-
dale, ce que dit Gibbon, t. 7, p. 342,
not. 1. — S.-M.

⁴ Ἀντάλλας ἀρχὸν τῶν Μαυρουσίων
τῶν ἐν Βυζακίῳ. Proc. de bel. Vand.
l. 1, c. 9. — S.-M.

Goths d'Italie. Sur le soupçon d'une conspiration formée contre lui, il avait fait enfermer Amalafride et massacrer les Goths qui avaient en grand nombre suivi cette princesse en Afrique. Théodoric était mort avant que d'avoir pu en tirer vengeance. Athalaric son successeur demandait une satisfaction éclatante et menaçait d'une sanglante guerre. Mais Hildéric se vit attaqué par un ennemi beaucoup plus proche, et dont il n'avait aucun soupçon. Gélimer, fils de Gélaride, petit-fils de Genzon¹ et arrière-petit-fils de Genséric, tenait le premier rang à la cour. C'était l'héritier présomptif de la couronne, comme le plus âgé des princes du sang royal. Il avait toutes les qualités propres à faire une révolution : fourbe, remuant, ambitieux, hardi, il s'ennuyait d'attendre la couronne, quoiqu'Hildéric fût dans un âge avancé. Le roi lui-même aidait à sa propre perte, laissant Gélimer usurper l'autorité royale, et disposer de tout en souverain. Gélimer engagea dans ses intérêts les plus braves d'entre les Vandales, en leur exagérant la défaite de l'armée battue par les Maures; il leur fit entendre que le roi trahissait la nation, et que, par jalousie contre la postérité de Genzon, il voulait le priver du trône et livrer l'Afrique à Justinien; que c'était là le sujet de tant d'ambassades envoyées à Coustantinople. Les seigneurs vandales, séduits par ces fausses insinuations, se donnent à Gélimer. Il se saisit d'Hildéric et de ses deux frères Hoamer et Évagès; il fait massacrer les officiers les plus attachés à leur prince légitime, et prend le titre de roi. Hildéric avait régné sept ans et trois mois : il fut détrôné au mois d'août de l'an 530.

¹ Γελίμερ ὁ Γελαρίδος τοῦ Γένζωνος. — S.-M.

Justinien, sensible au malheur de son ami, et encore plus animé sans doute par le désir de profiter de cette occasion pour reconquérir l'Afrique, sut mettre de son côté les apparences de douceur. Il écrivit à Gélimer pour lui représenter son crime : *Ne donnez pas*, lui disait-il, *ce pernicieux exemple à votre successeur.*

Rétablissez Hildéric; laissez à un vieillard l'ombre de l'autorité souveraine : vous en possédez déjà toute la réalité. Ne vaut-il pas mieux arriver au trône par des voies légitimes quelques moments plus tard, que de passer pour un usurpateur et pour un tyran dans toute la postérité ? Si vous attendez un héritage qui ne peut vous échapper, vous acquerrez en même temps l'alliance de l'empire et mon amitié.

Gélimer ne répondit à cette lettre que par des cruautés : il fit crever les yeux à Hoamer qu'il craignait le plus, et resserrer Hildéric ainsi qu'Évagès dans une prison plus étroite, sous prétexte qu'ils voulaient s'enfuir à Constantinople. Un mépris si manifeste des rémontrances de l'empereur lui attira une lettre menaçante. Justinien lui mandait : « Que s'il n'écoutait ni
« la voix du sang, ni celle de la justice, du moins l'humanité l'obligeait de ne pas refuser à ces malheureux
« princes la consolation de venir à Constantinople finir
« leurs jours entre les bras de leurs amis ; que s'il
« s'obstinait à se montrer gratuitement cruel, en attendant la vengeance du ciel, il allait attirer sur lui
« celle de l'empire ; qu'en le poursuivant à outrance,
« l'empereur, loin de rompre le traité fait autrefois
« avec Genséric, prétendrait le cimenter de nouveau,
« puisqu'il attaquerait non pas le successeur de ce
« prince, mais l'ennemi de sa postérité. » Gélimer, pi-

rv.
Lettres ré-
ciproques
de Justinien
et de Géli-
mer.

qué de ces menaces, répondit : « Qu'on n'avait point
 « de violence à lui reprocher; que les Vandales indi-
 « gnés contre un prince qui trahissait son pays et sa
 « propre maison avaient jugé à propos de lui ôter la
 « couronne, pour la donner à un autre, à qui elle ap-
 « partenait de droit; que chaque souverain ne devant
 « s'occuper que du gouvernement de ses propres états,
 « l'empereur pouvait s'épargner le soin de porter ses
 « regards sur l'Afrique; qu'après tout, s'il aimait mieux
 « rompre les nœuds sacrés du traité fait avec Genséric,
 « on saurait lui résister; et que les serments par les-
 « quels Zénon avait engagé ses successeurs, ne seraient
 « pas impunément violés. » L'empereur, irrité d'une ré-
 ponse si fière, ne songea plus qu'à terminer prompte-
 ment la guerre de Perse, pour tourner toutes ses forces
 contre l'Afrique. Il craignait que Gélimer ne s'appuyât
 du secours des Goths, maîtres de l'Italie et de la Si-
 cile. Il pria par lettres Athalaric de ne pas recevoir
 d'ambassade de Gélimer, et de ne pas honorer ce tyran
 du titre de roi. Athalaric, quelque sujet qu'il eût de
 se plaindre d'Hildéric, écouta ce conseil, et refusa de
 donner audience aux ambassadeurs que lui envoyait
 Gélimer.

v.
 Justinien
 propose la
 guerre dans
 son conseil.

Proc. Vand.

l. 1, c. 10,

11, 24.

AEdif. l. 6,

c. 4.

Theoph. p.

160.

Cod. Just.

l. 1, tit. 27,

leg. 1.

Dès que l'empereur eut appris que Chosroès se dis-
 posait à signer le traité de paix, et que l'Orient était
 tranquille, il assembla son conseil et lui fit ouverture
 de son dessein. Il représenta que la conjoncture ne
 pouvait être plus favorable pour se remettre en pos-
 session d'un riche et ancien domaine. L'insolence du
 tyran, la nécessité de venger un allié, l'affaiblissement
 des Vandales qui pouvaient à peine résister aux Maures
 révoltés, l'oppression des sujets naturels de l'empire,

les dépouilles de Rome que l'on retrouverait à Carthage, les cris de la religion persécutée, qui depuis tant d'années, au milieu des plus cruels supplices, appelait les Romains à son secours : tous ces motifs furent présentés avec force : « Et si l'on se refusait à des raisons si pressantes, pouvait-on être sourd à la voix de ces généreux confesseurs auxquels le tyran Héric avait fait arracher la langue jusqu'à la racine, et qui, par un prodige inoui, parlaient librement au milieu de Constantinople, où ils s'étaient réfugiés ? Plusieurs d'entre eux vivent encore, disait-il ; et cette merveille n'est-elle pas tout à la fois un témoignage de la cruauté des Vandales, et de la puissance divine qui déconcerte leur barbarie et qui vous exhorte à la vengeance ? » Il ajoutait à cela les prédictions de saint Sabas, ce respectable vieillard qui avait promis la victoire dans cette religieuse expédition. J'aurais passé sous silence le miracle dont il est ici question, quoiqu'il soit rapporté par tous les écrivains de ces temps-là, si l'empereur ne l'eût pas attesté à la face de tout l'empire dans une de ses lois, où il se donne lui-même pour témoin d'un fait sur lequel il ne pouvait ni tromper ni être trompé. Cet événement surnaturel réunit si fortement les preuves d'une vérité historique, qu'il a été adopté par le judicieux Grotius, que l'incrédulité même n'oserait taxer de superstition.

Grotius, proleg. in hist. Goth.
Baronius.

L'empereur ne trouva pas dans le conseil le même empressement qu'il témoignait pour cette entreprise : la proposition effrayait la plupart des officiers. Ils se rappelaient la funeste expédition de Basiliscus, qui, après avoir perdu tant d'argent et de soldats, n'avait rapporté que de l'ignominie. Le préfet du prétoire et

VI.
Jean de Capadoce s'oppose à la guerre.

celui de l'épargne tremblaient de voir que, le trésor public étant épuisé par la guerre de Perse, il faudrait fournir de nouvelles sommes pour les frais d'une guerre si dispendieuse. La fatigue et le péril alarmaient les capitaines, qui, sans avoir eu le temps de se remettre de leurs longs travaux, se voyaient obligés de courir sur mer de nouveaux dangers qui leur étaient inconnus, et de traverser ensuite les sables brûlants pour aller combattre une nation redoutable. Cependant personne n'osait contredire l'empereur; il avait trop clairement manifesté ses intentions. Enfin Jean de Capadoce, plus hardi que les autres, rompit le silence, et après avoir protesté au prince qu'il était entièrement soumis à ses volontés, il lui représenta « l'incertitude
« du succès, déjà trop prouvée par les malheureux ef-
« fets de Zénon; l'éloignement du pays, où l'armée
« ne pouvait arriver par terre qu'après une marche de
« cent quarante jours, et par mer, qu'après avoir essuyé
« les risques d'une longue et dangereuse navigation, et
« franchi les périls d'un débarquement qui trouverait
« sans doute une vigoureuse opposition. Qu'il faudrait
« à l'empereur près d'une année pour envoyer des
« ordres au camp et en recevoir des nouvelles¹; que
« s'il réussissait dans la conquête de l'Afrique, il ne
« pourrait la conserver, n'étant maître ni de la Sicile,
« ni de l'Italie; que s'il échouait dans son entreprise,
« outre le déshonneur dont ses armes seraient ternies,
« il attirerait la guerre dans ses propres états. Ce que
« je vous conseille, prince, ajouta-t-il, n'est pas d'a-

¹ ὥστε τῶν ἐν τῷ στρατοπέδῳ
ἐμπεσομένων ἐνιαυσίον σοι δεήσει τὸν
ἀγγελοῦ ἔχειν. Proc. de bel. Vand.

l. 1, c. 10. Gibbon a déjà remar-
qué, t. 7, p. 345, l'étrange exagé-
ration de ce discours. — S.-M.

« abandonner absolument ce projet, vraiment digne de votre courage, mais de prendre du temps pour délibérer. Il n'est pas honteux de changer d'avis, avant qu'on ait mis la main à l'œuvre : lorsque le mal est arrivé, le repentir est inutile. »

Les raisons du préfet du prétoire, et plus encore la tristesse et le découragement de tout le conseil, ébranlaient l'empereur. Il était prêt à renoncer à ce dessein, lorsqu'un évêque d'Orient arrivant à Constantinople lui demanda audience : *Prince*, lui dit ce prélat, *Dieu, qui révèle quelquefois dans les songes sa volonté à ses serviteurs, m'envoie ici pour vous faire des reproches, de ce que, par une vaine timidité, vous laissez l'Église catholique gémir sous la tyrannie des Vandales : Qu'il prenne les armes, m'a-t-il dit ; je combattrai pour lui, et je le rendrai maître de l'Afrique.* Ces paroles ramenèrent l'empereur à sa première résolution. Il commanda de lever des troupes, de construire et d'équiper des vaisseaux ; il nomma de nouveau Bélisaire général de ses armées, avec ordre de disposer tout pour l'expédition d'Afrique.

Deux événements imprévus confirmèrent ses espérances. Un habitant de la Tripolitaine, nommé Pudentius¹, s'étant mis à la tête des Maures nommés Leucathes², se révolta contre les Vandales, les chassa

VII.
L'empereur se détermine à la guerre.

VIII.
La Tripolitaine et la Sardaigne se détachent des Vandales.

¹ Τρίπλιν δὲ τὴν ἐν Λιβύῃ τῶν τετραμερῶν Πουδέντιος ἀπὸ Βανδύλων ἐπίσημος. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 10. — S.-M.

² Μαυροῦσιοι βάρβαροι, οἱ Λευκάτοι καλεῖσθαι. Proc. de ædif. l. 6, c. 1. Je crois que le nom de cette nation maure a été mal lu dans les manuscrits de Procope, et qu'au lieu

de Λευκάτοι, il y faut Λευκάθαι. Il s'agit ici de la grande tribu berbère des Lewatah, très-connue des historiens arabes de l'Afrique. Cette tribu, dont le nom se confond avec celui des anciens Libyens, habitait précisément dans la Tripolitaine et dans la Cyrénaïque. Plusieurs de ses branches se sont même éta-

de la province, saccagea la grande Leptis, et envoya demander du secours à l'empereur, lui promettant de le mettre sans peine en possession de tout le pays. Justinien fit aussitôt partir un officier Hérule, nommé Tattimuth¹, avec quelques troupes ; et Pudentius tint parole. Gélimer se proposait de marcher de ce côté-là, lorsqu'il fut arrêté par une nouvelle plus affligeante. Les Vandales possédaient la Sardaigne, dont ils tiraient un grand tribut. Elle était alors gouvernée par un officier goth, attaché depuis long-temps au service des Vandales. Il se nommait Godas², homme hardi, entreprenant, et qui s'était jusqu'alors distingué par son zèle pour Gélimer. Il s'ennuya de recevoir des ordres, et prit le parti de retenir le tribut et de se rendre souverain. Pour s'appuyer d'un puissant secours, il écrivit à l'empereur : *Qu'il n'avait point personnellement à se plaindre de son maître ; mais que les cruautés de Gélimer lui inspiraient une telle indignation, qu'il croirait s'en rendre complice, s'il continuait de lui obéir ; que préférant le service d'un prince équitable à celui d'un tyran, il se donnait à l'empereur, et qu'il le priait de lui envoyer des troupes pour le soutenir contre les Vandales.* Justinien, pour s'assurer davantage de sa sincérité, lui dépêcha Eulogius avec une lettre, dans laquelle il louait son zèle pour la justice, et promettait de lui envoyer incessamment un général et des troupes pour le mettre en état de ne rien appréhender. Lorsqu'Eulogius arriva, Godas avait déjà pris le titre de roi et tout l'appareil de la

blies dans l'Égypte, où elles ont adopté la langue arabe. — S.-M.

¹ TATTIMOTH. — S.-M.

² Il est appelé Gogdas, Γογδάς ; Γότθος, dans la chronique de Théophanes, p. 161. — S.-M.

répondit au député qu'il serait bien aise de recevoir des soldats, mais qu'il n'avait nul besoin de général. Avant que cette réponse fût parvenue à Constantinople, Justinien avait déjà fait partir Cyrille avec quatre cents hommes, pour défendre l'île, conjointement avec Godas. Il fut prévenu par la diligence de Gélimer. Ce prince, ayant remis à un autre temps l'expédition de la Tripolitaine, ne songea qu'à recouvrer la Sardaigne. Son frère Tzazon¹ partit avec cinq mille hommes dans cent vingt barques. Il aborda au port de Caralis, aujourd'hui Cagliari, prit la ville d'emblée, et tua en pièces Godas, qui périt dans le combat avec toutes ses troupes. Cyrille, après une longue navigation, trouvant les Vandales maîtres de l'île, fit voile vers l'Afrique, et se rendit auprès de Bélisaire, qui était déjà dans Carthage.

L'hiver s'étant passé en préparatifs, la flotte et l'armée se trouvèrent prêtes à partir à la fin du printemps de l'année suivante, sous le troisième consulat de Justinien². Basiliscus, pour une pareille expédition, avait réunie toutes les forces de l'empire. Bélisaire ne fit embarquer que dix mille hommes de pied et six mille chevaux³. Cet habile capitaine n'aimait pas les grandes armées; mais, avec peu de soldats qu'il savait conduire et des officiers qu'il savait choisir, il faisait ce que n'auraient pu faire des généraux tels que Basiliscus à la tête de l'armée de Xerxès. Les Barbares de son armée,

AN 533.

Description
de l'armée
et de la
flotte.

Proc. Vand.

L. 1, c. 11, 12.

L. 2, c. 7, 10.

Theoph.

p. 161.

Suid.

Προκόπιος.

¹ Τζάζον. — S.-M.² Il fut seul consul. — S.-M.³ Procope, de bel. Vand. L. 1,

L. 11, ne porte qu'à cinq mille le

nombre des cavaliers, ἰππίας δὲ πεν-

ταχμύιας. Il ajoute qu'ils étaient

Romains et fédérés, ἱκ στρατιωτῶν καὶ φοιδεράτων ξυνεληγμένους. Il remarque que, dans l'origine, le corps des fédérés n'était composé que de Barbares, ἐν δὲ δὴ φοιδεράτοις, πρότερον μὲν μόνοι βάρβαροι κατελέγοντο,

tous cavaliers, avaient pour commandant Dorothée¹, qui s'était signalé en Arménie, et Salomon, né sur la frontière orientale de l'empire², dans le lieu où fut ensuite bâtie la ville de Dara³. Les autres chefs des Barbares étaient Cyprien, Valérien, Martin, Althias, Jean, Marcel, auxquels Bélisaire joignit Cyrille, lorsque celui-ci fut arrivé en Afrique. La cavalerie romaine était commandée par Rufin, Augan⁴, Barbatus et Pappus⁵. Rufin passait pour le plus brave officier de l'armée, et Bélisaire l'avait choisi pour porter l'étendard général dans les batailles⁶. Augan était Hun de nation⁷; il s'était distingué à la journée de Dara. Jean

qui servaient librement; mais que dans la suite on avait oublié le sens de cette appellation, et que de son temps on admettait des Romains dans ce corps. — S.-M.

¹ Δωρόθεος ὁ τῶν ἐν Ἀρμενίῳ καταλόγων στρατηγός. Il était un des commandants du corps des fédérés, selon Procope, *de bel. Vand.* l. 1, c. 11. — S.-M.

² Il était eunuque, οὗτος εὐνοῦχος ἦν, mais par suite d'un accident, οὗκ ἐξ ἐπιβουλῆς δι' ἀνθρώπου τὰ αἰδοῖα ἐτύγγανεν ἀποτμηθεὶς. Proc. *de bel. Vand.* l. 1, c. 11. — S.-M.

³ Salomon était major-général de l'armée, ὡς τὴν Βασιλείου ἐπιτρόπου στρατηγίαν. Proc. *de bel. Vand.* l. 1, c. 11. — S.-M.

⁴ Ces deux officiers étaient aides-de-camp de Bélisaire, ἐκ τῆς Βασιλείου οἰκίας ὄντες. — S.-M.

⁵ Ce Pappus, peu connu de sa personne, était frère d'un général nommé Jean Troglyta, qui acquit long-temps après une grande célébrité dans les guerres d'Afrique. Les guerres et les victoires de Jean font

le sujet d'un poème intitulé *le Johannide*, composé par Fl. Cresconius Corippus, connu par d'autres poésies du même genre et assez médiocres, en l'honneur de Justin II. Ce poème intitulé *Fl. Cresconii Corippi Johannidos, seu de bellis libycis libri VII*, était resté long-temps inédit. Il a été publié pour la première fois par M. Mazzuchelli à Milan en 1820, d'après un manuscrit unique de la bibliothèque Trivulce. J'aurai occasion de reparler ci-après, t. 9, liv. XLVI, § 63, du poème, de son héros, et de l'origine de Pappus, que je crois arménien, comme la plupart des généraux employés à cette époque dans les guerres d'Afrique. L'ouvrage de Corippus, fort médiocre comme production poétique, est intéressant pour l'histoire. — S.-M.

⁶ Il était ce que les Romains appelaient alors *le Bandophore*, ὃν δι' Βανδοφόρον καλοῦσι Ῥωμαῖοι. Proc. *de bel. Vand.* l. 2, c. 10. — S.-M.

⁷ Ἀὐγᾶν δι' ἣν Μασσαγέτης γίνεσθαι οὖν Οὐννοὺς καλοῦσιν. Proc. *de bel. Vand.* l. 1, c. 11. — S.-M.

de Dyrrachium, commandant de l'infanterie, avait sous ses ordres Théodore, surnommé Cténatus, Téréntius, Zaïde, Marcien et Sarapis. Excepté ceux dont je viens de marquer la patrie, tous les autres étaient de Thrace, province qui fournissait alors les meilleurs soldats et les plus vaillants officiers. Pharas commandait quatre cents Hérules; Sinnion et Balas, renommés pour leur valeur, étaient à la tête de six cents cavaliers hunns, armés d'arcs et de flèches. La flotte était composée de cinq cents bâtiments de transport, de diverse grandeur, depuis le port de cinquante mille médimnes jusqu'à celui de trois mille¹. Le médimne était une mesure de six boisseaux. Ces barques chargées des chevaux, des bagages, des munitions de guerre et de bouche, étaient servies par vingt mille matelots égyptiens, ioniens, ciliciens. Le pilote général était Calonymus d'Alexandrie. Il y avait de plus quatre-vingt-douze vaisseaux armés en guerre, fort légers, à un seul rang de rames, couverts d'un pont, afin que les rameurs fussent à l'abri des traits. Ces rameurs étaient au nombre de deux mille, tous de Constantinople. Le patrice Archélaüs, qui avait été deux fois préfet du prétoire², s'embarqua en qualité d'intendant de la flotte et de l'armée. Bélisaire avait une garde nombreuse, composée de guerriers vaillants et expérimentés. L'empereur lui donna les plus amples pouvoirs, et lui remit toute son autorité pour ce qui concernait la guerre d'Afrique. Il fit partir d'avance Valérien et Martin, avec ordre d'attendre dans le Péloponnèse le reste de la flotte. Béli-

¹ Gibbon, t. 7, p. 353, évalue à cent mille tonneaux le port de toute la flotte. Il a fait à ce sujet une

note curieuse. — S.-M.

² A Constantinople et en Illyrie. — S.-M.

saire se fit accompagner de sa femme Antonine et de Procope son secrétaire, auquel il procura dans la suite le titre d'Illustre, en récompense de ses services.

x.
Départ et
voyage de
Bélisaire.
Proc. Vand.
l. 1, c. 12.

Vers le milieu du mois de juin, la flotte étant sur le point de faire voile, l'empereur fit amener au rivage devant le palais le vaisseau amiral. Le patriarche Épiphane y monta; et, après avoir imploré la bénédiction du ciel, il fit entrer dans le vaisseau un soldat nouvellement baptisé, pour sanctifier cette grande entreprise. La flotte partit au bruit des acclamations et des vœux d'un peuple innombrable qui couvrait au loin le rivage, alla mouiller à la rade d'Héraclée, où elle s'arrêta cinq jours, pendant qu'on rassemblait des haras de la Thrace un grand nombre de chevaux, dont l'empereur faisait présent à Bélisaire. D'Héraclée la flotte se rendit au port d'Abydos, où le calme la retint quatre jours. En ce lieu deux cavaliers huns s'étant enivrés, comme il était ordinaire à ceux de cette nation, prirent querelle avec un de leurs camarades et le tuèrent. Bélisaire, sentant l'importance d'établir d'abord la discipline par un exemple imposant, les fit pendre sur le haut d'une colline aux portes de la ville. Cet acte de sévérité révolta les Huns; ils s'accordaient à dire qu'*en s'engageant par bienveillance au service des Romains, ils n'avaient pas prétendu s'assujettir aux lois romaines; que, suivant celles de leur pays, un emportement d'ivresse n'était pas puni de mort.* Les autres soldats, qui ne cherchaient qu'à introduire l'impunité, se joignirent à eux, et tout le camp retentissait de murmures. Bélisaire, sans s'effrayer de cette émeute, les rassembla tous: « Qu'en tends-je? leur dit-il, êtes-vous donc de nouveaux sol-

« *du, qui, faute d'expérience, se figurent qu'ils sont*
 « *maîtres des succès? Vous avez plusieurs fois taillé en*
 « *pièces des ennemis égaux en valeur et supérieurs en*
 « *forces. N'avez-vous pas appris que les hommes com-*
 « *battent et que Dieu donne la victoire? C'est en le*
 « *servant qu'on parvient à servir efficacement le prince*
 « *et la patrie : et le culte principal qu'il demande,*
 « *c'est la justice; c'est elle qui soutient les armées plus*
 « *que la force du corps, l'exercice du courage, et les*
 « *munitions de guerre. Qu'on ne me dise pas que l'i-*
 « *vrresse excuse le crime : l'ivresse est elle-même un*
 « *crime punissable dans un soldat, puisqu'elle le rend*
 « *inutile à son prince et ennemi de ses compatriotes.*
 « *Vous avez vu le forfait; vous en voyez le châtement.*
 « *Abstenez-vous des querelles; abstenez-vous du pillage ;*
 « *il ne sera pas moins sévèrement puni. Je veux des*
 « *maines pures pour porter les armes romaines. La plus*
 « *haute valeur n'obtiendra point de grace, si elle se*
 « *déshonore par la violence et par l'injustice. »* Ces
 paroles prononcées avec fermeté portèrent dans les
 cœurs une impression de crainte qui contint les plus
 turbulents dans les bornes du devoir.

Bélisaire prit des précautions pour faire en sorte que
 la flotte allât toujours de conserve, et qu'elle abordât
 dans les mêmes ports. Il savait qu'un grand nombre de
 vaisseaux, surtout lorsque les vents soufflent avec vio-
 lence, se séparent pour l'ordinaire et s'écartent de leur
 route. Pour y remédier, on marqua de rouge le haut
 des voiles du vaisseau amiral et de deux autres qui
 portaient les équipages de Bélisaire, et l'on attacha à
 la poupe des fauux suspendus à de longues perches.
 Le reste de la flotte avait ordre de suivre toujours ces

xi.
Suite du
voyage.

Proc. Vand.
L 1, c. 13-22.

trois vaisseaux, qu'il était aisé de distinguer de jour et de nuit. Quand il fallait sortir du port, on donnait le signal avec la trompette. D'Abydos ils arrivèrent à Sigée par un vent frais, qui leur manqua tout-à-coup, en sorte qu'ils mirent beaucoup de temps à traverser la mer Égée jusqu'au cap de Malée. Mais ce calme les servit très-heureusement aux approches de ce dangereux parage. Comme le port était fort étroit, les pilotes et les matelots eurent besoin de toute leur adresse pour empêcher les navires de se briser en se heurtant les uns les autres. Ils gagnèrent ensuite le port de Ténare, qu'on nommait alors *Cænopolis*, c'est-à-dire la nouvelle ville¹, et de là à Méthone, aujourd'hui Modon, où ils trouvèrent Martin et Valérien qui les attendaient. Le vent étant tombé tout-à-fait, Bélisaire fit débarquer ses troupes, et passa quelques jours à les exercer aux évolutions militaires. Pendant ce séjour, la maladie se mit dans le camp par un effet de la sordide avarice de Jean le Cappadocien, préfet du prétoire. Pour gagner sur le pain des soldats, il ne l'avait fait cuire qu'à moitié, afin qu'il pesât davantage. Lorsqu'ils furent à Méthone, ce n'était plus qu'une pâte moisie qui se réduisait en poudre, en sorte qu'on leur distribuait le pain non pas au poids, mais par mesure. Ce mauvais aliment, joint à la chaleur du pays et de la saison, produisit des maladies, qui emportèrent en peu de jours cinq cents hommes : il en aurait péri un plus grand nombre, si le général n'eût fait cuire du pain dans le lieu même. Lorsque Justinien en fut instruit, il loua Bélisaire ; mais Jean ne fut pas puni. De

¹ Ἡ νῦν Καίνουπολις ἐπικαλεῖται. *Proc. de bel. Vand.* l. 1, c. 13.—S.-M.

Méthone ils passèrent à Zacynthe, aujourd'hui l'île de Zante. Ils y trouvèrent les esprits cruellement ulcérés contre les Vandales. Les habitants n'avaient pas oublié l'horrible barbarie de Genséric à l'égard de leurs aïeux. Dans une course sur les côtes du Péloponnèse, ce prince ayant été repoussé avec perte de devant la forteresse de Ténare, était venu, frémissant de dépit et de rage, aborder à Zacynthe; et après y avoir fait un sanglant carnage, il avait chargé de fers et transporté dans ses vaisseaux cinq cents des principaux insulaires. S'étant ensuite embarqué, il les avait fait hacher en pièces et jeter dans la mer. Les Zacynthiens reçurent Bélisaire comme s'il eût été envoyé de Dieu pour venger le sang de leurs pères et pour exterminer une nation inhumaine. Ils épuisèrent leur île pour augmenter les provisions de sa flotte, et le comblèrent à son arrivée et à son départ de bénédictions et de vœux. On prit dans cette île de l'eau pour le reste du voyage jusqu'en Sicile. Le vent était si faible qu'ils mirent seize jours à faire ce trajet, pendant lesquels l'eau de tous les vaisseaux se corrompit, excepté celle que buvait Bélisaire. Sa femme avait renfermé la sienne dans des flacons de verre, qu'elle enterra dans le sable au fond de son navire, afin que la chaleur du soleil n'y pût pénétrer. Cette précaution encore inconnue dans ce temps-là fit grand honneur à Antonine.

On aborda sur une côte déserte au pied du mont Etna. Bélisaire, tout occupé de l'importance de son expédition, se trouvait dans de grandes inquiétudes. Il ne connaissait ni les côtes d'Afrique, ni les forces des ennemis, ni leur manière de faire la guerre. Les soldats disaient hautement : *que lorsqu'ils seraient à*

XII.
Arrivée en
Sicile.
Proc. Vand.
l. I, c. 14.
Theoph. p.
161, 162.

terre, ils feraient le devoir de gens de cœur; mais que s'ils se voyaient attaqués sur mer, ils ne balanceraient pas de prendre la fuite, n'étant pas instruits à combattre à la fois les ennemis et les flots. Dans cette perplexité, Bélisaire envoya Procope à Syracuse pour y acheter des vivres, et le chargea de s'informer de l'état présent des Vandales: s'ils se mettaient en état de venir au-devant de la flotte, ou de s'opposer à la descente; à quel endroit de la côte il était à propos d'aborder, et par où il fallait commencer la guerre. Il lui donna rendez-vous au port de Caucanes, à dix lieues de Syracuse¹, où il allait faire passer sa flotte. Procope s'acquitta de sa commission. On lui vendit autant qu'il voulut de vivres, selon les ordres d'Amalasonte mère et tutrice d'Athalaric, qui, étant liée d'amitié avec Justinien, lui avait promis d'ouvrir ses magasins à la flotte romaine. Pour les informations qu'il était chargé de faire, un heureux hasard le servit au-delà de ses espérances. Il trouva dans Syracuse un de ses compatriotes, qu'il avait connu à Césarée en Palestine, et qui s'était établi en Sicile où il faisait le commerce. Ce marchand lui amena un de ses facteurs arrivé de Carthage depuis trois jours. Celui-ci assura Procope, *que les Vandales étaient dans une parfaite sécurité; qu'ils ignoraient qu'il y eût en mer une flotte romaine; que leurs meilleures troupes étaient parties pour la Sardaigne, et que Gélimer, sans inquiétude pour Carthage et pour les autres villes maritimes, était allé passer la belle saison à*

¹ *Caucana* était située selon le texte de Procope à deux cents stades de Syracuse. Καύκανα τὸ χωρίον,

διακοσίους μάλιστα σταδίους Συρακυσῶν διέχον. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 14. — S.-M.

Hermione en Byzacène, à quatre journées de la mer; que les Romains pourraient aborder où ils voudraient, sans rencontrer aucun obstacle. Procope, tenant cet homme par la main, et l'amusant par diverses questions, le conduisit à son vaisseau qui l'attendait au port d'Aréthuse; et l'ayant fait monter avec lui comme pour l'entretenir encore un moment, il leva l'ancre et cingla vers Caucanes; il cria en même temps au marchand qui était demeuré sur le rivage, *qu'il le priait de lui pardonner cette innocente supercherie; qu'il était nécessaire que son commis fût présenté au général pour l'instruire de vive voix, et pour guider la flotte en Afrique; que dès qu'elle serait arrivée, on le renverrait à Syracuse avec une récompense considérable.* En arrivant à Caucanes, Procope trouva la flotte dans un grand deuil. Dorothee venait de mourir, et la perte de ce brave guerrier affligeait sensiblement Bélisaire. Les nouvelles que lui donna le facteur adoucirent sa tristesse; il partit et toucha à l'île de Malte¹, d'où un bon vent le conduisit le lendemain à *Caputvada* sur la côte d'Afrique², à cinq journées de Carthage. Ce lieu était ainsi nommé parce que c'était l'entrée d'un banc de sable qui s'étendait dans la mer.

Bélisaire fit jeter les ancres et assembla le conseil dans le vaisseau amiral, pour délibérer sur le lieu du débarquement. Les avis étant partagés, Archélaüs re-

XIII.
Descente en
Afrique.
Proc. Vand.
l. 1, c. 15.

¹ A Malte et à Gaulos, actuellement Gozo. Γαύλω τε καὶ Μάλτῃ τοῖς νῆσους προσίσχον. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 14. — S.-M.

² Ὁ δὲ Κεφαλὴν βράχους τῇ σφαιρῇ γλίσσῃ καλοῦσι Ῥωμαῖοι. Καπυτβάδα γὰρ ὁ τόπος προσαναγορεύ-

σται. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 14. Il dit ailleurs, de ædif. l. 6, c. 6, que ce lieu était appelée *Caputvada* par les indigènes, ἐκάλουν Καπυτβάδα οἱ ἐπιχώριοι. Procope, comme on le voit, traite la langue latine en étrangère. — S.-M.

AEth. I. 6,
c. 6.
Theoph. p.
162.

présenta *qu'on ne pouvait descendre en cet endroit, sans exposer à un péril évident et la flotte et l'armée; qu'il n'y avait aucun port dans l'étendue de neuf journées de chemin, et que la flotte resterait à la merci des vents; que les troupes étant débarquées, s'il survenait un orage, les vaisseaux seraient dispersés en mer ou brisés contre les côtes: en ce cas, d'où les troupes tireraient-elles leurs subsistances? qu'on ne trouverait dans le pays aucune place de sûreté, Genséric ayant fait démanteler toutes les villes, excepté Carthage; que c'était un terrain sans eau, où les soldats mourraient de soif; que son avis était de gagner le port de l'Étang, à deux lieues de Carthage¹; qu'il était sans défense et assez spacieux pour contenir toute la flotte; que de là il serait aisé d'aller attaquer Carthage, qui ne ferait nulle résistance en l'absence de Gélimer, et que la prise de la capitale rendrait les Romains maîtres de toute l'Afrique.* Bélisaire, qui était d'un sentiment contraire, parla en ces termes : « Ne pensez
« pas que je me sois réservé à parler le dernier, pour
« vous forcer à suivre mon avis : je vais l'exposer; et
« vous, sans prévention comme sans crainte, choisissez
« le plus avantageux. Souvenez-vous de ce que vous
« avez entendu dire à nos soldats, que s'ils étaient at-
« taqués sur mer, ils ne rougiraient pas de fuir. Nous
« formions alors des vœux pour faire notre descente
« sans opposition. Quelle inconséquence de demander
« au ciel une faveur et de la rejeter quand elle est
« accordée! Si nous rencontrons une flotte ennemie sur

¹ Αμμένα γάρ οὐ πλείον ἢ μ' στα- δὴ Στάγρον καλοῦσιν. Proc. de bel.
δίους αὐτῆς διέχοντα εἶναι φασιν, δν Vand. I. 1, c. 15. — S.-M.

« la route de Carthage, à qui faudra-t-il nous en prendre de la fuite de nos soldats? On nous allègue la crainte d'une tempête pour nous engager à ne pas quitter la flotte; mais lequel des deux est-il préférable, ou de perdre nos vaisseaux seuls, ou de nous perdre avec eux? Maintenant l'ennemi est pris au dépourvu; il nous est facile de l'accabler: si nous lui donnons le temps de respirer, il se mettra en défense, et nous payerons bien cher ce délai. Peut-être serons-nous obligés de forcer la descente et de verser du sang pour obtenir l'avantage dont nous sommes en possession sans coup férir. Notre dessein n'est pas de rester ici; la flotte et l'armée se rendront à Carthage: la question est de savoir si l'armée, déjà maîtresse du rivage, doit y marcher par terre sans péril, ou si, perdant son avantage, elle doit demeurer attachée à la flotte pour courir le hasard de périr ensemble. Pour moi, je pense qu'il faut descendre à l'instant, débarquer nos chevaux, nos armes, nos munitions; nous retrancher derrière un fossé et une palissade, et nous mettre en état de soutenir les assauts. Ne craignons pas de manquer de vivres, si nous ne manquons pas de courage. La victoire porte avec elle tous les biens, pour les déposer entre les mains du vainqueur. » Le conseil revint au sentiment du général. On prit terre le troisième mois, depuis le départ de Constantinople.

On ne laissa dans chaque bâtiment qu'une garde de cinq archers. Les vaisseaux de guerre se rangèrent autour des autres pour leur servir de défense en cas d'attaque. Les soldats et les matelots commencèrent aussitôt à se retrancher; et la crainte jointe à l'activité

XIV.
Naissance
d'une fontaine
abondante.

de Bélisaire animant les travailleurs, le fossé fut achevé et la palissade plantée dès ce même jour. Ce qu'ils craignaient beaucoup plus qu'ils ne redoutaient l'ennemi, c'était de mourir de soif dans ce lieu aride, comme sont toutes les plaines de la Byzacène. Ils furent délivrés de ce péril par un événement singulier, que Bélisaire n'eut pas de peine à faire passer pour miraculeux. Un soldat en bêchant la terre fit jaillir une source abondante, qui forma bientôt un ruisseau capable d'abreuver les hommes et les chevaux de l'armée. Ce fut pour conserver la mémoire de cette faveur du ciel, qu'après la guerre Justinien fit bâtir en ce lieu une ville considérable : cette contrée déserte et sauvage prit en peu de temps une face riante, et devint riche par la culture et par le commerce. L'armée passa la nuit dans le camp, dont la tranquillité fut assurée par des patrouilles et par des gardes avancées.

xv.
Premiers
succès de
Bélisaire.
Proc. Vand.
l. 1, c. 16.
Theoph. p.
162.

Le lendemain, quelques soldats s'étant répandus dans les campagnes pour y piller des fruits, alors en maturité, le général les fit battre de verges ; et prit cette occasion de représenter à son armée : *Que le pillage, criminel en lui-même, était encore contraire à leurs intérêts : que c'était soulever contre eux les habitants de l'Afrique, Romains d'origine et ennemis naturels des Vandales. Quelle folie de compromettre leur sûreté et leurs espérances par une misérable avidité ! Que leur en coûterait-il pour acheter ces fruits que les possesseurs étaient prêts à leur donner presque pour rien ? Vous allez donc avoir pour ennemis et les Vandales, et les naturels du pays, et Dieu même toujours armé contre l'injustice. Votre salut dépend de votre modération ; celle-ci vous*

rendra Dieu propice, les Africains affectionnés, et les Vandales faciles à vaincre. Bélisaire, voulant s'assurer de quelque place, apprit qu'à une journée du camp, sur le chemin de Carthage, était la ville de Syllacte, voisine de la mer ¹, sans murailles, mais dont les habitants avaient fortifié leurs maisons pour se défendre contre les incursions des Maures. Il y envoya un de ses gardes nommé Moraïde, à la tête de quelques soldats, avec ordre d'essayer de s'en rendre maître, mais de ne faire aucun tort aux habitants, et de leur déclarer que les Romains ne venaient que pour les affranchir du joug des Barbares. Cette troupe arriva le soir près de la ville dans un vallon où elle se tint cachée pendant la nuit. Au point du jour ils entrèrent sans bruit avec des paysans des environs; et s'étant saisis des portes, ils mandèrent l'évêque et les principaux habitants, qui, sur la parole de Bélisaire, remirent les clés de la ville. Le même jour le directeur-général des postes ² conduisit au camp des Romains tous les chevaux ³ dont il était maître. On arrêta un courrier ⁴ de Gélimer; Bélisaire lui fit présent d'une somme considérable; et après en avoir tiré parole qu'il s'acquitterait fidèlement de la commission, il le chargea de remettre à tous les commandants des Vandales des lettres de Justinien, dont voici la teneur : « Nous ne pré-

¹ Ἐπὶ τῆς Σύλλακτον πόλιν ἡμέ-
ρας ἑξ ὧν τῷ στρατοπέδῳ διέχουσιν
ἐστὶ βλάβη εἶναι, ἐν τῇ ἐπὶ Καρχη-
δὸνι γένοιτο. Proc. de bel. Vand.
l. 1, c. 16. On ignore quelle est au-
jourd'hui la position de cette ville, située
sur la côte septentrionale de la petite Syrte. Quelques
personnes croient qu'elle répond au

lieu appelé par les anciens *Turris Hannibalis* — S.-M.

² Ὁ τοῦ δημοσίου δρόμου ἐπιμε-
λούμενος. — S.-M.

³ Τοὺς δημοσίους ἵππους. — S.-M.

⁴ Τινὰ τῶν ἐκ τὰς βασιλικῆς ἀπο-
κρίσεως ἀπὸ τῶν ἐλλομένων, οὗς δὲ βερ-
ταρίους καλοῦσι. Proc. de bel. Vand.
l. 1, c. 16. — S.-M.

« tendons pas faire la guerre aux Vandales, ni rompre
 « le traité de paix conclu avec Genséric. Nous n'en
 « voulons qu'à votre tyran, qui, au mépris du testament
 « de Genséric, tient dans les fers votre roi légitime.
 « Ce cruel usurpateur, après avoir massacré une partie
 « de la famille royale, a fait crever les yeux aux autres,
 « dont il ne diffère la mort que pour prolonger leurs
 « tourments. Aidez-nous à vous délivrer d'un si dur
 « esclavage. Nous prenons Dieu à témoin que notre
 « dessein est de vous rendre la paix et la liberté. » Ces
 lettres ne produisirent aucun effet, parce que le cour-
 rier, n'osant les rendre publiques, se contenta d'en
 faire part à ses amis.

xvi.
 Marche vers
 Carthage.

Proc. Vand.
 l. 1, c. 17.
 Theoph. p.
 162, 163.
 Zon. l. 14,
 t. 2, p. 65.

Comme on ignorait la situation des ennemis, l'armée
 marcha vers Carthage en ordre de bataille, en côtoyant
 le rivage qu'elle avait à droite. Pour éviter toute sur-
 prise, Bélisaire fit prendre le devant à trois cents
 hommes choisis, sous la conduite de Jean l'Arménien¹,
 intendant de sa maison², homme de tête et plein de
 courage. Cet officier avait ordre de devancer tou-
 jours d'une lieue³, et d'avertir dès qu'il apercevrait
 l'ennemi. Les Huns marchaient à la même distance sur
 la gauche. Bélisaire suivait avec le reste des troupes, s'at-
 tendant à tout moment d'être attaqué par Gélimer,
 qui sans doute viendrait d'Hermione fondre sur lui
 avec toutes ses forces. La flotte devait accompagner
 la marche de l'armée, sans s'en écarter. Lorsqu'on ap-
 procha de Syllecte, Bélisaire défendit aux soldats d'y

¹ Ἄνῆρ δὲ τῆν Ἀρμένιος μὲν γένος.
 Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 17. On
 ignore du reste quelle était sa fa-
 mille et son origine.—S.-M.

² Ὃς οἱ ἐπεμαίετο τῆς περὶ τὴν οἰ-

κίαν δαπάνης. Proc. de bel. Vand.
 l. 1, c. 17.—S.-M.

³ Vingt stades, selon le texte de
 Procope, de bel. Vand. l. 1, c. 17.
 —S.-M.

faire aucune violence, aucune insulte; ce qui gagna tellement le cœur des Africains, que dans tous le reste de la route les habitants venaient sans crainte offrir leurs denrées. Nul ne prenait la fuite; nul ne cachait ses provisions, ni ne fermait sa cabane. On eût dit que l'armée traversait les terres de l'empire. On faisait quatre lieues ¹ par jour; et le soir on s'arrêtait, ou dans les villes, ou dans des retranchements aussi avantageux que la situation des lieux pouvait le permettre. Après avoir passé la petite Leptis et Adrumète, on arriva à Grasse éloignée de Carthage de seize lieues ². C'était une maison de plaisance des rois Vandales ³. L'armée campa dans des vergers délicieux, arrosés de sources, et si abondants en fruits, que les soldats, après en avoir cueilli autant qu'ils voulurent, laissèrent encore les arbres chargés.

Dès que Gélimer eut appris à Hermione l'arrivée des Romains, il dépêcha un courrier à son frère Ammatas, qui était à Carthage, pour lui donner ordre de se défaire d'Hildéric et de tout ce qui restait de sa famille, de faire prendre les armes aux Vandales et à tous les habitants capables de les porter, et de marcher à leur tête vers Décime, pour y attaquer de front les Romains, tandis qu'il les chargerait lui-même par derrière. Décime était un défilé sur le chemin à dix milles

XVII.
Mort d'Hildéric.

¹ Quatre-vingts stades, selon le texte de Procope, *de bel. Vand.* l. 1, c. 17. — S.-M.

² A 350 stades de Carthage, *ἐκ τριῶν τῶ χωρίον ἀφαιόμεθα, πενήντα καὶ τριακοσίους σταδίους Καρχηδόνος διύγον.* Proc. *de bel. Vand.* l. 1, c. 17. Voyez ce que Gibbon dit

à ce sujet, t. 7, p. 361 et 362, du luxe et de l'amolissement des Vandales établis en Afrique. — S.-M.

³ Ἐνθα δὴ βασιλεία τε ἦν τοῦ Βανθίων ἡγουμένου, καὶ παράδεισος καλλιστος ἀπάντων, ὃν ἡμεῖς ἴμεν. Proc. *de bel. Vand.* l. 1, c. 17. — S.-M.

de Carthage ¹. Ammatas, suivant ses ordres, fit égorger Hildéric, Évagès et leurs amis ². Hoamer était mort avant ce massacre. Les Vandales se tinrent prêts à partir lorsqu'il serait temps. Gélimer suivait d'abord les Romains sans qu'ils en eussent connaissance : mais la nuit qu'ils campèrent à Grasse, les coureurs des deux armées s'étant rencontrés et séparés après une escarmouche, ceux des Romains portèrent au camp la nouvelle de l'approche des ennemis. Le lendemain on perdit la flotte de vue, parce que le promontoire de Mercure, fort avancé dans la mer et bordé d'écueils, l'obligeait à prendre un long circuit : Bélisaire fit dire à Calonymus de ne pas approcher de Carthage de plus de trois lieues ³ jusqu'à nouvel ordre.

XVIII.
Défaite
d'Ammatas.

Proc. Vand.
l. 1, c. 18.
Theoph. p.
163, 164.

Cependant Gélimer détacha son neveu Gibamond avec deux mille hommes, et lui ordonna de prendre les devants sur la gauche, afin d'envelopper les Romains, qui en arrivant à Décime se trouveraient enfermés entre la mer à leur droite, Ammatas devant eux, Gibamond à leur gauche, et derrière eux le gros de l'armée. Une disposition si bien concertée aurait jeté Bélisaire dans un péril digne de lui, sans la précipitation d'Ammatas. Au lieu de venir avec toutes ses forces, et de compasser sa marche pour n'arriver à Décime qu'au moment où l'armée romaine s'engagerait

¹ C'est de sa distance qu'il tirait sa dénomination latine, ὁ Δάκιμον καλοῦσιν. Il était à 70 stades de Carthage, ἐς Δάκιμον ἀφωσμέθα, σταδίους ἑξομύκοντα Καρχηδόνος ἀπέχον. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 17. Ce qui fait voir que le stade dont Procope se servait était compris sept

fois dans le mille romain. — S.-M.

² C'est-à-dire ceux des Africains qui leur étaient attachés, τῶν Αἰθίων ὅσοι αὐτοῖς ἐπιτηδύαιε ἦσαν. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 17. — S.-M.

³ Deux cents stades, selon le texte de Procope, de bel. Vand. l. 1, c. 17. — S.-M.

dans le défilé, il se hâta de partir de Carthage avec un escadron de cavalerie, après avoir ordonné au reste de le suivre : et étant arrivé avant midi lorsque les ennemis étaient encore éloignés, il rencontra Jean l'Arménien qu'il chargea incontinent. L'action fut vive entre les deux troupes, mais elle ne dura pas longtemps. Ammatas emporté par une ardeur téméraire se jeta au milieu des ennemis, tue de sa main douze des plus braves, et est enfin tué lui-même. Ses cavaliers prennent la fuite, et portent l'épouvante parmi les autres Vandales qui venaient les joindre en désordre et par pelotons. Tous s'enfuirent vers Carthage, croyant avoir sur les bras l'armée entière. Jean l'Arménien avec ses trois cents cavaliers les poursuivit jusqu'aux portes de la ville, et dans cet espace de dix mille pas il en fit un si grand carnage, qu'on aurait cru que les vainqueurs étaient du moins au nombre de vingt mille. Rhamond n'eut pas un sort plus heureux : à deux stades de Décime ¹, dans une plaine stérile et déserte où les eaux sont si salées qu'on la nommait la campagne de sel ², il rencontra le détachement des Huns qui couvraient la gauche de Bélisaire. Le cavalier hun, qui, suivant l'usage de la nation, avait le privilège héréditaire d'aller le premier à l'attaque ³, s'avança seul pour combattre; et comme les Vandales étonnés de cette audace demeuraient immobiles, il retourna vers les siens en criant : *Chargeons, camarades; c'est*

¹ A quarante stades de Décime, sur la gauche de ceux qui viennent de Carthage. Τεσσαράκοντα σταδίους ἀπὸ τοῦ ἀριστεροῦ ἐν ἀριστερᾷ ἐς τὸν ἀπὸ τοῦ ἀριστεροῦ ἐν τῇ Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 18. — S.-M.

² Πεδῖον ἁλῶν. — S.-M.

³ Οὗτος εἶχε γέρας ἐκ πατέρων τε καὶ προγόνων, ἐν πᾶσι τοῖς Οὐννικοῖς κρατεῦμασι, πρῶτος ἐς τοὺς πολεμίους ἐσθλάειν. Proc. de bel. Pers. l. 1, c. 18. — S.-M.

une proie qui n'attend qu'à être dévorée. Les Huns fondent avec furie sur les Vandales qui se débloquent aussitôt, et périssent tous avec leur chef.

XIX.
Bélisaire encourage ses soldats.

Proc. Vand.
l. 1, c. 19, 25.
Theoph. p.
164.

Les deux armées ignoraient également la défaite d'Ammatas et celle de Gibamond. Bélisaire arrivé à une lieue et demie de Décime ¹ trouva un terrain propre pour un campement ; il y logea son infanterie, et ayant assemblé toutes les troupes, il leur parla en ces termes : « Romains, et vous braves alliés, voici l'occasion de montrer votre valeur. L'ennemi approche ; notre flotte est éloignée ; toutes nos ressources sont dans notre courage. Nous n'avons point de places de sûreté, point de remparts pour nous couvrir après une défaite. Mais si nous combattons aujourd'hui en gens de cœur, la guerre est terminée. Que de motifs doivent animer notre confiance ! Nous avons pour nous la justice ; l'Afrique est notre patrimoine : le ciel trahira-t-il une entreprise si légitime ? Gélimer est un usurpateur, couvert du sang de ses rois. Quels efforts voudra faire le soldat vandale pour un tyran qu'il déteste ? Depuis un siècle que nos ennemis ont envahi l'Afrique, plongés dans une molle oisiveté, ils ont perdu l'habitude de la guerre ; ils ne l'ont faite qu'aux Maures, nation fuyarde, aussi désarmée et aussi timide que ses troupeaux. Vous au contraire, toujours dans les alarmes, vous n'avez cessé d'entretenir cette chaleur martiale qui décide du sort des combats. Ramassez aujourd'hui toutes les forces que vous avez tant de fois employées contre les Perses, et ne doutez pas qu'une victoire encore

¹ A 35 stades dans Procope, *de bel. Vand.* l. 1, c. 19. — S.-M.

plus complète ne couronne vos efforts contre un ennemi beaucoup moins redoutable. »

Après les avoir animés par ces paroles, il laissa l'infanterie dans le camp, et sortit à la tête de ses cavaliers, voulant reconnaître les forces de l'ennemi, avant de livrer une bataille générale. Il fit prendre les devants aux escadrons des peuples alliés, et suivit avec la cavalerie romaine. Les alliés étant arrivés à Décime, ils entendus par terre les douze Romains qu'Ammatas avait tués, le cadavre d'Ammatas même, et autour de quelques Vandales. Ayant appris des paysans du voisinage ce qui s'était passé en ce lieu, ils ne savaient de quel côté diriger leur route pour rejoindre Jean l'Arménien. Comme ils jetaient les yeux de toutes parts, ils aperçurent du côté du midi une nuée de poussière, au sein de laquelle ils découvrirent bientôt toute la cavalerie vandale : ils envoyèrent en diligence donner avis à Bélisaire. Les uns voulaient sans l'attendre courir sur l'ennemi ; les autres représentaient que la partie était trop inégale. Pendant cette contestation, Gélimer approchait et se trouva en présence. Il marchait entre la cavalerie de Bélisaire et le corps des Huns qui avaient défait Gibamond ; mais les coqueux qui les séparaient les avaient empêchés de se voir les uns les autres. Au milieu de la plaine s'élevait une colline, dont les alliés des Romains et les Vandales voulaient également s'emparer, comme d'un poste avantageux, soit pour se retrancher, soit pour fondre sur l'ennemi. Les Vandales gagnèrent de vitesse, et tombant de là sur la cavalerie des alliés, ils l'enfoncèrent et la mirent en déroute. Les fuyards rencontrèrent à

XX.
Fuite de Gélimer.

une lieue de Décime ¹ Uliaris ² garde de Bélisaire à la tête de huit cents cavaliers ³, qui formaient l'avant-garde. Uliaris, au lieu de rallier ceux qui fuyaient, prit lui-même la fuite, et tous ensemble saisis d'épouvante allèrent joindre le général. C'en était fait des Romains, si Gélimer profitant de ce désordre eût alors attaqué Bélisaire fort inférieur en forces, et dont les troupes étaient effrayées. Il pouvait encore tourner vers Carthage, tailler en pièces les cavaliers de Jean l'Arménien dispersés dans la campagne, où ils s'arrêtaient à dépouiller les morts, s'assurer de la ville, se rendre maître de la flotte romaine qui n'en était pas éloignée, et de toutes les munitions de l'armée. C'eût été ravir aux Romains et les moyens de subsister en Afrique, et l'espérance d'en sortir. Il ne fit rien de ce qu'il devait faire; mais à la descente de la colline, ayant aperçu le cadavre de son frère, il s'abandonna aux regrets et aux pleurs, et perdit des moments si précieux à lui rendre les honneurs funèbres. L'occasion de vaincre lui échappa et ne revint plus. Bélisaire ayant rencontré les fuyards, les rallie, leur reproche leur lâcheté, apprend le succès de Jean l'Arménien, s'instruit de la situation des lieux et de l'état des ennemis, et sans perdre un moment il court aux Vandales. Ceux-ci mal en ordre, et plus occupés des funérailles que des dispositions nécessaires pour un combat, ne tiennent pas contre cette attaque imprévue. Ils se débandent; il en périt un grand nombre, et la nuit seule mit fin au

¹ On plutôt à un mille, car il y a sept stades dans le texte de Procope, de *bel. Vand.* l. 1, c. 19. — S.-M.

² Οὐλίαρις. — S.-M.

³ On donnait à ces cavaliers le nom d'ὄπασπιται, c'est-à-dire armés de boucliers. — S.-M.

carriage. Gélimer aveuglé par la terreur, au lieu de se sauver à Carthage ou dans la Byzacène, prit la route de Numidie fuyant jour et nuit, et ne s'arrêta que dans les plaines de Bulé à quatre journées de Carthage¹. Sur le soir Jean l'Arménien et les Huns se rendirent auprès de Bélisaire; et après avoir appris sa victoire, et raconté eux-mêmes leur succès, ils passèrent la nuit ensemble près de Décime dans la joie et dans le repos.

Le lendemain, l'infanterie étant venue les joindre, ils marchèrent tous vers Carthage, où ils arrivèrent à l'entrée de la nuit. Ils trouvèrent les portes ouvertes. Les habitants avaient illuminé toutes les rues; ils célébraient ce moment heureux comme celui de leur délivrance, tandis que les Vandales éperdus se réfugiaient dans les églises, où, pâles de frayeur, ils tenaient les uns les autres embrassés. Pour recevoir la flotte romaine qu'on commençait à découvrir, on retira la chaîne qui fermait l'entrée du port. Cependant Bélisaire ne voulut pas entrer pour lors dans la ville, soit par défiance de quelque trahison, soit qu'il appréhendât qu'à la faveur des ténèbres les soldats ne s'abandonnassent au pillage. Il passa la nuit à quelque distance, auprès d'une église de saint Cyprien. C'était la veille de la fête de cet illustre martyr, qu'on célébrait à Carthage avec grande solennité le 14 de septembre. Tandis qu'Ammatas était allé attaquer les Romains à Décime, les prêtres ariens établis en ce lieu depuis que les Vandales en étaient maîtres, se tenant assurés de la victoire, avaient paré l'église de ses plus riches ornements pour la fête du

XXI.
Bélisaire ar-
rive à Car-
thage.

Proc. Vand.
l. 1, c. 20, 21,

23.
Cod. l. 1, tit.

27, leg. 1.

Theoph. p.

164, 165,

166.

Glycas, p.

166.

Marc. Chr.

¹ Γερίμπερ δι' ἐπειρὴν ἐν πεδίῳ Βούλης
ἤγενται, ὅπου εὐζώνων ἀνδρῶν τεσσάρων
παρὸν ἐδῶ Καρχηδόνος δέτεται, οὗ

πολλῶ ἀπὸ τῶν Νουμιδίας ὁρίων.
Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 25.
— S.-M.

lendemain. A la nouvelle de la défaite des Vandales, ils avaient pris la fuite, et Bélisaire trouva les catholiques déjà en possession de l'église, et qui achevaient de tout préparer. Il posta des gardes aux portes, et défendit aux soldats d'en approcher. Pendant cette nuit les prisonniers romains furent délivrés, sans être obligés d'attendre cette faveur de Bélisaire. Dans le palais voisin du port était un cachot vaste et profond, où le tyran tenait enfermés plusieurs marchands romains, qu'il accusait d'avoir excité l'empereur à la guerre. Il avait déjà prononcé leur sentence, et ordonné qu'on les réservât pour être mis à mort au milieu de la pompe de son triomphe, lorsqu'il rentrerait victorieux. Le concierge, instruit de l'arrivée des Romains, descendit au cachot; et, comme les prisonniers tremblaient à sa vue, s'imaginant qu'il venait les chercher pour les conduire au supplice: *Que me donnerez-vous*, leur dit-il, *si je vous rends la liberté?* Tous répondirent qu'ils étaient prêts à lui abandonner ce qu'ils possédaient. *Eh bien!* ajouta-t-il, *je ne vous demande ni or ni argent; jurez-moi seulement que quand vous serez libres, vous vous intéresserez de tout votre pouvoir en ma faveur auprès de vos maîtres et des miens.* En même temps ayant ouvert une fenêtre, il leur fit voir à la clarté de la lune les vaisseaux romains qui entraient dans le port, et les mit en liberté.

XXII.
Approche
de la flotte.

Ces vaisseaux étaient ceux de Calonymus, qui, malgré la défense de Bélisaire, venaient piller la ville. Voici comment la chose arriva. Calonymus, ne sachant rien de ce qui se passait à terre, envoya au promontoire de Mercure¹ pour en apprendre des nouvelles.

¹ Τὸ Ἡερμούριον, *Hermæum*. —S.-M.

Instruit du succès de Bélisaire, il continua sa route vers Carthage. On n'en était qu'à sept lieues lorsque Archélaüs fit jeter les ancres pour assembler le conseil et délibérer sur le parti qu'on devait prendre. Il voulait, selon les ordres du général, s'arrêter à trois lieues en-deçà de la ville, et les gens de guerre étaient de son avis. Mais Calonymus et les gens de mer représentaient *que tout ce parage n'avait point d'abri, et qu'on était à la veille d'essuyer la violente tempête nommée la Cyprienne, parce qu'elle ne manquait jamais de revenir tous les ans vers la fête de saint Cyprien*¹ : qu'il n'en échapperait pas un seul vaisseau. Pour obéir à Bélisaire, autant qu'on le pouvait sans danger, on fut d'avis de ne point aller jusqu'à Carthage, d'autant plus qu'on croyait la chaîne encore tendue à l'entrée du port, qui d'ailleurs était trop petit pour contenir toute la flotte; mais de se mettre en sûreté dans le port de l'Étang, à deux lieues de la ville². Ils y arrivèrent sur le soir. La nuit étant venue, Calonymus avec quelques vaisseaux, sans avoir égard aux ordres de Bélisaire, cingla vers Carthage, entra dans le port nommé pour lors *Mandracium*³, descendit à terre avec ses matelots bien armés, et, après avoir pillé les magasins et les maisons voisines, il retourna chargé de butin rejoindre le reste de la flotte.

Le jour suivant Bélisaire fit débarquer les soldats des vaisseaux, et les ayant joints aux autres troupes, il marcha en ordre de bataille, crainte de quelque surprise. Avant que d'entrer dans la ville, il fit faire

xxiii.
Entrée de
Bélisaire
dans Car-
thage.

¹ Ὁν δὴ οἱ ἱερεῖς ποιεῖ Κυπριανὴ κα-
λεῖται. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 20.
La fête de ce saint se célèbre le 16

septembre. — S.-M.

² A 40 stades. — S.-M.

³ Τὸ Μανδράκιον. — S.-M.

halte, et représenta aux soldats *qu'ils étaient redevables de leurs succès à leur modération à l'égard des Africains; que Carthage était une ville romaine qui n'avait subi que par force le joug des Vandales; qu'elle avait gémi sous la tyrannie des Barbares, et que c'était pour l'en délivrer que l'empereur avait entrepris la guerre; qu'ils devaient y observer la plus exacte discipline; que ce serait une perfidie criminelle de maltraiter des peuples qu'ils étaient venus mettre en liberté.* Il entra dans Carthage au milieu des acclamations, et marcha au palais, où il s'assit sur le trône de Gélimer. Les habitants accourus en foule regardaient le général romain comme un ange tutélaire; ils embrassaient ses soldats; ils s'embrassaient les uns les autres en versant des larmes de joie; ils craignaient que ce ne fût un songe. Tout respirait la plus vive allégresse. Mais ceux qui occupaient les maisons voisines du port vinrent en grand nombre se plaindre au général du pillage de la nuit précédente. Bélisaire fit venir Calonymus, et l'obligea de jurer qu'il ferait rapporter fidèlement et rendre aux propriétaires tout ce qui leur avait été enlevé. Calonymus jura et retint tout ce qu'il put. Procope attribue à une punition divine l'accident qui lui survint peu après son retour à Constantinople : ce parjure tomba en frénésie, et mourut en se déchirant la langue avec les dents.

xxiv.
Tranquillité
dans la ville.

Deux jours avant l'arrivée de Bélisaire, on avait fait les apprêts d'un grand festin, qui devait couronner la victoire de Gélimer. Le général, s'étant mis à table avec ses principaux capitaines, se fit servir les mêmes viandes, dans la même vaisselle, par les officiers du roi

des Vandales : spectacle frappant, qui faisait sentir combien est caduque et passagère la propriété des possessions humaines. Le vainqueur fit connaître en ce jour qu'il n'avait pas moins de force pour contenir ses troupes que pour vaincre les ennemis. Depuis la décadence de la discipline romaine, il semblait impossible d'empêcher le désordre dans une ville où auraient seulement passé cinq cents soldats. L'armée entra dans Carthage comme elle serait entrée dans Constantinople : on n'y entendit pas une parole outrageante, pas une plainte. Le commerce ne fut point interrompu ; les boutiques demeurèrent ouvertes. Les officiers de la ville distribuèrent tranquillement aux soldats des billets de logement, et les soldats payèrent les vivres qu'ils voulurent acheter. Bélisaire leur partagea les richesses qui furent trouvées dans le palais de Gélimer. Il donna parole de sûreté aux Vandales qui s'étaient réfugiés dans les églises. Aussitôt il s'occupa du rétablissement des murailles, tellement ruinées, que la ville était hors d'état de soutenir un siège. Comme il payait libéralement les ouvriers, les brèches furent incontinent réparées, et les murs environnés d'un fossé profond et d'une forte palissade. Ce fut ainsi que les Romains rentrèrent dans Carthage, quatre-vingt-quinze ans depuis qu'elle avait été prise par Genséric.

Gélimer n'avait pas encore perdu toute espérance. Il engagea par argent les paysans africains à massacrer les Romains qu'ils trouveraient dispersés dans les campagnes, leur promettant une récompense pour chaque tête qu'ils lui apporteraient. Ils en égorgèrent en effet un assez grand nombre ; mais ce n'étaient que des valets de l'armée, qui s'écartaient du camp pour piller

xxv.
Belle action
de Diogène.

les villages voisins. Gélimer, croyant que c'étaient autant de soldats, paya ces têtes plus cher qu'elles ne valaient. Un des gardes de Bélisaire, nommé Diogène, échappa du danger par sa bravoure. Envoyé avec vingt-deux cavaliers pour reconnaître l'ennemi, il s'arrêta dans un hameau, à deux journées de Carthage. Les habitants, ne se sentant pas assez forts pour se rendre maîtres de cette troupe, en donnèrent avis à Gélimer, qui détacha sur-le-champ trois cents cavaliers avec ordre de s'en saisir et de lui amener. Diogène, qui savait que les ennemis étaient loin de là, s'était logé dans une métairie, où il reposait tranquillement. Les Vandales, arrivés avant le jour, ne jugèrent pas à propos de forcer l'entrée, craignant de se méprendre dans un combat de nuit, et de se tuer les uns les autres, tandis que l'ennemi leur échapperait à la faveur de l'obscurité. Ainsi, en attendant le jour, ils se contentèrent d'investir la maison. Un Romain réveillé plutôt que les autres entendit un murmure et un cliquetis d'armes; et devinant ce que c'était, il courut avertir Diogène et ses camarades. Ils se lèvent en diligence, prennent leurs armes, sellent leurs chevaux, et s'étant rangés sans bruit derrière la porte, ils l'ouvrent tout-à-coup et s'élancent au travers des gardes, se couvrant de leurs rondaches et frappant à droite et à gauche à grands coups de piques. Diogène sauva ainsi sa troupe, dont il ne perdit que deux cavaliers. Il reçut lui-même quatre blessures, qui ne se trouvèrent pas mortelles.

XXVI.
Gélimer im-
ploie en vain

La possession de Carthage livrait aux Romains l'Afrique entière, où Genséric n'avait pas laissé une seule place fortifiée. Bélisaire dépêcha Salomon pour instruire

l'empereur de ces heureux succès. Dès le commencement de la guerre, Gélimer avait fait demander du secours à Theudis, qui régnait avec gloire en Espagne sur les Visigoths¹. Ses députés², marchant à petites journées, traversèrent le détroit de Cadix³, et se rendirent auprès du prince, qui les reçut avec honneur. Il était déjà informé de l'état de l'Afrique par un vaisseau marchand parti de Carthage le jour même que les Romains y étaient entrés; mais il avait tenu cette nouvelle secrète. Dans un grand repas qu'il donna aux députés, il leur demanda quelle était la situation de Gélimer. Ils avaient laissé ce prince à la tête d'une belle armée, et ils ignoraient absolument tout ce qui s'était passé depuis leur départ. Ils répondirent que Gélimer était à la veille d'écraser une misérable poignée de brigands romains, s'il n'était pas même déjà vainqueur. *Quel est donc le sujet qui vous amène?* reprit Theudis. Comme ils répliquaient qu'ils venaient lui proposer une alliance aussi avantageuse aux Visigoths qu'aux Vandales : *Retournez*, leur dit-il, *à Carthage, et informez-vous de l'état de vos affaires.* Ils prirent ce discours pour celui d'un homme ivre, dont les paroles ne méritaient pas d'être relevées; mais le lendemain ayant réitéré la même proposition et reçu la même réponse, ils commencèrent à craindre qu'il ne fût arrivé quelque disgrâce à leur nation. Cependant, bien éloignés de croire le mal aussi grand qu'il était en effet, ils firent voile vers Carthage. A leur entrée dans le port, ils furent arrêtés et conduits à Bélisaire,

le secours de
Theudis.

Proc. Vand.
l. 1, c. 24.

¹ Θεῦδης ὁ ἀρχὸν τῶν Οὐισιγότθων.
—S.-M.

² Les deux chefs de l'ambassade

se nommaient Gothæus et Phous-
cias. — S.-M.

³ Τὸν ἐν Γαδσίροις πορθμῶν.—S.-T.

qui, sans leur faire aucun mal, apprit de leur bouche tout le secret de leur ambassade.

xxvii.
Conduite des
Maures dans
cette guerre.
Proc. Vand.
l. 1, c. 25.

Le tyran, frustré de l'espérance qu'il avait fondée sur le secours de Theudis, rassembla dans les plaines de Bule¹ tout ce qu'il put de Vandales et de Maures. Ceux-ci n'étaient que des brigands sans chef, et en petit nombre². Tous les princes de Mauritanie, de Numidie et de la Byzacène³, avaient envoyé assurer Bélisaire de leur soumission, et lui avaient promis des troupes. Plusieurs d'entre eux lui donnèrent même leurs enfants en otage, et voulurent recevoir de lui les marques de la royauté⁴. C'était un ancien usage⁵ que les princes maures ne prissent la qualité de rois⁶ qu'après avoir reçu de l'empereur romain une sorte d'investiture; et parce que, depuis la conquête, ils ne la tenaient que de la main des Vandales, ils ne se croyaient pas solidement établis⁷. Ces ornements étaient un sceptre d'argent doré, un diadème d'argent orné de bandelettes, un manteau blanc qui s'attachait sur l'épaule droite avec une agraffe d'or⁸, une tunique blanchepeinte

¹ Cette plaine était située à quatre journées de Carthage. Voyez ci-dev. § 20, p. 221. — S.-M.

² Ὀλίγοι μέντοι Μαυρούσιοι ἀφίκοντο ἐς ἑμμμαχίαν, καὶ οὗτοι παντάπασιν ἀναρχοί. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 25. — S.-M.

³ Ὅσοι γὰρ ἐν τῇ Μαυριτανίᾳ καὶ Νομιδίᾳ καὶ Βυζακίᾳ Μαυρουσίων ἄρχον. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 25. — S.-M.

⁴ Τὰ ξύμβελα σφίσι παρ' αὐτοῦ στέλλεσθαι τῆς ἀρχῆς. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 25. — S.-M.

⁵ Κατὰ τὸν παλαιὸν νόμον. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 25. — S.-M.

⁶ J'ai parlé, t. 3, p. 465, not. 1, et p. 473, not. 1, liv. xviii, § 51 et 56, des petits princes maures et numides qui s'étaient conservés en Afrique sous la domination des Romains, et qui recevaient des empereurs la couronne, le sceptre, et tous les insignes de la puissance. — S.-M.

⁷ Ἄπειρ ἤδη πρὸς Βανδύλων λαβόντες, οὐκ ὤκνον τὴν ἀρχὴν ἐν βεβαίῳ ἔχον. Proc. de bel. Vand. l. 1, c. 25. — S.-M.

⁸ A la façon des chlamydes Thesaliennes, σχήματι Θεσσαλῆς ζυγίου. — S.-M.

de diverses figures, et des brodequins relevés en broderie d'or. Bélisaire envoya ces parures avec une somme d'argent à chacun de ces petits princes, qui passaient sous la protection de l'empire. Cependant aucun d'eux ne lui fournit des troupes non plus qu'aux Vandales : ils gardèrent la neutralité, attendant la destruction totale de l'un des deux partis pour se déclarer en faveur de l'autre.

La nouvelle d'une si soudaine révolution n'arriva en Sardaigne qu'avec les lettres de Gélimer. Son frère Tzazon, après la défaite et la mort de Godas, lui avait écrit en ces termes : *L'usurpateur a subi la peine due à ses forfaits ; nous sommes maîtres de l'île entière. Célébrez notre victoire par des fêtes. J'apprends que nos ennemis ont osé porter la guerre en Afrique : leur audace ne sera pas plus heureuse que n'a été celle de leurs pères.* Ceux qui furent chargés de cette lettre arrivèrent au port de Carthage sans nulle défiance. Ils furent bien surpris de se voir arrêtés et conduits devant Bélisaire, qui, après les avoir interrogés, les retint à Carthage sans leur faire aucun mauvais traitement. Cependant Gélimer, abattu par ses malheurs, résolut de rappeler Tzazon, dont la valeur était célèbre, et dont il ignorait encore les succès. Le Vandale chargé de sa dépêche trouva heureusement un vaisseau prêt à partir, et étant arrivé à Caralis, il remit à Tzazon la lettre de son frère. « Ce n'est pas Godas, disait Gélimer, c'est la colère divine qui nous a enlevé la Sardaigne, pour vous séparer de nous, et pour détruire plus facilement la maison de Genséric, en lui ôtant le secours de votre valeur et l'élite de nos guerriers. Votre départ a

xxiii.
Tzazon re-
vient en
Afrique.

Proc. Vand.
l. 1, c. 24, 25.
Theoph. p.
166.

« rendu Justinien maître de l'Afrique. Nos désastres
 « font bien sentir que le ciel avait résolu notre perte.
 « Bélisaire n'est descendu qu'avec peu de troupes;
 « mais le courage des Vandales a disparu, et notre
 « fortune est détruite. Ammatas et Gibamond ne sont
 « plus; nos villes, nos ports, Carthage et l'Afrique
 « entière sont aux ennemis. Les Vandales, insensibles
 « à la perte de leurs biens, de leurs femmes et de
 « leurs enfants, paraissent s'être oubliés eux-mêmes.
 « Il ne nous reste que la plaine de Bule¹, où nous
 « vous attendons comme notre dernière ressource.
 « Laissez là le tyran; abandonnez-lui la Sardaigne;
 « venez nous joindre avec vos braves soldats. Quand
 « le cœur est en danger, c'est tout perdre que de s'oc-
 « cuper à sauver les autres parties. Venez, mon frère;
 « en réunissant nos forces, nous réparerons nos infor-
 « tunes, ou nous les adoucirons en les partageant en-
 « semble. » La lecture de cette lettre pénétra Tzazon et
 ses Vandales d'une douleur aussi sensible qu'elle était
 imprévue. Ils s'efforcèrent néanmoins de cacher leur
 affliction aux habitants de l'île, et ce n'était qu'entre
 eux qu'ils donnaient un libre cours à leurs larmes.
 Après avoir mis ordre aux affaires de Sardaigne le
 plus promptement qu'il fut possible, ils s'embarquè-
 rent, et arrivèrent en trois jours à la côte d'Afrique,
 sur les confins de la Numidie et de la Mauritanie. Ils
 marchèrent de là vers la plaine de Bule, où ils se réu-
 nirent au reste des troupes. Ce fut une douloureuse
 entrevue, et capable d'attendrir leurs ennemis mêmes.
 Gélimer et Tzazon se tenaient étroitement embrassés,

¹ Ἡμῖν τε ἀπολείπεται μόνον τὸ Βούλλης πεδῖον. Proc. de bel. Vand.
 l. 1, c. 25. — S.-M.

et s'arrasant mutuellement de leurs larmes, ils ne s'exprimaient que par leurs gémissements et leurs sanglots. Les Vandales des deux armées s'abordèrent avec un empressement de désespoir; attachés les uns sur les autres et ne pouvant se séparer, ils se rassasiaient de la triste consolation de se communiquer leur douleur. Le sentiment de leurs disgraces présentes avait absorbé tous les autres. Ils ne se demandèrent rien les uns de l'Afrique, et les autres de la Sardaigne; ils ne s'informaient ni de leurs femmes ni de leurs enfants, se persuadant que tout ce qu'ils ne voyaient plus, était perdu pour eux.

Avec ces troupes réunies, Gélimer marcha vers Carthage. Lorsqu'il fut proche de la ville, il fit couper l'aqueduc, ouvrage d'une structure admirable. Étant demeuré ce jour-là et le lendemain campé au pied des murs, quand il vit que l'ennemi s'y tenait renfermé, il s'éloigna et partagea son armée sur toutes les avenues, pour couper la communication avec les campagnes, et réduire la ville par famine. Voulant se concilier l'affection des peuples, il défendit le pillage, ménageant les habitants des environs comme ses sujets. Il espérait quelque trahison en sa faveur, de la part des Carthaginois, et même des soldats ariens qui se trouvaient dans l'armée de Bélisaire. Les Huns étaient mécontents : la sévérité de la discipline romaine s'accordait mal avec leur caractère brutal et indocile. D'ailleurs ils ne servaient qu'à regret en Afrique, où ils craignaient qu'on ne les laissât mourir, sans leur permettre de retourner dans leur pays. Gélimer profita de ces dispositions pour les corrompre. Leurs chefs, gagnés par des offres séduisantes, promirent de tourner leurs armes

xxix.
Tentative
de Gélimer
sur Car-
thage.

Proc. Vand.
l. 2, c. 1.
Theoph. p.
166.

contre les Romains, dès que le combat serait engagé. Bélisaire, instruit de ces menées secrètes, différa de livrer bataille jusqu'à ce qu'il eût achevé la réparation des murailles. Il fit pendre un citoyen distingué, nommé Laurus, convaincu de trahison. Cet exemple intimida les autres, et rompit les intelligences que l'ennemi entretenait dans la ville. Le général romain sut si bien regagner les Huns par ses caresses, par ses libéralités, par le vin qu'il leur fit distribuer, et que cette nation aimait passionnément, qu'il les amena au point de lui avouer eux-mêmes leur défiance, leur perfidie, et les promesses du roi des Vandales. Il les rassura en leur promettant avec serment que, la guerre finie, il leur donnerait la liberté de retourner dans leur patrie avec leur butin. Les Huns jurèrent de leur part qu'ils le serviraient avec fidélité.

xxx.
Bélisaire
marche aux
ennemis.

Proc. Vand.
l. 2, c. 2.

Gélimer entretenait des espions dans Carthage. Informé du peu de succès de ses intrigues, et désespérant de réduire la ville par un blocus, il se détermina à livrer encore une bataille; et pour y attirer l'ennemi, il alla camper à six lieues de là dans un lieu nommé Tricamare¹. Tous les Vandales que le désespoir n'avait pas emportés dans l'intérieur de l'Afrique s'étaient rendus auprès de lui avec leurs familles, et son armée montait à plus de cent mille hommes. Celle des Romains, quoique près de dix fois moins nombreuse, avait conçu tant de confiance en son général, et tant de mépris pour l'ennemi, qu'elle souhaitait ardemment d'en venir aux mains pour terminer la guerre. Bélisaire, aussi capable d'enflammer le courage de ses

¹ A 140 stades, ἐν Τρικαμάρῳ, Καρχηδόνας ἀπέχοντι. Proc. de bel. τριακόμενοντα καὶ ἑκατὸν σταδίων Vand. l. 2, c. 2. — S.-M.

soldats par son éloquence guerrière que par l'exemple de sa bravoure, les ayant harangués selon sa coutume, fit sortir de Carthage Jean l'Arménien avec l'infanterie légère et toute la cavalerie, dont il ne réserva que cinq cents hommes. Il lui donna ordre d'inquiéter l'ennemi, et de le harceler par des escarmouches. Il partit lui-même le lendemain, et vint camper à deux ou trois lieues des Vandales. Pendant la nuit, l'alarme fut grande dans le camp des Romains pour une cause fort légère. La plupart des piques plantées en terre semblaient jeter des flammes, et le fer paraissait embrasé. Ce prétendu prodige fut regardé après l'événement du combat comme un pronostic de victoire; et quelques années après, dans la guerre d'Italie, le même phénomène causa autant de joie qu'il avait causé d'inquiétude en Afrique.

Le jour suivant, Gélimer ordonna aux Vandales de rassembler au centre du camp, quoiqu'il ne fût pas retranché, leurs familles et leurs équipages. Ensuite, après avoir encouragé ses soldats, il les fit défiler au milieu des cris lamentables de leurs enfants et de leurs femmes. Les Romains ne s'attendaient pas à combattre ce jour-là, et s'occupaient à préparer leur repas, quand leurs coureurs vinrent les avertir que les Vandales marchaient à eux. Entre les deux armées coulait un ruisseau, au bord duquel Gélimer rangea ses troupes : Tzazon se plaça au centre; les Maures faisaient l'arrière-garde. Gélimer, courant au travers des rangs, exhortait ses gens à bien faire : il leur avait déjà donné ordre de ne se servir que de leurs épées, sans faire usage des armes de jet. Les Romains, exercés par Bélisaire à faire avec précision et promptitude toutes les évolutions, furent bientôt en bataille. A l'aile gauche était

xxx.
Bataille de
Tricamaro.
Proc. Vand.
l. 2, c. 2, 3.
Theoph. p.
166, 167.

la cavalerie des alliés ¹, à la droite la cavalerie romaine ². Au centre, autour de l'enseigne générale, était un corps de cavalerie d'élite avec les gardes de Bélisaire, sous les ordres de Jean l'Arménien. Les Huns, selon leur usage, formaient un corps de réserve. Bélisaire conduisait l'infanterie qui composait l'arrière-garde avec cinq cents cavaliers. Comme elle marchait plus lentement, il en détacha les cavaliers et vint lui-même à leur tête joindre le reste de la cavalerie, qui courut aussitôt à l'ennemi. Ils n'étaient plus séparés que par le ruisseau, lorsque Jean l'Arménien, à la tête d'un escadron, le passa par ordre de Bélisaire, et alla charger le centre de l'armée vandale. Tzazon le reçut avec vigueur, et l'obligea de repasser le ruisseau, sans oser le franchir lui-même. Jean revint à la charge avec un corps plus nombreux, et fut encore repoussé. Enfin ayant pris avec lui l'enseigne générale, et se faisant suivre de tous les gardes de Bélisaire, il se lança une troisième fois avec tant de furie en poussant de grands cris, que les Vandales, malgré les plus vigoureux efforts, ne purent faire plier cette troupe invincible. Les plus braves y périrent et Tzazon avec eux. Dans ce moment, toute la cavalerie de Bélisaire s'étant ébranlée, franchit le ruisseau et chargea les ennemis. Le centre étant enfoncé et rompu, les deux ailes, qui pouvaient aisément envelopper un si petit nombre de cavaliers, ne songèrent qu'à la fuite. Les Huns se joignirent au reste de la cavalerie pour tailler en pièces les fuyards. Mais la poursuite ne fut pas longue : les vaincus eurent bientôt

¹ Commandée par Valérien, Martin, Jean, Cyprien, Althias, Marcellus et les autres chefs du corps

des fédérés. — S.-M.

² Conduite par Pappus, Barbatas et Aïgan. — S.-M.

regagné leur camp, où Bélisaire ne jugea pas à propos de les attaquer, son infanterie n'étant pas encore arrivée. En l'attendant, les vainqueurs dépouillèrent les morts qu'ils voyaient couverts de riches armures. Cette bataille, qui décida en un moment du sort des Vandales, ne coûta que cinquante hommes aux Romains, et huit cents aux Barbares. Une perte si légère causa la déroute d'une armée de cent mille hommes; et ce qui tient encore du prodige, c'est que Bélisaire remporta cette grande victoire avec sa seule cavalerie, qui n'était que de six mille hommes. Ce récit paraîtrait fabuleux, s'il n'était attesté par un historien intelligent et témoin oculaire. On peut dire à la vérité que les Vandales portaient d'avance dans leur cœur la fuite et l'épouvante, et que la terreur du nom de Bélisaire, la valeur de Jean l'Arménien et la mort de Tzazon, ne firent qu'achever leur défaite. Mais, malgré ces raisons, on ne peut s'empêcher de conclure que Gélimer était un très-mauvais général. Ce fut Bélisaire qui, le premier depuis Jules César, rendit aux Romains l'habitude de vaincre des ennemis très-supérieurs en nombre.

L'infanterie arriva lorsqu'il était déjà tard, et Bélisaire marcha sur le champ avec toutes ses troupes vers le camp ennemi. Dès que Gélimer en fut averti, il sauta sur son cheval, et sans dire une parole, sans laisser aucun ordre, il s'enfuit à toute bride, et prit la route de Numidie, n'étant suivi que d'un petit nombre de ses parents et de ses domestiques. Les Vandales ne s'aperçurent pas d'abord de sa fuite; mais le bruit s'en étant répandu, ce ne fut plus parmi eux que désordre et que tumulte. Ils se précipitent en foule par toutes les portes, abandonnant leurs richesses et les personnes

xxxii.
Gélimer
abandonne
son camp.

qui leur sont les plus chères, et qui ne peuvent les suivre que par leurs cris déplorables. Toute la plaine est remplie d'hommes, de chevaux, d'enfants, de femmes, de fuyards et de désespérés. Les Romains s'emparent du camp, et courent à la poursuite, massacrant les hommes, enlevant les femmes et les enfants. Le butin fut immense. Les dépouilles de l'Italie, de la Sicile et de la Grèce tant de fois pillées par Genséric, celles de Carthage et de toute l'Afrique; l'or et l'argent entassés pendant un siècle par une nation avare, dans un pays qui, sans avoir besoin de marchandises étrangères, nourrissait par sa fertilité inépuisable les nations voisines: tant de trésors accumulés furent la proie des vainqueurs. Cette dernière bataille se donna vers le milieu de décembre, trois mois depuis l'entrée de Bélisaire dans Carthage.

xxxiiii.
Suites de la
victoire.
Proc. Vand.
l. 2, c. 4.
Theoph. p.
167, 168.

Ce général passa la nuit dans une grande inquiétude. Une bonne partie des troupes était hors du camp: il craignait que les ennemis ne revinssent de leur épouvante, et ne fissent payer bien cher aux Romains la joie de la victoire. Dans le désordre où se trouvaient les vainqueurs, un corps de cinq à six mille hommes aurait suffi pour les tailler en pièces. Dispersés de toutes parts, seuls ou deux ou trois ensemble, ils s'enfonçaient dans les forêts, fouillaient les grottes et les cavernes dans l'espérance d'y trouver quelque fuyard ou quelque trésor. Enivrés de leur bonheur, éblouis de la beauté de leurs prisonniers, ils semblaient avoir oublié leur général et leur armée, et ne songeaient qu'à retourner à Carthage pour y jouir de leur nouvelle prospérité. Une fortune de quelques moments les rendait déjà presque semblables aux Vandales. Dès que le jour parut, Bélisaire monta sur un tertre au bord du chemin. De là,

mesure qu'il voyait passer des officiers ou des soldats, il les arrêtait et les remettait en ordre, leur faisant de sévères réprimandes. Ceux qui étaient à portée de le voir de l'entendre s'attroupaient autour de lui, et entraient à Carthage leur butin et leurs prisonniers, sous la garde des valets de l'armée. Il fit partir deux cents cavaliers sous la conduite de Jean l'Arménien, avec ordre de poursuivre Gélimer jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils l'eussent pris vif ou mort. Il écrivit à Carthage de faire quartier aux Vandales qui se seraient réfugiés dans les églises des environs, et de les conduire à la ville pour les y garder jusqu'à son retour. Il parcourut par personne les campagnes avec ce qu'il avait rassemblé de troupes, rassurant les Vandales qu'il rencontrait, et leur donnant parole qu'il ne leur serait fait aucun mal. Les églises des villages en étaient remplies; on se contentait de les désarmer et de les envoyer à Carthage sous bonne garde et par bandes séparées, de crainte qu'étant en trop grand nombre ils ne se portassent à quelque violence. Après avoir donné ordre à tout, il marcha lui-même en diligence avec une partie de ses troupes pour aller chercher Gélimer.

Il y avait déjà cinq jours que Jean l'Arménien poursuivait sans relâche ce prince fugitif, et il était près de l'atteindre, lorsqu'un funeste accident le priva d'une gloire que son éclatante valeur avait bien méritée. Entre les officiers qui l'accompagnaient était Vliaris, garde de Bélisaire, homme de cœur et d'une force de corps extraordinaire, mais déréglé dans ses mœurs et fort adonné au vin. Le sixième jour Vliaris, déjà ivre au lever du soleil, courait derrière Jean l'Arménien, et voulant abattre un oiseau perché sur un arbre,

xxxiv:
Mort de Jean
l'Arménien.

au lieu d'adresser à l'oiseau, il perça le col de Jean de part en part. On cessa la poursuite pour ne songer qu'à la blessure du capitaine. Tous les soins furent inutiles : il expira peu après. On fit savoir à Bélisaire cette triste nouvelle. Il accourut aussitôt, arrosa le tombeau de ses larmes, le fit décorer avec magnificence, et pour l'entretien de ce monument, il y assigna une rente annuelle. Toute l'armée pleura ce généreux guerrier ; il fut regretté des Carthaginois mêmes, aussi chagrinés de sa bonté et de sa douceur, que les Romains l'étaient de sa grandeur d'âme et de son courage. Bélisaire voulait faire punir Vliaris, qui s'était sauvé dans une église ; les cavaliers calmèrent sa colère, en lui prote tant que Jean leur avait fait promettre avec serment qu'ils demanderaient grace pour ce malheureux officier, qui n'avait failli que par imprudence.

xxxv.
Gélimer as-
siégé sur une
montagne.

Ce retardement sauva Gélimer. Bélisaire, arrivé à Hippone, à dix journées de Carthage, apprit que ce prince avait gagné le mont Pappuas, où il était en sûreté. C'est une montagne escarpée et presque inaccessible, à l'extrémité de la Numidie¹. Sur la croupe s'élevait une ville ancienne, nommée Médène², habitée par des Maures alliés de Gélimer³, qui s'y renferma avec sa suite. Bélisaire, ne voulant pas demeurer long-

¹ Τοῦτο δὲ τὸ ὄρος ἐστὶ μὲν ἐν τοῖς Νομιδίας ἐσχάτοις ἀπρότομόν τε ἐπὶ πλείστον, καὶ δευρῶς ἄβατον. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 4. Gibbon, t. 7, p. 380, not. 2, a déjà relevé l'erreur de d'Anville (*géogr. ancienne abrégée*, t. 3, p. 92), qui a placé cette chaîne de montagnes, près de la mer, dans le voisinage d'*Hippo-regius*, actuellement Bone, dans le pays d'Al-
ger. Le fait est qu'on n'a pas des indications assez précises pour en indiquer la véritable situation. — S.-M.

² Πόλις ἀρχαία Μηδενὸς ὄνομα παρὰ τοῦ ὄρους τὰ ἐσχάτα καίται. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 4. — S.-M.

³ Κατοικηται δὲ ἐν αὐτῷ Μαυροῖσι βάρβαροι. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 4. — S.-M.

temps éloigné de Carthage, où sa présence était nécessaire, donna commission à Pharas de tenir la montagne bloquée pendant l'hiver, et d'en garder si bien les accès, que Gélimer ne pût ni échapper ni recevoir de vivres; ce que Pharas exécuta fidèlement. C'était un Hérule, de race royale, homme actif, vigilant, exempt des vices qu'on reprochait à sa nation. Il eut soin de choisir des soldats semblables à lui. Bélisaire trouva dans Hippone un grand nombre de Vandales des plus distingués, qui s'étaient retirés dans des asyles. Ils en sortirent sur sa parole et furent envoyés à Carthage pour y être gardés jusqu'à son retour.

Le bonheur qui accompagnait partout Bélisaire, lui mit alors entre les mains les trésors que Gélimer s'était réservés comme une dernière ressource¹². Dès le commencement de la guerre ce prince avait confié ce qu'il possédait de plus précieux à Boniface son secrétaire¹, dont il connaissait la fidélité. Il l'avait envoyé à Hippone avec ordre de se retirer en Espagne auprès de Theudis, si la fortune se montrait contraire aux Vandales. C'était l'asyle qu'il avait choisi pour lui-même. Tant que les affaires des Vandales ne furent pas désespérées, Boniface demeura dans Hippone; mais après la bataille de Tricamare, il s'embarqua et fit voile pour l'Espagne. Un vent impétueux l'ayant rejeté dans le port, il obtint des matelots, à force de prières et de promesses, qu'ils feraient tous leurs efforts pour gagner, soit une île, soit quelque côte du continent. Mais la tempête rendant la mer impraticable, il crut reconnaître la main de Dieu, qui voulait livrer aux Romains

XXXVI.
Trésors de
Gélimer en-
tre les mains
de Bélisaire.

¹ Il était Africain de naissance, Βονιφάτιος Αἰβύς, de la Byzacène, ἡ Βυζαντινὴ ὀρμημένης. — S.-M.

toutes les richesses des Vandales. Il jeta l'ancre et tint à la rade avec un grand danger. Lorsqu'il eut appris l'arrivée du général romain, il lui envoya un de ses gens pour lui offrir les trésors dont il était dépositaire, à condition qu'on lui laisserait tout ce qui lui appartenait. Bélisaire l'ayant promis avec serment, la chose fut sur-le-champ exécutée. Mais Boniface, si fidèle aux intentions de la Providence, ne se fit aucun scrupule de s'approprier une bonne partie de ce qu'elle abandonnait aux Romains.

An 534.

XXXVII.
Les fies se
rendent aux
Romains.

Proc. Vand.
l. 2, c. 5.
Theoph. p.
168, 169.
Zon. l. 14, t. 2,
p. 66.

De retour de Carthage, Bélisaire déclara que les prisonniers feraient voile pour Constantinople au commencement du printemps¹. Il fit en même temps partir divers corps de troupes pour remettre l'empire en possession de ce que les Vandales lui avaient enlevé. Comme les habitants de la Sardaigne doutaient encore de la défaite de Gélimer, et refusaient de se soumettre aux Romains, de peur d'éprouver le ressentiment des Barbares, il y envoya Cyrille avec la tête de Tzazon, et lui commanda de passer ensuite en Corse, pour réduire cette île à l'obéissance. Cyrille ne rencontra aucun obstacle dans cette double expédition. Jean, à la tête d'une cohorte qu'il commandait, fut envoyé à Césarée de Mauritanie, ville maritime, grande et peuplée, à trente journées de Carthage². Un autre officier, qui portait le même nom, marcha jusqu'au détroit de Cadix, et s'empara de la forteresse nommée alors *Septum*, au-

¹ Justinien fut consul pour la 4^e fois en l'an 534; il eut pour collègue Fl. Théodorus Paulinus le jeune.
— S.-M.

² Ἡ ὁδὸς μὲν ἡμερῶν τριάκοντα εὐ-
ζώνῳ ἀνδρὶ Καρχηδόνας διέχει. Proc.
de bel. Vand. l. 2, c. 5. Cette ville

qui est dans la partie de l'Afrique, qui forme actuellement le territoire de la régence d'Alger, paraît répondre à un lieu que les Arabes appellent *Sarsal*, et où il se trouve encore des ruines belles et considérables.
— S.-M.

aujourd'hui Ceuta ¹, bâtie autrefois par les Romains au bout du détroit. Apollinaire fut chargé du recouvrement de Majorque, Minorque et Ébusa, maintenant Ivisca ². Cet officier, né en Italie, ayant été transporté fort jeune en Afrique, s'était avancé à la cour d'Hildéric. Lorsque ce prince eut été détrôné et mis dans les fers, Apollinaire fut un de ceux qui allèrent implorer la protection de Justinien en sa faveur. Il repassa en Afrique à la suite de Bélisaire, et se signala dans toutes les rencontres. La confiance qu'il avait méritée lui fit donner le gouvernement de ces îles. Bélisaire envoya aussi un corps de troupes dans la Tripolitaine, pour secourir Pudentius et Tattimuth contre les Maures, qui les fatiguaient par des attaques continuelles.

Il survint alors un différend entre les Romains et les Goths. Nous avons déjà rapporté que le grand Théodoric, en mariant sa sœur Amalafride à Trasamond, lui avait donné en dot la ville de Lilybée en Sicile. Cette place importante était restée entre les mains d'Hildéric, même après la mort d'Amalafride qu'on le soupçonnait d'avoir fait périr; et les Goths n'en avaient point disputé le domaine à Gélimer. Mais après sa défaite, ils s'en remirent en possession, et refusèrent de la rendre au commissaire de Bélisaire. Ce général écrivit en Sicile aux commandants des Goths : *que ce refus était une déclaration de guerre; qu'ils agissaient contre les intérêts et sans doute contre*

XXXVIII.
Les Goths
disputent la
possession
de Lilybée.

¹ Les Arabes donnent à cette ville le nom de *Sebtah*, dont Ceuta est l'altération. Procope, *de edif.* l. 6, c. 7, l'appelle d'une manière fort expressive l'introduction ou le ves-

tibule de l'empire, τὰ τῆς πολιτείας προοίμια. — S.-M.

² Ἐβουσα τε καὶ Μαϊορικά καὶ Μινωρικά ἐπιχωρίως καλούμεναι. Proc. *de bel. Vand.* l. 2, c. 5. — S.-M.

les intentions de leur maître, qui avait recherché avec empressement l'amitié de l'empereur; que c'était une injustice criante de refuser à Justinien ce qu'on avait laissé sans contestation à Gélimer. Je souhaite, ajoutait-il, que les Goths ne donnent jamais à l'empereur l'occasion de réveiller des querelles heureusement assoupies; mais si vous vous obstinez à vous maintenir dans cette nouvelle invasion, vous devez craindre qu'on ne répète sur vous à main armée, non seulement Lilybée, mais aussi tout ce que vous avez précédemment usurpé. Cette lettre ayant été remise entre les mains d'Amalasonte, les Goths répondirent par ordre de cette sage princesse, qu'ils étaient bien éloignés de vouloir offenser l'empereur, dont ils savaient que la bienveillance était précieuse à leur prince; mais que la Sicile entière était sans exception du domaine des Goths; que si Théodoric en avait cédé quelque place aux Vandales, une pareille concession n'avait pas chez eux force de loi, leurs princes n'étant pas en droit d'aliéner aucune portion des dépendances de leur couronne; que Bélisaire ferait justice, s'il consentait à terminer ce différend par les voies ouvertes entre deux peuples amis; que pour eux ils s'en rapporteraient au jugement de Justinien, et qu'ils s'y conformeraient de bon cœur; qu'ils souhaitaient à leur tour que le général romain voulût bien ne rien précipiter, mais attendre la décision de son souverain. Bélisaire se rendit à une proposition si raisonnable, et en instruisit l'empereur.

XXXIX.
Misère de
Gélimer as-
siégé.

Pendant ce temps-là, Pharas qui tenait Gélimer assiégé, s'ennuyant de passer l'hiver au pied d'une mon-

agne stérile, essaya de s'en rendre maître : il fit prendre les armes à ses soldats, et monta lui-même à leur tête. Mais les Maures, favorisés par la pente du terrain, les ayant repoussés avec perte de cent dix hommes, ils regagnèrent leur poste, et Pharas se contenta désormais d'établir de bonnes gardes pour fermer tous les passages. Gélimer, avec ses neveux et les fidèles compagnons de ses infortunes, se trouvait réduit à d'affreuses extrémités. Les Vandales étaient alors la nation du monde la plus voluptueuse, et les Maures la plus misérable. Ceux-ci, renfermés dans des huttes étroites, où l'on respirait à peine, ne connaissaient même aucun des préservatifs inventés par les hommes contre l'inclemence des saisons. Ils n'avaient d'autre lit que la terre; c'était être riche que d'y pouvoir étendre la peau d'un animal avec son poil. Couverts d'une tunique rude et grossière, et d'un manteau de même étoffe, ils ignoraient l'usage du pain, du vin et des autres aliments que prépare l'industrie des hommes. Le pays ne leur fournissait que du seigle et de l'orge, qu'ils broyaient avec les dents, sans le moudre ni le faire cuire. Gélimer et ses compagnons succombaient aux horreurs d'une vie si sauvage; ils ne souhaitaient que la mort, et ne regardaient plus la captivité comme le dernier des maux.

Pharas, instruit de leur désespoir, écrivit ainsi à Gélimer : « Prince, je suis Barbare comme vous, et je n'ai reçu d'autres leçons que celles de la nature; c'est elle qui me dicte ce que je vais vous écrire. Est-il donc possible que vous soyez plongé, vous et votre famille, dans cet abîme de misères, au lieu de vous soumettre à votre vainqueur? Vous chérissez

Proc. Vand.
l. 2, c. 6.
Theoph. p.
168.

XL.
Lettres de
Pharas et de
Gélimer.

« la liberté, direz-vous sans doute, et vous êtes résolu
« de tout souffrir pour conserver un bien si précieux.
« Mais, dites-moi, Gélimer, n'êtes-vous pas actuelle-
« ment esclave de la plus vile et de la plus misérable
« nation de la terre? Ne vaudrait-il pas mieux mendier
« chez les Romains, que d'être roi des Maures, et sou-
« verain du mont Pappuas? Il est donc honteux, se-
« lon vous, d'obéir à un prince auquel obéit Bélisaire?
« Revenez de cette erreur. Je suis né prince, et je me
« fais gloire de servir l'empereur. Je sais que le dessein
« de Justinien est de vous combler d'honneurs, de vous
« donner de grandes terres et beaucoup d'argent. Bé-
« lisaire vous sera garant de ces avantages. Peut-être
« pensez-vous qu'étant homme vous êtes né pour sup-
« porter avec patience tous les caprices de la fortune;
« mais si Dieu vous offre une ressource, pourquoi la
« refuser? Les faveurs de la fortune ne sont-elles pas
« faites pour les hommes, aussi bien que ses rigueurs?
« Étourdi par des coups si rudes, vous n'êtes peut-être
« pas en état de prendre conseil de vous-même; sui-
« vez le mien; consentez à être heureux, et ne vous
« faites pas plus de mal que l'ennemi n'a voulu vous
« en faire. » Gélimer ne put lire cette lettre sans la
« tremper de ses larmes; il répondit en ces termes :
« Je vous remercie de votre conseil; mais je ne puis
« me résoudre à me rendre l'esclave d'un injuste agres-
« seur. Si le ciel était disposé à m'écouter, je le prierais
« de me mettre en état de me venger d'un homme qui,
« sans avoir reçu de ma part aucune injure, ni de fait
« ni de parole, m'a poursuivi par une guerre cruelle.
« Il m'envoie je ne sais d'où un Bélisaire, pour dévo-
« rer mes états et me déchirer moi-même. Il est prince,

il est homme comme moi; qu'il sache qu'il peut devenir comme moi la victime de l'infortune. Je ne puis en écrire davantage; le poids de mes malheurs m'accable l'esprit. Adieu, cher Pharas; envoyez-moi, je vous en supplie, une guitare, un pain et une éponge. » Ces derniers mots semblaient une énigme à Pharas, jusqu'à ce que le porteur de la lettre lui eût rendu raison d'une demande si singulière. « Gélimer, » dit-il, demande du pain, parce qu'il n'en a ni goûté « ni même vu depuis qu'il est chez les Maures; il a besoin d'une éponge pour nettoyer ses yeux, enflés « par l'habitude des larmes, jointe à la saleté de son habitation; il aime à toucher la guitare, et, ayant « composé une chanson pour adoucir ses malheurs, il « désirerait l'accompagner de cet instrument. » Pharas, attendri de cette triste peinture, lui envoya ce qu'il demandait, et n'en fut pas moins attentif à garder toutes les avenues.

Il y avait trois mois que Gélimer était enfermé; l'hiver approchait de sa fin, et les maux de ce prince et de sa famille croissaient de jour en jour. Agité de continuelles alarmes, il croyait à tous moments entendre les Romains qui grimpaient sur les roches. Ses neveux criaient autour de lui de faim et de misère¹. Ce qui le toucha le plus sensiblement fut de voir un des enfants de sa sœur et un jeune Maure des plus misérables, se battre ensemble à outrance et se prendre à la gorge, pour s'arracher de la bouche un méchant gâteau d'orge crasé, à demi-cuit, tout brûlant et plein de cendres. Ce déplorable spectacle acheva de le dompter. Il manda

XLII.
Gélimer se rend.

Proc. Vand.
l. 1, c. 23,
et l. 2, c. 7.
Theoph. p.
168.

¹ Τὰν οἱ ἑγγενῶν παιδῶν τὰ δὴ τῇ ταλαιπωρίᾳ ἤφισι. Proc. de
ἁντὰ σήματα ἀνάγκης ἐν ταύτῃ bel. Vand. l. 2, c. 7. — S.-M.

à Pharas qu'il était prêt à se mettre entre ses mains, si Bélisaire se rendait caution des promesses de son lieutenant. Pharas fit porter cette lettre à Bélisaire, le priant de lui envoyer ses ordres. Le général, qui souhaitait ardemment de conduire à l'empereur cet illustre prisonnier, fut ravi de joie, et dépêcha Cyprien pour porter parole à Gélimer, que non seulement on lui conserverait la vie, ainsi qu'à toute sa suite, mais même qu'il serait traité avec honneur. Cyprien se rendit avec Pharas au pied de la montagne, où Gélimer les vint trouver; et sur la parole qui lui fut donnée avec serment, il partit avec eux pour Carthage.

XLII.
Bélisaire le
reçoit à Car-
thage.

A la vue de sa capitale, à laquelle la réparation des murs et les autres travaux avaient donné une face toute nouvelle, Gélimer ne put s'empêcher d'admirer l'intelligence et l'activité des Romains, et d'imputer ses malheurs à sa négligence. Bélisaire le reçut dans le faubourg d'Aclas, où ce général avait choisi sa demeure. En l'abordant, le roi prisonnier fit un grand éclat de rire, que les Romains attribuaient à l'égarement de son esprit, ébranlé sans doute par les violentes secousses de sa mauvaise fortune. Mais les amis de Gélimer prétendaient, par une interprétation forcée, que c'était le ris d'un Démocrite, et que ce prince, issu de race royale, roi lui-même, nourri dans la splendeur et dans l'opulence, ensuite vaincu, fugitif, accablé de misère, enfin captif, jugeait avec raison que toutes les grandeurs et les fortunes humaines n'étaient dignes que de risée. Bélisaire fit savoir à Justinien qu'il tenait Gélimer en ses mains, et demanda la permission de le conduire à Constantinople. En attendant la réponse de l'empereur, il fit garder Gélimer

avec les autres Vandales, dont il eut soin de le distinguer par un traitement très-honorable. Ce prince n'avait joui que trois ans du fruit de son usurpation.

C'eût été l'intérêt de l'empire que Bélisaire demeurât en Afrique assez long-temps pour affermir sa conquête, forcer à l'obéissance les nations inquiètes et turbulentes des Maures, établir une forme également avantageuse au prince et aux sujets, dans l'administration politique, que ce génie supérieur n'entendait pas moins que la guerre. Sa valeur héroïque qui le faisait redouter des étrangers, sa douceur et son équité incorruptible qui lui conciliait l'affection des peuples, auraient épargné sans doute à l'Afrique les désordres, les rébellions, les rivalités funestes qui furent les suites tumultueuses d'une si paisible conquête. Mais l'envie, toujours ardente à se venger du mérite qui la désespère, priva l'empire de cet avantage. Justinien était obsédé d'un nombreux essaim de ces courtisans oisifs qui, craignant une comparaison peu honorable pour eux, font leur étude d'empoisonner les succès, lorsqu'ils n'ont pu les traverser. Quelques officiers de Bélisaire, d'intelligence avec eux, mandèrent à la cour que leur général songeait à se faire en Afrique un état indépendant. Justinien ; soit qu'il rendît justice à ce vertueux capitaine, soit par politique, tint ce rapport secret, dépêcha Salomon pour offrir à Bélisaire le choix de revenir à Constantinople avec ses prisonniers ou de les envoyer et de demeurer en Afrique. Bélisaire n'avait garde de balancer sur le parti qu'il devait prendre. Un hasard heureux l'avait instruit de la malignité de ses envieux. Les ennemis qu'il avait entre ses officiers avaient écrit deux lettres à la cour et fait partir deux messagers sur

XLIII.
Bélisaire in-
justement
soupçonné.

Proc. Vand.
l. 2, c. 8.
avec. c. 18.
Theoph. p.
169.

différents vaisseaux, pour mieux assurer le message. Cette précaution leur fut utile, et plus encore à Bélisaire. L'un des deux émissaires parvint à Constantinople; l'autre, ayant donné lieu à quelque soupçon, fut arrêté dans le port de Carthage; et se voyant pris, il livra le paquet dont il était chargé, et révéla toute l'intrigue. La découverte d'une trame si noire excitait Bélisaire à retourner au plutôt à la cour, pour déconcerter la calomnie et confondre ses ennemis.

XLIV.
Révolte des
Maures,

Dès que Salomon lui eut apporté la permission de Justinien, il donna ordre d'équiper la flotte, distribua les troupes en divers quartiers, et régla le gouvernement militaire conformément aux ordres qu'il recevait de l'empereur : nous en donnerons le détail dans la suite. Après ces dispositions, il fit monter sur la flotte Gélimer avec les autres prisonniers vandales, et s'embarqua lui-même avec ses gardes et les Huns, selon la parole qu'il leur avait donnée. Il n'était pas encore sorti du port, qu'on sentit évidemment que la présence de ce grand capitaine était un puissant contre-poids pour maintenir le repos de l'Afrique. Le bruit se répandit à Carthage que les Maures s'étaient soulevés¹. Cette nation perfide n'était retenue, ni par les liens sacrés du serment, ni par la crainte de perdre leurs otâges, qu'ils sacrifiaient sans regret, fussent-ils les fils ou les frères de leurs rois². Ils ne restaient en paix qu'autant qu'ils voyaient le vainqueur sur leur frontière. Le nom de Bélisaire les avait contenus jusqu'alors; dès qu'ils apprirent que son départ était résolu,

¹ Les Maures de la Byzacène et de la Numidie. *Proc. de bel. Vand.* l. 2, c. 8. — S.-M.

² Ἐν καὶ παῖδες ἢ ἀδελφοὶ τῶν ἐν σφίσιν ἡγευμένων τύχων ὄντι; *Proc. de bel. Vand.* l. 2, c. 8. — S.-M.

ils coururent aux armes et commencèrent leurs ravages, égarant les hommes, traînant les femmes et leurs enfants en esclavage. Ce n'était dans tout le pays que trouble et désolation. Les soldats romains postés sur les frontières n'étaient ni en assez grand nombre, ni assez bien pourvus d'armes et de chevaux, pour arrêter ou pour atteindre des brigands déterminés qui, sans cesse à cheval, après avoir pillé les campagnes et massacré les habitants, disparaissaient avec leur butin, pour aller porter ailleurs l'épouvante et la mort. Bélisaire apprit ces désordres dans le moment que la flotte s'appareillait; et, ne pouvant retarder son départ, il fit embarquer Salomon, qu'il chargea de la défense du pays. Il lui laissa ses plus braves officiers et la plus grande partie de ses gardes, qui formaient un corps redoutable et renommé pour sa valeur. Peu de temps après, Justinien envoya à Salomon un renfort considérable, commandé par Théodore de Cappadoce et par Mager¹.

Bélisaire fut reçu à Constantinople avec une joie proportionnée à la grandeur de ses exploits. L'envie fut réduite au silence, et Justinien, dont il étendait l'empire, le combla d'honneurs. L'admiration publique se partageait entre Bélisaire et Gélimer : dans l'un on contemplait le modèle de la plus haute valeur, de la sagesse dans le conseil, de la promptitude dans l'exécution, de la modestie dans les plus brillants succès; on voyait dans l'autre un exemple éclatant de la fragilité des trônes les mieux affermis. Le vainqueur et

XLV.
Triomphe de
Bélisaire.
Proc. Vand.
1. 2, c. 9.
Ædific. l. 1.
c. 10.
Theoph. p.
169, 170.
Malala, part.
2, p. 220.
Cedr. t. 1,
p. 170.
Jorn. suc-
cess.
Anast. p. 61.

¹ Ce général, qui servit ensuite avec distinction dans les guerres d'I-
lie, était parent d'Antonine, femme

de Bélisaire. Ὁς δὴ Ἀντωνίνης γαμβρός
τῆς Βελισαρίου γυναῖκος ἦν. Proc. de
bel. Vand. 1. 2, c. 8. — S.-M.

Zon. l. 14, t.

2, p. 66.

Manas. Chr.

p. 65.

Glycas,

p. 266.

le vaincu portaient également l'empreinte de la puissance divine; qui avait rendu Bélisaire, à la tête de seize mille hommes, supérieur à Gélimer soutenu de cent soixante mille : c'était le nombre des Vandales qui portaient les armes en Afrique au temps de la descente de Bélisaire. On peut même dire que cette glorieuse conquête fut l'ouvrage de six mille hommes de cavalerie, puisque Bélisaire ne fit aucun usage de son infanterie dans les deux batailles de Décime et de Tricamare. Pour couronner de si grands exploits, Justinien renouvela un honneur qui, depuis le règne d'Auguste, était réservé aux empereurs et à leurs enfants. Il décerna le triomphe à Bélisaire. Ce général, entouré de sa garde, traversa la ville depuis sa maison jusqu'au cirque, où l'attendait l'empereur assis sur un trône élevé. Il marchait à pied; mais tout le reste de la pompe ressemblait à celle des anciens triomphes. On portait devant lui les dépouilles des rois vandales, des vases d'or et d'argent, des armes, des couronnes, des meubles précieux, des robes de pourpre semées de perles et de pierreries, sept grandes corbeilles remplies de monnaies d'or, et le livre des évangiles tout brillant d'or et de diamants. C'étaient en grande partie les richesses que Genséric avait enlevées dans le pillage de Rome. Les vases du temple de Jérusalem attiraient surtout les regards. Un Juif qui les considérait, s'adressant à un des officiers de l'empereur : *Ne prétendez pas, lui dit-il, garder ces trésors dans le palais de Constantinople; ils ne peuvent être conservés que dans le lieu où les plaça notre roi Salomon. C'est leur enlèvement sacrilège qui a causé autrefois le pillage de Rome, et depuis peu celui du palais des*

rois *vandales*. Ces paroles rapportées à Justinien lui firent craindre de retenir ces redoutables dépouilles; il les envoya aux églises de Jérusalem.

A la suite de Bélisaire marchaient les prisonniers, et à leur tête Gélimer, vêtu d'une robe de pourpre, environné de ses parents, et suivi des autres Vandales¹, dont on avait choisi les plus grands et les mieux faits. Lorsque le roi captif entra dans le cirque, et qu'il vit devant lui l'empereur, à droite et à gauche une foule immense que la curiosité avait attirée; alors plongé dans une réflexion profonde sur l'état présent de sa fortune, sans laisser échapper une larme ni un soupir, il répéta plusieurs fois ces paroles de l'Ecclésiaste: *Vanité des vanités, tout est vanité*. Dès qu'il fut arrivé aux degrés du trône, on lui ôta sa robe de pourpre, et on l'obligea de se prosterner aux pieds de l'empereur et d'en faire autant devant l'impératrice. Bélisaire, par un effet de sa bonté naturelle, plus attendri du sort de son prisonnier qu'enorgueilli de sa propre gloire, voulut bien le consoler de son humiliation, en se prosternant avec lui. Justinien et Théodora comblèrent de richesses les filles d'Hildéric et tous les descendants d'Eudocie, fille de Valentinien et femme d'Hunéric. Pour acquitter la parole de Bélisaire, ils donnèrent à Gélimer un grand domaine en Galatie, où il vécut dans l'abondance avec sa famille; il aurait été mis au rang des patrices, s'il n'eût refusé de renoncer à l'arianisme. Le triomphe de Bélisaire était le premier qu'on eût vu à Constantinople. Il triompha de nouveau au commencement de l'année

XLVI.
Gélimer présenté à Justinien.

¹ La chronique de Malala, *part.*
2. p. 220, parle seule de la reine,
femme de Gélimer, conduite à Cou-

stantinople avec son mari. Παρελήθη
ὁ ῥῆξ Ἀφρικῆς, μετὰ τῆς αὐτοῦ γυ-
ναϊκὸς, ὑπὸ Βελισσαρίου. — S.-M.

suivante, lorsqu'il prit possession du consulat. Il fut porté au sénat dans la chaise curule sur les épaules des prisonniers; et dans le chemin il jeta au peuple une grande partie du butin qu'il avait apporté d'Afrique : des vases d'argent, des ceintures d'or et d'autres dépouilles précieuses. Mais le plus grand honneur que Justinien fit à Bélisaire, fut de le représenter sur le revers de ses monnaies avec ces mots : *Bélisaire la gloire des Romains*. Toute l'histoire de cette guerre, ainsi que la pompe du triomphe, furent peintes en mosaïque dans le vestibule du palais.

XLVII.
Ancantisse-
ment des
Vandales.

Proc. Vand.
l. 1, c. 23.

C'est ainsi que l'Afrique rentra au pouvoir de l'empire cent sept ans après que Genséric y eut transporté sa nation. Cette importante conquête ne coûta que trois mois, à compter depuis le débarquement de Bélisaire jusqu'à la dernière défaite de Gélimer. Il fallut quatorze ans aux autres généraux pour l'assurer. Dans ce long intervalle, la paix fut souvent troublée par les séditions des soldats qu'ils ne pouvaient contenir, et par les incursions des Maures qui ne craignaient que Bélisaire. La tranquillité ne subsista qu'environ cent ans, jusqu'à l'invasion des Sarrasins. Les prisonniers amenés à Constantinople se trouvaient en grand nombre. Pour leur ôter l'espérance de retourner dans leur pays, Justinien en composa cinq corps de cavalerie qu'il envoya en Orient. La plupart des autres Vandales avaient péri dans les combats. Ceux qui restaient, s'étant dispersés dans les diverses contrées de l'Afrique, furent exterminés par les Maures, ou se mêlèrent avec eux, en sorte que cette révolution rapide anéantit en Afrique jusqu'au nom des Vandales¹. C'eût été

¹ Il faut lire à ce sujet les réflexions et les observations de Gibbon,

lors l'occasion de retourner dans leurs anciennes demeures en Germanie; mais ils manquaient de vaisseaux pour repasser en Europe, et d'ailleurs ils n'y auraient plus retrouvé les descendants de ceux que Rodigisle avait laissés en Bohême¹, pour garder et cultiver les terres de leurs compatriotes qui pourraient venir s'y réfugier en cas d'infortune. Cette partie de leur nation avait été détruite depuis ce temps-là par les autres Barbares². C'est un trait digne de mémoire que la bonne foi de ces Vandales sédentaires à l'égard de leurs camarades, séparés d'eux par une si vaste étendue de terres et de mers. Lorsqu'ils apprirent que Genséric était maître de l'Afrique, ils lui envoyèrent des députés pour le féliciter de ses glorieux succès, et pour lui demander en même temps la propriété des terres dont ils n'étaient que les gardiens, et qui devenaient inutiles aux Vandales établis dans un climat plus doux et plus fertile. Genséric et ses principaux officiers étaient disposés à leur accorder leur demande, lorsqu'un vieillard des plus nobles de la nation et renommé pour sa prudence leur représenta *que dans les choses humaines il n'y avait nulle assurance; rien de ce qui subsistait actuellement qui*

1. 7, p. 389 et 390. — S.-M.

¹ Voyez t. 5, p. 266 et 267, liv. XXV, § 48. — S.-M.

² Procope, de bel. Vand. l. 1, c. 22, dit que, de son temps, le nom et la mémoire des Vandales restés dans leur antique patrie étaient perdus. Τούτων μὲν οὖν Βανδάλων, οἱ ἑμμεν ἐν γῇ τῇ πατρίδι, οὐδὲ μνήμη τις ὡδὲ ἔσμεν ἔς ἐμὲ σώζεται. Il pense que les Barbares leurs voisins les

avaient exterminés, ou qu'ils avaient volontairement adopté le nom des Barbares avec lesquels ils s'étaient mêlés. Je pense que les Vandales qui ne prirent pas part à la conquête de l'Espagne et de l'Afrique étaient des peuples de race slave, vassaux des autres Vandales qui continuèrent de cultiver les terres de leurs maîtres et reprirent leur ancien nom après leur départ. — S.-M.

ne pût changer ; rien qui ne pût arriver de ce qui n'était pas encore. Cette réflexion arrêta Genséric : il congédia les députés avec un refus. Les Vandales firent alors des railleries et du vieillard et du roi, qui portaient la prévoyance jusque sur des accidents impossibles ; mais la sagesse de cet avis fut reconnue par leurs descendants, lorsqu'ils se virent dépouillés de leur conquête et privés de toute retraite.

XLVIII.
Réglements
pour l'Afri-
que.

Proc. Pers.

l. 1, c. 26.

[Vand. l. 2,

c. 8.]

AE dif. l. 6,

c. 2, 3, 4, 5,

6, 7.

Cod. l. 1, tit.

27.

Novel. 36,

131.

Anon. Ra-

ven. l. 2, n. 3.

Baronius.

Vales. rer.

Fr. l. 7.

Chosroès ne vit pas sans jalousie cet accroissement de l'empire. Il se repentit d'avoir fait la paix, et de n'avoir pas traversé par une diversion puissante une expédition si contraire à ses intérêts. Cependant il envoya des ambassadeurs à Constantinople, et, en félicitant Justinien de sa victoire, il lui demandait par plaisanterie une part du butin ; elle lui était due, disait-il, parce que, sans la paix faite avec les Perses, jamais les Romains n'auraient subjugué les Vandales. Justinien, craignant une rupture avec ce prince belliqueux, lui envoya de riches présents. Aussitôt après la conquête il avait pris des mesures pour la conserver. Voici l'ordre qu'il y établit par deux ordonnances datées du 13 d'avril de cette année 534, et adressées l'une à Archélaüs, l'autre à Bélisaire avant son départ. L'Afrique fut divisée en sept provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la province de Carthage, la Byzacène, la Tripolitaine et la Sardaigne, qui fut jointe aux autres parce qu'elle avait appartenu aux Vandales. Il établit un préfet du prétoire résidant à Carthage, et Archélaüs fut pourvu de cette charge en récompense des services qu'il avait rendus en qualité d'intendant de la flotte et de l'armée. Justinien lui recommandait de veiller à la conservation du pays, de

traiter les habitants avec douceur, et de leur faire sentir la différence de l'humanité romaine et de la dureté des Vandales. Il réglait les gages et les émoluments des officiers; et pour leur ôter tout prétexte de concussion, il taxait à une somme très-modique ce qu'ils devaient payer pour l'expédition des brevets de leurs charges, défendant, sous peine de mort, toute exaction au-delà de ce qu'il prescrivait. La seconde ordonnance concernait l'ordre militaire : elle établissait cinq commandants avec titre de ducs en Tripolitaine, en Byzacène, en Numidie, en Mauritanie et en Sardaigne. Bélisaire avait ordre de mettre en garnison dans Ceuta autant de soldats qu'il jugerait à propos, sous le commandement d'un tribun d'une prudence et d'une fidélité reconnue, pour garder le détroit de Cadix et veiller sur les mouvements qui se feraient en Espagne et en Gaule, dont le tribun devait donner avis au duc de Mauritanie, et celui-ci au préfet du prétoire. L'empereur voulait aussi qu'on tint dans le détroit des vaisseaux de course, en tel nombre que Bélisaire jugerait convenable. Tous ces commandants devaient non seulement défendre le pays qui leur était confié, mais aussi travailler à reculer les bornes de l'empire et à lui rendre son ancienne étendue. L'empereur fixait la paie des offices militaires; il défendait de faire aucune violence, aucun tort aux habitants; il permettait à Bélisaire de faire resserrer l'enceinte des villes et des châteaux sur la frontière, s'il les trouvait d'une trop grande étendue pour la défense. Dans la première de ces ordonnances on voit que Justinien, encouragé par la réduction de l'Afrique, se flattait de reconquérir, avec l'aide de la Providence divine, les

autres provinces dont les Barbares s'étaient rendus maîtres. Il donna aux Africains cinq années pour rentrer en possession des biens qui leur avaient été enlevés par les Vandales; il voulut que toute l'Afrique ne reconnût d'autres lois que les lois romaines. Jusque-là les dispositions de Justinien annonçaient un gouvernement équitable; elles furent reçues avec joie. Mais il ne soutint pas long-temps ce ton paternel. Comme on ne retrouvait pas le rôle des impositions anciennes, que Genséric avait fait brûler dès le commencement de son règne, l'empereur envoya Tryphon et Eustratius pour dresser un nouveau cadastre; et ces financiers, par un excès de ce zèle dont les princes croient quelquefois être l'objet, firent à Justinien l'Afrique si riche et si opulente, qu'elle se trouva bientôt appauvrie.

XLIX.
Réparation
des villes.

La plupart des villes tombaient en ruine. Les Vandales avaient d'abord détruit les murailles, et ensuite laissé périr les édifices; les plus riches d'entre eux préférant au séjour des villes celui des campagnes. Justinien travailla à les réparer. La grande Leptis était presque abandonnée et ensevelie sous des monceaux de sable que la mer y portait sans cesse. Il la fit découvrir, la releva et l'embellit; mais il en diminua l'enceinte, laissant sous les sables la partie la plus voisine de la mer, pour servir comme de boulevard à la nouvelle ville. Il y rétablit le palais que l'empereur Septime Sévère, né en ce lieu, avait autrefois fait bâtir comme un monument de sa fortune. Après avoir orné Carthage de portiques, de thermes, d'églises et de monastères, il voulut qu'elle se nommât Justinienne [*Justiniana*], et, pour honorer sa femme Théodora, il

donna le nom de Théodoriade [*Theodorias*] à la ville de Baga, que Procope place dans la province de Carthage. Adrumète, métropole de la Byzacène, était sans murailles, exposée aux incursions des Maures; il la fortifia; elle prit aussi le nom de Justinienne. La Byzacène fut mise hors d'insulte par les places et les châteaux qu'il releva ou qu'il fit construire de nouveau sur la frontière. Il mit en état de défense la ville nommée le Camp de Trajan en Sardaigne. Le château de Ceuta tombait d'ancienneté, il en fit une place imprenable; et comme c'était la clef de ses états d'Afrique, il le mit sous la protection de la mère de Dieu, en l'honneur de laquelle il y fit bâtir une magnifique église. Un plus long détail passerait les bornes de l'histoire. Il suffira de dire que l'on comptait en Afrique cent cinquante places bâties ou réparées en divers temps par les ordres de Justinien¹.

Les rois vandales, Ariens fanatiques, excepté Gondamond et Hildéric, avaient cruellement persécuté les catholiques. Ce dernier prince leur avait rendu leurs églises, sans leur en rendre les biens. Justinien rétablit la religion dans tout son éclat. Comme il commençait à traiter les Goths d'Italie avec moins de ménagement, pour les raisons que nous dirons bientôt, il dépouilla les Ariens de ce qu'ils avaient usurpé, et le restitua aux églises catholiques, à la charge de payer leur part des impositions. Il défendit aux hérétiques de baptiser; il les exclut des magistratures, et leur interdit le culte public. Les privilèges de l'Église de Carthage furent renouvelés. Il y avait dans la Tripolitaine des peu-

L.
Rétablissement de la religion en Afrique.

Cod. l. 1, tit. 27.

Nov. 37 et 31, c. 4.

Proc. œdif. l. 6, c. 3, 4.

¹ Procope donne, dans son sixième livre des édifices de Justinien, de longs détails sur les principales de ces villes. — S.-M.

plades de Maures encore païens. Les uns étaient depuis long-temps attachés au service de l'empire¹; on les nommait pour cette raison *Pacati*²; ils habitaient la ville de Cidama³ près de la grande Syrte. Les autres, nommés Gadabitains, vivaient errants et sans dépendance à l'occident de la Tripolitaine. Tous ces Barbares embrassèrent la religion chrétienne. Justinien fit bâtir pour l'usage des Gadabitains une grande église dans la ville de Sabaratha, ancienne colonie romaine, qu'il enferma de murailles.

LI.
Faste et
grand pou-
voir de
Théodora.
Proc. anecd.
c. 16.
Malala, part.
2, p. 174.
Theoph. p.
158.

Pour ne pas interrompre le récit de la destruction des Vandales, j'ai différé de rapporter quelques événements de l'année 533, que je rappellerai en ce lieu. Théodora fit un voyage en Bithynie pour aller prendre les bains dans un lieu nommé *Pythia*⁴, célèbre alors par ses sources d'eaux minérales. Comme elle aimait d'autant plus le faste et la magnificence que sa première vie en avait été plus éloignée, elle traîna après elle tout l'appareil de sa grandeur. Sa suite était de quatre mille hommes. Les principaux sénateurs, les chambellans, grand nombre de patrices, entre autres Ménas, ancien préfet du prétoire, et Élie, intendant des finances, faisaient partie du cortège. Accoutumée à faire un mélange de crimes et d'œuvres extérieures de piété, elle distribua dans sa route beaucoup d'argent aux églises, aux hôpitaux, aux monastères. A son

¹ Ἐνταῦθά τε Μαυρούσιι φηγεται Ῥωμαίων ἐνοπονδοὶ ἐκ παλαιοῦ ὄντας.
Proc. de ædif. l. 6, c. 3. — S.-M.

² Πάσαι δὲ οὗτοι τανῦν οἱ Μαυρούσιι ἐπικαλοῦνται, Πάσαι γὰρ τὴν εἰρήνην τῇ Λατίνων καλοῦσι φωνῇ.
Proc. de ædif. l. 6, c. 3. — S.-M.

³ Πόλις ἐστὶ Κιδαμὴ ὄνομα. Proc. de ædif. l. 6, c. 3. Elle parait être la *Ghadamès* des modernes. — S.-M.

⁴ Τὰ Πύθια θερμά. Dans la chronique de Malala, part. 2, p. 74, il est nommé *Pythium*, τὸ λεγόμενον Πύθιον. — S.-M.

retour elle donna une preuve éclatante de l'empire qu'elle avait pris sur son mari. Priscus de Paphlagonie, secrétaire de l'empereur, s'était emparé de la confiance de son maître, au point de donner de l'ombrage à Théodora. Aussi hautain qu'il était riche et puissant, il se croyait dispensé de ramper devant cette princesse, ainsi que les autres courtisans. Elle essaya d'abord de le perdre dans l'esprit de l'empereur par des rapports calomnieux. Cette voie n'ayant pas réussi, elle le fit enlever, jeter dans un vaisseau et transporter dans une retraite éloignée, où elle le força de recevoir l'ordre de prêtrise, pour le mettre hors d'état de rentrer dans ses emplois. Justinien subjugué feignit d'ignorer cette violence; il oublia Priscus dès qu'il ne le vit plus, et n'osa pas même s'informer de ce qu'il était devenu.

Ce fut un bonheur pour Justinien d'être alors en paix avec la Perse. Le hasard présentait à Chosroès une occasion favorable de se saisir de Dara. Un soldat nommé Jean Cottistis fut assez hardi pour soulever une partie de la garnison, et pour s'emparer du palais, qui était fortifié comme une citadelle. Il y avait déjà quatre jours qu'il ordonnait en maître absolu, lorsque Mamas, évêque de la ville, et Anastase, un des principaux habitants, excitèrent le reste de la garnison à s'affranchir de cette tyrannie. Les soldats qui n'avaient pas trempé dans le complot montèrent au palais à l'heure de midi, portant chacun un poignard caché sous leur casaque. Mais la crainte de n'être pas les plus forts les retint à l'entrée. Un charcutier qui les avait suivis, honteux de leur lâcheté, força la porte, son couteau à la main, et blessa le tyran qui accourait au

LII.
Jean Cottistis révolté et massacré.

Proc. Pers.
l. 1, c. 26.
Malala, part.
2, p. 220.
Chr. Alex.
p. 341.
Assem. bib.
or. t. 2, p. 85.
Chr. Marc.

bruit. Celui-ci, dans le trouble où il était, se jeta lui-même entre les mains des soldats, qui le lièrent et le traînèrent à la prison de la ville. Un d'entre eux, craignant que les compagnons de la révolte de Cotistis ne vinssent le délivrer à main armée, le poignarda de son autorité. On brûla le palais, de crainte qu'il ne servît encore de place forte à quelque rebelle. Nous pouvons rapporter à cette année un tremblement de terre qui se fit sentir à Constantinople au mois de novembre. D'autres auteurs le font arriver cinq ans plutôt. Il commença le soir, et causa une telle alarme, que les habitants passèrent la nuit dans la place de Constantin, à implorer la miséricorde divine. Les sectateurs d'Eutychès, qui étaient en grand nombre parmi le peuple, criaient : *Vivez, Justinien, soyez heureux, mais délivrez-nous de ce décret odieux prononcé à Chalcédoine*. Au reste, ce tremblement de terre ne causa aucun dommage. Il fut plus violent à Cyzique, où il détruisit plusieurs édifices. Une comète se montra pendant quelques jours du côté de l'occident.

LIVRE XLIII.

1. Justinien entreprend de composer un nouveau corps de droit.
- II. Première édition du Code. III. Compilation du Digeste. IV. Publication des Instituts. V. Méthode prescrite aux professeurs. VI. Seconde édition du Code. VII. Les Nouvelles. VIII. Histoire du corps du droit de Justinien en Orient. IX. En Occident. X. Zamanarsès, roi d'Ibérie, vient à Constantinople.
- XI. Sage gouvernement d'Amalasonte. XII. Athalaric se livre à la débauche. XIII. Amalasonte affermit son autorité. XIV. Elle réprime les injustices de Théodat. XV. Négociation d'Amalasonte avec Justinien. XVI. Théodat succède à Athalaric.
- XVII. Dissimulation de Théodat. XVIII. Il fait enfermer Amalasonte. XIX. Pierre envoyé à Théodat. XX. Mort d'Amalasonte. XXI. Justinien se prépare à la guerre. XXII. Bélisaire passe en Sicile. XXIII. Conquête de la Sicile. XXIV. Nouvelles propositions de Théodat. XXV. Le pape envoyé à Constantinople. XXVI. Mort de Mondon. XXVII. Théodat manque de parole. XXVIII. Justinien s'empare de la Dalmatie. XXIX. Guerre des Maures en Afrique. XXX. Bataille de Mamma.
- XXXI. Bataille du mont Burgaon. XXXII. Combat singulier d'Althias capitaine romain et d'Yabdas roi des Maures. XXXIII. Expédition de Salomon en Numidie. XXXIV. Ravages en Sardaigne. XXXV. Causes d'une révolte de soldats en Afrique.
- XXXVI. Conspiration contre Salomon. XXXVII. Révolte à Carthage. XXXVIII. Fuite de Salomon. XXXIX. Stozas, chef des révoltés. XL. Bélisaire arrive à Carthage. XLI. Combat de Membresse. XLII. Perfidie de Stozas. XLIII. Bélisaire passe en Italie. XLIV. Il marche vers Naples. XLV. Les habitants rejettent ses propositions. XLVI. Siège de Naples. XLVII. Chemin pratiqué par un aqueduc. XLVIII. Les Romains pénètrent par

ce chemin. XLIX. Prise de Naples. L. Mort de Pastor et d'Asclépiodote. LI. Théodat vient à Rome. LII. Vitigès, élu roi, tue Théodat. LIII. Il va à Rome. LIV. Il cède aux Français ce qui restait en Gaule aux Ostrogoths. LV. Bélisaire entre dans Rome. LVI. Il la fortifie. LVII. Toute l'Italie méridionale soumise à Bélisaire. LVIII. Phénomène.

JUSTINIEN.

LA conquête de l'Afrique comblait Justinien de gloire. Mais, s'il est plus digne d'un prince de régler ses états par de bonnes lois que d'en reculer les limites, on peut dire que cette année vit achever une entreprise encore plus importante que les succès de Bélisaire. Le 16 novembre, l'empereur publia la seconde édition du Code, et consumma l'ouvrage de cette fameuse législation, qui subsiste depuis tant de siècles. J'ai différé d'en parler jusqu'à ce moment, pour mettre sous les yeux l'ensemble de ce grand corps. Justinien était monté sur le trône avec les projets les plus capables d'immortaliser son règne et de rétablir la puissance romaine dans son ancienne splendeur. Portant à-la-fois ses regards sur les dehors et sur l'intérieur de l'empire, il forma le double projet d'y réunir les provinces envahies par les Barbares, et de réduire en un abrégé d'une juste étendue ce nombre infini de lois, de réglemens, et de maximes judiciaires, que l'intérêt des hommes, leur faiblesse, leur inconstance, leur inquiétude, avaient enfantées depuis treize cents ans. Il savait que la multitude des ordonnances intro-

AN 534.

I.
Justinien entreprend de composer un corps de droit.

Hist. jur. a
Just. comp.
ex Cod. Just.
Proc. Pers.
l. 1, c. 24, 25.

Ædific. in
procem.

Anecd. c. 13,
20.

Theoph. p.
151.

Cedr. t. 1,
p. 368.

Marc. chr.

Chr. Alex.
p. 343.

Malala, part.
2, p. 183.

Suid. voce

Τριβωνιανός.

Trivor. obs.
apolog. c. 30;

32.

Arthur.

Duck. de us.

et auct. jur.

civ. Rom. c.

3, 4.

duit la confusion et le désordre ; et que ce tissu em-
 rassé de décisions qui s'entrelacent et se croisent, est
 un labyrinthe, où la justice s'égare, tandis que l'injustice
 échappe à la faveur de tant de détours. Il n'était pas
 moins difficile de bannir des tribunaux l'ignorance, la
 mauvaise foi et la chicane, en simplifiant les lois, que
 de chasser de l'Italie et de l'Afrique les Goths et les Van-
 dales. Justinien entreprit l'un et l'autre ; et peut-être
 aurait-il également réussi, si l'impatience de son amour-
 propre n'eût précipité l'exécution de cet ouvrage im-
 mense, et s'il avait trouvé des jurisconsultes aussi par-
 faits que ses généraux. Tribonien, qu'il mit à la tête
 de ce travail, supposé qu'il eût autant d'habileté dans
 son art, avait assurément moins de vertu que Bélisaire
 et Narsès. Quelques auteurs prétendent qu'il était païen ;
 il est assez justifié de ce reproche par les lois favorables
 au christianisme, qu'il inséra dans le Code, et plus en-
 core par celles qui tendent à la destruction du paga-
 nisme. Mais l'histoire lui attribue assez d'autres défauts
 incompatibles avec un emploi qui demandait autant de
 probité que de lumières. Flatteur, intéressé, accoutumé
 à vendre la justice, il tronqua, il altéra, il supprima
 de bonnes lois. Souvent il détruisit, dans les Nouvelles
 qu'il suggérait à l'empereur, ce qu'il avait prudemment
 établi dans le Code et dans le Digeste. Presque partout
 il s'écarta de l'élégante précision des anciens juricons-
 ultes.

Justinien commença par le Code. Dans une consti-
 tution du 13 février 528, adressée au sénat de C. P., il
 déclare qu'il se propose de rassembler dans un seul
 volume, non seulement les lois contenues dans les trois
 codes de Grégoire, d'Hermogénianus et de Théodose ;

Pagi ad Bar.
 Gravina, de
 ortu et orig.

j. r.
 Giannone,
 Hist. Neap.
 l. 3, c. 3.
 Ludwig, vit.
 Just. c. 1, 2.

II.
 Première
 édition
 du Code.

mais encore celles qui, depuis la publication du Code théodosien, sont émanées de l'autorité impériale. Pour composer ce recueil, il choisit Tribonien, secondé de neuf personnes consommées dans la science du droit romain. Il leur permit de supprimer les lois répétées, contradictoires, hors d'usage ; de retrancher les préambules, et tout ce qui leur paraîtrait superflu ; d'ajouter ce qu'ils croiraient nécessaire, soit pour l'exactitude, soit pour l'éclaircissement ; de changer les termes, de réunir dans une seule loi ce qui se trouverait éparé dans plusieurs. Il voulut que sous chaque titre on suivît l'ordre de la chronologie. Le travail fut pressé avec tant de diligence qu'au mois d'avril de l'année suivante le nouveau code, renfermant en douze livres les lois impériales depuis le commencement du règne d'Hadrien, fut en état de paraître. Justinien y imprima le sceau de l'autorité souveraine par une constitution du 7 avril 529, qu'il adresse à Mennas, préfet du prétoire. Il s'y félicite d'avoir trouvé dans les rédacteurs la science, l'expérience, le zèle du bien public et la probité requise pour faire parler dignement tant de princes et de législateurs. Il donne à cette collection force de loi ; il abroge les précédentes, et ne permet de citer en justice que le nouveau code. Il ordonne au préfet du prétoire de le faire publier dans tout l'empire.

III.
Compilation
du Digeste.

Il restait un ouvrage plus étendu et plus difficile ; c'était de recueillir les monuments de l'ancienne jurisprudence. L'empereur chargea encore Tribonien de ce travail, et lui laissa le choix de ceux qu'il croirait capables de le partager avec lui. Tribonien choisit un des magistrats qui avaient déjà travaillé à la rédaction du Code, quatre professeurs en droit, deux de Constan-

simple, deux de Béryste, et onze avocats. Il les présenta au prince, qui les approuva sur son témoignage. Ces dix-sept commissaires reçurent ordre de rechercher, assembler et mettre en ordre ce qu'il y avait d'utile dans les livres des jurisconsultes qui avaient été autorisés par les princes à faire ou à interpréter les lois, sans avoir égard aux ouvrages qui n'étaient revêtus d'aucune autorité. L'empereur leur donna le même pouvoir de changer, d'ajouter, de retrancher, qu'il avait donné pour le Code, et de fixer par une décision précise les points douteux et contestés jusqu'alors. Il leur recommanda de ne considérer dans leur choix ni le nombre des jurisconsultes, ni leur réputation personnelle, mais uniquement la raison et l'équité. De ces extraits ils devaient composer cinquante livres, et diviser les matières sous différents titres, en suivant l'ordre du Code ou celui de l'édit perpétuel selon qu'ils jugeaient plus convenable¹. Il voulut que tout ce qu'ils adopteraient fût censé sorti de la bouche du prince. Le recueil devait porter le nom de *Digeste*, parce que les matières y seraient rangées chacune sous son titre, ou de *Pandectes*², comme renfermant toute l'ancienne jurisprudence. La constitution par laquelle cette commission est établie, en date du 15 décembre 530, est adressée à Tribonien, à qui l'empereur recommande à la fois l'exactitude et la diligence. Mais, au jugement des plus habiles jurisconsultes, le rédacteur s'acquitta de sa commission avec plus de célérité que d'exactitude,

¹ Les cinquante livres des Pandectes se partagent en quatre cent vingt-deux titres, qui contiennent neuf cent vingt-trois lois. Chaque

loi porte le nom de son auteur. — S.-M.

² Dérivé de πᾶν tout, et δέχσθαι contenir. — S.-M.

L'empereur lui-même ne s'attendait pas à voir finir avant dix ans un travail de cette étendue. Il s'agissait de dépouiller plus de deux mille volumes, d'en discuter, d'en comparer, d'en réduire les décisions; de les réformer même et de les ranger dans un ordre méthodique. Tribonien, qui savait que dans les entreprises où la vanité des princes est intéressée ils souffrent impatiemment l'intervalle nécessaire entre l'ordre et l'exécution, hâta tellement l'ouvrage qu'il fut achevé en trois ans. Le 16 décembre 533, Justinien revêtit cette compilation de son autorité par une constitution adressée au sénat de Constantinople et à tous les peuples de l'Empire. Il annonce que le chaos énorme des décisions anciennes se trouve maintenant réduit à la vingtième partie, sans qu'on ait rien omis d'essentiel, en sorte que l'ordre, la brièveté du corps de droit, et la facilité de l'acquérir, ne laissent plus d'excuse à la paresse ni à l'ignorance. Il ne répond pas qu'il ne s'y soit glissé quelques fautes; mais il se flatte, sans doute trop légèrement, qu'il n'y reste aucune de ces contradictions que les jurisconsultes appellent *antinomies*. S'il s'y trouve quelque omission ou quelque obscurité, il veut qu'on ait recours à l'autorité impériale, qui seule a le droit de suppléer et d'interpréter les lois. De peur que l'on ne tombe dans l'ancienne confusion par la diversité des sentiments, il interdit tout commentaire, permettant seulement de traduire ces lois littéralement en grec, et d'y ajouter des titres et des paratitres, c'est-à-dire des sommaires de ce qu'elles contiennent. Il défend de se servir d'abréviations en les transcrivant, et déclare que la copie où il s'en trouvera une seule ne fera point autorité, et que le copiste sera condamné comme

bussaire. Il abroge toutes les autres lois, avec défense même de les citer dans les tribunaux, et ordre aux juges de se conformer à celles du Digeste, à commencer le 30 décembre 533. Il enjoint aux trois préfets du prétoire de les faire publier chacun dans son district. Il ajoute qu'il s'est hâté de les mettre au jour cette année, afin que son troisième consulat, déjà comblé des faveurs du ciel par la paix conclue avec la Perse et par la conquête de l'Afrique, ait encore l'honneur de voir achevé ce grand édifice des lois, comme un temple saint et auguste où la justice prononcera ses oracles. Laissons aux habiles jurisconsultes, tels que Cujas, Dunoalin, Denys et Jacques Godefroy, le soin de relever les défauts de cet important ouvrage. Nous nous contenterons d'observer qu'après la liberté illimitée que Justinien avait donnée aux rédacteurs de changer les textes, d'y ajouter, d'en retrancher ce qu'ils jugeraient à propos, on ne peut avec certitude attribuer ni aux anciens jurisconsultes, ni aux prédécesseurs de Justinien, ce qui se trouve énoncé sous leur nom, soit dans le Digeste, soit dans le Code.

Pendant qu'on travaillait au Digeste, l'empereur chargea encore Tribonien et deux des commissaires, Théophile et Dorothee, professeurs en droit, l'un à Constantinople, l'autre à Beryte, d'extraire des anciens et de recueillir en quatre livres les premiers éléments de la jurisprudence, pour servir d'introduction à cette étude¹. De l'avis des connaisseurs, c'est la partie du

19.
Publication
des Institu-
tes.

¹ On prit pour modèle dans ce travail, l'ouvrage célèbre du jurisconsulte Caius contemporain d'Hadrien, et qui portait le même titre. Cet ouvrage dont j'ai déjà eu occasion de

parler, t. 6, p. 107, liv. xxxii, § 10, a été découvert récemment dans un manuscrit palimpseste de la bibliothèque du chapitre de Vérone, et imprimé à Berlin. — S.-M.

corps de droit la plus parfaite et la mieux exécutée. Elle fut achevée avant le Digeste, et publiée le 21 de novembre de la même année. L'édit de publication donne à ces Institutes la forme et l'autorité des lois impériales.

v.
Méthode
prescrite
aux profes-
seurs.

Le même jour que Justinien publia le Digeste, il adressa aux professeurs une constitution particulière pour leur tracer la méthode d'enseigner. Le cours de droit avait été de quatre ans. L'empereur l'étend jusqu'à cinq, et prescrit la nature et l'ordre des matières qui doivent occuper chaque année. Il règle la police des écoles, et défend d'enseigner le droit ailleurs qu'à Rome, à Constantinople, et à Béryte en Phénicie, ville depuis long-temps célèbre par ses écoles de jurisprudence. Il supprime celles d'Alexandrie et de Césarée en Palestine, où des maîtres peu instruits et sans autre autorisation que celle qu'ils se donnaient eux-mêmes corrompaient la science qu'ils s'ingéraient d'enseigner, et ne communiquaient à leurs disciples que leur présomption et leur ignorance.

vi.
Seconde édi-
tion du
Code.

Le dessein de l'empereur était rempli. Tout le droit ancien simplifié, réduit à l'essentiel, se trouvait réuni dans les Institutes, le Digeste et le Code. Mais, depuis la rédaction du Code, Justinien avait publié plusieurs institutions nouvelles : on en compte plus de deux cents. D'ailleurs le travail subséquent avait fait apercevoir plusieurs imperfections dans le premier ouvrage. Justinien en ordonne la révision, et choisit pour cet effet entre les commissaires déjà employés, cinq personnes dont Tribonien fut encore le chef. Il leur donna pour la réformation le même pouvoir qu'il leur avait donné pour la rédaction, leur enjoignant de ren-

fermer dans le nouveau Code les lois postérieures au premier. Le 16 novembre 534, il adressa au sénat de Constantinople cette seconde édition, abrogeant la précédente, et ordonnant que celle-ci aurait exclusivement force de loi, à commencer au 29 décembre suivant. C'est cette révision qui a seule subsisté, et que nous avons aujourd'hui entre les mains.

VII.
Les
Novelles.

L'empereur se réserva en termes exprès le droit d'ajouter dans la suite, mais séparément, les constitutions qu'il jugerait nécessaires. Aussi plusieurs des Novelles limitent, étendent, quelquefois même détruisent ce qui avait été statué dans le Code; et c'est surtout cette inconstance qui a fait soupçonner Tribonien et le prince même d'avoir souvent écouté l'intérêt et la faveur plutôt que la raison et l'équité. Quelques auteurs attribuent ces variations aux caprices de Théodora qui gouvernait son mari et qui était elle-même gouvernée par ses passions. Ces nouvelles sont au nombre de cent soixante-et-huit, dont quatre-vingt-dix-huit seulement ont force de loi, parce qu'elles furent recueillies dans un seul volume en 565, dernière année du règne de Justinien. Après la mort de ce prince, le jurisconsulte Julien en fit une nouvelle édition, et en ajouta vingt-sept qui avaient été exclues du premier recueil. Harlender, jurisconsulte saxon, qui donna en 1531 une édition des Pandectes, y joignit encore quarante nouvelles qu'il avait retrouvées; et Cujas en a découvert trois autres. Les Novelles furent publiées en grec par Justinien, et traduites en latin sous le règne de Justin second. Cette traduction est littérale et telle que Justinien l'avait permise; aussi fait-elle autorité, et c'est pour cette raison que ces Novelles ainsi traduites sont nommées *authentiques*.

VIII
Histoire du
corps de
droit de Jus-
tinien en
Orient.

La langue latine se perdait peu à peu en Orient, et le texte original du corps de droit eut la même destinée. Quarante ans après Justinien, sous le règne de Phocas, les Pandectes furent traduites en grec par Thalélée¹, célèbre jurisconsulte : quelques auteurs prétendent que cette traduction fut faite du temps même de Justinien, et que ce Thalélée est le même que l'empereur nommé entre ceux qui travaillèrent à la rédaction du Digeste². On traduisit aussi le Code. Théophile, sous l'empire de Michel III, fit une paraphrase grecque des Institutes. Selon quelques critiques, ce Théophile était contemporain de Justinien ; c'est le même qui avait été son précepteur et un de ceux qui avaient secondé Tribonien. Le droit romain, augmenté des constitutions des empereurs qui succédèrent à Justinien, demeura en cet état jusqu'au règne de Basile le Macédonien en 867. Mais dans cet intervalle, l'empire étant désolé par les ravages des Sarrasins, les lois et les jugements perdirent beaucoup de leur force. Basile, jaloux de la gloire de Justinien, ne chercha qu'à détruire son ouvrage : il exclut entièrement le droit latin ; il réunit toutes les parties du corps de droit, et en composa quarante livres, auxquels son fils Léon en ajouta vingt. C'est ce qu'on appelle les Basiliques. Constantin Porphyrogénète, fils de Léon, en fit la révision. Les Basiliques furent donc le seul Droit usité en Orient jusqu'à la destruction de l'empire. Cette collection fut diversement abrégée, et porta différents noms.

¹ Outre les Pandectes, *Thalélée* a traduit le Code et les Nouvelles. Son travail paraît s'être conservé dans le recueil impérial, composé en grec et connu sous le nom de *Basiliques*. Plusieurs fragments de jurisprudence

ont été publiés avec le nom de cet auteur, par Ruhnkenius, in-⁸, en 1752. Ils ont été insérés dans le *The-saurus juris* de Meermann, t. 3. — S.-M.

² Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de doute à ce sujet. — S.-M.

Les Français, les Visigoths, les Bourguignons et les Goths d'Italie étant maîtres de l'Occident, le corps de Droit de Justinien n'y fut reçu qu'en Illyrie, qui était encore soumise à l'empire. Il s'établit dans l'Italie avec le gouvernement impérial, lorsque les Goths en furent chassés. Mais il céda aux lois des Lombards, quand ceux-ci se furent rendus maîtres de Ravenne. Charlemagne, ayant détruit le royaume des Lombards, fit en vain chercher en Italie l'ouvrage de Justinien. Ce trésor demeura caché jusqu'au douzième siècle. Enfin, dans la guerre que l'empereur Lothaire II vint faire en Italie contre Roger, comte d'Apulie et de Sicile, en 1127, on trouva dans la ville d'Amalfi un exemplaire du Digeste. Les Pisans, qui avaient secouru l'empereur dans cette expédition, l'obtinrent pour récompense de leurs services. Environ trois cents ans après, les Florentins devenus maîtres de Pise transporteront ce manuscrit à Florence, et l'y conservent précieusement. Quelques auteurs, sans beaucoup de fondement, en font remonter l'antiquité jusqu'au temps de Tribonien. C'est l'original de toutes les copies des Pandectes qui se sont ensuite répandues. Vers le même temps on découvrit à Ravenne un exemplaire du Code, et l'on rassembla les Nouvelles qui se trouvèrent dispersées en Italie et qui avaient été inconnues jusqu'alors, aussi bien que treize édits de Justinien. Telles furent la naissance et les révolutions diverses de ce fameux corps de législation qui, malgré ses défauts, est encore le plus complet que la prudence humaine ait pu produire. C'est dans cette source abondante que presque toutes les nations de l'Europe vont puiser le supplément de leurs lois particulières. Justinien, pour le conserver dans son

intégrité, avait expressément défendu de le charger de commentaires. Mais l'éloignement des temps ayant fait perdre la trace des anciens usages et obscurci les expressions de la langue romaine, a rendu les explications nécessaires. Elles se sont multipliées à l'excès; et comme un seul édifice considérable, tel qu'un palais ou un temple célèbre, attirant dans son voisinage un peuple nombreux, a souvent fait naître aux environs un assemblage d'habitations grandes et petites, qui vont enfin jusqu'à former une ville; ainsi le corps de droit de Justinien, devenu le centre d'une infinité de commentaires, de gloses, d'interprétations, de dissertations de diverse valeur, a rassemblé enfin autour de lui une bibliothèque entière.

x.
Zamanarsès
roid'Ibérie
vient à Con-
stantinople.

Theoph. p.
183.

Cedr. t. 1,
p. 371.

Anast. p. 62.
Malala, part.
2, p. 157.

Depuis que Gurgénès, roi d'Ibérie, s'était venu jeter entre les bras de Justin avec son fils Pérane et toute sa famille, les Perses s'étaient emparés de ses états¹. On voit cependant sous le règne de Justinien un roi de ce pays nommé Zamanarsès², soit qu'il eût profité des troubles qui suivirent la mort de Cabad pour chasser les Perses, soit qu'il fût roi d'un autre canton de l'Ibérie³. Théophanes rapporte que ce prince vint cette année à Constantinople, accompagné de sa femme et de toute sa cour⁴, pour resserrer les nœuds

¹ Voyez ci-dev. p. 39-42, liv. XI, § 24 et 25. — S.-M.

² Ζαμαναρσῆς. Ζαζαναρζῆς, dans Cédrenus, t. 1, p. 371. Il est nommé Σαμαναρζῆς dans la chronique de Malala, part. 2, p. 157, et on y dit qu'il se fit chrétien au commencement du règne de Justinien. — S.-M.

³ Il n'est pas question de ce prince dans les fragments des chroniques géorgiennes qui sont connues. Il est

probable qu'il régnait sur un canton de l'Ibérie ou dans un pays voisin. L'indication de sa conversion, donnée par la chronique de Malala, rend cette dernière conjecture plus vraisemblable, parce que, à cette époque, l'Ibérie était chrétienne depuis plus de deux siècles. — S.-M.

⁴ Μετὰ τῆς γυναῖκος καὶ τῶν συγγλητικῶν αὐτοῦ. Theoph. p. 183. — S.-M.

des anciennes alliances. L'empereur, qui ne comptait pas que la paix avec Chosroès fût de longue durée, reçut honorablement Zamanarsès et le combla de présents lui et ses officiers. L'impératrice traita la reine avec la même magnificence; et les Ibériens partirent dans la résolution de demeurer fidèlement attachés au service de l'empire. Mais ce récit de Théophanes ne s'accorde guère avec la suite de l'histoire, qui nous montre constamment l'Ibérie soumise aux Perses, depuis la retraite de Gurgénès. En ce même temps la statue de l'empereur Julien, placée au milieu du port qu'il avait fait construire à Constantinople, s'étant abattue, on planta une croix sur la même base, espèce de trophée que la religion s'élevait sur le monument de son ennemi.

A peine l'Afrique était-elle entrée sous la domination romaine, que l'occasion se présenta de recouvrer l'Italie. Pour développer les causes de cette guerre, plus fameuse que la précédente par sa durée, par la grandeur des événements, et par le mérite des princes vaincus, il faut reprendre l'histoire du règne d'Athalaric. Nous l'avons vu monter sur le trône à l'âge de huit ans, sous la tutelle d'Amalasonte sa mère. Cette sage princesse, pendant les huit années qu'elle régna sous le nom de son fils, se fit respecter des rois voisins et entretenit la tranquillité dans ses états. Le grand Théodoric semblait revivre dans sa fille; et l'on voyait avec étonnement une femme remplacer un prince qui n'avait point eu d'égal. Elle contint l'avidité des gouverneurs, et augmenta les gages des officiers, pour les porter à ménager les provinces. Elle nommait tous les ans des juges, et les suivait des yeux dans leurs fonctions pour réveiller leur négligence ou arrêter leurs

xi.
Sage gouvernement
d'Amalasonte.

Caas. l. 8, ep.
24, l. 9, ep.
3, 13, 14, 15,
16, 18, 19, 20,
21, 22, 24, 25,
l. 11, ep. 2, 3.
de Instit.
divin. script.
præf.

injustices. Les usurpations, la violence, les crimes de faux, l'adultère, le concubinage, les maléfices, les fraudes, la tyrannie des riches, la corruption des jugements, les chicanes inventées pour éluder l'effet d'une sentence; en un mot, tout ce qui trouble la société civile, fut¹proscrit par une loi publiée à Rome, et qu'elle fit exécuter par toute l'Italie. Comme une excellente éducation lui avait inspiré le goût des lettres, elle encouragea les études; et, en relevant la fortune des professeurs, elle resserra la discipline, et leur imposa de plus étroites obligations. Quoique engagée par sa naissance dans les préjugés de l'arianisme, elle toléra, elle respecta même et favorisa l'Église catholique, pour laquelle elle fit des réglemens dignes des princes les plus orthodoxes. Elle poursuivit avec indignation la simonie, qui de son temps osait attaquer jusqu'à la chaire de saint Pierre. On voit par ses lettres le respect qu'elle portait à la personne des papes et des évêques, qu'elle savait cependant contenir dans les bornes de leur autorité spirituelle. Les familles romaines conservèrent tout leur éclat; elle les honorait comme des restes précieux de l'ancienne république. Paulin, qu'elle fit nommer consul en 534, descendait des Décius, dont elle fait un magnifique éloge dans une lettre qu'elle lui adresse ¹. L'Italie fut en grande partie redevable d'un gouvernement si doux et si équitable à la confiance dont elle honorait Cassiodore, qu'elle fit préfet du prétoire. Elle rendit en même temps à cette charge éminente les anciens droits qui lui avaient été enlevés

¹ *Antiquos in te Decios Roma cognovit; Decios, inquam, priscis sæculis honoratam prosapiem, li-*

bertatis auxilium, curiæ decus, Romani nominis singulare præconium. Cassiod. Var. l. 9, ep. 22. — S.-M.

par la jalousie des autres dignités. Ce grand magistrat, qui puisait dans les livres saints ses maximes de conduite, voulut, de concert avec le pape Agapet, établir à Rome des écoles où l'on enseignerait l'Écriture sainte, selon l'usage autrefois établi dans Alexandrie, et qui subsistait encore à Nisibe; mais les troubles qui suivirent empêchèrent l'exécution de ce louable dessein.

Amalasonte aimait tendrement son fils; mais sa tendresse n'avait rien de faible; elle en voulait faire un prince semblable à Théodoric, et elle savait qu'une molle indulgence énerve les semences de vertu et ne laisse croître que les vices. Ayant un jour surpris son fils dans une faute considérable, elle s'échauffa jusqu'à le frapper. Le jeune prince s'étant retiré en pleurant, rencontra quelques seigneurs déjà mécontents de la princesse, dont la sévérité contraignait leur humeur altière et féroce. Ils flattèrent l'enfant, ils le plaignirent, et répandirent le bruit qu'Amalasonte ne cherchait qu'à se défaire de son fils, pour régner elle-même avec un second mari. Ces discours ne trouvèrent que trop de crédit dans une cour encore barbare. Plusieurs des principaux seigneurs allèrent ensemble trouver Amalasonte. « Les lettres, lui dirent-ils, s'assortissent mal avec les armes. Des pédants, des gouverneurs glacés de vieillesse, ne sont propres qu'à éteindre l'ardeur naturelle et à former des ames basses et timides : il faut rompre ces entraves capables d'amortir l'activité du jeune prince; ne lui enseigner que les exercices militaires qui doivent faire un jour son occupation et sa gloire; il faut lui donner pour compagnie de jeunes seigneurs qui échaufferont son courage et lui inspireront une élévation de sentiments

XII.
Athalaric se
livre à la dé-
bauche.

Proc. Got.
L. 1, c. 2.

« et une liberté vigoureuse dignes du monarque d'un « peuple guerrier. » Amalasonte sentit toutes les conséquences d'un avis si peu sensé ; mais la partie était trop forte. De crainte qu'on ne lui arrachât son fils, elle feignit de se rendre aux vœux de la nation. Athalaric, affranchi de ses gouverneurs, fut livré à une troupe de jeunes gens indisciplinés : il mit dans la société tout ce qu'il avait de vices, et ne manqua pas d'y prendre tout ce que les autres y en apportèrent. Il s'abandonna sans ménagement à l'amour du vin et des femmes, et se trouva perdu de débauche dès l'âge où l'on commence à la connaître. Plus de respect pour sa mère, dont il repoussait les avis par des insultes. On conspirait ouvertement contre elle ; on osait lui dire en face, qu'elle ne pouvait mieux faire que de se retirer de la cour.

XIII.
Amalasonte
affermit son
autorité.

L'insolence des courtisans n'effraya pas la princesse : loin de céder à l'orage, elle ne songea qu'à rétablir son autorité. Trois seigneurs accrédités par leur naissance et par leur audace étaient l'ame de la cabale : Amalasonte trouva moyen de les séparer, en leur donnant des emplois aux diverses extrémités de l'Italie, sous prétexte de défendre la frontière contre des incursions dont elle avait reçu avis. Comme elle vit qu'ils entretenaient correspondance, quoique dispersés, et qu'ils continuaient de concerter leurs mauvais desseins, elle prit le parti de s'en défaire ; mais elle voulut auparavant se ménager une ressource en cas de malheur. Elle envoya secrètement demander à l'empereur, s'il donnerait asyle à la fille de Théodoric, supposé qu'elle abandonnât l'Italie. Justinien répondit qu'il s'en ferait honneur, et lui fit préparer à Dyrrachium un palais, où elle pourrait séjourner, en attendant qu'elle se rendît à

Constantinople. Amalasonte, assurée de cette retraite, choisit entre les Goths des hommes hardis et dévoués à ses volontés, auxquels elle donna commission de la délivrer des trois conspirateurs. En même temps ayant chargé un vaisseau de quarante mille livres pesant d'or, elle y fit embarquer ses plus fidèles serviteurs, avec ordre de la conduire à Dyrrachium; mais sans entrer dans le port et sans rien mettre à terre, jusqu'à ce qu'elle leur eût fait savoir sa volonté. Elle fut obéie fidèlement de part et d'autre : la mort des trois rebelles étouffa leurs complots; elle fit revenir le vaisseau, et ce coup de vigueur fit trembler les autres séditieux.

Amalasonte avait, sans le savoir, dans la personne de Théodat¹, un ennemi bien plus dangereux. Il était le neveu de Théodoric, fils de sa sœur Amalafride et d'un seigneur de la nation, après la mort duquel elle avait épousé Trasamond, roi des Vandales. Théodat, élevé avec soin, ainsi que toute la famille de Théodoric, s'était rendu fort savant pour un prince. Il passait à la cour pour un profond platonicien. Mais l'étude n'était pour lui qu'un amusement oisif; il s'était à peu près rempli des idées de Platon, sans en prendre les maximes; et les spéculations métaphysiques n'avaient rien changé dans son mauvais caractère. Injuste, avare, lâche, perfide, étant préfet de Toscane, il n'usa de son pouvoir que pour accroître ses possessions. Malheur à quiconque avait une terre voisine des siennes; et sous ce grand philosophe la Toscane enviait le sort des autres provinces qui reposaient tranquillement sous des gouverneurs qui ne savaient pas lire. Théodoric ré-

xiv.
Elle réprime
les injustices
de Théodat.

Cas. l. 4,
ep. 39, l. 5,
ep. 12.
Proc. Got.
l. 1, c. 2, 3.

¹ Il est appelé Θεοδάτος par Procope, de bel. Goth. l. 1, c. 3, et Théodahad dans le recueil de Casiodore. — S.-M.

prima plusieurs fois ses usurpations ¹; mais Théodat était homme de système: il ne se corrigea pas. Amalasonte instruite de toutes ses injustices, l'ayant fait venir à Ravenne, le condamna juridiquement à restituer tout ce qu'il avait pris. Ce fut pour lui une plaie mortelle, que nul bienfait ne put guérir. Il résolut de se venger par une trahison. Justinien avait envoyé en Italie Hypatius et Démétrius, l'un évêque d'Éphèse, l'autre de Philippes, pour des affaires de religion. Théodat conféra secrètement avec eux, et les pria d'assurer l'empereur qu'il était prêt à lui livrer la Toscane, si ce prince voulait lui donner une somme d'argent, une place dans le sénat, et la permission de passer le reste de ses jours à Constantinople.

xv.
Négociation
d'Amala-
sonte avec
Justinien.

Il ne prévoyait pas alors son élévation prochaine, qu'en effet il ne méritait pas. Athalaric, épuisé de débauches, tomba bientôt dans une maladie de langueur qui fit désespérer de sa vie. Quoiqu'il n'eût conservé aucun égard pour sa mère, les approches de sa mort causaient à la princesse de vives inquiétudes. Elle allait rester exposée à tous les effets de la haine des seigneurs, qui, en lui donnant un maître, lui donneraient un ennemi. Elle se détermina donc à entretenir la négociation déjà entamée avec l'empereur. Aux deux évêques, dont j'ai parlé, Justinien avait joint le sénateur Alexandre, pour sonder les dispositions d'Amalasonte et s'informer des raisons qui l'empêchaient de passer en Grèce. C'était là le secret de l'ambassade. Le motif apparent était de se plaindre du refus que faisaient les Goths de rendre Lilybée, de la retraite qu'ils avaient donnée à

¹ On le voit par deux lettres de Théodoric, insérées dans le recueil de Cassiodore, l. 4, ep. 39, et l. 5, ep. 12. — S.-M.

des déserteurs de l'Afrique, et de quelques hostilités exercées contre la ville de Gratiana sur les frontières de l'Illyrie. Dès qu'Alexandre fut à Ravenne, il eut une audience particulière d'Amalasonte, qui lui témoigna qu'elle persistait dans le dessein de mettre l'Italie entre les mains de l'empereur, et qu'elle n'en attendait que l'occasion. Dans l'audience publique, elle répondit aux griefs de Justinien de manière à satisfaire les Goths. Les députés, de retour à Constantinople, rendirent compte à l'empereur des deux négociations secrètes de Théodat et de la princesse. Justinien en fut ravi de joie; il crut toucher au moment de rentrer, sans coup férir, en possession de l'Italie.

Athalaric mourut le 2 octobre, après avoir porté huit ans le nom de roi. Amalasonte avait la faiblesse des grandes ames : elle voulait régner ; et quoiqu'elle ne fût pas possédée de cette fureur d'ambition qui préfère à une vie privée l'honneur de périr une couronne sur la tête, cependant elle ne pouvait se résoudre à descendre du trône sans y être forcée. C'était dans la crainte de cette violence qu'elle amusait Justinien. Fille de Théodoric, elle se croyait assez de pouvoir pour faire un roi, surtout si elle le prenait dans la famille de ce prince. Il ne restait dans la maison royale que Théodat, qu'elle avait flétri par un jugement juste, mais rigoureux. Elle espéra qu'un bienfait éclatant lui ferait oublier cet affront, et qu'avec un prince incapable, qui serait sa créature, elle pourrait conserver le titre et l'autorité de reine, que les Goths lui avaient laissé prendre pendant sa régence. Voyant donc que l'état d'Athalaric annonçait une mort prochaine, elle fit venir à Ravenne Théodat, et, pour

xvi.
Théodat suc-
cède à Atha-
laric.

Cass. l. 10,
ep. 1, 2, 3, 4.
Proc. Got.
l. 1, c. 4.
Agnell. ap.
Murat. rer.
Ital. script.
t. 2, p. 101.

étouffer son ressentiment, elle lui dit, *qu'ayant depuis long-temps prévu la perte qu'elle allait faire, elle avait dès lors désigné Théodat pour successeur de son fils; que c'était pour écarter les obstacles qu'il mettait lui-même à ce dessein, qu'elle l'avait obligé de se défaire de ce qui le rendait odieux, parce qu'il lui était bien plus important de rétablir sa réputation que d'augmenter sa fortune; qu'elle ne l'avait condamné que par affection; qu'il ne tenait qu'à lui de ressentir les effets de sa bienveillance, et que s'il voulait promettre avec serment de lui laisser l'autorité dont elle avait joui pendant le règne de son fils, elle promettait de son côté de la partager avec lui.* Théodat, à la vue d'une couronne, n'était pas homme à reculer pour un parjure. Il se jeta aux pieds de la reine, et lui jura tout ce qu'elle voulut. Amalasonte prépara les esprits; et le lendemain de la mort d'Athalaric elle fit reconnaître Théodat pour roi conjointement avec elle, mais sans l'épouser, comme plusieurs historiens l'ont mal-à-propos avancé. Aussitôt elle manda cette nouvelle à Justinien, lui faisant un grand éloge de Théodat, qui chargea les mêmes députés d'une lettre par laquelle il demandait à l'empereur sa protection et témoignait la plus vive reconnaissance à l'égard d'Amalasonte. Ils écrivirent tous deux au sénat de Rome; et l'on ne peut guère regarder comme sincères, ni les louanges qu'Amalasonte donnait à Théodat, et qui étaient autant de contre-vérités, ni celles dont Théodat comblait Amalasonte, dont il avait sans doute intérieurement juré la perte au moment même qu'il lui jurait de bouche une soumission absolue. Sans doute ils laissèrent tous

deux courir la plume de Cassiodore, et le secrétaire peignit Amalasonte telle qu'elle était, et Théodat tel qu'il devait être.

Le nouveau roi donna d'abord d'heureuses espérances, et, comme presque tous les mauvais princes, il débuta par de belles maximes et par quelques actions dignes de louanges. Il écoutait les conseils d'Amalasonte, à laquelle il laissait la principale autorité. Il choisissait de bons magistrats, et nommait aux offices de sa maison des hommes estimés. Il annonçait un grand amour pour ses sujets, un grand zèle pour la justice. Il recommanda aux régisseurs de son domaine de ne point se prévaloir de l'autorité du prince pour prétendre à des privilèges, et de se soumettre à la juridiction ordinaire. *Nous voulons, dit-il, donner l'exemple de la bonne discipline; et si nous avons soutenu nos droits avec chaleur quand nous étions particuliers, nous sommes disposés à en relâcher maintenant que nous sommes les maîtres. Un bon prince n'a point d'intérêts séparés de ceux de son peuple; son état est son domaine, et tous ses sujets sont privilégiés à ses yeux.* Il avait épousé Gudelina, dont la naissance est inconnue : c'était une femme adroite, qui s'empessa de gagner par ses complaisances l'amitié de l'impératrice, dont elle connaissait le pouvoir. Elle avait donné à Théodat un fils et une fille, dont nous parlerons dans la suite.

Théodat ne put long-temps se contraindre¹. Il n'admettait dans sa pratique que cette philosophie ingrate et inhumaine qui ne connaît point de vertu, qui rapporte tout à l'intérêt personnel, et qui compte

xvii.
Dissimulation de Théodat.

Cass. l. 10,
ep. 5, 6, 7, 11
12.

AN 535.

xviii.
Il fait enfermer Amalasonte.

¹ Bélisaire fut seul consul en l'an 535. — S.-M.

Proc. Got.
l. 1, c. 4.
Jorn. de reb.
Get. c. 59.
Agnel. ap.
Murat. rer.
Ital. script.
t. 2, p. 101.
Abrégé
chron. de
l'histoire d'Ital.
t. 1, p. 65,
78, 80.

pour rien les bienfaits passés, s'ils n'en font pas espérer d'autres. Dès qu'il crut pouvoir se soutenir sans l'appui de sa protectrice, il résolut de la perdre. Il s'attacha par des honneurs et par des bienfaits les parents de ces trois seigneurs qu'Amalasonte avait immolés à sa propre sûreté : ils étaient en grand nombre, puissants et embrasés du désir de la vengeance. Il fit périr par des assassinats les plus zélés serviteurs de la reine, et après l'avoir privée de toutes ses ressources, il eut assez de hardiesse pour la faire enlever elle-même, et transporter dans une île du lac Bolséna en Toscane¹, où elle fut renfermée dans une forteresse le dernier jour d'avril de l'année 535. L'histoire ne nous a pas développé les circonstances d'une révolution si subite. On a peine à concevoir comment un prince peu auparavant haï et méprisé de toute sa nation, et qui tenait d'Amalasonte tout ce qu'il avait de pouvoir, avait pu, dans l'espace de quelques mois, se rendre assez absolu pour devenir sans opposition maître de la liberté et de la vie d'une reine puissante et depuis long-temps réverée. Je ne vois rien ici de plus vraisemblable que l'ingénieuse conjecture d'un écrivain moderne, fondée en partie sur un récit de Grégoire de Tours². Audeflède, sœur de Clovis, veuve

¹ Le lac *Fulsinus*, qui devait ce nom à une antique et puissante cité de l'Étrurie, nommée *Fulsinia* ou Bolséna. Ἔστι δὲ τις λίμνη ἐν Τούσκαις, Βουλσίνην καλεομένην. Proc. de bel. Got. l. 1, c. 4. — S.-M.

² Dans ce passage, l. 3, c. 31, rempli de circonstances fabuleuses et d'erreurs manifestes, on veut faire entendre que la fille de Théodoric, car

Amalasonte n'est pas nommée dans ce récit, que la fille de Théodoric, dis-je, entretenait un commerce honteux avec un certain Tragila, homme de basse naissance, qui fut tué par les Goths révoltés. Il paraît que la reine, veuve de Théodoric, partageait la haine des Goths pour cet individu. Il est difficile maintenant, faute de monuments, de distinguer ce qu'il

de Théodoric et mère d'Amalasonte ¹, vivait encore. C'était une princesse vertueuse, mais crédule. Théodat vint à bout de lui inspirer des soupçons sur la conduite de sa fille, qui s'en trouva outragée. Dans cette conjoncture, Audeflède, au sortir de la sainte table, fut tout-à-coup attaquée de violentes convulsions, et expira en peu d'heures. Soit que Théodat fût lui-même auteur du crime, soit qu'il voulût profiter d'un accident naturel qui prêtait à la calomnie, ses émissaires firent courir le bruit qu'Amalasonte avait fait empoisonner le vase sacré qui contenait l'Eucharistie. Un si horrible forfait trouva croyance dans l'esprit du peuple, qui saisit aisément ce qui l'effraie, et qui ne voit guère dans les grands que de grandes vertus ou de grands crimes. L'accusation s'accrédita par sa noirceur, et l'enlèvement d'Amalasonte servit de preuve. Théodat, redoutant la vengeance de Justinien qui chérissait Amalasonte, lui députa plusieurs sénateurs, entre autres Libérius et Opilion, pour lui protester qu'il n'avait aucune part au traitement fait à cette princesse, et que c'était uniquement un effet de l'indignation des Goths. Il força même Amalasonte de le disculper par une lettre à l'empereur.

Justinien n'avait pas perdu l'espérance de voir l'exécution des promesses de Théodat et d'Amalasonte. Loin de croire la négociation rompue, il se flattait au contraire que l'un et l'autre agissant de concert

xix.
Pierre en-
voyé à Théo-
dat.
Proc. Got.
l. 1, c. 4.

peut y avoir de vrai dans ce récit, mais il est bien probable qu'il est la répétition plus ou moins exacte des détails officiels que Théodat avait donné aux rois Francs, fils de Clovis, sur la mort de la reine leur pa-

rente. — S.-M.

¹ Selon Jornandès, *de reb. Get.* c. 58, la femme de Théodoric était fille et non sœur de Clovis. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet, t. 7, p. 186, not. 1, liv. xxxvii, § 23. — S.-M.

Anecd. c. 16
et 24.
Suid.
Πέρρος.

ne trouveraient que plus de facilité à remettre l'Italie entre ses mains; et n'étant pas encore instruit de l'emprisonnement de la reine, il fit partir Pierre de Thessalonique, célèbre avocat de Constantinople, qui joignait à la connaissance des affaires le talent de la persuasion. L'ambassadeur devait publiquement renouveler les plaintes et les demandes qu'avait déjà faites Alexandre; mais sa commission secrète était de sommer Théodat et Amalasonte, de leur parole touchant la cession de l'Italie, et d'en arrêter avec eux les conditions. Selon Procope, Théodora, jalouse de l'esprit et de la beauté d'Amalasonte, ne craignait rien tant que le succès de cette négociation; et pour prévenir les chagrins que pourrait lui causer la présence d'une si redoutable rivale, elle chargea Pierre, à l'insu de son mari, d'exciter Théodat à la faire périr, et lui promit pour récompense la charge de maître des offices, qu'il posséda dans la suite. Il ajoute que Pierre prêta son ministère à cette noirceur, et que la mort d'Amalasonte fut un effet de ses sollicitations. On peut tout croire de la méchanceté de Théodora; mais le récit de Procope ne s'accorde nullement avec le caractère de Pierre, que l'histoire nous représente comme un négociateur habile et intègre, qui ne devait sa fortune qu'à son mérite et à ses travaux. Étant arrivé à Aulon sur la côte du golfe Adriatique, il y rencontra Libérius et Opilion qui lui apprirent la prison d'Amalasonte; et il dépêcha aussitôt à l'empereur, pour lui demander de nouveaux ordres.

xx.
Mort d'A-
malasonte.

Justinien, sensiblement affligé de l'indigne traitement fait à cette princesse, écrivit à Pierre qu'il allait employer tout ce qu'il avait de puissance pour la ti-

rer d'oppression. Il lui donna ordre de déclarer à Théodat et à tous les Goths, qu'il se regardait comme outragé lui-même dans la personne d'Amalasonte. Pierre se rendit promptement à Ravenne; mais Amalasonte n'était plus. Les seigneurs qui voulaient s'en défaire avaient alarmé Théodat, en lui représentant qu'après un pareil affront il était perdu s'il ne perdait la reine; et feignant un grand zèle pour le service du roi, ils avaient obtenu de lui la permission de la faire périr. Ils s'étaient aussitôt transportés dans l'île du lac de Bolséna, où ils avaient étranglé Amalasonte dans le bain : cette mort déplorable mit en deuil toute l'Italie. Pierre, animé de la colère de son maître, déclara au roi des Goths qu'il n'allait plus trouver dans l'empereur qu'un ennemi irréconciliable, et que le sang d'Amalasonte attirerait sur lui et sur la nation entière la plus terrible vengeance. Théodat, aussi faible que méchant, effrayé de ces menaces, s'efforça de persuader à l'ambassadeur qu'il était innocent de ce meurtre, en même temps qu'il comblait de faveurs les meurtriers. Il s'empessa de procurer à Pierre une prompte satisfaction sur quelques autres commissions peu importantes, dont l'empereur l'avait chargé. Il écrivit à Justinien, et sa femme Gudélina à Théodora, des lettres pleines de bassesse; il envoya des députés pour se justifier, et n'oublia rien pour conjurer l'orage prêt à fondre sur sa tête.

Toutes ces démarches furent inutiles. Justinien apprit la vérité par les ambassadeurs mêmes de Théodat; et tandis qu'Opilion multipliait les mensonges pour disculper son maître, ses collègues, surtout Libérius, homme d'honneur, incapable de servir le crime et

Proc. Got.
l. 1, c. 4.
Cass. l. 10, ep.
19, 20, 21.
Marc. chr.
Jorn. de
reb. Get.
c. 59.

xxi.
Justinien se
prépare à la
guerre.

Proc. Got.
l. 1, c. 5, 13.
Cass. l. 11.

ep. I, l. 12, ep.
16, 27, 28.
Marc. chr.
Baronius.
Pagi ad Bar.

l'imposture, avouèrent sans détour ce qui s'était passé. L'empereur reconnut enfin que Théodat était bien éloigné de lui céder l'Italie; mais il vit en même temps que ce prince odieux lui fournissait le prétexte le plus honnête de la conquérir, et il n'eut garde de perdre cet avantage. Les princes qui partageaient la monarchie française¹ lui pouvaient être d'un grand secours; ils avaient eu l'année précédente des démêlés avec les Goths. Cassiodore nous apprend que l'armée des Français² avait évité le combat, et que Thierry, roi d'Austrasie, était mort d'une maladie de langueur causée par les fatigues de cette campagne³. Les Bourguignons avaient été battus en Ligurie, et les Allemans repoussés du côté des Alpes Rhétiques. Ces succès étaient dus au gouvernement d'Amalasonte; mais elle n'avait pu empêcher les enfants de Clovis de s'emparer du royaume de Bourgogne, qui fut éteint par la défaite de Gondomar⁴. Justinien leur envoya des députés⁵ pour les engager à se joindre à lui. Il leur fit de grands présents et de plus grandes promesses. Ces princes, indignés eux-mêmes de l'assassinat d'Amalasonte⁶, pro-

¹ Procope, *de bel. Goth.* l. I. c. 15, les appelle Ἰδίδερος, Childebert; Θεοδίδερος, Théodebert, et Κλοαδάριος, Clothaire. — S.-M.

² Procope leur donne souvent le nom de Germains, Γερμανοί, au lieu de celui de Francs, Φράγγοι. — S.-M.

³ *Theodoricus ille dudum potenti nomine gloriatus in triumphum principum nostrorum languoris potius pugna superatus occubuit.* Cassiod. *Var.* l. 11, ep. 1. L'abbé Dubos prétend, *Hist. crit. de la Monarc. franc.* l. 5, c. 5, qu'il mourut de chagrin,

à cause du peu de succès que son fils Théodebert avait obtenu contre les Ostrogoths. — S.-M.

⁴ La destruction et le partage de la monarchie bourguignonne entre les rois francs arriva en l'an 534, d'après le témoignage positif de la chronique de Marius, évêque d'Arles. — S.-M.

⁵ Πέμψας δὲ καὶ παρὰ Φράγγων τοὺς ἡγεμόνας. Procop. *de bel. Goth.* l. 1, c. 5. — S.-M.

⁶ Les auteurs n'indiquent pas que les rois francs aient pris un vif inté-

mirent d'attaquer Théodat : mais celui-ci réussit à se justifier auprès d'eux par ses mensonges ordinaires, et plus encore en leur offrant, avec deux mille livres pesant d'or¹, toutes les terres que les Goths possédaient dans la Gaule². Ce traité, entamé par Théodat, ne fut conclu que par Vitigès, son successeur. D'ailleurs, les conjonctures ne pouvaient être plus favorables au projet de Justinien : les Perses le laissaient en paix; Sittas venait de battre les Bulgares en Mésie, près du fleuve Yatrus³, aujourd'hui Osma⁴; il ne restait de guerre qu'en Afrique contre les Maures, ennemis peu redoutables. La famine affligeait l'Italie, surtout la ville de Rome, la Vénétie et la Ligurie. Les libéralités du pape, du clergé et des sénateurs soulagèrent Rome; la Ligurie et la Vénétie reçurent de grands secours de Cassiodore, qui fit ouvrir les greniers publics et distribuer du blé à très-bas prix. Décius, évêque de Milan, fut chargé de cette distribution. A ce sujet, Cassiodore, dans un édit pour la diminution des impôts, fait un éloge très-exagéré de Théodat. On peut lui passer le ton de déclamateur, qui dépare tous ses ouvrages; mais on ne lui pardonnera pas l'admiration qu'il témoigne pour ce méchant prince. On est même surpris qu'un magistrat si vertueux ne se

rit aux malheurs d'Amalasonte : le récit de Grégoire de Tours, I. 3, c. 31, indiqué ci-dev. § 18, p. 292, not. 2, semblerait plutôt indiquer le contraire. — S.-M.

¹ Χρυσού χεντηνάρια εἶκοσι. — S.-M.

² Τὴν Γότθοις ἐπιβάλλουσαν ἐν Γαλλίαις κοῖραν. Proc. de bel. Goth. I. 1,

c. 13. — S.-M.

³ Cette guerre n'est connue que par ce passage de la chronique du comte Marcellin : *Tzitta Patricius in Mysiâ (leg. Mœsia) cum hoste Bulgarum congregiens ad Iatrum superior invenitur.* — S.-M.

⁴ Ce fleuve se jette dans le Danube, auprès de Nicopolis. — S.-M.

soit pas retiré de la cour après la mort d'Amalasonte, et qu'il ait continué de servir le meurtrier de sa bienfaitrice.

xxii.
Bélisaire
passe en Si-
cile.

Proc. Got.
l. 1, c. 5.
Anecd. c. 1.
Marc. chr.
Jorn. de reb.
Get. c. 60.
De succes.

L'empereur mit sur pied deux armées pour attaquer les Goths en même temps aux deux extrémités de leur empire, qui s'étendait depuis la Sicile jusqu'aux confins de la Dacie. Il confia ces deux expéditions à ses deux meilleurs généraux. Bélisaire, alors consul, qui venait d'acquérir tant de gloire par la conquête de l'Afrique, fut envoyé en Sicile : Mondon, qui s'était signalé autrefois en faisant la guerre aux Romains, et depuis quelques années en combattant pour leur service, reçut ordre d'entrer en Dalmatie et d'attaquer la ville de Salone. Bélisaire, selon sa coutume, ne voulut commander qu'une armée peu nombreuse, mais bien choisie. Elle n'était que de sept mille cinq cents hommes, entre lesquels étaient trois mille Isauriens, deux cents cavaliers Huns et trois cents Maures. Il y joignit les meilleures troupes de la maison de l'empereur, dont il composa sa garde ¹. Ses lieutenants-généraux étaient Constantin, Bessas ² et Pérane, fils de Gurgénès, ce roi d'Ibérie qui s'était réfugié à Constantinople ³. Il prit avec lui Photius, fils de sa femme Antonine, jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, mais

¹ On distinguait parmi les chefs de la cavalerie Valentinus, Magnus et Innocentius; les commandants de l'infanterie étaient Hérodiannus, Paulus, Démétrius et Ursicinus. Ennès conduisait les Isauriens. Ἀρχηγός δὲ Ἰσαύρων, Ἐννης. — S.-M.

² Ils étaient Thraces de naissance, ἐκ τῶν ἐπὶ Θράκης χωρίων. — S.-M.

³ Περάνιος δὲ ἐξ Ἰβηρίας τῆς ἀγ-

χιστα Μῆθων, γενόμενος μὲν τῶν ἐκ βασιλείας Ἰβήρων. Proc. de bel. Goth. l. 1, c. 5. Cet auteur ajoute qu'il avait émigré pour ne pas adopter les usages des Perses. Αὐτόματος δὲ πρόταρον ἐς Ῥωμαίους κατὰ ἔθος τὸ τῶν Περσῶν ἦκων. Voyez au sujet de ce prince et de son père Gurgénès ou Gourgen, ci-dev. p. 41, liv. xi, § 25 et p. 282, liv. xliii, § 10. — S.-M.

mettre ordre au gouvernement civil. Enfin, au commencement d'avril, le mauvais état des affaires d'Afrique l'obligea de s'y transporter. Mais, avant que de raconter ce qu'il fit dans cette province, je vais rendre compte de ce qui se passait alors en Italie et en Dalmatie.

La perte de la Sicile jeta Théodat dans de mortelles alarmes. Il croyait déjà voir Bélisaire aux portes de Ravenne. Il apprit en même temps que Mondon, après avoir battu les Goths en Dalmatie, s'était rendu maître de Salone. Pierre augmentait les craintes de ce prince faible, et ne traitait plus avec lui que comme avec un ennemi déclaré. Incapable d'envisager le péril avec courage, Théodat, pour conserver sa couronne, consentit à la déshonorer : il convint de céder à Justinien toute la Sicile ; de payer tous les ans trois cents livres d'or ; d'envoyer toutes les fois qu'il en serait requis un corps de trois mille Goths ; de ne jamais condamner à mort, ni même à la confiscation de biens, aucun évêque, aucun sénateur, sans en avoir obtenu la permission : il renonçait au droit de conférer la dignité de patrice ou de sénateur, ce que l'empereur seul pourrait faire à sa requête : dans les acclamations publiques on devait toujours nommer l'empereur avant Théodat, auquel on n'élèverait jamais de statue sans en ériger une à l'empereur, qui serait placée à la droite. Pierre partit avec ces propositions humiliantes ; mais, à peine était-il à Dyrrachium, que Théodat, toujours agité d'inquiétudes, le fit revenir à Ravenne, pour lui demander s'il croyait que Justinien acceptât ses offres : *Je n'en sais rien*, répondit l'adroit négociateur ; *tout ce que je sais c'est que mon maître, qu'il n'est pas*

XXIV.
Nouvelles
propositions
de Théodat.

Proc. Got.
l. 1, c. 5, 6.
Cass. l. 10, ep.
22, 23, 24.

aussi rempli que vous de belles maximes de Platon, n'a pas pour la guerre cette horreur que la philosophie vous inspire. Il pense à cet égard comme le vulgaire. Il regarde l'Italie comme l'ancien patrimoine de l'empire, et se croit en droit de la revendiquer par les armes. Théodat, encore plus intimidé, consentit à céder l'Italie, à condition que Justinien lui laisserait en terres un revenu de douze cents livres pesant d'or. Il confirma cette promesse par un serment qu'il fit conjointement avec sa femme. Mais il exigea de Pierre qu'il jurât de ne point faire usage de cette dernière proposition que dans le cas où l'empereur rejeterait les premières. Il le fit accompagner d'un évêque nommé Rusticus, qui devait traiter immédiatement avec ce prince et veiller sur les démarches de Pierre.

xiv.
Le pape envoyé à Constantinople.

Cass. l. 11, ep. 13, l. 12, ep. 20.

Marc. chr. Libérat.

c. 21.

Zon. l. 14, t. 2, p. 67.

Anast. Agap. hist. misc. l. 16, ap. Murat. t. 1, part.

x, p. 106.

Earonius.

Pagi ad Bar.

Théodat crut n'avoir pas encore assez fait pour sa sûreté: il résolut d'employer auprès de Justinien des sollicitations qu'il pensait être plus efficaces. Les empereurs de Constantinople avaient toujours affecté de grands égards pour le sénat de Rome. Cette compagnie, quoique soumise de fait à la domination d'un prince étranger, regardait au fond ses anciens maîtres comme ses légitimes souverains, et conservait avec eux des relations d'honneur et de déférence. Agapet avait succédé au pape Jean II dit Mercure, mort le 26 d'avril 535, et Justinien respectait ce prélat, auquel il avait envoyé sa profession de foi. Théodat menaça par lettres le pape et les sénateurs de les faire passer au fil de l'épée, s'ils ne détournaient l'empereur de l'expédition d'Italie. Il fallut obéir. Le sénat écrivit à Justinien une lettre humble et pressante, pour lui demander la

paix. Agapet se chargea de la commission; et, comme il manquait d'argent pour le voyage, il engagea les vases sacrés, qui furent bientôt après rendus à l'église de saint Pierre par ordre de Cassiodore. Le pape arriva le 2 février à Constantinople; il y fut reçu avec honneur; mais il ne put rien gagner sur l'esprit de Justinien. Les troubles de l'église de Constantinople le retinrent dans cette ville, où il mourut après un séjour de deux mois et demi, comme nous le dirons dans la suite.

Pierre et Rusticus, trouvant Justinien sourd aux premières propositions, lui présentèrent la lettre par laquelle Théodat lui cédait toute l'Italie. Aussitôt l'empereur renvoya Pierre avec un nouveau député nommé Athanase; il les chargea d'investir Théodat de la propriété des terres qu'il demandait, de passer avec lui le contrat de cession, et de le confirmer par serment. Pendant le voyage de ces députés, les affaires changèrent de face, et une lueur d'espérance rendit le courage à Théodat. Asinarius et Grippa, entrés en Dalmatie à la tête d'une armée de Goths, marchèrent vers Salone. Maurice, fils de Mondon, envoyé pour les reconnaître, eut la témérité de les combattre avec des forces très-inégaies. Il en coûta la vie aux Goths les plus braves; mais le fils de Mondon y périt, avec presque tous ses gens. A cette triste nouvelle, le père ne consulte que sa douleur: il part avec ce qu'il avait de troupes, se jette en désespéré au milieu des ennemis, en fait un horrible carnage, les poursuit à outrance, et, prodiguant sa vie, est tué par un des fuyards. Cet accident fut pour les Romains un plus grand malheur qu'une sanglante défaite. Consternés de la perte de ce

xxvi.
Mort de
Mondon.

Proc. Got.
l. 1, c. 6, 7.

vaillant capitaine, ils abandonnèrent la Dalmatie. Les vaincus recueillirent le fruit de la victoire, et Grippa se rendit maître de Salone.

XXVII.
Théodat
manque de
parole.

Ce médiocre succès rendit Théodat insolent. Il refusa de signer le traité dont il avait lui-même dressé les articles et qu'il avait juré d'avance. Sur les reproches que Pierre et Athanase lui faisaient de cette infidélité : *Songez*, leur répondit-il fièrement, *que la personne des ambassadeurs ne mérite plus de respect lorsqu'ils le perdent eux-mêmes à l'égard du prince qui les reçoit*. Les députés lui répliquèrent avec hardiesse, *qu'un ambassadeur n'était que l'organe de son maître ; que si ses discours ne plaisaient pas, c'était à son prince qu'il fallait en demander raison ; que pour eux nulle menace ne les empêcherait de s'acquitter fidèlement de leur commission*. Nous sommes venus, ajoutèrent-ils, *pour vous sommer de la parole que vous avez librement donnée ; nous vous avons remis les lettres de l'empereur ; permettez que nous remettions aux seigneurs de votre cour celles dont nous sommes chargés pour eux*. A ces mots, les seigneurs, de peur de se rendre suspects, demandèrent que les lettres qui leur étaient adressées fussent remises entre les mains du roi. Justinien les exhortait à seconder Pierre et Athanase dans leur négociation ; il les invitait à venir à sa cour, promettant de leur conserver leur dignité et leur fortune, et même d'accroître l'une et l'autre : *Vous n'êtes pas étrangers à notre égard*, leur disait-il ; *vos pères ont habité parmi nous ; nos liaisons sont héréditaires ; elles n'ont pas été entièrement rompues : en tout cas, il est facile de les renouer*. Après la lecture de

ces lettres le roi, outré de colère, s'assura de la personne des deux ambassadeurs, et les fit garder étroitement.

La fierté de Théodat céda bientôt à de nouvelles alarmes. Justinien, affligé de la mort de Mondon, et résolu de reconquérir la Dalmatie, fit partir Constantianus son connétable¹ avec une flotte. Constantianus, après avoir fait embarquer à Dyrrachium les troupes d'Illyrie, conduisit sa flotte au port d'Épidaure², où il mit à terre une partie de ses soldats. Grippa, qui commandait dans Salone, ayant envoyé reconnaître les ennemis, ses coureurs prirent l'épouvante, et lui exagérèrent tellement le nombre des Romains, qu'il crut avoir sur les bras toutes les forces de l'empire. Il ne jugea pas à propos de les attendre dans Salone, dont les murailles étaient en partie ruinées, et les habitants mal affectionnés. Il en fit donc sortir ses troupes, et alla camper entre cette ville et Scardona³. Constantianus, mieux servi par ses coureurs, et bien instruit de la position et des forces de l'ennemi, fit voile vers Salone. Il aborda dans le voisinage, et dépêcha Syphilas, un de ses lieutenants, avec cinq cents hommes, pour se rendre maître d'un défilé qui faisait la communication de la ville et du camp des Goths. Le lendemain il entra sans résistance dans le port, et fit aussitôt travailler à réparer les brèches des murailles. Sept jours après l'armée des Goths, trop faible pour tenir la campagne, reprit le chemin de Ravenne. Constantianus s'empara sans coup férir de toutes les places

xxviii.
Justinien
s'empare de
la Dalmatie.

¹ Ὁ τῶν βασιλικῶν ἱπποκόμων ἀρχων. — S.-M.

² Actuellement Raguse. — S.-M.

³ Cette ville, qui est en Dalmatie, au-dessus de Sébenico, conserve encore son nom. — S.-M.

de la Dalmatie et de la Liburnie. Il sut même gagner par sa douceur le cœur des Goths établis dans ces contrées.

XXIX.
Guerre des
Maures en
Afrique.

Proc. Vand.

L. 2, c. 10,

11, 12, 13.

Theoph. p.

170.

Anast. p. 61.

La mauvaise foi de Théodat et ses variations perpétuelles ne méritaient plus de ménagement. Bélisaire reçut ordre d'entrer en Italie et d'employer toutes ses forces pour rendre à l'empire cette belle contrée, qui en était le berceau. Ce général arrivait du voyage qu'il avait fait dans le mois d'avril pour calmer les troubles dont l'Afrique était agitée. Il est temps de reprendre la suite des affaires de cette province et de rapporter ce qui s'y était passé depuis la conquête. La présence de Bélisaire avait contenu les Maures; son départ leur rendit leur férocité naturelle. Il n'était pas encore sorti du port de Carthage que tout le pays était en alarmes. Salomon, qu'il avait laissé en Afrique avec ses meilleurs officiers, recevait à tous moments de tristes nouvelles. Ce guerrier, plein d'activité et de valeur, était bien digne de succéder à Bélisaire. Comme il avait à peine assez de troupes pour conserver les postes les plus importants, et que les Maures se montraient de tous les côtés à la fois, il ne savait où porter du secours. Les garnisons de la Byzacène et de la Numidie étaient détruites; mais rien ne lui causa une plus vive douleur que la perte irréparable des deux plus vaillants officiers que les Romains eussent en Afrique. Augan, qui s'était signalé à tant de batailles, et le brave Rufin, porte-étendard de Bélisaire, étaient en Byzacène à la tête d'un corps de cavalerie. Indignés de voir les campagnes ravagées et les habitants entraînés en esclavage, ils se postèrent en embuscade dans un défilé, surprirent les Maures, les taillèrent en pièces, et

délivrèrent tous les prisonniers. Au premier avis de cette défaite, Cuzinas ¹ et trois autres princes Barbares ², qui n'étaient pas loin de là avec une nombreuse cavalerie, accoururent à toute bride, arrivèrent sur le soir, et enveloppèrent les vainqueurs. La supériorité du nombre l'emporte sur la bravoure : les Romains, accablés de toutes parts, périrent en combattant. Augan et Rufin, suivis de quelques cavaliers, se font jour au travers des escadrons ; ils quittent leurs chevaux et montent sur une roche voisine, d'où ils écartent les Maures à coups de flèches. Tant qu'ils purent faire usage de leurs arcs, ils défendirent vaillamment les approches ; mais, leurs carquois étant épuisés, ils se virent bientôt environnés d'une foule d'ennemis, qu'ils repoussaient à coups d'épées. Il fallut enfin céder au nombre. Augan se fit hacher en pièces, et combattit jusqu'au dernier soupir. Rufin, couvert de blessures, fut pris par un des chefs ³, qui, craignant encore sa valeur, lui coupa la tête. Ce barbare, frappé de l'air martial et terrible que cette tête conservait par la force de ses traits et par l'épaisseur de sa chevelure, la porta dans sa demeure pour en donner le spectacle à ses femmes, aussi féroces que leur mari.

Quoique la perte de ces deux guerriers ne dût inspirer à Salomon que des sentiments de vengeance, il tenta encore la voie de pacification. Il écrivit aux rois Maures, *qu'ils avaient apparemment oublié et le désastre des Vandales, et les serments qu'ils avaient eux-mêmes faits à Bélisaire, et leurs propres en-*

AN 536.

 XXX.
Bataille de
Mamma.
¹ Κουζινας. — S.-M.

Ιουφρουθης, Iouphrouthès, et Μεδισινισας, Medisinisas. — S.-M.

² Ces trois autres chefs maures s'appelaient Εσδιλασας, Esdilasas,

³ C'était Medisinisas. — S.-M.

fants donnés en otages, dont ils hasardaient la vie par leur révolte. Ils répondirent que l'exemple des Vandales n'avait pour eux rien d'effrayant. Vous ne les avez vaincus, disaient-ils, que parce que nous les avions auparavant affaiblis par plusieurs défaites. Vous nous accusez de perfidie; c'est un reproche qui tombe à plus juste titre sur Bélisaire, dont les magnifiques promesses n'ont été suivies d'aucun effet. Quant aux menaces que vous nous faites de mettre à mort nos otages, c'est aux Romains à ménager leurs enfants, parce qu'ils n'ont chacun qu'une seule femme; pour nous, qui pouvons en avoir cinquante, nous ne craignons pas de manquer de postérité. Après une réponse si brutale, Salomon, ayant pourvu à la sûreté de Carthage, marcha vers la Byzacène. Il trouva Cuzinas et ses trois collègues campés dans la plaine de Mamma¹ au pied d'une chaîne de hautes montagnes; il s'y retrancha; et le lendemain, dès la pointe du jour, les deux armées se rangèrent en bataille. Celle des Maures avait une disposition particulière, qui ne fut jamais en usage que quand une armée se voit enveloppée de toutes parts. Ces Barbares ignoraient tellement la tactique, qu'ils semblaient avoir pris à tâche de perdre l'avantage que leur donnait la supériorité du nombre. Comme ils avaient une multitude innombrable de chameaux, ils les rangèrent en cercle sur douze rangs, en sorte que ces animaux faisaient face de tous côtés, chaque file étant composée de douze. Les fantassins remplissaient les intervalles; ils étaient presque nus, n'ayant pour

¹ Τὸ χωρίον Μάμμας. — S.-M.

armes qu'une épée, une rondache et deux javelots. La coutume de ces Barbares était de mêler avec les combattants quelques femmes qui tenaient leurs enfants entre leurs bras, apparemment pour animer les soldats par la vue de ce qu'ils avaient de plus cher. Le reste des femmes était placé au centre du cercle. Elles suivaient leurs maris à la guerre, et partageaient avec eux les travaux. On les employait à planter les palissades, à dresser les tentes, à panser les chevaux et les chameaux, à fourbir et à aiguiser les armes. La cavalerie, postée sur le penchant des montagnes, laissait un grand espace entre elle et l'infanterie. Les Maures étaient au nombre de cinquante mille hommes. Salomon n'en avait pas dix mille; mais, grâce à la mauvaise disposition des ennemis, il pouvait choisir dans leur armée telle partie qu'il jugerait à propos d'attaquer; le reste devenait inutile, à moins de rompre l'ordonnance; ce qui entraînait le désordre et la défaite. Il attaqua du côté de la plaine, pour ne pas s'engager entre la cavalerie et l'infanterie. Le commencement du combat ne fut pas favorable aux Romains. Leurs chevaux, effarouchés de l'aspect et du cri des chameaux, prenaient la fuite, jetant par terre leurs cavaliers, que les Maures perçaient à coups de dards. Pour remédier à ce désordre, Salomon sauta de son cheval et fit mettre pied à terre à toute sa cavalerie. Il donna ordre à ses soldats de se tenir fermes, les rangs serrés, et bien couverts de leurs boucliers. Pour lui, à la tête de cinq cents hommes, il court entamer le cercle, tombant sur les chameaux à grands coups d'épées. Les fantassins qui garnissaient les intervalles de ce côté-là ne tardèrent pas à prendre la fuite. Les Romains pé-

nétrèrent jusqu'au centre où étaient les femmes. Alors tous les Maures se débandent et fuient vers les montagnes, poursuivis par les Romains qui en font un grand carnage. Il en resta dix mille sur la place. Les femmes, les enfants, les chameaux que le fer avait épargnés, furent emmenés à Carthage, où la victoire fut célébrée par des fêtes publiques.

xxx.
Bataille du
mont Bur-
gaon.

Plus irrités que consternés de leur défaite, les Barbares firent un nouvel effort. Toute la nation prit les armes; et Salomon, à peine de retour, apprit qu'une armée beaucoup plus nombreuse que celle qui venait d'être battue ravageait de nouveau la Byzacène et passait tout au fil de l'épée sans distinction d'âge ni de sexe. Il marche aussitôt et s'arrête au pied du mont Burgaon¹, sur lequel les Maures étaient campés. Il y demeura plusieurs jours. Les ennemis, qui avaient appris à craindre les Romains en rase campagne, étaient bien résolus de conserver l'avantage du poste. Le mont Burgaon est inaccessible vers l'orient; mais vers l'occident il s'abaisse en pente douce et présente un accès facile. Il est accompagné à droite et à gauche de deux rochers d'une prodigieuse hauteur, qui ne sont séparés de la montagne que par un passage étroit, mais très-profond. Les Maures étaient campés du côté de l'occident au milieu de la descente; ils n'avaient posté aucunes troupes ni au-dessus d'eux, d'où ils ne craignaient point d'attaque, ni au-dessous, parce qu'ils se croyaient sûrs d'accabler les Romains à coups de traits avant que ceux-ci pussent les atteindre. Ils tenaient leurs chevaux tout bridés à côté d'eux, à dessein de

¹ Βουργών. — S.-M.

fuir ou de poursuivre selon l'événement. Salomon, voyant les Maures déterminés à conserver leur poste, et ses soldats impatients de quitter ce terrain aride et stérile, résolut de monter aux ennemis. Mais, pour s'assurer du succès, il voulut obtenir par adresse l'avantage que le lieu semblait lui refuser. Il donna ordre à Théodore, capitaine des gardes de nuit, de prendre avec lui mille soldats dispos et agiles, de grimper avec eux pendant la nuit au sommet de la montagne par le côté qui paraissait impraticable, de s'y tenir tranquilles jusqu'au jour, et alors de lever leurs enseignes et d'accabler les ennemis à coups de traits. L'ordre fut exécuté sans que les Maures ni les Romains mêmes en eussent aucun soupçon : car Théodore étant parti au commencement de la nuit, on pensa qu'il n'avait d'autre dessein que de battre la campagne et de garder les avenues du camp. Salomon fit marcher son armée de grand matin, et dès que le jour commença à paraître les Romains et les Maures furent également surpris d'apercevoir un corps de troupes sur le haut de la montagne. Bientôt une grêle de traits qui tombait sur les Maures fit connaître aux Romains que c'était un détachement de leur armée, et ce secours imprévu redoubla leur courage. Les Maures, au contraire, enfermés entre deux troupes ennemies, sans pouvoir ni monter ni descendre, prirent l'épouvante, et s'enfuyant par le travers de la montagne, partie à pied, partie à cheval, aveuglés par la terreur, ils se perçaient mutuellement de leurs armes, et se précipitaient en foule hommes et chevaux dans cette gorge étroite et profonde qui les séparait du rocher voisin. Enfin, les cadavres amoncelés les uns sur les autres, ayant comblé

le passage , servirent de pont à ceux qui suivaient pour gagner le rocher, où les Romains ne se hasardèrent pas à les poursuivre. Dans cette horrible confusion il périt cinquante mille Maures, sans qu'il en coûtât une goutte de sang aux Romains. On prit un des chefs nommé Esdilasas , et avec lui toutes les femmes et une si grande multitude d'enfants que les soldats Romains donnaient un jeune Maure pour un mouton. Ceux qui échappèrent de la défaite, ne trouvant plus de sûreté dans le pays , se retirèrent en Numidie auprès d'Yabdas , qui tenait le mont Aurasius ¹. Il ne resta dans la Byzacène que les Maures sujets d'Antalas , jusqu'alors fidèle aux Romains.

xxxiii.
Combat singulier d'Althias capitaine romain, et d'Yabdas roi des Maures.

La Numidie n'était pas plus tranquille. Yabdas, suivi de plus de trente mille Maures, y faisait de grands ravages. Un des capitaines de Bélisaire , nommé Althias , illustre par sa valeur , commandait dans un canton de la province. Il n'avait à sa suite que soixante-et-dix cavaliers de la nation des Huns. Comme il n'était pas en état de tenir la campagne, il cherchait quelque défilé à la faveur duquel il pût surprendre les ennemis. Mais la Numidie est un pays découvert qui n'offre de toutes parts que de vastes plaines. Il trouva cependant près de la ville de Tigisis un lieu propre à son dessein. C'était un bassin formé par une source abondante et bordé de roches escarpées. Il s'y mit en embuscade , ne doutant pas que les Maures qui désolaient le voisinage ne vinssent bientôt s'y désaltérer , les environs ne fournissant pas une goutte d'eau. Il ne fut pas trompé dans sa conjecture : on était dans le fort de l'été, dont les

¹ Ἰάβδας, ὁ τῶν ἐν Αὐρασίῳ Μαυρουσίῳν ἀρχων. — S.-M.

ardeurs sont insupportables au milieu de ces sables arides. Les Maures, dévorés d'une soif brûlante, accoururent à la fontaine, et trouvant le lieu fermé par les ennemis, ils s'arrêtèrent épuisés de langueur, et souffrant le supplice de Tantale à la vue de cette eau qu'ils ne pouvaient atteindre. Yabdas, s'étant approché, offrit au capitaine le tiers de son butin s'il consentait à laisser boire ses soldats. Althias rejeta l'offre, et lui proposa le combat singulier sous la condition que le vainqueur resterait maître de la fontaine. Le roi accepta le défi, et ses cavaliers ravis de joie se tenaient assurés de la victoire, Althias étant d'une taille grêle et fort petite, au lieu qu'Yabdas était le mieux fait et le plus vaillant des Maures. Ils prennent carrière et reviennent l'un sur l'autre. Yabdas lance le premier son javelot, qu'Althias eut l'adresse de saisir et la force d'arrêter de la main droite; en même temps, maniant son arc de la main gauche, dont il savait également se servir, il abat d'un coup de flèche le cheval de son ennemi.

Les Maures effrayés remontent Yabdas sur un autre cheval, et disparaissent avec lui. Althias demeura maître de tout le butin, et ce combat le rendit célèbre dans toute l'Afrique.

Yabdas se retira sur le mont Aurasius, dont les Maures s'étaient emparés plus de cinquante ans auparavant sous le règne d'Hunéric. Cette montagne, située près du fleuve Ampsagas¹, à treize journées de Carthage, était la plus haute de toute l'Afrique connue des Romains. Elle occupait un terrain de trois journées de circuit. La pente hérissée de rochers n'offrait

xxxiii.
Expédition
de Salomon
en Numidie.

¹ Procope, *de bel. Vand.* l. 2, c. 13, donne à ce fleuve le nom d'*Amigas*. — S.-M.

aux yeux rien que d'affreux et de sauvage; mais le sommet présentait le paysage le plus délicieux; une vaste plaine, arrosée de ruisseaux, enrichie de moissons et de fruits d'un goût exquis, une fois plus gros que dans le reste de l'Afrique. Les Maures n'y avaient point bâti de forts; le lieu se défendait assez de lui-même. Ils avaient ruiné Tamugadis, ville grande et peuplée à l'entrée de la plaine qui conduisait au mont Aurasius ¹, afin qu'elle ne pût servir de place d'armes aux ennemis. Salomon, pour délivrer la Numidie des ravages d'Yabdas, résolut de l'aller relancer dans sa retraite. Deux rois maures ² vinrent le joindre avec leurs troupes, et s'offrirent à lui servir de guides; il crut pouvoir se fier à ces princes, parce qu'ils étaient en guerre avec Yabdas ³. Il partit de Carthage, et le jour même qu'il arriva au pied de la montagne il s'approcha en ordre de bataille, ne doutant pas que les ennemis ne voulussent en disputer l'accès. Comme ils ne paraissaient point, il fit monter ses soldats, qui, grim pant avec peine de rochers en rochers, s'arrêtèrent après deux heures de fatigue pour passer la nuit. Ils ne firent pas plus de chemin les jours suivants. Enfin le septième jour ils gagnèrent un des sommets ⁴, sur

¹ Elle était située, selon Procope, *de bel. Vand.* l. 2, c. 13, à l'orient de cette montagne, ἡ πρὸς τῷ ὄρει ἐν ἀρχῇ τοῦ πεδίου πρὸς ἀνίσχοντα ἥλιον. — S.-M.

² Il se nommaient *Massonas*, Μασσωνᾶς, et *Orthaias*, Ορθαΐας. — S.-M.

³ Yabdas avait fait périr par trahison Méphanias, père de Massonas, qui était son beau-père. Pour Orthaias, sa haine contre Yabdas

venait de ce que ce dernier, uni avec Mastinas, autre prince maure indépendant, δὲ τῶν ἐν Μαυριτανίᾳ ἡγιστῶν, l'avait chassé lui et les siens du pays qu'ils occupaient depuis long-temps. — S.-M.

⁴ Procope ajoute, *de bel. Vand.* l. 2, c. 13, qu'on l'appelle en latin *mons aspidis*, ὄρος ἀσπίδος τῇ σφιδάρα γλώσση Λατῖνοι καλοῦσι τὸν ὄρον. — S.-M.

lequel, au rapport de leurs guides, les ennemis les attendaient. Ils ne trouvèrent qu'une vieille tour et un ruisseau ¹, mais point d'ennemis. Ils y restèrent campés trois jours, sans apercevoir aucun des Maures, qui, connaissant les détours de la montagne, se dérobaient aisément à leurs yeux. Comme ils étaient menacés de manquer bientôt de vivres, ils commencèrent à se défier de leurs guides. En effet, ceux-ci les trahissaient, instruisant les Maures de la marche des Romains, qu'ils trompaient par de faux avis. Salomon s'en étant convaincu, craignit des effets encore plus funestes de leur perfidie; et voyant d'ailleurs qu'un plus long délai exposait ses soldats à mourir de faim, il prit le parti d'abandonner l'entreprise et regagna la plaine.

Comme l'hiver approchait, il laissa en Numidie une partie de ses troupes pour défendre la province, et ramena le reste à Carthage. Son dessein était de retourner au mont Aurasius dès que la saison le permettrait, mais avec plus de précaution et sans employer le secours des Maures dont il avait éprouvé la perfidie. En même temps il songeait à purger la Sardaigne d'une troupe de brigands. C'étaient des Maures que les Vandales avaient autrefois relégués dans cette île avec leurs femmes pour en délivrer l'Afrique. Ces bannis, d'abord en petit nombre, et détenus dans des prisons, s'échappèrent et se cantonnèrent dans les montagnes voisines de Cagliari, où ils se multiplièrent jusqu'au nombre de trois mille. Sortant alors de leurs retraites, ils couraient les campagnes et faisaient d'affreux ravages.

Salomon se préparait à les exterminer, lorsqu'une

xxxiv.
Ravage de la
Sardaigne.

¹ Ἐνθα προύριόν τε παλαιὸν ἦν, καὶ ποταμός τις αἰνῆαος. *Proc. de bel. Vand.* l. 2, c. 13. — R.-M

xxxv.
Causes
d'une ré-
volte de sol-
dats en A-
frique.
Proc. Vand.
l. 2, c. 14.
Theoph. p.
172.
Anast. p. 62.

révolte de ses propres soldats le mit en danger de la vie. Voici quel en fut le sujet. L'empereur, ayant réuni à son domaine les terres conquises en Afrique, les avait données à ferme aux soldats; et ceux-ci avaient épousé les veuves et les filles des Vandales. Ces femmes, se voyant avec dépit devenues simples fermières des biens qu'elles avaient possédés, persuadèrent à leurs maris que ces terres leur appartenaient : *C'est notre dot*, disaient-elles; *ces fonds on dû passer entre vos mains par notre mariage. Est-il juste qu'en épousant nos vainqueurs nous ayons perdu la fortune dont nous jouissions avec les vaincus?* Les soldats, peu instruits pour l'ordinaire des droits de propriété, trouvèrent ce titre très-légitime. Ils portèrent leurs plaintes à Salomon, qui s'efforça, mais en vain, de leur faire entendre : *qu'ils devaient être contents qu'on leur eût abandonné l'or et l'argent des Barbares; qu'ils étaient au service de l'empereur, qui les avait armés, payés, entretenus, et auquel ils avaient prêté serment; que ce n'était pas pour eux-mêmes qu'ils avaient combattu, mais pour rendre à l'empire ses anciennes possessions; que les conquêtes appartenaient à l'état, et que c'était renoncer au caractère de Romains que de se prétendre les successeurs des Vandales.* Les soldats ne furent point satisfaits de ces raisons; ils étaient encore animés par les Ariens qui se trouvaient parmi leurs camarades. Il y en avait environ mille dans les troupes de Salomon, entre lesquels on comptait plusieurs Hérules, les plus mutins des Barbares. Comme l'empereur avait défendu le culte public à tous les hétérodoxes, les prêtres vandales, désespérés de se voir privés de leurs fonctions,

les excitaient à la révolte ; et de ce ton dévot que les séditieux savent si bien prendre, ils leur représentaient que la fête de Pâques approchait, et que ce serait pour eux le comble du malheur et de l'infamie de ne pouvoir faire baptiser leurs enfants ni célébrer selon leurs usages cette sainte solennité. Ils étaient secondés par d'autres Vandales répandus dans Carthage. Nous avons dit que Justinien avait envoyé en Orient les prisonniers de cette nation amenés par Bélisaire à Constantinople. Environ quatre cents d'entre eux, étant arrivés à Lesbos, se rendirent maîtres des navires qui les portaient, et forcèrent les matelots de les reconduire en Afrique. Abordés en Mauritanie sur une côte déserte, ils gagnèrent le mont Aurasius, et plusieurs revinrent à Carthage, où ils soufflaient secrètement le feu de la sédition.

Le nombre des mécontents croissait tous les jours. Ils s'assemblaient, ils s'aigrissaient les uns les autres, ils se liaient par des serments. Les approches de la fête de Pâques embrasaient de plus en plus le faux zèle des Ariens. Dans un si grand nombre de conspirateurs le secret était difficile ; cependant aucun avis ne parvint jusqu'à Salomon, parce que la plupart de ses gardes et de ses domestiques entraient dans le complot. Le jour de Pâques, qui tombait cette année au 23 de mars, Salomon, assistant à l'office dans une parfaite sécurité, les conjurés vinrent à l'église dans le dessein de le poignarder. Ils l'enveloppèrent ; et, s'animant mutuellement par leurs regards, ils portaient déjà la main à leurs épées ; mais la vue des autels et les yeux de leur général, dont la vertu imprimait le respect, les glacèrent d'effroi : ils se retirèrent en tremblant, se repro-

xxxvi.
Conspiration
contre Salomon.

chant les uns aux autres leur faiblesse. Ayant remis l'exécution au lendemain, ils furent saisis de la même terreur, et sortirent encore sans rien faire. Désespérés d'avoir deux fois manqué leur coup, ils s'attroupent à la porte de l'église, et par un emportement plein d'imprudencce ils s'accablent publiquement de reproches, se traitant réciproquement de lâches, de traîtres, de vils esclaves de Salomon. Après un éclat si indiscret, la plupart sentirent bien qu'il n'y avait plus pour eux de sûreté dans Carthage. Ils en sortirent pleins de fureur, et commencèrent à ravager la contrée, forçant les villages et massacrant tous ceux qu'ils trouvaient. Quelques-uns eurent assez d'assurance pour rester dans la ville; et tranquilles dans leurs maisons ils feignaient d'ignorer le complot.

xxxvii.
Révolte à
Carthage.

Salomon, instruit enfin du danger qu'il courait encore, ne prit pas l'épouvante. Il essaya de ramener par la douceur les conjurés qui étaient demeurés à Carthage. Ceux-ci parurent d'abord touchés de ses discours; mais, cinq jours après, animés par l'exemple de leurs camarades, qui désolaient le pays impunément, ils s'assemblèrent dans le cirque, où, poussant des cris tumultueux, ils insultaient Salomon et les autres capitaines. Salomon leur envoya Théodore de Cappadoce, quoiqu'il se défiât de cet officier, qu'il soupçonnait même d'avoir voulu attenter à sa vie. Il voulait sans doute l'éprouver dans cette conjoncture, et s'assurer de ses véritables dispositions. Les soupçons de Salomon étaient injustes : Théodore le servit de bonne foi et tâcha d'apaiser les séditeux. Mais ceux-ci, au lieu de l'écouter, le proclamèrent leur général; et, le forçant de marcher au milieu d'eux, ils le conduisirent avec

grand bruit au palais. En y entrant, ils égorgèrent un autre Théodore, capitaine des gardes, celui-là même dont la valeur avait tant contribué à la victoire remportée sur le mont Burgaon. Ce meurtre redoublant leur rage, ils courent par toute la ville, égorgent tous les amis de Salomon, sans épargner ceux mêmes qui leur offraient de l'argent pour racheter leur vie. Ils pillent les maisons, jusqu'à ce que la nuit étant venue, la débauche et l'ivresse succèdent à la fureur et au carnage.

Pendant ce tumulte, Théodore, échappé de leurs mains, s'était renfermé dans sa maison, détestant le commandement dont la révolte avait prétendu l'honorer. Salomon se tenait caché dans la chapelle du palais. Martin vint l'y trouver au commencement de la nuit; et, lorsqu'ils crurent les séditieux endormis, ils passèrent chez Théodore, qui, les ayant obligés de prendre quelque nourriture, les escorta jusqu'au port et les embarqua dans une chaloupe. Ils n'avaient avec eux que cinq domestiques, avec l'historien Procope, que Bélisaire avait laissé auprès de Salomon pour l'aider de ses conseils. Après avoir fait douze ou treize lieues¹ en côtoyant le rivage, ils arrivèrent à Massua²; c'était un port dépendant de Carthage. Salomon fit partir Martin pour aller en Numidie avertir Valérien et les autres officiers qui commandaient dans cette province, d'empêcher par tous les moyens possibles que la contagion de la révolte ne se communiquât à leurs soldats. Il manda à Théodore de veiller à la conservation de Carthage. Après avoir pris ces sages précautions, il

xxxviii.
Fuite de Salomon.

¹ 300 stades, selon Procope, de
bels Vand. l. 2, c. 14. — S.-M.

² Μασσούας τὸ Καρχηδονίων ἐπί-
στον. — S.-M.

passa en Sicile avec Procope, et pressa vivement Bélisaire de se transporter en Afrique, où l'autorité impériale était indignement outragée.

xxxix.
Stozas chef
des révoltés.
Proc. Vand.
l. 2, c. 15.
Marc. chr.
Theoph. p.
172, 173.
Jorn. suc-
cess.

Les rebelles, instruits de la retraite de Salomon, mais trop faibles pour se rendre maîtres de Carthage, sortirent de la ville et se rassemblèrent dans la plaine de Bula, où ils choisirent pour chef Stozas, un des gardes de Martin, homme hardi et entreprenant mais perfide et sanguinaire. Ils espéraient sous sa conduite chasser du pays tous les commandants envoyés par l'empereur et s'emparer de l'Afrique entière. Stozas appela sous ses enseignes ce qui restait de Vandales¹; il enrôla grand nombre d'esclaves, et ayant formé une armée de huit mille hommes, il marcha vers Carthage, persuadé qu'il y entrerait sans résistance. Lorsqu'il fut à la vue de cette grande ville, il la fit sommer de se rendre, promettant de n'y faire aucun désordre. Théodore, à la tête des principaux habitants, répondit qu'ils étaient résolus de demeurer fidèles à l'empereur; et, pour inspirer à Stozas des sentiments pacifiques, il lui envoya Joseph, attaché au service de Bélisaire, qui venait d'arriver à Carthage pour une commission particulière. Stozas, irrité de la réponse, fit tuer Joseph, et s'approcha de la ville.

xx.
Bélisaire ar-
rive à Car-
thage.

Malgré les instances de Théodore, le peuple songeait à se rendre : on avait résolu de capituler le lendemain, lorsque Bélisaire entra pendant la nuit dans le port. Il n'avait qu'un seul vaisseau, et n'amenait avec lui que Salomon, et cent hommes choisis dans sa garde. Les rebelles dormaient tranquillement dans la

¹ Il y en eut un millier environ, selon Procope, *de bel. Vand.* l. 2, c. 15, qui vinrent le joindre.—S.-M.

confiance qu'à leur réveil on leur apporterait les clefs de la ville. Mais au point du jour, quand ils apprirent l'arrivée de Bélisaire, frappés de ce nom seul, ils décampèrent en confusion. Bélisaire ayant rassemblé deux mille hommes, dont il embrasa le courage par ses paroles et par ses libéralités, se mit à la poursuite des troupes de Stozas, et les atteignit près de Membrés, à seize ou dix-sept lieues de Carthage¹. Les deux armées campèrent, celle de Bélisaire près du fleuve Bagradas, celle de Stozas sur une hauteur de difficile accès.

XLII.
Combat de
Membrés.

Le lendemain on se rangea en bataille de part et d'autre; les révoltés se fiaient sur la supériorité de leur nombre, et les soldats de Bélisaire sur la haute capacité de leur général; méprisant leurs ennemis, comme une troupe de brigands que le crime avait attroupés, sans chef, sans discipline, sans honneur. Comme ils s'approchaient pour en venir aux mains, il s'éleva un vent impétueux, qui, donnant en face sur l'armée de Stozas, lui fit craindre que les traits de ses soldats ne perdissent de leur force, tandis que ceux des ennemis en acquerraient davantage. Dans cette pensée, il fit un mouvement à droite, pour tourner l'armée de Bélisaire et prendre le dessus du vent. Comme il prêtait le flanc, et que cette évolution ne se faisait pas sans quelque désordre, Bélisaire profita du moment et chargea les ennemis dans cette position flottante et mal assurée. Ils furent enfoncés du premier choc; et, prenant aussitôt la fuite, ils ne se rallièrent qu'en Numidie, où ils reconnurent avec confusion qu'ils n'avaient

¹ A 350 stades. — S.-M.

perdu que peu de soldats, dont la plupart étaient Vandales. Le vainqueur ne jugea pas à propos de les poursuivre; il se contenta de les avoir chassés avec sa petite troupe, et livra leur camp au pillage. On y trouva beaucoup d'argent, et grand nombre de ces femmes qui avaient été la première cause de la rébellion. Bélisaire, de retour à Carthage, reçut nouvelle de la Sicile, qu'il s'était élevé une sédition dans ses troupes; et qu'il était à craindre qu'elle n'eût des suites funestes, s'il ne revenait au plus tôt. On peut dire que la supériorité de ce grand homme avilissait les autres capitaines: les soldats qu'il avait une fois commandés ne pouvaient qu'avec peine obéir à d'autres; ainsi qu'un coursier vigoureux, accoutumé à la main d'un adroit écuyer, souffre impatiemment et désarçonne un cavalier moins habile. Après avoir donné, dans le peu de temps qui lui restait, le meilleur ordre qu'il put aux affaires de l'Afrique, il confia le soin de Carthage à Théodore et à Ildiger, et repassa en Sicile avec Salomon, qui se rendit à Constantinople.

XLII.
Perfidie de
Stozas.

Dès que Bélisaire fut éloigné, Stozas reprit l'avantage. Marcellus commandait en Numidie: il avait sous ses ordres Cyrille, Barbatus, Téréntius et Sàrapis. Ayant appris que Stozas était à Gazophyle, petite ville à deux journées de Constantine¹, et qu'il y rassemblait ses troupes, il marcha pour le surprendre avant qu'elles fussent réunies. Les deux corps étaient en présence et prêts à se charger, lorsque Stozas, s'approchant des ennemis à la portée de la voix: « Camarades, » s'écria-t-il, quelle fureur vous aveugle? Victimes

¹ Ἐν χωρίῳ Γαζοφύλλαις, δυεῖν μάλιστα ἡμέραιν ὁδῶ. Κωνσταντίνης ἀπέχοντι. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 15. — S.-M.

« d'une injuste tyrannie, vous attaquez vos amis, vos
 « frères, qui ne cherchent qu'à vous affranchir en se
 « vengeant eux-mêmes. Avez-vous donc oublié qu'on
 « vous refuse depuis long-temps cette misérable paye,
 « unique salaire de vos fatigues et de vos blessures?
 « qu'on vous enlève les dépouilles que vous avez ac-
 « quises par tant de périls? Vos généraux veulent jouir
 « seuls des fruits de votre valeur; ils s'enrichissent de
 « votre misère, ils s'enivrent de votre sang; et vous
 « suivez en esclaves ces maîtres avarés et impitoya-
 « bles! Si je vous suis odieux, déchargez sur moi votre
 « colère; me voici en butte à vos traits; mais épargnez
 « vos frères. Si vous n'avez à me reprocher que ma
 « compassion pour vous et pour vos camarades, joi-
 « gnons nos armes et défendons ensemble nos intérêts
 « communs. » Pendant qu'il parlait ainsi, Marcellus et
 les autres officiers criaient à leurs soldats d'avancer et
 de tirer sur ce rebelle; mais les soldats, sourds à leurs
 ordres, n'écoutaient que Stozas. Attendris par ses pa-
 roles, ils courent à lui, ils l'embrassent avec larmes,
 ils se joignent à sa troupe. Marcellus et les autres gé-
 néraux s'enfuyent dans l'église de Gazophyle. Stozas, à
 la tête des deux armées réunies, investit cet asyle : les
 généraux en sortent sur sa parole; mais, par une sacri-
 lige perfidie, il les fait égorger à ses yeux.

La sédition des troupes de Sicile n'eut aucune suite
 fâcheuse. Le retour de Bélisaire rétablit le calme : il
 trouva son camp aussi tranquille qu'il l'avait laissé. Il
 se disposa, sans perdre de temps, à passer en Italie,
 selon les ordres qu'il recevait de l'empereur. Ayant mis
 garnison dans Syracuse et dans Panorme, il passa de
 Messine à Rhégium. A peine y fut-il arrivé, que tous

XLIII.
 Bélisaire
 passe en Ita-
 lie.

Proc. Got.
 l. 1, c. 8.
 Marc. chr.
 Journ. de reb.
 Got. c. 60.
 de success.

les peuples d'alentour l'envoyèrent assurer de leur obéissance : leurs villes étaient sans défense, et ils détestaient le gouvernement des Goths. Mais la plus importante de toutes ces défections fut celle d'Ébrimuth, le gendre de Théodat, dont il avait épousé la fille Théodénante ¹. Son beau-père l'avait envoyé vers le dètroit avec quelque troupes, pour défendre le pays. Dès qu'il sut que Bélisaire était à Rhégium, regardant déjà l'Italie comme perdue pour les Goths, il alla se jeter aux pieds du général romain, et le pria de le recevoir au service de l'empire. Bélisaire l'envoya à Constantinople, où il fut comblé d'honneurs et revêtu du titre de patrice.

XLIV.
Il marche
vers Naples.
Proc. Got.
l. 1, c. 8, 9, 10.
Marc. chr.
Jorn. de reb.
Get. c. 60.
de success.
Anast. Silver.
Hist. misc.
l. 16, ap. Murat. t. 1, part.
1, p. 106.

De Rhégium, l'armée romaine traversa sans opposition le pays des Brutiens et la Lucanie, la flotte côtoyant le rivage. Elle arriva devant la ville de Naples, alors moins grande qu'elle n'est aujourd'hui, mais très-forte, et défendue par une nombreuse garnison. La mer d'un côté, de l'autre ses murailles bâties sur un terrain escarpé, en rendaient les approches très-difficiles. Bélisaire fit entrer la flotte dans le port, où elle jeta l'ancre hors de la portée du trait. Il campa sur le rivage avec ses troupes de terre, et prit par composition une forteresse qui défendait l'entrée du faubourg. Les habitants lui députèrent Étienne, qui lui représenta : *Que les Napolitains n'étaient pas les maîtres de leur ville; que la garnison y dominait, et que cette garnison même ne pouvait se rendre aux Ro-*

¹ Ἐβριμυθὸς, ὁ Θεοδάτου γαμβρὸς, ὃς τῇ ἐκείνου θυγατρὶ Θεοδέναντῃ ἐνύμφηται. Proc. de bel. Goth. l. 1, c. 8.
Les manuscrits de Jornandès l'ap-

pellent *Evermor*, *Evermud*, et *Evermuth*. Il est nommé *Ébremud* dans la chronique du comte Marcellin.—S.-M.

maines impunément, ses biens, ses femmes, ses enfants étant entre les mains de Théodat; que Bélisaire agissait contre ses propres intérêts en s'arrêtant devant une place peu importante; qu'il devait aller attaquer Rome, dont la prise entraînerait Naples et toute l'Italie; que si, au contraire, il échouait devant Rome, il ne pourrait conserver les conquêtes précédentes, et que le sang qu'il aurait répandu devant Naples serait versé en pure perte. Bélisaire répondit : Qu'il n'avait point de conseil à recevoir des Napolitains; que l'empereur l'envoyait pour les tirer d'esclavage; que ce serait une folie de combattre leur libérateur, et de faire, pour conserver leurs chaînes, les efforts que des gens sages font pour se mettre en liberté; qu'il laissait à la garnison le choix d'entrer au service de l'empereur ou de se retirer; que si les habitants acceptaient la liberté qu'il leur offrait, il leur donnait parole de les traiter aussi favorablement qu'il venait de traiter les Siciliens; que s'ils préféraient de rester en servitude, il leur avait forcé d'en user avec eux comme avec des esclaves.

Étienne, gagné en secret par Bélisaire, employait tous ses efforts pour déterminer ses concitoyens à se rendre. Il était secondé par Antiochus, marchand syrien établi à Naples, qui avait grande réputation de prudence et de probité. Mais deux avocats fort accrédités, Pastor et Asclépiodote, attachés d'inclination et d'intérêt au parti des Goths, traversaient de toutes leurs forces les intentions d'Étienne; et, pour y réussir, sans manifester leur dessein, ils engagèrent le peuple à demander des avantages si excessifs, qu'ils étaient bien

XLV.
Les habitants rejettent les propositions.

persuadés que Bélisaire ne les accorderait jamais. Le général romain se douta de l'artifice, et, pour le rendre inutile, il accorda tout. Les habitants, ravis de joie, couraient déjà aux portes pour les ouvrir à l'armée romaine; et les Goths, trop faibles pour résister à ce concours, frémissaient de dépit et songeaient à la retraite, lorsque Pastor et Asclépiodote, se jetant au-devant de la multitude : « Citoyens, s'écrièrent-ils, « écoutez les derniers soupirs de la patrie, dont vous « allez déchirer les entrailles. Si vous vous fiez aux promesses de vos ennemis, avez-vous aussi parole de la « fortune qu'elle favorisera leur témérité, et qu'une « poignée d'aventuriers, sans appui et sans ressource, « terrassera dans cette guerre toute la puissance des « Goths ? Si les Goths sont vainqueurs, comment traiteront-ils un peuple perfide, qui les aura trahis au « premier signal de Bélisaire ? s'ils sont vaincus, quel « égard Bélisaire aura-t-il pour des traîtres ? Combattez « pour vos maîtres ; ils récompenseront votre zèle ; ou, « s'ils succombent, l'ennemi vous pardonnera votre « fidélité. Que craignez-vous ? Vos magasins ne sont-ils pas pourvus de vivres ? n'avez-vous pas une forte « garnison pour vous défendre ? Bélisaire connaît vos « forces mieux que vous ne les connaissez vous-mêmes. « S'il espérait vaincre votre résistance, vous prodiguerait-il tant de faveurs ? Pensez-vous qu'il veuille ménager notre ville ? Si c'était son dessein, il irait d'abord attaquer Théodat, dont la défaite vous mettrait « entre ses mains sans péril pour vous et sans déshonneur. » En même temps ils présentèrent au peuple les marchands juifs, qui répondirent sur leur tête que la ville ne manquerait jamais de vivres, tant que dure-

rait le siège ; et les officiers de la garnison, qui protestèrent qu'ils la défendraient seuls, sans qu'il en coûtât une goutte de sang aux citoyens.

Ces promesses firent plus d'effet que celles de Bélisaire : on lui signifia qu'il eût à s'éloigner de la ville. Lorsqu'il vit toute négociation rompue, il vint camper au pied des murs, et donna plusieurs assauts, toujours avec perte. Il fit couper l'aqueduc, sans causer beaucoup d'incommodeité aux habitants ; ils avaient des puits dans la ville même. Cependant, comme le nom seul de Bélisaire les alarmait, ils envoyèrent à Théodat demander un prompt secours. Mais ce prince, sans résolution comme sans prévoyance, se croyait lui-même assié-
gé, et n'osait détacher aucune partie de ses troupes. Bélisaire n'avait pas moins d'inquiétude : il n'espérait plus rien, ni de la part des habitants, ni de ses propres efforts ; et voyait avec chagrin qu'en perdant la belle saison devant cette place, il se réduisait à la nécessité d'attaquer Rome et Théodat pendant l'hiver. Il prit donc le parti de lever le siège, et donna l'ordre de se préparer au départ. Tout était prêt, et l'armée devait se mettre en marche le lendemain, lorsqu'un heureux hasard vint lui offrir le succès qu'il n'espérait plus.

Un soldat isaurien, curieux de voir la structure d'un aqueduc, entra dans celui que Bélisaire avait fait couper assez loin de la ville. En s'avancant, il rencontra un rocher percé d'un canal assez large pour donner cours à l'eau, mais trop étroit pour laisser passer un homme. Il jugea qu'en élargissant ce canal, on pourrait pénétrer jusque dans la ville, et revint communiquer sa découverte à Paucaris son compatriote et garde de Béli-

XLVI.
Siège de Na-
ples.

XLVII.
Chemin pra-
tiqué par un
aqueduc.

saire. Paucaris en donna aussitôt avis à son général, qui lui commanda de prendre avec lui quelques Isauriens, et de travailler à élargir le passage, mais sans bruit, de peur de se faire entendre des assiégés. Les Isauriens s'acquittèrent si bien de cette commission, qu'en peu d'heures ils eurent pratiqué un chemin assez large pour un homme armé. Alors Bélisaire, se voyant sur le point de se rendre maître de Naples, voulut encore, par un effet de sa bonté naturelle, épargner aux habitants les désastres dont ils étaient menacés. Il demanda une entrevue avec Étienne, et, après lui avoir rappelé les horreurs qu'éprouve une ville forcée : « Je dois avec douleur, lui dit-il, que tous ces maux vont fondre sur Naples ; je suis assuré de la prendre ; j'en ai un moyen infailible. C'est une ville ancienne, habitée par des chrétiens et par des Romains. J'ai regret de la voir périr. Mais pourrai-je retenir la fureur des Barbares qui composent une grande partie de mon armée, et qui brûlent de venger leurs frères et leurs amis tués au pied de vos murs ? Épargnez votre propre sang ; rendez-vous, tandis qu'il en est encore temps ; ou n'accusez que vous-mêmes des maux que vous allez éprouver. » Étienne, pénétré de douleur, rapporta ces paroles aux habitants, qui n'en tinrent aucun compte. Dieu, dit Procope, voulait punir les Napolitains.

XLVIII.
Les Romains
pénètrent
par ce che-
min.

Bélisaire, les voyant obstinés à leur perte, choisit sur le soir quatre cents hommes, et leur commanda de prendre leurs armes et d'attendre ses ordres. Il en donna la conduite à deux officiers nommés Magnus et Ennès¹, qu'il instruisit de ce qu'ils avaient à faire. La

¹ C'était le général des Isauriens. Voyez ci-dev. § 21, p. 298, not. 1.
—S.-M.

nuit étant venue, ils prirent des lanternes et conduisirent leur troupe vers l'aqueduc. Ils étaient accompagnés de deux trompettes, qui devaient se faire entendre lorsqu'ils auraient pénétré dans la ville. Bélisaire avait fait préparer des échelles, pour monter à l'escalade dans le même moment; il avait donné ordre à toutes ses troupes de se tenir alertes et sous les armes. Lorsque le détachement fut entré dans l'aqueduc, la plus grande partie prit l'épouvante, et retourna sur ses pas malgré les efforts que faisaient leurs conducteurs pour les retenir. Bélisaire les reçut fort mal, et les fit remplacer par deux cents soldats des plus braves de l'armée. Photius, son beau-fils, emporté par une bouillante valeur, voulait marcher à leur tête, et était déjà entré dans le canal; mais Bélisaire l'obligea de demeurer avec lui. Ceux qui avaient fui le péril, piqués des reproches de leurs camarades, et rougissant de paraître moins hardis, entrèrent à leur suite. Cependant Bélisaire, craignant que les Goths qui étaient de garde dans la tour la plus voisine n'entendissent la marche des soldats dans l'aqueduc, envoya de ce côté-là Bessas, Goth de naissance ¹, et qui parlait bien leur langue, pour les distraire par ses discours. Bessas, faisant grand bruit, les exhortait à se rendre, et les amusait par ses propositions et ses reparties : les Goths répondaient par des railleries et des injures contre Bessas et Bélisaire. L'aqueduc, couvert d'une voûte de briques, pénétrait bien

¹ Il était, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 1, c. 16, de la race des Goths qui s'étaient établis dans la Thrace, où ils étaient sujets de l'empire, et qui avaient refusé de suivre Théodo-

ric en Italie. Ὁ δὲ Βέσσας οὗτος, Γότθος μὲν ἦν γένος τῶν ἐκ παλαιοῦ ἐν Θράκῃ ὥκτων, Θεοδορίῳ τε οὐκ ἐπισπομένων τήναια ἐνθὲν δὲ ἐς Ἰταλίαν ἐπῆγε τὸν Γότθων λαόν. — S.-M.

avant dans la ville, et les soldats étaient déjà, sans le savoir, sous le terrain de Naples, lorsqu'ils arrivèrent enfin à la bouche du canal, qui se terminait à un bassin, dont les bords étaient fort élevés et impraticables, surtout à des hommes armés. Ils étaient dans un grand embarras, ceux qui suivaient poussant leurs camarades pour gagner eux-mêmes l'ouverture, et s'étouffant les uns les autres dans ce lieu étroit. Un soldat, plus dispos et plus hardi, s'étant dépouillé de ses armes, s'aïda si bien des mains et des pieds, qu'il parvint jusqu'au haut, et se trouva dans une méchante mesure, habitée par une pauvre femme. Il la menaça de la tuer, si elle ouvrait la bouche, et jeta dans la fosse une corde qu'il attacha par un bout à un olivier. A l'aide de cette corde les soldats se trouvèrent tous en haut, deux heures avant le jour. Ils s'avancèrent vers les murs du côté du nord, où Bélisaire avec Bessas et Photius attendaient l'événement, et surprirent les gardes de deux tours, qu'ils passèrent au fil de l'épée. Maîtres de cette partie de la muraille, ils donnèrent le signal avec les trompettes. Aussitôt Bélisaire fit appliquer les échelles; mais, comme elles se trouvèrent trop courtes pour atteindre aux créneaux, il fallut en attacher deux au bout l'une de l'autre. On gagna ainsi le haut des murs.

XLIX.
Prise de Naples.

L'escalade ne réussissait pas du côté de la mer. Les Juifs, qui défendaient la muraille en cet endroit, n'attendant aucun quartier des Romains dont ils avaient fait rejeter les propositions, se battaient en désespérés; et quoiqu'une partie des Romains fût déjà dans la ville, ils soutenaient opiniâtrément toutes les attaques. Mais quand le jour fut venu, se sentant charger par der-

rière, ils prirent la fuite. Alors il n'y eût plus de résistance : l'armée entra par toutes les portes, et le soldat se livra à tous les excès de la fureur. Les Huns surtout exerçaient leur barbarie naturelle, sans respecter les asyles les plus sacrés. Bélisaire courait partout où il voyait ses gens acharnés au carnage : « Arrêtez, leur disait-il, ce sont vos sujets que vous égorgez. C'est Dieu qui vous donne la victoire, et vous l'outragez par votre cruauté. Montrez aux vaincus que nous méritions de les vaincre. En les massacrant vous justifiez leur résistance. Ils sont assez punis d'avoir été vos ennemis. Faites par votre humanité qu'ils se repentent de n'avoir pas toujours été vos amis. » Il laissa le butin aux soldats, comme une récompense de leur valeur; mais il fit rendre les enfants à leurs pères, et les femmes à leurs maris. Ainsi dans un même jour les Napolitains perdirent et recouvrèrent la liberté. Avant la nuit le calme était rétabli dans la ville, et les habitants retrouvaient dans leurs maisons ce qu'ils y avaient caché de précieux. Le siège avait duré vingt jours. Bélisaire accorda la vie à ce qui restait de la garnison. C'étaient huit cents Goths qu'il incorpora dans ses troupes. Tel fut le premier exploit de Bélisaire en Italie. La plupart des auteurs lui font un crime du saccagement de Naples, qui fut d'abord inondée de sang et jonchée de cadavres. Mais c'était un effet inévitable de la fureur du soldat irrité d'un siège meurtrier. Bélisaire en gémit lui-même, et mit tout en œuvre pour en arrêter les suites. J'ai suivi Procope, le seul témoin oculaire qui nous reste; et son récit s'accorde mieux avec le caractère de ce général aussi humain qu'invincible. Si l'on soupçonne l'historien d'avoir ici

flatté son maître, cette conjecture n'est pas suffisamment appuyée par le faible témoignage de quelques compilateurs, dont les écrits montrent en toute rencontre plus de pitié que de jugement. Les massacres que les Huns firent dans les églises, et le pillage de quelques monastères, que le général ne put d'abord empêcher, ont animé leur censure. Ce fut le même motif qui attira dans la suite à Bélisaire les reproches du pape Silvère. Ce vainqueur généreux, touché du sort de cette ville célèbre, n'oublia rien pour l'adoucir. On rapporte que ce fut aussi par un aqueduc, et peut-être par le même, qu'Alfonse d'Arragon se rendit maître de Naples en 1442.

L.
Mort de Pastor et d'Asclépiodote.

Pastor et Asclépiodote ne survécurent pas aux malheurs qu'ils avaient attirés sur leur patrie. Le premier, au moment qu'il vit entrer les Romains, fut frappé d'apoplexie et mourut sur l'heure. Asclépiodote, avec les principaux habitants, vint se jeter aux pieds de Bélisaire. Malgré les reproches d'Étienne, le général romain lui avait fait grace, et il s'en retournait comblé de joie, lorsque le peuple transporté de rage se jeta sur lui comme sur l'auteur de tous ses maux, et le mit en pièces. Ils coururent ensuite à la maison de Pastor, pour le traiter de même, et ne cessèrent de le chercher qu'après qu'on leur eut fait voir son cadavre. Ils s'en saisirent, et l'allèrent pendre à un gibet dans le lieu des exécutions. Ils demandèrent ensuite à Bélisaire et obtinrent de lui le pardon de ces emportements.

L.I.
Théodat vient à Rome.
Cass. l. 10, ep. 13, 14, 16, 17, 18.

Lorsque Théodat était monté sur le trône, la ville de Rome lui avait député quelques évêques pour l'assurer de son obéissance et lui demander la conservation de ses privilèges; ce qu'il avait promis. Mais il n'avait

pas envoyé à son tour en faire le serment au sénat et au peuple romain, comme l'avaient pratiqué ses deux prédécesseurs. Cette négligence, qui semblait être une marque de mépris ou de mauvaise intention, donnait des soupçons fâcheux. Dès que Bélisaire fut entré en Italie, Théodat, craignant avec raison pour la ville de Rome, avait fait partir des troupes pour la garder. On leur refusa l'entrée. Le roi s'en plaignit par lettres, et pour dissiper la défiance des Romains, il leur députa quelques seigneurs, chargés de prêter le serment en son nom. Afin de prévenir tout ombrage, il ordonna à ses troupes de camper hors de la ville, de payer les vivres au prix du marché, et il mit à leur tête le grand maître de sa maison, auquel il recommanda de ne donner aux Romains aucun sujet de plainte. La prise de Naples le détermina enfin à se transporter à Rome, pour procurer à cette ville une assurance dont sa timidité naturelle avait elle-même besoin.

On s'attendait qu'il allait marcher à la rencontre de Bélisaire. Lorsqu'on vit qu'il se tenait enfermé dans Rome, et qu'il se contentait d'envoyer Vitigès¹ en Campanie avec quelques troupes, on le soupçonna d'intelligence avec Justinien pour lui livrer ses propres états. Ce bruit se répandit dans l'armée de Vitigès, qui campait à treize ou quatorze lieues² de Rome, dans un lieu nommé Régéta³. Les soldats s'assemblent, et

LII.
Vitigès élu
roi tue Théo-
dat.

Chr. Marc.
Proc. Got.
l. 1, c. 11.
Cass. l. 10,
ep. 31.
Jorn. de reb.
Get. c. 60.
De regn.
success.
Pagiad Bar.

¹ Οὐίτιγγ. Son nom est écrit *Wigis* dans Jornandès, *de reb. Get.* c. 60. — S.-M.

² A 280 stades. — S.-M.

³ Procope rapporte, *de bel. Goth.* l. 1, c. 11, qu'il campait près d'un fleuve appelé *Decannovius* par les

habitants en langue latine, ποταμός, ἐν Δεκαννόβιον τῇ Λατίνων φωνῇ καλοῦσιν οἱ ἐπιχώριοι, παρὸς qu'après un cours de 19 milles, ἐστὶ δὲ ἐννιάκαι- δακα περὶ τὸν σημεῖα, qui font 123 stades, il se jette dans la mer auprès de Terracine, ἐκβάλλει ἐς θαλάσσαν,

taxant Théodat de trahison, l'accusant d'être l'auteur secret de la guerre, ils élèvent Vitigès sur un bouclier, et le proclament roi. C'était un officier d'une naissance obscure, mais qui s'était avancé par sa valeur. Aussitôt Vitigès retourna vers Rome, que Théodat ne tarda pas d'abandonner pour s'enfuir à Ravenne. Optaris fut chargé de le poursuivre et de l'amener vif ou mort. Il était ennemi mortel de Théodat. Ce prince avare, gagné par argent, lui avait enlevé une riche héritière, qu'il était sur le point d'épouser, pour la mettre entre les mains de son rival. Emporté par un si vif ressentiment, Optaris atteignit Théodat près du fleuve Vatrénus, aujourd'hui Saterno, à peu de distance de Ravenne¹. L'ayant renversé de son cheval, il l'égorgea comme une victime, et rapporta sa tête à Vitigès. Ce malheureux prince avait régné près de deux ans, étant mort au mois d'août de cette année. Son fils Théodégiscle² fut enfermé dans une prison, où il mourut empoisonné.

LIII.
Il va à Ra-
venne.

Le nouveau roi ne fut pas plutôt entré dans Rome, qu'il envoya dans toutes les provinces de l'Italie une lettre circulaire, écrite du style des usurpateurs : il attribuait son élévation au choix de la providence ; il promettait de marcher sur les traces de Théodoric : *Imiter ce grand prince*, disait-il, *c'est être son parent à plus juste titre que ceux qui ne tiennent à*

ἀμφὶ πόλιν Ταπαρίνν. Cette rivière traverse les marais pontins et coupait la route qui conduisait de Rome à Naples. — S.-M.

¹ On apprend de la chronique du comte Marcellin, qu'il fut tué dans

un lieu nommé *Quintus*, sans doute parce qu'il était situé à cinq milles de Ravenne, *in loco qui dicitur Quintus, juxta fluvium Santernum*. — S.-M.

² Θεοδέγισκος. — S.-M.

lui que par la naissance. On saurait gré à Vitigès de cette belle maxime, dont il couvrait la bassesse de son extraction, s'il eût tenu parole : mais, après avoir été un officier digne d'estime, il fut un roi de peu de mérite. Les plus grandes forces des Goths étaient dispersées au-delà du Pô, pour garder la frontière contre les incursions des Français, avec lesquels la paix n'était pas encore conclue. D'ailleurs Vitigès se défiait des habitants de Rome, et les soupçonnait avec raison d'attachement à leurs anciens princes. Il marcha donc à Ravenne, dans le dessein d'y rassembler ses troupes et de revenir en force tenir tête à Bélisaire. Il exhorta le pape Silvère, le sénat et le peuple romain à lui demeurer fidèles, et les y engagea par les serments les plus sacrés. Il laissa dans la ville une garnison de quatre mille hommes, commandés par Leudéris, officier de réputation, avancé en âge, et d'une prudence consommée. Il partit ensuite pour Ravenne avec le reste de ses troupes, emmenant un grand nombre de sénateurs pour lui tenir lieu d'ôtages. Ayant pris sa route par la Toscane, il enleva les trésors que Théodat avait amassés et mis en dépôt dans l'île du lac Bolsena et dans la ville nommée alors *Urbsvetus*, aujourd'hui Orviète. Dès qu'il fut arrivé à Ravenne, il répudia sa femme ; et, pour s'affermir plus solidement sur le trône en s'alliant à la famille de Théodoric, il épousa la fille d'Amalasonte¹, nommée Matasonte, qui ne consentit à ce mariage que par contrainte. Après quoi il rassembla tous les Goths cantonnés dans la Ligurie et dans la Vénétie, les partagea en différents corps, et leur donna des armes et des chevaux.

¹ Ματαούθας. Jornandès écrit ce nom *Mathasuenta*. — S.-M.

LIV.
Il cède aux
Français ce
qui restait
en Gaule
aux Ostro-
goths.
Proc. Got.
l. 1, c. 13.
Vales. rer.
Fr. l. 8, p.
406 et seq.
Pagi ad Bar.

Il ne laissa au-delà du Pô que les garnisons de la Gaule. Mais, pour n'avoir aucune inquiétude de la part des Français, il voulut conclure avec eux le traité déjà proposé par Théodat. Ce prince leur avait offert tout ce qui restait aux Ostrogoths dans la Gaule, avec deux mille livres pesant d'or. Avant que de renouveler des offres de si grande conséquence, Vitigès voulut avoir le consentement des principaux seigneurs de la nation. Il leur représenta la nécessité où ils étaient de s'assurer de la paix avec les Français, pour être en état de soutenir la guerre contre l'empire : *Qu'il valait mieux sacrifier une petite partie de leur domaine, que de s'exposer à tout perdre; qu'ils acquerraient à ce prix le secours d'une nation puissante et belliqueuse; que s'ils sortaient victorieux de la guerre présente, ils trouveraient assez de prétextes pour se remettre en possession de ce qu'ils abandonnaient; qu'entre des états voisins les raisons de s'agrandir ne manquaient jamais à ceux qui en avaient le pouvoir.* Les seigneurs embrassèrent son avis. On fit aux rois français Childebert, Théodebert et Chilpéric, une cession authentique de ce que les Goths possédaient depuis les Alpes jusqu'au Rhône et depuis la mer jusqu'aux confins du royaume de Bourgogne. Cette portion des Gaules comprenait quatre provinces : la seconde Narbonnaise, les Alpes maritimes, les Alpes grecques, et la seconde Viennoise; en sorte que les Français devinrent alors les maîtres de toute la Gaule, à l'exception de la Septimanie, qui appartenait aux Visigoths, et de la Bretagne Armorique, qui avait ses comtes particuliers. Vitigès s'engagea encore à renvoyer les Allemans que Théodoric avait reçus en Ita-

lie après la bataille de Tolbiac. Ils retournèrent dans leur pays, et devinrent sujets des rois d'Austrasie. Comme les rois de France ne pouvaient, sans violer le traité fait depuis peu avec l'empereur, envoyer des troupes françaises au secours des Goths, ils promirent d'en fournir secrètement, qu'ils tireraient des nations étrangères soumises à leur puissance ¹. En exécution du traité, Vitigès retira ses troupes de la Gaule, et rappela Marcias qui les commandait ².

Il aurait fallu un lien plus fort que celui du serment pour retenir les habitants de Rome en présence d'un ennemi tel que Bélisaire. Lorsqu'il fut maître de Naples, il en confia la garde à Hérodiën avec trois cents soldats choisis, et mit une garnison suffisante dans la citadelle de Cumès. Ces deux places étaient alors les seules de la Campanie qui fussent en état de défense. Ensuite il marcha vers Rome par la voie latine. Les Romains, appréhendant le même sort que venait d'éprouver la ville de Naples, résolurent d'ouvrir leurs portes à l'armée de l'empereur. Le pape Silvère fut le premier à leur conseiller de ne point opposer une résistance inutile. Ils députèrent donc à Bélisaire Fidélis ³, qui avait été questeur d'Athalaric, pour l'assurer de leur soumission. La garnison, trop faible pour contenir un grand peuple et faire face en même temps à une armée victorieuse, obtint la liberté de se retirer à Ravenne. Elle sortit par la porte Flaminia, pendant que

LV.
Bélisaire entre dans Rome.
Proc. Got. l. 1, c. 14.
Evang. l. 4, c. 19.
Niceph. Call. l. 17, c. 13.
Marc. Chr. Journ. succès.
Anast. Silv. Hist. misc. l. 16, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 106.

¹ Οὐ φράγγους μὲν τοι, ἀλλ' ἐκ τῶν ἐπὶ κατηχῶν ἰθὺν. Proc. de bel. Goth. l. 1, c. 13. — S.-M.

² Elles étaient nombreuses et fort braves. Διὸ δὴ Γότθων πολλοί τε καὶ

ἄριστοι ἐνταῦθα, ὧν Μαρκίας ἡγήτοισι Proc. de bel. Goth. c. 13. — S.-M.

³ Ou Fidélis. Procope nous apprend, de bel. Goth. l. 1, c. 14, qu'il était de Milan. — S.-M.

Bélisaire entra par celle qu'on nommait *Asinaria*. Leurs déris, leur chef, honteux d'abandonner une place confiée à sa valeur, refusa de suivre ceux qu'il commandait. Il fut envoyé à Justinien avec les clefs de la ville. Ce fut ainsi que les empereurs rentrèrent en possession de Rome le 10 décembre, soixante ans depuis qu'elle avait été détachée de l'empire par la conquête d'Odoacre.

LVI.
Il la fortifie.

Le premier soin de Bélisaire fut de relever les murailles, qui étaient ruinées en plusieurs endroits. Il y fit faire des créneaux et ajouter des parapets pour couvrir les soldats sur leurs flancs. On environna la ville d'un fossé large et profond. Les habitants admiraient ces ouvrages; mais ils ne voyaient pas sans peine que Bélisaire eût intention de soutenir un siège dans leur ville, si elle était attaquée par les Goths. Comment avec si peu de troupes pourrait-il défendre une place de si vaste étendue, située dans une plaine de facile accès, et qui pouvait être aisément affamée? Bélisaire entendait ces murmures sans interrompre les dispositions nécessaires. Il fit serrer dans les greniers publics le blé qu'il avait apporté de Sicile, et força les habitants de transporter dans la ville les grains de leurs récoltes.

LVII.
Toute l'Italie méridionale soumise à Bélisaire.

Proc. Got.
l. 1, c. 15.

Bélisaire était déjà maître de toute l'Italie méridionale. Les Goths, n'ayant aucune garnison dans ces contrées, la Calabre, l'Apulie et la ville de Bénévent s'étaient volontairement soumises. Pizas, capitaine goth, commandait dans le Samnium, au-delà du fleuve Tifernus¹. Il vint se rendre avec ce qu'il avait de troupes. Cette démarche lui mérita la confiance de Bélisaire,

¹ Actuellement *Biferno*. — S.-M.

qui lui donna un détachement pour garder le même pays. Les Goths cantonnés au-delà du Tifernus refusèrent de suivre l'exemple de Pizas, et demeurèrent attachés à Vitigès.

On rapporte que pendant cette année le soleil ne rendit qu'une lumière terne sans éclat, et pareille à celle de la lune, ce qui dura quatorze mois. Des nuées de sauterelles ravagèrent plusieurs provinces d'Asie; l'hiver fut très-rigoureux, et les chaleurs de l'été si faibles, que les fruits ne parvinrent pas à maturité.

LVIII.
Phénomène.

Proc. Vand.
l. 2, c. 14.
Theoph. p.

171.
Cedr. t. 1,
p. 371.

FIN DU LIVRE QUARANTE-TROISIÈME.

LIVRE XLIV.

- i. Vitigès députe à Justinien. ii. Expédition des Goths en Dalmatie. iii. Vitigès se met en campagne. iv. Il approche de Rome. v. Combat de Bélisaire contre les Goths. vi. Les Goths sont repoussés. vii. Activité de Bélisaire. viii. Dispositions pour le siège de Rome. ix. Députés de Vitigès à Bélisaire. x. Machines de guerre des assiégeants et des assiégés. xi. Attaque de la porte Salaria. xii. Les Goths repoussés au mausolée d'Hadrien. xiii. Les habitants se fient sur la protection de saint Pierre. xiv. Sorties des assiégés. xv. Bélisaire demande du secours à l'empereur. xvi. Il met dehors les bouches inutiles. xvii. Précautions pour la sûreté de la ville. xviii. Quelques païens tentent d'ouvrir le temple de Janus. xix. Les Goths se rendent maîtres de Porto. xx. Bélisaire fait attaquer les Goths par de petits détachements. xxi. Vitigès veut l'imiter, mais sans succès. xxii. Bélisaire se prépare à une bataille. xxiii. Usage que Bélisaire fait de son infanterie. xxiv. Disposition de Vitigès. xxv. Bataille de Rome. xxvi. Défaite des Romains dans les plaines de Néron. xxvii. Et devant Rome. xxviii. Aventure singulière d'un Romain et d'un Goth. xxix. Témérité de Chorsamantis. xxx. Combat devant Rome. xxxi. Combat dans les plaines de Néron. xxxii. Famine dans Rome. xxxiii. Dispositions de Bélisaire pour soulager la ville de Rome. xxxiv. Arrivée d'un secours. xxxv. Nouveau combat de Bélisaire. xxxvi. Vitigès députe à Bélisaire. xxxvii. Réponse de Bélisaire. xxxviii. Les troupes et le convoi arrivent à Rome. xxxix. Trêve avantageuse aux Romains. xl. Attentat et mort de Coustantin. xli. Vaines tentatives des Goths pour entrer dans Rome. xlii. Jean ravage le Picénum. xliii. Levée du siège de Rome. xliv. Conduite de Justinien dans les af-

fares de l'Église. XLV. Sédition dans Alexandrie au sujet de la religion. XLVI. Députés de Justinien au pape. XLVII. Le pape Agapet à Constantinople. XLVIII. Silvère pape est exilé. XLIX. Sa mort. L. Description de l'église de Sainte-Sophie. LI. Dédicace de Sainte-Sophie. LII. Clergé de Sainte-Sophie. LIII. Germain envoyé en Afrique. LIV. Il marche contre Stozas. LV. Bataille de Scales. LVI. Conjuraton de Maximin.

JUSTINIEN.

LA prise de Rome affligeait Vitigès. Il se repentait d'avoir abandonné cette ville et de s'être reposé sur la foi des habitants. Il rassemblait ses forces pour s'en remettre en possession : mais voulant prévenir, s'il était possible, les malheurs d'une guerre que la valeur et l'expérience du général ennemi pouvaient rendre longue et sanglante, il demandait la paix à Justinien. Il s'était fait connaître de ce prince à Constantinople du temps de Justin : « Souvenez-vous, lui disait-il dans sa lettre, des hommages que je rendais au neveu de l'empereur : quel sera mon respect pour l'empereur même ? jugez-en par la démarche que je fais auprès de vous. Sans vous avoir offensé, j'ai déjà ressenti les calamités d'une guerre meurtrière. Après tant de sang répandu, je ne vous demande que votre amitié, comme si je n'avais aucun sujet de me plaindre. Si Théodat a mérité votre colère, je mérite votre bienveillance ; je vous ai vengé. Si vous chérissez la mémoire d'Amalasonte, j'ai mis sa fille sur le trône. Écoutez donc

AN 537,

I.
Vitigès député à Justinien.

Cass. l. 10, ep. 32, 33, 34, 35.

« nos députés : rendez-nous la paix, que nous n'avons
« jamais voulu rompre. Fixez sur les deux nations la
« protection divine en affermissant la concorde, dont
« nos prédécesseurs ont jeté les fondements. » Il écrivit
pareillement aux principaux officiers du palais qu'il
connaissait, pour les engager à seconder ses instances;
et aux évêques de ses états, pour implorer le secours
de leurs prières. Cette députation n'ayant point eu de
succès, il ne resta plus au roi des Goths que la voie des
armes.

II.
Expédition
des Goths en
Dalmatie.
Proc. Got.
l. 1, c. 16.

Il voulut faire le premier essai de son bonheur et de
ses forces sur la Dalmatie, dont Constantianus était de-
meuré le maître. Asinarius et Ouligisale¹ reçurent ordre
d'aller lever des troupes sur les bords de la Save², et
de marcher ensuite à Salone. Vitigès leur donna aussi
une flotte, pour attaquer la ville, s'il le fallait, du côté
de la mer. Cette expédition ne fut pas heureuse. Tandis
qu'Asinarius allait enrôler des soldats dans la province
de Save, Ouligisale, étant entré dans la Liburnie avec
ce qu'il avait de troupes, fut battu par les Romains
près de Scardona, et se renferma dans la ville de Burne
pour attendre Asinarius. Constantianus, hors d'état de
garder toutes les places de la Dalmatie, abandonna le
reste pour conserver Salone. Il l'entourna d'un fossé,
et la pourvut de munitions de guerre et de bouche.
Asinarius rejoignit son collègue avec une nombreuse
armée de Barbares qu'il avait attirés sous ses étendards,
et tous deux ensemble vinrent investir Salone. Con-

¹ Οὐλιγίσσαλος. — S.-M.

² Ἐκ τῶν ἀμφὶ Σουαβίαν χωρίων.
Proc. de bel. Goth. l. 1, c. 16. Il s'a-
git ici de la province de Pannonie
appelée *Savia*, et non de la Souabe,

comme le marquent les interprètes
de Procope. Cet auteur ou ses co-
pistes ont nommé par erreur Σουα-
βίας, la *Savia* ou province de la Save.
— S.-M.

stantianus sortit du port à la tête de sa flotte, prit ou coula à fond les vaisseaux ennemis. Les Goths, après avoir continué le siège du côté de la terre, furent bientôt réduits à se retirer, sans avoir gagné un pouce de terrain en Dalmatie.

Cependant Bélisaire, maître des environs de Rome, y fit construire divers ouvrages pour en défendre les approches ¹. Bessas ² eut ordre d'assiéger Narni, place très-forte en Ombrie, à dix-sept lieues de Rome; elle était située sur une montagne escarpée, au bord de la rivière du Nar. Auguste y avait fait bâtir un pont, que la hardiesse de son élévation faisait admirer comme un des plus beaux monuments de l'Italie. Bessas croyait trouver une vigoureuse résistance; mais dès qu'il parut, les habitants ouvrirent les portes. Constantin n'en trouva pas non plus dans Spolète ni dans Pérouse, alors capitale de la Toscane. Vitigès, ne pouvant encore sortir de Ravenne, où il attendait Marcias avec les troupes que cet officier ramenait de la Gaule, détacha un grand corps sous la conduite d'Unilas et de Pissas, pour s'opposer aux progrès de l'ennemi. Constantin marcha à leur rencontre; il y eut aux portes de Pérouse un combat, où les Goths, supérieurs en nombre, disputèrent quelque temps la victoire; mais ils cédèrent enfin à la valeur des Romains, et périrent presque tous dans la fuite. Leurs commandants furent pris et envoyés à Bélisaire. A cette nouvelle, Vitigès se mit en marche le 21 de février, à la tête d'une armée que Pro-

III.
Vitigès se
met en cam-
pagne.
Proc. Got.
l. 1, c. 16.
Anast. in
Silv.

¹ Il en confia la garde à trois officiers massagètes ou plutôt huns, nommés Zanter, Chorsamanès et Eschmanès. — S.-M.

² Voyez, sur ce personnage, qui était Goth de naissance, ci-dev. p. 329, not. 1, liv. XLIII, § 48. — S.-M.

cope fait monter à cent cinquante mille hommes. Il ajoute que les cavaliers étaient cuirassés pour la plupart, et les chevaux bardés de fer.

IV.
Il approche
de Rome.
Proc. Got.
L. I, c. 16, 17.

Plein de confiance, le roi des Goths méprisait le petit nombre de soldats enfermés dans Rome avec Bélisaire. Il craignait uniquement de ne pas arriver assez tôt pour prévenir leur fuite. Comme il demandait à tous ceux qu'il rencontrait sur sa route, si Bélisaire était encore dans Rome, un prêtre lui répondit : *Prince, n'ayez sur ce point aucune inquiétude : de toutes les pratiques de la guerre il n'y a que la fuite que Bélisaire ne connaisse pas.* En effet, ce général n'était pas même tenté d'abandonner Rome; mais comme il avait besoin de toutes ses troupes qui montaient à peine à cinq mille hommes, il rappela Constantin et Bessas, leur ordonnant de laisser dans les places dont ils s'étaient emparés une garnison suffisante pour les défendre. Constantin obéit aussitôt; mais Bessas, n'ayant pas usé de la même diligence, n'était pas encore hors de Narni, qu'il vit toute la plaine couverte de cavaliers. C'étaient les coureurs de l'armée ennemie. Il les chargea brusquement et les mit en fuite. Mais comme leur nombre grossissait à chaque instant, Bessas, de peur d'être enfin accablé, rentra dans la ville; et, après y avoir mis garnison, il en sortit à la tête de ses cavaliers, et vint à toute bride annoncer à Bélisaire l'arrivée prochaine des ennemis. Vitigès, toujours convaincu que les Romains ne songeaient qu'à lui échapper, marcha droit par la Sabine¹, sans s'arrêter devant aucune place. Il vint camper à deux milles²

¹ Αἰὶς Σαβίνων. — S.-M.

² Α 14 stades. — S.-M.

de Rome sur le bord du Tévéron, vis-à-vis d'un pont où Bélisaire avait fait construire une tour, qu'il avait garnie de soldats pour disputer le passage et pour se donner le temps de faire entrer dans Rome une plus grande quantité de provisions. Pendant la nuit vingt-deux cavaliers barbares de l'armée romaine passèrent au camp de Vitigès. Ce prince se préparait à forcer le pont dès que le jour serait venu ; mais la lâcheté des soldats qui gardaient la tour lui ouvrit le passage. Effrayés de la multitude des ennemis, ils s'évadèrent pendant la nuit ; et, au lieu de retourner à Rome, ils prirent la route de la Campanie, pour se soustraire au châtiment qu'ils méritaient.

Le lendemain Bélisaire, n'étant pas instruit de leur retraite, s'approcha du pont avec mille cavaliers. Son dessein était de choisir un poste avantageux pour y faire camper ses troupes. Ce ne fut pas sans surprise qu'il vit accourir un gros de cavalerie : c'était l'avant-garde des ennemis qui venait de passer le pont. Il crut devoir payer de sa personne dans cette première rencontre, et donner aux Romains l'exemple d'un courage capable de suppléer à l'inégalité des forces. Il devint donc soldat sans cesser d'être capitaine ; et, courant l'épée à la main à la tête de ses cavaliers, il chargea les escadrons ennemis. Il montait un puissant cheval, dressé à tous les mouvements des batailles, dans lesquelles il servait son maître avec autant d'agilité que de vigueur. Les transfuges, intéressés à faire périr Bélisaire, criaient de toutes parts, *au cheval bai*¹ ; et

v.
Combat de
Bélisaire
contre les
Goths.

Proc. Got.
L. 1, c. 18.

¹ Ἐς ἵππον τὸν Βάλαν. Procope, *de bel. Goth.*, l. 1, c. 18, dit que les chevaux de cette sorte étaient appelés *phalion* par les Grecs et *balan* par les Barbares. Τούτων ἑλλήνες μὲν Φαλίον, βάρβαροι δὲ Βάλαν καλοῦσι. — S.-M.

les Goths, sans connaître ni le cavalier ni le cheval, persuadés néanmoins que ce cri leur annonçait un exploit important, s'accordaient tous à tirer sur Bélisaire. Les plus braves, étincelants d'ardeur, s'empressaient de le joindre, et se disputaient l'honneur de l'abattre à coups de lances et d'épées. Bélisaire, toujours en action, écartait les uns, renversait les autres; tout tombait sur son passage. Mais sa force et sa bravoure auraient enfin succombé sans l'affection de ses gardes, qui prodiguant leur vie pour sauver celle de leur général, se précipitaient au-devant des coups, lui faisaient un rempart de leurs boucliers et de leurs corps, et semblaient être devenus autant de Bélisaires. Plusieurs d'entre eux se firent tuer sur la place. Bélisaire eut le bonheur de ne pas recevoir une seule blessure, quoiqu'il servit de but à tous les traits des ennemis. Enfin les Goths, effrayés de ces prodiges de valeur, tournèrent bride, et furent poursuivis jusqu'à leur camp. Le reste de leur armée arrêta les Romains prêts à pénétrer dans leurs retranchements, et força les vainqueurs de fuir à leur tour, jusqu'à une hauteur où ils se rallièrent. Alors le combat recommença : les Romains, trop inférieurs en nombre, auraient eu peine à faire retraite, sans la valeur héroïque de Valentin, écuyer de Photius : il tint presque seul contre toute la cavalerie des Goths, et donna aux siens le temps de regagner les murs de Rome. Les Barbares les poursuivirent jusqu'à la porte Salaria, nommée depuis, en mémoire de cette journée, la *porte de Bélisaire*. Les habitants, qui craignaient que l'ennemi n'entrât pêle-mêle avec leurs escadrons, refusaient d'ouvrir la porte malgré les instances et les menaces de Bélisaire, que le sang et la

poussière dont il était couvert rendaient méconnaissable. D'ailleurs le jour baissait ; et quelques fuyards avaient répandu dans la ville que Bélisaire avait été tué dès le commencement de l'action. Les Barbares, accourus en foule sur le bord du fossé, brûlaient de le franchir, pour achever la défaite des Romains resserrés entre le fossé et la muraille. Ce qui restait de soldats dans Rome, dépourvus de chef, et hors d'état de sortir malgré les habitants, demeuraient simples spectateurs du danger de leurs camarades, sans pouvoir les secourir.

Le péril embrasa Bélisaire d'un nouveau courage. Ayant animé ses soldats de la voix et du geste, il s'élança sur les ennemis. L'obscurité du soir et la longueur de la course avaient déjà mis le désordre parmi les Goths, lorsqu'ils se virent attaqués par ceux qu'ils venaient de poursuivre ; ils crurent avoir en même temps sur les bras toutes les troupes de la ville, et s'enfuirent à bride abattue. Bélisaire, après leur avoir donné la chasse jusqu'à une assez grande distance, revint sur ses pas sans être poursuivi, et rentra dans Rome. On le reçut avec les transports de la plus vive allégresse. Ceux qui avaient pleuré sa mort pouvaient à peine en croire leurs yeux ; et Rome se crut à l'abri de tout sous la garde d'un guerrier ardent, intrépide, invulnérable. Dans ce combat, qui dura du matin jusqu'au soir, les Goths perdirent l'élite de leur cavalerie. Un de leurs officiers, nommé Vandalaire¹, s'était si-

vi.
Les Goths
sont repous-
sés.

¹ Procope l'appelle, *de bel. Goth.* l. 1, c. 18, Οὐτσανδος Βανδαλάριος. Gibbon prétend, t. 7, p. 425, not. 2, que le terme Βανδαλάριος n'était pas le nom de cet officier, mais qu'il in-

diquait son rang de porte-étendard, et qu'il dérivait du mot barbare *bandum*, adopté par les Grecs et les Romains, et qui signifiait drapeau (*vexillum*). — S.-M.

gnalé parmi ceux qui s'acharnaient sur le général romain; il tomba percé de treize coups, et fut laissé pour mort. Trois jours après, les Barbares campés sous les murs, ayant envoyé sur le champ de bataille pour enterrer leurs morts, s'aperçurent que Vandalaire respirait encore. On le secourut; il guérit de ses blessures, et jouit long-temps de sa gloire.

VII.
Activité de
Bélisaire.

Bélisaire ordonna aux habitants de tenir des feux allumés, et d'être sur pied toute la nuit. Il fit la ronde autour des murs, et prit les précautions nécessaires pour éviter la surprise. Rome avait quatorze portes; il en confia la garde à quatorze de ses capitaines. Bessas, chargé de garder la porte de Préneste, le fit avertir que les Barbares venaient d'entrer par celle de Saint-Pancrace et de surprendre le quartier du Janicule. Sur cette nouvelle, ceux qui se trouvaient avec le général lui conseillaient de se retirer par une autre porte. Mais Bélisaire, sans s'étonner, dépêcha des cavaliers pour vérifier le fait; et quand il eut appris que c'était une fausse alarme, il envoya dire aux quatorze capitaines de ne s'occuper que de la garde de leurs portes, et de se reposer de tout autre soin sur sa vigilance. Rome n'était pas encore rassurée, lorsque Vacis, capitaine goth, se présenta de la part de Vitigès devant la porte Salaria. Il reprochait aux habitants leur perfidie : *Quel est votre aveuglement*, leur disait-il, *d'armer contre vous la puissance des Goths, pour vous livrer aux Grecs qui sont hors d'état de vous défendre ? L'Italie a-t-elle jamais vu venir de Grèce autre chose que des comédiens et des bouffons ?* Il ajoutait beaucoup d'autres injures; et comme on ne lui répondait rien, il se retira. Malgré les fatigues

d'une si terrible journée, Bélisaire, encore à jeun, passa la nuit à donner des ordres; et ce ne fut pas sans peine que sa femme et ses amis l'engagèrent à prendre un peu de nourriture.

VIII.
Dispositions
pour le siège
de Rome.

Proc. Got.
l. 1, c. 19.
Marc. chr.

Les Goths vinrent le lendemain camper devant Rome, dont ils espéraient se rendre aisément les maîtres, à cause de l'étendue de son enceinte. Cette même raison les mettant hors d'état d'environner la ville entière, ils se partagèrent en six camps, pour embrasser l'espace depuis la porte Flaminia vers le Tibre au septentrion jusqu'à la porte Prénestine à l'orient. C'était la moitié du circuit de Rome. Mais comme Bélisaire pouvait, en rompant le pont Milvius, qui est à deux milles de Rome, leur ôter la communication du pays situé entre le fleuve et la mer, et les mettre par cette précaution dans l'impossibilité d'affamer la ville, ils établirent un septième camp dans la plaine nommée le champ de Néron, entre le Vatican et le Tibre¹. Ainsi les Goths demeurèrent maîtres du pont et de tous les dehors. Chacun de ces camps était fortifié d'un fossé et d'une palissade. Ils coupèrent ensuite les quatorze aqueducs, tous bâtis de briques, si larges et si élevés, qu'un homme à cheval pouvait se promener dans l'intérieur. Le général romain prenait de son côté toutes les mesures que pouvait lui suggérer la prudence. Il se chargea en personne de la défense des portes Pinciana et Salaria, voisines l'une de l'autre; c'était l'endroit le plus faible de l'enceinte, mais en même temps le plus propre à faire des sorties. Il fit murer la porte Flaminia et la porte Prénestine, et boucher les aqué-

¹ C'était celui que commandait Marcias, arrivé tout récemment de la Gaule avec ses troupes. Proc. de bel. Goth. l. 1, c. 19.— S.-M.

Proc. Got.
l. I, c. 21.

murailles de la ville, et qu'on faisait traîner par des bœufs. On prépara grand nombre d'échelles, quatre béliers, beaucoup de fascines pour combler le fossé et faire avancer les tours et les béliers jusqu'au pied des murs. Bélisaire, de son côté, borda les murailles de toutes les machines meurtrières, alors en usage dans les sièges : balistes, onagres catapultes, qui lançaient des javelots ou des pierres d'une énorme grosseur. Audessus de chaque porte, il fit suspendre des herses garnies de grosses pointes de fer, qui, dans le cas où les assiégeants approcheraient, pourraient s'abattre sur eux, les percer et les écraser contre les portes.

xi.
Attaque de
la porte Sa-
laria.

Proc. Got.
l. I, c. 22.

Le dix-huitième jour du siège, au lever du soleil, les Goths, conduits par Vitigès, marchèrent en ordre de bataille vers la porte Salaria. A la vue des tours et des béliers qui s'avançaient à leur tête, les habitants, glacés d'effroi, s'étonnaient de voir rire Bélisaire, qui défendit à ses soldats de tirer sur l'ennemi qu'il n'eût donné l'ordre. Il leur semblait qu'il y avait de la folie à se faire un jeu d'un spectacle si terrible, et à laisser approcher le péril de si près. Déjà les Goths étaient au bord du fossé, lorsque Bélisaire, s'étant saisi d'un arc, tira sur un commandant ennemicouvert d'une cuirasse, et lui perça le cou de part en part. Les habitants poussent un cri de joie, regardant ce début comme un bon présage. Leurs cris redoublent à la vue d'un second coup qui ne fut pas moins heureux. Alors Bélisaire commanda à ses soldats de faire une décharge générale sur les bœufs qui traînaient les machines. Cette nuée de flèches ayant abattu tous ces animaux, les tours et les béliers demeurèrent sans mouvement, et l'on reconnut que Bélisaire avait eu raison de rire de

cet appareil, et de le laisser avancer jusqu'à la portée du trait. Vitigès, désespérant de réussir à cette attaque, y laissa une partie de ses troupes, avec ordre de tenir sans cesse pour occuper Bélisaire et ne lui pas donner le temps de porter ailleurs du secours. Pour lui, prenant sur la gauche, il marche du côté de la porte de Préneste, où la muraille était plus basse; il avait eu soin d'y faire préparer d'avance des échelles et des machines.

Pendant que Vitigès faisait ses approches vis-à-vis de la porte Salaria, une autre partie de ses troupes attaquait le mausolée d'Hadrien. C'était un superbe monument, élevé autrefois pour la sépulture de ce prince, au-delà du Tibre, vis-à-vis du pont Ælius, à cinquante pas de l'enceinte de la ville. Il était construit de marbre de Paros, et les pierres étaient jointes ensemble sans aucun lien. La base était carrée, et avait sur chaque face la largeur d'un jet de pierre. Le reste de l'édifice s'élevait en forme d'une tour ronde, et dominait les murs de Rome. Le sommet était orné de statues équestres et de chars de marbre d'un travail exquis. Comme ce bâtiment pouvait tenir lieu de forteresse, on l'avait joint aux murailles par le moyen de deux bras; c'est aujourd'hui le château Saint-Ange. Bélisaire avait confié ce poste à Constantin, qui veillait en même temps à la sûreté de la muraille voisine, assez faiblement gardée, parce que le Tibre bordait la ville de ce côté-là, et que l'on était obligé de ménager les troupes pour suffire à la défense d'une si vaste enceinte. Constantin, ayant appris que les ennemis voulaient passer le fleuve et forcer la muraille en cet endroit, y accourut avec une partie de ses soldats.

XII.
Les Goths
repoussés
au mausolée
d'Hadrien.

Dès qu'il se fut éloigné, un détachement des Goths vint attaquer le mausolée. Ils approchèrent à la faveur d'un portique qui s'étendait depuis l'église de Saint-Pierre, et ne furent aperçus que lorsqu'ils étaient déjà au pied de l'édifice. Dans cette position ils n'avaient rien à craindre des balistes, qui portaient à une certaine distance, et leurs larges boucliers les mettaient à couvert des flèches. Ils en lançaient eux-mêmes une si grande quantité que les assiégés n'osaient paraître; la place était presque investie, et l'on commençait à planter les échelles, lorsque les Romains, ne trouvant pas d'autre moyen de se défendre, s'avisèrent de briser les statues du mausolée et d'en jeter les pièces sur les assaillants, qui tombaient écrasés sous la pesanteur de ces masses. Les Goths furent forcés de s'éloigner; et alors les Romains, s'animant les uns les autres par de grands cris, firent usage de leurs arcs et de leurs balistes, en sorte que les ennemis abandonnèrent l'entreprise et prirent la fuite avec d'autant plus de précipitation que Constantin arriva dans ce moment, après avoir repoussé ceux qui tentaient de passer le Tibre.

XIII.
Les habitants se
fient sur la
protection
de saint
Pierre.

Proc. Got.
l. 1, c. 23,
l. 2, c. 4.

Les Goths ne réussirent pas mieux à la porte Saint-Pancrace, qui fermait le quartier du Janicule. L'élévation du terrain en rendait l'accès difficile. Ils n'osèrent même attaquer la porte Flaminia, située entre des rochers, et que Bélisaire avait fait murer. Entre cette dernière et la porte Pinciane la muraille était depuis long-temps fendue depuis la moitié de sa hauteur jusqu'aux créneaux, en sorte que les deux parties séparées l'une de l'autre penchaient, l'une vers la ville, l'autre vers la campagne. Bélisaire l'avait voulu réparer; mais

les habitants s'y étaient opposés, assurant que saint Pierre avait promis de la défendre. Cette confiance n'était pas sans doute appuyée sur un fondement fort solide; néanmoins il est certain que pendant un siège de plus d'une année les Goths respectèrent cette seule partie des murailles, et que ni de jour ni de nuit ils ne tentèrent de profiter d'une brèche si favorable. Aussi dans la suite on se fit long-temps scrupule de la réparer. L'assurance des Romains avait apparemment fait impression sur les Goths, nation très-religieuse quoique arienne, et ce fut ce qui préserva cet endroit. Les Barbares avaient une telle vénération pour les princes des apôtres que, durant le siège, loin de profaner leurs églises situées hors des murs, ils laissèrent au clergé romain la liberté de les desservir comme en pleine paix.

Quoique Vitigès se fût éloigné de la porte Salaria pour aller attaquer ce qu'on nommait le parc, Bélisaire était resté dans son premier poste. Avant que de le quitter, il fut témoin d'un coup extraordinaire. Un Goth de grande taille et fort vaillant, couvert d'un casque et d'une cuirasse, s'était séparé du reste de la troupe, pour se faire remarquer. Adossé contre un arbre, il ne cessait de tirer aux créneaux. Un gros javelot parti d'une baliste vint lui percer la cuirasse et le corps, et s'enfonçant dans l'arbre jusqu'à la moitié de sa longueur y cloua ce redoutable guerrier. Les Goths, épouvantés, reculèrent hors de la portée des machines et cessèrent d'incommoder les assiégés. Cependant Bessas et Pérane¹, pressés par Vitigès, envoyèrent demander

xiv,
Sorties des
assiégés.

¹ Fils aîné de Gourguènes, roi d'I- liv. XL, § 25, et p. 298, not. 3, liv. berie. Voyez ci-dev. p. 41, not. 5, XLIII, § 22. — S.-M.

du secours à Bélisaire. Il accourut lui-même, laissant à un de ses lieutenants la garde de la porte Salaria. Le parc que Vitigès attaquait était un enclos carré, dont un des côtés était fermé par la muraille de la ville, qui tombait en ruine dans cet endroit; les trois autres côtés, fermés d'un mur bas et sans défense, s'étendaient au dehors. C'était le lieu où l'on enfermait les lions et les autres bêtes féroces qui devaient servir aux spectacles de l'amphithéâtre. Vitigès travaillait à pénétrer dans cet enclos, persuadé qu'ensuite il forcerait aisément la muraille de la ville, dont il connaissait la faiblesse. Bélisaire, ayant rassemblé auprès de lui l'élite de ses troupes, rappela dans la ville ceux qui défendaient l'enclos, et posta tous ses soldats derrière la porte, sans autres armes que leurs épées. Il laissa les ennemis percer les murs du parc, et, dès qu'ils y furent entrés, ouvrant aussitôt la porte, il fit sortir sur eux Cyprien à la tête des plus braves. Les Goths, surpris de cette attaque imprévue, ne songent pas à se défendre: ils fuient en désordre, se renversent, s'écrasent les uns les autres au passage de la brèche, tandis que les Romains les égorgent ou les assomment. On les poursuit dans la plaine, et comme leur camp était éloigné, il en périt un grand nombre dans la fuite. On mit le feu à leurs machines qu'ils avaient abandonnées. En même temps les Barbares recevaient un pareil échec devant la porte Salaria. Les Romains, ayant fait tout-à-coup une sortie, les mirent en fuite, brûlèrent leurs machines, et les poursuivirent jusqu'à leur camp, les massacrant à discrétion sans trouver de résistance. Procope dit qu'au rapport même des assiégeants cette journée leur coûta trente mille hommes,

sans compter les blessés qui se trouvèrent encore en plus grand nombre; ce qui paraît incroyable. Les Romains, chargés de dépouilles, rentrèrent comme en triomphe, chantant les louanges de Bélisaire, et les Goths passèrent la nuit à pleurer leurs morts et à panser les blessés.

Dans une si pénible journée, parmi tant d'attaques différentes, on peut dire que l'activité des soldats les avait multipliés. Cinq mille hommes, distribués avec intelligence et animés du même esprit que leur général, en avaient repoussé et défait cent cinquante mille. Mais Bélisaire sentait bien que le danger est extrême pour quiconque est réduit à la nécessité d'être toujours heureux, et qu'on est bien près de périr quand on ne peut rien perdre sans perdre tout. Pendant que ses soldats se reposaient de leurs fatigues, il écrivit à Justinien pour lui demander un prompt secours. Après un récit modeste de ses conquêtes en Sicile et en Italie, il lui exposait le petit nombre de ses troupes et la multitude des Goths; il lui rendait compte du commencement du siège, et attribuait ses succès à l'arbitre souverain des événements; mais il représentait : « Que ce serait abuser des faveurs de la providence que de négliger les moyens humains; qu'il avait besoin d'hommes et d'armes pour combattre sans témérité des ennemis si nombreux; que, sans un renfort considérable, l'Italie était perdue sans ressource avec l'honneur de l'empire, et qu'il serait plus honteux de perdre ce qu'on avait conquis qu'il ne l'eût été de ne pouvoir rien conquérir; qu'abandonner Rome, ce serait punir les Romains de s'être montrés fidèles à leur légitime souverain, et qu'il était impossible de garder

xv.
Bélisaire de-
mande du
secours à
l'empereur.
Proc. Got.
l. i, c. 24.
Marc. chr.

« cette grande ville sans des forces qui eussent quelque
 « proportion avec son étendue ; qu'il était facile de
 « l'affamer, et qu'on ne devait pas prétendre que les
 « habitants refusassent le pain des Goths pour mourir
 « de faim sous les étendards de l'empire. Pour moi,
 « ajoutait-il, je sais que ma vie vous appartient ; je suis
 « résolu de la sacrifier plutôt que de me rendre ; c'est
 « à vous à juger s'il est du bien de votre service que
 « Bélisaire s'ensevelisse sous les ruines de Rome. »
 Cette lettre réveilla l'empereur, qui, selon sa coutume,
 semblait avoir oublié l'expédition depuis qu'il l'avait
 commandée. Il rassembla des troupes et des vaisseaux,
 et envoya ordre à Valérien et à Martin de passer au
 plutôt en Italie. Ces deux capitaines étaient partis dès
 le mois de décembre précédent, avec des recrues pour
 aller joindre Bélisaire ; mais ils s'étaient arrêtés en
 Acarnanie pour y passer l'hiver. La réponse de Justi-
 nien, qui assurait Bélisaire d'une prompte assistance,
 soutint le courage des troupes et redoubla leur ar-
 deur.

xvi.
 Il met de-
 hors les bou-
 ches inutiles.

Proc. Got.
 l. i, c. 25.

Le dix-neuvième jour du siège, Bélisaire, ayant
 convoqué les soldats et les habitants, leur dit : « Que
 « la durée du siège étant incertaine, leur premier soin
 « devait être d'éviter la famine ; que pour prévenir ce
 « mal, le seul dont leur courage ne pouvait les garan-
 « tir, il fallait faire passer à Naples leurs femmes, leurs
 « enfants et ceux de leurs esclaves qui n'étaient ca-
 « pables de rendre aucun service pour la défense de la
 « ville ; qu'il ne pouvait même leur distribuer chaque
 « jour que la moitié de la ration ordinaire, mais qu'il
 « leur paierait l'autre moitié en argent. » Tous se sou-
 mirent à cet ordre affligeant, mais nécessaire : bientôt

les vaisseaux qui se trouvaient dans le port furent remplis de femmes, d'enfants, de vieillards; et la voie Appienne fut couverte d'une foule de peuple qui prenait par terre le chemin de la Campanie. Dans cette retraite ils n'avaient rien à craindre des ennemis, qui ne tenaient pas la ville enfermée du côté du midi, et qui n'osaient s'écarter de leur camp. Il sortait sans cesse de Rome des partis qui battaient la campagne; les Maures surtout, accoutumés aux courses et aux brigandages, massacraient et dépouillaient tous les Goths qu'ils trouvaient dispersés; et, s'ils rencontraient une troupe trop nombreuse, ils lui échappaient par leur vitesse. Ainsi toute cette multitude sortit librement de Rome, et se retira soit en Campanie, soit en Sicile.

Rome était délivrée des bouches inutiles; mais elle manquait de soldats pour garnir tous les postes; d'autant plus que les mêmes ne pouvaient être sans cesse en faction, et qu'il fallait nécessairement qu'une partie prit du repos, tandis que l'autre faisait la garde. Bélisaire enrôla les artisans qui, manquant d'ouvrage pendant le siège, n'avaient pas de quoi vivre; il leur assigna une paye journalière, et les divisa par compagnies, qui montaient la garde tour à tour, chacune leur nuit. Il chassa de la ville plusieurs sénateurs qu'il soupçonnait d'entretenir intelligence avec l'ennemi. De ce nombre était Maxime, arrière-petit-fils de celui qui avait arraché le diadème et la vie à Valentinien troisième. Craignant que les gardes des portes ne se laissassent corrompre pour favoriser quelque surprise, il changeait les clefs et les serrures deux fois le mois; et toutes les nuits il nommait de nouveaux capitaines pour faire les rondes, chacun dans une étendue mar-

xvii.
Précautions
pour la sû-
reté de la
ville.

quée. Leur fonction était de visiter les sentinelles, d'écrire leurs noms, de remplacer ceux qui se trouvaient absents, et d'en faire rapport au général, qui les châtierait selon les lois militaires. Pour tenir les sentinelles alertes et les défendre du sommeil, il faisait jouer des instruments sur les murailles pendant toute la nuit. Il envoyait au dehors de la ville, et le long du fossé, des patrouilles, et surtout des Maures avec des chiens, afin que personne ne pût approcher sans être découvert.

XVIII.
Quelques
païens tentent d'ouvrir le temple de Janus.

Il restait quelques païens dans Rome, mais camés et en petit nombre. Quelques-uns d'eux, encore entêtés de leurs anciennes superstitions, essayèrent pendant une nuit d'ouvrir le temple de Janus, pour se rendre ce dieu favorable pendant la guerre. Ce n'était qu'un petit édifice carré dans le *Forum*, vis-à-vis du lieu où s'assemblait le sénat. L'intérieur était revêtu d'airain : la statue du dieu, haute de cinq coudées, était de même métal, ainsi que les quatre portes. Ce temple demeurait fermé depuis que le culte idolâtre était aboli dans Rome. On s'aperçut le lendemain des efforts inutiles qu'on avait faits pour l'ouvrir. Bélisaire, occupé de soins beaucoup plus importants, négligea de rechercher les auteurs de cette folle tentative.

XIX.
Les Goths se rendent maîtres de Porto.

Proc. Got.
l. 1, c. 26.

Le mauvais succès des premières attaques mit Vitigès en fureur : il envoya ordre d'égorger les sénateurs qu'il avait conduits à Ravenne comme otages de la fidélité de Rome. Plusieurs, ayant été avertis, s'échappèrent : de ce nombre étaient Cervatinus et Réparatus, frère du diacre Vigile, qui fut tué bientôt après : ils se retirèrent en Ligurie. Les autres furent massacrés. Après cette vengeance inhumaine, Vitigès, voulant ôter

aux assiégés la communication de la mer qui leur était ouverte par le Tibre, résolut de se rendre maître de Porto. C'était alors une place très-forte dont il ne reste plus que le nom. Elle avait été bâtie par l'empereur Claude à l'embouchure du Tibre, sur le bras qui coule à droite : car ce fleuve, approchant de la mer, se partage en deux, et forme une île large de deux mille pas¹, qu'on appelait l'*île sacrée*. De Porto une voie spacieuse et commode conduisait à Rome, qui n'en est qu'à cinq lieues²; ce chemin servait au transport des marchandises, soit par terre, soit dans des barques tirées par des bœufs. Sur l'autre bras on voyait le port d'Ostie, ville autrefois considérable, bâtie dès le temps des rois de Rome, mais qui n'était plus qu'une méchante place sans murailles. La voie d'Ostie était couverte de forêts. On l'avait abandonnée parce qu'elle s'éloignait du canal et qu'il n'y avait point de tirage. Trois cents hommes auraient suffi pour défendre Porto; mais Bélisaire n'avait pas des soldats de reste. Les Goths s'en emparèrent sans peine, passèrent les habitants au fil de l'épée, et y laissèrent une garnison de mille hommes. La navigation du Tibre étant fermée aux Romains, leurs vaisseaux étaient obligés d'aborder à une journée d'Ostie dans le port d'Antium, d'où il était difficile de voiturer les convois à Rome, faute d'hommes pour employer à ce travail.

Vingt jours après la prise de Porto, Martin et Valérien arrivèrent avec seize cents cavaliers, tirés pour la plupart des nations barbares qui habitaient les bords du Danube : Huns, Antes, Esclavons³. Ce renfort était

xx.
Bélisaire fait
attaquer les
Goths par
de petites
troupes.

¹ Ou 15 stades. — S.-M.

bel. Goth. l. 1, c. 26. — S.-M.

² 126 stades, selon Procope, de

³ Οἱ πλείστοι Οὐνοὶ τε ἦσαν, καὶ

Proc. Got.
l. 1, c. 27.

considérable pour un général qui savait faire usage des hommes. Dès le lendemain Bélisaire fit sortir de Rome un de ses gardes nommé Trajan, homme de courage, à la tête de deux cents cavaliers : il lui ordonna d'aller droit au camp des ennemis, et, lorsqu'il en serait proche, de se poster sur une éminence qu'il lui montra ; de combattre les Goths à coups de flèches lorsqu'ils viendraient pour l'attaquer, et de revenir à toute bride quand les flèches lui manqueraient. Trajan sortit par la porte Salaria, et Bélisaire fit charger les balistes et les autres machines placées sur la muraille. Tout se passa comme Bélisaire l'avait ordonné ; et lorsque les ennemis qui poursuivaient Trajan furent arrivés à la portée des machines, on fit sur eux une si furieuse décharge, qu'ils furent obligés de regagner leur camp avec une grande perte. Cette sorte d'escarmouche fut deux fois répétée les jours suivants sous différents capitaines¹, et toujours avec tant de succès, que ces trois actions coûtèrent aux Goths quatre mille hommes.

xxi.
Vitigès veut
l'imiter, mais
sans succès.

Vitigès se figura qu'une semblable manœuvre lui réussirait également. Il fit partir cinq cents cavaliers avec ordre d'imiter exactement ce qu'ils avaient vu faire aux Romains. Bélisaire en envoya mille sous la conduite de Bessas, qui enveloppa les Goths et les tailla en pièces. Le roi attribua cet échec à la lâcheté de ses cavaliers, et trois jours après en ayant choisi cinq cents autres parmi les plus braves de son armée, il leur commanda d'aller affronter l'ennemi, et réparer par

Σκλαβηνοὶ καὶ Ἄνται, οἱ ὑπὲρ ποταμὸν Ἰστρον οὐ μακρὰν τῆς ἐκείνης ὁχθῆς ἰδρυταί. Proc. de bel. Goth. l. 1, c. 27. — S.-M.

¹ Les officiers qui commandaient la première fois étaient Moundilas et Diogènes ; la seconde attaque fut dirigée par Oïlas. — S.-M.

leur courage l'honneur de la nation. Valérien et Martin sortirent sur eux à la tête de quinze cents cavaliers, qui les défirent et les tuèrent presque tous. Les Goths imputaient ces disgrâces à leur mauvaise fortune ; mais Bélisaire, interrogé par ses amis sur la cause qui lui inspirait tant de confiance, répondit : « Que dès la première fois qu'il s'était vu avec une poignée de soldats aux prises avec toute l'avant-garde de l'armée ennemie, il avait remarqué entre les Romains et les Goths une différence qui faisait disparaître l'avantage que donnait aux ennemis la supériorité du nombre : les Romains, dit-il, et leurs troupes auxiliaires savent faire usage de leurs armes. Nous sommes exercés à tirer juste : tous nos coups portent. Pour les Goths, ils tirent sans art et à l'aventure : la plupart de leurs flèches sont perdues ; de sorte qu'à compter les hommes, les Goths ont la supériorité ; mais si l'on compte les blessures, l'avantage est du côté des Romains. » Après des tentatives si malheureuses, les Goths n'osèrent plus se hasarder par petites troupes, ni s'éloigner de leurs retranchements pour donner la chasse aux coureurs ennemis.

Les soldats romains, enflés de leurs succès, avaient conçu un tel mépris des Goths, qu'ils brûlaient d'en venir de les combattre en bataille rangée. Bélisaire s'opposait à cette ardeur inconsidérée, et s'en tenait à son premier plan d'affaiblir Vitigès par de fréquentes incursions. Mais les Goths, instruits à leurs dépens et avertis par les transfuges, se trouvaient toujours sur leurs gardes. Enfin Bélisaire, voyant qu'ils ne lui donnaient plus de prise, se rendit à l'empressement de ses soldats. Ce général faisait réflexion qu'un plus

XXII.
Bélisaire se
prépare à
une bataille.
Proc. Got.
l. 1, c. 28.

long refus les découragerait, et qu'avec une telle disproportion de forces il lui serait très-glorieux de vaincre et très-pardonnable d'être vaincu. En cas de malheur, son habileté l'assurait de la retraite. Après avoir tout préparé pour une action générale, il fit défiler son armée par les portes Pinciane et Salaria. Les Goths avaient un corps très-nombreux au-delà du Tibre dans les campagnes de Néron : pour tenir ces troupes en échec, il envoya Valentin avec un détachement de cavalerie hors de la porte Aurélia, et lui donna ordre de se montrer toujours prêt à charger les ennemis sans en venir à l'effet, et de les empêcher par ce moyen de passer le pont Milvius pour aller joindre Vitigès. Il avait armé plusieurs habitants, artisans pour la plupart, et qui dans une action n'étaient propres qu'à prendre l'épouvante et à la communiquer. Il en fit une troupe séparée, qu'il plaça hors de la porte Saint-Pancrace, la plus éloignée du champ de bataille. En cet endroit ils pouvaient donner de l'ombrage aux ennemis campés dans les plaines de Néron, et paraître l'arrière-garde du corps que commandait Valentin.

XXVII.
Usage que
Bélisaire fait
de son in-
fanterie.

Dans cette journée, Bélisaire ne voulait faire usage que de sa cavalerie; il comptait pour rien l'infanterie, dont les meilleurs soldats avaient même changé de service : ils montaient des chevaux pris sur l'ennemi, et savaient déjà les manier avec assez d'adresse. Depuis plus d'un siècle l'infanterie romaine était presque anéantie. Les Barbares qui avaient envahi tant de provinces de l'empire, étant tous cavaliers, avaient mis en honneur la cavalerie; c'était le seul genre de troupes qu'on crût pouvoir leur opposer. Comme les

soldats se méprisent eux-mêmes lorsqu'ils se voyent méprisés, les fantassins, devenus la plus vile portion des armées, avaient pris l'habitude de fuir dès le premier choc : ainsi Bélisaire avait dessein de laisser son infanterie sur le bord du fossé, pour couvrir, en cas de besoin, la retraite de sa cavalerie. Mais Principius Pisidien, garde de Bélisaire, et Tarmut Isaurien, tous deux connus par leur courage, lui représentèrent qu'il appartenait à un général tel que lui de réformer les abus au lieu de s'y conformer : « Pourquoi, lui disaient-ils, vous priver du service de votre infanterie, quand vous avez si peu de troupes contre une armée si nombreuse ? N'est-ce pas l'infanterie romaine qui a subjugué l'univers ? pourquoi dégrader un genre de milice auquel Rome doit sa grandeur ? si depuis longtemps l'infanterie ne fait rien de mémorable, c'est la faute de ses officiers : ils refusent de partager les fatigues et les dangers ; ils ne paraissent qu'à cheval à la tête de leur troupe, et donnent l'exemple de fuir avant même que de tirer l'épée. Incorporez-les avec les cavaliers, puisqu'ils veulent l'être, et laissez-nous marcher à pied à la tête de vos fantassins. Nous vous rendrons bon compte des ennemis auxquels nous aurons affaire. » Le général ne se rendit pas entièrement, quoiqu'il connût la valeur de ces deux guerriers. Il croyait l'occasion trop importante pour hasarder une telle épreuve. Après avoir placé une partie des fantassins avec le peuple aux portes de la ville et sur les murailles, pour servir les machines, il consentit que le reste marchât sous la conduite de Tarmut et de Principius ; mais il ne leur assigna d'autre

poste que l'arrière-garde, de crainte que leur fuite ne jetât le désordre dans le reste de l'armée.

XXIV.
Disposition
de Vitigès.
Proc. Got.
l. 1, c. 29.

Vitigès, de son côté, ayant fait sortir du camp toutes ses troupes, envoya dire à Marcias, qui campait dans les plaines de Néron, de se tenir dans son poste et d'empêcher les ennemis qui étaient au-delà du fleuve de passer le pont Milvius pour venir attaquer par derrière le gros de l'armée. On voit que cet ordre s'accordait avec celui que Bélisaire avait donné à Valentin : les deux généraux craignaient également que cette partie de l'armée ennemie ne passât le Tibre. Le roi des Goths rangea ses troupes selon la méthode ordinaire, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes. Comptant sur la multitude de ses soldats, au nombre de plus de cent mille, et persuadé que huit mille Romains ne tiendraient pas devant lui, il ne voulut pas s'éloigner de son camp, afin de laisser à ses cavaliers un plus long espace entre le champ de bataille et les murs de Rome pour tailler en pièces les fuyards.

XXV.
Bataille de
Rome.

La bataille commença dès le point du jour par des décharges de flèches, où les Romains avaient l'avantage. Mais quoique les Goths perdissent beaucoup de soldats, les morts étaient si promptement remplacés, qu'on ne s'apercevait pas de leur perte. Cette manière de combattre dura jusqu'à midi ; et les Romains, satisfaits d'avoir si long-temps soutenu avec honneur un combat si inégal, ne cherchaient qu'une occasion de faire retraite. A leur tête trois officiers faisaient admirer leur bravoure : c'étaient Athénodore Isaurien, garde de Bélisaire, Théodorit et George, gardes de Martin, tous deux de Cappadoce. Ces trois guerriers allaient de

temps en temps braver les ennemis, et renversaient à coups de lance tout ce qui se présentait devant eux.

Dans les plaines de Néron les deux partis restèrent long-temps en présence, sans autre action que celle des cavaliers maures qui voltigeaient autour des ennemis et leur lançaient des traits. Les Goths, apercevant du côté du Janicule une troupe considérable, n'osaient aller en avant, de peur d'être enveloppés. Mais le corps qui les tenait en respect n'était pas entièrement composé de soldats. Des matelots, des valets, avides de butin, et la plupart sans armes, s'étaient mêlés avec les gens de guerre, et jetaient parmi eux la confusion et le désordre : sur le midi, cette multitude indisciplinée, s'ennuyant de son inaction, marcha contre l'ennemi malgré les ordres de Valentin, qui ne pouvait se faire entendre, et elle chargea vigoureusement les soldats de Marcias. Ceux-ci, au lieu de se retirer dans leur camp, s'enfuirent sur les montagnes voisines. Les vainqueurs ne s'avisèrent ni de poursuivre les fuyards, ni de rompre le pont Milvius, ce qui eût rendu la ville de Rome maîtresse de la campagne au-delà du Tibre, ni de passer le fleuve pour prendre en queue ceux que Bélisaire attaquait de front. Tout leur soin fut de piller le camp de Marcias et d'en enlever les dépouilles. Les Goths s'arrêtèrent quelque temps à les considérer, et quand ils les virent occupés au pillage et embarrassés de leur butin, ils fondirent sur eux avec de grands cris, en massacrèrent la plupart, et mirent les autres en fuite.

En même temps l'armée de Vitigès, appuyée contre son camp, résistait aux attaques de Bélisaire. Le petit nombre des Romains rendait leur perte beaucoup plus

xxvi.
Défaite des
Romaines.

xxvii.
Et devant
Rome.

sensible. Déjà la plupart de leurs cavaliers étaient ou blessés ou démontés, lorsque la cavalerie de l'aile droite de Vitigès vint tomber sur eux et les repoussa jusqu'à leur infanterie qui tourna le dos. Cependant quelques fantassins s'attroupèrent auprès de Principius et de Tarmut, qui restés presque seuls faisaient face aux ennemis et signalaient leur courage. Cette intrépidité étonna l'armée des Goths, et plusieurs escadrons en profitèrent pour se sauver. Principius se fit hacher en pièces plutôt que de reculer. Autour de lui périrent en gens de cœur quarante-deux fantassins qui vendirent chèrement leur vie. Tarmut, armé de deux javelots, et combattant des deux mains à la fois, ne cessait d'abattre à ses pieds tous ceux qui l'approchaient. Enfin, percé de coups, il était prêt à tomber de défaillance, lorsqu'il vit accourir son frère Ennès, chef des Isauriens, qui se jeta entre lui et les ennemis avec un gros de cavalerie. Ranimé par ce secours imprévu, il reprit assez de forces pour regagner en courant la ville de Rome, toujours armé de ses deux javelots. Arrivé à la porte Pinciane, couvert de sang et de blessures, il tomba, et ses camarades, le croyant mort, l'emportèrent dans la ville sur un bouclier. Il n'expira cependant que deux jours après, laissant beaucoup de gloire à ses compatriotes par la réputation de son éclatante valeur. A la vue d'une déroute si générale, les habitants alarmés fermèrent les portes, de peur de donner entrée aux ennemis en même temps qu'à leurs soldats. Les fuyards, se voyant sans retraite, traversèrent le fossé, et tremblants de crainte, le dos appuyé contre la muraille, ils restaient là sans défense, et semblaient n'attendre que le coup mortel. La plupart avaient rompu

leurs lances dans le combat ou dans la fuite; et serrés les uns contre les autres, ils ne pouvaient faire usage de leurs arcs. Les Goths, accourus au bord du fossé, les accablaient d'une grêle de flèches, et se flattaient qu'il n'en échapperait pas un seul, lorsque, voyant le haut des murailles bordé d'un grand nombre d'archers et de balistes qu'on pointait contre eux, ils se retirèrent en insultant les vaincus. Telle fut l'issue de ce combat, qui apprit aux soldats de Bélisaire à se reposer de leur conduite sur la prudence de leur général, et à Bélisaire lui-même à se défier de l'ardeur téméraire de ses soldats.

On en revint aux escarmouches, où les Romains avaient ordinairement l'avantage. Aux cavaliers se joignaient de part et d'autre quelques pelotons de fantassins. Dans une de ces actions, Bessas se jeta tête baissée au milieu d'un escadron, tua de sa propre main trois des meilleurs cavaliers, et mit les autres en fuite. L'adresse des Huns, exercés à tirer de l'arc avec justesse en courant à toute bride, incommodait beaucoup les Goths, qui ne pouvaient ni les éviter ni les atteindre. Dans une sortie que fit Pérane hors de la porte Salaria, un fantassin romain, vivement poursuivi, tomba dans une fosse profonde. On en voyait autour de Rome un grand nombre de cette espèce, où les anciens Romains avaient coutume de serrer leurs grains. Comme il n'était pas possible d'en sortir sans secours, et que le soldat n'osait crier parce que le camp ennemi était proche, il y passa la nuit; et le lendemain un soldat goth y tomba par une aventure pareille. La conformité de fortune leur fit oublier la haine nationale, ils s'embrassèrent et se donnèrent parole de ne se pas

xxviii.
Aventure
singulière
d'un Romain
et d'un
Goth.

Proc. Got.
l. 2, c. 1.

sauver l'un sans l'autre. Ils se mirent alors à crier de toutes leurs forces; et les Goths étant accourus sur le bord, aux questions qu'ils firent, le soldat goth répondit seul, et les pria de lui descendre une corde. Le Romain obtint de son camarade de remonter le premier, parce qu'assurément les Goths n'abandonneraient pas leur compatriote, au lieu qu'après avoir tiré celui-ci, ils se feraient un jeu de laisser l'autre dans la fosse. Les Goths furent surpris de voir sortir un Romain au lieu d'un Goth; et, ayant été instruits du fait, ils retirèrent ensuite leur soldat, qui obtint pour son compagnon la liberté de retourner à Rome.

xxx.
Témérité de
Chorsamantis.

C'étaient tous les jours de petits combats, où les plus vaillants, animés par les regards de tant de spectateurs qui couvraient les murailles de Rome, faisaient montre de leur bravoure comme dans un amphithéâtre. Chorsamantis, garde de Bélisaire, Hun de nation, accompagné de quelques Romains, poursuivit dans les plaines de Néron un corps de soixante-et-dix cavaliers. Ses compagnons ayant tourné bride pour ne pas trop approcher du camp ennemi, il continua sa poursuite, et les Goths, s'étant aperçus qu'il était resté seul, revinrent sur lui. Il tua le plus hardi, chargea les autres et les mit en fuite. Lorsqu'ils furent à la vue de leur camp, la honte les arrêta : ils firent face, mais ayant encore perdu un des leurs, ils recommencèrent à fuir. Chorsamantis les poursuivit jusqu'à leurs retranchements; et, plus heureux que prudent, il revint à Rome, où il fut reçu avec de grandes acclamations. Quelque temps après, ayant été blessé dans une rencontre, il fut forcé de rester à Rome pendant plusieurs jours, moins tourmenté de sa douleur que de son impatience.

Dès qu'il fut guéri, ce soldat d'un caractère fougueux, que l'ivrognerie allumait encore, jura dans le vin qu'il irait seul attaquer les ennemis pour se venger de sa blessure, et voulut tenir sa parole lorsqu'il fut revenu de son ivresse. Il se fit ouvrir la porte Pinciane, sous prétexte qu'il avait un ordre de Bélisaire, et courut vers le camp des Goths. Ceux-ci le prirent d'abord pour un transfuge; mais lorsqu'ils le virent tirer sur eux, vingt cavaliers sortirent pour le mettre en pièces : il les soutint avec une audace intrépide. Enfin, enveloppé de toutes parts, furieux à l'aspect du péril, et toujours plus redoutable à mesure que croissait le nombre des ennemis, il tomba percé de coups sur un monceau d'hommes et de chevaux qu'il avait abattus. Toute l'armée le regretta; et Bélisaire, qui n'aurait pas voulu sans doute n'avoir que des soldats de ce caractère, fut cependant affligé de la perte d'un guerrier capable de ces coups de témérité, dont un prudent général sait à propos faire usage.

Vers le solstice d'été Euthalius aborda dans le port de Terracine, apportant de Constantinople l'argent destiné au paiement des troupes. Bélisaire, averti de son arrivée, lui envoya une escorte de cent soldats sous la conduite de deux officiers. En même temps, pour tenir ensemble les ennemis et les empêcher d'envoyer des partis battre la campagne, il faisait mine de vouloir les attaquer avec toutes ses forces. Il rangea ses troupes aux portes de la ville, et les tint sous les armes jusqu'à midi, qu'il leur donna ordre de prendre leur repas. Les Goths demeuraient en bataille, s'attendant à toute heure qu'il allait marcher à eux. Enfin six cents cavaliers sortirent de la porte Pinciane, sous la

xxx.
Combat de-
vant Rome.
Proc. Got.
l. 2, c. 2.

conduite de trois gardes de Bélisaire, Artasinès perse, Buchas de la nation des Huns, et Cutilas de Thrace. Les ennemis vinrent en plus grand nombre au devant d'eux, et l'on escarmoucha long-temps, les deux partis fuyant et poursuivant tour à tour; ensuite, échauffés par la colère, animés par les cris de l'une et de l'autre armée, et renforcés par de nouveaux secours, ils se mêlèrent et se battirent avec fureur. Après beaucoup de sang répandu, les Goths prirent la fuite. Cutilas, percé d'un dard à demi enfoncé dans sa tête, ne laissa pas de poursuivre les ennemis, comme s'il eût été insensible à une si cruelle douleur. A son retour dans la ville, dès qu'on lui eut arraché le dard, il tomba en phrénésie et mourut peu de temps après. Arzès, autre garde de Bélisaire, revint avec une flèche enfoncée bien avant à côté de l'œil droit. Un habile médecin, nommé Théoctiste, qui selon l'usage subsistant encore dans ce temps-là exerçait aussi la chirurgie, entreprit de le guérir. Ayant reconnu qu'Arzès souffrait derrière le cou de vives douleurs, il jugea que le fer pénétrait jusqu'à cette partie; et, après avoir coupé le bois qui sortait à côté de l'œil, il fit au cou une large incision, et retira le reste de la flèche armée de trois pointes. Arzès guérit de sa blessure.

xxxi.
Combat dans
les plaines
de Néron.

Les Goths étaient plus heureux dans les plaines de Néron. Martin et Valérien y avaient conduit un corps de cavalerie, et quoiqu'ils combattissent avec courage, ils étaient près de succomber sous les efforts des ennemis. Buchas, au retour de l'autre combat, eut ordre de les aller joindre avec ceux de sa troupe qui revenaient en bon état. L'arrivée de ce secours donna l'avantage aux Romains; mais la valeur de Buchas lui

coûta la vie. Comme il poursuivait l'ennemi avec trop d'ardeur, il se vit enveloppé de douze cavaliers. Ses armes étaient à l'épreuve, et résistaient à tous les coups; mais enfin il reçut deux blessures au défaut de sa cuirasse, et il allait périr si Martin et Valérien ne fussent accourus à son secours. Ils le dégagèrent, et le ramenèrent à Rome, tenant son cheval par la bride. Il mourut trois jours après. Sur le soir, Euthalius entra dans Rome avec l'argent de l'empereur. Les Romains et les Goths passèrent la nuit à déplorer leur perte respective. Jamais on n'avait entendu dans le camp des Goths tant de cris lamentables; aussi jamais journée ne leur avait enlevé de plus braves guerriers, dont la plupart avaient péri sous le bras de Buchas, qui était lui-même expirant. Tels furent les combats les plus remarquables qui se livrèrent pendant le siège de Rome. Il serait trop long de rapporter les autres : il suffit de dire qu'il y en eut soixante-et-sept, sans compter les deux derniers dont nous parlerons dans la suite; et l'on ne peut assez admirer les grandes ressources du génie de Bélisaire, qui pendant une année de siège, toujours aux prises avec l'ennemi, sut avec huit mille hommes fournir à tant de combats, et fatiguer une armée près de vingt fois plus nombreuse que la sienne, et maîtresse de la campagne.

Rebutés de tant de pertes, les Goths résolurent de s'abstenir désormais de combattre, espérant de prendre Rome par la famine. Pour y réussir il fallait couper le passage des vivres du côté du midi. Entre la voie Appienne et la voie Latine s'élevaient deux aqueducs, qui d'abord écartés l'un de l'autre se croisaient à deux lieues de Rome, et après s'être éloignés à quelque dis-

xxxii.
Famine dans
Rome.

Proc. Got.
l. 2, c. 3.

tance se rapprochaient ensuite et revenaient se croiser encore pour reprendre leur première direction. L'intervalle renfermé entre les deux points de jonction formait un losange, dont les Goths firent une forteresse en bouchant de pierres et de terre le passage des arcades. Ils y placèrent un corps de sept mille hommes, pour arrêter les convois depuis le Tibre jusqu'à la porte Prénestine. Bientôt après le pain manqua dans Rome. Le peu qui en restait étant distribué aux soldats, les habitants mouraient de faim, et la peste suivit de près la famine. Les riches avaient cependant encore quelque ressource. Tant qu'il y eut du blé dans les campagnes, il se trouvait des soldats assez avides de gain et assez hardis, pour aller le couper pendant la nuit; ils en chargeaient leurs chevaux et le vendaient bien cher; tandis que les pauvres citoyens ne se nourrissaient que des herbes qu'ils arrachaient autour des fossés et au pied des murs, et qu'il fallait même disputer aux soldats qui venaient les faucher pour leurs chevaux. On vendait secrètement et contre la défense de Bélisaire la chair des chevaux et des mulets qui mouraient dans la ville. Enfin tous les grains des environs étant consumés, les habitants réduits à l'extrémité vinrent en grand nombre trouver le général: *Conduisez-nous à l'ennemi, s'écriaient-ils; nous voulons sacrifier à l'empereur ce qui nous reste de forces; nous nous tiendrons plus heureux de périr par le fer que par la famine.* Bélisaire ne se rendit pas à leurs instances; il leur répondit, *qu'il ne pouvait les satisfaire sans les envoyer à une mort certaine; que la faim qui leur faisait désirer la bataille ne leur enseignait pas l'art des combats: que l'em-*

pereur envoyait en Italie une forte armée, et qu'une nombreuse flotte, chargée de soldats et de provisions, côtoyait déjà la Campanie; que dans peu de jours ils seraient en même temps délivrés et de la disette et des Barbares; qu'il valait mieux attendre une victoire assurée que de risquer à se perdre par une aveugle précipitation; qu'il allait donner les ordres nécessaires pour hâter l'arrivée de leurs libérateurs.

En effet Bélisaire savait qu'il lui venait d'Orient de nouvelles troupes; mais il en exagérait le nombre, pour relever le courage des habitants. Il envoya Procope en Campanie et lui ordonna de rassembler des navires, de les charger de blé, d'y faire embarquer tous les soldats qui se trouveraient dispersés dans la province, d'y joindre une partie des garnisons, et de se rendre avec cette flotte dans le port d'Ostie, le plus tôt qu'il serait possible. Mundilas accompagna Procope jusqu'aux frontières de la Campanie avec une escorte de cavaliers pour le défendre contre les partis ennemis. Bélisaire n'avait pas assez de troupes pour combattre; mais il en avait de trop pour garder la ville de Rome, surtout dans un temps de famine. Il en fit sortir une partie qu'il distribua dans les places voisines, avec ordre d'inquiéter sans cesse les Goths par des courses, de les surprendre par des embuscades, et d'enlever leurs convois. Magnus et Sinthuas se jetèrent dans Tivoli avec cinq cents hommes. Gontharis avec une troupe d'Hérules prit poste dans Albe, d'où il fut bientôt chassé par les Goths. Martin et Trajan conduisirent un corps de mille hommes à Terracine. Antonine, femme de Bélisaire, partit avec eux : elle avait une escorte pour la

xxxiii.
Dispositions
de Bélisaire
pour soula-
ger la ville
de Rome.

Proc. Got.
l. 2, c. 4.

conduire à Naples, où elle devait attendre en sûreté l'événement du siège. Valérien prit avec lui tous les Huns et les fit camper à un mille de Rome au bord du Tibre près de l'église de Saint-Paul, afin qu'ils eussent plus de facilité à faire subsister leurs chevaux, et qu'ils pussent arrêter de ce côté-là les courses des ennemis. Par ces dispositions, les Goths se trouvèrent eux-mêmes comme assiégés; ils manquèrent bientôt de vivres; la peste se mit dans leurs camps, surtout dans celui qui était renfermé entre les deux aqueducs: ils furent obligés de l'abandonner. La maladie s'étant communiquée au camp des Huns, ils rentrèrent dans Rome. Procope rassembla en Campanie cinq cents soldats, et une assez grande quantité de barques qu'il chargea de blé. Antonine le secondait par son activité et par son intelligence.

xxxiv.
Arrivée d'un
secours.

Proc. Got.
l. 2, c. 5.
Marc. chr.

Dans cette conjoncture arriva le renfort que l'empereur envoyait de Constantinople. Zénon à la tête de trois cents chevaux vint à Rome par la voie Latine, après avoir traversé le Samnium. Trois mille Isauriens commandés par Paul et par Conon abordèrent à Naples; et dix-huit cents cavaliers à Otrante¹, sous la conduite de Jean, neveu de ce Vitalien qui s'était révolté contre Anastase². Jean se joignit aux autres troupes, et marcha vers Rome le long du rivage de la mer, à la tête d'un convoi de grand nombre de chariots, à

¹ Ce détachement se composait de mille hommes de la cavalerie de ligne, *ix κατὰ λόγῳ ἰππικῶν*, commandés par Alexandre et par Marcenarius, et de huit cents cavaliers thraces sous les ordres particuliers de Jean, neveu de Vitalien, qui était

en outre le chef supérieur de tout le détachement. — S.-M.

² La chronique du comte Marcellin nomme encore *Batzar* et *Rena* parmi les officiers qui accompagnaient le neveu de Vitalien. — S.-M.

l'abri desquels il se proposait de se retrancher en cas d'attaque. Paul et Conon, suivis de la flotte, avaient ordre de gagner en diligence le port d'Ostie : c'était le rendez-vous général. Les navires et les chariots étaient chargés de blé, de vin et de toutes les provisions nécessaires. Ils comptaient trouver Martin et Trajan à Terracine ; mais ces deux officiers étaient déjà retournés à Rome.

Pour favoriser l'arrivée de ce secours, il fallait occuper les ennemis devant Rome. Dès le commencement du siège Bélisaire avait fait murer la porte Flaminia, directement opposée à la porte d'Ostie par où le secours devait entrer ; en sorte que les Romains ne craignaient de ce côté-là aucune attaque, ni les Goths aucune sortie. Il fit démolir pendant la nuit le mur de clôture, et rangea dans ce poste la plus grande partie de son armée. Au point du jour, Trajan et Diogène sortirent avec mille cavaliers par la porte Pinciane, sur la droite de la porte Flaminia, et allèrent lancer des traits dans le camp des Goths. Ils avaient ordre de prendre la fuite, dès que les Goths sortiraient de leur camp. Lorsque Bélisaire vit les ennemis attachés à la poursuite de ses cavaliers, qui les attiraient vers la ville, il fit ouvrir la porte Flaminia et défilé toutes ses troupes, qui coururent droit au camp des ennemis, où il était resté peu de soldats. Pour y arriver, il fallait traverser une gorge étroite et bordée de roches escarpées. A l'entrée de ce lieu se présenta un Goth d'une taille avantageuse, armé de toutes pièces, qui appelait à grands cris ses camarades et se préparait à disputer le passage. Mundilas lui abattit la tête d'un coup de sabre, et se rendit maître du chemin. Les

XXXV.
Nouveau
combat de
Bélisaire.

Romains arrivèrent au camp ; mais ils ne purent le forcer, quoiqu'il n'y fût resté que peu de soldats pour le défendre. Il était bordé d'un fossé profond et d'un mur de terre, garni d'une forte palissade. Cependant Aquilinus , cavalier de la garde de Bélisaire , ayant trouvé un endroit où le mur était ouvert, franchit le fossé, et renversant tous ceux qui s'opposaient à son passage, il traversa le camp malgré les traits qui tombaient sur lui de toutes parts. Son cheval fut tué ; pour lui, par un bonheur extraordinaire, il se sauva à pied au travers des ennemis , et rejoignit l'armée, qui ayant renoncé à l'attaque des retranchements venait prendre en queue les Goths répandus dans la plaine. Alors Trajan, qui fuyait avec sa troupe, fit volte-face et retourna sur ceux qui le poursuivaient. Les Goths enfermés entre deux corps ennemis furent presque tous taillés en pièces, sans recevoir aucun secours des autres camps, où l'on ne songeait qu'à se préparer à la défense. En cette occasion, Trajan reçut un coup de flèche à l'angle intérieur de l'œil droit. Le bois se détacha au moment du coup et tomba ; mais le fer, s'étant enfoncé tout entier, resta dans la plaie, qui se guérit, sans que Trajan y ressentit aucune douleur. Cinq ans après le fer commença à reparaitre, en perçant la cicatrice. Procope, qui raconte ce fait singulier, dit que lorsqu'il écrivait il y avait trois ans que le fer sortait au dehors de plus en plus ; et que selon toute apparence il tomberait bientôt de lui-même. La possibilité de ce fait m'a été attestée par un de nos plus célèbres anatomistes, ainsi que celle de la cure d'Arzès que j'ai rapportée.

Les Goths avaient perdu une grande partie de leur

armée par la peste, par la faim, par le fer ennemi. Ils apprenaient qu'il arrivait aux Romains un secours, que la renommée leur rendait beaucoup plus formidable qu'il n'était en effet. Ces motifs faisaient souhaiter à Vitigès la fin de la guerre. Il envoya donc à Bélisaire des députés, qui lui parlèrent en ces termes :

« Romains, nous étions vos amis et vos alliés, quand
« vous êtes venus nous faire la guerre. Nous ignorons
« encore la cause qui vous a mis les armes à la main.
« Ce ne sont pas les Goths qui ont enlevé aux Ro-
« mains le domaine de l'Italie; ce fut Odoacre qui dé-
« truisit la puissance romaine en Occident et qui s'é-
« tablît sur ses ruines. Zénon, trop faible pour se venger
« du tyran, eut recours à notre roi Théodoric; et pour
« récompenser son zèle, il lui céda à lui et à ses suc-
« cesseurs tous les droits que les empereurs avaient sur
« l'Italie. Nous n'en avons pas abusé. Loin de traiter
« les naturels du pays comme des vaincus, nous leur
« avons laissé leurs lois, leur religion, leurs magistra-
« tures. Quoique nous ayons sur la divinité des opinions
« différentes, jamais ni Théodoric ni ses successeurs
« n'ont porté atteinte à la liberté des consciences. Nous
« protégeons les ministres de leurs autels, nous res-
« pectons leurs églises. Ils possèdent toutes les charges
« civiles; nous leur avons permis de demander tous
« les ans aux empereurs la dignité consulaire. Si c'est
« l'intérêt des Italiens qui vous amène, ils sont plus
« heureux sous notre gouvernement qu'ils n'ont été
« sous leurs empereurs : si c'est le vôtre, nous ne vous
« devons rien; mais pour éviter toute contestation,
« nous voulons bien vous céder la Sicile, sans laquelle
« vous ne pourriez conserver l'Afrique. »

xxxvi.
Vitigès dé-
pute à Béli-
saire.

Proc. Got.
l. i, c. 6.

xxxvii.
Réponse de
Bélisaire.

Bélisaire répondit en peu de mots : *Que Zénon avait envoyé Théodoric en Italie pour le service de l'empire, et non pour s'en approprier la conquête : qu'aurait-il gagné à la retirer des mains d'un tyran, pour l'abandonner à un autre ? Que Théodoric, après avoir dépouillé Odoacre, s'était rendu aussi coupable que ce barbare, puisque c'était une usurpation également criminelle de ne pas restituer un bien au maître légitime et de l'envahir. Vous nous offrez la Sicile, qui nous appartient de tout temps,* ajouta-t-il ; *pour ne pas vous céder en générosité, nous vous faisons présent des îles Britanniques, qui sont beaucoup plus étendues que la Sicile.* Cette raillerie fit entendre aux députés qu'ils s'obstineraient en vain à vouloir conserver l'Italie. Ils proposèrent d'ajouter à la Sicile, Naples et la Campanie, et de payer un tribut pour le reste de l'Italie. Ils ne furent pas écoutés. Enfin ils demandèrent la permission d'envoyer à l'empereur, et une suspension d'armes pour le temps que durerait la négociation. Bélisaire y consentit ; et leur protesta qu'ils ne trouveraient en lui aucun obstacle à la paix. Les députés retournèrent rendre compte à Vitigès.

xxxviii.
Les troupes
et le convoi
arrivent à
Rome.
Proc. Got.
l. 2, c. 7.

La trêve n'était pas encore arrêtée, lorsque la flotte parut à l'embouchure du Tibre, en même temps que Jean arrivait à Ostie. Quoiqu'on ne trouvât aucune opposition de la part des Goths, cependant, pour se garantir des attaques nocturnes, les Isauriens bordèrent le port d'un fossé profond, et Jean se retrancha derrière ses chariots. Bélisaire vint les visiter pendant cette nuit avec une escorte de cent cavaliers. Il les instruisit de la victoire qu'il venait de remporter, et

de la négociation entamée avec les Goths. Il les exhorta à ne pas différer de conduire à Rome leur convoi, et promit de veiller à la sûreté du trajet. Lorsqu'il fut retourné à Rome, Antonine, revenue avec la flotte, tint conseil sur les mesures qu'il fallait prendre pour le transport des vivres. L'entreprise était difficile. On ne pouvait sans péril prendre la route de terre, ni s'engager dans un chemin étroit avec une longue file de chariots. Il n'était guère plus aisé de remonter le Tibre; les ennemis étaient maîtres de la branche droite du fleuve, et, comme je l'ai déjà dit, la branche gauche n'avait point de tirage. De plus, les bœufs dont le service aurait été nécessaire soit par terre soit par eau, étaient excédés de fatigue et incapables d'un nouveau travail. Le seul parti qui parut praticable fut de remonter le fleuve à voiles et à rames. On choisit les chaloupes les plus légères, et on les borda d'une clôture de planches, pour mettre l'intérieur à couvert des traits. Quand on les eut chargées à proportion de leur grandeur, et qu'on y eut fait embarquer les tireurs d'arc et les matelots, on attendit le vent, et dès qu'il fut favorable on mit à la voile. Les Isauriens demeurèrent au port pour garder la flotte, et le reste de l'armée côtoyait les chaloupes par le chemin d'Ostie. Ils avançaient à la faveur du vent dans les endroits où le fleuve coulait en ligne droite; mais dans les détours, les voiles n'étant plus d'aucun usage, il fallait à force de rames vaincre la rapidité de l'eau. Les Goths en garnison dans Porto, ou campés le long du fleuve, n'osaient troubler cette navigation, pour ne pas apporter d'obstacle à la conclusion de la trêve, qu'ils désiraient ardemment. Lorsque les troupes et le convoi

avait pris la fuite et s'était retiré à Spolète, où commandait alors Constantin. De toutes ses richesses il n'avait sauvé que deux poignards enrichis d'or et de pierreries. Constantin, aussi avide de richesses qu'il était brave, les lui fit enlever et refusa de les rendre. Présidius vint à Rome pour s'en plaindre à Bélisaire; mais le trouvant accablé de soins plus importants, il garda le silence jusqu'à la trêve, qui donnait au général le temps de respirer. Alors il demanda justice; et Bélisaire, soit par lui-même, soit par d'autres, pressa plusieurs fois Constantin de se laver d'un reproche si honteux. Constantin tournait en raillerie toutes les instances qu'on lui faisait à ce sujet. Enfin Présidius, voyant passer Bélisaire dans une place de Rome, courut à lui, et saisissant la bride de son cheval, il lui demanda à haute voix, si les lois de l'empereur autorisaient ses officiers à dépouiller ses sujets. Malgré les menaces et les efforts des gardes, il ne quitta prise qu'après que Bélisaire lui eut donné parole de lui faire rendre ses deux poignards. Bélisaire estimait Constantin : c'était un de ses meilleurs officiers, qui venait de rendre des services importants pendant le siège de Rome. Il ne voulait pas le pousser à bout, et cherchait des moyens d'apaiser Présidius en le dédommageant avec avantage. Mais Antonine avait juré la perte de Constantin : elle ne pouvait oublier qu'un jour Bélisaire étant outré de colère contre un de ses amants, dont il avait découvert l'intrigue, Constantin lui avait dit : *Pour moi, je pardonnerais plutôt à un galant qui m'outrage, qu'à une femme qui me déshonore.* Connaissant donc l'humeur opiniâtre et hautaine de cet officier, elle saisit l'occasion de le perdre, et fit

entendre à son mari qu'il y allait de son honneur beaucoup plus que de l'intérêt de Présidius. Le lendemain Bélisaire, trop facile à recevoir toutes les impressions de sa femme, manda Constantin en présence d'un grand nombre d'officiers, et l'exhorta d'abord avec douceur à restituer ce qu'il avait pris. Comme celui-ci répondait arrogamment qu'il jetterait plutôt les deux poignards dans le Tibre : *Vous ignorez donc*, lui dit Bélisaire irrité, *que j'ai droit de vous commander*, et en même temps il ordonna de faire entrer ses gardes. Constantin, frappé de cet ordre comme de son arrêt de mort, devint furieux, et tirant son poignard, il courut sur Bélisaire, qui, pour éviter le coup, n'eut que le temps de se sauver derrière Bessas. Constantin, hors de lui-même, allait les percer tous deux, lorsque Valérien et Ildiger, arrivés depuis peu d'Afrique, se jetèrent sur ce forcené, et s'en rendirent maîtres. Les gardes lui arrachèrent le poignard, le traînèrent dans une chambre voisine, et l'y massacrèrent par ordre du général, conseillé par Antonine. Constantin méritait la mort, mais un assassinat ne fut jamais un châtiment légitime.

Vitigès, sans égard à la trêve, essaya de faire entrer des soldats dans Rome par un des aqueducs, qu'il avait rompus au commencement du siège. Ils pénétrèrent assez avant; mais une épaisse muraille, dont ils le trouvèrent bouché, les obligea de retourner sur leurs pas; et leur entreprise ayant été découverte, Bélisaire fit doubler la garde des aqueducs. Les Goths tentèrent ensuite l'escalade: ils choisirent le temps où les Romains prenaient leur repas, et marchèrent vers la porte Pinciane avec des échelles et des torches allumées; ils

XLV.
Vaines tentatives des Goths pour entrer dans Rome.

Proc. Got.
l. 2, c. 9.

espéraient brusquer un assaut et mettre le feu à la ville. Mais Ildiger qui était de garde en cet endroit, les voyant approcher en désordre, courut au-devant d'eux et les repoussa. L'alarme s'étant répandue dans la ville, la muraille fut en un moment couverte de soldats, et les Goths regagnèrent leur camp. Vitigès eut recours à la ruse. La muraille le long du Tibre était basse et sans défense : les anciens Romains s'étaient persuadés que le fleuve suffisait pour mettre cette partie hors d'insulte, et Bélisaire n'y tenait qu'une garde assez faible. Le roi des Goths gagna par argent deux habitants, logés dans ce quartier près de l'église de Saint-Pierre. Ils devaient à l'entrée de la nuit suivante porter aux soldats en faction une outre de vin, les inviter à boire, et lorsque la nuit serait avancée, jeter dans leur boisson un somnifère que Vitigès leur avait mis entre les mains. Les Goths tenaient des bateaux tous prêts pour faire passer un corps de troupes, qui monteraient à l'escalade, dès que la garde serait endormie. Le reste de l'armée se préparait à donner en même temps un assaut général. Tout était convenu, lorsqu'un des deux habitants vint de lui-même découvrir le complot et dénoncer son camarade. Celui-ci fut arrêté sur-le-champ, et après qu'on lui eut coupé le nez et les oreilles, on l'envoya monté sur un âne au camp des ennemis. Les Barbares, rebutés de tant de vaines tentatives, perdirent l'espérance de s'emparer de Rome.

XIII.
Jean ravage
le Picénum.

Proc. Got.
l. 2, c. 10.
Marc. chr.

La trêve étant rompue, Jean, neveu de Vitalien, reçut ordre d'entrer en action dans le Picénum. C'était un guerrier plein de feu, intrépide, infatigable, qui vivait en simple soldat. A la tête de ses cavaliers il

mit à feu et à sang toute la contrée. Ce fut sans doute les cruautés auxquelles il s'abandonna en cette occasion, qui lui attirèrent le surnom de *Sanguinaire*¹ qui lui est donné par quelques auteurs. Oulithée, oncle de Vitigès², étant venu à sa rencontre avec une armée, fut défait et tué dans le combat ; et les Goths n'osaient plus paraître en campagne. Jean prit Aterne³ et Ortone. Auxime et Urbin n'avaient qu'une faible garnison ; mais comme ces deux places étaient assez fortes par elles-mêmes pour l'arrêter long-temps, il passa outre, et vint se présenter devant Rimini [*Ariminum*], à une journée de Ravenne. La garnison, qui se défiait des habitants, abandonna la ville, dont il s'empara. En laissant derrière lui Auxime et Urbin, il contrevenait aux ordres de son général ; mais plus capable de commander que d'obéir, il ne prenait conseil que de lui-même. Cette présomption le porta souvent à contredire Bélisaire, contre lequel il avait, ce semble, une secrète jalousie : ce qui nuisit souvent au bien des affaires. En cette occasion, il se persuada que le vrai moyen d'obliger les Goths à lever le siège de Rome était de menacer d'assiéger Ravenne, et il n'y fut pas trompé. Dès que les Romains furent dans Rimini, Matasonte qui ne pouvait souffrir Vitigès, qu'elle avait épousé malgré elle, envoya secrètement proposer à Jean de la prendre pour femme, promettant de lui livrer Ravenne.

Lorsque les Goths apprirent la prise de Rimini et

Hist. misc. l.
16, ap. Murat.
rat. t. 1, part.
1, p. 106 et
107.

¹ Ce surnom se trouve dans l'histoire mêlée compilée par Paul Diacre, et publiée par Muratori. — S.-M.

² Οὐλίθεος ὁ Οὐλινγίδος θείος. Proc.

de bel. Got. l. 2, c. 10. — S.-M.

³ Il y battit, selon la chronique du comte Marcellin, un général goth nommé Trémon. — S.-M.

XLIII.
Levée du
siège de
Rome.

le danger de Ravenne, ils souffraient beaucoup de la disette; et la trêve qu'ils avaient si mal observée allait expirer sans qu'ils eussent encore reçu aucune nouvelle de leurs députés. On approchait de l'équinoxe du printemps : un plus long séjour ne leur promettait qu'un surcroît de fatigues sans aucune apparence de succès. Ils prirent donc le parti de se retirer; et après avoir mis le feu à leurs camps, ils se mirent en marche de grand matin, après un an et neuf jours de siège. Les Romains les voyant partir ne savaient ce qu'ils devaient faire : la plupart de leurs cavaliers étaient dispersés en différents postes; il ne leur restait pas assez de forces pour attaquer une armée encore très-nombreuse. Toutefois Bélisaire leur ordonna de prendre les armes; et comme les ennemis tournaient du côté de la Toscane, lorsqu'il vit que plus de la moitié de leurs troupes avait passé le pont Milvius, il fit sortir ses soldats par la porte Pinciane, et chargea avec vigueur ceux qui étaient encore en-deçà du pont. Cette dernière action ne fut pas moins vive qu'aucune des précédentes. Les Goths soutinrent le premier choc avec courage, et tuèrent aux Romains autant de soldats qu'ils en perdirent eux-mêmes. Enfin, forcés de prendre la fuite, se pressant et s'écrasant les uns les autres pour passer le pont les premiers, ils tombaient en grand nombre, percés des traits de leurs camarades ou de ceux de leurs ennemis. La foule en précipitait beaucoup dans le Tibre, où ils étaient engloutis. Dans ce combat, Longin et Mundilas, gardes de Bélisaire, signalèrent leur valeur. Mundilas tua de sa main quatre officiers barbares, qui vinrent l'attaquer séparément. Longin contribua le plus à la victoire; mais il perdit

la vie, au grand regret de toute l'armée. Ce fut ainsi que se termina ce fameux siège. Il avait commencé au mois de mars 537, et ne fut levé que vers la fin du même mois de l'année suivante. La gloire d'une si longue résistance avec si peu de forces n'est due qu'au courage et à la capacité du général. Ce n'était pas Rome, c'était Bélisaire que Vitigès assiégeait. La ville était facile à prendre : elle n'avait pu tenir contre des armées beaucoup plus faibles ; mais Bélisaire était invincible. Je n'ai pas voulu interrompre l'histoire de ce siège par le récit de ce qui se passa dans le même temps, soit à Constantinople, soit à Rome même, où le pape Silvère éprouva les traitements les plus indignes. Pour éclaircir ces événements, il faut reprendre de plus haut la conduite que Justinien et Théodora tenaient alors au sujet de la religion.

Justinien, élevé par d'habiles maîtres sous les yeux d'un oncle qui était fort ignorant, n'avait pas besoin d'un grand fond de science pour se croire très-savant. Il décidait en docteur des matières de religion. Assis dans un cercle d'évêques, il aimait à disputer sur les questions les plus épineuses. Il écrivit sur l'Incarnation et composa d'autres ouvrages théologiques. Il adressait des avertissements, des instructions aux hérétiques, dont il attribuait la conversion à la force de ses raisonnements et quelquefois à l'efficacité de ses prières. Il prétendait même donner des leçons aux évêques catholiques, et ceux-ci soit par simplicité, soit par flatterie, admiraient la profondeur de ses connaissances. Ils ne se sentaient pas assez forts pour tenir contre un controversiste dont le dernier argument était l'exil. Tous n'avaient pas la fermeté du pape

XLIV.
Conduite de
Justinien
dans les af-
faires del'E-
glise.

Anast. Agap.
Proc. Anecd.
c. 18, 26 et
ibi Alam.
Pagi ad Bar.
Novél. 83,
123, 133.
Giamnone,
hist. Neap.
L 3, c. 6.

pouvait être exécutée sans la permission de l'évêque : s'il la refusait, on avait recours à l'empereur. Par un privilège spécial, les évêques furent dispensés de plaider, pour quelque sujet que ce fût, par devant les tribunaux séculiers, et ce même privilège fut accordé aux religieuses. C'est ainsi que par la faveur de ce prince les évêques étendirent leurs droits de juridiction ; cependant ce n'était point encore une juridiction proprement dite, parce qu'ils n'avaient ni territoire, ni force coactive.

XLV.
Sédition
dans Alexan-
drie au sujet
de la reli-
gion.

Liberat.

brev. c. 10.

Evag. l. 4,

c. 9, 10.

Leontius, de

sectis, art. 5.

Vict. Tun.

Proc. Anecd.

c. 29.

Theoph. p.

188.

Fleury, hist.

eccles. l. 32,

art. 31.

Le Quien,

Or. Christ.

t. 2, p. 430

et seqq.

Les intentions de Justinien étaient droites, et ses erreurs sur les points dogmatiques ne vinrent jamais que de sa légèreté et de sa vanité naturelles. Mais sa femme Théodora prenait toujours avec chaleur le mauvais parti : elle soutenait opiniâtrément celui d'Eutychès, et Sévère était son théologien. Ce faux patriarche d'Antioche, chassé de son siège sous le règne de Justin, s'était retiré dans Alexandrie avec Julien d'Halicarnasse. Deux esprits si turbulents s'étaient bientôt divisés, et avaient formé deux sectes opposées, quoique également attachées à la doctrine d'Eutychès. Après la mort de Timothée, patriarche d'Alexandrie, Théodose, sectateur de Sévère, élu par le clergé, fut protégé des magistrats et des courtisans qui dépendaient de Théodora. Les moines et le peuple, déclarés pour les sentiments de Julien, chassèrent Théodose et intronisèrent Gaïen, qui se soutint pendant environ trois mois. Au bout de ce temps arriva le chambellan Narsès, envoyé par l'impératrice pour rétablir Théodose. Le peuple prit les armes en faveur de Gaïen ; il y eut au milieu d'Alexandrie de sanglants combats, où les femmes signalèrent leur zèle fanatique en accablant

les soldats de pierres et de tuiles qu'elles lançaient du haut des toits. Narsès, pour réduire cette multitude forcenée, mit le feu à la ville et força Gaïen à prendre la fuite. Théodose, teint du sang de son peuple, prit possession du siège épiscopal, et l'occupa seize mois parmi des séditions continuelles. Enfin Justinien, pour calmer ces troubles, le rappela et lui assigna pour exil le faubourg de Syques, où il ne cessa de dogmatiser jusqu'au règne de Justin II. Les partisans de Gaïen, mort en Sardaigne, suivirent Théodose à Constantinople : ils élevaient autel contre autel, et la division des deux partis subsista tant que vécut Justinien ; mais la présence du prince empêcha les voies de fait, et leur animosité s'exhala en disputes et en libelles. L'empereur fit nommer évêque d'Alexandrie le moine Paul, dont la doctrine était orthodoxe. Paul ne tint pas longtemps le siège. Comme il avait reçu du prince l'autorité de destituer les magistrats et les officiers qui fomentaient la discorde en favorisant l'hérésie, il entreprit d'ôter le commandement des troupes à Élie, revêtu de cette charge. Un diacre, nommé Psoès, ami d'Élie, voulut en avertir le commandant par une lettre qui fut interceptée. L'évêque irrité accusa Psoès de divertir les revenus de l'Église dont il était économé, et en écrivit à l'empereur. En attendant la réponse du prince, il mit l'accusé entre les mains de Rhodon, préfet d'Égypte, qui le fit mourir dans la prison. Rhodon avait été poussé à cette violence par un des premiers de la ville, nommé Arsène : il avait ordre d'exécuter tout ce que l'évêque lui commanderait, et Arsène, ennemi de Psoès, avait supposé des ordres de l'évêque. Sur les plaintes des parents de Psoès,

l'empereur justement courroucé fit amener à Constantinople Rhodon et Arsène, qui furent condamnés à mort. Paul lui-même, quoiqu'il protestât de son innocence, fut exilé à Gaza, où Justinien le fit déposer par trois évêques. Il eut pour successeur Zoïle, qui fut lui-même déposé, parce qu'il refusait de souscrire à la condamnation de trois chapitres, dont nous parlerons dans la suite. Après la mort de Rhodon, le gouvernement de l'Égypte fut donné au sénateur Libérius, employé deux ans auparavant dans les négociations de Théodat, et qui avait renoncé au service de ce prince perfide pour s'attacher à Justinien. Mais à peine fut-il dans Alexandrie, que l'empereur, par un effet de son inconstance naturelle, lui substitua un Égyptien nommé Jean Laxarion. Les amis de Libérius s'en plaignirent à l'empereur, qui répondit qu'il ignorait cette entreprise de Laxarion, et que Libérius devait rester en place. Laxarion de son côté fit porter des plaintes de ce que Libérius refusait de lui céder le gouvernement; et par la même faiblesse, Justinien assura qu'il n'avait rien changé à la destination de Laxarion. Ces réponses contradictoires allumèrent une guerre civile dans Alexandrie. Les partisans des deux contendants prirent les armes; Laxarion fut tué; et sur les plaintes de ses amis, Libérius fut mandé à Constantinople et jugé par le sénat, qui, voyant évidemment par les pièces du procès que l'empereur seul était la cause de tout le mal, déclara Libérius innocent.

XLVI.
Députés de
Justinien au
pape.
Liberat.
brev. c. 20.

Malgré l'ascendant de Théodora sur l'esprit de son mari, elle ne put rompre les liens qui attachaient l'empereur à la chaire de saint Pierre. Il consultait les souverains pontifes, il déférait à leurs conseils. Après l'élec-

tion de chaque nouveau pape, il lui envoyait sa profession de foi, et recevait avec respect la bénédiction apostolique. L'ambition d'un diacre, nommé Vigile, troublait alors la paix de l'Église romaine et en renversait la discipline. Boniface II, qui avait succédé à Félix III, séduit par les insinuations de ce diacre, entreprit, contre toutes les règles, de le désigner pour son successeur. Il obligea son clergé et ses suffragants à faire serment, qu'après sa mort ils éliraient Vigile. La cour de Ravenne, le sénat et le peuple de Rome, se récrièrent contre une innovation si contraire à la liberté canonique. Le pape lui-même rougit de sa faiblesse : il reconnut sa faute dans un concile, et brûla l'acte de cette élection anticipée. Après sa mort, Vigile fit jouer inutilement tous les ressorts de l'intrigue : on lui préféra Jean Mercure, prêtre de l'Église de Rome ; et ce diacre corrompu et corrupteur eut la honte d'avoir attiré sur le clergé la censure séculière, et même celle d'un prince hérétique. Le sénat rendit un arrêt sévère contre la brigue et la simonie ; et Athalaric, qui vivait encore, confirma par un édit ce que le sénat avait ordonné. Ce fut au pape Jean II que Justinien envoya Hypatius, évêque d'Éphèse, et Démétrius de Philippes, pour le consulter sur une question suscitée par quelques moines du monastère des Acémètes et qui causait un schisme dans Constantinople. Ces deux évêques apportaient en même temps des présents pour l'église de Saint-Pierre. Le pape condamna les moines ; et comme ils persistaient dans leur obstination, il les retrancha de sa communion : ce qu'avait déjà fait Épiphané, patriarche de Constantinople. Il répondit à l'empereur par une lettre datée du 25 mars 534, dans

Anast. Joan.
II. Bonif. II.
Baronius.
Fleury, Hist.
Ecccl. l. 32,
art. 21, 25,
32, 35.

laquelle il le félicite de la pureté de sa foi, et l'exhorte à la clémence envers les hérétiques qui reviendront de leurs erreurs. Quelque temps auparavant, l'empereur, pour étouffer les divisions, avait engagé six évêques catholiques à conférer avec six autres du parti de Sévère. Ces derniers furent confondus; mais il ne s'en trouva qu'un seul qui eût la sincérité et le courage de reconnaître hautement son erreur et de se réunir à l'Église. Stratégus, fils de l'Égyptien Apion, célèbre du temps d'Anastase, assistait à cette conférence de la part de l'empereur.

XLVII.
Le pape
Agapet à
Constanti-
nople.

Evag. l. 4,
c. 9, 11.

Anast. hist.
p. 62 et in
Agap.

Marc. chr.
Liberat.

brev. c. 20,
21, 22.

Theoph.
p. 183, 184.

Hist. misc.

l. 16, ap. Mu-

rat. t. 1. part.

1, p. 107.

Épiphané étant mort en 535, après quinze ans d'épiscopat, Anthimus, évêque de Trébisonde, fut transféré sur le siège de la ville impériale par la faveur de Théodora. C'était un hérétique déguisé. Son élévation inspira tant d'assurance aux sectateurs d'Eutychès, que Sévère et Pierre d'Apamée, les deux chefs du parti, se rendirent aussitôt à Constantinople avec un moine de Syrie nommé Zoara, propre à seconder leur audace. Ils commencèrent à tenir des assemblées et à débiter leurs erreurs. Niersès, patriarche d'Arménie¹, d'intelligence avec ces hérétiques, séduisit une grande partie de sa province, qui conserve encore de

¹ Niersès ou Nersès II, surnommé *Aschdarakatsi* parce qu'il était né à Aschdarak, dans le canton de Bagrévand, succéda en l'an 524 à Ghévond ou Léonce. L'anonyme grec du P. Combéfis, *Auct. bib. Patr.* t. 2, p. 290, l'appelle *Norsesès*, Νορσισης ἀπὸ τοῦ Ἀσπαράξ (*pro Asparax*). Il mourut en l'an 533, et eut pour successeur Jean II, abbé du monastère de saint Thathoul. Nersès II

avait réuni un concile qui est célèbre dans l'histoire d'Arménie, et qui régla tout ce qui concernait la discipline de l'église arménienne et la célébration des fêtes. Ce concile se tint à Dovin, capitale de l'Arménie, en l'an 527, et il contribua à répandre dans ce pays la doctrine d'Eutychès. C'est ce qu'assure l'anonyme grec publié par le P. Combéfis, *auct. bib. Patr.* t. 2, p. 290. — S.-M.

nos jours la doctrine d'Eutychès. Ce fut dans ces conjonctures que le pape Agapet, qui venait de succéder à Jean II, arriva le 2 de février 536 à Constantinople, où Théodat l'avait envoyé pour engager Justinien à un accommodement. Le pape, ne pouvant obtenir de l'empereur la paix qu'il demandait pour les Goths, voulut la procurer à l'Église. Il refusa constamment de communiquer avec Anthimus, à moins que celui-ci ne donnât par écrit une profession de foi conforme aux dogmes catholiques, et qu'il ne renonçât au siège de Constantinople pour retourner à Trébisonde : cette translation d'un évêché à un autre étant contraire aux canons. Justinien excité par Théodora employa vainement les promesses et les menaces : le pape demeura inflexible ; et sa fermeté l'emporta sur le crédit de l'impératrice, sur l'opposition des évêques courtisans, et sur Justinien même, qui consentit à la déposition d'Anthimus si ce prélat refusait de faire preuve de sa foi. Anthimus, soutenu dans son opiniâtreté par Sévère, refusa de comparaître dans le concile assemblé par Agapet ; il fut déposé. On condamna en même temps Sévère, Pierre et Zoara. Mennas, estimé pour la pureté de ses mœurs et de sa doctrine, fut placé sur le siège de Constantinople et reçut des mains du pape l'onction épiscopale. Agapet mourut au mois d'avril, dans le temps qu'il se préparait à retourner en Italie ; ses funérailles furent honorées du concours de tout le peuple catholique, et, quelques mois après, son corps fut transporté à Rome. Le nouveau patriarche, pour consommer l'ouvrage de ce saint pontife, assambla un nombreux concile : Anthimus y fut déclaré hérétique, infracteur des canons, et comme tel privé

Novel. Just.
42.
Cedren. t. 1,
p. 371.
Zon. l. 14, t.
2, p. 67.
Malala, part.
2, p. 221.
Pagi ad Bar.
Fleury, Hist.
Ecclés. l. 32,
art. 52, 53,
54.

de l'évêché de Trébisonde. Ses trois complices furent frappés d'anathème. L'empereur entièrement désabusé confirma ces deux jugemens par une constitution adressée à Mennas, dans laquelle il défend, sous des peines très-rigoureuses, de transcrire et même de garder les écrits de Sévère; il bannit Anthimus et les trois autres du territoire de Constantinople, et leur interdit l'entrée des grandes villes, leur permettant seulement d'habiter dans des lieux déserts et écartés, de crainte qu'ils ne corrompent les simples par le poison de leurs erreurs.

Théodat était encore à Ravenne lorsqu'on apprit en Italie la mort d'Agapet. Ce prince, craignant qu'on ne mît sur le Saint-Siège un partisan de Justinien, envoya ordre d'élire le sous-diacre Silvère, dont il se croyait assuré. Un procédé si contraire à la discipline canonique révolta tous les Romains; et peu s'en fallut qu'on n'en vînt à une sédition. On députa au roi des évêques pour lui faire des remontrances; il ne répondit que par des menaces: il fallut obéir. Une partie considérable du clergé refusa d'abord de reconnaître le nouveau pape; la crainte força bientôt leur consentement; et la sage conduite de Silvère effaça l'irrégularité de son élection. Cependant Vigile ne perdit pas de vue la dignité suprême à laquelle il aspirait depuis long-temps. Il avait accompagné le pape Agapet à Constantinople, et s'était insinué dans les bonnes grâces de Théodora par sa complaisance à embrasser les sentimens qu'elle protégeait. Il traita secrètement avec cette princesse, qui lui promit le souverain pontificat et sept cents livres d'or, à condition qu'il se déclarerait contre le concile de Chalcédoine; qu'il rétablirait

XLVIII.
Silvère pape
est exilé.

Proc. Got.
l. 1, c. 25.
Anecd. c. 1.
Liber. brev.
c. 22.

Marc. chr.
Vict. Tun.
Theoph.
p. 184.

Hist. misc.
l. 16, ap. Mur.
rat. t. 1, part.
1, p. 107.

Anast. Silv.
Pagi ad Bar.
Fleury, Hist.
ecclés. l. 32,
c. 57, 58.

Muratori,
Annal. Ital. p.
379 et seqq.
Gruter, insc.
p. 1162, n°
10.

Nardini, Ro-
ma Antica,
p. 370.

Anthimus, et qu'il entrerait en communion avec Silvère et ses partisans. Vigile promit tout pour satisfaire son ambition; et par son conseil, Théodora écrivit à Silvère qu'elle le priait de venir à la cour, ou, s'il ne pouvait faire ce voyage, de casser les décrets des deux conciles tenus par Agapet et par Mennas, et de remettre Anthimus en possession du siège de Constantinople. Vigile était persuadé que Silvère ne ferait rien de ce que demandait l'impératrice, et il n'y fut pas trompé. A la lecture de ces lettres, Silvère s'écria en soupirant : *Je vois bien que cette affaire sera cause de ma mort.* Il répondit à Théodora que rien ne pourrait jamais le contraindre à rappeler un hérétique juridiquement condamné et obstiné dans son erreur. La princesse, outrée de dépit, employa l'instrument le plus pernicieux et le plus propre à seconder ses mauvais desseins. Elle instruisit Antonine de ses intentions. Vigile revint à Rome pendant le siège; et pour s'assurer du succès, il intéressa l'avarice d'Antonine en lui promettant deux cents livres d'or. Cette femme, exercée aux forfaits les plus odieux, vint à bout de persuader à Bélisaire que le pape trahissait l'empereur et qu'il entretenait intelligence avec Viti-gès. On suborna des témoins; on supposa des lettres. Bélisaire soupçonnait Vigile d'être l'auteur de l'intrigue; mais pressé par sa femme, intimidé par les lettres de l'impératrice, il eut la faiblesse de se prêter à cette violence. Le pape eut ordre de se rendre au palais de Pincius, où Bélisaire avait choisi sa demeure. Comme il prévoyait l'orage prêt à fondre sur sa tête, il se réfugia dans l'église de Sainte-Sabine. Mais Bélisaire lui ayant promis avec serment qu'on n'attenterait

ni à sa vie ni à sa liberté, il vint au palais. Antonine, feignant d'être malade, s'était fait mettre au lit, et Bélisaire était assis à ses pieds. En voyant entrer le pape, elle s'écria : *Dites-moi, pape Silvère, quel mal vous avons-nous fait, nous et les Romains, pour vouloir nous livrer aux Goths ?* Le pape demandant une information juridique et offrant de confondre la calomnie, Bélisaire changea de discours ; et comme ce guerrier, quoique assez religieux, n'avait guère d'autre théologie que celle de la cour, il exhorta le pape à condamner le concile de Chalcédoine pour apaiser l'impératrice. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur son esprit, il le laissa retourner dans son asyle. Le lendemain, par une subtilité indigne d'un si grand homme, il le rappela une seconde fois ; et comme s'il eût été quitte de son serment, il se saisit de sa personne, et le fit embarquer pour être conduit à Patara en Lycie, où Théodora avait fixé le lieu de son exil. Ensuite, pour se conformer aux intentions de l'impératrice, il gagna les plus accrédités du clergé, et fit nommer Vigile pour successeur. Vigile ne fut pas plus tôt élevé sur le Saint-Siège, que, pour commencer à exécuter ce qu'il avait promis à Théodora, il envoya des lettres de communion à Anthimus, à Sévère, à Théodose d'Alexandrie, déclarant qu'il approuvait leur doctrine. Mais comme il n'était pas moins avare qu'Antonine, il se dispensa de lui payer les deux cents livres d'or, sous prétexte qu'il ne pouvait tenir parole sans se rendre coupable de simonie.

XLIX.
Sa mort.

Justinien, occupé de ses écrits théologiques et de la construction de l'église de Sainte-Sophie, ignorait ce qui se passait à Rome. Tandis qu'il discutait les ma-

tières en docteur, Théodora les décidait en souveraine. L'évêque de Patara vint instruire l'empereur de l'exil de Silvère, et lui fit des reproches du scandaleux traitement exercé sur le chef de l'Église. Le prince, à demi-réveillé par de si justes plaintes, ordonna que Silvère fût reconduit à Rome; qu'on examinât de nouveau s'il était auteur des lettres qu'on l'accusait d'avoir écrites à Vitigès; que s'il était coupable, on le fit évêque de quelque autre église; mais que s'il se trouvait innocent, on le rétablît dans son siège. Théodora fit d'inutiles efforts pour empêcher l'exécution de ces ordres. Silvère fut ramené à Rome, et son retour fit trembler Vigile sur la chaire de saint Pierre. Mais cet usurpateur se tira de danger par un nouvel attentat. Appuyé du pouvoir qu'Antonine avait sur son mari, il obtint de Bélisaire que Silvère fût mis en sa garde; et dès qu'il l'eut entre ses mains, il le fit conduire dans l'île de Palmaria ou dans celle de Pontia sur les côtes de la Campanie, où il le laissa mourir de faim. Selon Procope, Silvère fut assassiné par Eugène qu'Antonine avait envoyé à ce dessein, et Justinien ne tira nulle vengeance d'un forfait si atroce. Quelque temps après, Bélisaire, touché de repentir, fit bâtir à Rome une église, comme pour réparer le crime de sa cruelle condescendance. Vigile, après avoir acheté par tant d'horreurs la place la plus sainte de l'Église, cessa d'être méchant, dès qu'il n'eut plus d'intérêt de l'être. Devenu pape sans contestation par la mort de Silvère, il fit tout le contraire de ce qu'il avait promis à Théodora. Il frappa d'anathème Anthimus et Sévère; il écrivit à Justinien et à Mennas des lettres tout-à-fait orthodoxes; et par un changement subit, il se déclara

hautement pour la doctrine catholique, qu'il avait trahie jusqu'alors.

A la fin de cette année Constantinople vit célébrer la dédicace du plus fameux temple que le christianisme ait élevé en Orient. L'église de Sainte-Sophie, bâtie par Constance, réparée par Théodose le jeune après un incendie, décorée par tous les empereurs, avait été réduite en cendres dans la furieuse sédition du mois de janvier 532. Justinien entreprit aussitôt de la rebâtir, non pas telle qu'elle avait été, mais avec une magnificence qui la rendit le plus bel édifice de l'univers. Il y épuisa ses trésors; il rassembla de toutes les parties de l'empire d'excellents ouvriers et des matériaux précieux. Anthémios de Tralles, le plus habile architecte de ce temps-là, dressa le plan et commença l'ouvrage; mais il mourut après en avoir jeté les premiers fondements. Isidore de Milet l'acheva, et les connaisseurs observent que le plan est supérieur à l'exécution. Codin rapporte que le ciment dont on se servit pour lier les pierres était fait d'orge bouilli dans de l'eau, où l'on mêlait de la chaux, des tessons ou des tuiles pilées, et des écorces d'ormes hachées. Il fallait que l'eau ne fût ni chaude ni froide, mais tiède, pour employer ce ciment, qui, selon cet auteur, donnait à la structure la même solidité que le fer. Comme ce superbe bâtiment subsiste encore, réduit en mosquée, j'en donnerai une description abrégée d'après nos plus célèbres voyageurs. De la plus grande place de Constantinople, nommée l'Augustéon, l'on arrivait dans une cour carrée, environnée de quatre portiques, au milieu de laquelle était un bassin d'eau jaillissante. C'est que les Grecs ont coutume de se laver le visage

L.
Description
de l'église
de Ste.-So-
phie.

Proc. ædif.

l. 1, c. 1, 2.

Agath. l. 5,

p. 149, 152.

Codin. de

struct. temp.

S. Soph.

Paul. Silent.

descr. æd.

Soph.

Evag. l. 4,

c. 30.

Novel. 3, 6,

16.

Glycas, p.

267.

Marc. chr.

Cedr. t. 1,

p. 371, 374.

Theoph. p.

184, 197.

Suid.

Ιουστινιανός.

Anast. Hist.

p. 62.

Bedelmont,

descr. Const.

et ibi not.

Cang.

Petr. Gyl. de

Topog. Con.

l. 2, c. 3, 4, 17.

Cang. Const.

Christ. l. 3.

Grelot, relat.

d'un voyage

de CP.

et les mains avant que d'entrer dans une église. Après avoir traversé un double portique, on entra dans le temple par neuf portes d'un bois précieux, curieusement travaillé ; ces portes furent brûlées dans un grand incendie sous le règne de Michel Curopalate, qui en fit faire d'autres en bronze, où son nom se lit encore en gros caractères. L'édifice, tourné vers l'orient selon l'ancien usage, était de forme carrée, plus long que large, seulement de la profondeur du sanctuaire. Il avait quarante-deux toises de longueur sur trente-huit de largeur, et cent quarante-deux pieds de hauteur, sans y comprendre le dôme de dix-huit toises de diamètre et de dix-huit pieds d'élévation. Tout le bâtiment portait sur huit grosses piles et vingt-huit colonnes de marbre de diverses couleurs. La nef, s'arrondissant aux deux extrémités, formait un ovale. Le long des trois côtés de la nef régnait une galerie haute, où les femmes s'assemblaient ; car dans les églises grecques elles sont séparées des hommes. Les chapiteaux des colonnes étaient d'airain doré ou argenté. Les plus beaux marbres dont les murs étaient revêtus, les compartiments de marbre et de porphyre qui formaient le pavé du temple, l'or, l'argent, les pierreries et la mosaïque des voûtes, une infinité de lampes de tous les métaux précieux et de toutes les formes, éblouissaient les regards et partageaient l'admiration. Le sanctuaire était incrusté d'argent, et l'on rapporte que Justinien y employa quarante mille livres pesant de ce métal. L'autel, qui suivant l'usage des Grecs était unique, brillait d'or et de pierreries. Six piliers massifs de ce métal le soutenaient. La table était un ouvrage merveilleux, composé de tous les métaux fondus ensemble, et semé de pierres

précieuses. Au pourtour on lisait une inscription qui exprimait l'offrande et la prière de Justinien et de Théodora. L'an 558 le dôme, fendu alors en plusieurs endroits par les fréquents tremblements de terre, tomba dans la partie orientale tandis qu'on travaillait à le réparer. Cette chute écrasa l'autel, les portes du sanctuaire et l'ambon, c'est-à-dire le jubé. Justinien le fit rebâtir par Isidore, neveu du premier architecte. Il fut élevé de vingt pieds au-dessus de sa première hauteur. Basile Bulgaroctone le répara encore après un accident semblable, et l'on dit qu'il en coûta mille livres d'or pour le seul échafaudage. Cet autel si riche et si précieux ne subsiste plus. Les musulmans n'en ont point dans leurs mosquées. Lorsque Mahomet second prit Constantinople, il entra à cheval dans Sainte-Sophie, et après avoir fait sa prière à genoux sur l'autel, il le fit abattre. Ce prince infidèle n'osa même entrer ainsi dans cette église qu'après avoir su que les chrétiens mêmes n'en faisaient pas scrupule. En effet, sous le règne des derniers empereurs chrétiens d'Orient, la vanité des Grecs était venue à un tel point que les personnes de quelque distinction entraient à cheval dans Sainte-Sophie, ou s'y faisaient porter en litière. Pour éviter les incendies, Justinien n'employa point de bois de charpente : il fit recouvrir la voûte avec de longues tables de marbre. Le baptistère, placé à l'occident, était si spacieux que l'on y tint des conciles, et que le peuple s'y réfugiait en foule dans les temps de sédition. Ce temple, magnifique en lui-même, est encore relevé par les exagérations des Grecs, qui le préfèrent à Saint-Pierre de Rome; ce que les connaisseurs n'accordent pas. Les Turcs n'ont rien changé au

corps de l'église; et s'ils en ont retranché quelque partie, ce ne peut être que les bâtiments extérieurs, comme le palais du patriarche et les logements du clergé et des officiers. Ils ont à la vérité effacé ou défiguré les images de peinture et de sculpture; les mahométans n'en souffrent point dans leurs mosquées; mais les traces de ce qui en reste ne font point regretter cette perte; ces arts avaient alors entièrement dégénéré. Le portail ne s'accorde nullement avec la majesté et la beauté de l'intérieur; c'est un ouvrage tout-à-fait conforme à la grossièreté du siècle de Justinien, déjà demi-barbare. Il est étonnant qu'on ait si bien réussi dans les autres parties. Les Turcs, qui interdisent aux chrétiens l'entrée de leurs mosquées, sont surtout attentifs à n'en pas laisser entrer dans Sainte-Sophie : ils sont persuadés que le dôme s'écroulerait aussitôt qu'il y monterait un incirconcis.

L'ouvrage étant achevé au bout de six ans de travaux continuels, Justinien en célébra la dédicace le 27 de décembre. Tout le clergé de Constantinople sortit en procession de l'église de Sainte-Anastasie. Le patriarche Mennas était assis dans le char de l'empereur, qui suivait à pied à la tête de tout le peuple. Le prince, ravi de joie, chantait à haute voix : *Gloire à Dieu qui a daigné se servir de mon ministère pour achever cette sainte entreprise*; mais sa vanité, qui s'oubliait rarement dans les actions les plus religieuses, lui faisait ajouter ces paroles : *Salomon, je t'ai vaincu*. On dit même, que pour mieux faire sentir l'avantage qu'il donnait à son église sur le temple de Jérusalem; il fit représenter Salomon dans une contenance triste et humiliée, regardant avec jalousie le nouvel édifice.

LI.
Dédicace de
Stc.-Sophie.

Il ne montra pas moins de petitesse en se faisant ériger à lui-même sur une colonne une statue colossale d'airain, dans la place de l'Augustéon, devant l'église de Sainte-Sophie. Il était à cheval, couvert d'armes défensives, tenant dans la main gauche un globe surmonté d'une croix, étendant la droite vers l'Orient, comme pour défendre aux Perses d'avancer au-delà de leurs frontières. Nous verrons bientôt que ce geste menaçant, frivole invention de la flatterie, ne fut pas capable d'imposer à Chosroès. Cette statue subsista jusque dans le seizième siècle, et Pierre Gilles rapporte qu'étant à Constantinople il la vit transporter du sérail à l'arsenal, où elle fut fondue pour l'usage de l'artillerie.

LII.
Clergé de
Ste.-Sophie.

Les biens attachés à l'église métropolitaine par Constantin et ses successeurs étaient fort considérables. Mais le faste des évêques de Constantinople et l'ambition des ecclésiastiques qui sollicitaient des places dans cette église avaient multiplié le clergé à un point excessif. Justinien fixa le nombre des clercs à quatre cent quatre-vingt cinq, outre quarante diaconesses. Ce nombre s'accrut encore de telle sorte, qu'il fallut qu'Héraclius en retranchât beaucoup pour le réduire à six cents. Sous Constantin Monomaque la multitude des clercs absorbait les revenus, au point que la messe ne se disait plus que les grandes fêtes, les samedis et les dimanches. Cet empereur ajouta les fonds suffisants pour la faire célébrer tous les jours. Lorsque les Français se furent rendus maîtres de Constantinople, ils établirent dans Sainte-Sophie un chapitre de chanoines, à l'exemple de ce qui se pratiquait dans les églises latines. Sur la fin de l'empire le nombre des clercs de

cette église montait à huit cents. Les ministres de la mosquée jouissent encore des revenus de onze cents boutiques de Constantinople, que Constantin et Anastase avaient attachés à la principale église pour faire les frais des funérailles.

Pendant que Bélisaire défendait Rome contre les efforts de Vitigès, Germain, neveu de Justinien, travaillait à réduire en Afrique un ennemi moins puissant que le roi des Goths, mais plus redoutable par ses artifices et par son courage. Après le massacre de Marcellus et des autres capitaines, Stozas, devenu maître de leurs troupes, qu'il avait jointes aux siennes, donnait la loi en Numidie. Théodore et Ildiger, que Bélisaire avait laissés dans Carthage, voyaient tous les jours désertir leurs soldats, et n'osaient marcher à la rencontre du rebelle dans la crainte d'être abandonnés des autres. Germain, qui dès la seconde année du règne de son oncle Justinien avait fait connaître sa valeur par la défaite des Antes, demeurait depuis neuf ans dans l'inaction; la haine de Théodora rendait inutiles les talents de ce brave guerrier. Enfin la nécessité obligea le prince à l'employer : il l'envoya en Afrique; mais selon sa coutume il ne lui donna que fort peu de soldats; c'était une escorte plutôt qu'une armée¹. Dès que Germain fut arrivé à Carthage, il fit la revue des troupes; et ayant reconnu que les deux tiers s'étaient donnés au rebelle, il résolut de rétablir l'armée romaine avant que de se hasarder à combattre.

LIII.
 Germain envoyé en
 Afrique.
 Proc. Vand.
 l. 2, c. 16,
 17, 18.
 Theoph.
 P. 173, 174.
 Marc. chr.

¹ Il était accompagné de deux sénateurs; le premier, Symmaque, devait être préfet, ὑπαρχος, et payeur-général de l'armée, χορηγός;

τῆς δαπάνης; l'autre, appelé Domnicus, devait commander l'infanterie, en remplacement de Jean qui était mort. — S.-M.

Il y avait à Carthage peu de soldats qui n'eussent des parents ou d'anciens camarades dans l'armée de Stozas. Il ne fut pas difficile à Germain, naturellement libéral, de gagner leur cœur ; il leur persuada que l'empereur l'avait envoyé pour soulager les soldats opprimés et pour châtier les oppresseurs. Ce discours se répandit dans le camp de Stozas ; la plupart de ceux qui s'étaient jetés dans son parti revinrent à Germain, qui les reçut avec bonté et leur fit payer leur solde pour le temps même qu'ils avaient servi contre l'empire. Cette générosité attira les autres : ils désertaient par bandes du camp de Stozas, et se rendaient à Carthage. Le général se vit bientôt en état de livrer bataille.

LIV.
Il marche
contre Stozas.

Stozas, de son côté, craignant de voir son armée anéantie par la désertion, résolut d'employer au plutôt ce qui lui restait de forces, et marcha en diligence vers Carthage. Il fit entendre à ses soldats qu'il avait des intelligences dans l'armée ennemie ; que ceux qui paraissent l'abandonner agissaient de concert avec lui, et que dès qu'ils le verraient devant la ville, ils reviendraient sous ses étendards. Après avoir rassuré les esprits par ces mensonges, il alla camper à une lieue et demie de Carthage¹. Germain fit sortir son armée, et l'ayant rangée en bataille, comme il était instruit des discours de Stozas et qu'il voulait s'assurer de la fidélité de ses troupes : « Soldats, leur dit-il, vous n'avez pas à vous plaindre de l'empereur : il vous a tirés d'une vie misérable pour vous ceindre l'épée et déposer entre vos mains l'honneur de l'empire. La plupart d'entre vous n'ont payé ce bienfait que d'ingratitude. Il ou-

¹ A 35 stades. — S.-M.

« blie votre faute; mais souvenez-vous qu'il vous a
 « pardonné. Il ne vous demande pour réparation que
 « ce qu'il était en droit d'exiger de vous avant que vous
 « fussiez coupables. Honorez par votre valeur le nom
 « romain que vous avez recouvré; effacez par le sang
 « du rebelle la trace de votre rébellion. Pour moi, en
 « récompense des bons traitements que vous avez
 « éprouvés de ma part, voici ce que je vous demande :
 « qu'aucun de vous ne reste malgré lui sous mes en-
 « seignes : si quelqu'un veut passer dans l'armée enne-
 « mie, je lui en donne la liberté; qu'il porte avec lui
 « ses armes, j'aime mieux un ennemi déclaré qu'un
 « soldat perfide. » Ces paroles excitèrent de grands
 cris; tous protestent de leur zèle pour l'empereur;
 tous, levant les mains, s'engagent par les plus terri-
 bles serments à faire preuve de leur fidélité. Les sol-
 dats de Stozas, ne voyant aucun effet de ses promesses,
 prennent l'épouvante, et s'étant débandés, ils rega-
 gnent, en fuyant, la Numidie, où ils avaient laissé
 leurs femmes et leur butin.

Germain les poursuit, et les atteint dans une plaine
 nommée Scales ¹. Il se range aussitôt en bataille. Il
 forme une ligne de ses chariots, laissant des inter-
 valles pour le passage de son infanterie. Il se place
 lui-même à la gauche avec l'élite de sa cavalerie; il
 jette le reste sur l'aile droite ². Stozas, ne pouvant évi-
 ter le combat, ranime le courage des siens et les range

LV.
Bataille de
Scales.

¹ On plutôt *Scalæ veteres*, *iv*
χωρίον ὃ δὴ Σκάλαι βέταρες καλεῖται
Ῥωμαῖοι. Πρωκ. de bel. Vand. l. 2,
c. 17. — S.-M.

² Cette partie de l'armée était di-
 visée en trois corps, commandés par

Ildiger, gendre d'Antonine, femme
 de Bélisaire, par Théodore le Cap-
 padocien, et par Jean Troglita, frère
 de Pappus, général célèbre dont il
 sera question plus tard dans l'his-
 toire des guerres d'Afrique. — S.-M.

non pas en ligne selon l'ordonnance romaine, mais par pelotons à la manière des Barbares. Il avait à sa suite un corps très-nombreux de cavaliers maures¹, commandés par leurs rois Yabdas et Ortaïas. Ces princes, naturellement perfides, envoyèrent secrètement promettre à Germain de se ranger de son côté dès que le combat serait engagé. Mais le général romain, qui comptait peu sur leur parole, ne leur ayant fait aucune réponse, ils prirent leur poste derrière l'armée de Stozas, dans le dessein d'attendre l'événement et de se joindre au vainqueur. Lorsque les deux armées furent à la portée du trait, Stozas, qui ne manquait pas de valeur, apercevant à l'aile gauche des Romains l'enseigne générale, voulait courir à cet endroit. Mais les Hérules, qui faisaient partie de l'armée rebelle et qui connaissaient la force invincible de Germain, arrêtaient cette ardeur impétueuse et le déterminèrent à charger l'aile droite, qui prit bientôt la fuite et perdit tous ses étendards. Déjà les rebelles commençaient à entamer l'infanterie, lorsque Germain, renversant tout ce qu'il rencontrait devant lui, vint à la tête de ses cavaliers fondre sur Stozas. En même temps l'aile droite se rallia; ce fut alors une affreuse mêlée, où les combattants des deux partis, semblables les uns aux autres par les armes, l'habillement et le langage, se massacraient sans se reconnaître. Germain, qui portait partout la terreur, mais qui aimait mieux sauver un Romain que de faire périr cent ennemis, criait à ses soldats de ne tuer personne sans lui avoir demandé le mot du guet. Pendant qu'il donnait ces ordres et l'exem-

¹ De nombreuses myriades de Maures, dit Procope, de bel. Vand. 1.2, c. 16, Μαυρευσιῶν μυριάδες πολυαί. — S.-M.

ple d'une héroïque valeur, son cheval fut abattu d'un coup de javelot, et ce grand capitaine allait périr si ses gardes ne fussent accourus à son secours et ne l'eussent promptement transporté sur un autre cheval. Stozas profita de ce moment pour s'échapper par la fuite, et Germain courut au camp ennemi. Il y trouva un nouveau péril. Stozas y avait laissé un grand corps de troupes, qui fraîches encore, et presque égales en nombre à l'armée romaine, vinrent au-devant de Germain, et firent balancer la victoire. Mais un détachement ayant attaqué par un autre endroit entra sans résistance et chargea par derrière les rebelles qui prirent enfin la fuite. Les vainqueurs se jettent en foule dans le camp; et, sans songer à poursuivre les ennemis, ils se dispersent pour courir au pillage. Germain, craignant que les rebelles ne se rallient et ne reviennent fondre sur eux dans ce désordre, place ses gardes à la porte du camp, et courant de toutes parts, il s'efforce par ses cris, par ses menaces, de remettre ses soldats en ordre. Mais il parle à des sourds : ses soldats le fuyent comme un ennemi et ne s'occupent que de leur butin. Par bonheur, les Maures qui n'avaient pas secondé Stozas dans le combat achevèrent sa défaite. Il avait d'abord couru à leurs escadrons pour y chercher du secours; mais voyant qu'on se disposait à le recevoir en ennemi, il avait pris la fuite avec cent cavaliers. Les fuyards s'étant ralliés autour de lui en assez grand nombre, il revenait à la charge, lorsque les Maures fondirent sur sa troupe, et l'ayant taillée en pièces, allèrent se joindre aux Romains, pour avoir leur part du butin. Tous les rebelles échappés du carnage vinrent se jeter aux pieds de Germain, qui

leur fit grace et les admit dans ses troupes. Stozas, suivi de quelques Vandales, se réfugia en Mauritanie, où il épousa la fille d'un prince du pays, et y fixa sa demeure¹. Ainsi se termina cette rébellion, qui avait coûté tant de sang. Elle ne fut pas tellement éteinte qu'il ne restât encore dans les esprits quelque étincelle de révolte.

LVI.
Conjuration
de Maximin.

Un garde de Théodore, nommé Maximin, voulut tirer avantage de ces mauvaises dispositions pour reprendre le rôle qu'avait abandonné Stozas. Ce méchant homme, plus capable de former des desseins hardis que de les conduire, trouva des esprits propres à entrer dans ses vues. Mais il eut l'imprudence de s'ouvrir à un ami de Théodore, nommé Aſclépiade², qui, après avoir pris conseil de son ami, alla découvrir la conjuration à Germain. Le général, selon sa douceur et sa bonté naturelle, entreprit de gagner Maximin plutôt que de le punir : il le fit venir, et sans lui faire connaître qu'il fût instruit de ses sourdes pratiques, il loua sa valeur, et lui dit qu'il le mettait au nombre de ses gardes. C'était un poste très-honorable auprès du général, et l'on n'y entrait qu'en prêtant un nouveau serment de fidélité et au général et à l'empereur. Germain espérait que cet engagement serait un frein capable de contenir Maximin : celui-ci, au contraire, le regarda comme un moyen plus sûr de réussir dans ses perfides complots. Un jour de fête, pendant que Germain était à table avec ses amis, on vint lui dire qu'il y avait à sa porte une grande troupe de soldats, qui

¹ Παῖδα τῶν τινος ἀρχόντων γυναικα λαβὼν, αὐτοῦ ἔμενε. *Proc. de bel. Vand.* l. 2, c. 17. — S.-M.

² Il était né dans la Palestine, et issu d'une famille illustre. — S.-M.

murmuraient hautement de ce qu'on ne leur payait pas leurs montres. Il retint Maximin auprès de lui, et donna ordre secrètement à ses domestiques d'observer tous ses mouvements sans qu'il s'en aperçût. Il envoya ses autres gardes pour dissiper les séditieux. Ceux-ci avaient déjà quitté la porte du palais pour courir au cirque, où était le rendez-vous général. Les gardes y coururent avec eux, et sans donner aux conjurés le temps de s'assembler ni de se reconnaître, ils chargent à grands coups d'épée ceux qu'ils y trouvent, tuent les uns, amènent les autres à Germain. Il fit aussitôt arrêter Maximin, qui ayant été juridiquement convaincu d'avoir, contre son serment, continué ses intrigues pernicieuses, fut pendu aux portes de Carthage. Germain se contenta de punir ceux qu'on avait pris sur le fait, sans permettre d'autre recherche; et pendant deux ans qu'il gouverna l'Afrique, la paix et la justice régnèrent dans cette contrée, jusqu'au moment où Théodora son ennemie le fit rappeler, ainsi que nous le dirons dans la suite.

LIVRE XLV.

1. Irruption des Bulgares. II. Retraite de Vitigès. III. Prise d'une forteresse. IV. Les Goths assiégent Rimini. V. Et Milan. VI. Attaque d'Ancône. VII. Arrivée de Narsès en Italie. VIII. Jonction de Narsès et de Bélisaire. IX. Enfant allaité par une chèvre. X. Levée du siège de Rimini. XI. Brouillerie de Narsès et de Bélisaire. XII. Narsès s'oppose aux desseins de Bélisaire. XIII. Narsès se sépare de Bélisaire. XIV. Urbin se rend. XV. Prise d'Orviète. XVI. Horrible famine en Italie. XVII. Continuation du siège de Milan. XVIII. Prise et saccagement de Milan. XIX. Narsès rappelé. XX. Vitigès implore le secours des Lombards et des Perses. XXI. Dispositions de Chosroès. XXII. Députés de Vitigès à Chosroès. XXIII. Affaires d'Arménie. XXIV. Mort de Sittas. XXV. Perfidie de Buzès. XXVI. Ambassade des Arméniens à Chosroès. XXVII. Justinien tache d'apaiser Chosroès. XXVIII. Il entre en négociation avec Vitigès. XXIX. Siège de Fésules et d'Auxime. XXX. Auxime bloquée. XXXI. Suite du siège d'Auxime. XXXII. Et de Fésules. XXXIII. Expédition de Théodebert en Italie. XXXIV. Retraite des Français. XXXV. Trahison découverte. XXXVI. Combat devant Auxime. XXXVII. Fésules et Auxime se rendent. XXXVIII. Bélisaire marche à Ravenne. XXXIX. Ambassade des Français et des Romains à Vitigès. XL. Vitigès entre en négociation avec l'empereur. XLI. Les Goths des Alpes Cottiennes se rendent aux Romains. XLII. Justinien accorde la paix à Vitigès. XLIII. Les Goths offrent la couronne à Bélisaire. XLIV. Bélisaire entre dans Ravenne. XLV. Tous les Goths se rendent à Bélisaire. XLVI. Vraïas refuse la couronne. XLVII. Ildibad roi offre en vain la couronne à Bélisaire. XLVIII. Bélisaire amène

Vitigès à Constantinople. XLIX. Éloge de Bélisaire. L. Incur-sion des Huns. LI. Justinien répare les villes ruinées par les Barbares. LII. Salomon envoyé en Afrique. LIII. Expédition de Salomon contre les Maures. LIV. Yabdas forcé dans sa retraite. LV. Salomon maître de la Numidie et de la première Mauritanie.

JUSTINIEN.

Les succès de Bélisaire rétablissaient en Occident la réputation des armes romaines : mais les Barbares du Nord, par des efforts réitérés, attaquaient le cœur de l'Empire et faisaient trembler Constantinople. Au commencement de l'an 538, une nombreuse armée de Bulgares¹ vint, à la suite de deux rois Vulger et Dregon², ravager la petite Scythie et la Mésie. Justin, Badurius et Godillas qui commandaient dans ces provinces, marchèrent à leur rencontre, et furent vaincus dans un combat où Justin perdit la vie. Constantiolus³, fils de Florentius, fut mis à sa place. Ascoum⁴, Hun de nation, accourut au secours des Romains. L'empereur l'avait tenu sur les fonts baptismaux, et lui avait donné le commandement des troupes d'Illyrie. Il

AN 538.

I.
Irruption
des
Bulgares.

Theoph. p.
84.
Cedren. t. 1,
p. 371.
Hist. miscell.
l. 16. ap. Mu-
rat. t. 1, part.
1, p. 108.
Anast. p. 62.
Malala, part.
2, p. 169, 170.

¹ Selon la chronique de Malala, part. 2, p. 169, c'était une armée de Huns. — S.-M.

² Ces deux noms ne se trouvent que dans l'histoire mêlée de Paul Diacre, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 108; ils ne se lisent pas dans le texte de Théophanes, qui est corrompu dans tout ce qu'il dit de cette invasion des

Bulgares. Les deux noms mentionnés dans l'histoire mêlée me paraissent controuvés — S.-M.

³ Théophanes, p. 184, lui donne le nom de Constantin. — S.-M.

⁴ Théophanes, p. 184, et Cédrenus, t. 1, p. 371, l'appellent *Acoum*, Ἀκούμ; c'est dans Malala, part. 2, p. 170, que l'on lit Ἀκούμ. — S.-M.

y eut une seconde action, où les Bulgares, après un sanglant combat, furent défaits à leur tour. Les Romains revenaient vainqueurs et pleins de joie, lorsqu'ils rencontrèrent un autre corps de Bulgares qui les surprirent et les taillèrent en pièces. Les Barbares portaient dans leur main gauche des filets qu'ils jetaient sur les ennemis¹. Constantiolus, Ascoum et Godillas furent ainsi enveloppés. Godillas trancha le filet avec son épée, et se sauva. Les deux autres furent entraînés. Mais Constantiolus se racheta en payant mille pièces d'or. Ascoum fut emmené en esclavage avec les autres prisonniers².

II.
Retraite de
Vitigès.

Proc. bel.
Got. l. 2, c. 11.
Bern. Baldi,
difea di
Proc. part. 2.

Vitigès se retirait vers Ravenne avec ce que le siège de Rome, si long et si meurtrier, lui avait laissé de troupes. Au lieu de suivre la voie Flaminienne³, qui était le chemin le plus droit, comme il voulait éviter le voisinage de Narni, de Spolète et de Pérouse où les Romains avaient des garnisons, il prit sa route par la Toscane. En passant, il jeta mille hommes dans Orviète⁴, autant dans Clusium⁵, quatre cents dans Tuderte⁶. Il en envoya deux mille à Urbin⁷, cinq cents à Césène et au Mont Férétrius⁸, qu'on nomme maintenant Saint-Léon-de-Monte-Feltro ; et comme

¹ Cette manière de combattre était fort usitée chez les peuples barbares établis au nord et au nord-est de la Perse. Elle était de même en usage dans la Perse. Il en est souvent question dans le grand poème épique des Persans, composé par Ferdousi sous le titre de *schah-nameh* ou *livre royal*. — S.-M.

² Théophanes rapporte, p. 185, que les Bulgares qui furent faits prisonniers dans cette guerre furent

envoyés par l'empereur dans la Lazique et l'Arménie. — S.-M.

³ Pour aller à Ravenne. — S.-M.

⁴ Albilas les commandait. — S.-M.

⁵ Sous les ordres de Gibimer. — S.-M.

⁶ Ouligisalès était leur chef. — S.-M.

⁷ Le chef était Morras. — S.-M.

⁸ Μοντεφετρου. Cette forme italienne est remarquable pour cette époque. — S.-M.

Auxime, aujourd'hui Osimo, était pour lors la capitale du Picénum¹, il choisit dans son armée quatre mille soldats des plus braves, qu'il y envoya sous la conduite de ce Vandalaire² qui était resté pour mort sur le champ de bataille dans le premier combat devant Rome³. Il prit, avec le reste de son armée, la route de Rimini [*Ariminum*], à dessein de l'assiéger. Jean, neveu de Vitalien, était dans cette place avec deux mille chevaux. Bélisaire, persuadé qu'une garnison d'infanterie serait plus en état de soutenir un long siège, fit partir Ildiger et Martin à la tête de quelques troupes, par la voie Flaminienne, afin de prévenir l'arrivée des ennemis. Ils avaient ordre de retirer de Rimini Jean et ses cavaliers, et d'y faire entrer à leur place la garnison d'Ancône, composée d'Isauriens et de Thraces, tous fantassins. Conon, commandant des Isauriens, s'était depuis peu rendu maître d'Ancône. Bélisaire pensait que si les Goths assiégeaient Rimini, la cavalerie rendrait plus de services hors de la place, et qu'en fatiguant l'ennemi, le harcelant sans cesse, lui enlevant ses convois, elle le forcerait à lever le siège.

En approchant du fleuve Métaurus, la voie Flaminienne se trouvait fermée par un roc très-élevé, et bordée d'une rivière si rapide, qu'on ne pouvait la traverser sans péril. Cette rivière se nomme aujourd'hui Candiano⁴; elle sort de l'Apennin, et se jette dans le

III.
Prise d'une
forteresse.

¹ ἡ πικεῶν μεγίστη τῶν ἐκείνη πό-
λεων ἵστ. Proc. de *bel. Goth.* l. 2,
c. 11. — S.-M.

² Il est appelé Οὐδάνδρος, dans
cet endroit du texte de Procope, de

bel. Goth. l. 2, c. 11. — S.-M.

³ Voyez ci-dev. p. 347, not. 1,
liv. XLIV, § 6. — S.-M.

⁴ Procope ne donne pas le nom
antique de cette rivière. — S.-M.

Métaurus. Au-delà du roc était un vallon profond, qui s'élargissait à son entrée. Les Romains, du temps de Vespasien, ayant pratiqué un passage dans le roc, le fermèrent d'une porte : ils bouchèrent de l'autre côté l'entrée du vallon, et n'y laissèrent qu'une étroite ouverture; en sorte que ce lieu était devenu une forteresse imprenable. Elle se nommait *Petra pertusa*, c'est-à-dire *Roche percée*, aujourd'hui *Petralata*; et le pertuis ouvert dans le roc porte maintenant le nom de *Furlo*. Le vallon était rempli de cabanes où logeaient grand nombre de Goths. Ildiger et Martin, après avoir inutilement tenté de forcer le passage, firent grimper sur le rocher une partie de leurs gens, qui, détachant de gros quartiers de pierres, écrasaient les habitations et les habitants. Les Goths, effrayés, leur tendaient les bras et demandaient miséricorde. On leur fit quartier, à condition qu'ils passeraient au service de l'empereur. Les deux généraux enrôlèrent dans leurs troupes ceux qui étaient en état de porter les armes, et laissèrent les autres avec quelques soldats pour la garde de ce poste. De là ils allèrent retirer d'Ancône la plus grande partie de la garnison, et arrivèrent trois jours après à Rimini. Jean refusa d'obéir; quatre cents cavaliers demeurèrent avec lui dans la ville; les autres suivirent les deux généraux, qui, ayant laissé à Rimini les soldats d'Ancône, retournèrent joindre Bélisaire.

IV.
Les Goths
assiègent
Rimini.

Proc. Got.
l. 2, c. 12.

A peine s'étaient-ils éloignés, que Vitigès, après avoir passé l'Apennin, parut devant Rimini. Les Goths commencèrent par construire une tour de bois, portée sur quatre roues, et plus haute que les murs de la ville. Pour la faire avancer, ils ne se servirent point

des bœufs, comme ils avaient fait devant Rome avec un peu de succès : des soldats la poussaient au-dedans de force de bras, vers la partie la plus basse de la muraille. Au haut de la tour était un pont-levis fort large, qui devait s'abattre lorsqu'elle serait à la portée des échelleaux. Elle fut poussée dès le premier jour jusqu'au bord du fossé, qui n'était ni large ni profond. A l'entrée de la nuit, les Goths laissèrent seulement quelques soldats pour la garder, et se retirèrent dans leur camp. Les habitants tremblaient à la vue de cette redoutable machine, et s'attendaient à voir le lendemain les ennemis au milieu de la ville. Mais le commandant ne s'effrayait pas. Lorsque la nuit fut avancée, il sortit à la tête des Isauriens avec des bûches et d'autres instruments propres à remuer la terre, et leur ordonna de creuser et d'élargir le fossé sans bruit, en rejetant la terre sur le bord du côté des murs. Ils travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps la partie du mur par où l'ennemi devait l'attaquer se trouva bordée d'un fossé large et profond. Les gardes qui dormaient, s'étant enfin réveillés, donnèrent l'alarme au camp; et comme les Goths accouraient pour troubler ce travail, Jean rentra dans la place. Le jour étant venu, Vitigès, outré de colère, fit mourir les gardes; et s'obstinant à suivre son entreprise, il commanda de combler le fossé et d'y faire passer la tour. Ses ordres furent exécutés, malgré les traits qui pleuvaient du haut des murs. Mais les fascines qu'on avait jetées à la hâte s'étant affaissées sous la pesanteur de la tour, elle y demeura enfoncée sans pouvoir avancer. D'ailleurs, la terre amoncelée sur l'autre bord formait un mur impraticable à cette machine; en sorte

qu'on ne songea plus qu'à la retirer du fossé, de crainte que les ennemis n'y missent le feu la nuit suivante. C'était en effet le dessein du commandant, qui, pour obliger les Goths d'abandonner leur tour, fit sur les travailleurs une furieuse sortie. On combattit avec acharnement le reste du jour; enfin, sur le soir, les Goths vinrent à bout d'entraîner la tour dans leur camp, mais il en coûta la vie à leurs meilleurs soldats: ce qui les fit renoncer aux attaques et changer le siège en blocus. Ils se flattaient de prendre bientôt par famine une place mal pourvue de vivres.

v.
Et Milan.
Proc. Got. l.
2, c. 7, 12.
Marc. chr.

Pendant que Vitigès campait devant Rimini, Vraïas, son neveu, assiégeait Milan. Cette ville, alors la plus considérable de l'Occident après Rome, par l'étendue de son enceinte, par son opulence, et par le nombre de ses habitants, était du domaine des Goths depuis la conquête de Théodoric. Datius, son évêque, supportant impatiemment le joug d'une nation arienne, vint trouver Bélisaire pendant le siège de Rome: il ne lui demandait qu'un petit nombre de soldats, avec lesquels il promettait de chasser les Goths de Milan et de toute la Ligurie. Bélisaire différa pour lors de le satisfaire; mais aussitôt que Vitigès eut levé le siège, il fit partir avec Datius un corps de mille hommes commandés par Mundilas. Fidélis, préfet du prétoire, né à Milan, voulut être de cette expédition, à laquelle il pouvait beaucoup aider par le crédit qu'il avait en Ligurie. Cette petite armée s'étant embarquée à Porto, vint aborder à Gênes². Les chaloupes, qu'on transporta sur des chariots, servirent au passage du

¹ Composé d'Isauriens et de Thraces. Ennès commandait les premiers

et Paulus les derniers. — S.-M.
² Γενούας. — S.-M.

Pô. Sur la route de Pavie [*Ticinum*], les Romains eurent à combattre un grand corps de troupes, qui venait à leur rencontre. Pavie; étant une place très-forte, servait de magasin aux Goths établis dans ces contrées : ils y avaient déposé toutes leurs richesses, sous la garde d'une nombreuse garnison. Après un combat sanglant, les Goths prirent la fuite, et peu s'en fallut que les vainqueurs n'entrassent dans la ville avec les fuyards, qui eurent à peine le temps d'en fermer les portes. Fidélis, s'étant arrêté dans une église près des murs de la ville pour y faire sa prière, tandis que les Romains se retiraient, se trouva seul assez loin de sa troupe : son cheval s'étant abattu, quelques Goths coururent à lui et le tuèrent. Comme il était généralement estimé, sa mort causa une sensible douleur à Mundilas et à tous les soldats. On continua la route vers Milan, dont les Romains s'emparèrent sans coup férir, ainsi que de toute la Ligurie. A cette nouvelle, Vitigès fit partir Vraïas, fils de sa sœur¹, avec un corps de troupes considérable. Théodebert, roi de la France Austrasienne, fut prié d'envoyer du secours. Ce prince, qui avait traité tout à la fois avec l'empereur et avec Vitigès, crut sauver les apparences en faisant marcher, non des troupes françaises, mais dix mille Bourguignons², qui venaient, disaient-ils, en Italie de leur propre mouvement et sans ordre de Théodebert³, quoiqu'ils fussent

¹ Οὐράσαν ἀρχοντα, τὸν αὐτοῦ ἀδελφεὸν, ἐπιμψ. Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 12. — S.-M.

² Ὁ Φράγγων ἀρχηγός, ἄνδρας μαρίους δευδέντι, ἐς ξυμμαχίαν ἀπέ-

στειλεν, οὐ Φράγγων αὐτῶν, ἀλλὰ Βουργουνζιῶνων, Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 12. — S.-M.

³ Οἱ Βουργουνζιῶνας, ἐθελούσιοι τε, καὶ αὐτονόμῳ γνῶμῃ, οὐ Θεοδέρ-

ses sujets depuis l'extinction du royaume de Bourgogne. Avec ce renfort Vraïas marcha vers Milan, et y mit le siège. Les Romains, qui ne comptaient pas d'être si tôt assiégés, n'avaient encore fait aucune provision de vivres. Il ne restait à Mundilas que trois cents soldats, parce que ce général ayant pris Bergame, Côme, Novare¹, et plusieurs autres places, y avait distribué des garnisons : ainsi, les habitants de Milan furent obligés de se défendre eux-mêmes.

VI.
Attaque
d'Ancône.

Proc. Go.
l. 2, c. 13.

Bélisaire, après avoir passé deux mois à Rome, pour réparer les désordres que le siège avait causés, partit enfin pour secourir Jean, bloqué dans Rimini, quoiqu'il n'eût pas sujet d'être content de cet officier si peu obéissant à ses ordres. Chemin faisant, il reçut à composition Clusium et Tuderte, d'où il fit sortir les Goths qu'il envoya les uns à Naples, les autres en Sicile. Il les remplaça par des garnisons romaines. De son côté, Vitigès voulut reprendre Ancône, place importante, parce qu'elle servait de port à la ville d'Auxime, dont elle n'est éloignée que de quatre lieues². Il fit partir Vacis³ avec des troupes, et lui ordonna d'y joindre, en passant, la garnison d'Auxime. La prise du château d'Ancône, bâti sur un promontoire, entraînait celle de la ville, qui n'était point entourée de murailles. Conon l'Isaurien, commandant de cette place, au lieu de s'y tenir renfermé, eut l'imprudence de sortir avec sa garnison au-devant de l'ennemi, jusqu'à

ἑρπετὶ καλεῖοντι ἐπακούοντας, κ. τ. λ.

Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 12. —

S.-M.

¹ Βέργαμον, Κώμον, Νοβάρικ. —

S.-M.

² 80 stades. — S.-M.

³ Il est appelé Οὐάκιμας, *Vacimas*, dans le texte de Procope, de bel. Goth. l. 2, c. 13. — S.-M.

la distance de cinq stades. Il rangea sa petite troupe en rond autour de la montagne sur une seule ligne, comme s'il eût formé une enceinte de chasseurs. Dès que les Goths parurent, ses soldats, effrayés du nombre, tournent le dos et fuyent vers le château. Les Goths les poursuivent vivement; et les habitants, craignant de donner entrée aux ennemis, ferment les portes et laissent leurs gens à la merci des Barbares. On sauva Conon en le tirant sur la muraille avec des cordes. Les Goths auraient pris le château par escalade, sans la valeur de deux gardes, l'un de Bélisaire, l'autre de Valérien¹, qui, se trouvant alors par hasard dans la place, repoussèrent tous les efforts des assaillants, et, couverts de blessures, firent quitter prise aux ennemis, avant que de mourir eux-mêmes.

Tandis que Bélisaire continuait sa marche vers Rimini, il apprit que Narsès venait d'arriver dans le Picénium. Ce célèbre eunuque, honoré de la confiance de l'empereur, ne s'était encore fait connaître que dans le palais², où l'essor de son génie l'avait élevé aux premiers emplois. Chargé de conduire un secours en Italie, il amenait cinq mille hommes sous plusieurs commandants, entre lesquels était Justin, maître de la milice d'Ilyrie. A cette petite armée s'étaient joints deux mille Hérules, sous la conduite de trois chefs, les plus vaillants de leur nation, Visande, Alueth et Phanothée³. L'autre Narsès, frère d'Aratius⁴, qui peu

VII.
Arrivée de
Narsès en
Italie.

Proc. Got.
l. 2, c. 13.
Marc. chr.
Zon. l. 14, t. 2,
p. 68.
Anast. Hist.
p. 62.

¹ Le premier était Thrace, et s'appelait *Oulimoun*, Οὐλιμουῦν. L'autre était *Messagète* ou *Hun*, et se nommait *Boulgoudou*, Βουλγουδοῦ. — S.-M.

² Il était surintendant du trésor

impérial, τῶν βασιλικῶν χρημάτων ταμίης. — S.-M.

³ Οὐρσανδός, Ἀλυνθὸς et Φανθίος. — S.-M.

⁴ Narsès frère de Hrabad, de la maison de Camser. Voyez ci-dev-

de temps auparavant avait aussi amené quelques troupes à Bélisaire, alla joindre la nouvelle armée. C'était un brave guerrier, compatriote de l'eunuque, et lié avec lui d'une étroite amitié.

VIII.
Jonction de
Narsès et de
Bélisaire.
Proc. Got.
l. 2, c. 16.

Les deux armées se joignirent près de Firmum¹, place maritime, à une journée d'Auxime. On tint conseil en ce lieu pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre : on craignait pour Rimini. D'une autre part, laisser derrière soi la ville d'Auxime, c'était s'engager entre l'armée de Vitigès et une garnison nombreuse, qui pourrait les harceler sans cesse, leur couper les vivres, et les tenir eux-mêmes comme assiégés. D'ailleurs la plupart des officiers de Bélisaire, indignés contre Jean, qui, par sa témérité indocile, s'était lui-même précipité dans ce danger, étaient d'avis de l'abandonner à sa mauvaise fortune. Mais Narsès, ami de Jean, et qui peut-être s'entendait dès lors avec lui pour troubler les opérations de Bélisaire, dont apparemment il ambitionnait la place, représenta, *qu'on serait toujours à temps d'assiéger Auxime, quand on aurait délivré Rimini; que si on laissait prendre cette dernière place, ce serait une perte irréparable, qui influerait sur toute la suite de la guerre, en rendant le courage aux Goths et le faisant perdre aux Romains; que Jean était assez puni par l'extrémité où il se voyait réduit; et que si son imprudence méritait un autre châtiment, ce ne devait pas être aux dépens de leur honneur et de celui de l'empire.* En ce moment on reçut une lettre de Jean, qui mandait à Bélisaire *que manquant de*

p. 43, not. 2, liv. XI, § 26 et p. 103,
not. 4, liv. XLI, § 11.—S.-M.

¹ Actuellement Fermo.—S.-M.

pain depuis plusieurs jours, il ne pouvait plus résister aux habitants, résolu de se rendre ; qu'il tiendrait encore une semaine ; mais que ce terme expiré il serait contraint de céder à la nécessité, assez pressante pour lui servir d'excuse. A la lecture de cette lettre, Bélisaire, naturellement généreux, ne sentit plus que de la compassion pour cet officier. Il laissa mille hommes sous le commandement d'Aratius¹, dans un poste avantageux entre Auxime et Rimini. Il fit embarquer ses meilleures troupes, sous la conduite d'Ildiger, avec ordre de n'aborder à Rimini que quand l'armée de terre serait à portée de la ville. Un détachement commandé par Martin côtoyait le rivage et suivait la flotte ; il avait ordre d'allumer grand nombre de feux lorsqu'il serait à la vue des ennemis, pour leur faire croire que c'était toute l'armée. Pour lui, accompagné de Narsès² et suivi du reste des troupes, il prit une route plus éloignée de la mer, et passa par Urbisaglia, nommée alors *Salvia*³, près de Pollence dans le Picénum. Cette ville, tellement détruite par Alaric qu'il n'en restait plus qu'une porte, offrit aux Romains, au milieu de ses débris, un spectacle plus intéressant pour l'humanité que les plus somptueux édifices.

Depuis la destruction de *Salvia*, les habitants ras-

ix.
Enfant allaité par une chèvre.

¹ Hrabad, Arménien ou Persarménien, comme s'exprime Procope ; c'était le frère de Narsès ou Nersès de la maison de Camsar. Voyez ci-dev. p. 43, not. 2, liv. XL, § 26 et p. 103, liv. XLII, § 11. — S.-M.

² Le Persarménien et d'Ouliarès et d'Hérodianus. — S.-M.

³ Il est très-remarquable que le nom italianisé d'*Ourbisalias*, Οὐρβισαλίαν, se trouve déjà dans Procope, *de bel. Goth.* l. 2, c. 16. — S.-M.

Proc. Got.
l. 2, c. 17.

leur patrie. Au passage de Jean dans le Picénum, ils prirent l'épouvante : et une femme nouvellement accouchée posa son enfant à terre, s'enfuit, et ne reparut plus. Aux cris de l'enfant une chèvre accourut et fit l'office de mère, l'allaitant et le défendant contre les animaux qui en approchaient. Trois mois après, lorsque Bélisaire entra dans le Picénum, les habitants ayant appris que ce général, loin de faire aucun mal à ceux qui étaient de race romaine, se déclarait leur protecteur, revinrent à leurs demeures et furent étonnés de retrouver cet enfant plein de vie. Les femmes s'empressaient à l'envi de lui présenter leur sein ; mais il refusait de le prendre ; la chèvre tournant sans cesse autour de lui écartait ces nourrices importunes et semblait les quereller par ses bêlements. On cessa donc de le fatiguer, et l'on se reposa sur la chèvre du soin de son nourrisson. Procope raconte que, lorsqu'il était sur le lieu à la suite de Bélisaire, on lui donna ce spectacle ; et que, comme on faisait crier l'enfant, la chèvre, qui ne s'en éloignait que d'un jet de pierre, accourut en bêlant et le couvrit de son corps. Cette aventure fit donner à cet enfant le nom d'Égisthe, parce qu'il fut nourri comme l'avait été le fils de Thyeste.

x.
Levée du
siège de Ri-
mini.
Proc. Got. l.
2, c. 17, 18.
Marc. chr.

Bélisaire, dont l'armée était fort inférieure en nombre à celle de Vitigès, la conduisait par les sommets de l'Apennin, et ne doutait pas que les Goths, découragés de tant de mauvais succès, ne prissent le parti de la retraite dès qu'ils verraient les Romains prêts à fondre sur eux par plusieurs endroits à la fois. Il ne se trompait pas dans sa conjecture. A une journée de Rimini, il rencontra un détachement ennemi, qui fut taillé en pièces, sans avoir le temps de se reconnaître.

Ceux qui purent échapper se sauvèrent tout tremblants sur les rochers voisins, d'où ayant considéré l'armée romaine qui s'alongeait dans les gorges étroites de ces montagnes, et que l'épouvante grossissait encore à leurs yeux, ils allèrent porter l'alarme dans le camp de Vitigès en montrant leurs blessures, et publiant que Bélisaire allait arriver en personne à la tête d'une armée innombrable. Les Goths se rangèrent en bataille au nord de Rimini, attendant l'ennemi de ce côté-là, et regardant sans cesse les montagnes d'où ils croyaient à tout moment le voir descendre. A la fin du jour, ils rentrent dans leur camp pour prendre du repos ; mais ils passèrent la nuit dans l'inquiétude, voyant à trois lieues du côté de l'Orient un grand nombre de feux allumés : c'était le corps d'armée de Martin, qui les trompait par cette apparence. Ils s'attendaient à se voir enveloppés de toutes parts lorsque le jour serait venu. Dès qu'il parut, un nouveau spectacle acheva de les épouvanter : la flotte cinglait à pleines voiles vers le rivage. A cette vue, rien ne put les retenir ; à peine se donnent-ils le temps de lever leurs tentes : ce n'était que cris et qua tumulte. Ils abandonnent une partie de leur bagage ; ils fuyent en confusion, sans écouter les ordres, sans songer à autre chose qu'à sortir du camp les premiers et à gagner au plus tôt Ravenne. Si les assiégés avaient eu assez de courage et de force pour les charger en ce moment, c'en était fait de l'armée des Goths, et la guerre était finie. Ildiger, qui faisait dans le même temps débarquer ses troupes, entra sans obstacle dans le camp ennemi, fit prisonniers les malades qui n'avaient pu fuir, et s'empara des bagages qu'on avait abandonnés.

xi.
Brouillerie
de Narsès et
de Bélisaire.

Quelques heures après, Bélisaire arriva avec toute l'armée, et voyant devant lui les soldats de la garnison pâles et exténués de disette, ainsi que leur commandant, il dit à Jean, pour lui faire sentir sa faute avec douceur : *Vous avez grande obligation à la diligence d'Ildiger, qui a ponctuellement exécuté les ordres de son général* ; Jean répondit fièrement : *Je ne dois rien à Ildiger, et tout à Narsès*. Une réponse si brusque et si peu respectueuse fit connaître à Bélisaire qu'il avait, dans Narsès, un rival plus propre à traverser ses desseins qu'à les seconder. En effet, Narsès était sans contredit un grand et puissant génie ; mais il avait fait fortune à la cour, et il est difficile de croire que, pour l'élever de la condition d'esclave aux premières dignités du palais, ses heureux talents ne se fussent pas aidés d'un peu d'intrigue et de manège. Ambitieux sans doute, il ne pouvait être exempt de jalousie, et il ne voyait plus devant lui que Bélisaire. Tous deux avaient de grandes vertus, mais celles de Narsès étaient moins franches et plus concertées : il en aimait le brillant ; au lieu que Bélisaire, n'envisageant que son devoir, laissait venir la gloire d'elle-même, sans jeter les yeux sur elle. Ce qui prouve que telles étaient les dispositions de Narsès, c'est que ces artisans de discorde qui n'attaquent guère les ames invulnérables osèrent animer sa jalousie, et qu'il prêta l'oreille à leurs dangereuses insinuations. Ils lui répétaient sans cesse : *qu'il ne convenait pas au confident de l'empereur de marcher à la suite de Bélisaire, et de ne se mouvoir que par ses ordres ; qu'il ne devait pas s'attendre que cet impérieux général lui donnât jamais part dans le commandement ; que s'il*

osait lever la tête et déclarer qu'il voulait commander en chef une partie des troupes , il entraînerait après lui le plus grand nombre des soldats et les meilleurs officiers ; que ses gardes, les Hérules, les troupes de Justin, de Jean, d'Aratius et de Narsès son compatriote , formaient un corps de dix mille hommes, aussi braves qu'inviolablement attachés à sa personne ; que ces vaillants guerriers souhaitaient avec ardeur que Narsès partageât avec Bélisaire l'honneur de la conquête ; que, sans doute, en s'éloignant des emplois éclatants qu'il occupait à la cour il n'avait pas prétendu venir se perdre dans l'ombre de Bélisaire. Ils ajoutaient , que le général, séparé de lui, ne serait plus en état de rien entreprendre faute de troupes ; ce qu'ils prétendaient prouver par l'énumération des garnisons qu'il était obligé d'entretenir, tant en Sicile que dans toute la longueur de l'Italie.

Narsès, échauffé par ces discours, se trouvait comme à l'étroit dans un rang subalterne : il affectait l'égalité. Toutes les entreprises que proposait Bélisaire , il ne manquait jamais de prétexte pour les faire rejeter. Bélisaire ayant pénétré ses intentions, convoqua tous les officiers et leur parla en ces termes : « Braves capitaines, il me semble que vous n'avez pas de l'état présent de la guerre l'idée que j'en ai moi-même. Je vois que vous méprisez l'ennemi, comme s'il n'était plus à craindre ; et moi je suis persuadé qu'il ne faut que cette confiance pour nous mettre en grand péril. Ce n'est ni par lâcheté, ni par faiblesse, que les Barbares ont fui devant nous ; c'est notre conduite qui leur en a imposé : ils ont été trompés , mais ils

xii.
Narsès s'op-
pose aux
desseins de
Bélisaire.

« ne sont pas vaincus. Prenez-y garde, la méprise sur
 « ce point pourrait causer notre perte. Souvent celui
 « qui se croit vainqueur, enivré de présomption, s'en-
 « dort et se précipite; au lieu qu'un échec imprévu
 « réveille toutes les forces de l'ame, et lui rend cette
 « activité qui relève les vaincus. Songez que Vitigès est
 « à Ravenne avec une armée encore très-nombreuse;
 « que Vraïas, maître de toute la Ligurie, assiège Mi-
 « lan; qu'il y a dans Auxime une forte garnison; et
 « que, depuis Rimini jusqu'à Rome, tout est plein
 « d'ennemis, qui pourraient former plusieurs armées
 « aussi fortes que la nôtre. Loin d'être paisibles pos-
 « sesseurs de l'Italie, nous sommes enveloppés de toutes
 « parts. Nous apprenons même que les Français se
 « sont joints aux Goths dans la Ligurie¹ : alliance
 « formidable, qui, redoublant le péril, doit redoubler
 « nos précautions. Je pense donc qu'il faut envoyer au
 « secours de Milan une partie de nos troupes, tandis
 « que le reste attaquera Auxime. Si Dieu favorise nos
 « armes, ainsi que je l'espère, le succès nous guidera
 « à d'autres entreprises. » Cette proposition de Béli-
 saire fut à l'ordinaire combattue par Narsès : c'était,
 à son avis, mal employer les forces romaines, que de
 les occuper toutes entières devant deux villes. « Prenez
 « avec vous une partie des troupes, dit-il à Bélisaire,
 « et conduisez-les où vous jugerez à propos. Nous irons
 « avec le reste attaquer l'Émilie² : c'est le centre de

¹ Φράγγους αὐτοὺς ἐν Αἰγυπία συν-
 τεράχθαι φασίν. *Proc. de bel. Goth.*
 l. 2, c. 18. — S.-M.

² On donnait depuis longtemps à
 cette époque le nom d'Émilie à toute

la partie de l'ancienne Gaule Cisal-
 pine, située au midi du Pô, entre ce
 fleuve, la Ligurie, l'Étrurie, l'Ombrie et la mer Adriatique. Sa capitale était Ravenne. — S.-M.

« l'empire des Goths. En faisant trembler Ravenne,
 « nous vous mettrons en état de tout entreprendre,
 « sans craindre que les ennemis puissent être secourus.
 « Si nous nous arrêtons avec vous devant Auxime, je
 « craindrais que les Barbares sortant de Ravenne ne
 « vinssent nous assiéger nous-mêmes, et ne fissent
 « périr notre armée en lui coupant le passage des vi-
 « vres. » Bélisaire sentit les conséquences de ce dis-
 cours. Diviser les forces romaines, c'était les anéantir
 en rompant le concert qui fait le succès d'une expédi-
 tion. Pour fermer la bouche à Narsès, il produisit
 une lettre de l'empereur qu'il avait jusqu'alors tenue
 secrète. Elle était adressée aux commandants des trou-
 pes, et conçue en ces termes : *En envoyant en Italie*
Narsès, intendant de nos finances, nous ne lui don-
 nous pas le pouvoir de commander notre armée :
nous entendons que Bélisaire en ait seul le com-
 mandement, et qu'il employé nos troupes selon qu'il
 le jugera convenable. Nous vous ordonnons à tous
 de suivre ses ordres, pour le bien de notre service.
 Narsès prit de ces dernières paroles un prétexte pour
 éluder l'ordre contenu dans la lettre, prétendant que
 dans la conjoncture présente Bélisaire agissait contre
 le bien du service, et que par conséquent on n'était
 pas obligé de lui obéir.

Le général, sans vouloir s'engager dans une con-
 testation peu assortie à sa dignité et moins encore à
 son caractère, envoya Pérane¹ assiéger Orviète² avec
 un détachement. Il marcha lui-même vers Urbin, place

xiii.
 Narsès se
 sépare de Bé-
 lisaire.

Proc. Got.
 l. 2, c. 19.

¹ Ou Péranius le fils aîné du roi
 d'Ibérie dont j'ai parlé ci-dev. p. 41,
 not. xi., § 25, et p. 282, liv. XLIII,

§ 10. — S.-M.

² Οὐπείθετρον, altération italique
 d'*urbem veterem*. — S.-M.

Marc. chr.
Zon. l. 14, t.
2, p. 68.

importante, à une journée de Rimini. Les Goths y tenaient une forte garnison, commandée par un officier de réputation, nommé Morrhas. Narsès, Jean et les autres capitaines de leur faction, suivirent Bélisaire : mais lorsqu'on fut arrivé devant la ville, ils se séparèrent de lui. Bélisaire avait posé son camp à l'orient de la place; ils allèrent camper à l'occident. Urbain était bâti sur une colline circulaire, fort élevée, qui, sans être escarpée, ne donnait pas un accès facile à cause de la roideur de sa pente, excepté du côté du nord. Bélisaire, espérant que les ennemis, après la fuite de Vitigès, n'attendraient pas un assaut, leur envoya offrir une composition favorable. Mais les Goths, sans permettre aux députés d'entrer dans la ville, rejetèrent la proposition, et leur ordonnèrent de se retirer sur-le-champ. Ils comptaient sur le bon état de la place, avantageusement située et bien fournie de munitions. Bélisaire aussitôt donna ordre de construire une galerie pour aller à la sape, et de la faire avancer vers la muraille par l'endroit où le terrain était plus bas et plus commode pour les approches. Les partisans de Narsès affectaient de rire de ces préparatifs : à les entendre, *Bélisaire entreprenait l'impossible : Jean s'était déjà présenté devant cette place, lorsqu'elle n'avait encore qu'une faible garnison, et l'avait jugée imprenable.* Ils disaient vrai en ce point ; mais Jean, quelque idée qu'il eût de son mérite, n'était pas Bélisaire. Ils ajoutaient, *qu'il ne convenait pas à Narsès de perdre du temps à un siège inutile ; qu'il devait bien plutôt employer ses troupes à la conquête de l'Emilie.* Narsès écouta ces conseils, et ayant décampé pendant la nuit, mal-

gré les instances de Bélisaire, il regagna Rimini en diligence, suivi de ses partisans et de leurs soldats.

Au point du jour, Morrhas et la garnison, voyant que la moitié de l'armée romaine s'était retirée, insultaient le reste par de piquantes railleries. Cependant Bélisaire était résolu de continuer le siège. Le hasard le servit mieux qu'il n'espérait. Il n'y avait dans Urbin qu'une fontaine qui fournissait de l'eau à toute la ville : elle tarit en trois jours, en sorte que les habitants se déterminèrent à se rendre. Le général romain, n'étant pas instruit de leur résolution, s'avancait pour donner un assaut, lorsqu'il s'aperçut que les assiégés, au lieu de se préparer à la défense, lui tendaient les bras et demandaient à capituler. Il y consentit avec joie. Les Goths eurent la vie sauve, et s'engagèrent à servir dans les troupes romaines. Narsès n'apprit pas sans chagrin un succès dont il avait refusé de partager la gloire. Pour en acquérir de son côté, il envoya Jean attaquer Césène. Celui-ci fut vivement repoussé dans un assaut où il perdit grand nombre de soldats, et entre autres officiers, Phanotée commandant des Hérules. Rebuté de ce mauvais succès, il marcha vers Imola¹, qu'il surprit; et les Barbares abandonnant les places sans oser en venir aux mains, il se rendit maître d'une partie de l'Émilie.

Après la prise d'Urbin, Bélisaire ne jugea pas à propos d'assiéger Auxime; la saison était trop avancée, et la place paraissait en état de se défendre longtemps. Il mit dans Firmum en quartier d'hiver un

XIV.
Urbin se
rend.

XV.
Prise d'Or-
viète.

Proc. Got.
I. 2, c. 20.
Marc. chr.

¹ Autrefois *Forum Cornelii*. Procope, de *bel. Got.* I. 2, c. 20, la nomme Φορμακονήμιος. Justin, neveu et suc-

cesseur de Justinien, accompagnait Narsès dans cette expédition. — S.-M.

gros détachement ¹, pour arrêter les courses de la garnison d'Auxime, et marcha vers Orviète. Pérane, qui assiégeait cette place, apprenant des transfuges que les vivres y manquaient, espérait qu'elle ne tarderait pas à se rendre, si le général se présentait devant les portes. Bélisaire, après avoir placé son camp dans le poste le plus avantageux, fit le tour de la place pour considérer par quel endroit il devait l'attaquer. Elle était sur une colline isolée, dont le pied était escarpé et impraticable; le haut se terminait en plate-forme. A un jet de pierre, s'élevaient tout à l'entour des rochers de même hauteur; entre les rochers et la colline coulait une rivière profonde, qui ne laissait qu'un passage étroit, où les anciens Romains avaient bâti une tour : en sorte qu'il ne restait d'entrée que par une porte, où les Goths avaient posté une forte garde. Quoique la ville n'eût ni murailles, ni autre fortification, sa situation seule la défendait de tout, excepté de la famine. Tant que les Goths eurent assez de vivres pour ne pas mourir de faim, ils ne parlèrent pas de se rendre. Lors même que leurs provisions furent épuisées, ils se soutinrent encore quelques jours, en mangeant les peaux et les cuirs détrempés dans l'eau. Leur commandant Albilas, renommé pour sa valeur, les repaissait de vaines espérances; enfin ils ne se rendirent que lorsqu'il leur restait à peine assez de force pour capituler.

XVI.
Horrible famine en Italie.

Proc. Got.
l. 2, c. 20.
Cass. l. 12,
ep. 28.

Au fléau de la guerre qui désolait l'Italie se joignit cette année une horrible famine. Comme les terres n'avaient pu être ensemencées, le blé manqua tout-à-fait dans la Ligurie, l'Émilie, la Toscane, le Picénum; et la Dalmatie fut bientôt épuisée. Les peuples de l'É-

¹ Il était commandé par l'arménien Aratius ou Hrabad. — S.-M.

Anast. vita
Silver.
Hist. misc.
l. 16, ap. Mur-
rat. t. 1, part.
1, p. 107.

milie se retirèrent dans le Picénum, où ils espéraient trouver des subsistances à cause du voisinage de la mer. Ils y trouvèrent la même disette, et mouraient de faim avec les habitants, dont ils augmentaient la misère. Procope dit qu'il périt cinquante mille hommes en cette seule province, ce qui paraît tout-à-fait incroyable. Dans le voisinage de l'Apennin on fit du pain de farine de gland, qui causa des maladies dont bien des gens moururent. On ne voyait que des corps décharnés, dont la peau livide était collée sur les os; des visages haves, desséchés, teints d'un noir de fumée, et semblables à des torches éteintes; des yeux hagards, sortant de la tête, et tels que ceux des frénétiques. Les misérables qui trouvaient quelque aliment, s'en remplissant avec avidité, mouraient encore plus tôt qu'ils ne seraient morts de la faim. Il y en eut qui se dévorèrent les uns les autres. Datus, évêque de Milan, rapportait qu'une femme attachée au service de son église avait mangé son propre enfant. Près de Rimini, deux femmes étaient restées seules de tout un village; et, donnant à loger aux passants, elles les égorgeaient pendant leur sommeil, et s'en nourrissaient. Elles avaient déjà tué dix-sept hommes. Le dix-huitième s'éveilla lorsqu'elles approchaient de son lit, et après avoir tiré de leur bouche l'aveu de ces horreurs, il les massacra. La campagne était couverte de morts dont les mains étaient encore attachées aux herbes et aux racines qu'ils n'avaient pas eu la force d'arracher. Ces cadavres demeuraient sans sépulture, rebutés même par les oiseaux de proie, la faim ayant déjà consumé toutes les chairs. Cassiodore, encore préfet du prétoire, fit pour le soulagement

des peuples tout ce que lui permettait l'épuisement du trésor public. Peu de temps après, prévoyant la chute du royaume des Goths, ce grand personnage quitta la cour, à laquelle il aurait dû renoncer après la mort d'Amalasonte, et se retira près de Squillace [*Scyllacium*] sa patrie, dans le château de Viviers [*Vivariensis*], où il fonda un monastère.

xvii.
Continuation du siège de Milan.
Proc. Got. l. 2, c. 21.
Marc. chr. Zon. l. 14, t. 2 p. 68.
Murat. annal. d'Italie, t. 3, p. 385.

Le siège de Milan continuait avec vigueur. Bélisaire avait envoyé au secours Martin et Vliaris, à la tête d'un grand corps de troupes. Ces deux officiers, arrivés au bord du Pô, à une journée de la ville, s'y arrêtrèrent long-temps à chercher les moyens de passer le fleuve. Mundilas, qui commandait dans Milan, leur députa un Romain nommé Paul, qui, ayant passé le Pô à la nage, leur représenta l'extrémité où la ville était réduite, l'importance de la place, et le déshonneur qu'ils s'attireraient s'ils la laissaient prendre par les Goths. On renvoya Paul, avec promesse de le suivre incessamment. De retour à Milan, il ranima les habitants et la garnison par l'espérance d'un prompt secours. Cependant Martin ne se pressait pas, et, après avoir perdu plusieurs jours, il écrivit à Bélisaire, *que ses troupes effrayées du grand nombre de Goths et de Bourguignons rassemblés autour de Milan refusaient de passer le fleuve; que Jean et Justin étaient actuellement en Émilie avec des troupes considérables; qu'il avait besoin de ce renfort pour balancer les forces de l'ennemi.* Aussitôt Bélisaire dépêcha ses ordres à Jean et à Justin : ils répondirent, *qu'ils n'avaient d'ordre à recevoir que de Narsès.* Bélisaire, qui avait l'ame trop grande pour sacrifier au point d'honneur le bien des affaires, écri-

vit à Narsès, *que toutes les troupes de l'empereur ne formaient qu'un corps ; que si les membres n'agissaient de concert , le corps entier serait bientôt détruit ; que la conquête de l'Émilie , qui n'avait point de places fortes , n'était pour le présent de nulle importance ; mais que Milan était un des boulevards de l'Italie ; qu'il était lui-même trop éloigné pour y envoyer des troupes , qui , après un long trajet , arriveraient fatiguées , avec des chevaux recrus , harassés , et hors d'état de servir sur-le-champ ; au lieu que Jean et Justin pouvaient en peu de temps joindre Martin et Vliaris ; que ces forces réunies dissiperait aisément les ennemis , et feraient ensuite sans obstacle la conquête de l'Émilie.* Narsès se rendit à ces raisons , et fit partir les deux capitaines. Jean étant allé rassembler des barques sur la côte de Ligurie , pour s'en servir au passage du Pô , tomba malade , et l'armée de secours demeura en-deçà du fleuve.

Pendant tous ces délais , les assiégés , pressés de la famine , en étaient réduits à manger les chiens , les rats et les animaux les moins propres à la nourriture des hommes. Les Barbares envoyèrent proposer à Mundilas la vie sauve pour lui et pour sa garnison , s'il voulait rendre la ville. Il répondit qu'il était prêt d'accepter la condition , si l'on voulait y comprendre les habitants. Sur le refus des Goths , il exhorta la garnison à faire une sortie pour mourir avec honneur , si la fortune ne secondait pas leurs efforts , plutôt que de livrer tant de Romains à la fureur des Barbares. Les soldats , révoltés d'une proposition si désespérée , envoyèrent dire aux ennemis qu'ils acceptaient leurs offres , et

AN 539.

xviii.
Prise et sac-
cagement de
Milan.

ouvrirent les portes. Les Goths leur tinrent parole ; mais ils les firent prisonniers avec Mundilas , et les conduisirent à Ravenne. Les habitants, sans distinction d'âge ni de condition, furent passés au fil de l'épée. Procope dit qu'il en périt trois cent mille ; nombre peu vraisemblable, Milan n'étant pas alors aussi étendu qu'il est aujourd'hui , quoiqu'on puisse supposer que les habitants des campagnes s'y étaient retirés. On abandonna les femmes aux Bourguignons pour récompense de leurs services. Réparatus, préfet du prétoire, frère du pape Vigile, fut haché en pièces, et ses membres furent jetés aux chiens. Cerventinus, qui se trouva dans Milan, se sauva en Dalmatie et alla porter à l'empereur cette triste nouvelle. L'évêque Datus, dont le zèle pour la religion et pour l'empire avait attiré la ruine de sa patrie, eut aussi le bonheur de se sauver et de se retirer à Constantinople. La ville fut saccagée et presque détruite. Les Goths reçurent à composition les autres villes où les Romains avaient garnison, et se rendirent maîtres de toute la Ligurie. Martin et Vliaris, couverts de honte, retournèrent joindre Bélisaire. Mundilas, avec trois cents hommes, avait tenu plus de six mois contre une armée nombreuse, et la ville ne fut prise qu'au commencement de l'année 539.

xix.
Narsès rap-
pelé.

Proc. Got.

l. 2, c. 22.

Marc. chr.

Zon. l. 14, t.

2, p. 68.

Bélisaire était en marche vers le Picénium pour y ouvrir la campagne par le siège d'Auxime, lorsqu'il reçut la nouvelle de la prise de Milan. Pénétré d'une vive douleur, il refusa de voir Vliaris, dont il était déjà mécontent à cause de la mort de Jean l'Arménien ; et depuis ce temps-là jamais il ne permit à cet officier de paraître en sa présence. L'empereur, instruit

de ce désastre, prit le parti de rappeler Narsès, dont la mésintelligence avec Bélisaire pouvait ruiner les affaires en Italie. Lorsque les Hérules virent partir Narsès, auquel ils étaient attachés, ils ne voulurent plus servir dans l'armée romaine, et malgré les instances et les promesses de Bélisaire ils prirent la route de la Ligurie. Ils y rencontrèrent Vraias, auquel ils vendirent leur butin, et promirent de ne plus porter les armes contre les Goths; mais ils ne gardèrent pas long-temps leur colère. S'étant retirés en Dalmatie, Vitalis, qui y commandait, vint à bout de les apaiser. Ils laissèrent auprès de lui Visande, un de leurs chefs, avec ses troupes : le reste retourna à Constantinople, sous la conduite d'Alueth et de Philémuth, successeur de Phanothée.

Vitigès, enfermé dans Ravenne, s'attendait à s'y voir bientôt assiégé. Trop faible pour résister seul aux forces romaines, il songeait à s'appuyer des autres Barbares. Il ne comptait pas sur la bonne foi de Théodebert, qui avait en même temps traité avec les Romains et les Goths¹. Il s'adressa donc aux Lombards, dont le roi, nommé Vacon², régnait glorieusement après avoir subjugué les Suèves³. Vitigès lui envoya

xx.
Vitigès implore le secours des Lombards et des Perses.

Proc. Got.
l. 2, c. 22.
Paul. diac.
l. 1, c. 21.
Vales. hist.
Franc. l. 7.

¹ Γερμανῶν μὲν οὖν τοῦ τε δολιροῦ καὶ ἀπίστου ἤδη ἐν πείρᾳ γεγενημένοι, ἀπίσχυοντο. Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 22. — S.-M.

² Il était le septième roi des Lombards. Procope appelle ce roi *Vacis*. Ἐξ δὲ Δογγοβάρδων τὸν ἀρχοντα Οὐάκιν πρόσβας ἐπεμψαν. De bel. Goth. l. 2, c. 22. Ce prince nommé *Wacho* par Paul Diacre, de gest. Lang. l. 1, c. 21, était successeur et neveu de

Tato. Son père se nommait *Zuchilon*; il se révolta contre *Tato* qu'il fit périr, et il chassa son fils *Hildéchis* qui fut obligé de chercher un asyle chez les Gépides, ce qui amena une guerre entre les deux nations. *Wacho* eut pour successeur son fils *Waltar*. — S.-M.

³ *Wacho super Suevos irruit, eosque dominio suo subjugarit*. Paul. Diac. de gest. Lang. l. 1, c. 21. — S.-M.

des ambassadeurs, et lui offrait de grandes sommes d'argent pour l'engager à venir à son secours. Vacon était allié de l'empereur, et cette tentative fut sans succès. Dans l'extrême embarras où se trouvait le roi des Goths, il assemblait souvent son conseil, pour délibérer sur les ressources auxquelles on pourrait avoir recours. Après beaucoup d'avis proposés et combattus tour-à-tour, un des seigneurs représenta, *que les Romains n'avaient tourné leurs armes vers l'Occident que depuis qu'ils n'étaient plus occupés contre les Perses; que c'était à la faveur de cette paix qu'ils avaient détruit les Vandales, terrassé les Maures, attaqué les Goths; que si l'on venait à bout de faire prendre les armes au roi de Perse, cette diversion les obligerait de laisser en repos les autres peuples, pour porter toutes leurs forces contre ce redoutable ennemi.* Cette proposition fut applaudie. On fit partir deux prêtres liguriens ¹, auxquels on promit récompense s'ils réussissaient dans cette négociation. Pour se donner plus de considération auprès de Chosroès, l'un prit la qualité d'évêque; l'autre faisait un rôle subalterne.

xxi.
Dispositions
de Chosroès.

Proc. Pers.
l. 2, c. 1.
Marc. chr.

Dans la disposition où se trouvait alors Chosroès, il n'était pas difficile de l'engager à une rupture ouverte avec l'empire. Ce prince politique, jaloux de la puissance que les Romains acquéraient en Occident par la conquête de l'Afrique et de l'Italie, avait déjà excité Alamondare ² à faire naître quelque occasion de

¹ On avait résolu, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 2, c. 22, de ne point envoyer de Goths, parce qu'on craignait qu'ils ne fussent reconnus et arrêtés par les Romains. — S.-M.

² Mondar III, fils d'Amrou'lkaus III, roi des Arabes de Hira, allié constant des rois de Perse. Voyez t. 7, p. 419, not. 1, liv. xxxix, § 26. — S.-M.

guerre. Deux ans auparavant, ce Sarrasin, toujours prêt à tirer l'épée, ne trouvant pas de quoi faire subsister ses troupes dans un pays aussi sec et stérile que l'était l'Arabie, était entré dans l'Euphratésienne à la tête de quinze mille hommes ¹. Mais Bazas, commandant des troupes romaines, l'avait par son adresse et par de riches présents engagé à se retirer ². A la sollicitation de Chosroès, il chercha querelle à Aréthas ³, chef des tribus sarrasines attachées aux Romains, sous prétexte qu'Aréthas usurpait la souveraineté sur un grand pays. C'était une lisière qui s'étendait au midi de Palmyre depuis la Palestine jusqu'à l'Euphrate, dans l'espace de dix journées ⁴. On la nommait *Strata*, parce qu'elle était traversée par un chemin pavé de grandes pierres ⁵. La terre, brûlée des ardeurs du soleil, n'y produisait ni fruits ni moissons, mais seulement quelques herbages où l'on envoyait paître les troupeaux ⁶. Aréthas prétendait que ce terrain appartenait à l'empire; il le prouvait, et par la dénomination latine, et par le témoignage des anciens du pays. Alamondare

¹ On voit dans la chronique du comte Marcellin, qu'il était accompagné des phylarques *Chabus* (dont le nom est peut-être altéré, à moins qu'il ne soit le même que celui de *Kabous* ou *Kaous* commun chez les Arabes) et Iézid. — S.-M.

² *Batzas dux eos partim blanditiis, partim distractione pacifica fovit, et inhiantes bellare repressit.* Marcel. Com. chron. — S.-M.

³ C'était le roi des Arabes de Ghassan, allié des Romains. J'en ai parlé, ci-dev. p. 150, not. 3 et suiv., liv. XLII, § 39. — S.-M.

⁴ Procope ni aucun autre auteur

ancien ne donnent l'étendue de cette route, ni sa direction. C'est, je pense, une simple supposition de Lebeau, qui a été trop facilement adoptée par Gibbon, t. 8, p. 53. — S.-M.

⁵ Αὕτη δὲ ἡ χώρα, ἥ δὴ πρὸς ἑκατέρων τότε Σαρακηνῶν ἀντελήγετο, Στράτα μὲν κέκληται, Παλμύρας δὲ πόλειως πρὸς νέτον ἀνεμὸν τέτραπται. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 1. — S.-M.

⁶ Δένδρον μὲν ἢ τι τῶν ἐν τοῖς λητοῖς ἀγαθῶν οὐδαμῇ φέρουσα (ἡλιόκαυστος γὰρ ὑπερφυῶς ἐστὶ) προβάτων δὲ τισιν ἐκ παλαιῦ ἀνεμμένη νομαίς. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 1. — S.-M.

soutenait que ceux qui y faisaient paître des troupeaux avaient toujours reconnu son domaine en lui payant le droit de pâturage. Il appuya ses raisons de la force des armes, et battit Aréthas. L'empereur, prévoyant les suites que pouvait avoir ce différend, envoya pour le terminer le patrice Stratégus, son trésorier, aussi distingué par sa prudence que par sa noblesse, et Summus, ancien commandant des troupes de Palestine, frère de ce Julien qui avait été ambassadeur en Éthiopie¹. Ces deux députés ne s'accordaient pas mieux que les deux princes sarrasins. Stratégus conseillait à l'empereur d'abandonner un terrain stérile et de nulle valeur, plutôt que de fournir un prétexte de guerre à l'impatience de Chosroès : Summus, au contraire, écrivait à la cour qu'on ne pouvait sans honte laisser envahir une possession si légitime. Il profita même des conférences qu'il avait avec Alamondare pour le tenter par de belles promesses, et lui remit à cet effet une lettre qu'il disait être de Justinien. Le Sarrasin n'en fit pas d'autre usage que de l'envoyer à Chosroès. Le roi de Perse en produisait encore, qu'il prétendait lui avoir été remises par les Huns, que l'empereur sollicitait à faire une irruption dans la Perse. De ces lettres vraies ou supposées, Chosroès prenait avantage pour taxer Justinien de perfidie.

Les députés de Vitigès, arrivés en Perse², sans être

¹ Ὁ δὲ Σούμμος Ἰουλιανὸς ἀδελφὸς ἦν, ὃς ὀλίγω ἔμπροσθεν εἰς Αἰθιοπίας τε καὶ Ὀμπρίτας ἐπίσβευσεν. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 1. Voyez ci-dev. p. 155-158, liv. XLI, § 41. — S.-M.

² Ils avaient pris leur route par la Thrace, et ils s'étaient adjoint un

homme qui savait le grec et le syriaque pour leur servir d'interprète. Ἐταιρίζονταί τινα ἐνθύνδε, Σύρας τε καὶ τῆς Ἑλληνίδος φωνῆς ἑρμηνεία σφίσιν ἰσόμενον. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 2. — S.-M.

découverts par les gardes de la frontière, qui dans un temps de paix ne croyaient pas avoir besoin de beaucoup de vigilance, furent présentés à Chosroès : « Grand roi, lui dirent-ils, Vitigès nous envoie pour plaider « devant vous votre propre cause. C'est lui qui vous « parle par notre bouche. Ne peut-on pas dire que « vous abandonnez vos états et toute la terre à l'ambition de Justinien? Cet usurpateur artificieux, qui « se joue des traités et des serments, étend ses prétentions sur tous les royaumes du monde. Il n'a fait la « paix avec vous que pour acquérir des forces et vous « préparer une nouvelle guerre. Il nous traitait comme « ses amis, tandis qu'il subjuguait les Vandales. Devenu plus puissant, il a tourné ses armes contre « nous; il les tournera contre vous s'il vient à bout de « nous détruire. Rompez une paix qui vous est aussi « préjudiciable qu'à nous-mêmes. Voyez dans nos dévastres l'image de ceux dont les Perses sont menacés. « Ne vous flattez pas que les Romains puissent jamais « devenir vos amis. Vous pouvez désarmer leurs bras, « mais vous n'étoufferez jamais dans leur cœur cette « haine mortelle, aussi ancienne que leur empire : elle « éclatera toutes les fois qu'ils se croiront en état de « vous en faire sentir les effets. Nous occupons maintenant les armes romaines; ne laissez pas échapper « l'occasion. Il vaut mieux se mettre en sûreté en prévenant l'ennemi, que de s'exposer à tout perdre en « attendant ses attaques. » Ces raisons étaient appuyées dans le cœur de Chosroès par la jalousie qu'il avait conçue contre Justinien. Il résolut donc de recommencer la guerre.

xxii.
Députés de
Vitigès à
Chosroès.
Proc. Pers.
L2, c. 2.

La révolte des Arméniens contre l'empire le confirma

xxiii.
Affaires
d'Arménie.

Proc. Pers.
l. 2, c. 3.

dans ce dessein. Voici ce qui se passait alors dans ce pays. L'empereur, voulant récompenser Syméonès¹ des services qu'il avait rendus aux Romains dans la guerre précédente contre les Perses, le mit en possession de quelques villages d'Arménie². Les légitimes possesseurs³, se voyant dépouillés, tuèrent Syméonès et s'enfuirent en Perse. Justinien donna ces mêmes villages à Amazaspe, neveu du mort, et joignit à cette faveur le gouvernement de l'Arménie⁴. Quelque temps après, Acacius, très-méchant homme, mais aimé de l'empereur, accusa le gouverneur de s'entendre avec les Perses pour leur livrer Théodosiopolis et quelques autres villes. L'empereur lui ayant permis de prévenir cette trahison, il tua Amazaspe et fut revêtu de sa charge. Il ne la posséda pas long-temps; plusieurs Arméniens, furieux de ses cruautés et de ses rapines, l'assassinerent et se sauvèrent dans la forteresse de Pharangion⁵.

xxiv.
Mort de Sittas.

Sittas, qui était à Constantinople depuis la paix faite avec les Perses, fut envoyé en Arménie. Il usa d'abord de ménagement pour tâcher d'adoucir les rebelles et de faire revenir dans le pays ceux qui s'étaient retirés sur les terres des Perses. Mais comme l'empe-

¹ Ce Syméonès ou Siméon, était l'ancien directeur des mines du roi de Perse, qui avait trahi son prince et livré le fort de Pharangion aux Romains. Voyez ci-dev. p. 103, not. 2, liv. xli, § 11. — S.-M.

² Κύριος τῶν χωρίων γινόμενος, x. τ. λ. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 3. — S.-M.

³ C'étaient deux frères, fils d'un certain Pérozès. Ἀδελφῶν δὲ ἦσαν δύο Πιρόζου παῖδες. Proc. de bel. Pers.

l. 2, c. 3. — S.-M.

⁴ Βασιλεὺς δὲ ταῦτα ἀκούσας, τὰς τε κόμας Ἀμαζάσπῃ παραδίδωσι τῷ Συμεώνου ἀδελφιδῷ, καὶ ἀρχοντα κατεστήσατο Ἀρμενίας αὐτὸν. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 3. Le nom d'Amazasp était commun à cette époque chez les Arméniens. — S.-M.

⁵ Sur le territoire persan. Voyez ci-dev. p. 103, not. 3, liv. xli, § 11. — S.-M.

reur, séduit par les calomnies d'Adolius, fils d'Acacius, lui faisait des reproches de son inaction, il résolut de combattre. Pour diminuer le nombre des ennemis, il essaya d'en attirer quelques-uns au parti des Romains. Les Apétiens, nation nombreuse et puissante ¹, se laissèrent gagner et lui promirent de se ranger de son côté, pourvu qu'il s'engageât par écrit à leur conserver leurs terres et tout ce qu'ils possédaient. Sittas leur envoya cette promesse signée de sa main ², et marcha aux ennemis avec toutes ses troupes. Le courrier s'égara, et un détachement de l'armée romaine qui n'était pas instruit de cette convention rencontra un parti d'Apétiens et les tailla en pièces. Sittas lui-même, ayant surpris dans une caverne un grand nombre de leurs femmes et de leurs enfants, les fit massacrer sans les connaître. Ces hostilités irritèrent les Apétiens, qui se joignirent aux autres peuples de l'Arménie. Comme le pays était coupé de montagnes et de précipices, les deux armées étaient obligées de combattre par pelotons en plusieurs endroits à la fois. Sittas, ayant aperçu au-delà d'un vallon une troupe de cavaliers arméniens, courut à eux à la tête d'un petit escadron, et passa le vallon. Voyant les ennemis prendre la fuite, il s'arrêta pour se reposer. Un cavalier hérule qui revenait de la poursuite, courant à toute bride, rompit mal-adroitement la lance de Sittas; et comme ce général avait ôté son casque pour se rafraîchir, il fut reconnu par

¹ Οἱ τὸ τῶν Ἀπετιανῶν καλουμένων γένος, μέγα τε ὄν καὶ πολυάνθρωπον. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 3. Il est impossible d'indiquer d'une manière même approximative la situation du pays occupé par ce peuple, qui n'est

nommé que par Procope. — S.-M.

² Les Apétiens, dit Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 3, étaient campés dans un lieu qu'il appelle *Oinochalacon*, Οἰνοχαλάκων. La position en est inconnue. — S.-M.

les ennemis, qui, le voyant si peu accompagné, revinrent sur lui. Sittas, sans autres armes que son épée, tourna bride pour repasser le vallon; et tandis qu'il le traversait, les Arméniens le poursuivant avec ardeur, il fut atteint par Artabane l'Arsacide¹, qui le perça d'un coup de lance. Ainsi mourut dans une rencontre obscure ce grand capitaine, dont les exploits auraient mérité une fin plus brillante². C'était l'homme le mieux fait de son temps, rival de Bélisaire en fait de valeur et d'habileté.

XXV.
Perfidie de
Buzès.

Buzès fut envoyé pour lui succéder. Arrivé près du camp des rebelles, il leur promit le pardon, et invita les principaux à une entrevue. La plupart refusèrent par défiance de l'aller trouver. Mais Jean l'Arsacide, père d'Artabane, et depuis long-temps ami de Buzès³, se rendit auprès de lui avec son gendre Bassacès⁴ et quelques autres seigneurs. Ils s'arrêtèrent dans le lieu marqué pour la conférence du lendemain. Pendant la nuit, Bassacès s'étant aperçu que l'armée romaine se disposait à les environner, en avertit son beau-père, le pressant de se mettre en sûreté par une prompte fuite. Comme Jean, par un excès de con-

¹ Ἀρταβάνης Ἰωάννου παῖς Ἀρσακίδης. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 3. J'ignore comment ces Arsacides soumis à la domination romaine et restés en Arménie rattachaient leur généalogie à celle de la race royale des Arsacides. Il est probable qu'ils descendaient du prince qui avait cédé sa portion du royaume d'Arménie à l'empereur Théodose le jeune. *Voy.* t. 5, p. 438, liv. xxx, § 10. —S.-M.

² Procope rapporte, *de bel. Pers.*

l. 2, c. 3, que d'autres prétendaient que ce général avait été tué par un arménien obscur nommé Salomon. — S.-M.

³ Ἐν δὲ τις αὐτῶν μάλικα φίλος ἀνὴρ Ἀρσακίδης, Ἰωάννης τοῦνομα, Ἀρταβάνου πατὴρ. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 3. —S.-M.

⁴ Βασσάκης. Ce nom était très-commun en Arménie, et ainsi qu'on a déjà pu le voir, il se prononçait *Vasak* ou *Vasag*. —S.-M.

fiance en l'amitié de Buzès, persistait à demeurer, Bassacès se sauva avec les autres avant que les Romains les eussent enveloppés. Jean étant resté seul, fut tué par ordre de Buzès.

Cette perfidie fit connaître aux Arméniens qu'ils n'avaient point de grace à espérer. N'étant pas en état de résister seuls aux forces de l'empire, ils implorèrent le secours de Chosroès. Bassacès, chef de l'ambassade, lui rappela l'ancienne alliance des rois d'Arménie et des rois de Perse. Il lui représenta : « Que
 « les Romains n'avaient exécuté aucune des conditions
 « dont ils étaient convenus avec le dernier Arsacès qui
 « leur avait cédé le royaume d'Arménie¹ ; que Justi-
 « nien, qui se disait ami de Chosroès, était en effet
 « l'ennemi de tous les rois et de toutes les nations ;
 « que les Tzannes asservis, les Lazes subjugués, la ville
 « de Bosphore envahie sur les Huns, l'Afrique con-
 « quise, l'Italie sur le point de l'être, étaient autant
 « de preuves de son ambition démesurée ; qu'il était
 « allé chercher au bout du monde les Éthiopiens et
 « les Homérites, pour les armer contre les Perses ; que
 « dans ses injustes projets il embrassait tout l'univers.
 « Qu'attendez-vous, seigneur, ajoutait-il ? Pourquoi
 « laissez-vous périr tant de peuples, pour être vous-
 « même dévoré le dernier ? Vous réservez-vous pour
 « éprouver le sort des Vandales et des Maures ? N'a-
 « t-il pas tenté de corrompre Alamondare ? n'a-t-il pas
 « sollicité les Huns à fondre sur vos états ? Et vous seul,
 « le plus grand des rois, vous observez scrupuleuse-
 « ment une paix qui ne subsiste plus. N'est-ce pas l'a-

XXVI.
 Ambassade
 des Armé-
 niens à Chos-
 roès.

¹ Voyez t. 5, p. 438, liv. xxx, § 10. — S.-M.

« voir rompue, que de faire sourdement la guerre par
 « de perfides intrigues ? Ordonnez seulement à vos
 « troupes invincibles de marcher ; elles ne trouveront
 « point d'ennemis. Toutes les forces romaines sont oc-
 « cupées en Occident. L'empereur avait deux généraux,
 « Sittas et Bélisaire : nous venons de vous défaire de
 « Sittas : Bélisaire n'est plus au service de Justinien ;
 « las d'obéir à un maître injuste et méprisable, il tra-
 « vaille à se faire lui-même une souveraineté en Italie. »
 J'expliquerai dans la suite ce qui donnait occasion de
 parler ainsi de Bélisaire. Chosroès entendit ce discours
 avec plaisir ; il fit assembler les seigneurs en qui il
 avait le plus de confiance, pour délibérer sur les in-
 stances de Vitigès et des Arméniens, qui se trouvaient
 aussi conformes que s'ils eussent agi de concert. La
 guerre fut résolue pour l'année suivante. Les Romains
 n'avaient encore aucune connaissance de ces mouve-
 ments.

XXVII.
 Justinien
 tâche d'ap-
 paiser Chos-
 roès.

Proc. Pers.
 l. 2, c. 4, 14.

Dans ce même temps parut une comète qui s'éten-
 dait d'orient en occident. Elle se montra dans le signe
 du sagittaire, et semblait suivre le soleil qui était alors
 dans le capricorne. Elle avait la forme d'une lance. On
 la vit plus de quarante jours, et le peuple ne douta
 pas que ce ne fût une annonce de la guerre à laquelle
 on apprit alors que se préparait Chosroès. Des deux
 prêtres liguriens députés par Vitigès, l'un était mort
 en Perse, l'autre, y résidant, avait renvoyé l'interprète
 de l'ambassade pour rendre compte au roi des Goths.
 Cet interprète fut arrêté près de Constantine, par Jean,
 qui commandait en Mésopotamie, et lui révéla tout le
 secret de la négociation. Justinien, alarmé, chercha les
 moyens de conjurer l'orage. Anastase, dont le zèle

avait étouffé quatre ans auparavant à Dara la révolte de Jean Cottistis, était pour lors à Constantinople. Comme il avait des liaisons en Perse, Justinien le chargea d'une lettre pour Chosroès. Il représentait à ce prince les conséquences d'une rupture; il lui mettait devant les yeux ses serments et la vengeance divine, qui ne se laissait pas désarmer par des prétextes frivoles, propres tout au plus à tromper les hommes. Chosroès ne répondit point à cette lettre, et ne permit pas même à l'envoyé de sortir de Perse.

L'empereur, croyant avoir besoin de toutes ses forces contre un ennemi si redoutable, songeait à terminer la guerre en Occident. Il renvoya les députés de Vitigès, qu'il retenait depuis deux ans à Constantinople, et promit de députer lui-même à Ravenne pour traiter de la paix. Bélisaire arrêta les envoyés des Goths à leur retour en Italie, et ne les relâcha qu'après avoir obligé Vitigès à mettre en liberté Pierre et Athanase, que Théodat avait retenus prisonniers. Ces deux négociateurs étant revenus à Constantinople furent dédommagés par l'empereur des mauvais traitements qu'ils avaient essuyés dans une captivité de trois ans. Pierre fut revêtu de la charge de maître des offices, et Athanase nommé préfet du prétoire d'Italie.

xxviii.
Il entre en
négociation
avec Viti-
gès.
Proc. Got.
l. 2, c. 22.

Pendant le cours de ces diverses négociations, Bélisaire se hâtait d'achever la conquête de l'Italie. Son dessein était d'attaquer Ravenne; mais pour assurer ses derrières, il fallait auparavant se rendre maître de Fésules et d'Auxime. Il envoya Cyprien et Justin faire le siège de Fésules¹; et pour empêcher Vraïas,

xxix.
Siège de Fé-
sules et
d'Auxime.
Proc. Got.
l. 2, c. 23.
Marc. Chr.

¹ Cette ville, nommée actuellement une courte distance au nord-ouest de Florence.— S.-M.

qui était dans Milan, de venir au secours de la place, il fit marcher vers le Pô, Martin, Jean le sanguinaire, et un autre Jean surnommé Phagas, c'est-à-dire, *le mangeur*¹. Ceux-ci avaient ordre de suivre Vraïas par derrière, s'ils n'étaient pas assez forts pour lui fermer le passage. Ils s'emparèrent de Tortone², qui n'avait aucune fortification, et y logèrent leurs troupes. Bélisaire, à la tête de douze mille hommes³, alla mettre le siège devant Auxime. Cette ville était située sur une hauteur de difficile accès, à quatre lieues de la mer⁴, et à trois journées et demie de Ravenne⁵. Vitigès, persuadé que les Romains ne feraient aucune entreprise sur Ravenne qu'ils ne se fussent auparavant rendus maîtres d'Auxime, avait mis en garnison dans cette ville l'élite de ses troupes. Le général romain, arrivé au pied de la colline, donna ordre à ses soldats d'y asseoir leur camp. Pendant qu'ils dressaient leurs tentes, les Goths, les voyant dispersés en divers pelotons assez écartés les uns des autres pour ne pouvoir aisément s'entre-secourir, firent sur le soir une sortie du côté de l'Orient, où Bélisaire, accompagné seulement des troupes de sa garde, travaillait à s'établir. On prit aussitôt les armes, et on repoussa l'ennemi jusqu'au milieu de la colline. Les Goths firent ferme en cet endroit, et comme ils tiraient sur les Romains avec avantage, ils en tuèrent un grand nombre. La nuit sépara les combattants. Un parti de Goths, sorti

¹ Ἰωάννης φάγειτο, ὃν καὶ Φαγῶν ἱκάλου. Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 23. — S.-M.

² Δορθῶνα, dans les auteurs latins, Dertona. — S.-M.

³ On lit seulement onze mille hommes dans le texte de Procope, de bel. Goth. l. 2, c. 23. — S.-M.

⁴ A 84 stades. — S.-M.

⁵ A 80 stades. — S.-M.

la veille pour aller chercher des vivres dans les campagnes d'alentour, n'étant pas instruit de l'arrivée des Romains, revint pendant cette nuit. A la vue des feux du camp ennemi, quelques-uns eurent assez de hardiesse pour traverser la circonvallation qui n'était pas encore achevée, et parvinrent heureusement dans la ville. D'autres plus timides allèrent se cacher dans les bois, où ils furent découverts le lendemain et taillés en pièces.

La force des remparts et la difficulté des approches firent perdre à Bélisaire l'espérance de prendre la ville par assaut : il se détermina donc à la réduire par famine. Une prairie voisine des murs devenait tous les jours un champ de bataille. Dès qu'un parti ennemi y arrivait pour faucher l'herbe, un corps plus nombreux de Romains accourait pour le combattre, et taillait en pièces les fourrageurs. Les Goths toujours battus, s'avisèrent d'un artifice : ils détachèrent de leurs chariots les roues avec les essieux ; et lorsqu'ils virent les Romains monter sur la colline, ils les firent rouler sur eux avec toute la rapidité que leur donnait la roideur de la pente. Mais les Romains en évitèrent la rencontre, et les roues arrivèrent dans la plaine sans avoir produit d'autre effet que la risée. Les Barbares eurent recours à un moyen plus simple et plus efficace : c'était de cacher dans des chemins creux de gros détachements de leurs meilleurs soldats, et de ne faire paraître dans la prairie qu'un petit nombre de faucheurs. Dès qu'on était aux prises, les Goths, sortant de l'embuscade, tombaient sur les Romains, tuaient les uns, et mettaient les autres en fuite. En vain les soldats du camp, voyant accourir les

XXX.
Auxime blo-
quée.

Goths, avertissaient leurs camarades par de grands cris; l'éloignement et le bruit des armes empêchaient de les entendre. L'ancienne discipline romaine était alors tellement altérée par la paresse et par l'ignorance, que les trompettes avaient perdu cette variété d'airs militaires qui distinguaient les divers commandements. Elles ne savaient plus que sonner la charge : c'était par des cris qu'on donnait le signal de la retraite; et dans le tumulte d'une bataille souvent ces cris n'étaient pas entendus, ce qui causait une étrange confusion, et quelquefois de grandes pertes. Procope conseilla à Bélisaire d'employer la trompette de cavalerie pour la charge et celle d'infanterie pour la retraite. Ces deux sons ne pouvaient être confondus, la trompette de cavalerie étant d'un bois mince recouvert de cuir, au lieu que l'autre était d'airain et rendait un son plus éclatant. Bélisaire suivit ce conseil, et instruisit ses troupes de ce changement, qui sauva dans la suite beaucoup de soldats en les faisant retirer à propos.

xxxr.
Suite du
siège d'Au-
xime.

Proc. Got.
l. 2, c. 24.

Les vivres manquaient dans Auxime, et les Goths voulaient presser Vitigès de les secourir; mais il fallait traverser les gardes des Romains, et il ne se trouvait personne qui osât en courir le risque. Voici le moyen qu'ils imaginèrent pour faciliter le passage. Ayant choisi une nuit fort obscure, ils poussèrent de grands cris d'un côté de la muraille, comme pour un événement imprévu. Les Romains, étonnés, se figurèrent que Vitigès arrivait; et pour ne rien hasarder dans les ténèbres, ils se tinrent dans leur camp, et portèrent leurs principales forces du côté d'où partaient les cris. Les Goths firent sortir par la porte opposée les cour-

riers qu'ils envoyaient à Ravenne, où ils arrivèrent au bout de trois jours. Vitigès leur promit un prompt secours; mais cette promesse ne fut suivie d'aucun effet. Il craignait à la fois d'être poursuivi par Martin et par Jean, qui lui couperaient la communication de Ravenne; d'avoir à combattre Bélisaire; et de manquer de subsistance dans le Picénum, où il ne pourrait trouver de vivres, le pays étant ravagé, ni en faire venir d'ailleurs, les Romains étant maîtres de la mer et du château d'Ancône. Ses couriers, chargés de vaines espérances, furent assez heureux pour rentrer dans Auxime sans être aperçus des ennemis. Bélisaire, averti par ses déserteurs, redoubla de vigilance pour ôter aux assiégés toute correspondance avec Vitigès.

Cependant Cyprien et Justin avaient formé le siège de Fésules; mais la difficulté de l'accès rendait l'attaque impraticable. Les Goths faisaient de fréquentes sorties, aimant mieux courir le hasard des combats que d'attendre la famine. Les succès furent d'abord balancés : enfin les Romains prirent la supériorité et tinrent l'ennemi renfermé dans la place. Les assiégés firent savoir à Vitigès qu'ils étaient réduits à une extrême disette et qu'ils ne pouvaient tenir long-temps. Aussitôt Vitigès envoya ordre à Vraïas de passer le Pô, l'assurant qu'il allait lui-même partir avec toutes ses troupes pour marcher ensemble au secours de Fésules. Vraïas passa le fleuve et vint camper à trois lieues¹ du camp de Martin : mais ni les uns ni les autres ne se pressaient de combattre. Les Romains croyaient assez faire en arrêtant Vraïas; et celui-ci pensait que, s'il était battu, les affaires des Goths étaient ruinées

xxxii.
Et de l'ésu-
les.

¹ A 60 stades. — S.-M.

sans ressource, parce qu'il ne serait plus en état de se joindre à Vitigès.

xxxiii.
Expédition
de Théode-
bert en Ita-
lie.

Proc. Got.
l. 2, c. 25.
Marc. chr.
Jorn. succes.
Marius A-
vent.
Greg. Tur.
hist. l. 3, c. 3a.

Les deux armées se tenaient mutuellement en échec, et seraient peut-être long-temps restées dans cette position, s'il ne fût survenu un troisième ennemi qu'ils n'attendaient pas. Théodebert allié des deux partis, mais également infidèle à tous les deux, voyant les Goths affaiblis, forma le dessein de s'emparer lui-même de l'Italie¹. Ce prince, le plus puissant des rois français, outre la France septentrionale, possédait encore la Thuringe, une partie de la Saxe, et la Souabe entière, habitée alors par les Allemans. Il passa les Alpes à la tête de cent mille hommes. Il avait peu de cavalerie, et ses fantassins n'avaient pour armes qu'une épée, un bouclier et une hache d'un fer très-épais et tranchant des deux côtés, avec un manche de bois fort court. Cette hache se nommait francisque. Leur manière de combattre était d'approcher les ennemis, de lancer leur francisque pour mettre en pièces les boucliers, et de charger ensuite à grands coups d'épée. Les Goths apprenant la marche de Théodebert, leur allié, ne doutèrent pas qu'il ne vînt à leur secours : ils se promettaient d'exterminer bientôt tout ce qu'il y avait de Romains en Italie. Le monarque français n'eut garde de les détromper d'abord : il lui fallait passer le Pô;

¹ Procope, *de bel. Goth.* l. 2, c. 25, donne un motif de l'expédition faite par Théodebert en Italie, qui méritait d'être rapporté, parce qu'il est tout-à-fait dans le caractère du roi très-vallant d'une nation très-guerrière, avide de gloire et de domination. Il dit donc que les Francs souffraient impatiemment de voir li-

vrer tant de combats pour la possession d'un pays si voisin du leur, et d'en rester tranquilles spectateurs. Εἰ πόλεμον μὲν ἑτεροὶ ἐς τοσόνδε χρόνον διαφέρουσι μήκος περὶ χώρας ἀρχὴν, οὕτω δὲ αὐτοῖς ἐγγειτόνων εὐσεως, αὐτοὶ δὲ ἡσυχῇ μένοντες ἀμφοτέροις ἐκπεδῶν ᾗσσονται. — S.-M.

et la garnison de Pavie [*Ticinum*] pouvait lui fermer le passage. Mais dès que les Français furent sur le pont de Pavie, ils se déclarèrent en massacrant et jettant dans le fleuve les femmes et les enfants des Goths que la curiosité avait attirés. Les écrivains français¹ ont mis cette barbarie sur le compte des Allemands, qui, étant encore idolâtres, immolèrent, disent-ils, ces innocents à leurs divinités, pour se les rendre favorables au commencement de leur entreprise. Mais Procope, qui n'était pas loin de là, ne fait point cette distinction; la nation française était encore barbare en ce temps-là, et ces peuples féroces n'avaient pas besoin d'être animés par la superstition pour commettre des meurtres². Ils continuèrent leur marche au-delà du Pô, vers le camp de Vraïas. A leur approche, les Goths, ravis de joie, sortirent au-devant d'eux; mais lorsqu'ils virent qu'on les recevait à coups de haches, ils prirent la fuite avec tant d'effroi qu'ils traversèrent en foule le camp des Romains et coururent sans s'arrêter jusqu'à Ravenne. Les Romains, étonnés et comme étourdis de ce désordre imprévu, ne se mirent pas en état d'arrêter ces fuyards; étant ensuite revenus à eux-mêmes, ils s'imaginèrent que la grande armée qu'ils apercevaient au loin était celle de Bélisaire, qui venait les joindre après avoir défait les Goths. Depuis que Vraïas était campé devant eux, ils se tenaient renfermés dans leurs retranchements, en sorte qu'ils n'avaient eu aucune nouvelle de ce qui s'était

¹ Les modernes ont fait cette distinction, mais on ne voit rien de pareil dans Grégoire de Tours, ni dans aucun autre auteur. — S.-M.

² Ἐπιλαβόμενοι δὲ τῆς γεφύρας οἱ

Φράγγοι, παῖδάς τε καὶ γυναῖκας τῶν Γότθων, οὕτως ἐνταῦθα εὖρον, λίαν οὖν τε, καὶ αὐτῶν τὰ σώματα ἐς τὸν ποταμὸν ἀποβίβια τοῦ πολέμου ἐβρίπτουν. Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 25. — S.-M.

passé au-delà du Pô; et Théodebert marchait avec une extrême diligence. Ils prirent donc les armes et sortirent du camp comme pour aller joindre Bélisaire. Ils ne reconnurent leur méprise que lorsqu'il n'était plus possible d'éviter le combat. Leur résistance ne fut pas longue : accablés par une si grande multitude, ils s'enfuirent en Toscane, d'où ils firent savoir à Bélisaire leur défaite et le danger où il était lui-même.

xxxiv.
Retraite des
Français.

Cette incursion des Français ne fut qu'un orage violent, mais passager¹. Le vainqueur, au lieu de marcher droit à Ravenne, s'arrêta à faire le dégât dans la Ligurie et dans l'Émilie². Il saccagea la ville de Gênes. Il avait trouvé d'abondantes provisions dans les deux camps : mais elles furent bientôt consumées. Tout le pays étant ruiné, les Français ne trouvèrent plus pour aliments que la chair des bœufs dont les pâturages étaient remplis, ni pour boisson que les eaux du Pô; ce qui leur causa de mortelles dyssenteries; et les bœufs leur ayant manqué à la fin, la disette acheva de détruire leur armée. Le tiers des soldats était déjà mort de faim et de maladie lorsque Théodebert reçut une lettre de Bélisaire, qui, pour ne pas irriter la fierté de ce jeune prince, lui reprochait avec ménagement d'avoir oublié les serments par lesquels il s'était lié avec les Romains³ : il lui faisait entendre que l'empereur

¹ Selon Grégoire de Tours, l. 3, c. 32, le roi franc y fit de grandes conquêtes. *Theudebertus*, dit-il, *in Italiam abiit, et exinde multum adquisivit.* — S.-M.

² Grégoire de Tours donne le nom de Petite Italie, *Italia minor*, à l'Italie septentrionale envahie par les Francs, et il appelle Grande la

partie moyenne de l'Italie occupée par les troupes de Justinien, que les Francs se préparaient à envahir également, après avoir conquis la première. *Qui (Theudebertus) minore illa Italia capta, atque in ditionem regis antedicti redacta, majorem petiit.* Greg. Tur. l. 3, c. 25. — S.-M.

³ Procope dit à cette occasion, de

n'était pas tellement dénué de forces qu'il ne pût encore repousser une insulte, et il l'exhortait à ne pas exposer ses possessions légitimes pour mériter le titre d'usurpateur. Cette lettre fit sans doute moins d'impression sur l'esprit fougueux du jeune monarque, que la disette et la crainte d'une révolte de ses troupes. Elles murmuraient hautement de ce qu'on les laissait mourir de faim dans une contrée déserte, où la terre n'était plus couverte que de cendres et de cadavres. Théodebert prit donc le parti de repasser les Alpes aussi promptement qu'il était venu ¹.

Après la retraite des Français, Martin et Jean rallièrent leurs troupes et retournèrent dans leur premier poste. Les Goths, renfermés dans Auxime, n'étant pas instruits de l'irruption des Français, attendaient tous les jours avec impatience le secours promis par Vitigès. Enfin ils résolurent de lui envoyer encore un courrier pour réitérer leurs instances; mais la vigilance de Bélisaire leur avait fermé tous les passages. Ils aperçurent un soldat de l'armée romaine qui était de garde dans un poste pour empêcher les habitants de venir faucher l'herbe. Comme il était seul, quelques

xxxv.
Trahison découverte.
Proc. Got.
l. 2, c. 26.

bel. Goth. l. 2, c. 25, que les Francs sont les plus perfides de tous les hommes, ἔστι γὰρ ἔθνος τοῦτο τὰ ἐκ πάντων σφαλιρώτατον ἀνθρώπων πάντων: on sent toute l'importance d'une pareille allégation. — S.-M.

¹ *Quia loca illa, ut fertur, morbi-da sunt, exercitus ejus in diversis febribus conruens, vexabatur. Multi enim ex his in illis locis mortui sunt. Quod videns Theudebertus, ex ea reversus est, multa secum spolia ipse, vel sui deferentes.* Greg. Tur. l. 3,

c. 32. Le même historien prétend cependant que le roi des Francs avait plusieurs fois vaincu Bélisaire, *in qua (Italia major) contra Bellissarium multis vicibus pugnans, victoriam obtinuit*. Il semble même indiquer que ces défaites furent la cause du rappel de Bélisaire, qui fut remplacé un peu plus tard dans le commandement par Narsès. *Cumque imperator vidisset, quod Bellisarius crebrius vinceretur, amoto eo, Narsem in ejus locum statuit.* — S.-M.

habitants se hasardèrent à s'approcher de lui, et lui promirent avec serment une somme considérable s'il voulait rendre un service aux assiégés. Le soldat nommé Burcentius, Besse de nation¹, accepta leurs offres, se chargea d'une lettre pour Vitigès, et tint parole. Vitigès lui en remit une autre, par laquelle il s'excusait sur l'incursion des Français; il promettait de nouveau de se rendre au plus tôt à Auxime, et exhortait les soldats de la garnison à répondre aux espérances de toute la nation, dont le salut dépendait de leur courage. Il récompensa libéralement le courrier, qui, étant revenu au camp des Romains, apporta pour cause d'absence que, s'étant trouvé malade, il était resté dans une église voisine pour obtenir de Dieu sa guérison, selon une dévotion ordinaire en ce temps-là. Le lendemain, étant retourné à son poste, il remit la lettre de Vitigès. Le retardement du secours lui fit faire un second voyage. On mandait au roi qu'on ne pouvait plus tenir que cinq jours. De nouvelles promesses inspirèrent encore à la garnison de nouvelles espérances. Bélisaire, instruit de l'extrémité où la ville était réduite, s'étonnait qu'elle résistât si long-temps; il voulut savoir la cause d'une constance si opiniâtre; il donna ordre de saisir quelqu'un des habitants et de le lui amener. Valérien se chargea de l'exécution : il y employa un Esclavon agile et robuste qu'il avait dans ses troupes. C'était un stratagème ordinaire aux Esclavons, qui habitaient au bord du Danube, de se tapir comme des serpents, tantôt sous une roche, tantôt entre des buissons ou des herbages, et de s'élancer de là tout à coup

¹ Il servait dans le corps commandé par Narsès le Persarménien. - S.-M.

sur un ennemi qu'ils emportaient dans leur camp. Celui-ci employa la même ruse, et réussit. Le soldat goth qu'il transporta dans la tente de Valérien découvrit la perfidie de Burcentius. Ce malheureux fut convaincu par son propre aveu; et Bélisaire en abandonna le châtimement à ses camarades, qui le brûlèrent vif à la vue de la ville.

Bélisaire entreprit de vaincre par la soif une opiniâtreté qui résistait aux horreurs de la famine. Il n'y avait dans Auxime qu'un seul puits, qui ne pouvait fournir aux besoins de tous les habitants. Mais hors des murs, à la distance d'un jet de pierre, coulait sur la pente de la colline un petit ruisseau, dont l'eau se rendait dans un réservoir couvert d'une maçonnerie. Bélisaire fit avancer toutes ses troupes, comme s'il eût voulu donner un assaut général, et lorsqu'il vit tout le contour des murs garni de soldats et d'habitants préparés à la défense, il détacha cinq travailleurs¹, qui, chargés des instruments propres à démolir un édifice, marchèrent vers le réservoir à l'abri de plusieurs boucliers. Une décharge de pierres et de traits ne put les empêcher d'arriver. Pendant qu'ils s'efforçaient de détruire la fontaine, les Goths, qui se voyaient perdus si on leur ôtait cette ressource, sortirent sur les travailleurs. Les Romains accoururent pour les défendre, et le combat devint furieux. L'avantage du lieu favorisait les Goths; les Romains, en butte à leurs traits, tombaient en grand nombre, et rien ne les retenait dans un poste si périlleux, que la présence du général, qui, s'exposant lui-même, les animait de ses paroles et de ses regards. Peu s'en fallut qu'il n'y perdît

xxxvi.
Combat
devant Au-
xime.
Proc. Got.
l. 2, c. 27.

¹ Ils étaient Isauriens. — S.-M.

la vie. Une flèche allait le percer sans qu'il l'aperçût venir, lorsqu'un de ses gardes, nommé Unigat, opposa son bras, et reçut le coup, dont il demeura estropié. Le combat dura depuis le lever du soleil jusqu'à midi, avec un acharnement extrême. Sept Arméniens des troupes de Narsès et d'Aratius s'y distinguèrent par leur agilité et leur hardiesse. Enfin les Goths se retirèrent, et les travailleurs revinrent joindre l'armée, sans avoir pu pendant un si long-temps détacher, malgré tous leurs efforts, une seule pierre de l'édifice, tant les anciens savaient donner de solidité à leurs ouvrages. Bélisaire, n'ayant pu détruire la fontaine, en corrompit les eaux en y faisant jeter de la chaux, des cadavres et des herbes venimeuses. Il ne restait plus aux habitants que l'eau de leur puits, qu'on leur distribuait par mesure. Mais ils se soutenaient encore par l'espérance du secours. Bélisaire de son côté, renonçant aux attaques, n'attendait le succès que de sa vigilance à garder tous les passages.

xxxvii.
Fésules et
Auxime se
rendent.

La garnison de Fésules, réduite aux abois, avait déjà capitulé. Cyprien et Justin, après avoir laissé quelques troupes dans cette place, vinrent joindre l'armée devant Auxime, amenant avec eux les principaux prisonniers. Bélisaire fit approcher ceux-ci des murailles, pour les donner en spectacle aux assiégés, qu'il exhortait en même temps à se rendre. La famine, encore plus pressante que ses paroles, acheva de vaincre l'opiniâtreté des habitants. Mais ils demandaient la liberté de se retirer à Ravenne avec tout ce qui leur appartenait. Bélisaire balançait d'envoyer à Vitigès tant de braves guerriers, et de fortifier par un si puissant secours une ville qu'il allait attaquer. Les soldats lui

faisaient instance, pour ne pas accorder aux assiégés la permission d'emporter leurs richesses ; ils lui montraient leurs blessures, ils s'écriaient que les dépouilles des Barbares leur étaient dûes ; que c'était le prix de leur sang et la légitime récompense de leurs travaux. D'une autre part, il se hâtait de partir pour prévenir la jonction des Français avec Vitigès ; car on disait qu'ils étaient déjà en marche pour se rendre à Ravenne. Enfin les Romains, pressés par la conjoncture, et les Goths par la famine, convinrent que les assiégés conserveraient la moitié de leurs effets. Le partage étant fait, les Romains prirent possession d'Auxime, après six mois de siège, et les Goths furent enrôlés dans l'armée de Bélisaire.

Il semblait que pour terminer la guerre il ne restait plus qu'à prendre Ravenne où Vitigès se tenait enfermé. Bélisaire résolut de l'assiéger. Il fit prendre les devants à Magnus, avec ordre de marcher le long du Pô, pour arrêter les convois qui descendaient par le fleuve. Vitalis, arrivé depuis peu de Dalmatie, en faisait autant sur l'autre bord. Tout réussissait à Bélisaire, et l'on eût dit que le fleuve même s'entendait avec lui. Les Goths avaient chargé de blé en Ligurie quantité de bateaux qu'ils conduisaient à Ravenne. Les eaux du Pô ayant baissé tout-à-coup donnèrent aux Romains le temps d'arriver et de se saisir du convoi. Incontinent après, le fleuve grossit et reprit son cours ordinaire. La perte de ce blé incommoda beaucoup Ravenne, qui commençait à manquer de vivres, les Romains étant maîtres du golfe Adriatique.

Les rois français, qui n'avaient pas perdu l'envie d'étendre leur puissance au-delà des Alpes, apprenant

xxxviii.
Bélisaire
marche à
Ravenne.
Proc. Got.
l. 2, c. 28.

xxxix.
Ambassade
des Français

et des Ro-
mains à Vi-
tigès.

le danger où se trouvait Vitigès, crurent l'occasion favorable pour le déterminer à céder une partie de ses états dans l'espérance de sauver le reste. Ils envoyèrent à Ravenne offrir du secours au roi des Goths, à condition de partager avec lui la souveraineté de l'Italie. Bélisaire, instruit de leur démarche, députa de son côté pour engager Vitigès à entrer en négociation avec l'empereur. Le chef de l'ambassade était ce même Théodose, intendant de Bélisaire et amant d'Antonine, que j'ai déjà fait connaître. Les députés français eurent audience les premiers. Sans parler des hostilités récentes de Théodebert, ils firent valoir le vif intérêt que leurs maîtres prenaient à la conservation du royaume des Goths. *Déjà cinq cents mille hommes avaient, disaient-ils, passé les Alpes, et marchaient la hache à la main pour tailler en pièces l'armée romaine à la première rencontre¹. Si les Goths se joignaient aux Français, plus de ressource pour les Romains. Si au contraire les Goths s'unissaient avec les Romains, les Français avaient des forces de reste pour écraser les uns et les autres. N'oubliez pas, ajoutaient-ils, que les Romains portent dans le cœur une haine irréconciliable contre toutes les autres nations. Nous nous unirons avec vous pour conserver l'Italie, et nous y établirons de concert la forme du gouvernement qui vous semblera la meilleure; c'est à vous de choisir, si vous aimez mieux périr avec les Romains, ou régner avec nous.* Les envoyés de Bélisaire prirent ensuite la parole :

¹ Τὸ μὲν οὖν στρατόπεδον ἀνδρῶν
μαχίμων, οὐχ ἥσσον ἢ ἐς μυριάδας
πεντήκοντα, ἥδη πού τας ἄλπεις ὑπερ-

βιβλάναι οἰόμεθα. *Proc. de bel. Got. l.*
2, c. 28. Les *sanfaronnades* des *Franks*
font mieux dans Procope qu'ici. - S.-M.

« Quand il serait vrai, dirent-ils, que les Français
« vinssent en aussi grand nombre qu'ils l'annoncent
« pour vous intimider, la guerre présente ne vous a
« que trop appris que le nombre cède à la valeur; et
« s'il était besoin de multiplier les soldats, la France,
« armée toute entière, en fournirait-elle autant que
« l'empire, dont elle n'égale pas la dixième partie ?
« Nous sommes, à les entendre, les ennemis naturels
« de toutes les nations étrangères : et comment les
« Français ont-ils traité les Thuringiens, les Bourgui-
« gnons ? Comment viennent-ils de vous traiter vous-
« mêmes ? Je leur demanderais volontiers, quel Dieu
« ils prendront à témoin de leur fidélité à garder les
« serments. N'avaient-ils pas juré une alliance avec
« vous, lorsqu'ils ont égorgé vos femmes et vos enfants,
« sur le pont de Pavie ; lorsqu'ils ont taillé en pièces
« vos troupes qui leur tendaient les bras comme à leurs
« amis ; lorsque, par un ravage et un massacre géné-
« ral, ils vous ont confondus avec nous, dont ils étaient
« aussi les alliés ! Cette nation n'en connaît point : elle
« oublie les traités, dès qu'elle les a jurés ; ou elle ne
« s'en souvient que pour perdre plus sûrement ceux
« qu'elle a mis hors de défense par une paix simulée.
« Aujourd'hui même, n'ont-ils pas oublié l'alliance faite
« avec vous, et confirmée par des serments, dont la
« force subsiste encore ? Ils vous en demandent une
« nouvelle, et veulent vous la faire acheter par la perte
« de vos possessions. Fuyez ces amis perfides : enne-
« mis découverts, ils seront moins dangereux. Il vous
« sera plus facile de les repousser en vous joignant à
« nous, que de sauver de leur avidité insatiable ce
« que vous vous serez réservé dans le partage qu'ils
« vous proposent. »

xl.
Vitigès entre
en négocia-
tion avec
l'empereur.

Vitigès, après avoir long-temps délibéré avec les principaux seigneurs de la nation, se détermina enfin à traiter avec l'empereur. On porta de part et d'autre diverses propositions d'accommodement. Pendant le cours de cette négociation, Bélisaire ne se relâcha point de sa vigilance à garder les passages. Il donna ordre à Vitalis de se rendre maître des places de la Vénétie, et à Ildiger de passer le Pô, pour resserrer Ravenne de plus en plus. Sur ce qu'il apprit qu'il y restait encore de grands amas de blé, il gagna par argent un des habitants qui mit le feu aux magasins. On soupçonna Matasonte, femme de Vitigès, d'avoir favorisé cette trahison ; d'autres crurent que l'incendie avait été causé par le feu du ciel. Ces deux opinions différentes inquiétaient également Vitigès : il en concluait qu'il n'y avait pour lui aucune assurance, et qu'il avait pour ennemis ou sa propre femme, ou Dieu même.

xli.
Les Goths
des Alpes
Cottiennes
se rendent
aux
Romains.

Les Goths avaient grand nombre de châteaux dans les Alpes Cottiennes¹, qui font aujourd'hui partie du Piémont. Le général romain, informé qu'ils songeaient à se rendre, y envoya Thomas, un de ses officiers, pour les recevoir à composition. En effet, dès que celui-ci fut sur les lieux, Sisigis, qui avait le commandement supérieur sur les garnisons du pays, se rendit à lui, et engagea les autres commandants à suivre son exemple. Vraïas marchait alors au secours de Ravenne à la tête de quatre mille hommes, qu'il avait tirés de ces châteaux. Ses soldats, apprenant ce qui se passait derrière eux et craignant pour leurs familles,

¹ On donnait ce nom à la partie de la chaîne des Alpes, qui séparait la Ligurie de la Gaule. — S.-M.

le forcèrent de rebrousser chemin. Il retourna donc sur ses pas, et assiégea Thomas et Sisigis. Jean et Martin, qui n'étaient pas éloignés, accoururent au secours, et prirent d'emblée plusieurs châteaux, dont ils firent les habitants prisonniers. C'étaient pour la plupart les femmes et les enfants des soldats de Vraïas, qui, pour les tirer d'esclavage, abandonnèrent leur général et passèrent du côté des Romains. Vraïas, hors d'état de rien entreprendre, se retira en Ligurie.

Il apprit bientôt qu'il était inutile de songer à secourir Ravenne. Justinien, résolu de rappeler ses troupes d'Occident pour les opposer à Chosroès, avait envoyé à Vitigès deux sénateurs, Domnic et Maximin, chargés de conclure la paix à ces conditions : que Vitigès conserverait, avec le titre de roi et la moitié de ses trésors, tout le pays au-delà du Pô, et qu'il abandonnerait à l'empereur le reste de ses richesses et de l'Italie. Il ne traitait si favorablement le roi des Goths, que parce qu'il ignorait l'extrémité où ce prince était réduit. Les Goths, voyant qu'on ne leur demandait que ce qu'ils avaient déjà perdu, et qu'ils étaient à la veille de perdre tout le reste, étaient assez disposés à accepter ces propositions. Mais Bélisaire vit avec un extrême déplaisir qu'on lui ravissait l'honneur d'achever une victoire qu'il avait entre les mains et de conduire Vitigès prisonnier à Constantinople. Comme les Goths, comptant sur sa parole plus que sur celle de l'empereur, exigeaient qu'il signât ce traité, il refusa de le faire, apportant pour raison qu'il n'en avait point reçu l'ordre : ce qui leur inspira tant de défiance que toute négociation fut rompue. Ce grand capitaine, quoique d'une vertu irréprochable, avait auprès de lui

XLII.
Justinien ac-
corda la
paix à Viti-
gès.

Proc. Got.
l. 2, c. 29.

des officiers mal intentionnés, qui ne cherchaient qu'à censurer sa conduite : les principaux étaient Bessas, Narsès et son frère Aratius, Jean le sanguinaire, qui s'était rendu au camp depuis la retraite de Vraïas, et Athanase, préfet du prétoire, arrivé depuis peu de Constantinople. Cette cabale faisait courir le bruit que Bélisaire s'opposait à la paix parce qu'il tramait sourdement quelque entreprise contre les intérêts de l'empereur. Le général, averti de ces propos calomnieux, résolut de consentir au traité; mais comme il prévoyait que ces mêmes personnes, qui le forçaient aujourd'hui de signer une paix si peu avantageuse, eu égard aux conjonctures, seraient dans la suite les premiers à l'accuser de n'en avoir pas détourné l'empereur en l'instruisant de l'état où se trouvaient les ennemis, il prit une sage précaution. Ayant fait assembler tous les officiers de l'armée, en présence des deux députés de l'empereur : « Vous savez, leur dit-il, quelles sont
« les conditions écoutées avec joie par Vitigès. Si vous
« les trouvez honorables, que chacun de vous le témoigne hautement : s'il en est quelqu'un parmi vous
« qui ne croie pas impossible de réduire l'Italie entière
« et de détruire absolument la puissance des Goths,
« qu'il dise hardiment ce qu'il pense. J'attends de votre
« bouche ce que je dois décider sur nos véritables intérêts, afin que vous ne m'imputiez pas un jour les
« suites du parti que vous aurez pris vous-mêmes. Il
« serait absurde de se taire, quand on est encore maître de choisir, pour attendre à se plaindre quand
« le mal serait devenu irréparable. » Après qu'il eut parlé, tous déclarèrent que la paix était nécessaire, et qu'ils étaient hors d'état de pousser plus loin leurs

entreprises contre les ennemis. Bélisaire exigea qu'ils lui donnassent leur avis par écrit, afin qu'ils ne pussent le désavouer dans la suite.

Le bonheur du général romain, ou plutôt la haute réputation qu'il s'était acquise chez les ennemis mêmes, rendit inutiles tous ces préliminaires, et conduisit l'événement au point que Bélisaire avait désiré. Les Goths, quoique rebutés des malheurs attachés à la personne de Vitigès, balançaient encore de se rendre à l'empereur, par la crainte d'être traînés hors de l'Italie et transportés à Constantinople. Les principaux d'entre eux s'étant consultés, résolurent unanimement d'offrir la couronne à Bélisaire. Ils le firent secrètement solliciter de prendre le titre de roi¹, et lui promirent de le reconnaître et de le soutenir de tout leur pouvoir. Mais l'usurpation et la perfidie étaient trop éloignées du caractère de ce grand homme; il portait gravé profondément dans le cœur le serment de fidélité qu'il avait prêté à Justinien. Cependant, pour tourner cette bienveillance des Goths à l'avantage de son maître, il feignit d'être flatté de la proposition. Vitigès, n'osant contredire le vœu de la nation, se fit assez de violence pour approuver un choix qui le déshonorait, et pour joindre même ses instances à celles des seigneurs, assurant le général romain qu'il serait le premier à lui rendre hommage. Alors Bélisaire, ayant de nouveau rassemblé ses officiers, leur demanda s'ils ne convenaient

XLIII.
Les Goths
offrent la
couronne à
Bélisaire.

Proc. Got.
l. 2, c. 29.
Zon. l. 14,
t. 2, p. 68.

¹ Ce n'était pas précisément le titre de roi de leur nation que les seigneurs Goths lui offraient, mais l'empire de l'Occident, *Βασιλεία τῆς ὀρενταίας*, comme le dit Procope, *de bel. Goth.* l. 2, c. 29. Cette proposition

est bien plus naturelle et plus vraisemblable. Tout le récit de Procope, mal compris par Lebeau, roule sur cette supposition; les Goths et Vitigès auraient alors soutenu la rébellion de Bélisaire. — S.-M.

pas que ce serait un exploit grand et mémorable de faire prisonniers tous les Goths, avec Vitigès, sans coup férir, et de rendre à l'empire l'Italie entière. Ils s'écrièrent que rien ne pouvait arriver de plus heureux, et le prièrent d'exécuter ce noble dessein, s'il était en son pouvoir d'y réussir. Bélisaire fait dire aussitôt à Vitigès et aux seigneurs, qu'il est prêt d'écouter leurs propositions. Ceux-ci, déjà pressés par la disette qui se faisait sentir de plus en plus, envoient de nouveaux députés pour traiter avec Bélisaire et tirer de lui une promesse, qu'il ne permettra de faire aucun mal à personne de la nation, et qu'il se déclarera roi des Goths et de l'Italie. Ils devaient ensuite l'amener à Ravenne avec son armée. Bélisaire s'engagea par serment à la première de ces deux conditions : quant à la seconde, il répondit qu'il ne voulait rien faire sur cet article qu'en présence de Vitigès et des seigneurs.

XLIV. ,
Bélisaire en-
tre dans Ra-
venne.

Proc. Got.
l. 2, c. 29.
Marc. chr.
Mar. Avent.
chron.

Les députés, persuadés qu'il n'était pas besoin de le presser d'accepter une couronne, crurent leur commission remplie et le prièrent de venir avec eux à Ravenne. Cette négociation s'était traitée dans le plus grand secret, et Bélisaire, pour ne trouver aucun obstacle à l'exécution de la parole qu'il avait donnée de ménager les Goths comme ses amis et ses sujets, éloigna les officiers qu'il savait peu disposés à lui obéir. Il les envoya avec leurs troupes en divers cantons de l'Émilie, sous prétexte qu'il ne pouvait plus les faire subsister dans son camp. Pour amener avec lui dans Ravenne l'abondance et la joie, il fit partir sa flotte chargée de vivres, et lui donna ordre de se rendre au port de cette ville. Ensuite, accompagné des députés, il se mit en marche avec son armée. Son entrée fut

plutôt celle d'un roi qui reviendrait dans sa capitale , après une longue absence , que celle d'un vainqueur dans une ville conquise. Il avait donné à ses troupes les ordres les plus exprès de ne point tirer l'épée et de traiter les habitants comme leurs frères. Les Goths, tant de fois témoins de la valeur des soldats de Bélisaire, les considéraient avec une sorte d'admiration. Mais les femmes, qui, sur le rapport des vaincus, s'étaient toujours figuré les Romains comme des hommes de grande taille et invincibles par leur multitude, les voyant au contraire beaucoup plus petits et en moindre nombre que les Goths, insultaient à leurs maris et les taxaient de lâcheté.

On s'assura de la personne de Vitigès, mais on le traita avec honneur¹. Les Goths qui avaient leurs établissements en deçà du Pô eurent la liberté de s'y retirer. Il en sortit beaucoup de Ravenne ; en sorte qu'on n'avait plus rien à craindre de leur part, ni hors de la ville, le pays étant couvert de garnisons romaines, ni dans la ville, les Romains s'y trouvant en aussi grand nombre que les Goths. Bélisaire se saisit ensuite des richesses du palais, qu'il réservait à l'empereur. Fidèle à sa parole, il n'ôta rien aux particuliers, et ne permit de leur faire aucun tort. Les garnisons des places fortes, ayant appris que Ravenne et Vitigès étaient au pouvoir des Romains, envoyèrent assurer Bélisaire de leur obéissance. Trévise² et les autres villes de la Vénétie se rendirent. Jean et Martin avaient déjà conquis toute l'Émilie ; il ne restait

XLV.
Tous les
Goths se
rendent à
Bélisaire.

¹ Βελισάριος δὲ Οὐτίγγην μὲν οὐ ζῆν
ἀτιμίᾳ ἐν φυλακῇ εἶχε. Proc. de bel.
Goth. I. 2, c. 29. — S.-M.

² Θαρβίσιον, en latin *Tarvisium*.
— S.-M.

aux Goths que Césène, dont Bélisaire s'empara dans le même temps qu'il entra dans Ravenne. Tous les commandants de ces places vinrent, sur sa parole, se rendre auprès de lui. Ildibad fut le seul qui témoigna de la défiance. C'était un officier de grande considération, qui commandait dans Vérone¹ : il était neveu de Theudis, roi des Visigoths². Comme ses enfants étaient entre les mains de Bélisaire, qui les avait trouvés dans Ravenne, il fit assurer le général romain de sa soumission ; mais il ne jugea pas à propos de sortir de Vérone. Ainsi se termina la cinquième année de la guerre des Goths. Pour ne pas interrompre ce qui regarde Vitigès, je rapporterai ici ce qui se passa en Italie jusqu'au retour de Bélisaire à Constantinople, quoique ces événements appartiennent aux premiers mois de l'année suivante.

XLVI.
Vraies re-
fuse la cou-
ronne.

Proc. Got.
l. 2, c. 30.
Pers. t. 2, c. 6
Marc. chr.
Zon. l. 14,
t. 2, p. 68.

Les instances que les Goths faisaient à Bélisaire d'accepter la couronne ne pouvaient être si secrètes qu'elles ne parvinssent à la connaissance des envieux que ce grand homme avait autour de lui. Ils en écrivirent à l'empereur, comme d'une intrigue criminelle. Une pareille calomnie avait déjà trouvé entrée dans l'esprit de l'empereur après la conquête de l'Afrique. Il rappela Bélisaire, sous prétexte de l'employer contre les Perses : il lui donna dès lors le titre de commandant des armées d'Orient. Buzès fut chargé de la conduite des troupes jusqu'au retour de Bélisaire. Bessas, Jean le sanguinaire, et les autres généraux, eurent ordre de

¹ Ἰλδibaδός, ἀνὴρ δόκιμος, ὅσπερ φρουρὰς τῆς ἐν Βερρόνῃ ἡρχε. Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 29. Il est appelé Heldebad dans la chronique du comte Marcellin. — S.-M.

² ἢ δὴ καὶ Θεῶδον θεῖόν τε ὄντα τὸν τῶν Οὐισιγότθων ἡγούμενον ξυνέρασθαι, κ. τ. λ. Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 30. — S.-M.

rester en Italie, et Constantinus, de passer de la Dalmatie à Ravenne. Les Goths, qui désiraient ardemment d'avoir Bélisaire pour roi, ne furent point d'abord alarmés de cette nouvelle. Ils ne pouvaient se persuader que ce général voulût préférer à l'honneur d'un diadème celui d'une fidélité stérile. Mais lorsqu'ils virent qu'il se préparait à partir, les principaux d'entre eux se rendirent à Pavie et offrirent à Vraïas de le reconnaître pour roi : « Je loue votre dessein, leur répondit Vraïas : il vous faut un roi capable de continuer la guerre, si vous avez assez de cœur pour ne pas vivre esclaves des Romains. Mais Vraïas n'est pas celui que vous devez choisir. Je suis neveu de Vitigès; je serais méprisé des ennemis, comme héritier de ses malheurs, et détesté de mes compatriotes comme usurpateur de sa couronne. Choisissez Ildibad : vous connaissez sa valeur; il est neveu du roi des Visigoths, dont les forces peuvent relever nos espérances et arrêter notre chute. »

Cet avis fut approuvé de tous. On va chercher Ildibad à Vérone, et on le proclame roi à Pavie. Mais Bélisaire régnait en effet sur les cœurs. A peine Ildibad fut-il revêtu de la pourpre, qu'il proposa de la quitter, et conseilla de faire de nouvelles démarches auprès de Bélisaire. On envoya donc à Ravenne des députés, qui mirent en œuvre les motifs qu'ils croyaient les plus pressants. Ils accusaient le général romain d'avoir manqué à sa parole : *Vous êtes, lui disaient-ils, le défenseur de Justinien, et vous voulez en être l'esclave ! honteuse modestie, qui préfère la servitude à la royauté ! Celui qui a vaincu les Goths est-il donc incapable de les gouverner ? Ildibad est notre roi,*

XLVII.
Ildibad roi
offre en vain
la royauté à
Bélisaire.

mais il vous reconnaît pour le sien. Il est prêt à vous rendre hommage et à mettre sa couronne à vos pieds. Bélisaire, qui savait faire de grandes choses sans appareil, parce qu'il les faisait sans effort, repartit en deux mots : *Je suis sujet de Justinien, et ne l'oublierai jamais.*

XLVIII.
Bélisaire
amène Vitigès à Constantinople.
Proc. Got.
l. 3, c. 1.
Marc. chr.
Journ. de reb.
Get. c. 60.
De regn.
success.
Hist. misc.
l. 16, ap.
Murat. t. 1,
part. 1, p.
107.
Marius
Avent. chr.
Anast. Hist.
et vit. Vigil.

Peu de jours après il partit pour Constantinople accompagné de quatre de ses plus braves et plus fidèles lieutenants, Ildiger, Valérien, Martin et Hérodien. Il y transportait Vitigès et Matasonte avec leurs enfants, les trésors des rois Goths, plusieurs des principaux seigneurs, et les fils d'Ildibad. L'empereur les vit avec joie, et les traita avec honneur. Vitigès fut revêtu des titres de comte et de patrice. On lui assigna des terres vers les frontières de la Perse; il mourut deux ans après. Sa veuve épousa Germain, comme nous le verrons dans la suite. Justinien fit étaler dans son palais les trésors des Goths; mais il n'en permit la vue qu'aux sénateurs, sans y admettre le peuple. Sa vanité fut alors retenue par une timide politique. Il craignait de donner trop d'éclat à Bélisaire, et ce fut pour cette raison qu'il ne lui permit pas d'entrer en triomphe, comme au retour de la conquête d'Afrique. Mais la jalousie du prince relevait le général, et l'admiration des peuples lui rendait avec usure ce que son maître enviait à sa gloire. On ne parlait que de Bélisaire, qui par deux conquêtes au-dessus de toute espérance effaçait la renommée des plus fameux capitaines de l'ancienne Rome. C'était lui qui avait détrôné et conduit à Constantinople les successeurs de Genséric et de Théodoric, les deux plus grands rois des Barbares; c'était lui qui avait arraché aux Vandales et aux Goths les dépouilles des

Romains, et rendu à l'empire dans l'espace de six années la moitié de la terre et de la mer. Bélisaire ne pouvait sortir de sa maison sans attirer une foule de peuple qui ne se lassait pas de le considérer. Escorté de cette multitude et suivi d'une troupe de Goths, de Maures et de Vandales, qui tenaient à honneur d'être ses prisonniers, tous les pas qu'il faisait dans Constantinople semblaient être la marche d'un triomphe. Sa bonne mine, la noblesse de ses traits, sa taille avantageuse, le faisaient distinguer; tandis que lui-même accessible, familier avec tous ceux qui l'abordaient, il aimait à se confondre avec eux et à se dérober à l'admiration publique.

Tout était héroïque dans Bélisaire, et sa valeur ne lui acquérait pas plus d'estime, que sa bonté, son humanité, sa générosité ne lui conciliaient d'amour de la part et des soldats et des peuples, et même des ennemis. C'était le père de ses soldats. Non content de les faire guérir de leurs blessures, il les en consolait par ses largesses. Aucune action de bravoure ne demeurait sans récompense. La perte d'un cheval, d'une arme, était aussitôt réparée par le général. Et ce n'était point par le pillage qu'il fournissait à ces libéralités; rien ne rassurait plus les laboureurs que la présence de Bélisaire. *Nous sommes leurs gardes*, disait-il; *une armée est faite pour protéger les campagnes, et non pour les ravager*. Jamais la marche de ses troupes n'y causa de dommage; il prenait grand soin d'épargner les moissons, et ne permettait pas de cueillir les fruits. Loin de surcharger les paysans de contributions, son voisinage les enrichissait; il faisait acheter leurs denrées ce qu'elles valaient. Il était lui-même un exemple de

XLIX.
Éloge de
Bélisaire.

justice, de modération, de continence. Aussi chaste que le premier des Scipions, jamais il n'aima d'autre femme que la sienne, quoiqu'Antonine ne se piquât nullement de fidélité. De tant de belles prisonnières qui tombèrent entre ses mains, il n'en voulut jamais voir aucune, loin de mettre leur vertu à l'épreuve. Une lumière aussi sûre que rapide l'éclairait dans toutes les affaires, et lui montrait toujours le meilleur parti dans les conjonctures les plus équivoques. Hardi avec sagesse, il savait user à propos de célérité et de lenteur. Ferme et plein de confiance dans les revers, il ne se défiait que de la prospérité; c'était alors qu'il s'observait davantage, de peur de s'abandonner aux excès d'une joie indiscrete. Jamais personne ne vit Bélisaire échauffé par le vin. Toujours suivi de la victoire en Afrique et en Italie, il parut encore plus grand lorsqu'il fut de retour à Constantinople. Ses titres, ses richesses, le nombreux cortège de ses gardes l'auraient rendu redoutable, si sa vertu n'eût mis un frein à son pouvoir. Tout obéissait à ses ordres; mais il obéissait lui-même aux lois de la religion et de l'état. L'empereur fut heureux d'avoir en lui un sujet fidèle : si Bélisaire eût entrepris d'usurper l'empire, il aurait peut-être trouvé dans Justinien moins de résistance que dans Gélimer et Vitigès.

L.
IncurSION
des Huns.
Proc. Pers.
l. 2, c. 4.
Marc. chr.
Jorn. succ.

Pendant que Bélisaire achevait la conquête de l'Italie, l'Illyrie et la Grèce étaient ravagées par les Barbares, et les Maures disputaient aux Romains la possession de la Numidie. Calluc, qui commandait en Illyrie, défait d'abord les Gépides, et fut ensuite défait et tué dans une grande bataille, dont on ne sait aucun

détail ¹. Une incursion des Huns fut encore plus funeste à l'empire. Tout fut mis à feu et à sang depuis le golfe Adriatique jusqu'aux environs de Constantinople. Ils prirent trente-deux châteaux en Illyrie. L'ancienne ville de Potidée, nommée Cassandrie, depuis que Cassandre, roi de Macédoine, l'avait rebâtie, fermait l'entrée de la presqu'île de Pallène. Les Huns, qui jusqu'alors se contentaient de courir les campagnes sans s'arrêter à l'attaque des villes, la prirent d'assaut, pénétrèrent dans la presqu'île, et sans rencontrer de résistance retournèrent dans leur pays avec un riche butin et cent vingt mille prisonniers. L'attrait du pillage leur fit encore passer le Danube. Ayant forcé la muraille qui couvrait la Chersonèse de Thrace, ils égorgèrent ou traînèrent en esclavage tous les habitants. Quelques détachements de ces Barbares passèrent l'Hellespont et allèrent piller les côtes de l'Asie. Ils revinrent une troisième fois, ravagèrent l'Illyrie et la Thessalie, et s'avancèrent jusqu'aux Thermopyles, dont le passage était fermé d'un château et d'une muraille défendue par des paysans armés qui les repoussèrent. Mais ayant découvert un chemin entre les montagnes, ils entrèrent dans l'Achaïe, et ne l'abandonnèrent qu'après avoir désolé tout le pays jusqu'à l'isthme de Corinthe.

Ce fut alors, que pour arrêter ces courses, Justinien borda de châteaux la rive du Danube depuis la Pannonie jusqu'à son embouchure. Toutes les villes anciennes le long du fleuve sortirent de leurs ruines. La Dardanie, la Macédoine, la Thessalie, l'Épire, virent s'élever

L.L.
Justinien
répare les
villes rui-
nées par les
Barbares.

Proc. AEdif.
l. 4.

¹ Cette guerre n'est connue que par une indication très-brève qui se trouve dans la chronique de Marcel lin. — S.-M.

de toutes parts un si grand nombre de forteresses **que**, si les tours et les murailles faisaient seules la **sûreté** d'un pays, ces provinces auraient été hors d'**insulte** pour plusieurs siècles. Il fortifia de nouveau le pas **des** Thermopyles, et y plaça une garnison de deux mille hommes. Auparavant, ce défilé n'était gardé que **par** les paysans, qui prenaient tumultuairement les **armes** à la nouvelle d'une incursion des Barbares. L'empereur fit murer tous les chemins qui traversaient les **montagnes** voisines; ils étaient en grand nombre et assez larges pour le passage d'un charriot. Aussi Procope s'étonne-t-il que l'armée de Xerxès, qui fut arrêtée en ce lieu pendant plusieurs jours, n'eût découvert qu'un sentier fort étroit : mais ces lieux avaient pu changer de face depuis le temps de Xerxès. Un autre défilé conduisait aux Thermopyles, entre Héraclée et Myropolis; Justinien en boucha l'entrée par une épaisse muraille, et releva les fortifications de ces deux villes. Il pourvut à la **sûreté** de l'Achaïe, en cas que les Barbares vinssent à forcer le passage. Les tremblements de terre, la longueur du temps, la négligence avaient presque ruiné Corinthe, Athènes, Platée et les places de la Béotie : elles furent mises en état de défense. La réparation des villes du Péloponèse aurait demandé beaucoup de temps et de dépense; l'empereur se contenta de fermer l'isthme par un boulevard flanqué d'un grand nombre de tours et défendu par une forte garnison. Procope nomme près de quatre cents villes ou châteaux bâtis ou rétablis dans l'Illyrie et la Grèce, et près de deux cents dans la seule province de Thrace. La longue muraille bâtie par Anastase, et qui, s'étendant du Pont-Euxin à la Propontide, servait de clôt-

ture aux environs de Constantinople, jusqu'à douze ou treize lieues de la ville, tombait en ruine; en sorte que les maisons de plaisance, remplies de meubles précieux et de tous les ornements du luxe et de l'opulence, étaient exposées au pillage des Barbares; l'empereur répara les brèches; il releva les murs de Selymbrie renfermée dans cette vaste enceinte. Rhédestus était un port commode et d'une entrée facile sur la Propontide; mais comme c'était une place ouverte, la crainte des Barbares en avait écarté les marchands. Elle fut fortifiée, et devint une retraite assurée pour les navigateurs. Le mur qui fermait la Chersonèse fut refait beaucoup plus haut et plus fort qu'il n'était auparavant. On le borda d'un fossé large et profond; une nombreuse garnison fut chargée de la défense. Les villes de cette presqu'île furent mises en état de résister à de nouvelles incursions. Toutes les places de la côte de Thrace sur la mer Égée, celles de la province d'Hémus et de Rhodope, détruites en partie, soit par les années, soit par les incursions des Huns et des Esclavons, furent réparées et fortifiées. Il aurait été bien plus sûr de rendre l'empire redoutable aux Barbares en remettant en vigueur l'ancienne discipline; mais Justinien ne connaissait de grandeur que celle de la dépense; il ignorait que la force d'un état réside dans le cœur de ses habitants plus que dans les remparts, et qu'en un temps de décadence, ce sont les sentiments et les mœurs qu'il faut rétablir plutôt que les forteresses et les murailles, toujours trop faibles, lorsqu'elles ne sont pas défendues par l'amour du prince et de la patrie.

L'Afrique se reposait sous le gouvernement doux et

équitable de Germain, lorsque Justinien rappella ce prince, pour y renvoyer Salomon avec de nouvelles troupes commandées par Rufin et Léonce frères¹, et par Jean, fils de Sisinniolus. Salomon, arrivé à Carthage, trouvant la faction de Stozas entièrement détruite, s'occupa de ce qui regardait le bon ordre et la sûreté de la conquête. Il maintint la discipline dans les troupes, qu'il compléta par des recrues. Il éloigna ceux qui lui étaient suspects, envoyant les uns à Constantinople, les autres en Italie, où Bélisaire les retenait. Il bannit de l'Afrique ce qui restait de Vandales, et n'y laissa aucune de leurs femmes². Il environna de murailles toutes les villes, et assura encore plus la tranquillité du pays par sa vigilance à faire observer les lois. L'Afrique oubliait ses malheurs passés et voyait renaître la fertilité et l'opulence.

Trois ans auparavant, Salomon avait inutilement tenté de s'emparer du mont Aurasius, dont Yabdas était demeuré le maître. Il entreprit une seconde fois d'en déloger les Maures, et fit prendre les devants à Gontharis, un de ses gardes, à la tête d'un grand corps de troupes. Celui-ci, étant arrivé sur les bords du fleuve Abigas, campa près de Baga, ville autrefois célèbre mais alors déserte³. Ce guerrier, plus brave que pru-

LII.
Salomon
renvoyé en
Afrique.

Proc. Vand.
l. 2, c. 19.
Theoph.
p. 174.

Marc. chron.
Hist. Misc.

l. 16, ap. Mu-
rat. t. 1, part.

1, p. 107.
Anast. Hist.

p. 62.

LIII.
Expédition
de Salomon
contre
les Maures.

¹ Ils étaient, dit Procope, *de bel. Vand.* l. 2, c. 19, fils de Zannas, fils de Pharasmane, τοὺς Ζάνας, τοῦ Φαρσιμάνου. Cette indication donne lieu de croire qu'ils étaient Ibériens d'origine, car Pharasmane ou Pharasmane est un nom particulier à cette nation. Ce Zannas est appelé Zouna par Théophanes, p. 125, il en a déjà été question, t. 7, p. 355, not. 4, liv. xxxviii, § 77. Ce Pha-

rasmane, Laze ou Colchidien de naissance, s'était rendu célèbre dans les guerres d'Orient sous le règne d'Anastase. — S.-M.

² Βανδιδων τοὺς ἀπειλαιμμένους, καὶ οὐκ ἔκιστά γε αὐτῶν ἡυναῖκας ἀπάσας, ὅλως ἐξουίτων Λιβύης. Proc. *de bel. Vand.* l. 2, c. 19. — S.-M.

³ Ἀμφὶ Βάγαϊν, πόλιν ἐρημὸν. Proc. *de bel. Vand.* l. 2, c. 19. — S.-M.

dert, hasarda une bataille et fut défait. Il était assiégé dans son camp, lorsque Salomon vint camper à trois lieues de distance ¹. Dès qu'il apprit le danger où était Gontharis, il fit marcher à son secours une partie de ses troupes, avec ordre d'attaquer les ennemis et de donner la main à Gontharis. Mais l'entreprise se trouva impossible. L'Abigas ², sortant du mont Aurasius, se divisait en une infinité de canaux, pratiqués par les Numides pour l'arrosement de leurs terres, en sorte qu'ils étaient les maîtres des eaux de ce fleuve, dont ils ouvraient ou fermaient les canaux à leur volonté. Les Maures, ayant inondé tous les environs de leur camp, en avaient rendu l'accès impraticable. Sur cette nouvelle, Salomon accourut avec toutes ses troupes : les Barbares, malgré l'avantage de leur position, ne l'attendirent pas ; ils se retirèrent au pied du mont Aurasius ³. Le général romain les y poursuivit, et les défit dans un sanglant combat. Les uns s'enfuirent dans la Mauritanie ; les autres, au nombre de vingt mille, se renfermèrent avec Yabdas dans une forteresse nommée Zerbule, que ce prince avait depuis peu bâtie sur la pente de la montagne ⁴. Salomon fit le dégât autour de Tamugade, et après avoir réduit en cendres les fruits et les moissons, il marcha pour attaquer Zerbule. Yabdas, craignant d'être affamé dans ce poste, y avait laissé garnison, et s'était retiré sur le haut de la montagne, en un lieu nommé Tumar ⁵, au

¹ A 60 stades. — S.-M.

² Ἀβίγας ὁ ποταμὸς ἔστι μὲν ἐκ τοῦ Αὔρασιου. *Proc. de bel. Vand.* l. 2, c. 19. — S.-M.

³ Dans un lieu appelé *Babosis*. — S.-M.

⁴ Φρούριον οἰκοδομησάμενος ἐν Αὔρασιῳ Ζερβούλῃν ὀνομα. *Proc. de bel. Vand.* l. 2, c. 19. — S.-M.

⁵ Τούμαρ. La géographie de cette partie de l'Afrique est très-mal connue. Je n'essayerai même pas d'indi-

milieu des rochers et des précipices. Salomon, après avoir attaqué Zerbule pendant trois jours, résolut d'abandonner cette entreprise qui traînait en longueur, et d'aller chercher Yabdas. Il se persuadait qu'après avoir forcé ce prince dans sa retraite, il viendrait aisément à bout de réduire la forteresse. Pendant qu'il se préparait à lever le siège, la garnison, qui avait perdu tous ses officiers tués à coups de flèches sur les murailles, profita de l'obscurité de la nuit pour s'évader à l'insu des Romains. Au point du jour, ceux-ci, se mettant en marche, furent surpris de ne voir paraître personne sur les murs. Ils envoyèrent faire le tour de la place; on trouva une des portes ouverte, et le fort abandonné. Après l'avoir pillé, ils y laissèrent garnison, et marchèrent vers le sommet de la montagne.

LIV.
Yabdas for-
cé dans sa
retraite.
Proc. Vand.
l. 2, c. 20.

Lorsqu'ils furent à la vue de Tumar où Yabdas se tenait campé dans un lieu inaccessible, ils prirent poste entre les rochers, et y passèrent plusieurs jours sans pouvoir monter à l'ennemi ni l'attirer au combat. Ce qui les incommodait davantage était la difficulté de faire parvenir des vivres jusqu'à leur camp, et surtout le manque d'eau. Salomon gardait lui-même celle qu'on avait apportée, et n'en distribuait qu'un verre par jour à chaque soldat. Tout retentissait de murmure contre le général : *Il les avait*, disaient-ils, *conduits au-dessus des nuées pour les faire périr de soif, aussi desséchés que ces rochers arides qui ne leur offraient que la sépulture*. Salomon, quoiqu'il tâchât de soutenir leur courage, était dans un extrême embarras, lorsqu'une heureuse témérité lui procura le succès qu'il

quer quelle pouvait être la position des différents endroits qui sont mentionnés dans ce récit. — S.-M.

ne pouvait attendre de la prudence. Un bas officier, nommé Gézon, soit par défi, soit par désespoir, entreprit de monter seul à l'ennemi. Il était suivi à quelque distance de plusieurs de ses camarades, qui admiraient sa hardiesse. Trois Maures qui gardaient ce poste coururent à lui, mais séparément, le sentier étant trop étroit pour les laisser marcher de front. Il les tua l'un après l'autre. Ceux qui le suivaient, encouragés par ce succès, s'élancent vers l'ennemi. A ce spectacle toute l'armée, sans attendre le commandement, sans garder aucun ordre, accourt avec de grands cris; ils s'animent, ils s'aident les uns les autres, ils gravissent sur ces rochers. Les deux frères Rufin et Léonce, arrivés les premiers, portent partout l'épouvante et la mort. Les Maures fuient et roulent dans les précipices. Yabdas, quoique blessé à la cuisse d'un coup de javelot, fut assez heureux pour se sauver : il gagna la Mauritanie. Les Romains, pour ôter aux Maures la retraite du mont Aurasius, y bâtirent plusieurs forts, où ils mirent garnison.

Entre les précipices de cette montagne s'élevait une roche escarpée qu'on appelait la roche de Géminianus. On y avait autrefois bâti une tour, fort petite à la vérité; mais qui par son assiette devenait un refuge assuré. Yabdas y avait enfermé ses femmes et ses trésors sous la garde d'un vieil officier dont la fidélité lui était connue. Les Romains, en visitant tous les détours de la montagne, découvrirent un sentier qui les conduisit au pied de cette tour. Un d'entre eux, par bravade, se hasarda d'y monter, et servit d'abord de risée aux femmes qui se montraient au haut de la tour. Le vieux commandant, le regardant entre les créneaux,

Lv.
Salomon
maître de la
Numidie et
de la pre-
mière Mau-
ritanie.

l'invitait par raillerie à redoubler ses efforts. Le soldat, piqué de ces insultes, fit tant des mains et des pieds qu'il approcha d'assez près pour s'élançer aux créneaux et pour abattre la tête au commandant d'un coup de sabre. Ses camarades, animés par son exemple, se soulevèrent mutuellement, et atteignent le haut de la tour. Ils enlèvent les femmes et l'argent, dont le général fit usage pour rebâtir les murs de plusieurs villes. Les Maures ayant abandonné la Numidie, Salomon entra dans la première Mauritanie, dont Sitifis était capitale, et la rendit tributaire. Il ne restait plus aux Maures que la seconde Mauritanie, Mastigas, roi de la nation, la possédait toute entière, à l'exception de Césarée, dont Bélisaire s'était emparé. Pendant les quatre années qui suivirent cette expédition, Salomon laissa jouir les Africains des douceurs de la paix; et, tandis que le feu de la guerre désolait l'Asie et l'Italie, l'Afrique était devenue par la modération de ce sage gouverneur la contrée la plus heureuse de l'empire.

FIN DU LIVRE QUARANTE-CINQUIÈME ET DU
TOME HUITIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME HUITIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUARANTIÈME.

I. Justin, empereur. II. Son caractère. III. Justinien, neveu de Justin. IV. Femme de Justin. V. Justin se déclare pour les catholiques. VI. Il travaille à la réconciliation avec l'église romaine. VII. Succès de cette affaire. VIII. Expulsion de Sévère. IX. Rétablissement de la paix dans l'église de l'Orient. X. Mort d'Amantius et de ses complices. XI. Assassinat de Vitalien. XII. Affreux désordres causés par les factions du cirque. XIII. Punition des factieux. XIV. Consulat de Justinien. XV. Tzathius, roi des Lazes, reçoit la couronne de Justinien. XVI. Cabad en est irrité. XVII. Perfidie de Ziligdès punie. XVIII. Cabad propose à Justin d'adopter Chosroès. XIX. Conseil de Proclus. XX. Conférence entre les Romains et les Perses. XXI. Disgrace des députés. XXII. Manichéens massacrés en Perse. XXIII. Loi de Justin contre

les hérétiques. XXIV. Gurgènes, roi d'Ibérie, se met sous la protection de Justin. XXV. Les Perses s'emparent de l'Ibérie. XXVI. Commencements de Bélisaire. XXVII. Guerre des Éthiopiens et des Homérites. XXVIII. Cruautés de Dunaan, roi des Homérites. XXIX. Hardiesse d'un Serrasin. XXX. Élisban, roi d'Éthiopie, rétablit le christianisme chez les Homérites. XXXI. Brouilleries de Justin et de Théodoric, au sujet des Ariens. XXXII. Mort de Boèce et de Symmaque. XXXIII. Conduite et mort du pape Jean. XXXIV. Destructions et réparations de villes. XXX. Incendie et tremblement de terre à Antioche. XXXVI. Justin rétablit cette ville. XXXVII. Mort de Théodoric. XXXVIII. Gouvernement d'Amalasonte. XXXIX. Athalaric reconnu roi par l'Italie et par Justin. XL. Justinien Auguste. XLI. Mort de Justin. Page 5

LIVRE QUARANTE-UNIÈME.

i. Justinien succède à Justin. ii. Portrait de Justinien. iii. Sur les anecdotes de Procope. iv. Caractère de Justinien. v. Caractère de l'impératrice Théodora. vi. Famille de Justinien. vii. Consulat de Justinien. viii. Mouvements des Hérules. ix. Les Perses défaits. x. Les Tzannes soumis à l'empire. xi. Plusieurs Perses se donnent aux Romains. xii. Boarez, reine des Sabires, combat pour les Romains. xiii. Gordas, roi des Huns, se fait baptiser et perd la vie. xiv. Premier exploit de Germain. xv. Antioche nommée Théopolis. xvi. Premières lois de Justinien. xvii. Édifices de Justinien. xviii. Palmyre rétablie. xix. Nouvelle acquisition en Arabie. xx. Les Romains battus par les Perses. xxi. Révolte des Samaritains. xxii. Suites de cette révolte. xxiii. Scandales réprimés. xxiv. Défense de faire des eunuques. xxv. Malheurs en Orient. xxvi. Conduite de Justinien à l'égard des païens et des hérétiques. xxvii. Suite de la guerre de Perse. xxviii. Disposition de l'armée de Bélisaire. xxix. Préludes de la bataille. xxx. Lettres réciproques des deux généraux. xxxi. Bataille de Dara. xxxii. Les Perses vaincus en Arménie. xxxiii. Seconde défaite de Merméroès. xxxiv. Le roi de Perse refuse la paix. xxxv. Mondon se donne à Justinien. xxxvi. Esclavons défaits par Chilbudius.

xxxvii. Origine des Esclavons. xxxviii. Leurs mœurs. xxxix. Incursions d'Alamondare. xl. Révolution chez les Homérites. xli. Justinien a recours aux Éthiopiens et aux Homérites. xlii. Les Perses passent l'Euphrate. xliii. Bélisaire est forcé de combattre. xliv. Bataille de Callinicus. xlv. Azarethès mal reçu de Cabad. xlv. Autre expédition des Perses en Mésopotamie. xlvii. Bélisaire rappelé. xlviii. Succès des Romains en Mésopotamie. xlix. Et en Arménie. l. Attaque de Martyropolis. li. Mort de Cabad. lii. Incursion des Huns. liii. Négociation pour la paix. lrv. Conspiration contre Chosroès. lv. Mort d'Adergudumbade. lvi. Ingratitude de Chosroès à l'égard de Mébodès. lvii. Comète et commencement d'une peste de cinquante ans. lvi. Sédition à Antioche. lix. Causes d'une sédition à Constantinople. lx. Le peuple se soulève avec fureur. lxi. Suite de la sédition. lxii. Bélisaire attaque les séditiens. lxiii. Théodora rassure l'empereur. lxiv. Hypatius proclamé empereur. lxv. Justinien se présente au peuple. lxvi. Conduite d'Hypatius. lxvii. Horrible massacre. lxviii. Punition des coupables. lxix. Tranquillité rendue à Constantinople. lxx. Précautions de l'empereur.

LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME.

1. État de l'Afrique sous les rois Vandales. II. Succession des rois Vandales. III. Hildéric détrôné par Gélimer. IV. Lettres réciproques de Justinien et de Gélimer. V. Justinien propose la guerre dans son conseil. VI. Jean de Capadoce s'oppose à la guerre. VII. L'empereur se détermine à la guerre. VIII. La Tripolitaine et la Sardaigne se détachent des Vandales. IX. Description de l'armée et de la flotte. X. Départ et voyage de Bélisaire. XI. Suite du voyage. XII. Arrivée en Sicile. XIII. Descente en Afrique. XIV. Naissance d'une fontaine abondante. XV. Premiers succès de Bélisaire. XVI. Marche vers Carthage. XVII. Mort d'Hildéric. XVIII. Défaite d'Ammatas. XIX. Bélisaire encourage ses soldats. XX. Fuite de Gélimer. XXI. Bélisaire arrive à Carthage. XXII. Approche de la flotte. XXIII. Entrée de Bélisaire dans Carthage. XXIV. Tranquillité dans la ville. XXV. Belle action de Diogène. XXVI. Gélimer implore en vain le secours de Theudis. XXVII. Conduite des Maures dans cette

guerre. XXVIII. Tzazon revient en Afrique. XXIX. Tentative de Gélimer sur Carthage. XXX. Bélisaire marche aux ennemis. XXXI. Bataille de Tricamare. XXXII. Gélimer abandonne son camp. XXXIII. Suites de la victoire. XXXIV. Mort de Jean l'Arménien. XXXV. Gélimer assiégé sur une montagne. XXXVI. Trésors de Gélimer entre les mains de Bélisaire. XXXVII. Les îles se rendent aux Romains. XXXVIII. Les Goths disputent la possession de Lilybée. XXXIX. Misière de Gélimer assiégé. XL. Lettres de Pharas et de Gélimer. XLI. Gélimer se rend. XLII. Bélisaire le reçoit à Carthage. XLIII. Bélisaire injustement soupçonné. XLIV. Révolte des Maures. XLV. Triomphe de Bélisaire. XLVI. Gélimer présenté à Justinien. XLVII. Anéantissement des Vandales. XLVIII. Réglemens pour l'Afrique. XLIX. Réparation des villes. L. Rétablissement de la religion en Afrique. LI. Fastes et grand pouvoir de Théodora. LII. Jean Cottistis révolté et massacré. Page 201.

LIVRE QUARANTE-TROISIÈME.

1. Justinien entreprend de composer un nouveau corps de droit. II. Première édition du Code. III. Compilation du Digeste. IV. Publication des instituts. V. Méthode

prescrite aux professeurs. VI. Seconde édition du Code. VII. Les Nouvelles. VIII. Histoire du corps de droit de Justinien en Orient. IX. En Occident. X. Zamanarsès, roi

d'Ibérie, vient à Constantinople. xi. Sage gouvernement d'Amalasonte. xii. Athalaric se livre à la débauche. xiii. Amalasonte affermit son autorité. xiv. Elle réprime les injustices de Théodat. xv. Négociation d'Amalasonte avec Justinien. xvi. Théodat succède à Athalaric. xvii. Dissimulation de Théodat. xviii. Il fait enfermer Amalasonte. xix. Pierre envoyé à Théodat. xx. Mort d'Amalasonte. xxi. Justinien se prépare à la guerre. xxii. Bélisaire passe en Sicile. xxiii. Conquête de la Sicile. xxiv. Nouvelles propositions de Théodat. xxv. Le pape envoyé à Constantinople. xxvi. Mort de Mondon. xxvii. Théodat manque de parole. xxviii. Justinien s'empare de la Dalmatie. xxix. Guerre des Maures en Afrique. xxx. Bataille de Mamma. xxxi. Bataille du mont Burgaon. xxxii. Combat singulier d'Althias capitaine romain et d'Yahdas roi des Maures. xxxiii. Expédition de Salomon

en Numidie. xxxiv. Ravages en Sardaigne. xxxv. Causes d'une révolte de soldats en Afrique. xxxvi. Conspiration contre Salomon. xxxvii. Révolte à Carthage. xxxviii. Fuite de Salomon. xxxix. Stozas, chef des révoltés. xl. Bélisaire arrive à Carthage. xli. Combat de Membresé. xlii. Perfidie de Stozas. xliiii. Bélisaire passe en Italie. xliv. Il marche vers Naples. xlv. Les habitants rejettent ses propositions. xlvi. Siège de Naples. xlvii. Chemin pratiqué par un aqueduc. xlviii. Les Romains pénètrent par ce chemin. xlix. Prise de Naples. l. Mort de Pastor et d'Asclépiodote. li. Théodat vient à Rome. lii. Vitigès, élu roi, tue Théodat. liii. Il va à Rome. liv. Il cède aux Français ce qui restait en Gaule aux Ostrogoths. lv. Bélisaire entre dans Rome. lvi. Il la fortifie. lvii. Tonte l'Italie méridionale soumise à Bélisaire. lviii. Phénomène. Page 271

LIVRE QUARANTE-QUATRIÈME.

i. Vitigès député à Justinien. ii. Expédition des Goths en Dalmatie. iii. Vitigès se met en campagne. iv. Il approche de Rome. v. Combat de Bélisaire contre les Goths. vi. Les Goths sont repoussés. vii. Activité de Bélisaire. viii. Dispositions pour le siège de Rome. ix. Députés de Vitigès à Bélisaire. x. Machines de guerre des assiégeants et des assiégés. xi. Attaque de la porte Salaria. xii. Les

Goths repoussés au mamuelée d'Hadrien. xiii. Les habitants se fient sur la protection de saint Pierre. xiv. Sorties des assiégés. xv. Bélisaire demande du secours à l'empereur. xvi. Il met dehors les bouches inutiles. xvii. Précaution pour la sûreté de la ville. xviii. Quelques païens tentent d'ouvrir le temple de Janna. xix. Les Goths se rendent maîtres de Porto. xx. Bélisaire fait attaquer

les Goths par de petits détachements. **xxi.** Vitigès veut l'imiter, mais sans succès. **xxii.** Bélisaire se prépare à une bataille. **xxiii.** Usage que Bélisaire fait de son infanterie. **xxiv.** Disposition de Vitigès. **xxv.** Bataille de Rome. **xxvi.** Défaite des Romains dans les plaines de Nérôn. **xxvii.** Et devant Rome. **xxviii.** Aventure singulière d'un Romain et d'un Goth. **xxix.** Témérité de Chorsamantis. **xxx.** Combat devant Rome. **xxxi.** Combat dans les plaines de Nérôn. **xxxii.** Famine dans Rome. **xxxiii.** Dispositions de Bélisaire pour soulager la ville de Rome. **xxxiv.** Arrivée d'un secours. **xxxv.** Nouveau combat de Bélisaire. **xxxvi.** Vitigès député à Bélisaire. **xxxvii.** Réponse de Bélisaire. **xxxviii.** Les troupes et le convoi

arrivent à Rome. **xxxix.** Trêve avantageuse aux Romains. **xl.** Attentat et mort de Constantin. **xli.** Vaines tentatives des Goths pour entrer dans Rome. **xlii.** Jean ravage le Picénium. **xliii.** Levée du siège de Rome. **xliv.** Conduite de Justinien dans les affaires de l'Église. **xlv.** Sédition dans Alexandrie au sujet de la religion. **xlvi.** Députés de Justinien au pape. **xlvii.** Le pape Agapet à Constantinople. **xlviii.** Silvère pape est exilé. **xlix.** Sa mort. **l.** Description de l'église de Sainte-Sophie. **li.** Dédicace de Sainte-Sophie. **lii.** Clergé de Sainte-Sophie. **liii.** Germain envoyé en Afrique. **liv.** Il marche contre Stozas. **lv.** Bataille de Scales. **lvi.** Conspiration de Maximin.

Page 403

LIVRE QUARANTE-CINQUIÈME.

i. Irruption des Bulgares. **ii.** Retraite de Vitigès. **iii.** Prise d'une forteresse. **iv.** Les Goths assiègent Rimini. **v.** Et Milan. **vi.** Attaque d'Ancône. **vii.** Arrivée de Narsès en Italie. **viii.** Jonction de Narsès et de Bélisaire. **ix.** Enfant allaité par une chèvre. **x.** Levée du siège de Rimini. **xi.** Bronnerie de Narsès et de Bélisaire. **xii.** Narsès s'oppose aux desseins de Bélisaire. **xiii.** Narsès se sépare de Bélisaire. **xiv.** Urbin se rend. **xv.** Prise d'Orviette. **xvi.** Horrible famine en Italie. **xvii.** Continuation du siège de Milan. **xviii.** Prise et saccagement de Milan. **xix.** Narsès rap-

pelé. **xx.** Vitigès implore le secours des Lombards et des Perses. **xxi.** Dispositions de Chosroès. **xxii.** Députés de Vitigès à Chosroès. **xxiii.** Affaires d'Arménie. **xxiv.** Mort de Sittas. **xxv.** Perfidie de Ruzès. **xxvi.** Ambassade des Arméniens à Chosroès. **xxvii.** Justinien tâche d'apaiser Chosroès. **xxviii.** Il entre en négociation avec Vitigès. **xxix.** Siège de Fésules et d'Auxime. **xxx.** Auxime bloquée. **xxxi.** Suite du siège d'Auxime. **xxxii.** Et de Fésules. **xxxiii.** Expédition de Théodebert en Italie. **xxxiv.** Retraite des Français. **xxxv.** Trahison découverte.

xxxvi. Combat devant Auxime.
 xxxvii. Fésules et Auxime se rendent. xxxviii. Bélisaire marche à Ravenne. xxxix. Ambassade des Français et des Romains à Vitigès. xl. Vitigès entre en négociation avec l'empereur. xli. Les Goths des Alpes Cottiannes se rendent aux Romains. xlii. Justinien accorde la paix à Vitigès. xliii. Les Goths offrent la couronne à Bélisaire. xliv. Bélisaire entre dans Ravenne. xlv. Tous les Goths se rendent à Bélisaire.

xlvi. Vraïas refuse la couronne. xlvii. Ildibad roi offre la couronne à Bélisaire. xlviii. Bélisaire amène Vitigès à Constantinople. xlix. Éloge de Justinien. l. Incursion des Huns. li. Justinien répare les villes ruinées par les Barbares. lii. Salomon en Afrique. liii. Expédition de Salomon contre les Maures. liv. Yabdas forcé dans sa retraite. lv. Salomon maître de la Numidie. lvi. de la première Mauritanie. lvii. de la seconde Mauritanie. lvi.

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ENTièrement, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS
LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,
MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES);

CONTINUÉE

PAR M. BROSSET JEUNE,
MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



PARIS,
IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N^O 24.

M DCCC XXXVI.



Messager de son cœur, es-tu comme son cœur,
Tendre et fidèle ;

Ou bien es-tu plutôt un messager moqueur
Inconnu d'elle ?

Elle viendra, dis-tu, consoler mon exil...
Oh ! je l'espère ;

Mais l'ange de mon sort, dis-le-moi, viendra-t-il
Avec sa mère ?